GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

Se trouve à Paris,

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, Faubourg Saint-Germain, N.° 28;

Et à Lyon,

Chez BALLANCHE, Père et Fils, Halles de la Grenette.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

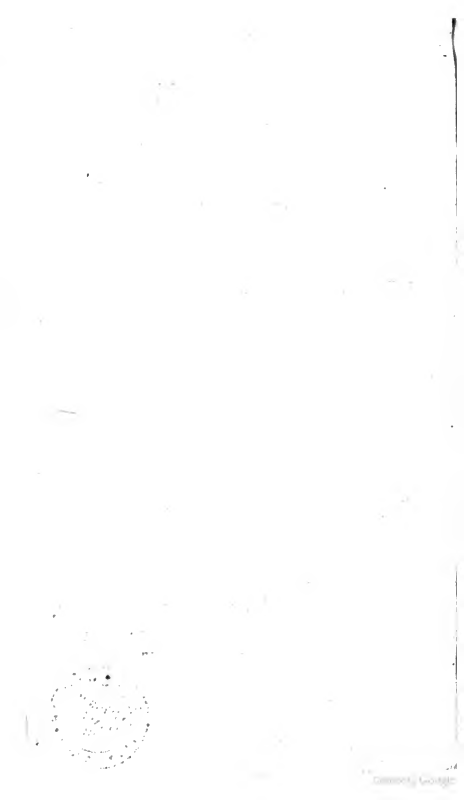
> Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.
>
> MONTESQUIEU, *Esprit des Loix*, Liv. XXIV, ch. III.

TOME SECOND.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,
RUE DU SÉPULCRE, F. S. G. N.° 28.

AN XI. — 1803.



GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

TROISIÈME PARTIE.
BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

LIVRE PREMIER.
BEAUX-ARTS.

CHAPITRE PREMIER.
MUSIQUE.

De l'influence du Christianisme dans la Musique.

Frères de la poésie, les beaux-arts vont être maintenant l'objet de nos études. Attachés aux pas de la religion chrétienne, ils

la reconnurent pour leur mère, aussitôt qu'elle parut au monde; ils lui prêtèrent leurs charmes terrestres, elle leur donna sa divinité : la Musique nota ses chants, la Peinture la représenta dans ses douloureux triomphes, la Sculpture se plut à rêver avec elle sur les tombeaux, et l'Architecture lui bâtit des temples sublimes et mélancoliques comme sa pensée.

Platon a merveilleusement défini la vraie nature de la musique : « On ne doit pas, » dit-il, juger de la musique par le plaisir, » ni rechercher celle qui n'auroit d'autre » objet que le plaisir; mais celle qui contient » en soi la ressemblance du beau. »

En effet, la musique considérée comme art, est une imitation de la nature; sa perfection est donc de représenter *la plus belle nature possible*. Or, le plaisir est une chose d'opinion, qui varie selon les temps, les mœurs et les peuples, et qui ne peut être le *beau*, puisque le *beau* est un, et existe absolument. Delà toute institution qui sert à purifier l'ame, à en écarter le trouble et les dissonances, à y faire naître la *vertu*, est par cette qualité même, propice à la plus *belle* musique, ou à l'imitation la plus parfaite du *beau*. Mais si cette institution est en outre de nature religieuse, elle possède alors toutes les conditions essentielles à l'harmonie; le *beau* et le *mystérieux* : le chant nous vient des anges, et la source des concerts est dans le ciel.

C'est la religion qui fait gémir, au milieu

de la nuit, la vestale, sous ses dômes tranquilles; c'est la religion qui chante si doucement au bord du lit de l'infortuné. Elle est fille des harpes et du torrent; Jérémie lui dut ses lamentations, et David ses pénitences sublimes. Si plus fière sous l'ancienne alliance, elle ne peignit que des douleurs de monarques et de prophètes; plus modeste, et non moins royale, sous la nouvelle loi, ses soupirs conviennent également aux puissans et aux foibles, parce qu'elle a trouvé dans Jésus-Christ l'humilité unie à la grandeur.

Ajoutons que la religion chrétienne est essentiellement mélodieuse, par la seule raison qu'elle aime la solitude. Ce n'est pas qu'elle soit l'ennemie du monde, elle s'y montre au contraire très-aimable; mais cette céleste Philomèle préfère le désert; elle est un peu étrangère sous les toits des hommes; elle aime mieux les forêts, qui sont les palais de son père et son ancienne patrie. C'est là qu'elle élève la voix vers le firmament, au milieu des concerts de la nature: la nature publie sans cesse les louanges du Créateur, et il n'y a rien de plus religieux que les cantiques que chantent, avec les vents, les chênes et les roseaux du désert.

Ainsi le musicien qui veut suivre la religion dans tous ses rapports, est obligé d'apprendre l'imitation des harmonies de la solitude. Il faut qu'il connoisse ces notes mélancoliques que rendent les eaux et les arbres; il faut qu'il ait étudié le bruit des

vents dans les cloîtres, et ces murmures qui règnent dans les temples gothiques, dans l'herbe des cimetières, et dans les souterrains des morts.

Le christianisme a inventé l'orgue, et donné des soupirs à l'airain même. Il a sauvé la musique dans les siècles barbares; où il a placé son trône, là s'est formé un peuple qui chante naturellement comme les oiseaux. Le chant est fils des prières, et les prières sont les compagnes de la religion. Quand elle a civilisé les sauvages, ce n'a été que par des cantiques, et l'Iroquois qui n'avoit point cédé à ses dogmes, a cédé à ses concerts. O religion de paix ! vous n'avez pas, comme les autres cultes, dicté aux humains des préceptes de haine et de discorde; vous leur avez seulement enseigné l'amour et l'harmonie.

CHAPITRE II.

Du chant Grégorien.

Si l'histoire ne prouvoit pas que le chant Grégorien est le reste de cette musique antique dont on raconte tant de miracles, il suffiroit d'examiner son échelle, pour se convaincre de sa haute origine. Avant Gui-Arétin, elle ne s'élevoit pas au-dessus de la quinte, en commençant par l'*ut : ut, ré, mi, fa, sol.* Ces cinq tons sont la gamme

naturelle de la voix, et donnent une phrase musicale pleine et agréable.

M. Burette nous a conservé quelques airs grecs. En les comparant au plain-chant, on voit que c'est absolument le même système. La plupart des pseaumes sont sublimes de gravité, particulièrement le *Dixit Dominus Domino meo*, le *Confitebor tibi* et le *Laudate, pueri*. L'*In exitu*, arrangé par Rameau, est d'un caractère moins ancien; il est peut-être du temps de l'*Ut queant laxis*, c'est-à-dire, du siècle de Charlemagne.

Le christianisme est sérieux comme l'homme, et son sourire même est grave. Rien n'est beau comme les soupirs que nos maux arrachent à la religion. Tout l'office des morts est un chef-d'œuvre; on croit entendre les sourds retentissemens du tombeau. Il reste une ancienne tradition, que le *chant qui délivre les morts*, comme l'appelle un de nos meilleurs poëtes, est celui-là même que l'on chantoit aux pompes funèbres des Athéniens, vers le temps de Périclès.

Dans l'office de la semaine sainte, on remarque la passion de saint Mathieu. Le récitatif de l'historien, les cris de la populace juive, la noblesse des réponses de Jésus, forment le drame le plus pathétique.

Pergolèze a déployé dans le *Stabat Mater*, toute la richesse de son art; mais a-t-il surpassé le simple chant de l'église? Il a varié la musique sur chaque strophe; et pour-

tant le caractère essentiel de la tristesse consiste dans la répétition du même sentiment, et, pour ainsi dire, dans la monotonie de la douleur. *Diverses* raisons peuvent faire couler les larmes, mais les larmes ont toujours une *semblable* amertume : d'ailleurs, il est rare qu'on pleure à-la-fois pour une foule de maux ; et quand les blessures sont multipliées, il y en a toujours une plus cuisante que les autres, qui finit par absorber les moindres peines. Telle est la raison du charme de nos vieilles romances françoises. Ce chant pareil, qui revient à chaque couplet sur des paroles variées, imite parfaitement la nature : l'homme qui souffre, promène ainsi ses pensées sur différentes images, tandis que le fond de ses chagrins reste toujours le même.

Pergolèze a donc méconnu cette vérité, qui tient à la théorie des passions, lorsqu'il a voulu que pas un soupir de l'ame ne ressemblât au soupir qui l'avoit précédé. Par-tout où il y a variété, il y a distraction, et par-tout où il y a distraction, il n'y a plus de tristesse ; tant l'unité est nécessaire au sentiment; tant l'homme est foible dans cette partie même où gît toute sa force, nous voulons dire, dans la douleur.

La leçon des lamentations de Jérémie, porte un caractère tout particulier ; elle peut avoir été retouchée par les modernes, mais le fond nous en paroît hébraïque, car il ne ressemble point aux airs grecs du plain-chant. Le Pentateuque se chantoit à

Jérusalem, comme des bucoliques, sur un mode plein et doux; les prophéties se disoient d'un ton rude et pathétique, et les pseaumes avoient un mode extatique qui leur étoit particulièrement consacré (1). Ici, nous retombons dans ces grands souvenirs que le culte catholique rappelle de toutes parts. Moïse et Homère, le Liban et le Cythéron, Solyme et Rome, Babylone et Athènes, ont laissé leurs dépouilles à nos autels.

Enfin, c'est l'enthousiasme même qui inspira le *Te Deum*. Lorsqu'arrêtée sur les plaines de Lens ou de Fontenoy, au milieu des foudres et du sang fumant encore, aux fanfares des clairons et des trompettes, une armée françoise, toute sillonnée des feux de la guerre, fléchissoit le genou et entonnoit l'hymne au Dieu des batailles; ou bien, lorsqu'au milieu des lampes, des masses d'or, des flambeaux, des parfums, aux soupirs de l'orgue, au balancement des cloches, au frémissement des serpens et des basses, cet hymne pompeux faisoit résonner les vitraux, les souterrains et les dômes d'une vieille basilique; alors il n'y avoit point d'homme qui ne se sentît transporté, point d'homme qui n'éprouvât quelque mouvement de ce délire, que faisoit éclater Pindare aux bois d'Olympie, ou David au torrent de Cédron.

(1) Bonnet, *Histoire de la Musique et de ses Effets*.

Au reste, en ne parlant que des chants grecs de l'Eglise, on sent que nous n'employons pas tous nos moyens, puisque nous pourrions montrer les Ambroise, les Damase, les Léon, les Gregoire, travaillant eux-mêmes au rétablissement de l'art musical ; nous pourrions citer tous ces chefs-d'œuvre de la musique moderne, composés pour les fêtes chrétiennes; et tous ces grands maîtres enfin, les Vinci, les Leo, les Hasse, les Galluppi, les Durante, élevés, formés, ou protégés dans les oratoires de Rome, et à la cour des souverains Pontifes.

CHAPITRE III.

Partie historique de la Peinture chez les modernes.

La Grèce raconte qu'une jeune fille, appercevant l'ombre de son amant sur un mur, en crayonna les contours. Ainsi, selon l'antiquité, une passion volage produisit l'art des plus parfaites illusions.

L'école chrétienne a cherché un autre maître; elle le reconnoît dans ce grand Artiste, qui, pétrissant un peu de limon entre ses mains puissantes, dit ces paroles du peintre : *Faisons l'homme à notre image*. Donc, pour nous, le premier trait du dessin a existé dans l'idée éternelle de Dieu ; et la première statue que vit le

monde, fut cette fameuse argile animée du souffle du Créateur.

Il y a une force d'erreur qui contraint au silence, comme la force de vérité : l'une et l'autre, poussées au dernier degré, emportent conviction, la première négativement, la seconde affirmativement. Ainsi, lorsqu'on entend soutenir que le christianisme est l'ennemi des arts, on demeure muet d'étonnement, car à l'instant même on ne peut s'empêcher de se rappeler Michel-Ange, Raphaël, Carache, Dominiquin, Lesueur, Poussin, Coustou, et tant d'autres artistes dont les seuls noms rempliroient des volumes.

Vers le milieu du quatrième siècle, l'Empire romain envahi par les barbares, et déchiré par l'hérésie, tomba en ruines de toutes parts. Les arts ne trouvèrent plus de retraite qu'auprès des chrétiens et des empereurs orthodoxes. Théodose, par une loi spéciale *de excusatione artificium*, déchargea les peintres et leurs familles de tout tribut et de tout logement d'hommes de guerre. Les pères de l'église ne tarissent point sur les éloges qu'ils donnent à la peinture. Saint Grégoire s'exprime d'une manière remarquable : *Vidi saepiùs inscriptionis imaginem, et sine lacrymis transire non potui, cùm tam efficaciter ob oculos poneret historiam* (1) ; c'étoit un tableau représentant le sacrifice d'Abraham.

(1) Deuxième Conc. Nic. act. 40.

Saint Basile va plus loin, car il assure que les peintres *font autant par leurs tableaux que les orateurs par leur éloquence* (1). Un moine, nommé Methodius, peignit dans le huitième siècle ce *jugement dernier*, qui convertit Bogoris, roi des Bulgares (2). Les prêtres avoient rassemblé au collège de l'orthodoxie, la plus belle bibliothèque du monde, et tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité : on y voyoit en particulier la Vénus de Praxitèle (3), ce qui prouve au moins que les fondateurs du culte catholique n'étoient pas des *barbares* sans goût, des *moines bigots*, livrés à une *absurde superstition*.

Ce collége fut dévasté par les Empereurs iconoclastes. Les professeurs furent brûlés vifs, et ce ne fut qu'au péril de leurs jours, que des *chrétiens* parvinrent à sauver la peau de dragon, de cent vingt pieds de longueur, où les œuvres d'*Homère* étoient écrites en lettres d'or. On livra aux flammes les tableaux des églises. De stupides et furieux hérésiarques, assez semblables aux puritains de Cromwel, hachèrent à coups de sabre les admirables mosaïques de l'église de *Notre-Dame* de Constantinople, et du palais des *Blaquernes*. Les persécutions furent poussées si loin, qu'elles envelop-

(1) S. Basile, hom. 20.

(2) Curopal. Cedren. Zonar. Maim. *Hist. des Iconocl.*

(3) Cedren. Zonar. Constant. et Maimb. *Hist. des Iconocl.*, etc.

pèrent les peintres eux-mêmes : on leur défendit, sous peine de mort, de continuer leurs études. Le *moine* Lazare eut le courage d'être le martyr de son art. Ce fut en vain que Théophile lui fit brûler les mains pour l'empêcher de tenir le pinceau. Ce glorieux moine, caché dans le souterrain de l'église de saint Jean-Baptiste, peignit avec ses doigts mutilés le grand saint dont il étoit le suppliant (1) ; digne, sans doute, de devenir le patron des peintres, et d'être reconnu de cette famille sublime, que le souffle de l'esprit ravit au-dessus des hommes.

Sous l'empire des Goths et des Lombards, le christianisme continua de tendre une main secourable aux talens. Ces efforts se remarquent sur-tout dans les églises bâties par Théodoric, Luitprand et Didier. Le même esprit de religion inspira Charlemagne ; et l'église *des Apôtres*, élevée par ce grand prince à Florence, passe encore, même aujourd'hui, pour un beau monument (2).

Enfin, vers le treizième siècle, la religion chrétienne, après avoir lutté contre mille obstacles, ramena en triomphe le chœur des Muses sur la terre. Tout se fit pour les églises et par la protection des pontifes et des princes religieux. Bouchet, Grec d'origine, fut le premier architecte ; Nicolas, le pre-

(1) Maimb. *Hist. des Iconocl.* Cedren. Curopal.
(2) Vasari, proëm. del. vit.

mier sculpteur ; et Cimaboue, le premier peintre, qui tirèrent le goût antique des ruines de Rome et de la Grèce. Depuis ce temps, les arts, entre diverses mains, et par divers génies, parvinrent jusqu'à ce grand siècle de Léon X, où éclatèrent, comme des soleils, Raphaël et Michel-Ange.

On sent qu'il n'est pas de notre sujet de faire l'histoire technique de l'art. Tout ce que nous devons montrer, c'est en quoi le christianisme est plus favorable à la peinture que toute autre religion. Or, il est aisé de prouver trois choses : 1°. que la religion chrétienne étant d'une nature toute spirituelle et mystique, fournit au peintre un *beau idéal* plus parfait et plus divin, que celui qui naît d'un culte matériel ; 2.° que, corrigeant la laideur des passions, ou les combattant avec force, elle donne des tons plus sublimes à la figure humaine, et fait mieux sentir l'ame dans les muscles, et les liens de la matière ; 3.° enfin, qu'elle a fourni aux arts des sujets plus beaux, plus riches, plus dramatiques, plus touchans, que les sujets mythologiques.

Les deux premières propositions ont été amplement développées dans notre examen de la poésie : nous ne nous occuperons donc que de la troisième.

CHAPITRE IV.

Des sujets de Tableaux.

VÉRITÉS fondamentales.

1.° Les sujets antiques sont restés sous la main des peintres modernes : ainsi avec les scènes mythologiques, ils ont de plus les scènes chrétiennes.

2.° Ce qui prouve que le christianisme parle plus au génie que la fable ; c'est qu'en général nos grands maîtres ont mieux réussi dans les fonds sacrés, que dans les fonds profanes.

3.° Les costumes modernes conviennent peu aux arts d'imitation ; mais le culte catholique a fourni à la peinture des costumes aussi beaux que ceux de l'antiquité (1).

Pausanias (2), Pline (3) et Plutarque (4), nous ont conservé la description des ta-

(1) Et ces costumes des pères et des premiers chrétiens (costumes qui sont passés à nos religieux), ne sont autres que la robe des anciens philosophes grecs, appelée περιβόλαιον ou *pallium*. Ce fut même un sujet de persécution pour les fidèles; lorsque les Romains ou les Juifs les appercevoient ainsi vêtus, ils s'écrioient : Ο γραικος επιθετης, ô l'imposteur grec ! (*Hier. ep.* 10, *ad Furiam.*) On peut voir Kortholt, *de Morib. christ. cap. III*, *p.* 23, et Bar. an. LVI, n. 11. Tertullien a écrit un livre entier (*de Pallio*), sur ce sujet.

(2) Paus. lib. V.

(3) Plin. lib. XXXV, cap. 8, 9.

(4) Plut. in Hipp. Pomp. Lucul. etc.

bleaux de l'école grecque (*). Zeuxis avoit pris pour sujet de ses trois principaux ouvrages, Pénélope, Hélène et l'Amour; Poliguote avoit figuré sur les murs du temple de Delphes, le sac de Troie et la descente d'Ulysse aux enfers; Euphranor peignit les douze Dieux, Thésée donnant des loix, et les batailles de Cadmée, de Leuctre et de Mantinée; Appelle représenta Vénus Anadiomènes, sous les traits de Campaspe, Ætion les noces d'Alexandre et de Roxane, et Thimante le sacrifice d'Iphigénie.

Rapprochez ces sujets des sujets chrétiens, et vous en sentirez l'infériorité. Le sacrifice d'Abraham, par exemple, est aussi touchant, et d'un goût plus simple que celui d'Iphigénie : il n'y a là ni soldats, ni groupe, ni tumulte, ni tout ce mouvement qui sert à distraire de la scène. C'est le sommet solitaire d'une montagne; c'est un patriarche qui compte ses années par siècle; c'est un couteau levé sur un *fils unique;* c'est le bras de Dieu suspendant le bras paternel. Les histoires de l'Ancien Testament ont rempli nos temples de pareils tableaux, et l'on sait combien les mœurs patriarchales, les costumes de l'Orient, la grande nature des animaux et des solitudes de l'Asie, sont favorables au pinceau.

Le Nouveau-Testament change le génie de la peinture. Sans lui rien ôter de sa

(*) *Voyez* la note A à la fin du volume.

sublimité, il lui donne plus de tendresse. Qui n'a cent fois admiré les *nativités*, les *vierges* et l'*enfant*, les *fuites dans le désert*, les *couronnemens d'épines*, les *sacremens*, les *missions* des apôtres, les *descentes de croix*, les *femmes au saint sépulcre*? Des bacchanales, des fêtes de Vénus, des rapts, des métamorphoses, peuvent-ils toucher le cœur, comme les tableaux tirés de l'Ecriture? Le christianisme nous montre par-tout la vertu et l'infortune, et le polythéisme est un culte de crimes et de prospérité : notre religion à nous, c'est notre histoire; c'est pour nous que tant de spectacles tragiques ont été donnés au monde; nous sommes parties dans les scènes que le pinceau nous étale. Un grec ne prenoit sans doute aucun intérêt à la peinture d'un demi-dieu, qui ne s'inquiétoit guère s'il étoit heureux ou misérable; mais les accords les plus moraux et les plus touchans se reproduisent dans les sujets chrétiens. Soyez à jamais glorifiée, religion de Jésus-Christ, vous qui aviez représenté au Louvre *le roi des rois crucifié*; *le jugement dernier* au plafond de la salle de nos juges, *une résurrection* à l'hôpital-général, et *la naissance du Sauveur* à la maison de ces orphelins, délaissés de leur père et de leur mère!

Au reste, nous pouvons dire ici des sujets de tableaux, ce que nous avons dit ailleurs des sujets de poëmes; le christianisme a fait naître pour la peinture une partie dra-

matique, très-supérieure à celle de la mythologie. C'est aussi la religion qui nous a donné les Claude Lorain, comme elle nous a fourni les Delille et les Saint-Lambert (*). Mais tant de raisonnemens sont inutiles : qu'on ouvre la galerie du Louvre, et qu'on dise encore, si l'on veut, que le génie du christianisme est peu favorable aux beaux-arts.

CHAPITRE V.

Sculpture.

A quelques différences près qui tiennent à la partie technique de l'art, ce que nous avons dit de la peinture s'applique pareillement à la sculpture.

La statue de Moïse par Michel-Ange, à Rome; Adam et Eve, par Baccio, à Florence; le groupe du vœu de Louis XIII, par Constou, à Paris; le Saint Denys, du même; le tombeau du cardinal de Richelieu, ouvrage du double génie de Lebrun et de Girardon; le monument de Colbert, exécuté d'après le dessin de Lebrun, par Coyzevox et Tuby; le Christ, la Mère de Pitié, les huit Apôtres de Bouchardon, et plusieurs autres statues du genre pieux, montrent que le christianisme ne sait pas moins animer le marbre que la toile.

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

Cependant il est à desirer que les sculpteurs bannissent à l'avenir de leurs compositions funèbres, ces squelettes qu'ils ont placés au monument; ce n'est point là le génie du christianisme, qui peint le trépas si beau pour le juste.

Il faut également éviter de représenter des cadavres (1) (quel que soit d'ailleurs le mérite de l'exécution), ou l'humanité succombant sous de longues infirmités (2). Un guerrier expirant au champ d'honneur, dans toute la force de l'âge, peut être superbe; mais un corps usé de maladies est une image que les arts repoussent, à moins qu'il ne s'y mêle un miracle, comme dans le tableau de saint Charles Borromée (3). Qu'on place donc au monument d'un chrétien, d'un côté, les pleurs de la famille et les regrets des hommes; de l'autre, le sourire de l'espérance et les joies célestes; un tel sépulcre, des deux bords duquel on verroit ainsi les scènes du temps et de l'éternité, seroit admirable. La mort pourroit y paroître, mais sous les traits d'un ange à-la-fois doux et sévère; car le tombeau du juste doit toujours faire s'écrier

(1) Comme au mausolée de François Ier, et d'Anne de Bretagne.

(2) Comme au tombeau du duc d'Harcourt.

(3) La peinture souffre plus facilement la représentation du cadavre que la sculpture, parce que le marbre offrant des forces palpables et glacées, est trop près de la vérité.

avec saint Paul : *O mort ! où est ta victoire ? qu'as-tu fait de ton aiguillon ?*

CHAPITRE VI.

ARCHITECTURE.

Hôtel des Invalides.

En traitant de l'influence du christianisme dans les arts, il n'est besoin ni de subtilité, ni d'éloquence ; les monumens sont là pour répondre aux dépréciateurs du culte évangélique. Il suffit, par exemple, de nommer Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie de Constantinople, et Saint-Paul de Londres, pour prouver qu'on est redevable à la religion, des trois chefs-d'œuvre d'architecture moderne.

Le christianisme a rétabli dans l'architecture, comme dans les autres arts, les véritables proportions. Nos temples, moins petits que ceux d'Athènes, et moins gigantesques que ceux de Memphis, se tiennent dans ce sage milieu où règnent le beau et le goût par excellence. Au moyen du *dôme*, inconnu des anciens, la religion a fait un heureux mélange de ce que l'ordre gothique a de hardi, et de ce que les ordres grecs ont de simple et de gracieux.

Ce dôme, qui se change en *clocher* dans la plupart de nos églises, donne à nos hameaux et à nos villes un caractère moral,

que ne pouvoient avoir les cités antiques. Les yeux du voyageur viennent d'abord s'attacher sur cette flèche religieuse, dont l'aspect réveille dans son sein une foule de sentimens et de souvenirs ; c'est la pyramide funèbre, autour de laquelle dorment les aïeux, mais c'est aussi le monmment de joie où l'airain sacré annonce la vie du fidèle. C'est-là que les époux s'unissent ; c'est-là que les chrétiens se prosternent aux pieds des autels; le foible pour prier le Dieu de force, le coupable pour implorer le Dieu de miséricorde, l'innocent pour chanter le Dieu de bonté. Un paysage paroît-il nu, triste et désert ? Placez-y un clocher champêtre; à l'instant tout va s'animer : les douces idées de *pasteur* et de *troupeau*, d'asyle pour le voyageur, d'aumône pour le pélerin, d'hospitalité et de fraternité chrétienne, vont naître de toutes parts.

Plus les âges qui ont élevé nos monumens ont eu de piété et de foi, plus ces monumens ont été frappans, par la grandeur et la noblesse de leur caractère. On en voit un bel exemple dans l'hôtel des *Invalides* et dans l'*Ecole militaire* : on diroit que le premier a fait monter ses voûtes dans le ciel, à la voix de la religion, et que le second s'est abaissé vers la terre, à la parole du siècle athée.

Trois corps-de-logis, formant avec l'église un carré long, composent tout l'édifice des *Invalides* Mais quel goût parfait dans cette simplicité ! quelle beauté dans

cette cour, qui n'est pourtant qu'un cloître militaire, où l'art a mêlé les idées guerrières aux idées religieuses, et marié l'image d'un camp de vieux soldats, aux souvenirs attendrissans d'un hospice! C'est à-la-fois le monument du *Dieu des Armées*, et du *Dieu de l'Evangile*. La rouille du temps qui commence à le couvrir, lui donne de nobles rapports avec ces vétérans, ruines animées, qui se promènent sous ses vieux portiques. Dans les avant-cours, tout retrace l'idée des combats; fossés, glacis, remparts, canons, tentes, sentinelles. Pénétrez-vous plus avant? le bruit s'affoiblit par degrés, et va se perdre à l'église, où règne un profond silence. C'est une grande pensée que d'avoir mis le bâtiment religieux derrière tous les bâtimens militaires, comme l'image du repos et de l'espérance, au fond d'une vie pleine de troubles et de périls.

Le siècle de Louis XIV est peut-être le seul qui ait bien connu ces admirables convenances morales, et qui ait toujours fait dans les arts ce qu'il falloit faire, rien de moins, rien de plus. L'or du commerce a élevé les fastueuses colonnades de l'hôpital de *Greenwhich*, en Angleterre; mais il y a quelque chose de plus fier et de plus imposant dans la masse des *Invalides*. On sent qu'une nation qui bâtit de tels palais pour la vieillesse de ses armées, a reçu la puissance du glaive, ainsi que le sceptre des arts.

CHAPITRE VII.

Versailles.

La peinture, l'architecture, la poésie et la grande éloquence ont toujours dégénéré dans les siècles philosophiques. C'est que l'esprit raisonneur, en détruisant l'imagination, sappe les fondemens des beaux-arts. On croit être plus habile, parce qu'on redresse quelques erreurs de physique (qu'on remplace par toutes les erreurs de la raison); et l'on rétrograde en effet, puisqu'on perd une des plus belles facultés de l'esprit.

C'est dans Versailles que toutes les pompes de l'âge religieux de la France s'étoient réunies. Un siècle s'est à peine écoulé, et ces bosquets, qui retentissoient du bruit des fêtes, ne sont plus animés que par la voix de la cigale et du rossignol. Ce palais, qui tout seul est comme une grande ville; ces escaliers de marbre, qui semblent monter dans les nues; ces statues, ces bassins, ces bois, sont maintenant, ou croulans, ou couverts de mousse, ou desséchés, ou abattus. Et pourtant cette demeure des rois n'a jamais paru ni plus pompeuse, ni moins solitaire. Tout étoit vuide autrefois dans ces lieux; la petitesse de la dernière cour (avant que cette cour eût pour elle toute son infortune) sembloit trop à l'aise dans les vastes réduits de Louis XIV.

Quand le temps a porté un coup aux

Empires, quelque grand nom s'attache à leurs débris et les couvre. Si la noble misère du guerrier succède aujourd'hui dans Versailles à la magnificence des cours ; si des tableaux de miracles et de martyrs, y remplacent de profanes peintures ; pourquoi l'ombre de Louis XIV s'en offenseroit-elle? Il rendit illustres la religion, les arts et l'armée ; il est beau que les ruines de son palais servent d'abri aux ruines de l'armée, des arts et de la religion.

CHAPITRE VIII.

Des Églises Gothiques.

Chaque *chose doit être mise en son lieu*, vérité triviale à force d'être répétée, mais sans laquelle, après tout, il ne peut y avoir rien de parfait. Les Grecs n'auroient pas plus aimé un temple égyptien à Athènes, que les Egyptiens, un temple grec à Memphis. Ces deux monumens, changés de place, auroient perdu leur principale beauté, c'est-à-dire, leurs rapports avec les institutions et les habitudes des peuples. Cette réflexion s'applique pour nous aux anciens monumens du christianisme. Il est même curieux de remarquer que dans ce siècle incrédule, les poëtes et les romanciers, par un retour naturel vers les mœurs de nos aïeux, se plaisent à introduire dans leurs fictions, des souterrains, des fantômes, un château, un

temple gothique; tant ont de charmes les souvenirs qui se lient à la religion et à l'histoire de la patrie. Les nations ne jettent pas à l'écart leurs antiques mœurs, comme on se dépouille d'un vieil habit. On leur en peut arracher quelques parties, mais il en reste des lambeaux qui forment, avec les nouveaux vêtemens, une effroyable bigarrure.

On aura beau bâtir des temples grecs bien élégans, bien éclairés, pour rassembler le *bon peuple* de saint Louis et de la reine Blanche, et pour lui faire adorer un Dieu *métaphysique;* il regrettera toujours ces *Notre-Dame* de Reims et de Paris, ces vieilles basiliques, toutes moussues, toutes remplies des générations des décédés et des ames de ses pères; il regrettera toujours la tombe de quelques messieurs de Montmorency, sur laquelle il *souloit* de se mettre à genoux durant la messe, sans oublier les sacrées fontaines où il fut porté à sa naissance. C'est que tout cela est essentiellement lié à ses mœurs; c'est qu'un monument n'est vénérable qu'autant qu'une longue histoire du passé, est pour ainsi dire empreinte sous ses voûtes toutes noires de siècles. Voilà pourquoi il n'y a rien de merveilleux dans un temple qu'on a vu bâtir, et dont les échos et les dômes se sont formés sous nos yeux. Dieu est la loi éternelle; son origine et tout ce qui s'attache à lui, doit se perdre dans la nuit des temps.

On ne pouvoit entrer dans une église

gothique, sans éprouver une sorte de frissonnement, et un sentiment vague de la divinité. On se trouvoit tout-à-coup reporté à ces temps où des cénobites, après avoir médité dans les bois de leurs monastères, se venoient prosterner à l'autel, et chanter les louanges du Seigneur, dans le calme et le silence de la nuit. L'ancienne France sembloit revivre toute entière; on voyoit tous ces costumes singuliers, tout ce peuple si différent de ce qu'il est aujourd'hui; on se rappeloit et ses révolutions, et ses travaux, et ses arts. Plus ces temps étoient éloignés, plus ils paroissoient magiques, plus ils nous remplissoient de ces pensées qui finissent toujours par une réflexion sur le néant de l'homme, et la rapidité de la vie.

L'ordre gothique, au milieu de ses proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière (1).

Les forêts ont été les premiers temples de la divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne, avec son chapiteau de feuilles

(1) On pense qu'il nous vient des Arabes, ainsi que la sculpture du même style. Son affinité avec les monumens de l'Egypte nous porteroit plutôt à croire qu'il nous a été transmis par les premiers chrétiens d'Orient; mais nous aimons mieux encore rapporter son origine à la nature.

sur le modèle du palmier (1). Les énormes piliers du vieux style Egyptien représentent le vaste sycomore, le figuier oriental, le banannier, et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et ces fameux bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs, et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les chapelles comme des grottes, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité.

La tour ou les deux tours hautaines, plantées à l'entrée de l'édifice, surmontent les ormes et les ifs du cimetière, et font l'effet le plus pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles; tantôt elles paroissent couronnées

(1) Vitruve raconte autrement l'invention du chapiteau; mais cela ne détruit pas ce principe général, que l'architecture est née dans les bois. On peut seulement s'étonner qu'on n'ait pas, d'après la variété des arbres, mis plus de variété dans la colonne. Nous concevons, par exemple, une colonne qu'on pourroit appeler *palmiste*, et qui seroit la représentation naturelle du palmier. Un orbe de feuilles un peu recourbées, et sculptées au haut d'un léger fût de marbre, feroit, ce nous semble, un effet charmant dans un portique.

d'un chapiteau de nuages, ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre, et les adopter pour les arbres de leurs forêts : de petites corneilles noires voltigent autour de leurs faîtes, et se perchent sur leurs galeries. Mais tout-à-coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours, et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire, en conserver les murmures, et au moyen de l'orgue et du bronze suspendu, il a attaché au temple gothique, jusqu'au bruit des vents et des tonnerres, qui roule dans la profondeur des bois. Les siècles évoqués par ces bruits religieux, font sortir leurs antiques voix du sein des pierres, et soupirent dans tous les coins de la vaste basilique. Le sanctuaire mugit comme l'antre de l'ancienne sibylle ; et tandis que d'énormes airains se balancent avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort, se taisent profondément sous vos pieds.

TROISIÈME PARTIE.

BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

LIVRE SECOND.

PHILOSOPHIE.

CHAPITRE PREMIER.

Astronomie et Mathématiques.

Considérons maintenant les effets du christianisme dans la littérature en général. On peut la classer sous ces trois chefs principaux : philosophie, histoire, éloquence.

Par *philosophie*, nous entendons ici l'étude de toute espèce de sciences.

On verra qu'en défendant la religion, nous n'attaquons pas la *sagesse* ; nous sommes bien loin de confondre la morgue sophistique avec les saines connoissances de l'esprit et du cœur. La *vraie philosophie*

est l'innocence de la vieillesse des peuples, lorsqu'ils ont cessé d'avoir des vertus par instinct, et qu'ils n'en ont plus que par raison : cette seconde innocence est moins sûre que la première; mais lorsqu'on y peut atteindre, elle est plus sublime.

De quelque côté qu'on envisage le culte évangélique, on voit qu'il agrandit la pensée, et qu'il est propre à l'expansion des sentimens. Dans les sciences, ses dogmes ne s'opposent à aucune vérité naturelle, sa doctrine ne défend aucune étude. Chez les anciens, un philosophe rencontroit toujours quelque divinité sur sa route; il étoit, sous peine de mort ou d'exil, condamné par les prêtres d'Apollon ou de Jupiter, à être absurde toute sa vie. Mais comme le Dieu des chrétiens ne s'est pas logé à l'étroit dans un soleil, il a laissé tous les astres en proie aux recherches des savans; *il a jeté le monde devant eux, comme une pâture pour leurs vaines disputes* (1). Le physicien peut peser l'air dans son tube, sans craindre d'offenser *Junon;* ce n'est pas des élémens de son corps, mais des vertus de son ame, que le souverain juge lui demandera compte un jour.

Nous savons qu'on ne manquera pas de rappeler quelques bulles du Saint Siége ou quelques décrets de la Sorbonne, qui condamnent telle ou telle découverte philosophique; mais aussi, combien ne pourroit-

(1) Ecclés. V, III, v. 2.

on pas citer d'arrêts de la cour de Rome en faveur de ces mêmes découvertes? Qu'est-ce donc à dire, sinon que les prêtres, qui sont hommes comme nous, se sont montrés plus ou moins éclairés, selon le cours naturel des siècles? Il suffit que le christianisme *lui-même* ne prononce rien contre les sciences, pour que nous soyons fondés à soutenir notre première assertion.

Au reste, remarquons bien que l'église a, dans tous les temps, protégé les arts, quoiqu'elle ait découragé quelquefois les études abstraites; en cela elle a montré sa sagesse accoutumée. Les hommes ont beau se tourmenter, ils n'entendront jamais rien à la nature, parce que ce ne sont pas eux qui ont dit à la mer : *Vous viendrez jusques-là, vous ne passerez pas plus loin, et vous briserez ici l'orgueil de vos flots* (1). Les systêmes succéderont éternellement aux systêmes, et la vérité restera toujours inconnue. *Que ne plaît-il un jour à nature*, s'écrie Montaigne *nous ouvrir son sein. O Dieu! quel abus, quels mécomptes nous trouverions en notre pauvre science* (2).

Les législateurs antiques, d'accord sur ce point comme sur beaucoup d'autres, avec les principes de la religion chrétienne, s'opposoient aux philosophes (3), et combloient

(1) Job.

(2) *Essais*, liv. II, chap. 12.

(3) Xénoph. *Hist. Graec.* Plut. *Mor.* Plat. *in Phæd. in Repub.*

d'honneurs les artistes (1). Toutes ces prétendues persécutions du christianisme contre les sciences doivent donc être aussi reprochées aux anciens, à qui toutefois nous reconnoissons tant de sagesse. L'an de Rome 591, le sénat rendit un décret pour bannir tous les philosophes de la ville, et six ans après, Caton se hâta de faire renvoyer Carnéade, ambassadeur des Athéniens, « de peur, disoit-il, que la jeunesse, » en prenant du goût pour les subtilités des » Grecs, ne perdît la simplicité des mœurs » antiques. » Si le système de Copernic fut méconnu de la cour de Rome, n'éprouva-t-il pas un pareil sort chez les Grecs ? « Aristarchus, dit Plutarque, estimoit que » les Grecs devoient mettre en justice » Cléanthe, le Samien, et le condamner » de blasphême contre les Dieux, comme » remuant le foyer du monde ; d'autant » que cet homme tâchant à sauver les appa- » rences, supposoit que le ciel demeuroit » immobile, et que c'étoit la terre qui se » mouvoit par le cercle oblique du zodia- » que, tournant à l'entour de son exieu (2). »

(1) Les Grecs poussèrent cette haine des philosophes jusqu'au crime, puisqu'ils firent mourir Socrate.

(2) Plut. *De la face qui apparoît dans le rond de la lune*, chap. 4. On sait qu'il y a erreur dans le texte de Plutarque, et que c'étoit, au contraire, Aristarque de Samos que Cléanthe vouloit faire persécuter pour son opinion sur le mouvement de la terre ; cela ne change rien à ce que nous voulons prouver.

Encore est-il vrai que Rome moderne se montra plus sage, puisque le même tribunal ecclésiastique qui condamna d'abord le système de Copernic, permit, six ans après, de l'enseigner comme hypothèse (*). D'ailleurs pouvoit-on attendre plus de lumières astronomiques d'un prêtre romain, que de Tichobraé, qui continuoit à nier le mouvement de la terre ? Enfin un pape Grégoire, réformateur du calendrier, un moine Bacon, peut-être inventeur du télescope, un cardinal Cuza, un prêtre Gassendi, n'ont-ils pas été ou les protecteurs, ou les lumières de l'astronomie ?

Platon, ce génie si amoureux des hautes sciences, qu'il a rendues toutes divines, dit formellement dans un de ses plus beaux ouvrages, *que les hautes études ne sont pas utiles à tous, mais seulement à un petit nombre;* et il ajoute cette réflexion, confirmée par une triste expérience : « qu'une ignorance absolue n'est ni le mal » le plus grand, ni le plus à craindre, » et qu'un amas de connoissances mal digé- » rées est bien pis encore (1). »

Ainsi, si la religion avoit besoin d'être justifiée à ce sujet, nous ne manquerions pas d'autorités chez les anciens, ni même chez les modernes. Hobbes a écrit plusieurs traités (2) contre l'incertitude de la science

(*) *Voyez* la note C à la fin du volume.

(1) *De leg. lib.* 7.

(2) *Examinatio et émendatio mathematicae hodiernæ, dial. VI, contra geometras.*

la plus certaine de toutes, celles des mathématiques. Dans celui qui a pour titre *Contra Geometras, sive contra phastum Professorum*, il reprend, une à une, les définitions d'Euclide, et montre ce qu'elles ont de faux, de vague ou d'arbitraire. La manière dont il s'énonce est remarquable. *Itaque per hanc epistolam hoc ago ut ostendam tibi, non minorem esse dubitandi causam in scriptis mathematicorum, quàm in scriptis physicorum, ethicorum*, etc. (1) » Je te ferai voir dans ce traité qu'il n'y a » pasmoins de sujets de doute en mathéma- » tique qu'en physique, en morale, etc. »

Bacon s'est exprimé d'une manière encore plus forte contre les sciences, même en paroissant en prendre la défense. Selon ce grand homme, il est prouvé « qu'une légère » teinture de philosophie peut conduire à » méconnoître l'essence première ; mais » qu'un savoir plus plein mène l'homme à » Dieu (2).

Si cette idée est véritable, qu'elle est terrible ! car, pour un seul génie capable d'arriver à cette *plénitude* de savoir, demandée par Bacon, et où, selon Pascal, *on se rencontre dans une autre ignorance*, que d'esprits médiocres n'y parviendront jamais, et resteront dans ces nuages de la science, qui cachent la Divinité !

Ce qui perdra toujours la foule, c'est l'or-

(1) Hob. *Opera omn. Amstelod.* edit. 1667.
(2) *De Aug. scient.* lib. V.

gueil; c'est qu'on ne pourra jamais lui persuader qu'elle ne sait rien au moment où elle croit savoir tout. Les grands hommes peuvent seuls comprendre ce dernier point des connoissances humaines, où l'on voit s'évanouir les trésors qu'on avoit amassés, et où l'on se retrouve dans sa pauvreté originelle. C'est pourquoi, presque tous les sages ont pensé que les études philosophiques avoient un extrême danger pour la multitude. Locke emploie les trois premiers chapitres du quatrième livre de son *Essai sur l'Entendement humain*, à montrer les bornes de notre connoissance, qui sont réellement effrayantes, tant elles sont rapprochées de nous.

« Notre connoissance, dit-il, étant resserrée dans des bornes si étroites, comme je l'ai montré, pour mieux voir l'état présent de notre esprit, il ne sera peut-être pas inutile.... de prendre connoissance de notre ignorance qui...... peut servir beaucoup à terminer les disputes.... si, après avoir découvert jusqu'où nous avons des idées claires.... nous ne nous engageons pas dans cet abyme de ténèbres (où nos yeux nous sont entièrement inutiles, et où nos facultés ne sauroient nous faire appercevoir quoi que ce soit) *entêtés de cette folle pensée, que rien n'est au-dessus de notre compréhension* (1). »

(1) Locke, *Entend. hum.* liv. IV, chap. 3, art. 4, *trad. de M. Coste.*

Enfin, on sait que Newton, dégoûté de l'étude des mathématiques, fut plusieurs années sans vouloir en entendre parler; et de nos jours même, M. Gibbon, qui fut si long-temps l'apôtre des idées nouvelles, a écrit : « Les sciences exactes nous ont accoutumés » à dédaigner l'évidence morale, si féconde » en belles sensations, et qui est faite pour » déterminer les opinions et les actions de » notre vie. »

En effet, plusieurs personnes ont pensé que la science entre les mains de l'homme dessèche le cœur, désenchante la nature, mène les esprits foibles à l'athéisme, et de l'athéisme à tous les crimes; que les beaux arts, au contraire, rendent nos jours merveilleux, attendrissent nos ames, nous font pleins de foi envers la Divinité, et conduisent par la religion à la pratique de toutes les vertus.

Nous ne citerons pas M. Rousseau, dont l'autorité pourroit être suspecte ici; mais Descartes, par exemple, s'est exprimé d'une manière bien étrange sur la science qui a fait une partie de sa gloire.

« Il ne trouvoit rien effectivement, dit » le savant auteur de sa vie, qui lui parût » moins solide que de s'occuper de nombres » tous simples et de figures imaginaires, » comme si l'on devoit s'en tenir à ces *bagatelles*, sans porter la vue au-delà. Il y » voyoit même quelque chose de plus » qu'inutile; il croyoit qu'il étoit dangereux » de s'appliquer trop sérieusement à ces

» démonstrations superficielles, que l'industrie et l'expérience fournissent moins souvent que le hasard (1). Sa maxime étoit que cette application nous désaccoutume insensiblement de l'usage de notre raison, et nous expose à perdre la route que sa lumière nous trace (2). »

Cette opinion de l'auteur de l'application de l'algèbre à la géométrie, est une chose digne d'attention.

Le père Castel, à son tour, semble se plaire à rabaisser le sujet sur lequel il a lui-même écrit. « En général, dit-il, on estime » trop les mathématiques.... La géométrie » a des vérités hautes, des objets peu deve- » loppés, des points de vue qui ne sont que » comme échappés. Pourquoi le dissimuler? » Elle a des paradoxes, des apparences de » contradiction, des conclusions de système » et de concession, des opinions de sectes, » des conjectures même, et même des » paralogismes (3). »

Si nous en croyons M. de Buffon, « *ce* » *qu'on appelle vérités mathématiques, se* » *réduit à des identités d'idées, et n'a* » *aucune réalité* (4). » Enfin, M. l'abbé Condillac, affectant pour les géomètres le même mépris qu'Hobbes, dit, en parlant d'eux : « Quand ils sortent de leurs calculs

(1) Lettres de 1638, p. 412, Cartes. lib. *de direc. ingen. regula.* n. 5.
(2) *Œuv. de Desc.* tome I, p. 112.
(3) *Math. univ.* p. 3, 5.
(4) *Hist. nat.* tom. I, prem. disc. p. 77.

C..

» pour entrer dans des recherches d'une » nature différente, on ne leur trouve plus » la même clarté, la même précision, ni » la même étendue d'esprit. Nous avons » quatre métaphysiciens célèbres, Descartes, Malbranche, Leibnitz et Locke; » le dernier est le seul qui ne fût pas » géomètre, et de combien n'est-il pas » supérieur aux trois autres (1)? »

Ce jugement n'est pas exact. En métaphysique pure, Malbranche et Leibnitz ont été beaucoup plus loin que le philosophe anglais. Il est vrai que les esprits géométriques sont souvent faux dans le train ordinaire de la vie; mais cela vient même de leur extrême justesse. Ils veulent trouver par-tout des vérités absolues, tandis qu'en morale et en politique toutes vérités sont relatives. Il est rigoureusement vrai que deux et deux font quatre; c'est une proposition identique, une et toute, indépendante de temps et de lieux. Mais il n'est pas de la même évidence qu'une bonne loi à Athènes soit une bonne loi à Paris. Il est de fait que la liberté est une chose excellente; d'après cela, faut-il verser des torrens de sang, pour l'établir chez un peuple, en tel degré que ce peuple ne la comporte pas?

En mathématique on ne doit regarder que

(1) *Essai sur l'Origine des Connoissances humaines*, tom. II, sect. 2, chap. 4, pag. 239, édit. Amst. 1788.

le principe, en morale que la conséquence. L'une est une vérité simple, l'autre une vérité complexe. D'ailleurs, rien ne dérange le compas du géomètre, et tout dérange le cœur du philosophe. Quand l'instrument du second sera aussi sûr que celui du premier, nous pourrons espérer de connoître le fond des choses. Jusques-là il faut compter sur des erreurs. Celui qui voudroit porter la rigidité géométrique dans les rapports sociaux, deviendroit le plus stupide ou le plus méchant des hommes.

Les mathématiques d'ailleurs, loin de prouver l'étendue de l'esprit dans la plupart des hommes qui les emploient, doivent être considérées au contraire comme l'appui de leur foiblesse, comme le supplément de leur insuffisante capacité, comme une méthode d'abréviation propre à classer des résultats, dans une tête incapable d'y arriver d'elle-même. Elles ne sont en effet que des signes généraux d'idées qui nous épargnent la peine d'en avoir, des étiquettes numériques d'un trésor que l'on n'a pas compté, des instrumens avec lesquels on opère, et non les choses sur lesquelles on agit. Supposons qu'une pensée soit représentée par A et une autre par B. Quelle prodigieuse différence n'y aura-t-il pas entre l'homme qui développera ces deux pensées, dans tous leurs rapports moraux, politiques et religieux, et l'homme, qui, la plume à la main, multipliera patiemment son *A* et son *B* en trouvant des combinai-

sons curieuses, mais sans avoir autre chose devant l'esprit, que les propriétés de deux lettres stériles ?

Mais si exclusivement à toute autre science, vous endoctrinez un enfant dans cette science, qui indubitablement donne peu d'idées, vous courez les risques de tarir la source des idées mêmes de cet enfant, de gâter le plus beau naturel, d'éteindre l'imagination la plus féconde, de rétrécir l'entendement le plus vaste. Vous remplissez cette jeune tête d'un fracas de nombres et de vaines figures, qui ne lui représentent rien du tout; vous l'accoutumez à se satisfaire d'une somme donnée, à ne marcher qu'à l'aide d'une théorie, à ne faire jamais usage de ses propres forces, à soulager sa mémoire et sa pensée par des opérations artificielles, à ne connoître, et finalement à n'aimer, que ces principes rigoureux et ces vérités absolues qui bouleversent la société.

On a dit que les mathématiques servent à rectifier dans la jeunesse les erreurs du raisonnement. Mais on a répondu très-ingénieusement et très-solidement à-la-fois, que pour classer des idées il falloit premièrement en avoir; que prétendre arranger l'*entendement* d'un enfant, c'étoit vouloir arranger une chambre vuide. Donnez-lui d'abord des notions claires de ses devoirs moraux et religieux; enseignez-lui les lettres humaines et divines; ensuite quand vous aurez donné tous les soins

nécessaires à l'éducation du cœur de votre élève; quand son cerveau sera suffisamment rempli d'objets de comparaison et de principes certains, mettez-y de l'ordre si vous le voulez avec la géométrie.

En outre, est-il bien vrai que l'étude des mathématiques soit si nécessaire dans la vie ? S'il faut des magistrats, des ministres, des classes civiles et religieuses, que font à leur état les propriétés d'un cercle ou d'un triangle ? On ne veut plus, dit-on, que des choses positives. Eh ! grand Dieu ! qu'y a-t-il de moins positif que les sciences, dont les systêmes changent plusieurs fois par siècle ? qu'importe au laboureur que l'élément de la terre ne soit pas *homogène*, ou au bûcheron que le bois ait une substance *pyroligneuse ?* Une page éloquente de Bossuet sur la morale est plus utile et plus difficile à écrire qu'un volume d'abstractions philosophiques. Mais on applique, dit-on, les découverses des sciences aux arts méchaniqnes ? Toutes ces grandes découvertes ne produisent presque jamais l'effet qu'on en attend. La perfection de l'agriculture, en Angleterre, est moins le résultat de quelques expériences scientifiques, que celui du travail patient, et de l'industrie du fermier obligé de tourmenter sans cesse un sol ingrat.

Nous attribuons faussement à nos sciences ce qui appartient au progrès naturel de la société. Les bras et les animaux rustiques se sont multipliés ; les manufactures

et les produits de la terre ont dû augmenter et s'améliorer en proportion. Qu'on ait des des charrues plus légères, des machines plus parfaites pour les métiers, c'est un avantage; mais croire que tout le génie et toute la sagesse humaine se renferment dans un cercle d'inventions mécaniques; c'est prodigieusement errer.

Quant aux mathématiques proprement dites, il est démontré qu'on peut apprendre dans un temps assez court, tout ce qu'il est utile d'en savoir, pour devenir un bon ingénieur. Au-delà de cette géométrie-pratique, le reste n'est plus qu'une *géométrie-spéculative*, qui a ses jeux, ses inutilités, et pour ainsi dire, ses romans comme les autres sciences : « Il faut bien distinguer, » dit M. de Voltaire, entre la géométrie » utile et la géométrie curieuse.....Quarrez » des courbes tant qu'il vous plaira, vous » montrerez une extrême sagacité. Vous » ressemblez à un arithméticien qui examine les propriétés des nombres, au lieu » de calculer sa fortune..... Lorsqu'Archi» mède trouva la pesanteur spécifique des » corps, il rendit service au genre humain; » mais de quoi vous servira de trouver » trois nombres tels que la différence des » quarrés de deux, ajoutés au nombre » trois, fasse toujours un quarré, et que » la somme des trois différences ajoutée au » même cube, fasse toujours un quarré? » *Nugae difficiles* (1). »

(1) *Quest. sur l'Encyc.* Géom.

Toute pénible que cette vérité puisse être pour les mathématiciens, il faut cependant le dire ; la nature ne les a pas faits pour occuper le premier rang. Hors quelques géomètres *inventeurs*, elle les a tous condamnés à une triste obscurité; et ces génies inventeurs eux-mêmes sont menacés de l'oubli, si l'historien ne se charge de les annoncer au monde : Archimède doit sa gloire à Polybe, et Voltaire a créé d'abord la renommée de Newton. Platon et Pythagore vivent comme moralistes et législateurs, Leibnitz et Descartes comme métaphysiciens, peut-être encore plus que comme géomètres. D'Alembert auroit aujourd'hui le sort de Varignon et de Duhamel, dont les noms encore respectables à l'école n'existent cependant plus pour le monde, que dans les éloges académiques, s'il n'eût mêlé la réputation de l'écrivain à celle du savant. Un poëte avec quelques vers passe à la dernière postérité, immortalise son siècle et porte à l'avenir les hommes qu'il a daigné chanter sur sa lyre : le savant, à peine connu pendant sa vie, est oublié le lendemain de sa mort. Ingrat malgré lui, il ne peut rien pour le grand homme, pour le héros qui l'aura protégé. En vain il placera son nom dans un fourneau de chimiste ou dans une machine de physicien; estimables efforts, dont pourtant il ne sortira rien d'illustre : la Gloire est née sans ailes ; il faut qu'elle emprunte celles des Muses, quand elle veut s'envoler dans les cieux. C'est Corneille, Racine,

Boileau; ce sont les orateurs, les historiens, les artistes qui ont immortalisé Louis XIV, bien plus que les savans fameux qui brillèrent aussi dans son siècle. Tous les temps, tous les pays offrent le même exemple. Que les mathématiciens cessent donc de se plaindre si les peuples, par un instinct général, font marcher les lettres avant les sciences. C'est qu'en effet l'homme qui a laissé un seul précepte moral, un seul sentiment touchant à la terre, est plus utile à la société que le géomètre qui a découvert les plus belles propriétés du triangle.

Après tout, il n'est peut-être pas très-difficile de mettre d'accord ceux qui déclament contre les mathématiques et ceux qui les préfèrent à tout. Cette différence d'opinions vient d'une erreur fort commune, qui est de confondre un *grand* avec un *habile* mathématicien. Il y a une géométrie *matérielle* qui se compose de lignes, de points, d'A + B; avec du temps et de la persévérance, l'esprit le plus médiocre peut y faire des prodiges. C'est alors une espèce de machine géométrique, qui exécute d'elle-même des opérations compliquées, comme la machine arithmétique de Pascal. Dans les sciences, celui qui vient le dernier est toujours le plus instruit; voilà pourquoi tel écolier de nos jours est, et semble avoir quelque raison de se croire plus avancé que Newton; voilà pourquoi tel qui passe pour savant aujourd'hui, sera traité d'ignorant par la génération future. Entêtés de leurs calculs,

les géomètres manœuvres ont un mépris ridicule pour les arts d'imagination : ils sourient de pitié quand on leur parle de littérature, de morale, de religion ; ils *connoissent*, disent-ils, toute la nature. N'aime-t-on pas autant l'*ignorance* de Platon, qui appelle cette même nature une *poësie mystérieuse ?*

Heureusement il existe une autre géométrie, une géométrie intellectuelle. C'est celle-là qu'il falloit savoir pour entrer dans l'école des disciples de Socrate; elle voit Dieu derrière le cercle et le triangle, et elle fait les Pascal, les Leibnitz, les Descartes et les Newton. En général tous les géomètres inventeurs ont été religieux.

Mais on ne sauroit se dissimuler que cette géométrie des grands hommes est peu commune. Pour un seul génie qui marche par les voies sublimes de la science, combien d'autres se perdent dans ses inextricables sentiers ! Observons ici une de ses réactions si communes dans les loix de la Providence : les âges irréligieux conduisent nécessairement aux sciences, et les sciences amènent nécessairement les âges irréligieux. Lorsque dans un siècle impie, l'homme vient à méconnoître l'existence de Dieu, comme c'est néanmoins la seule vérité qu'il possède à fond, et qu'il a un besoin impérieux des vérités positives, il cherche à s'en créer de nouvelles, et croit les trouver dans les abstractions des sciences. Mais d'une autre part, il est naturel que

des esprits communs, ou des jeunes gens peu réfléchis, en rencontrent les vérités mathématiques dans tout l'univers, en les voyant dans le ciel avec Newton, dans la chimie avec Lavoisier, dans les minéraux avec l'abbé Haüy; il est naturel, disons-nous, qu'ils les prennent pour le principe même des choses, et qu'ils ne voient rien au-delà. Cette belle simplicité de la nature qui devroit leur faire supposer, comme Aristote, un *premier mobile*, et comme Platon, un *éternel géomètre*, ne sert qu'à les égarer : Dieu n'est bientôt plus pour eux que les propriétés des corps, et la chaîne même des nombres, leur dérobe la grande Unité.

CHAPITRE II.

Chimie et Histoire naturelle.

Ce sont ces excès qui ont donné tant d'avantages aux ennemis des sciences, et qui ont fait naître les éloquentes déclamations de M. Rousseau et de ses sectateurs. Rien n'est plus admirable, disent-ils, que les belles découvertes des Spallanzani, des Lavoisier, des Lagrange; mais ce qui perd tout, ce sont les conséquences que des esprits faux prétendent en tirer. Quoi! parce qu'on sera parvenu à démontrer la

simplicité des sucs digestifs, ou à déplacer ceux de la génération; parce que la chimie aura augmenté, ou, si l'on veut, diminué le nombre des élémens; parce que la loi de la gravitation sera connue du moindre des écoliers; parce qu'un enfant pourra barbouiller des figures de géométrie; parce que tel ou tel écrivain sera un subtil *idéologue*, il faudra conclure de tout cela qu'il n'y a ni Dieu, ni véritable religion ? Quel abus du raisonnement !

Une autre observation a fortifié chez les esprits timides le dégoût des études philosophiques. Ils disent : « Si toutes ces » découvertes étoient certaines, invariables, » nous pourrions concevoir l'orgueil qu'el- » les inspirent, non aux hommes estima- » bles qui les ont faites, mais à la foule » qui en jouit. Cependant, dans ces sciences » appelées positives, l'expérience du jour » ne détruit-elle pas l'expérience de la » veille ? Toutes les erreurs de l'ancienne » physique ont eu leurs partisans et leurs » défenseurs. Un bel ouvrage de littérature » reste beau dans tous les temps; les siècles » même lui ajoutent un nouveau lustre. » Mais les Sciences qui ne s'occupent que » des propriétés des *corps;* qui par consé- » quent ne sont pas immortelles comme les » Muses, dont la voix ne chante que les » merveilles de l'*ame ;* les sciences voient » vieillir dans un instant, leur système le » plus fameux. En chimie, par exemple, » on pensoit avoir une nomenclature

» régulière (1), et l'on s'apperçoit maintenant qu'on s'est trompé. Encore un certain nombre de faits, et il faudra briser les cases de la chimie moderne. Qu'aura-t-on gagné à bouleverser tous les noms, à appeler *l'air vital, oxigène,* etc. ? Les sciences sont un labyrinthe où l'on s'enfonce plus profondément, au moment même où l'on se croit sur le point d'en sortir. »

Ces objections ne regardent pas plus la chimie, que les autres sciences. Lui reprocher de se détromper elle-même par ses expériences, c'est l'accuser de sa bonne-foi, et de n'être pas dans le secret de l'essence des choses. Et qui donc est dans ce secret, sinon cette intelligence première qui existe de toute éternité ? La brièveté de notre vie, la foiblesse de nos sens, la

(1) Par les fameuses terminaisons des acides en *eux* et en *iques*. On a démontré récemment que l'acide nitrique et l'acide sulfurique n'étoient point le résultat d'une addition d'oxigène *à l'acide nitreux et à l'acide sulfureux*. Il y avoit toujours dès le principe un vide dans le système, par l'acide muriatique qui n'avoit pas de positif en *eux*. M. Berthollet est, dit-on, sur le point de prouver que l'*azote*, regardé jusqu'à présent comme une simple essence combinée avec le *calorique*, est une substance composée. Il n'y a qu'un fait certain en chimie, fixé par Boerhaave, et développé par Lavoisier; savoir, que le *calorique*, ou la substance qui, unie à la lumière, compose le feu, tend sans cesse à distendre les corps, ou à écarter les uns des autres leurs molécules constitutives.

grossièreté de nos instrumens et de nos moyens, tout s'oppose à la découverte de cette formule générale, que Dieu nous cache à jamais. On sait que nos sciences *décomposent* et *recomposent*, mais qu'elles ne peuvent *composer*. C'est cette impuissance de créer qui découvre toujours le côté foible et le néant de l'homme. Quoi qu'il fasse, il ne peut rien, tout lui résiste; il ne peut plier la matière à son usage, qu'elle ne se plaigne et ne gémisse : il semble attacher ses soupirs et son cœur tumultueux à tous ses ouvrages !

Dans l'œuvre du Créateur, au contraire, tout est muet, parce qu'il n'y a point d'effort; tout est silencieux, parce que tout est soumis; il a parlé, le chaos s'est tû, les globes se sont glissés sans bruit dans l'espace. Les puissances unies de la matière sont à une seule parole de Dieu, comme rien est à tout, comme les choses créées sont à la nécessité. Voyez l'homme à ses travaux; quel effrayant appareil de machines ! Il aiguise le fer, il prépare le poison, il appelle les élémens à son secours; il fait mugir l'eau, il fait siffler l'air, ses fourneaux s'allument. Armé du feu, que va tenter ce nouveau Prométhée ? Va-t-il créer un monde ? Non; il va détruire ! il ne peut enfanter que la mort !

Soit préjugé d'éducation, soit habitude d'errer dans les déserts, et de n'apporter que notre cœur à l'étude de la nature, nous avouons qu'il nous fait quelque peine

de voir l'esprit d'analyse et de *classification* dominer dans les sciences aimables, où l'on ne devroit rechercher que les grâces de la Divinité. S'il nous est permis de le dire, c'est, ce nous semble, une grande pitié que de trouver aujourd'hui l'homme *mammifère* rangé, d'après le système de Linnæus, avec les singes, les chauves-souris et les paresseux. Ne valoit-il pas autant le laisser à la tête de la création, où l'avoient placé Moïse, Aristote, Buffon et la nature? Touchant de son ame aux cieux, et de son corps à la terre, on aimoit à le voir former, dans la chaîne des êtres, l'anneau qui lie le monde visible au monde invisible, le temps à l'éternité.

« Dans ce siècle même, dit M. de Buffon, » où les sciences paroissent être cultivées » avec soin, je crois qu'il est aisé de s'apercevoir que la philosophie est négligée, » et peut-être plus que dans aucun siècle ; » les arts, qu'on veut appeler scientifiques, » ont pris sa place ; les méthodes de » calcul et de géométrie, celles de botanique et d'histoire naturelle, les formules, » en un mot, et les dictionnaires, occupent » presque tout le monde : on s'imagine » savoir davantage, parce qu'on a augmenté » le nombre des expressions symboliques, » et des phrases savantes, et on ne fait » point attention que tous ces arts ne sont » que des échafaudages pour arriver à la » science, et non pas la science elle-» même, qu'il ne faut s'en servir que lors-

» qu'on ne peut s'en passer, et qu'on doit » toujours se défier qu'ils ne viennent à » nous manquer, lorsque nous voudrons » les appliquer à l'édifice (1). »

Ces remarques sont judicieuses; mais il nous semble qu'il y a dans les *classifications* un danger encore plus pressant. Ne doit-on pas craindre que cette fureur de ramener tout à des signes physiques, de ne voir dans les races diverses de la création que des doigts, des dents, des becs, ne conduise insensiblement la jeunesse au matérialisme ? Si pourtant il est quelque science où les inconvéniens de l'incrédulité se fassent sentir dans toute leur plénitude, c'est en histoire naturelle. On flétrit alors ce qu'on touche : les parfums, l'éclat des couleurs, l'élégance des formes, disparoissent, dans les plantes, pour le botaniste qui n'y attache ni moralité, ni tendresse. Lorsqu'on n'a point de religion, le cœur est insensible, et il n'y a plus de beauté; car la beauté n'est point un être existant hors de nous; c'est dans le cœur de l'homme que sont toutes les grâces de la nature.

Quant à celui qui étudie les animaux, qu'est-ce autre chose, s'il est incrédule, que d'étudier des corps morts ? A quoi ses recherches le mènent-elles ? quel peut être son but ? Ah ! c'est pour lui qu'on a formé ces cabinets, écoles où la mort, la faulx à la main, est le démonstrateur; cimetières,

(1) Buf. *Hist. nat.* tom. I, prem. disc. pag. 79, éd. 17...

au milieu desquels on a placé des horloges, pour compter des minutes à des squelettes! pour marquer des heures à l'éternité !

C'est dans ces tombeaux où le néant a rassemblé ses merveilles, où la dépouille du singe insulte à la dépouille de l'homme; c'est là qu'il faut chercher la raison de ce phénomène, un *naturaliste athée :* à force de se promener dans l'atmosphère des sépulcres, son ame a gagné la mort.

Lorsque la science étoit pauvre et solitaire, lorsqu'elle erroit dans la vallée et dans la forêt, qu'elle épioit l'oiseau portant à manger à ses petits, ou le quadrupède retournant à sa tannière, que son laboratoire étoit la nature, son amphithéâtre les cieux et les champs, qu'elle étoit simple et merveilleuse, comme les déserts où elle passoit sa vie; alors elle étoit religieuse. Assise à l'ombre d'un chêne, couronnée des fleurs que ses mains innocentes avoient dérobées à la montagne, elle se contentoit de peindre sur ses tablettes les scènes qui l'environnoient. Ses livres n'étoient que des catalogues de remèdes, pour les infirmités du corps, ou des recueils de saints cantiques, dont les paroles appaisoient aussi les douleurs de l'ame. Mais quand des congrégations de savans se formèrent; quand les philosophes, cherchant la réputation, et non la nature, voulurent parler des œuvres de Dieu, sans les avoir aimées ; l'incrédulité naquit avec l'amour-propre, et la science ne fut plus que le petit instrument d'une petite renommée.

L'église n'a jamais parlé aussi sévèrement contre les études philosophiques, que les divers philosophes que nous avons cités dans ces chapitres. Si on l'accuse de s'être un peu méfiée de ces lettres *qui ne guérissent de rien*, comme parle Sénèque; il faut aussi condamner cette foule de législateurs, d'hommes d'Etat, de moralistes, qui, dans tous les temps, se sont élevés, beaucoup plus fortement qu'elle, contre le danger, l'incertitude, et l'obscurité des sciences.

Où découvrira-t-elle la vérité? Sera-ce dans Locke, placé si haut par M. de Condillac? dans Leibnitz, qui trouvoit Locke si foible en *idéologie*, ou dans M. Kant, qui attaque aujourd'hui et Locke et M. de Condillac? En croira-t-elle Minos, Lycurgue, Caton, J. J. Rousseau, qui chassent les sciences de leurs républiques, ou adoptera-t-elle le sentiment des législateurs, qui les tolèrent? Quelles effrayantes leçons, si elle jette les yeux autour d'elle! quelle ample matière de réflexions sur cette fameuse histoire de l'*arbre de science, qui produit la mort!* Toujours les siècles de philosophie, ont touché aux siècles de destruction.

L'église ne pouvoit donc prendre, dans une question qui a partagé la terre, que le parti même qu'elle a pris : retenir ou lâcher les rênes, selon l'esprit des choses et des temps; opposer la morale à l'abus que l'homme fait des lumières, et tâcher de lui

conserver, pour son bonheur, un cœur simple et une humble pensée.

Concluons que le défaut du jour est de séparer un peu trop les études abstraites, des études littéraires. Les unes appartiennent à l'esprit, les autres au cœur; or il se faut donner de garde de cultiver le premier à l'exclusion du second, et de sacrifier la partie qui aime à celle qui raisonne. C'est par une heureuse combinaison des connoissances physiques et morales, et surtout par le concours des idées religieuses, qu'on parviendra à redonner à notre jeunesse cette éducation, qui jadis a formé tant de grands hommes. Il ne faut pas croire que notre sol soit épuisé. Ce beau pays de France, pour prodiguer de nouvelles moissons, n'a besoin que d'être cultivé un peu à la manière de nos pères : c'est une de ces terres heureuses où règnent ces *génies* protecteurs des hommes, et ce *souffle divin*, qui, selon Platon, décèlent les climats favorables àla vertu (1).

CHAPITRE III.

DES PHILOSOPHES CHRÉTIENS.

Métaphysiciens.

Les exemples viennent à l'appui des principes; et une religion qui réclame Bacon, Newton, Boyle, Clarke, Leibnitz, Grotius,

(1) Plat. *de Leg.* lib. V.

Pascal, Arnaud, Nicole, Malebranche, la Bruyère (sans parler des pères de l'Eglise, ni de Bossuet, ni de Fénélon, ni de Massillon, ni de Bourdaloue, que nous ne voulons bien compter ici, que comme orateurs), une telle religion peut se vanter d'être favorable à la philosophie.

Bacon doit son immortalité à son Traité, *on the advancement of learning*, et à son *novum organum scientiarum*. Dans le premier, il examine le cercle des sciences, classant chaque objet sous sa faculté; facultés dont il reconnoît quatre : l'*ame* ou la *sensation*, la *mémoire*, l'*imagination*, l'*entendement*. Les sciences s'y trouvent réduites à trois : la *poésie*, l'*histoire*, la *philosophie*.

Dans le second ouvrage, il rejette la manière de raisonner par syllogisme, et propose la physique expérimentale, pour seul guide dans la nature. On aime encore à lire la profession de foi de l'illustre chancelier d'Angleterre, et la prière qu'il avoit coutume de dire avant de se mettre au travail. Cette naïveté chrétienne dans un grand homme est bien touchante. Lorsque Newton et Bossuet découvroient avec simplicité leurs têtes augustes, en prononçant le nom de Dieu, ils étoient peut-être plus admirables dans ce moment, que lorsque le premier pesoit ces mondes, dont l'autre enseignoit à mépriser la poussière.

Clarke, dans son *Traité de l'existence de Dieu*, Leibnitz dans sa *Théodicée*, Malebranche dans sa *Recherche de la*

vérité, se sont élevés si haut en métaphysique, qu'ils n'ont rien laissé à faire après eux.

Il est assez singulier que notre siècle se soit cru supérieur en métaphysique et en dialectique au siècle qui l'a précédé. Les faits déposent contre nous : certainement M. l'abbé de Condillac, qui n'a rien dit de nouveau, ne peut seul balancer Locke, Descartes, Malebranche et Leibnitz. Il ne fait que démembrer le premier, et il s'égare toutes les fois qu'il marche sans lui. Au reste, la métaphysique du jour diffère de celle de l'antiquité, en ce qu'elle sépare, autant qu'il est possible, l'imagination, des perceptions abstraites. Nous avons isolé toutes les facultés de notre entendement, réservant la pensée pour telle matière, le raisonnement pour telle autre, etc. D'où il résulte que nos ouvrages n'ont plus d'ensemble, et que notre esprit, ainsi divisé par chapitres, offre les inconvéniens de ces histoires, où chaque sujet est traité à part. Tandis que l'on recommence un nouvel article, le précédent nous échappe; nous cessons de voir les liaisons que les faits ont entr'eux, nous retombons dans la confusion à force de méthode, et la multitude des conclusions particulières, nous empêche d'arriver à la conclusion générale.

Quand il s'agit, comme dans l'ouvrage de Clarke, d'attaquer des hommes qui se piquent de raisonnement, et auxquels il est nécessaire de prouver qu'on raisonne

aussi bien qu'eux, on fait merveilleusement d'employer la manière ferme et serrée du docteur anglois; mais dans tout autre cas, pourquoi préférer cette sécheresse à un style clair, quoiqu'animé? Pourquoi ne pas mettre son cœur dans un ouvrage sérieux, comme dans un livre purement agréable? On lit encore avec délices la métaphysique de Platon, parce qu'elle est colorée par une imagination brillante. Nos derniers *idéologues* sont tombés dans une grande erreur, en séparant l'histoire de l'esprit humain, de l'histoire des choses divines, en soutenant que la dernière ne mène à rien de positif, et qu'il n'y a que la première, qui soit d'un usage immédiat. Où est donc la nécessité de connoître les opérations de la pensée de l'homme, si ce n'est pour les rapporter à Dieu? Que me revient-il de savoir que je reçois ou non mes idées par les sens? M. de Condillac s'écrie : « Tous les métaphysiciens se sont » perdus dans des mondes enchantés, moi » seul j'ai trouvé le vrai; ma science est de » la plus grande utilité. Je vais vous dire » ce que c'est que la conscience, l'attention, » la réminiscence? » Et à quoi tout cela me conduira-t-il? Une chose n'est bonne, une chose n'est positive qu'autant qu'elle renferme une intention morale; or, toute *métaphysique* qui n'est pas *théologie*, comme celle des anciens et des chrétiens; toute métaphysique qui creuse un abyme entre l'homme et Dieu, qui prétend que

le dernier n'étant que ténèbres, on ne doit pas s'en occuper; cette métaphysique est tout à-la-fois futile et dangereuse, parce qu'elle manque de but.

L'autre au contraire, en m'associant à la divinité, en me donnant une immense idée de ma grandeur, et de la perfection de mon être, me dispose à bien penser et à bien agir. Toutes les fins morales viennent par cet anneau se rattacher à cette haute métaphysique, qui n'est alors qu'un chemin plus sublime pour arriver à la vertu. C'est ce que Platon appeloit par excellence *la science des Dieux*, et Pythagore, *la géométrie divine*. Hors de là, la métaphysique n'est plus qu'un microscope, qui nous découvre curieusement quelques petits objets que n'auroit pu saisir la vue simple; mais qu'on peut ignorer ou connoître, sans qu'ils forment, ou qu'ils remplissent un vide dans l'existence.

CHAPITRE IV.

SUITE DES PHILOSOPHES CHRÉTIENS.

Publicistes.

Nous avons fait, dans ces derniers temps, un grand bruit de notre science en politique; on diroit qu'avant nous le monde moderne n'eût jamais entendu parler de liberté, ni des différentes formes sociales.

C'est apparemment pour cela que nous les avons essayées toutes avec tant d'habileté et de bonheur. Cependant, Machiavel, Thomas Morus, Mariana, Bodin, Grotius, Puffendorf et Locke, tous philosophes chrétiens, s'étoient occupés de la nature des Gouvernemens bien avant MM. Mably et Rousseau.

Nous ne ferons point l'analyse des ouvrages de ces publicistes, dont il nous suffit de rappeler les noms, pour prouver que tous les genres de gloire littéraire appartiennent au christianisme; nous montrerons ailleurs ce que la liberté du genre humain doit à cette même religion, qu'on accuse de prêcher l'esclavage.

Il seroit bien à desirer, si l'on s'occupe encore d'écrits de politique (ce qu'à Dieu ne plaise !), qu'on retrouvât pour ces sortes d'ouvrages, les grâces que leur prêtoient les anciens. La Cyropédie de Xénophon, la République et les Loix de Platon, sont tout-à-la-fois de graves traités et des livres pleins de charmes. Platon excelle à donner un tour merveilleux aux discussions les plus stériles ; il sait mettre de l'enchantement jusques dans l'énoncé d'une loi. Ici ce sont trois vieillards qui discourent en allant de Gnosse à l'antre de Jupiter, et qui se reposent sous de hauts cyprès, et dans de riantes prairies ; là, c'est le meurtrier involontaire, qui, un pied dans la mer, fait des libations à Neptune : plus loin, un poëte étranger est reçu avec des

chants et des parfums ; on l'appelle un homme tout divin, on le couronne de lauriers, et tout chargé d'honneurs, on le conduit hors du territoire de la République. Ainsi, Platon a cent manières agréables de proposer ses idées ; il adoucit jusqu'aux sentences les plus sévères, en considérant les délits sous un jour tout religieux.

Remarquons que les publicistes modernes ont vanté le Gouvernement républicain, tandis que les écrivains politiques de la Grèce ont généralement donné la préférence à la monarchie. Pourquoi cela? parce que les uns et les autres haïssoient ce qu'ils avoient, et aimoient ce qu'ils n'avoient pas : c'est l'histoire de tous les hommes.

Au reste, les sages de la Grèce envisageoient la société sous les rapports moraux ; nos derniers philosophes l'ont considérée sous les rapports politiques. Les premiers vouloient que le Gouvernement découlât des mœurs ; les seconds, que les mœurs dérivassent du Gouvernement. La philosophie des uns s'appuyoit sur la religion ; la philosophie des autres, sur l'athéisme. Les Platon crioient aux peuples : « Soyez vertueux, vous serez libres ; » nous leur avons dit : « Soyez libres, vous serez » vertueux. » La Grèce, avec de tels sentimens, fut heureuse. Qu'obtiendrons-nous avec les principes opposés ?

CHAPITRE V.

Moralistes.

La Bruyère.

Les écrivains du même siècle, quelque différens qu'ils soient par le génie, ont tous cependant quelque chose de commun entr'eux. On reconnoît ceux du bel âge de la France, à la fermeté de leur style, au peu de recherche de leurs expressions, à la simplicité de leurs tours, et pourtant à une certaine construction de phrase, grecque et latine, qui, sans nuire au génie de la langue françoise, annonce les excellens modèles dont ces hommes s'étoient nourris.

De plus, les littératures se divisent, pour ainsi dire, par groupes qui suivent tel ou tel maître, telle ou telle école. Ainsi, les écrivains de *Port-Royal* se distinguent des écrivains de la *Société ;* ainsi, Fénélon, Masillon et Fléchier se touchent par quelques points, et Pascal, Bossuet et la Bruyère par quelques autres. Ces derniers sont sur-tout remarquables par une sorte de brusquerie de pensée et de style, qui leur est particulière. Mais il faut convenir que la Bruyère, qui imite volontiers Pascal (1), affoiblit quelquefois les preuves, et la manière originale de ce grand génie.

(1) Sur-tout dans le chapitre des *Esprits forts*.

Quand l'auteur des *Caractères*, voulant démontrer la petitesse de l'homme, dit : *Vous êtes placée, ô Lucie, quelque part sur cet atôme*, etc. il reste bien loin de ce fameux morceau de l'auteur des Pensées : « *Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?* » *qui le peut comprendre ?* »

La Bruyère dit encore : « *Il n'y a pour* » *l'homme que trois événemens : naître,* » *vivre et mourir ; il ne se sent pas naître,* » *il souffre à mourir, et il oublie de* » *vivre.* » Pascal fait mieux sentir notre néant. « Le dernier acte est toujours san- » glant, quelque belle que soit la comédie » en tout le reste. On jette enfin de la terre » sur la tête, et en voilà pour jamais. » Comme ce dernier mot est effrayant ! On voit d'abord la *comédie*, et puis la *fosse*, et puis la *terre*, et puis l'*éternité*. La négligence avec laquelle la phrase est jetée, montre tout le peu de valeur de la vie. Quelle amère indifférence, dans cette courte et froide histoire de l'homme (1) !

Quoi qu'il en soit, la Bruyère est un des plus beaux écrivains du siècle de Louis XIV. Aucun homme n'a su donner plus de variété à son style, plus de formes diverses à sa

(1) Cette pensée est suprimée dans la petite édition de Pascal, avec les notes; les éditeurs n'ont pas apparemment trouvé que cela fût d'un *beau style*. Nous avons entendu critiquer la prose du siècle de Louis XIV, comme manquant d'harmonie, d'élégance et de justesse dans l'expression. Nous avons entendu dire : « *Si Bossuet et Pascal revenoient, ils*

langue, plus de mouvement à sa pensée. Il descend de la haute éloquence à la familiarité, et passe de la plaisanterie au raisonnement, sans jamais blesser le goût ni le lecteur. L'ironie est son arme favorite : aussi philosophe que Théophraste, son coup-d'œil embrasse un plus grand nombre d'objets, et ses remarques sont plus originales et plus profondes. Théophraste conjecture, la Rochefoucault devine, et la Bruyère montre ce qui se passe au fond des cœurs.

C'est un grand triomphe pour la religion, que de compter parmi ses philosophes, un Pascal et un la Bruyère. Il faudroit, peut-être, d'après ces exemples, être un peu moins prompt à avancer qu'il n'y a que de *petits esprits* qui puissent être chrétiens.

« Si ma religion étoit fausse, dit l'auteur » des Caractères, je l'avoue, voilà le piège » le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer : il étoit inévitable de ne pas donner » tout au travers, et de n'y être pas pris. » Qnelle majesté ! quel éclat de mystères ! » quelle suite et quel enchaînement de toute » la doctrine ! Quelle raison éminente ! » quelle candeur ! quelle innocence de » mœurs ! quelle force invincible et acca-

n'écriroient plus comme cela. » C'est nous, prétend-on, qui sommes les écrivains en prose *par excellence*, et qui sommes bien plus habiles dans l'art d'arranger des mots. Ne seroit-ce point que nous exprimons des pensées communes en style recherché, tandis que les écrivains du siècle de Louis XIV disoient tout simplement de grandes choses ?

» blante de témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par » des millions de personnes les plus sages, » les plus modérées qui fussent alors sur » la terre, et que le sentiment d'une même » vérité soutient dans l'exil, dans les fers, » contre la vue de la mort et du dernier » supplice ! »

Si la Bruyère revenoit au monde, il seroit bien étonné de voir cette religion (dont les plus grands hommes de son siècle confessoient la beauté et l'excellence) traitée d'*infâme*, de *ridicule*, d'*absurde*. Il croiroit, sans doute, que les nouveaux *esprits forts* sont des hommes très-supérieurs aux écrivains qui les ont précédés, et que devant eux, Pascal, Bossuet, Fénélon, Racine, sont des auteurs sans génie. Il ouvriroit leurs ouvrages avec une profonde surprise, et un respect mêlé de frayeur. Nous croyons le voir s'attendant à trouver à chaque ligne quelque grande découverte de l'esprit humain, quelque haute pensée, peut-être même quelque fait historique auparavant inconnu, qui prouve invinciblement la fausseté du christianisme : que diroit-il, que penseroit-il, dans son second étonnement, qui ne tarderoit pas à suivre le premier ?

La Bruyère nous manque ; la Révolution a renouvelé le fond des caractères. L'avarice, l'ignorance, l'amour-propre se montrent sous mille jours nouveaux. Ces vices, dans le siècle de Louis XIV, se com-

posoient avec la religion et la politesse ; maintenant ils se mêlent à l'impiété et à la rudesse des formes. Ils devoient donc avoir dans le dix-septième des teintes plus fines, des nuances plus délicates : ils pouvoient être ridicules alors, ils sont odieux aujourd'hui.

CHAPITRE VI.

Suite des Moralistes.

Il y avoit un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avoit créé les mathématiques ; qui à seize avoit fait le plus savant Traité des Coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui à dix-neuf réduisit en machine une science qui existe toute entière dans l'entendement ; qui à vingt-trois démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'apperçut de leur néant, et tourna toutes ses pensées vers la religion ; qui depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue qu'ont parlée Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort ; enfin qui, dans les courts

intervalles de ses maux, résolut, en se privant de tout secours, un des plus hauts problêmes de géométrie, et jeta au hasard sur le papier, des pensées qui tiennent autant du Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommoit Blaise Pascal.

Il est difficile de ne pas rester confondu d'étonnement, lorsqu'en ouvrant les Pensées du philosophe chrétien, on tombe sur les six chapitres où il traite de la nature de l'homme. Les sentimens de Pascal sont remarquables sur-tout par la profondeur de leur tristesse, et par je ne sais quelle immensité : on est suspendu au milieu de ces sentimens comme dans l'infini. Les métaphysiciens parlent de cette *pensée abstraite*, qui n'a aucune propriété de la matière, qui touche à tout sans se déplacer, qui vit d'elle-même, qui ne peut périr, parce qu'elle est indivisible, et qui prouve péremptoirement l'immortalité de l'ame : cette définition de la pensée semble avoir été suggérée aux métaphysiciens, par les écrits de Pascal.

Il y a un monument curieux de la philosophie chrétienne, et de la philosophie du jour : ce sont les *Pensées* de Pascal, commentées par les éditeurs (*). On croit voir les ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du désert a bâti sa misérable hutte.

M. de Voltaire a dit : « Pascal, fou » sublime, né un siècle trop tôt. »

(*) *Voyez* la note D à la fin du volume.

On entend ce que signifie ce *siècle trop tôt*. Une seule observation suffira pour faire voir combien Pascal *sophiste*, eût été inférieur à Pascal *chrétien*.

Dans quel endroit de ses écrits, le solitaire de Port-Royal s'est-il élevé au-dessus des plus grands génies? Dans ses six chapitres sur l'homme. Or, ces six chapitres, qui roulent entièrement sur la chûte originelle, *n'existeroient pas, si Pascal eût été incrédule*.

Il faut placer ici une observation de la dernière importance. Parmi les personnes qui ont embrassé les opinions philosophiques, les unes ne cessent de décrier le siècle de Louis XIV; les autres, se piquant d'impartialité, accordent à ce siècle *les dons de l'imagination*, et lui refusent les *facultés de la pensée*. C'est le dix-huitième siècle, s'écrie-t-on, qui est le siècle *penseur* par excellence.

Tout homme impartial, qui lira attentivement les écrivains du siècle de Louis XIV, s'appercevra bientôt que *rien n'a échappé à leur vue;* mais que contemplant les objets de plus haut que nous, ils ont dédaigné les routes où nous sommes entrés, et au bout desquelles leur œil perçant avoit découvert les abymes.

Nous pouvons appuyer cette assertion de mille preuves. Est-ce faute d'avoir connu les objections contre la religion, que tant de grands hommes ont été religieux? Oublie-t-on que Bayle publioit à cette

époque même ses doutes et ses sophismes? Ne sait-on plus que Clarke et Leibnitz n'étoient occupés qu'à combattre l'incrédulité ? que Pascal *vouloit défendre* la religion ; que la Bruyère faisoit son chapitre des *Esprits forts*, et Massillon son sermon de *la Vérité d'un avenir?* que Bossuet enfin lançoit ces paroles foudroyantes sur la tête des athées? « Qu'ont-ils vu, ces *rares génies*, qu'ont-» ils vu *plus que les autres ?* Quelle igno-» rance est la leur, et qu'il seroit aisé de » les confondre, si, foibles et présomp-» tueux, ils ne craignoient point d'être » instruits ? car pensent-ils avoir vu mieux » les difficultés à cause qu'ils y succombent, » et que les autres qui les ont vues les ont » méprisées ? Ils n'ont rien vu, ils n'enten-» dent rien, ils n'ont pas même de quoi » établir le néant auquel ils espèrent après » cette vie, et ce misérable partage ne leur » est pas assuré. »

Et quels rapports moraux, politiques ou religieux se sont dérobés à Pascal ? quel côté de choses n'a-t-il point saisi ? S'il considère la nature humaine en général, il en fait cette peinture si connue et si éton-nante : « La première chose qui s'offre à » l'homme, quand il se regarde, c'est son » corps, etc. » Et ailleurs : « L'homme » n'est qu'un roseau pensant, etc. » Nous demandons si dans tout cela, Pascal s'est montré un foible *penseur ?*

Les écrivains modernes se sont fort éten-dus sur la puissance de l'opinion, et c'est

Pascal qui le premier l'avoit observée. Une des choses les plus fortes que M. Rousseau ait hasardée en politique, se lit dans son discours sur l'*Inégalité des Conditions* : « Le premier, dit-il, qui ayant enclos un » terrein, s'avisa de dire, *ceci est à moi*, » fut le vrai fondateur de la société civile. » Or, c'est presque mot pour mot l'effrayante idée que le solitaire de Port-Royal exprime avec une toute autre énergie : « Ce chien *est* » *à moi*, disoient ces pauvres enfans; c'est » ma place au soleil : voilà le commence- » ment et l'image de l'usurpation de toute » la terre. »

Et voilà une de ces pensées qui font trembler pour Pascal. Quel ne fut point devenu ce grand homme, s'il n'avoit été chrétien! Quel frein adorable que cette religion, qui, sans nous empêcher de jeter de vastes regards autour de nous, nous retient au bord de l'abyme!

C'est le même Pascal qui a dit encore : « Trois degrés d'élevation du pôle renver- » sent toute la jurisprudence. Un méridien » décide de la vérité, ou de peu d'années de » possession. Les loix fondamentales chan- » gent, le droit a ses époques; plaisante » justice qu'une rivière ou une montagne » borne ; vérité au-deçà des Pyrénées, » erreur au-delà. »

Certès le penseur le plus hardi de ce siècle, l'écrivain le plus déterminé à généraliser les idées pour bouleverser le monde, n'a rien dit de plus fort contre la justice des

gouvernemens et les préjugés des nations.

Toutes les insultes que nous avons prodiguées par philosophie à la nature humaine, ont été plus ou moins puisées dans les écrits de Pascal. Mais en dérobant à ce rare génie la *misère* de l'homme, nous n'avons pas su, comme lui, en appercevoir la *grandeur*. Bossuet et Fénélon, le premier, dans son *Histoire universelle*, dans ses *Avertissemens* et dans sa *Politique tirée de l'Ecriture sainte*; le second, dans son *Télémaque*, ont dit sur les Gouvernemens toutes les choses essentielles. M. de Montesquieu lui-même n'a souvent fait que développer les principes de l'évêque de Meaux, comme on l'a excellemment remarqué. On pourroit faire des volumes de tous les passages favorables à la liberté, et à l'amour de la patrie, qui se trouvent dans les auteurs du dix-septième siècle.

Et que n'a-t-on point tenté dans ce siècle (*)? L'égalité des poids et mesures, l'abolition des coutumes provinciales, la réformation du code civil et criminel, la répartition égale de l'impôt; tous ces projets dont nous nous vantons ont été proposés, examinés, exécutés même quand les avantages de la réforme ont paru en balancer les inconvéniens. Bossuet n'a-t-il pas été jusqu'à vouloir réunir l'église protestante à l'église romaine? Quand on songe que Bagnoli, le Maître, Arnaud, Nicolle, Pas-

(*) Voyez la note E à la fin du volume.

cal, s'étoient consacrés à l'éducation de la jeunesse, on aura de la peine à croire sans doute, que cette éducation est plus belle et plus savante de nos jours. Les meilleurs livres classiques que nous ayons, sont encore ceux de Port-Royal, et nous ne faisons que les répéter (souvent en cachant nos larcins) dans tous nos ouvrages élémentaires.

Notre supériorité se réduit donc à quelques progrès dans les études naturelles; progrès qui appartiennent à la marche du temps, et qui ne compensent pas, à beaucoup près, la perte de l'imagination qui en est la suite. La *pensée* est la même dans tous les siècles; mais elle est accompagnée plus particulièrement ou des arts ou des sciences : elle n'a toute sa grandeur poétique et toute sa beauté morale qu'avec les premiers.

Mais, dira-t-on, si le siècle de Louis XIV a conçu toutes les idées *libérales* (1), pourquoi donc n'en a-t-il pas fait le même usage que nous? Certes, ne nous vantons pas de notre essai. Pascal, Bossuet, Fénélon, ont vu plus loin que nous, puisqu'en connoissant comme nous, et mieux que nous, la nature des choses, ils ont senti le danger des innovations. Quand leurs ouvrages ne prouveroient pas qu'ils ont eu sur tous les sujets des idées philosophiques, pour-

(1) Barbarisme que la philosophie a emprunté des Anglois. Comment se fait-il que notre prodigieux amour de la patrie aille toujours chercher ses mots dans un dictionnaire étranger?

roit-on croire que ces grands hommes n'ont pas été frappés des abus qui se glissent par-tout, et qu'ils ne connoissoient pas le foible et le fort des affaires humaines ? Mais tel étoit leur principe, qu'il ne *faut pas faire un petit mal, même pour un grand bien* (1), à plus forte raison pour de vains systêmes dont le résultat est presque toujours effroyable. Ce n'étoit pas par défaut de génie, sans doute, que ce même Pascal, qui (comme nous l'avons montré) connoissoit si bien le vice des loix dans le *sens absolu*, disoit dans le *sens relatif :* « Que » l'on a bien fait de distinguer les hommes » par les qualités extérieures ! Qui passera » de nous deux ? qui cédera la place à » l'autre ? le moins habile ? Mais je suis » aussi habile que lui ; il faudra se battre » pour cela. Il a quatre laquais, et je n'en » ai qu'un ; cela est visible ; il n'y a qu'à » compter ; c'est à moi à céder, et je suis » un sot si je le conteste. »

Quelle profondeur de jugement sous ces formes ironiques ! cela répond à des volumes de sophismes. L'auteur des *Pensées* se soumettant aux *quatre laquais*, est bien autrement philosophe que tous ces *penseurs* que les quatre laquais ont révoltés.

En un mot, le siècle de Louis XIV est resté paisible, non parce qu'il n'a point apperçu telle ou telle chose ; mais parce qu'en la voyant, il l'a pénétrée jusqu'au

(1) *Hist. de Port-Royal.*

fond ; parce qu'il en a considéré toutes les faces et connu tous les périls. S'il ne s'est point plongé dans les idées du jour, c'est qu'il leur a été supérieur ; nous prenons sa puissance pour sa foiblesse ; son secret et le nôtre sont renfermés dans cette pensée de Pascal :

« Les sciences ont deux extrémités qui » se touchent ; la première est la pure igno-» rance naturelle, où se trouvent tous les » hommes en naissant ; l'autre extrémité » est celle où arrivent les grandes ames, » qui, ayant parcouru tout ce que les hom-» mes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne » savent rien, et se rencontrent dans cette » même ignorance d'où ils sont partis ; mais » c'est une ignorance savante qui se con-» noît. Ceux d'entr'eux qui sont sortis » de l'ignorance naturelle, et n'ont pu » arriver à l'autre, ont quelque teinture » de cette science suffisante, et font les » entendus. Ceux-là troublent le monde et » jugent plus mal que tous les autres. Le » peuple et les habiles composent pour » l'ordinaire le train du monde ; les autres » les méprisent et en sont méprisés. »

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici un triste retour sur nous-mêmes. Pascal avoit entrepris de donner au monde l'ouvrage, dont nous publions aujourd'hui une si petite et si foible partie. Quel chef-d'œuvre ne seroit point sorti des mains d'un tel maître ! Si Dieu ne lui a pas permis d'exécuter son dessein, c'est qu'apparem-

ment il n'est pas bon que tous les doutes sur la foi soient levés ; afin qu'il reste matière à ces tentations et à ces épreuves, qui font les saints et les martyrs.

TROISIÈME PARTIE.

REAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Du Christianisme, dans la manière d'écrire l'histoire.

Si le christianisme a fait faire tant de progrès aux idées philosophiques, il doit être nécessairement favorable au génie de l'histoire, puisque celle-ci n'est qu'une branche de la philosophie morale et politique. Quiconque rejette les notions sublimes que la religion nous donne de la nature et de son auteur, se prive volontairement d'un moyen fécond d'images et de pensées.

En effet, celui-là connoîtra mieux les hommes, qui aura long-temps médité les desseins de la providence; celui-là pourra

démasquer la sagesse humaine, qui aura pénétré les *ruses* de la sagesse divine. Les desseins des rois, les abominations des cités, les voies iniques et détournées de la politique, le remuement des cœurs par le fil secret des passions, ces longues inquiétudes qui saisissent par fois les peuples, ces transmutations de puissance du roi au sujet, du noble au plébéien, du riche au pauvre; tous ces ressorts resteront inexplicables pour vous, si vous n'avez, pour ainsi dire, assisté au conseil du Très-Haut, avec ces divers esprits de force, de prudence, de foiblesse et d'erreur, qu'il envoie aux nations qu'il veut ou sauver ou perdre.

Mettons donc l'éternité au fond de l'histoire des temps; rapportons tout à Dieu, comme à la cause universelle. Qu'on vante tant qu'on voudra celui qui, démêlant les secrets puérils de nos cœurs, fait sortir les plus grands événemens des sources les plus misérables : Dieu attentif aux royaumes des hommes; l'impiété, c'est-à-dire, l'absence des vertus morales, devenant la raison immédiate des malheurs des peuples; voilà, ce semble, une base historique bien plus noble, et aussi bien plus certaine que la première.

Et pour en montrer un exemple dans notre révolution : qu'on nous dise si ce furent des causes ordinaires qui dans le cours de quelques années dénaturèrent toutes nos affections, et éteignirent parmi nous cette simplicité et cette magnificence

particulières au cœur de l'homme ? L'esprit de Dieu s'étant retiré du milieu du peuple, il ne resta de force que dans la tache originelle, qui reprit son empire, comme au jour de Caïn et de sa race. Quiconque vouloit être raisonnable sentoit en lui je ne sais quelle impuissance du bien ; quiconque étendoit une main pacifique, voyoit cette main subitement séchée : le drapeau rouge flotte aux remparts de toutes les cités ; la guerre est déclarée à toutes les nations : alors s'accomplissent les paroles du prophète : *les os des rois de Juda, les os des prêtres, les os des habitans de Jérusalem, seront jetés hors de leur sépulcre* (1). Le sang ruisselle de toutes parts ; coupable envers les souvenirs, on efface les institutions antiques ; coupable envers les espérances, on ne fonde rien pour la postérité ; les tombeaux et les enfans sont également profanés. Dans cette ligne de vie qui nous fut tranmise par nos ancêtres, et que nous devons prolonger au-delà de nous, on ne saisit que le temps présent, et chacun se consacrant à sa propre corruption, comme à un sacerdoce abominable, vit tel que si rien ne l'eût précédé, et que rien ne le dût suivre.

Mais tandis que cet esprit de perte dévoroit intérieurement la France, d'où lui venoit cet esprit de salut qui la défendoit au dehors ? Elle n'a de prudence et de gran-

(1) Jerem. cap. VIII, v. 1.

deur que sur sa frontière ; au dedans tout est abattu, à l'extérieur tout triomphe. La patrie n'est plus dans ses foyers, elle est dans un camp sur le Rhin, comme au temps de la race de Mérovée, on croit voir le peuple Juif chassé de la terre de Gessen, et domptant les nations barbares dans le désert.

Une telle combinaison de choses n'a point de principe naturel dans les événemens humains. L'écrivain religieux peut seul découvrir ici un profond conseil du Très-Haut : si les puissances coalisées n'avoient voulu que faire cesser les violences de Robespierre, et laisser ensuite la France intègre, réparer ses maux et ses erreurs ; peut-être eussent-elles réussi. Mais Dieu vit l'iniquité des cours, et il dit au soldat étranger : « je briserai le glaive » dans ta main, et tu ne détruiras point le » peuple de Saint Louis. »

Ainsi la religion semble conduire à l'explication des faits les plus incompréhensibles de l'histoire. De plus il y a dans le nom de Dieu quelque chose de superbe, qui sert à donner au style une certaine emphase toute merveilleuse ; en sorte que l'écrivain le plus religieux est presque toujours le plus éloquent. Sans religion, on peut avoir de l'esprit ; mais il est très-difficile d'avoir du génie. Ajoutez qu'on sent dans l'historien de foi, un ton, nous dirions presque un goût d'honnête homme, qui fait qu'on est tout-à-fait disposé à croire.

ce qu'il raconte. On se défie, au contraire, de l'historien sophiste ; car représentant presque toujours la société sous un jour odieux, on est incliné à le regarder lui-même comme un méchant et un trompeur.

CHAPITRE II.

Causes générales qui ont empêché les Écrivains modernes de réussir dans l'Histoire.

Première cause : beautés des sujets antiques.

Il se présente ici une grande objection : si le christianisme est favorable au génie de l'histoire, pourquoi donc les écrivains modernes sont-ils généralement inférieurs aux anciens dans cette profonde et importante partie des lettres ?

D'abord, le fait supposé par cette objection n'est pas d'une vérité rigoureuse, puisqu'un des plus beaux monumens historiques qui existent chez les hommes, *le Discours sur l'Histoire universelle*, a été dicté par l'esprit même du christianisme. Mais, en écartant un moment cet ouvrage, les causes de notre infériorité en histoire, (si cette infériorité existe), méritent d'être recherchées.

Elles nous semblent être de deux espèces :

les unes tiennent à l'*histoire*, et les autres à l'*historien*.

Les Grecs et les Romains ont offert deux vastes tableaux que le monde n'a pu reproduire. Les premiers ont sur-tout été remarquables par la grandeur des hommes ; les seconds, par la grandeur des choses. Rome et Athènes, parties de l'état de nature pour arriver au dernier degré de civilisation, remontent l'échelle entière des vertus et des vices, de l'ignorance et des arts. On voit croître l'homme et sa pensée : d'abord enfant, ensuite attaqué de toutes les passions dans la jeunesse, fort et sage dans son âge mûr, foible et corrompu dans sa vieillesse. L'état suit l'homme ; passant du gouvernement royal ou paternel, au gouvernement républicain, et tombant dans le despotisme avec l'âge de la décrépitude.

Bien que les peuples modernes présentent (comme nous le dirons bientôt) quelques époques intéressantes, quelques règnes fameux, quelques portraits brillans, quelques actions éclatantes, cependant il faut convenir qu'ils ne fournissent pas à l'historien cet ensemble de choses, cette hauteur de leçons qui font de l'histoire ancienne un tout complet et une peinture achevée. Ils n'ont point commencé par le premier pas ; ils ne se sont point formés eux-mêmes par degrés ; ils ont été transportés tout-à-coup du fond des forêts et de l'état sauvage au milieu des cités et de l'état civil : ce ne sont que de jeunes branches, entées sur un

vieux tronc. Aussi tout est ténèbres dans leur origine : vous y voyez à-la-fois les plus grands vices et les plus grandes vertus, une grossière ignorance et des éclats de lumière, des notions vagues de justice et de gouvernement, un mélange confus de mœurs et de langage : ces peuples n'ont passé ni par cet état où les bonnes mœurs font les loix, ni par cet autre où les bonnes loix font les mœurs.

Quand toutes les nations viennent à se rasseoir sur les débris du monde antique, un autre phénomène arrête l'historien. tout paroît subitement réglé, tout prend une face uniforme; des monarchies partout; à peine de petites républiques qui se changent elles-mêmes en principautés, ou qui sont absorbées par les royaumes voisins. En même temps les arts et les sciences se développent, mais tranquillement, mais dans les ombres. Ils se séparent, pour ainsi dire, des destinées humaines; ils n'influent plus sur le sort des empires. Relégués chez une petite classe de citoyens, ils deviennent plutôt un objet de luxe et de curiosité, qu'un sens de plus chez les nations.

Ainsi tout se consolide à-la-fois. Une balance religieuse et politique tient de niveau toutes les parties de l'Europe. Rien ne s'y détruit plus ; le plus petit Etat moderne se peut vanter d'une durée égale à celle des empires des Cyrus et des Césars. Le christianisme a été la grande ancre qui a fixé tant de Nations flottantes, et

retenu dans le port, ces Etats, qui se briseront peut-être, s'ils viennent à rompre l'anneau commun, où la religion les tient attachés.

Or, en répandant sur les peuples cette uniformité, et, pour ainsi dire, cette monotonie de mœurs que les loix donnoient à l'ancienne Egypte, et donnent encore aujourd'hui aux Indes et à la Chine, le christianisme a rendu nécessairement les couleurs de l'Histoire moins vives. Ces vertus générales de tout temps et de tout pays, telles que l'humanité, la pudeur, la charité, qu'il a substituées aux douteuses vertus politiques; ces vertus, disons-nous, ont aussi un jeu moins grand sur le théâtre du monde. Comme elles sont véritablement des vertus, elles évitent la lumière et le bruit : il y a chez les peuples modernes un certain silence des affaires, qui déconcerte l'historien. Donnons-nous de garde de nous en plaindre; l'homme moral parmi nous est bien supérieur à l'homme moral des anciens. Notre raison n'est pas pervertie par un culte abominable; nous n'adorons pas des monstres; l'impudicité ne marche pas le front levé chez les chrétiens; nous n'avons ni gladiateurs, ni esclaves. Il n'y a pas encore bien long-temps que le sang nous faisoit horreur. Ah ! n'envions pas aux Romains leur Tacite, s'il faut l'acheter par leur Tibère !

CHAPITRE III.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Seconde cause : les anciens ont épuisé tous les genres d'histoires, hors le genre chrétien.

A CETTE première cause de l'infériorité de nos historiens, tirée du fond même des sujets, il en faut joindre une seconde qui tient à la manière dont les anciens ont écrit l'Histoire. Ils ont épuisé toutes les couleurs ; et si le christianisme n'avoit pas fourni un caractère nouveau de réflexions et de pensées, l'Histoire demeuroit à jamais fermée aux modernes.

Jeune et brillante sous Hérodote, elle étala aux yeux de la Grèce les naïves peintures de la naissance de la société, et des mœurs primitives des hommes. On avoit alors l'immense avantage d'écrire les annales de la fable, en écrivant celles de la vérité. On n'étoit obligé qu'à peindre, et non à réfléchir ; les vices et les vertus des nations n'en étoient encore qu'à leur âge poétique.

Autre temps, autres mœurs. Thucydide fut privé de ces admirables tableaux du berceau du monde, mais il entra dans un champ encore inculte de l'Histoire. Il retraça avec feu et sévérité les maux causés par les dissentions politiques, laissant à la postérité des exemples, dont elle ne profite jamais.

Xénophon découvrit à son tour une route nouvelle. Sans s'appesantir, et sans rien perdre de l'élégance attique, il jeta des regards pieux sur le cœur humain, et devint le père de l'histoire morale.

Placé sur un plus grand théâtre, et dans le seul pays où l'on connût deux sortes d'éloquence, celles du barreau et de la politique, Tite-Live les transporta dans ses récits : il fut l'orateur de l'Histoire, comme Hérodote en est le poëte.

Enfin, la corruption des hommes, les règnes exécrables des Tibère et des Néron, firent naître le dernier genre de l'Histoire, le genre philosophique. Les causes des événemens qu'Hérodote avoit cherchées chez les Dieux, Thucydide, dans les constitutions politiques, Xénophon, dans la morale, Tite-Live, dans ces diverses causes réunies ; Tacite les vit dans la méchanceté du cœur humain.

Ce n'est pas, au reste, que ces grands historiens brillent exclusivement dans le genre que nous nous sommes permis de leur attribuer ; mais il nous a paru que c'est celui qui domine dans leurs écrits. Entre ces caractères primitifs de l'Histoire, se trouvèrent des nuances qui furent saisies par les historiens d'un rang inférieur. Ainsi, Polybe se place entre le politique Thucydide et le philosophe guerrier Xénophon ; Salluste tient à-la-fois de Tacite et de Tite-Live ; mais le premier le surpasse par la force de la pensée, et l'autre par la

beauté de la narration. Suétone conta l'anecdote sans réflexion et sans voile ; Plutarque y joignit la moralité ; Velleius Paterculus apprit à généraliser l'Histoire sans la défigurer ; Florus en fit l'abrégé philosophique : enfin, Diodore de Sicile, Denys d'Halycarnasse, Cornelius-Nepos, Quint-Curce, Aurelius-Victor, Ammien-Marcellin, Justin, Eutrope et d'autres que nous taisons, ou qui nous échappent, conduisirent l'Histoire jusqu'aux temps où elle tomba entre les mains des auteurs chrétiens ; époque où tout changea dans l'esprit et dans les mœurs des hommes.

Il n'en est pas des vérités comme des illusions ; celles-ci sont inépuisables, et le cercle des premières est borné : la poésie est toujours nouvelle, parce que l'erreur ne vieillit jamais, et c'est ce qui fait sa grâce aux yeux des hommes. Mais en morale et en histoire, on tourne dans le champ étroit de la vérité ; il faut, quoi qu'on fasse, retomber dans des observations connues. Quelle route historique, non encore parcourue, restoit-il donc à prendre aux modernes ? Ils ne pouvoient qu'imiter, et dans ces imitations, plusieurs causes les empêchoient d'atteindre à la hauteur de leurs modèles. Comme poésie, l'origine des Cattes, des Tenctères, des Mattiaques, sortis de la forêt Hercinienne, n'offroit rien de ce brillant Olympe, de ces villes bâties au son de la lyre, et de toute l'enfance enchantée des Hellènes et des Pelasges,

répandus aux bords de l'Achéloüs et de l'Eurotas ; comme politique, le régime féodal interdisoit les grandes leçons ; comme éloquence, il n'y avoit que celle de la chaire ; comme philosophie, les peuples n'étoient pas encore assez malheureux, ni assez corrompus, pour qu'elle eût commencé de paroître.

Toutefois on imita avec plus ou moins de bonheur. Bentivoglio, en Italie, calqua Tite-Live et seroit éloquent, s'il n'étoit affecté. Davila, Guicciardini et Fra-Paolo eurent plus de simplicité, et Mariana, en Espagne, déploya d'assez beaux talens ; mais ce fougueux Jésuite déshonora un genre de littérature, dont le premier mérite est l'impartialité. Hume, Robertson et Gibbon ont plus ou moins suivi ou Salluste ou Tacite ; mais ce dernier historien a produit deux hommes aussi grands que lui-même, Machiavel et Montesquieu.

Néanmoins Tacite doit être choisi pour modèle avec beaucoup de précaution : il y a moins d'inconvéniens à s'attacher à Tite-Live. L'éloquence du premier lui est trop particulière, pour être tentée par quiconque n'a pas son génie. Tacite, Machiavel et Montesquieu ont formé une école dangereuse, en introduisant ces mots ambitieux, ces phrases sèches, ces tours prompts, qui, sous une apparence de briéveté, touchent à l'obscur et au mauvais goût.

Laissons donc ce style à ces génies immortels, qui, par diverses causes, se sont créé

un genre à part ; genre qu'eux seuls pouvoient soutenir, et qu'il est périlleux d'imiter. Rappelons-nous que les écrivains des beaux siècles littéraires ont ignoré cette concision affectée d'idées et de langage. Les pensées des Tite-Live et des Bossuet sont abondantes et enchaînées les unes aux autres ; chaque mot chez eux naît du mot qui l'a précédé, et devient le germe du mot qui va le suivre. Ce n'est pas par bonds, par intervalles, et en ligne droite, que coulent les grands fleuves (si nous pouvons employer cette image), ils amènent longuement de leur source des eaux qui grossissent sans cesse ; leurs détours sont larges dans les plaines ; ils embrassent de leurs orbes immenses les cités et les forêts, et portent à l'Océan agrandi des masses d'eau capables de combler ses gouffres.

CHAPITRE IV.

Pourquoi les François n'ont que des mémoires.

Autre question, qui regarde entièrement les François : pourquoi n'avons-nous que des mémoires au lieu d'histoire, et pourquoi ces mémoires sont-ils presque tous excellens ?

Le François a été dans tous les temps, même lorsqu'il étoit barbare, vain, insouciant et sociable. Il réfléchit peu sur l'en-

semble des objets, mais il observe curieusement les détails, et son coup-d'œil est prompt, sûr et délié : il faut toujours qu'il soit en scène; et il ne peut consentir, même comme historien, à disparoître tout-à-fait. Les mémoires lui laissent toute liberté de se livrer à son génie. Là, sans quitter le théâtre, il rapporte ses observations, toujours fines, et quelquefois profondes. Il aime à dire : *J'étois là, le Roi me dit... J'appris du Prince.... Je conseillai, je prévis le bien ou le mal.* Son amour-propre se satisfait ainsi; il étale son esprit devant le lecteur, et le desir qu'il a de se montrer penseur ingénieux, le conduit souvent à bien penser. De plus, dans ce genre d'histoire, il n'est pas obligé de renoncer à ses passions, dont il se détache avec peine. Il s'enthousiasme pour telle ou telle cause, tel ou tel personnage; et tantôt insultant le parti opposé, tantôt se raillant du sien, il exerce à-la-fois sa vengeance et sa malice.

Depuis le sire de Joinville, jusqu'au cardinal de Retz; depuis les mémoires du temps de la Ligue, jusqu'aux mémoires du temps de la Fronde, ce caractère se montre partout; il perce même jusques dans le grave Sully. Mais quand on veut transporter à l'histoire cet art des détails, tout change : les petites nuances se perdent dans de grands tableaux, comme de légères rides sur la face de l'Océan. Contraints alors de généraliser nos observations, nous tombons dans l'esprit de système. D'une autre part, ne

pouvant parler de nous à découvert, nous nous cachons derrière tous nos personnages. Dans la narration, nous devenons secs ou minutieux, parce que nous causons mieux que nous ne racontons; dans les réflexions générales, nous sommes chétifs ou vulgaires, parce que nous ne connoissons bien que l'homme de notre société (1).

Enfin, la vie privée des François est peut-être encore défavorable au génie de l'histoire : le repos de l'ame est nécessaire à quiconque veut écrire sagement sur les hommes. Or, nos gens-de-lettres, vivant la plupart sans famille, ou hors de leur famille, portant dans le monde des passions inquiètes et des jours misérablement consacrés à des succès d'amour-propre, sont par leurs habitudes en contradiction directe avec le sérieux de l'histoire. Cette coutume de mettre toute notre existence dans un cercle, borne nécessairement notre vue et

(1) Nous savons qu'il y a des exceptions à tout cela, et que quelques écrivains françois se sont distingués comme historiens. Nous rendrons tout-à-l'heure justice à leur mérite; mais il nous semble qu'il seroit injuste de nous les opposer, et de faire des objections qui ne détruiroient pas un fait général. Si l'on en venoit là, quels jugemens seroient vrais en critique? Les théories générales ne sont pas de la nature de l'homme; le vrai le plus pur a toujours en soi un mélange de faux. La verité humaine est semblable au triangle, qui ne peut avoir qu'un seul angle droit, comme si la nature avoit voulu graver une image de notre insuffisante rectitude, dans la seule science réputée certaine parmi nous.

rétrécit nos idées. Trop occupés d'une nature de convention, la vraie nature nous échappe; nous ne raisonnons guères sur celle-ci qu'à force d'esprit et comme au hasard; et quand nous rencontrons juste, c'est moins un fait d'expérience qu'une chose devinée.

Concluons donc que c'est au changement des affaires humaines; à un autre ordre de choses et de temps; à la difficulté de trouver des routes nouvelles en morale, en politique et en philosophie, que l'on doit attribuer le peu de succès des modernes en histoire; et quant aux François, s'ils n'ont en général que de bons mémoires, c'est dans leur propre caractère qu'il faut chercher le motif de cette singularité.

On a voulu la rejeter sur des causes politiques; on a dit que si l'histoire ne s'est point élevée parmi nous à la hauteur antique, c'est que son génie indépendant a toujours été enchaîné. Il nous semble que cette assertion va directement contre les faits. Dans aucun temps, dans aucun pays, sous telle forme de gouvernement que ce soit, jamais la liberté de penser n'a été plus grande qu'en France, au temps même de sa monarchie. On pourroit citer sans doute quelques actes d'oppression, quelques censures rigoureuses ou injustes (*), mais ils ne balanceroient pas le

(*) *Voyez* la note F à la fin du volume.

nombre des exemples contraires. Qu'on ouvre nos mémoires, et l'on y trouvera à chaque page les vérités les plus dures et souvent les plus outrageantes, prodiguées aux rois, aux nobles, aux prêtres. Le François n'a jamais ployé servilement sous le joug; il s'est toujours dédommagé, par l'indépendance de son opinion, de la contrainte que les formes monarchiques lui imposoient. C'est peu connoître le génie de notre nation, que d'avancer qu'elle n'a eu que fort tard des idées hardies sur la religion, la morale et la politique. Les *Contes* de Rabelais, le traité de *la Servitude volontaire* de la Béotie, les *Essais* de Montaigne, la *Morale* de Charron, les *Républiques* de Boddin; tous les écrits en faveur de la Ligue, le traité où Mariana va jusqu'à défendre le régicide, prouvent assez que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on ose tout examiner. Si c'étoit le titre de citoyen, plutôt que celui de sujet qui fît exclusivement l'historien, pourquoi Tacite, Tite-Live même, et parmi nous l'évêque de Meaux et Montesquieu, ont-ils fait entendre leurs sévères leçons sous l'empire des maîtres les plus absolus de la terre ?. Sans doute, en censurant les choses déshonnêtes, et en louant les bonnes, ils n'ont pas cru que la liberté d'écrire consistât à fronder les gouvernemens, et à ébranler les bases du devoir ; sans doute s'ils eussent fait un usage si pernicieux de leur génie, Auguste, Trajan et Louis,

les auroient forcés au silence : mais cette espèce de dépendance n'est-elle pas plutôt un bien qu'un mal? Quand M. de Voltaire s'est soumis à une censure légitime, il nous a donné *Charles XII*, et le *Siècle de Louis XIV*; quand il a rompu tout frein, il n'a enfanté que l'*Essai sur les Mœurs*. Il y a des vérités qui sont la source des plus grands désordres, parce qu'elles remuent toutes les passions ; et cependant, à moins qu'une juste autorité ne nous ferme la bouche, ce sont celles-là même que nous nous plaisons à révéler, parce qu'elles satisfont à-la-fois et la malignité de nos cœurs corrompus par la chûte, et notre penchant primitif à la vérité.

CHAPITRE V.

Beau côté de l'histoire moderne.

Il est juste maintenant de considérer le revers des choses, et de montrer que l'histoire moderne pourroit encore devenir intéressante si elle étoit traitée par quelque grand génie. L'établissement des Francs dans les Gaules, Charlemagne, les croisades, la chevalerie, le dernier rejeton d'une famille d'Empereurs, périssant à Naples sur un échafaud, une bataille de Lépante, un Henri IV en France, un Charles I.er en Angleterre, sont au moins des époques mémorables, des mœurs sin-

gulières, des événemens fameux, des catastrophes tragiques. Mais la grande vue à saisir dans l'histoire moderne, c'est le changement opéré par le christianisme dans l'ordre social. En donnant de nouvelles bases à la morale, il a modifié le caractère des nations, et créé en Europe des hommes totalement différens des anciens, par les opinions, les gouvernemens, les coutumes, les usages, les sciences et les arts.

Et que de traits caractéristiques n'offrent point les nations nouvelles ? Ici ce sont les Germains ; peuples où la profonde corruption des grands n'a jamais influé sur les petits, où l'indifférence des premiers pour la patrie n'empêche point les seconds de l'aimer ; peuples où l'esprit de révolte et de fidélité, d'esclavage et d'indépendance, ne s'est jamais démenti depuis les jours de Tacite.

Là, ce sont ces industrieux Bataves qui ont de l'esprit par bon sens, du génie par industrie, des vertus par froideur, et des passions par raison.

L'Italie aux cent princes et aux magnifiques souvenirs, contraste avec la Suisse obscure et républicaine.

L'Espagne, séparée des autres nations, présente encore à l'historien un caractère plus original : l'espèce de stagnation de mœurs dans laquelle elle repose, lui sera peut-être utile un jour, et lorsque tous les peuples Européens seront usés par la cor-

ruption, elle seule pourra reparoître avec éclat sur la scène du monde, parce que le fond des mœurs subsistera chez elle.

Mélange du sang allemand et du sang françois, le peuple anglois décèle de toutes parts sa double origine. Son Gouvernement, formé de royauté et d'aristocratie, sa religion moins pompeuse que la catholique et plus brillante que la luthérienne, son militaire à-la-fois lourd et actif, sa littérature et ses arts, chez lui enfin, le langage, les traits même, et jusqu'aux formes du corps, tout participe des deux sources dont il tire sa naissance. Il réunit à la simplicité, au calme, au bon sens, à la lenteur germanique, l'éclat, l'emportement, la déraison, la vivacité et l'élégance de l'esprit françois.

Les Anglois ont l'esprit public, et nous l'honneur national; nos belles qualités sont plutôt des dons de la faveur divine, que des fruits d'une éducation politique : comme les demi-dieux, nous tenons moins de la terre que du ciel.

Fils aînés de l'antiquité, les François, Romains par le génie, sont Grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur; constans et invincibles dans l'adversité; formés pour tous les arts; civilisés jusqu'à l'excès, durant le calme de l'Etat; grossiers et sauvages, dans les troubles politiques : flottans, comme des vaisseaux sans lest, au gré de toutes les passions; à présent dans les cieux, l'instant d'après dans

l'abyme, enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnoissance, et le second sans en sentir de remords; ne se souvenant ni de leurs crimes, ni de leurs vertus; amans pusillanimes de la vie pendant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles; vains, railleurs, ambitieux, à-la-fois routiniers et novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux; individuellement, les plus aimables des hommes; en corps, les plus désagréables de tous; charmans dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger; tour-à-tour plus doux, plus innocens que l'agneau qu'on égorge, et plus impitoyables, plus féroces que le tigre qui déchire: tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les François d'aujourd'hui.

Ainsi, après avoir balancé les avantages et les désavantages de l'Histoire moderne et de l'Histoire ancienne, il est temps de rappeler au lecteur que si les historiens de l'antiquité sont en général supérieurs aux nôtres, cette vérité souffre toutefois de grandes exceptions. Grâce au génie du christianisme, nous allons montrer que l'esprit françois, dans cette noble partie de la littérature, a presque atteint la même perfection que dans les autres branches.

CHAPITRE VI.

M. de Voltaire, historien.

« VOLTAIRE, dit M. de Montesquieu, » n'écrira jamais une bonne histoire; il est » comme les moines qui n'écrivent pas » pour le sujet qu'ils traitent, mais pour » la gloire de leur ordre. Voltaire écrit » pour son couvent. »

Ce jugement, appliqué au *siècle de Louis XIV* et à l'histoire *de Charles XII*, est beaucoup trop rigoureux; mais il est d'une grande justesse, quant à l'essai *sur les Mœurs des nations* (1). Deux noms sur-tout effrayoient ceux qui combattoient le christianisme, Pascal et Bossuet. Il falloit donc les attaquer, et tâcher de détruire indirectement leur autorité. Delà, l'édition de Pascal avec des notes, et l'*Essai* qu'on prétendoit opposer au *Discours sur l'Histoire universelle*. Mais jamais le parti antireligieux, d'ailleurs trop habile, ne fit une telle faute, et n'apprêta un plus grand triomphe au christianisme. Comment M. de Voltaire, avec tant de goût, et un esprit si juste, ne comprit-il pas le danger d'une lutte corps à corps avec Bossuet et Pascal ?

(1) Un mot échappé à M. de Voltaire, dans sa *Correspondance*, montre avec quelle vérité historique, et dans quelle intention il écrivoit cet *Essai* : « J'ai pris les deux hémisphères en ridicule; *c'est un coup sûr.* » An. 1754, *Corresp. gen.*, tom. V, p. 94.

Il lui est arrivé en histoire, ce qui lui arrive toujours en poésie; c'est qu'en déclamant contre la religion, ses plus belles pages sont des pages chrétiennes, témoin ce portrait de saint Louis.

« Louis IX, dit-il, paroissoit un prince » destiné à réformer l'Europe, si elle avoit » pu l'être, à rendre la France triomphante » et policée, et à être en tout le modèle » des hommes. Sa piété, qui étoit celle » d'un anachorète, ne lui ôta aucune vertu » de roi. Une sage économie ne déroba » rien à sa libéralité. Il sut accorder une » politique profonde avec une justice exacte, » et peut-être est-il le seul souverain qui » mérite cette louange. Prudent et ferme » dans le conseil, intrépide dans les com- » bats, sans être emporté, compatissant, » comme s'il n'avoit jamais été que malheu- » reux, il n'est pas donné à l'homme de » pousser plus loin la vertu...... Attaqué » de la peste devant Tunis.... il se fit » étendre sur la cendre, et expira à l'âge » de 55 ans, avec la piété d'un religieux et » le courage d'un grand homme. »

Dans ce portrait, si élégamment écrit, M. de Voltaire, en parlant d'anachorète, a-t-il cherché à rabaisser son héros? On ne peut guères se le dissimuler; mais voyez comme la méprise est grande! car c'est précisément le contraste des vertus religieuses et des vertus guerrières, de l'humilité chrétienne et de la grandeur royale, qui fait ici le dramatique et la beauté du tableau.

Le christianisme rehausse nécessairement l'éclat des peintures historiques, en détachant, pour ainsi dire, les personnages de la toile, et faisant trancher les couleurs vives des passions sur un fond calme et doux. Renoncer à sa morale mélancolique, ce seroit renoncer au seul moyen nouveau d'éloquence que les anciens nous aient laissé. Nous ne doutons point que M. de Voltaire, s'il avoit été religieux, n'eût excellé en Histoire; il ne lui manque que de la gravité; et malgré ses imperfections, c'est peut-être encore, après Bossuet, le premier historien de la France.

CHAPITRE VII.

Philippe de Commines et Rollin.

Un chrétien a éminemment les qualités qu'un ancien demande de l'historien.... *un bon sens pour les choses du monde et une agréable expression* (1).

Comme écrivain de vie, Philippe de Commines ressemble singulièrement à Plutarque; sa simplicité est même plus franche que celle du biographe antique : Plutarque n'a souvent que le bon esprit d'être simple; il court volontiers après la pensée : ce n'est qu'un très-agréable imposteur en tours naïfs.

(1) Lucien, *Comment il faut écrire l'Histoire*, traduct. de Racine.

A la vérité, il est plus instruit que Commines, et néanmoins, le vieux seigneur gaulois, avec l'Evangile et sa foi dans les hermites, a laissé, tout ignorant qu'il étoit, des mémoires pleins d'enseignement. Chez les anciens, il falloit être docte pour écrire; parmi nous, un simple chrétien, livré, pour seule étude, à l'amour de Dieu, a souvent pensé un admirable volume; c'est ce qui a fait dire à saint Paul : « *Celui qui, dépourvu de la charité, s'imagine être éclairé, ne sait rien.* »

Rollin est le Fénélon de l'Histoire, et, comme lui, il a embelli l'Egypte et la Grèce. Les premiers volumes de l'*Histoire ancienne* abondent du génie de l'antiquité : la narration du vertueux recteur est pleine, simple et tranquille, et le christianisme attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits respirent tout *cet homme de bien, dont le cœur est une fête continuelle* (1), selon l'expression merveilleuse de l'Ecriture. Nous ne connoissons point d'ouvrages qui reposent plus doucement l'ame. Rollin a répandu sur les crimes des hommes le calme d'une conscience sans reproche, et l'onctueuse charité d'un apôtre de Jésus-Christ. Ne verrons-nous jamais renaître ces temps, où l'éducation de la jeunesse et l'espérance de la postérité, étoient confiées à de pareilles mains!

(1) Ecclés. c. XXX, v. 27.

CHAPITRE VIII.

Bossuet historien.

MAIS c'est dans le Discours sur l'histoire universelle, que l'on peut admirer l'influence du génie du christianisme sur le génie de l'histoire. Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite, l'évêque de Meaux a de plus une parole grave et un tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple, hors dans l'admirable début du livre des Machabées.

Bossuet est plus qu'un historien, c'est un père de l'Eglise, c'est un prêtre inspiré, qui souvent a le rayon de feu sur le front, comme le législateur des Hébreux. Quelle revue il fait de la terre ! il est en mille lieux à-la-fois ! Patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré ; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui, et juifs et gentils au tombeau ; il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations, et marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamen-

tations prophétiques, à travers la poudre et les débris du genre humain.

La première partie du *Discours sur l'Histoire universelle*, est admirable par la narration; la seconde, par la sublimité du style et la haute métaphysique des idées; la troisième, par la profondeur des vues morales et politiques. Tite-Live et Salluste ont-ils rien de plus beau sur les anciens Romains, que ces paroles de l'évêque de Meaux.

« Le fond d'un Romain, pour ainsi » parler, étoit l'amour de sa liberté et de » sa patrie; une de ces choses lui faisoit » aimer l'autre; car parce qu'il aimoit sa » liberté, il aimoit aussi sa patrie comme » une mère qui le nourrissoit dans des » sentimens également généreux et libres.

» Sous ce nom de liberté, les Romains » se figuroient, avec les Grecs, un Etat » où personne ne fût sujet que de la loi, » et où la loi fût plus puissante que per- » sonne, etc. »

A nous entendre déclamer contre la religion, on croiroit que tout prêtre est un esclave, et que nul avant nous n'a su raisonner dignement sur la liberté : qu'on lise donc Bossuet à l'article des Grecs et des Romains.

Quel autre a mieux parlé que lui et des vices et des vertus? quel autre a plus justement estimé les choses humaines? Il lui échappe de temps en temps quelques-uns de ces traits qui n'ont point de modèle

dans l'éloquence antique, et qui naissent du génie même du christianisme. Par exemple, après avoir vanté les pyramides d'Egypte, il ajoute : « quelque effort que fassent les hommes, leur néant paroît partout. Ces pyramides étoient des tombeaux ; encore ces rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pu jouir de leur sépulcre (1). »

On ne sait qui l'emporte ici de la grandeur de la pensée ou de la hardiesse de l'expression. Ce mot *jouir*, appliqué à un *sépulcre*, déclare à-la-fois la magnificence de ce sépulcre, la vanité des Pharaon qui l'élevèrent, la rapidité de notre existence, enfin l'incroyable néant de l'homme qui ne pouvant posséder pour bien réel ici-bas qu'un tombeau, est encore privé quelquefois de ce stérile patrimoine.

Remarquons que Tacite a parlé des Pyramides (2), et que toute sa philosophie ne lui a rien fourni de comparable à la belle réflexion que la religion a inspirée à Bossuet ; influence bien frappante du génie du christianisme, sur la pensée d'un grand homme.

Le plus beau portrait historique dans Tacite, est celui de Tibère ; mais il est effacé par le portrait de Cromwel, car Bossuet est encore historien dans ses Oraisons

(1) *Disc. sur l'Hist. univ.* trois. part.
(2) An. lib. II.

funèbres. Que dirons-nous du cri de joie que pousse Tacite, en parlant des Bructaires, qui s'égorgeoient à la vue d'un camp romain ? « Par la faveur des Dieux, » nous eûmes le plaisir de contempler ce » combat sans nous y mêler. Simples spec- » tateurs, nous vîmes (ce qui est admira- » ble) soixante mille hommes s'égorger » sous nos yeux, pour notre amusement. » Puissent, puissent les nations, au défaut » d'amour pour nous, entretenir ainsi dans » leur cœur les unes contre les autres une » haine éternelle (1) ! »

Ecoutons Bossuet.

« Ce fut après le déluge que parurent ces » ravageurs de provinces que l'on a nom- » més conquérans, qui, poussés par la » seule gloire du commandement, ont » exterminé tant d'innocens..... Depuis ce » temps, l'ambition s'est jouée, sans aucune » borne, de la vie des hommes ; ils en sont » venus à ce point de s'entretuer sans se » haïr : le comble de la gloire, et le plus » beau de tous les arts, a été de se tuer les » uns les autres (2). »

Il est difficile de s'empêcher d'adorer une religion qui met une telle différence entre la morale d'un Bossuet et d'un Tacite.

L'historien romain, après avoir raconté que Thrasille avoit prédit l'empire à Tibère, ajoute : « D'après ces faits, et quelques

(1) Tacite, *Mœurs des Germains.*
(2) *Disc. sur l'Hist. univ.*

» autres, je ne sais si les choses de la » vie sont.... assujetties aux loix d'une » immuable nécessité, ou si elles ne dépen- » dent que du hasard (1). »

Suivent les opinions des philosophes que Tacite rapporte gravement, donnant assez à entendre qu'il croit aux prédictions des astrologues.

La raison, la saine morale et l'éloquence nous semblent encore du côté du prêtre chrétien.

» Ce long enchaînement des causes parti- » culières qui font et défont les Empires, » dépend des ordres secrets de la divine » Providence. Dieu tient, du plus haut des » Cieux, les rênes de tous les Royaumes; » il a tous les cœurs en sa main. Tantôt il » retient les passions, tantôt il leur lâche » la bride, et par-là il remue tout le genre » humain...... Il connoît la sagesse hu- » maine, toujours courte par quelqu'en- » droit; il l'éclaire, il étend ses vues, et » puis il l'abandonne à ses ignorances. Il » l'aveugle, il la précipite, il la confond » par elle-même : elle s'enveloppe, elle » s'embarrasse dans ses propres subtilités, » et ses précautions lui sont un piége.... » C'est lui (Dieu) qui prépare ces effets » dans les causes les plus éloignées, et qui » frappe ces grands coups dont le contre- » coup porte si loin..... Mais que les » hommes ne s'y trompent pas : Dieu

(1) An. lib. VI.

» redresse, quand il lui plaît, le sens égaré ;
» et celui qui insultoit à l'aveuglement des
» autres, tombe lui-même dans des ténè-
» bres plus épaisses, sans qu'il faille sou-
» vent autre chose pour lui renverser le
» sens, que de longues prospérités. »

Que l'éloquence de l'antiquité est peu de chose auprès de cette éloquence chrétienne !

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE QUATRIÈME.

ÉLOQUENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Du Christianisme dans l'éloquence.

Le christianisme fournit tant de preuves de son excellence, que lorsqu'on croit n'avoir plus qu'un sujet à traiter, soudain il s'en présente un autre sous votre plume. Nous parlions des philosophes, et voilà que les orateurs viennent nous demander si nous les oublions ; nous raisonnions sur le christianisme dans les sciences et dans l'histoire, et le christianisme nous appeloit pour faire voir au monde les plus grands effets de l'éloquence connus. Les modernes doi-

vent à la religion catholique cet art du discours, qui, en manquant à notre littérature, eût donné au génie antique une supériorité décidée sur le nôtre. C'est ici un des grands triomphes de notre culte; et, quoi qu'on puisse dire à la louange de Cicéron et de Démosthène, Massillon et Bossuet peuvent, sans crainte, leur être comparés.

Les anciens n'ont connu que l'éloquence judiciaire et politique : l'éloquence morale, c'est-à-dire, l'éloquence de tout temps, de tout gouvernement, de tout pays, n'a paru sur la terre qu'avec la loi évangélique. Cicéron défend un client, Démosthène combat un adversaire, ou tâche de rallumer l'amour de la patrie chez un peuple dégénéré : l'un et l'autre ne savent que remuer les passions, et fondent toutes leurs espérances de succès sur le trouble qu'ils jettent dans les cœurs. L'éloquence de la chaire a cherché les siens dans une région plus élevée. C'est en combattant les mouvemens de l'ame, qu'elle tend à la séduire; c'est en appaisant toutes les passions, qu'elle s'en veut faire écouter. Dieu et la charité, voilà son texte, toujours le même, toujours inépuisable. Il ne lui faut ni les cabales d'un parti, ni des émotions populaires, ni de grandes circonstances, pour briller : dans la paix la plus profonde, sur le cercueil du citoyen le plus obscur, elle trouvera ses mouvemens les plus sublimes; elle saura intéresser pour une vertu ignorée; elle fera couler des larmes pour un homme dont on n'a jamais

entendu parler. Incapable de crainte et d'injustice, elle donne des leçons aux rois, mais sans les insulter; elle console le pauvre, mais sans flatter ses vices. La politique et toutes les choses de la terre ne lui sont pont inconnues; mais ces choses, qui faisoient les premiers motifs de l'éloquence antique, ne sont pour elle que des raisons secondaires; elle les voit des hauteurs où elle domine, comme un aigle apperçoit du sommet de la montagne, les objets abaissés de la plaine.

Ce qui distingue sur-tout l'éloquence chrétienne de l'éloquence des Grecs et des Romains, « *c'est cette tristesse évangéli-* » *que qui en est l'ame,* » comme parle la Bruyère, cette majestueuse mélancolie dont elle se nourrit. On lit une fois, deux fois peut-être les *Verrines*, et les *Catilinaires* de Cicéron, l'Oraison pour la *Couronne*, et les *Philippiques* de Démosthène; mais on médite toute sa vie, on feuillette nuit et jour les *Oraisons funèbres* de Bossuet, et les sermons de Bourdaloue et de Massillon. Les discours des orateurs chrétiens sont des livres, ceux des orateurs de l'antiquité ne sont que des discours. Avec quel goût merveilleux les saints docteurs ne réfléchissent-ils point sur les vanités du monde! « Toute » votre vie, disent-ils, n'est qu'une ivresse » d'un jour, et vous employez cette journée » à la poursuite des plus folles illusions. Vous » atteindrez au comble de vos vœux, vous » jouirez de tous vos desirs, vous deviendrez

» roi, empereur, maître de toute la terre; » un moment encore, et la mort effacera » tous ces néants avec votre néant. »

Ce genre de méditations, si grave, si solemnel, si naturellement porté au sublime, fut totalement inconnu des orateurs de l'antiquité. Les payens se consumoient *à la poursuite des ombres de la vie* (1); ils ne savoient pas que la véritable existence ne commence que dans la mort. La religion chrétienne a seule fondé cette grande école de la tombe, où s'instruit l'apôtre de l'Evangile: elle ne permet plus que l'on prodigue, comme les demi-sages de la Grèce, l'immortelle pensée de l'homme, à des choses d'un moment.

Au reste, c'est la religion qui, dans tous les siècles et dans tous les pays, a été la source de l'éloquence. Si Démosthènes et Cicéron ont été de grands orateurs, c'est qu'avant tout ils étoient religieux (2). Les membres de la Convention, au contraire, n'ont offert que des talens tronqués et des lambeaux d'éloquence, parce qu'ils attaquoient la foi de leurs pères, et s'interdisoient ainsi toutes les inspirations du cœur. Marat, Danton et Robespierre ont mis la langue comme la patrie, à la torture.

Qu'on ne dise pas que les François

(1) Job.

(2) Ils ont sans cesse le nom des dieux à la bouche: voyez l'apothéose du premier aux dieux dépouillés par Verrès, et l'invocation du second aux mânes des héros de Marathon.

n'avoient pas eu le temps de s'exercer dans la nouvelle lice, où ils venoient de descendre : l'éloquence est un fruit des révolutions ; elle y croît spontanément et sans culture ; le sauvage et le nègre ont quelquefois parlé comme Démosthène. D'ailleurs on ne manquoit pas de modèles, puisqu'on avoit entre les mains les chefs-d'œuvre du forum antique, et ceux de ce forum sacré, où l'orateur chrétien explique la loi éternelle. Quand M. de Montlosier, descendu de sa montagne d'Auvergne, où sans doute il avoit peu étudié l'art oratoire, s'écrioit à propos du clergé, dans l'assemblée constituante : *Vous les chassez de leurs palais, ils se retireront dans la cabane du pauvre qu'ils ont nourri ; vous voulez leurs croix d'or, ils prendront une croix de bois ; c'est une croix de bois qui a sauvé le monde !* Ce beau mouvement n'a pas été inspiré par la démagogie, mais par la religion ; enfin M. Vergniaud ne s'est élevé à la grande éloquence, dans son discours pour Louis XVI, que parce que son sujet l'a entraîné dans la région des idées religieuses : les pyramides, les morts, le silence et les tombeaux.

CHAPITRE II.

DES ORATEURS.

Les Pères de l'Église.

L'ÉLOQUENCE des Docteurs de l'Eglise a quelque chose d'imposant, de fort, de royal, pour ainsi parler, et dont l'autorité vous confond et vous subjugue. On sent que leur mission vient d'en haut, et qu'ils enseignent par l'ordre exprès du Tout-Puissant. Toutefois, au milieu de ces inspirations, leur génie conserve le calme et la majesté.

Saint Ambroise est le Fénélon des Pères de l'Eglise latine. Il est fleuri, doux, abondant; et à quelques défauts près, qui tiennent à son siècle, ses ouvrages sont d'une lecture charmante : pour s'en convaincre, il suffit de parcourir le *Traité de la Virginité* (1) et l'*Eloge des Patriarches*.

Quand on nomme un *saint* aujourd'hui, on se figure quelque moine grossier et fanatique, livré, par imbécillité ou par caractère, à une superstition ridicule. Augustin offre pourtant un autre tableau : un jeune homme ardent et plein d'esprit, se jette à-la-fois dans les délices des passions et dans les plaisirs de la pensée; il épuise bientôt toutes les voluptés, et s'étonne que les amours de la terre ne puissent remplir

(1) Nous en avons cité quelques morceaux.

le vide de son cœur. Il tourne son ame inquiète vers le Ciel; quelque chose lui dit que c'est là qu'habite cette souveraine beauté après laquelle il soupire. Dieu lui parle tout bas, et cet homme du siècle, que le siècle n'avoit pu satisfaire, trouve enfin le repos et la plénitude de ses desirs dans le sein de la religion.

Montaigne et M. Rousseau nous ont donné leur confession. Le premier s'est moqué de la bonne foi de son lecteur; le second a révélé ses honteuses turpitudes, en se proposant, même au jugement de Dieu, pour un modèle de vertu. C'est dans les confessions de saint Augustin qu'on apprend à connoître l'homme tel qu'il est. Le saint ne se confesse point à la terre, il se confesse au Ciel; il ne cache rien à celui qui voit tout. C'est un chrétien à genoux dans le tribunal de la pénitence, qui déplore ses fautes et qui les découvre, afin que le médecin applique le remède sur la plaie. Il ne craint point de fatiguer par des détails celui dont il a dit ce mot sublime : *Il est patient, parce qu'il est éternel.* Et quel magnifique portrait ne nous fait-il point du Dieu auquel il confie ses erreurs !

« Vous êtes infiniment grand, dit-il, » infiniment bon, infiniment miséricor- » dieux, infiniment juste; votre beauté est » incomparable, votre force irrésistible, » votre puissance sans bornes. Toujours en » action, toujours en repos, vous soutenez,

» vous remplissez, vous conservez l'Uni-
» vers; vous aimez sans passion, vous êtes
» jaloux sans trouble; vous changez vos
» opérations, et jamais vos desseins. . . . .
» Mais que vous dis-je ici, ô mon Dieu !
» et que peut-on dire en parlant de vous ? »

Le même homme qui a tracé cette brillante image du vrai Dieu, va nous parler à présent avec la plus aimable naïveté des erreurs de sa jeunesse :

« Je partis enfin pour Carthage. Je n'y
» fus pas plutôt arrivé, que je me vis as-
» siégé d'une foule de coupables amours,
» qui se présentoient à moi de toutes
» parts.... Un état tranquille me sembloit
» insupportable, et je ne cherchois que
» les chemins pleins de piéges et de pré-
» cipices.

» Mais mon bonheur eût été d'être aimé
» aussi bien que d'aimer, car on veut
» trouver la vie dans ce qu'on aime.... Je
» tombai enfin dans les filets où je désirois
» d'être pris : je fus aimé, et je possédai ce
» que j'aimois. Mais, ô mon Dieu ! vous
» me fîtes alors sentir votre bonté et votre
» miséricorde, en m'accablant d'amertume;
» car, au lieu des douceurs que je m'étois
» promises, je ne connus que jalousie,
» soupçons, craintes, colère, querelles et
» emportemens. »

Le ton simple, triste et passionné de ce récit, le beau retour vers la Divinité et vers le calme du Ciel, au moment même où le saint semble le plus agité par les

illusions de la terre et le souvenir des erreurs de sa vie; ce mélange de regrets et de repentir est plein de charmes. Nous ne connoissons point de mot de sentiment plus délicat que celui-ci : « Mon bonheur eût » été d'être aimé aussi bien que d'aimer, » *car on veut trouver la vie dans ce qu'on* » *aime.* » C'est encore saint Augustin qui a dit cette parole rêveuse : *Une ame contemplative se fait à elle-même une solitude.* La Cité de Dieu, les épîtres et quelques traités du même Père, sont pleins de ces sortes de pensées.

Saint Jérôme brille sur-tout par une imagination vigoureuse, que n'avoit pu éteindre chez lui une immense érudition. Le recueil de ses lettres est un des monumens les plus curieux de la littérature des Pères. Ainsi que saint Augustin il trouva son écueil dans les voluptés du monde.

Il aime à peindre la nature et les douceurs de la solitude. Du fond de sa grotte de Bethléem, il voyoit la chûte de l'Empire romain : quel vaste sujet de réflexions pour un saint anachorète ! Aussi, la mort et la vanité de nos jours, sont-elles sans cesse présentes à saint Jérôme.

« Nous mourons, et nous changeons à » toute heure, écrit-il à un de ses amis, » et cependant nous vivons comme si nous » étions immortels. Le temps même que » j'emploie ici à dicter, il le faut retrancher » de mes jours. Nous nous écrivons sou- » vent, mon cher Héliodore; nos lettres

» passent les mers, et à mesure que le » vaisseau fuit, notre vie s'écoule; chaque » flot en emporte un moment (1). »

De même que S. Ambroise est le Fénélon des Pères, Tertullien en est le Bossuet. Une partie de son plaidoyer en faveur de la religion pourroit encore servir aujourd'hui dans la même cause. Chose étrange ! que le chritianisme soit maintenant obligé de se défendre devant ses enfans, comme il se défendoit autrefois devant ses bourreaux, et que *l'apologétique aux* GENTILS soit devenue *l'apologétique aux* CHRÉTIENS !

Ce qu'on remarque de plus frappant dans cet ouvrage, c'est le développement de l'esprit humain. On est jeté dans un nouvel ordre d'idées, on sent que ce n'est plus la première antiquité ou le bégaiement de l'homme, qui se fait entendre.

Tertullien parle comme un moderne; ses motifs d'éloquence sont pris dans le cercle des vérités éternelles, et non dans les raisons de passion et de circonstance employées à la tribune romaine, ou sur la place publique des Athéniens. Ces progrès du génie philosophique sont évidemment le fruit de notre sainte religion. Sans le renversement des faux dieux, et l'établissement du vrai culte, l'homme auroit vieilli dans une enfance interminable; car étant toujours dans l'erreur, par rapport au premier principe, toutes ses autres notions se

(1) Hieron. Epist.

fussent plus ou moins ressenties du vice fondamental.

Les autres traités de Tertullien, en particulier ceux *de la Patience, des Spectacles, des Martyrs, des Ornemens des femmes, et de la Résurrection de la chair,* sont semés d'une foule de beaux traits. *Je ne sais*, dit l'orateur, en reprochant le luxe aux femmes chrétiennes; « je ne sais » si des mains accoutumées aux bracelets, » pourront supporter le poids des chaînes; » si des pieds ornés de bandelettes, s'ac- » coutumeront à la douleur des entraves. » Je crains bien qu'une tête couverte de » réseaux de perles et de diamans, ne laisse » point de place à l'épée (1). »

Ces paroles, adressées à des femmes qu'on conduisoit tous les jours à l'échafaud, étincellent de courage et de foi.

Nous regrettons de ne pouvoir citer toute entière la belle épître aux martyrs, devenue plus intéressante pour nous depuis la persécution de Robespierre : « Illustres » confesseurs de Jésus-Christ, s'écrie Ter- » tullien, un chrétien trouve dans la prison » les mêmes délices que les prophètes trou- » voient au désert.... Ne l'appelez plus un » cachot, mais une solitude. Quand l'ame » est dans le ciel, le corps ne sent point la

(1) *Locum spathae non det.* On peut traduire, *ne plie sous l'épée.* J'ai préféré l'autre sens comme plus littéral et plus énergique. *Spatha*, emprunté du grec, est l'étymologie de notre mot *épée.*

» pesanteur des chaînes; elle emporte avec » soi tout l'homme ! »

Ce dernier trait est sublime.

C'est du prêtre de Carthage que Bossuet a emprunté ce passage si terrible, et si admiré : « Notre chair change bientôt de » nature, notre corps prend un autre nom, » *même celui de cadavre*, dit Tertullien, » *parce qu'il nous montre encore quelque* » *forme humaine, ne lui demeure pas* » *long-temps : il devient un je ne sais quoi,* » *qui n'a plus de nom dans aucune lan-* » *gue* (1); tant il est vrai que tout meurt en » lui, jusqu'à ces termes funèbres, par les- » quels on exprime ses malheureux restes. »

Tertullien étoit fort savant, bien qu'il s'accuse d'ignorance, et l'on trouve dans ses écrits des détails sur la vie privée des Romains, qu'on chercheroit vainement ailleurs. De fréquens barbarismes, une latinité africaine, déshonorent les ouvrages de ce grand orateur. Il tombe souvent dans la déclamation, et son goût n'est jamais sûr. « Le style de Tertullien est de fer, » disoit Balzac, mais avouons qu'avec ce » fer, il a forgé d'excellentes armes. »

Selon Lactance, surnommé le Cicéron chrétien, saint Cyprien est le premier père *éloquent de l'Eglise latine*. Mais saint Cyprien imite presque par-tout Tertullien, *en affoiblissant également les défauts et les beautés de son modèle*. C'est le juge-

(1) Orais. funèb. de la duch. d'Orl.

ment de M. de la Harpe, dont il faut toujours citer l'autorité en critique.

Parmi les Pères de l'Eglise grecque, deux seuls sont très-éloquens, saint Chrysostôme et saint Basyle. Les homélies du premier, sur *la Mort*, et sur la *disgrace d'Eutrope*, sont de véritables chefs-d'œuvre (*). La diction de saint Chrysostôme est pure, mais laborieuse; il fatigue son style à la manière d'Isocrate : aussi Lampridius lui destinoit-il sa chaire de Rhétorique, avant que le jeune orateur fût devenu chrétien.

Avec plus de simplicité, saint Basyle a moins d'élévation que saint Chrysostôme. Il se tient presque toujours dans le ton mystique, et dans la paraphrase de l'Ecriture (1). Saint Grégoire de Nazianze (2), surnommé le Théologien, outre ses ouvrages en prose, nous a laissé quelques poëmes sur les mystères du christianisme. « Il étoit toujours en sa solitude d'Arianze, » dans son pays natal, dit l'abbé Fleury; » un jardin, une fontaine, des arbres qui » lui donnoient du couvert, faisoient toutes » ses délices. Il jeûnoit, il prioit avec abon- » dance de larmes..... Ces saintes poésies » furent les occupations de saint Grégoire » dans sa dernière retraite. Il y fait l'his-

(*) Voyez la note G à la fin du volume.

(1) Il a écrit une lettre fameuse sur la solitude, c'est la première de ses épîtres; elle a servi de fondement à sa règle.

(2) Il avoit un fils du même nom et de la même sainteté que lui.

» toire de sa vie et de ses souffrances.... » Il prie, il enseigne, il explique les mys- » tères et donne des règles pour les mœurs... » Il vouloit donner à ceux qui aiment la » poésie et la musique, des sujets utiles » pour se divertir, et ne pas laisser aux » payens l'avantage de croire qu'ils fussent » les seuls qui pussent réussir dans les » belles-lettres (1). »

Enfin, celui qu'on appeloit le dernier des Pères avant que Bossuet eût paru, saint Bernard joint à beaucoup d'esprit une grande doctrine. Il réussit sur-tout à peindre les mœurs, et il avoit reçu quelque chose du génie de Théophraste et de la Bruyère.

« L'orgueilleux, dit-il, a le verbe haut » et le silence boudeur; il est dissolu dans » la joie, furieux dans la tristesse, des- » honnête au-dedans, honnête au-dehors; » il est roide dans sa démarche, aigre dans » ses réponses, toujours fort pour attaquer, » toujours foible pour se défendre; il cède » de mauvaise grâce, il importune pour » obtenir; il ne fait pas ce qu'il peut, et ce » qu'il doit faire; mais il est prêt à faire ce » qu'il ne doit pas et ce qu'il ne peut » pas (2). »

N'oublions pas cette espèce de phénomène du 13.e siècle, le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Comment le moine Akempis,

(1) Fleury, *Hist. eccl.* t. IV, liv. XIX, p. 557, , 9.
(2) *De Mor.* lib. XXXIV, cap. 16.

renfermé dans son cloître, a-t-il deviné cette mesure dans l'expression, et cette fine connoissance de l'homme, dans un siècle où les passions étoient grossières, et le goût plus grossier encore? Qui lui avoit révelé, dans sa solitude, ces mystères du cœur et de l'éloquence? un seul maître : Jésus-Christ.

CHAPITRE III.

Massillon.

Si nous franchissons maintenant plusieurs siècles, nous arriverons à des orateurs dont les seuls noms embarrassent beaucoup certaines gens; car ils sentent que tous les sophismes ne peuvent détruire l'autorité qu'emportent avec eux Bossuet, Fénélon, Massillon, Bourdaloue, Fléchier, Mascaron, et l'abbé Poulle.

Il nous est dur de courir rapidement sur tant de richesses, et de ne pouvoir nous arrêter à chacun de ces grands orateurs. Mais comment choisir au milieu de tous ces trésors? Comment citer aux lecteurs des merveilles, qui lui soient inconnues? Ne grossirions-nous pas trop ces pages, en les chargeant de ces illustres preuves de la beauté du christianisme? Nous n'emploierons donc pas toutes nos armes; nous n'abuserons pas de nos avantages, de peur qu'en pressant trop l'évidence, nous ne finissions par jeter les ennemis du christianisme dans

l'obstination, dernier refuge de l'esprit de sophisme poussé à bout.

Ainsi vous ne paroîtrez point à l'appui de nos raironnemens, Fénélon, si suave et si plein d'onction dans les méditations chrétiennes; ni vous non plus grand Bourdaloue, force et victoire de la doctrine évangélique: nous ne ferons point valoir les savantes compositions de Fléchier, ni la brillante imagination du dernier des orateurs chrétiens, l'abbé Poulle. O religion, quels ont été tes triomphes! qui pouvoit douter de ta beauté, lorsque Fénélon et Bossuet occupoient tes chaires; lorsque Bourdaloue instruisoit d'une voix grave un monarque alors heureux, à qui, dans ses revers, le ciel miséricordieux réservoit le doux Massillon!

Non toutefois que l'évêque de Clermont n'ait en partage que la tendresse du génie; il sait aussi faire entendre des sons mâles et vigoureux. Il nous semble qu'on a vanté trop exclusivement son *petit Carême;* l'auteur y montre, sans doute, une grande connoissance du cœur humain, des vues fines sur les vices des cours, des moralités écrites avec une élégance qui ne bannit pas la simplicité; mais il y a certainement une éloquence plus large, un style plus hardi, des mouvemens plus pathétiques et des pensées plus profondes dans quelques-uns de ses autres sermons, tels que ceux sur la *mort*, sur l'*impénitence finale*, sur le *petit nombre des élus*, sur la *mort du pécheur*, sur la *nécessité d'un avenir*, sur la *passion de*

Jésus-Christ. Lisez, par exemple, cette peinture du pécheur mourant.

« Enfin, au milieu de ces tristes efforts, » ses yeux se fixent, ses traits changent, » son visage se défigure, sa bouche livide » s'entr'ouvre d'elle-même; tout son esprit » frémit, et par ce dernier effort, son ame » s'arrache avec regret de ce corps de » boue, et se trouve seule au pied du » tribunal redoutable (1). »

A ce tableau de l'homme impie dans la mort, joignez celui des choses du monde dans le néant.

« Regardez le monde tel que vous l'avez » vu dans vos premières années, et tel que » vous le voyez aujourd'hui; une nouvelle » cour a succédé à celle que vos premiers » ans ont vue; de nouveaux personnages » sont montés sur la scène, les grands » rôles sont remplis par de nouveaux » acteurs; ce sont de nouveaux événemens, » de nouvelles intrigues, de nouvelles » passions, de nouveaux héros, dans la » vertu comme dans le vice, qui sont le » sujet des louanges, des dérisions, des » censures publiques. Rien ne demeure, » tout change, tout s'use, tout s'éteint; » Dieu seul demeure toujours le même. Le » torrent des siècles qui entraîne tous les » siècles, coule devant ses yeux, et il voit » avec indignation de foibles mortels,

(1) Mass. Avent. *Mort du Pécheur*, première partie.

» emportés par ce cours rapide, l'insulter » en passant. »

L'exemple de la vanité des choses humaines, tiré du siècle de Louis XIV, qui venoit de finir (et cité peut-être devant des vieillards chrétiens, qui en avoient vu toute la gloire), est bien pathétique! Le mot qui termine la période, semble être échappé à Bossuet, tant il est franc et sublime à-la-fois.

Nous donnerons encore un exemple de ce genre ferme d'éloquence qu'on paroît refuser à Massillon, en ne parlant que de son abondance et de sa douceur. Pour cette fois, nous prendrons un passage où l'orateur abandonne son style favori, c'est-à-dire, le sentiment et les images, pour n'être qu'un simple argumentateur. Dans le sermon sur *la vérité d'un avenir*, il presse ainsi l'incrédule :

« Que dirai-je encore, si tout meurt avec » nous? les soins du nom et de la postérité » sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend » à la mémoire des hommes illustres, une » erreur puérile, puisqu'il est ridicule » d'honorer ce qui n'est plus; la religion » des tombeaux, une illusion vulgaire; les » cendres de nos pères et de nos amis, une » vile poussière qu'il faut jeter au vent, et » qui n'appartient à personne; les dernières » intentions des mourans, si sacrées parmi » les peuples les plus barbares, le dernier » son d'une machine qui se dissout; et pour » tout dire, en un mot, si tout meurt avec

» nous, les loix sont donc une servitude » insensée; les rois et les souverains, des » fantômes que la foiblesse des peuples a » élevés; la justice, une usurpation sur la » liberté des hommes; la loi des mariages, » un vain scrupule; la pudeur, un préjugé; » l'honneur et la probité, des chimères; » les incestes, les parricides, les perfidies » noires, des jeux de la nature, et des » noms que la politique des législateurs a » inventés.

» Voilà où se réduit la philosophie » sublime des impies; voilà cette force, » cette raison, cette sagesse qu'ils nous » vantent éternellement. Convenez de leurs » maximes, et l'Univers entier retombe » dans un affreux chaos; et tout est con- » fondu sur la terre; et toutes les idées du » vice et de la vertu sont renversées; et » les loix les plus inviolables de la société » s'évanouissent; et la discipline des mœurs » périt; et le gouvernement des Etats et » des Empires n'a plus de règle; et toute » l'harmonie des corps politiques s'écroule; » et le genre humain n'est plus qu'un » assemblage d'insensés, de barbares, de » fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus » d'autres loix que la force; plus d'autre » frein que leurs passions et la crainte de » l'autorité; plus d'autre lien que l'irré- » ligion et l'indépendance; plus d'autres » dieux qu'eux-mêmes: voilà le monde des » impies; et si ce plan de république vous » plaît, formez, si vous le pouvez, une

» société de ces hommes monstrueux : tout » ce qui nous reste à vous dire, c'est que » vous êtes dignes d'y occuper une place. »

Que l'on compare Cicéron à Massillon, Bossuet à Démosthène, et l'on trouvera toujours entre leur éloquence les différences que nous avons indiquées; dans les orateurs chrétiens, un ordre d'idées plus général, une connoissance du cœur humain plus profonde, une chaîne de raisonnemens plus claire, une éloquence religieuse et mélancolique, une rêverie de sentimens et de pensées, ignorée de l'antiquité.

Massillon a fait quelques oraisons funèbres ; elles sont inférieures à ses autres discours. Son Eloge de Louis XIV n'est remarquable que par la première phrase : « *Dieu seul est grand, mes frères !* » C'est un beau mot que celui-là, prononcé en regardant le cercueil de *Louis-le-Grand* (*).

CHAPITRE IV.

Bossuet orateur.

MAIS que dirons-nous de Bossuet comme orateur ? à qui le comparerons-nous ? et quels discours de Cicéron et de Démosthène ne s'éclipsent point devant ses *Oraisons funèbres* ? C'est pour l'orateur chrétien que ces paroles d'un roi semblent avoir

(*) Voyez la note H à la fin du volume.

été écrites : *L'or et les perles sont assez communes, mais les lèvres savantes sont un vase rare et sans prix* (1). Penché comme au bord des gouffres de l'éternité, Bossuet y laisse tomber sans cesse ces grands mots de *temps* et de *mort*, qui vont troublant de leur chûte tous ces abymes silencieux. Il se plonge, il se noie dans des mélancolies incroyables, dans d'inconcevables douleurs. Les cœurs, après plus d'un siècle, retentissent encore du fameux cri, *Madame se meurt, Madame est morte*. Jamais les rois ont-ils reçu de pareilles leçons, jamais la philosophie s'exprima-t-elle avec plus d'indépendance? Le diadême n'est rien aux yeux de l'orateur; par lui, le pauvre est égalé au monarque, et le potentat le plus absolu du globe est obligé de s'entendre dire, devant des milliers de témoins, que toutes ses grandeurs ne sont que vanité, que sa puissance n'est que songe, qu'il n'est lui-même que poussière, et que ce qu'il prend pour un trône, n'est en effet qu'un tombeau.

Trois choses se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet, le trait de génie ou d'éloquence, la citation, si bien fondue avec le texte, qu'elle ne fait plus qu'un avec lui, enfin, la réflexion, ou le coup-d'œil d'aigle sur les causes de l'événement rapporté. Souvent aussi cette lumière de l'église porte la clarté dans les

(1) Prov. cap. 20, v. 31.

discussions de la plus haute métaphysique, ou de la théologie la plus sublime; rien ne lui est ténèbres. L'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, où souvent le terme le plus simple et l'idée la plus relevée, l'expression la plus commune et l'image la plus terrible, servent, comme dans l'Ecriture, à se donner des dimensions énormes et frappantes.

Ainsi, lorsqu'il s'écrie en montrant le cercueil de Madame : *La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! La voilà telle que la mort nous l'a faite!* Pourquoi frissonne-t-on à ce mot si simple, *telle que la mort nous l'a faite?* C'est par l'opposition qui se trouve entre ce *grand cœur*, cette *princesse si admirée* et cet accident inévitable de la mort, qui lui est arrivé comme à la plus misérable des femmes; c'est parce que ce verbe *faire*, appliqué à la mort qui *défait* tout, produit une contradiction dans les mots et un choc dans les pensées, qui ébranlent toute l'ame; comme si pour peindre un événement si soudain et si malheureux, les termes avoient changé d'acception, et que le langage fût bouleversé comme le cœur.

Nous avons remarqué qu'à l'exception de Pascal, de Bossuet, de Massillon, de la Fontaine, les écrivains du siècle de Louis XIV, faute d'avoir assez vécu dans la retraite, ont ignoré cette espèce de sentiment mélancolique, dont on fait aujourd'hui un si étrange abus.

Mais comment donc l'évêque de Meaux, sans cesse au milieu des pompes de Versailles, a-t-il connu cette profondeur de rêverie? C'est qu'il a trouvé dans la religion toute une solitude; c'est que son corps étoit dans le monde et son esprit au désert; c'est qu'il avoit mis son cœur à l'abri dans les tabernacles secrets du Seigneur; c'est, comme il l'a dit lui même de Marie-Thérèse d'Autriche, « qu'on *le* » voyoit courir aux autels pour y goûter » avec David un humble repos, et s'en» foncer dans son oratoire, où, malgré le » tumulte de la Cour, *il* trouvoit le Carmel » d'Elie, le Désert de Jean, et la Montagne » si souvent témoin des gémissemens de » Jésus. »

Toutes les Oraisons funèbres de Bossuet ne sont pas d'un égal mérite, mais toutes sont sublimes par quelque côté. Celle de la Reine d'Angleterre est un chef-d'œuvre de style et un modèle d'écrit philosophique et politique.

Celle de la duchesse d'Orléans est la plus étonnante de toutes, parce qu'elle est entièrement créée de génie. Il n'y avoit là ni ces tableaux des troubles des nations, ni ces développemens des affaires publiques, qui soutiennent la voix de l'orateur. L'intérêt que peut inspirer une princesse expirant à la fleur de son âge, semble se devoir épuiser vîte. Tout consiste en quelques oppositions vulgaires de la beauté, de la jeunesse, de la grandeur et de la mort; et c'est

pourtant sur ce fonds stérile que Bossuet a bâti un des plus beaux monumens de l'éloquence ; c'est delà qu'il est parti pour montrer la misère de l'homme par son côté périssable, et sa grandeur par son côté immortel. Il commence par le ravaler au-dessous des vers qui le rongent au sépulcre, pour le peindre ensuite glorieux avec la vertu dans des royaumes incorruptibles.

On sait avec quel génie dans l'oraison funèbre de la Princesse Palatine, il est descendu, sans blesser la majesté de l'art oratoire, jusqu'à l'interprétation naïve d'un songe, en même temps qu'il a déployé dans ce même discours, sa haute capacité pour les abstractions philosophiques.

Si pour Anne d'Autriche et pour le chancelier de France, ce ne sont plus les mouvemens des premiers éloges; les idées du panégyriste sont-elles prises dans un cercle moins large, dans une nature moins profonde? « Et maintenant, dit-il, (Lamoignon et Michel Letellier) *ces deux ames* » *pieuses, touchées sur la terre du desir* » *de faire régner les loix, contemplent* » *ensemble à découvert les loix éternelles* » *d'où les nôtres sont dérivées ; et si* » *quelque légère trace de nos foibles dis-* » *tinctions paroît encore dans une si* » *simple et si claire vision, elles adorent* » *Dieu en qualité de justice et de règle.* »

Au milieu de cette grande théologie, combien d'autres genres de beautés, ou sublimes, ou gracieuses, ou tristes, ou

charmantes ! Voyez le tableau de la fronde : « *La monarchie, ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au-dedans et au-dehors.... Etoit-ce là de ces tempêtes par où le Ciel a besoin de se décharger quelquefois.... ou bien, étoit-ce comme un travail de la France, prête à enfanter le règne miraculeux de Louis* (1) ? » Viennent des réflexions sur l'illusion des amitiés de la terre, qui « *s'en vont avec les années et les intérêts,* » et sur la profonde obscurité du cœur de l'homme « *qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché, ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres* (2).

Mais la trompette sonne, et Gustave paroît : « *il paroît à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? Où sont ces ames guerrières, ces marteaux d'armes si vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne sont si vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur* (3). »

(1) Or. funèb. d'An. de Gon.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

Je passe, et mon oreille retentit de la voix d'un prophète. Est-ce Isaïe, est-ce Jérémie qui apostrophe l'île de la conférence, et les pompes nuptiales de Louis?

« *Fêtes sacrées, mariage fortuné, voile* » *nuptial, bénédiction, sacrifice ! puis-je* » *mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos* » *pompes avec ces pompes funèbres et* » *le comble des grandeurs avec leurs* » *ruines* (1) ? »

Le poëte (on nous pardonnera de donner à Bossuet un titre qui fait la gloire de David), le poëte continue de se faire entendre. Il ne touche plus la corde inspirée; mais baissant sa lyre d'un ton jusqu'à ce mode dont Salomon se servit pour chanter les troupeaux du mont Galaad, il soupire ces paroles paisibles : « *Dans la* » *solitude, Sainte-Fare, autant éloignée* » *des voies du siècle, que sa bienheureuse* » *situation la sépare de tout commerce du* » *monde; dans cette sainte montagne que* » *Dieu avoit choisie depuis mille ans; où* » *les épouses de Jésus-Christ faisoient* » *revivre la beauté des anciens jours; où* » *les joies de la terre étoient inconnues;* » *où les vestiges des hommes du monde,* » *des curieux et des vagabonds ne parois-* » *sent pas; sans la conduite de la sainte* » *Abbesse, qui savoit donner le lait aux* » *enfans aussi bien que le pain aux forts,*

(1) Orais. funèb. de Mar. Thér. d'Autr.

» *les commencemens de la princesse Anne* » *étoient heureux* (1). »

Cette page qu'on dirait extraite du livre de Ruth, n'a point épuisé le pinceau de Bossuet; il lui reste encore assez de cette antique et douce couleur pour peindre une mort heureuse. « Michel Letellier, dit-il, » commença l'hymne des divines *miséri-* » *cordes : MISERICORDIAS DOMINI IN* » *ÆTERNUM CANTABO : Je chanterai éter-* » *nellement les miséricordes du Seigneur.* » *Il expire en disant ces mots, et il con-* » *tinue avec les anges le sacré cantique.* » Ici on peut appliquer à l'orateur ce qu'il dit lui-même de la duchesse d'Orléans : *Oui, Madame fut douce envers la mort.*

Nous avions cru, pendant quelque temps, que l'oraison funèbre du prince de Condé, à l'exception de l'incomparable mouvement qui la termine, étoit généralement trop louée; nous pensions qu'il étoit plus aisé, comme il l'est en effet, d'arriver aux formes d'éloquence du commencement de cet éloge, qu'à celles de l'oraison de madame Henriette. Mais quand nous avons lu ce discours avec attention; quand nous avons vu l'orateur emboucher la trompette épique durant une moitié de son récit, et donner, comme en se jouant, un demi-chant d'Homère; quand, se retirant à Chantilly avec Achille en repos, il rentre dans le ton chrétien, et retrouve toutes

(1) Orais. funèb. d'An. de Gonz.

les grandes pensées, toutes les vues mélancoliques qui remplissent les premières oraisons funèbres; quand après avoir mis Condé au cercueil, il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers au catafalque du héros; quand, enfin, s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, comme un grand fantôme, il fait entendre les accens du cygne, montre Bossuet un pied dans la tombe, et le siècle de Louis (dont il a l'air de faire les funérailles) prêt à s'abymer dans l'éternité : à ce dernier effort de l'éloquence humaine, les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux et le livre est tombé de nos mains.

CHAPITRE V.

Que l'incrédulité est la principale cause de la décadence du goût, et de la dégénération du génie.

CE que nous avons dit jusqu'ici a pu conduire le lecteur à cette réflexion : *Que l'incrédulité est la principale cause de la décadence du goût et de la dégénération du génie.* Quand on ne crut plus rien à Athènes et à Rome, les talens disparurent avec les Dieux, et les Muses livrèrent à la barbarie, ceux qui n'avoient plus de foi en elles. L'athéisme est aussi nuisible aux beautés du génie qu'à celles du sentiment; il est la source du mauvais goût et du crime,

qui marchent presque toujours ensemble; le premier n'est que l'expression du second, comme la parole rend la pensée : ce sont deux dépravations correspondantes, l'une de l'esprit, l'autre du cœur.

Dans un siècle de lumières, on ne sauroit croire jusqu'à quel point les bonnes mœurs sont dépendantes du bon goût, et le bon goût des bonnes mœurs. Les ouvrages de Racine, devenant toujours plus purs, à mesure que l'auteur devient plus religieux, se terminent enfin à Athalie. Remarquez au contraire, comment l'impiété et le génie de M. de Voltaire se décèlent à-la-fois dans ses écrits, par un mélange de choses exquises et de choses odieuses. Le mauvais goût, quand il est incorrigible, est une fausseté de jugement, un biais naturel dans les idées ; or, comme l'esprit agit sur le cœur, il est difficile que les voies du second soient droites, quand celles du premier ne le sont pas. Celui qui aime la laideur, dans un temps où mille chefs-d'œuvre peuvent avertir et redresser son goût, n'est pas loin d'aimer le vice ; et quiconque alors est insensible à la beauté, pourroit bien méconnoître la vertu.

Tout écrivain qui refuse de croire en un Dieu, auteur de l'univers, et juge des hommes, dont il a fait l'ame immortelle, bannit d'abord l'infini de ses ouvrages. Il renferme sa pensée dans un cercle de boue, dont il ne peut plus sortir. Il ne voit rien de noble dans la nature ; tout s'y opère

par d'impurs moyens de corruption et de régénération. Le vaste abyme n'est qu'un peu d'eau *bitumineuse ;* les montagnes sont de petites *protubérances* de pierres *calcaires* ou *vitrescibles*, et le ciel, où le jour prépare une immense solitude, comme pour servir de camp à cette armée des astres, que la nuit y amène en silence, le ciel, disons-nous, n'est plus qu'une étroite voûte momentanément suspendue par la main capricieuse du Hasard.

Si l'incrédule se trouve ainsi borné dans les choses de la nature, comment peindra-t-il l'homme avec éloquence ? Les mots pour lui manquent de richesse, et les trésors de l'expression lui sont fermés sans retour. Contemplez, au fond de ce tombeau, ce cadavre enseveli, cette statue du néant, voilée d'un linceul ; c'est tout l'homme de l'athée ! Fétus né du corps impur de la femme, au-dessous des animaux pour l'instinct, poudre comme eux, et retournant comme eux en poudre, n'ayant point de passions, mais des appétits, n'obéissant point à des loix morales, mais à des ressorts physiques, voyant devant lui, pour toute fin, un sépulcre et des vers ; tel est cet être qui se disoit animé d'un souffle immortel ! Ne nous parlez plus des mystères de l'ame, du charme secret de la vertu ; graces de l'enfance, amours de la jeunesse, noble amitié, élévation de pensées, charmes des tombeaux et de la patrie, tous vos enchantemens sont détruits !

Nécessairement encore l'incrédulité introduit l'esprit raisonneur, les définitions abstraites, le style scientifique et avec lui le néologisme, toutes choses mortelles au goût et à l'éloquence.

Il est possible que la somme des talens départie aux auteurs du dix-huitième siècle, soit égale à celle qu'avoient reçue les écrivains du dix-septième (1). Pourquoi donc le second siècle est-il au-dessus du premier ? Car il n'est plus temps de se dissimuler que les écrivains de notre âge ont été, en général, placés trop haut. S'il y a tant de choses à reprendre, comme on en convient, dans les ouvrages des Rousseau et des Voltaire, que dire de ceux des Raynal et des Diderot (*) ? On a vanté, sans doute avec raison, la méthode lumineuse de nos derniers métaphysiciens. Toutefois on auroit dû remarquer qu'il y a deux sortes de *clartés* : les unes tiennent à un ordre vulgaire d'idées (un lieu commun s'explique nettement); les autres viennent d'une admirable faculté de concevoir et d'exprimer clairement une pensée forte et composée ; des cailloux, au fond d'un petit ruisseau, se voient sans peine, parce

(1) Nous accordons ceci pour la force de l'argument; mais nous sommes bien loin de le croire. Pascal et Bossuet, Molière et la Fontaine, sont quatre hommes tout-à-fait incomparables, et qu'on ne retrouvera plus. Si nous ne mettons pas Racine de ce nombre, c'est qu'il a un rival dans Virgile.

(*) Voyez la note I à la fin du volume.

que l'eau n'est pas profonde, mais l'ambre, le corail et les perles appellent l'œil du plongeur à des profondeurs immenses, sous les flots transparens de l'abyme.

Or, si notre siècle littéraire est inférieur à celui de Louis XIV, n'en cherchons d'autre cause que notre irréligion. Nous avons déja montré combien M. de Voltaire eût gagné à être chrétien ; il disputeroit aujourd'hui la palme des muses à Racine. Ses ouvrages auroient pris cette teinte morale, sans laquelle rien n'est parfait ; on y trouveroit aussi ces aimables souvenirs du vieux temps, dont l'absence y forme un si grand vide. Celui qui renie le Dieu de son pays, est presque toujours un homme sans respect pour la mémoire de ses pères ; les tombeaux sont sans intérêt pour lui, les institutions de ses aïeux ne lui semblent que des coutumes barbares; il n'a aucun plaisir à se rappeler les sentences, la sagesse et les goûts de son antique mère.

Cependant il est véritable que la majeure partie du génie se compose de ces sortes de souvenirs. Les plus belles choses qu'un auteur puisse mettre dans un livre, sont les sentimens qui lui sont apportés, par réminiscence, des premiers jours de sa jeunesse. M. de Voltaire a bien péché contre ces règles critiques, (pourtant si douces!) lui qui s'est éternellement moqué des mœurs et des coutumes de nos ancêtres. Comment se fait-il que ce qui enchante les autres hommes, soit précisément ce qui dégoûte un incrédule ?

La religion est le plus puissant motif de l'amour de la patrie ; les écrivains pieux ont toujours répandu ce noble sentiment dans leurs écrits. Avec quel respect, avec quelle magnifique opinion, les écrivains du siècle de Louis XIV ne parlent-ils pas toujours de la France ! Malheur à qui insulte son pays. Que la patrie se lasse d'être ingrate, avant que nous nous lassions de l'aimer ; ayons le cœur plus grand que ses injustices.

Si l'homme religieux aime sa patrie, c'est que son esprit est simple, et que les sentimens naturels, qui nous attachent à notre pays, sont comme le fond et l'habitude de son cœur. Il donne la main à ses pères et à ses enfans ; il est planté dans le sol natal, comme le tronc du chêne, qui voit au-dessous de lui ses vieilles racines s'enfoncer dans la terre, et à son sommet des boutons naissans, qui aspirent vers le ciel.

M. Rousseau est un des écrivains du 18.e siècle, dont le style a le plus de charme, parce que cet homme, bizarre à dessein, s'étoit au moins créé une ombre de religion. Il avoit foi en quelque chose, qui n'étoit pas le *Christ*, mais qui pourtant étoit l'*Evangile* ; ce fantôme de christianisme, tel quel, a quelquefois donné des graces ineffables à son génie. Lui qui s'est élevé avec tant de force contre les sophistes, n'eût-il pas mieux fait de s'abandonner à toute la tendresse de son ame, que de se perdre, comme eux, dans de vains systêmes, dont il n'a

fait que rajeunir les vieilles erreurs (*) ?

Il ne manqueroit rien à M. de Buffon s'il avoit autant de sensibilité que d'éloquence. Remarque étrange, que nous avons lieu de faire à tous momens, que nous répétons jusqu'à satiété, et dont nous ne saurions trop convaincre le siècle : sans religion, *point de sensibilité*. M. de Buffon surprend par son style ; mais rarement il attendrit. Lisez l'admirable article du chien ; tous les chiens y sont : le chien-chasseur, le chien-berger, le chien-sauvage, le chien grand-seigneur, le chien petit-maître, etc. Qu'y manque-t-il enfin ? le chien de l'aveugle ! Et c'est celui-là dont se fût d'abord souvenu un chrétien.

En général, les rapports tendres ont échappé à M. de Buffon. Et néanmoins rendons justice à ce grand peintre de la nature : son style est d'une perfection rare. Pour garder aussi bien les convenances, pour n'être jamais ni trop haut, ni trop bas, il faut avoir soi-même une grande mesure dans l'esprit et dans la conduite. On sait que M. de Buffon respectoit tout ce qu'il faut respecter. Il ne croyoit pas que la philosophie consistât à afficher l'incrédulité, à insulter aux autels de vingt-quatre millions d'hommes. Il étoit régulier dans ses devoirs de chrétien, et donnoit l'exemple à ses domestiques. Rousseau, s'attachant au fond, et rejetant les formes

(*) Voyez la note K à la fin du volume.

du culte, montre dans ses écrits la tendresse de la religion avec le mauvais ton du sophiste; Buffon, par la raison contraire, a la sécheresse de la philosophie, avec les bienséances de la religion. Le christianisme a mis au-dedans du style du premier, le charme, l'abandon et l'amour; et au dehors du style du second, l'ordre, la clarté et la magnificence. Ainsi les ouvrages de ces deux hommes célèbres portent, en bien et en mal, l'empreinte de ce qu'ils ont choisi, et de ce qu'ils ont rejeté eux-mêmes de la religion.

En nommant M. de Montesquieu, nous rappelons le véritable grand homme du dix-huitième siècle. *L'Esprit des Loix* et *les Causes de la grandeur et de la décadence de l'Empire Romain*, vivront aussi long-temps que la langue dans laquelle ils sont écrits, et porteront la gloire des lettres françoises à la dernière postérité. Si M. de Montesquieu, dans un ouvrage de sa jeunesse, laissa malheureusement tomber sur la religion, quelques-uns des traits qu'il dirigeoit contre nos mœurs, ce ne fut qu'une erreur passagère, une espèce de tribut payé à la corruption de la régence (*). Mais dans le livre qui a placé M. de Montesquieu au rang des hommes illustres, il a magnifiquement réparé ses torts, en faisant l'éloge du culte, qu'il avoit eu l'imprudence d'attaquer. La maturité de ses années,

(*) *Voyez* la note L à la fin du volume.

et l'intérêt même de sa gloire, lui firent comprendre que pour élever un monument durable, il falloit en creuser les fondemens dans un sol moins mouvant que la poussière de ce monde; son génie, qui embrassoit tous les temps, s'est appuyé sur la seule religion, à qui tous les temps sont promis.

Il résulte de toutes nos observations, que les écrivains du dix-huitième siècle doivent la plupart de leurs défauts à un système trompeur de philosophie, et qu'en étant plus religieux, ils eussent approché davantage de la perfection.

Il y a eu dans notre âge, à quelques exceptions près, une sorte d'avortement général des talens. On diroit même que l'impiété, qui rend tout stérile, se manifeste aussi par l'appauvrissement de la nature physique. Jetez les yeux sur les générations qui succédèrent immédiatement au siècle de Louis XIV. Où sont ces hommes aux figures calmes et majestueuses, au port et aux vêtemens nobles, au langage épuré, à l'air guerrier et classique, conquérant et inspiré des arts? On les cherche et on ne les trouve plus. De petits hommes inconnus se promènent comme des pygmées sous les hauts portiques des monumens d'un autre âge. Sur leur front dur respirent l'égoïsme et le mépris de Dieu; ils ont perdu et la noblesse de l'habit et la pureté du langage. On les prendroit, non pour les fils, mais pour les baladins de la grande race qui les a précédés.

Les disciples de la nouvelle école flétrissent l'imagination avec je ne sais quelle vérité, qui n'est point la véritable vérité. Le style de ces hommes est sec, l'expression sans franchise, l'imagination sans amour et sans flamme; ils n'ont nulle onction, nulle abondance, nulle simplicité. On ne sent point quelque chose de plein et de nourri dans leurs ouvrages; l'immensité n'y est point, parce que la divinité y manque. Au lieu de cette tendre religion, de cet instrument harmonieux, dont les auteurs du siècle de Louis XIV se servoient pour trouver le ton de leur éloquence, les écrivains modernes font usage d'une étroite philosophie qui va divisant et subdivisant toute chose, mesurant les sentimens au compas, soumettant l'ame au calcul, et réduisant l'Univers, Dieu compris, à une soustraction passagère du néant.

Aussi le dix-huitième siècle diminue-t-il chaque jour dans la perspective, tandis que le dix-septième grossit à mesure que nous nous en éloignons : l'un s'affaisse, l'autre monte dans les cieux. On aura beau chercher à ravaler le génie des Bossuet et des Racine, il aura le sort de cette grande figure d'Homère qu'on apperçoit derrière tous les âges : quelquefois elle est obscurcie par la poussière qu'un siècle fait en s'écroulant; mais aussitôt que le nuage s'est dissipé, on voit reparoître la majestueuse figure, qui s'est encore agrandie, pour dominer les ruines nouvelles (*).

(*) Voyez la note M à la fin du volume.

TROISIÈME PARTIE.

BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

LIVRE CINQUIÈME.

HARMONIES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE AVEC LES SCÈNES DE LA NATURE ET LES PASSIONS DU COEUR HUMAIN.

CHAPITRE PREMIER.

Division des harmonies.

AVANT de passer à la description du culte, il nous reste à examiner quelques sujets que nous n'avons pu suffisamment développer dans les livres précédens. Ces sujets se rapportent au côté physique ou au côté moral des arts. Ainsi, par exemple, les sites des monastères, les ruines des monumens religieux, etc. tiennent à la partie matérielle de l'architecture, tandis que les effets de la doctrine chrétienne, avec les passions du

cœur de l'homme, et les tableaux de la nature, rentrent dans la partie dramatique et descriptive de la poésie.

Tels sont les sujets que nous réunissons dans ce livre sous le titre général d'*harmonies*, etc.

CHAPITRE II.

HARMONIES PHYSIQUES.

Sites des Monumens religieux, Couvens maronites, cophtes, etc.

Il y a dans les choses humaines deux espèces de nature placées, l'une au commencement, l'autre à la fin de la société. S'il n'en étoit ainsi, l'homme, en s'éloignant toujours de son origine, seroit devenu une sorte de monstre; mais par une loi de la Providence, plus il se civilise, plus il se rapproche de son premier état; et il advient que la science au plus haut degré est l'ignorance, et que les arts parfaits sont la nature.

Cette dernière nature, ou cette *nature de la société*, est la plus belle : le génie en est l'instinct, et la vertu l'innocence, car le le génie et la vertu de l'homme civilisé ne sont que l'instinct et l'innocence perfectionnés du sauvage. Or, personne ne peut comparer un Indien du Canada à Socrate, bien que le premier soit, rigoureusement parlant, aussi moral que le second; ou bien

il faudroit soutenir que la paix des passions non développées dans l'enfant, a la même excellence que la paix des passions domptées dans l'homme ; que l'être à pures sensations est égal à l'être pensant ; ce qui reviendroit à dire que foiblesse est aussi beau que force. Un petit lac ne ravage pas ses bords, et personne n'en est étonné ; son impuissance fait son repos : mais on aime le calme sur la mer, parce qu'elle a le pouvoir des orages, et l'on admire le silence du creux de l'abyme, parce qu'il vient de la profondeur même des eaux.

Entre les siècles de nature et ceux de civilisation, il y en a d'autres que nous avons nommés siècles *de barbarie*. Les anciens ne les ont point connus. Ils se composent de la réunion subite d'un peuple policé et d'un peuple sauvage. Ces âges doivent être remarquables par la corruption du goût. D'un côté l'homme sauvage, en s'emparant des arts, n'a pas assez de finesse pour les porter jusqu'à l'élégance, et l'homme social pas assez de simplicité pour aimer la seule nature.

On ne peut alors espérer rien de pur que dans les sujets où une cause morale agit par elle-même et indépendamment des causes temporaires. C'est pourquoi les premiers solitaires, livrés à ce goût délicat et sûr de la religion, qui ne trompe jamais, lorsqu'on n'y mêle rien d'étranger, ont choisi dans toutes les parties du monde les sites les plus frappans, pour y fonder leurs

monastères (*). Il n'y a point d'hermite qui ne saisisse aussi bien que Claude Lorrain ou le Nôtre, le rocher où il doit placer sa grotte.

On voit çà et là, dans la chaîne du Liban, des couvens Maronites bâtis sur des abymes. On pénètre dans les uns par de longues cavernes, dont on ferme l'entrée avec des quartiers de roche ; on ne peut monter dans les autres qu'au moyen d'une corbeille suspendue. Le *fleuve saint* sort en bouillonnant du pied de la montagne ; la forêt de cèdres noirs domine le tableau, et est elle-même surmontée par des croupes arrondies, que la neige drape de sa blancheur. Le miracle ne s'achève qu'au moment où l'on arrive au monastère : au-dedans sont des vignes, des ruisseaux, des bocages ; au-dehors, une nature horrible, et la terre qui se perd et s'enfuit, avec ses fleuves, ses campagnes et ses mers, dans de bleuâtres profondeurs. Nourris par la religion, entre la terre et le firmament, sur ces roches escarpées, c'est delà que de pieux solitaires prennent leur vol vers le ciel, comme des aigles de la montagne.

Les cellules rondes et séparées des couvens égyptiens, sont renfermées dans l'enceinte d'un mur, qui les défend des Arabes. Du haut de la tour bâtie au milieu de ces couvens, on découvre des landes de sable, d'où s'élèvent les têtes grisâtres des pyra-

(*) *Voyez* la note N à la fin du volume.

mides, ou des bornes qui marquent le chemin au voyageur. Quelquefois une caravane abyssinienne, des Bédouins vagabonds, passent dans le lointain à l'un des horizons de la mouvante étendue ; quelquefois le souffle du midi noie toute la perspective dans une atmosphère de poudre. La lune éclaire un sol nud, où des brises muettes ne trouvent pas même un brin d'herbe, pour en former une voix. Le désert sans arbres se montre de toutes parts sans ombre ; ce n'est que dans les bâtimens du monastère qu'on retrouve quelques voiles de la nuit.

Sur l'isthme de Panama en Amérique, le cénobite peut contempler, du faîte de son couvent, les deux mers qui baignent les deux rivages du Nouveau-Monde ; l'une souvent agitée quand l'autre repose, et présentant aux méditations le double du tableau du calme et de l'orage.

Les couvens situés dans les Andes voient s'applanir au loin les flots de l'océan Pacifique. Un ciel transparent abaisse le cercle de ses horizons sur la terre et sur les mers, et semble enfermer l'édifice de la religion sous un globe de cristal. Le soleil, frappant de ses rayons verticaux les glaces des montagnes, les fait briller comme une éternelle illumination sur le temple du Seigneur. La fleur capucine remplaçant le lierre religieux, brode de ses chiffres de pourpre les murs sacrés ; le Lamaz traverse le torrent sur un pont flottant de lianes, et le Péru-

vien infortuné vient prier le Dieu de Las Cazas.

Tout le monde a vu en Europe de vieilles abbayes cachées dans l'épaisseur des bois, qui ne se décèlent aux voyageurs, que par leurs clochers perdus dans la cime des chênes. Les monumens ordinaires reçoivent leur grandeur des paysages qui les environnent; la religion chrétienne embellit au contraire le théâtre où elle place ses autels, et suspend ses décorations sacrées. Nous avons parlé des couvens européens dans l'histoire de René, et retracé quelques-uns de leurs effets au milieu des scènes de la nature; mais pour achever de montrer au lecteur ces monumens, nous lui donnerons ici un morceau précieux que nous devons à l'amitié. L'auteur y a fait de si grands changemens, que c'est, pour ainsi dire, un nouvel ouvrage. Ces beaux vers prouveront aux poëtes modernes que leurs muses gagneroient plus à rêver dans les vieux cloîtres, qu'à se faire l'écho de l'impiété.

LA CHARTREUSE DE PARIS.

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés,
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés;
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques!
Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques
Où venoit Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour, et d'oublier les rois.

J'ai trop connu Paris: mes légères pensées,
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,

Veulent en vain rejoindre et lier tous les jours
Leur fil demi-formé, qui se brise toujours.
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyans remparts, pompeuses Tuileries,
Louvre, dont le portique à mes yeux éblouis,
Vante après cent hivers la grandeur de Louis!
Je préfère ces lieux où l'ame moins distraite,
Même au sein de Paris, peut goûter la retraite;
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.
Déja de feux moins vifs éclairant l'univers,
Septembre loin de nous s'enfuit, et décolore
Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux;
Son jour mélancolique, et si doux à nos yeux,
Son vert plus rembruni, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère.
Sous ces bois jaunissans j'aime à m'ensevelir;
Couché sur un gazon qui commence à pâlir,
Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.

Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,
Ces sons confus qu'élève une vaste cité,
Des enfans de Bruno ne troublent point l'asyle;
Le bruit les environne, et leur ame est tranquille.
Tous les jours, reproduit sous des traits inconstans,
Le fantôme du siècle emporté par le temps,
Passe, et roule autour d'eux ses pompes mensongères.
Mais c'est en vain : du siècle ils ont fui les chimères,
Hormis l'éternité, tout est songe pour eux.
Vous déplorez pourtant leur destin malheureux!
Quel préjugé funeste à des loix si rigides,
Attacha, dites-vous, ces pieux suicides?
Ils meurent longuement, rongés d'un noir chagrin,
L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain,

Harmonies de la Religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain.

Et le seul désespoir habite leurs cellules.

Eh bien ! vous qui plaignez ces victimes crédules,
Pénétrez avec moi ces murs religieux :
N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux ?
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.

Mais quel lugubre son du haut de cette tour,
Descend et fait frémir les dortoirs d'alentour?
C'est l'airain qui du temps formidable interprète,
Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète
Redit en longs échos : *songe au dernier moment.*
Le son sous cette voûte expire lentement ;
Et quand il a cessé l'ame en frémit encore.
La méditation qui, seule dès l'aurore,
Dans ces sombres parvis marche en baissant son œil,
A ce signal s'arrête, et lit sur un cercueil,
L'épitaphe à demi par les ans effacée,
Qu'un gothique écrivain dans la pierre a tracée.
O tableaux éloquens ! ô combien à mon cœur,
Plaît ce dôme noirci d'une divine horreur,
Et le lierre embrassant ces débris de murailles,
Où croasse l'oiseau chantre des funérailles,
Les approches du soir, et ces ifs attristés,
Où glissent du soleil les dernières clartés ;
Et ce buste pieux que la mousse environne,
Et la cloche d'airain à l'accent monotone,
Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts,
Sortir d'un long silence, et monter dans les airs,
Un martyr dont l'autel a conservé les restes
Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes
Où l'heureux cénobite a passé sans remord
Du silence du cloître à celui de la mort.

Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse,
Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse,

Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil;
Le jour meurt, la nuit vient : le couchant moins vermeil,
Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle.
Tout-à-coup se rallume une aurore nouvelle,
Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
De ce palais voisin qu'éleva Médicis (1);
Elle en blanchit le faîte, et ma vue enchantée
Reçoit par ces vitraux la lueur argentée.
L'astre touchant des nuits versé du haut des cieux,
Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
Et semble y réfléchir cette douce lumière,
Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas,
Son aspect attendrit et n'épouvante pas.
Me trompé-je? Ecoutons : Sous ces voûtes antiques
Parviennent jusqu'à moi d'invisibles cantiques,
Et la religion, le front voilé, descend,
Elle approche : déja son calme attendrissant,
Jusqu'au fond de votre ame en secret s'insinue;
Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
Vous dit tout bas : Mon fils, viens ici, viens à moi,
Marche au fond du désert : j'y serai près de toi.

Maintenant du milieu de cette paix profonde,
Tournez les yeux : voyez dans les routes du monde,
S'agiter les humains que travaille sans fruit,
Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit.
Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages,
Où sur l'Europe entière apportant les ravages,
Des Vandales obscurs, de farouches Lombards,
Des Goths se disputoient le sceptre des Césars.
La force étoit sans frein, le foible sans asyle :
Parlez, blâmerez-vous les Benoît, les Basyle,

(1) Le Luxembourg.

Qui loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,
Ouvrirent au malheur des refuges sacrés!
Déserts de l'Orient, sables, sommets arides,
Catacombes, forêts, sauvages Thébaïdes,
O que d'infortunés votre noire épaisseur
A dérobés jadis au fer de l'oppresseur!
C'est là qu'ils se cachoient, et les chrétiens fidèles,
Que la Religion protégeoit de ses ailes,
Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,
Pouvoient au moins prier sans craindre les bourreaux.
Le tyran n'osoit plus y chercher ses victimes.
Et que dis-je! accablé de l'horreur de ses crimes,
Souvent dans ces lieux saints l'oppresseur désarmé,
Venoit demander grace aux pieds de l'opprimé.
D'héroïques vertus habitoient l'hermitage.
Je vois dans les débris de Thèbes, de Carthage,
Au creux des souterrains, au fond des vieilles tours,
D'illustres pénitens fuir le monde et les cours.
La voix des passions se tait sous leurs cilices,
Mais leurs austérités ne sont point sans délices;
Celui qu'ils ont cherché ne les oublira pas,
Dieu commande au désert de fleurir sous leurs pas.
Palmier, qui rafraîchis la plaine de Syrie,
Ils venoient reposer sous ton ombre chérie;
Prophétique Jourdain, ils erroient sur tes bords,
Et vous, qu'un roi charmoit de ses divins accords,
Cèdres du haut Liban, sur votre cime altière,
Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière!
Cet antre protégeoit leur paisible sommeil,
Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil;
Ils chantoient l'Eternel sur le roc solitaire,
Au bruit sourd du torrent dont l'eau les désaltère,
Quand tout-à-coup un ange, en dévoilant ses traits,
Leur porte, au nom du ciel, un message de paix.
Et cependant leurs jours n'étoient point sans orages!

Cet éloquent Jérôme, honneur des premiers âges,
Voyoit sous le cilice et de cendres couvert,
Les voluptés de Rome assiéger son désert.
Leurs combats exerçoient son austère sagesse.
Peut-être comme lui déplorant sa foiblesse,
Un mortel trop sensible habita ce séjour.

Hélas! plus d'une fois les soupirs de l'amour
S'élèvent dans la nuit du fond des monastères;
En vain le repoussant de ses regards austères,
La pénitence veille à côté d'un cercueil;
Il entre déguisé sous les voiles du deuil;
Au Dieu consolateur en pleurant il se donne;
A Comminge, à Rancé, Dieu sans doute pardonne;
A Comminge, à Rancé, qui ne doit quelques pleurs?
Qui n'en sait les amours? qui n'en plaint les malheurs?
Et toi dont le nom seul trouble l'ame amoureuse,
Des bois du Paraclet vestale malheureuse,
Toi qui, sans prononcer de vulgaires sermens,
Fis connoître à l'amour de nouveaux sentimens;
Toi que l'homme sensible, abusé par lui-même,
Se plaît à retrouver dans la femme qu'il aime,
Héloïse! à ton nom quel cœur ne s'attendrit?
Tel qu'un autre Abeilard tout amant te chérit.
Que de fois j'ai cherché, loin d'un monde volage,
L'asyle où dans Paris s'écoula ton jeune âge!
Ces vénérables tours qu'alonge vers les cieux,
La cathédrale antique où prioient nos aïeux;
Ces tours ont conservé ton amoureuse histoire.
Là tout m'en parle encor (1); là revit ta mémoire;
Là du toit de Fulbert j'ai revu les débris.
On dit même en ces lieux, par ton ombre chéris,

(1) Héloïse vivoit dans le cloître Notre-Dame; on y voit encore la maison de son oncle le chanoine Fulbert.

Qu'un long gémissement s'élève chaque année,
A l'heure où se forma ton funeste hymenée.
La jeune fille alors lit, au déclin du jour,
Cette lettre éloquente où brûle ton amour:
Son trouble est apperçu de l'amant qu'elle adore,
Et des feux que tu peins, son feu s'accroît encore.

Mais que fais-je, imprudent? quoi! dans ce lieu sacré
J'ose parler d'amour, et je marche entouré
Des leçons du tombeau, des menaces suprêmes!
Ces murs, ces longs dortoirs se couvrent d'anathêmes,
De sentences de mort qu'aux yeux épouvantés
L'ange exterminateur écrit de tous côtés.
Je lis à chaque pas: *Dieu*, l'*enfer*, la *vengeance*.
Par-tout est la rigueur, nulle part la clémence.
Cloître sombre! où l'amour est proscrit par le ciel,
Où l'instinct le plus cher est le plus criminel;
Déja, déja ton deuil plaît moins à ma pensée.
L'imagination vers tes murs élancée,
Chercha leur saint repos, leur long recueillement;
Mais mon ame a besoin d'un plus doux sentiment.
Ces devoirs rigoureux font trembler ma foiblesse.
Toutefois quand le temps qui détrompe sans cesse,
Pour moi des passions détruira les erreurs,
Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs,
Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète,
Dans ces momens plus doux, et si chers au poëte,
Où fatigué du monde, il veut, libre du moins,
Et jouir de lui-même, et rêver sans témoins;
Alors je reviendrai, solitude tranquille,
Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
Et retrouver encor, sous ces lambris déserts,
Les mêmes sentimens retracés dans ces vers.

CHAPITRE III.

DES RUINES EN GÉNÉRAL.

Qu'il y en a de deux espèces.

De l'examen des *sites* des monumens chrétiens, nous passons aux effets des *ruines* de ces monumens. Elles fournissent au cœur de majestueux souvenirs, et aux arts des compositions touchantes. Consacrons quelques pages à cette poétique des morts.

Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, et à une conformité secrète entre ces monumens détruits, et la rapidité de notre existence. Il s'y joint, en outre, une idée qui console notre petitesse, en voyant que des peuples entiers et des hommes, quelquefois si fameux, n'ont pu vivre cependant au-delà de ce peu de jours, assignés à notre propre obscurité. Ainsi les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature; et quand elles sont placées dans un tableau, c'est en vain qu'on cherche à porter les yeux autre part; ils reviennent bientôt s'attacher sur elles. Et pourquoi les ouvrages des hommes ne passeroient-ils pas, quand le soleil qui les éclaire doit lui-même tomber de sa voûte? Celui qui le plaça dans les cieux, est le seul souverain

dont l'empire ne connoisse point de ruines.

Il y a deux sortes de ruines très-distinctes ; l'une, ouvrage du temps ; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres ? Elle y sème des fleurs. Entr'ouvrent-ils un tombeau ? elle y place le nid d'une colombe : sans cesse occupée à reproduire, elle environne la mort des plus douces illusions de la vie.

Les secondes ruines sont plutôt des dévastations que des ruines ; elles n'offrent que l'image du néant, sans une puissance réparatrice. Ouvrage du malheur, et non des années, elles ressemblent aux cheveux blancs sur la tête de la jeunesse. Les destructions des hommes sont d'ailleurs bien plus violentes et bien plus complètes que celles des âges : les seconds minent, les premiers renversent. Quand Dieu, pour des raisons qui nous sont inconnues, veut hâter les ruines du monde, il ordonne au Temps de prêter sa faulx à l'homme ; et le Temps nous voit avec épouvante ravager dans un clin-d'œil, ce qu'il eût mis des siècles à détruire.

Nous nous promenions un jour derrière le palais du Luxembourg, et nous nous trouvâmes près de cette même Chartreuse que M. de Fontanes a chantée. Nous vîmes une église dont les toits étoient enfoncés, les plombs des fenêtres arrachés, et les portes fermées avec des planches mises debout.

La plupart des autres bâtimens du monastère n'existoient plus. Nous nous promenâmes long-temps au milieu des pierres tombales de marbre noir, semées çà et là sur la terre; les unes étoient totalement brisées, les autres offroient encore quelques restes d'épitaphes. Nous entrâmes dans le cloître intérieur; deux pruniers sauvages y croissoient, parmi de hautes herbes et des décombres. Sur les murailles, on voyoit des peintures à demi-effacées, représentant la vie de saint Bruno; un cadran étoit resté sur un des pignons de l'église; et dans le sanctuaire, au lieu de cet hymne de paix qui s'élevoit jadis en l'honneur des morts, on entendoit crier l'instrument du manœuvre, qui scioit des tombeaux.

Les réflexions que nous fîmes dans ce lieu, tout le monde les peut faire. Nous en sortîmes le cœur flétri, et nous nous enfonçâmes dans le faubourg voisin, sans savoir où nous allions. La nuit approchoit: comme nous passions entre deux grands murs, dans une rue déserte, tout-à-coup le son d'un orgue vient frapper notre oreille, et les paroles de ce cantique de triomphe *Laudate Dominum, omnes gentes,* sortent du fond d'une église voisine; c'étoit alors l'octave du Saint-Sacrement. Nous ne saurions peindre l'émotion que nous causèrent ces chants religieux; nous crûmes ouïr une voix du ciel, qui disoit: « Chrétien sans foi, pourquoi perds-tu » l'espérance? Crois-tu donc que je change

» mes desseins comme les hommes; que » j'abandonne, parce que je punis? Loin » d'accuser mes décrets, imite ces serviteurs » fidèles, qui bénissent les coups de ma » main, jusques sous les débris où je les » écrase. »

Nous entrâmes dans l'église au moment où le prêtre donnoit la bénédiction. Des vieillards, de pauvres femmes, des enfans étoient prosternés. Nous nous précipitâmes sur la terre, au milieu d'eux; nos larmes couloient; nous dîmes dans le secret de notre cœur : Pardonne, ô Seigneur, si nous avons murmuré en voyant la désolation de ton temple; pardonne à notre raison ébranlée! l'homme n'est lui-même qu'un édifice tombé, qu'un débris du péché et de la mort; son amour tiède, sa foi chancelante, sa charité bornée, ses sentimens incomplets, ses pensées insuffisantes, son cœur brisé, tout chez lui n'est que ruines!

CHAPITRE IV.

Effet pittoresque des Ruines.

Ruines de Palmyre, d'Egypte, etc.

Les ruines, considérées sous les rapports pittoresques, sont d'une ordonnance plus magique dans un tableau, que le monument frais et entier. Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs mas-

quent une partie du paysage, et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les cintres de l'édifice ; mais, quand ces temples viennent à crouler, il ne reste que des masses isolées, entre lesquelles l'œil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les montagnes, les fleuves et les forêts. Alors, par un jeu naturel de l'optique, les horizons reculent, et les galeries suspendues en l'air, se découpent sur les fonds du ciel et de la terre. Ces beaux effets n'ont pas été inconnus des anciens; ils élevoient des cirques sans masses pleines, pour laisser un libre accès à toutes les illusions de la perspective.

Les ruines ont ensuite des accords particuliers avec leurs déserts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles se trouvent placées, et les règnes de la nature au méridien qu'elles occupent.

Dans les pays chauds, peu favorables aux herbes et aux mousses, elles sont privées de ces graminées, qui décorent nos châteaux gothiques et nos vieilles tours ; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus grandes formes de leur architecture. A Palmyre, le dattier fend les *têtes d'hommes et de lion* qui soutiennent les chapiteaux du *temple du Soleil ;* le palmier remplace par sa colonne, la colonne tombée, et le pêcher, que les anciens consacroient à Harpocrate, s'élève dans la retraite du silence. On y voit encore une espèce d'arbres, dont le feuillage échevelé, et les fruits en cristaux for-

ment, avec les débris pendans, de beaux accords de tristesse. Une caravanne, arrêtée dans ces déserts, y multiplie les effets pittoresques. Le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ces ruines, et les chameaux semblent en accroître les dimensions, lorsque couchés entre de grands fragmens de maçonnerie, ces énormes animaux ne laissent voir que leurs têtes fauves et leurs dos bossus.

Les ruines changent de caractère en Egypte; souvent elles étalent dans un petit espace toutes les sortes d'architectures, et toutes les sortes de souvenirs. Le sphinx, et les colonnes du vieux style égyptien, s'élèvent auprès de l'élégante colonne corinthienne; un morceau d'ordre toscan s'unit à une tour arabesque. D'innombrables débris sont roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés sous l'herbe; des champs de fèves, des rizières, des plaines de trèfles s'étendent alentour. Quelquefois des nuages, jetés en onde sur les flancs des ruines, semblent les couper en deux moitiés : le chakal, monté sur un piédestal vide, alonge son museau de loup derrière le buste d'un Pan à tête de bélier; la gazelle, l'autruche, l'ibis, la gerboise, sautent parmi les décombres, tandis que la poule-sultane s'y tient immobile, comme un oiseau hiéroglyphique de granit et de porphyre.

La vallée de Tempé, les bois de l'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponèse, étalent de toutes parts les ruines de la Grèce.

Là, commencent à paroître les mousses; les plantes grimpantes, et les fleurs saxatiles. Une guirlande vagabonde de jasmin embrasse une Vénus antique, comme pour lui rendre sa ceinture; une barbe de mousse blanche descend du menton d'une Hébé: le pavot croît sur les feuillets du livre de Mnémosine; aimable symbole de la renommée passée, et de l'oubli présent de ces lieux. Les flots de l'Egée, qui viennent expirer sous de croulans portiques, Philomèle qui se plaint, Alcyon qui gémit, Cadmus qui roule ses anneaux autour d'un autel, le cygne qui fait son nid dans le sein d'une Léda; tous ces accidens, produits comme par les Grâces, enchantent ces poétiques débris. On diroit qu'un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses, et le paysage entier, baigné par la mer, ressemble à un beau tableau d'Apelle, consacré à Neptune et suspendu à ses rivages.

CHAPITRE V.

Ruines des Monumens chrétiens.

Les ruines des monumens chrétiens n'ont pas la même élégance, mais sous d'autres rapports elles peuvent supporter le parallèle avec les ruines de Rome et de la Grèce. Les plus belles que l'on connoisse dans ce genre, se trouvent en Angleterre, principalement vers le Nord, au bord des lacs

du Cumberland, sur les montagnes d'Ecosse, et jusques dans les Orcades. Les bas côtés du chœur, les arches pointues des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures, les pilastres des cloîtres, et quelques pans de la tour des cloches, sont les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs, les voûtes et les cintres suivent parallèlement les arcs du ciel; de sorte que sur la tenture grise des nuages ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds. Dans l'ordre gothique, les pointes contrastent par-tout avec les arrondissemens des cieux et les courbures de l'horizon. Le gothique étant de plus tout composé de *vides*, se décore plus aisément d'herbes et de fleurs, que les *pleins* des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres, les dômes découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir, deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La joubarbe se cramponne dans le ciment; les mousses emballent d'inégales décombres dans leur bourre élastique; la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrâsure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris. Sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture

gothique a quelque chose de grand et de sombre, comme le Dieu de Sinaï, dont elle rappelle le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux : des mornes embrunés, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrens qui coulent au travers des bruyères, quelques pins rougeâtres, jetés sur la nudité d'un désert flanqué de couches de neige; c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent mille plaintes; l'orgue avoit jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes : derrière ces ouvertures, on voit fuir la nue et planer l'aigle marin. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses toiles arrondies, comme un esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne le noir Océan ; sous le souffle de l'aquilon, il semble se prosterner à chaque pas, et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu.

Ils ont passé sur ces plages inconnues, ces hommes qui adoroient cette *Sagesse* qui s'est promenée sous les flots. Tantôt, dans leurs saintes solemnités, ils s'avançoient lentement le long des grèves, en chantant avec le Psalmiste : *Comme elle est vaste cette mer qui étend au loin ses bras spacieux* (1)!

(1) Ps. 102.

PARTIE III. Beaux-Arts et Littérature. — LIVRE V. Harmonies de la Religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain.

tantôt, assis dans la grotte de *Fingal,* près des soupiraux de l'Océan, ils croyoient entendre cette voix d'en haut qui disoit à Job: *Savez-vous qui a renfermé la mer dans des digues, lorsqu'elle se débordoit en sortant comme du sein de sa mère, Quasi de vulva procedens* (1)? La nuit, quand les tempêtes de l'hiver étoient descendues, quand le monastère disparoissoit dans des tourbillons d'écume, les tranquilles cénobites, retirés au fond de leurs cellules, s'endormoient aux murmures des orages, en s'applaudissant de s'être embarqués dans ce vaisseau du Seigneur, qui ne périra point.

Sacrés débris des monumens chrétiens, vous ne rappelez point, comme tant d'autres ruines, du sang, des injustices et des violences! vous ne racontez qu'une histoire paisible, ou tout au plus les souffrances mystérieuses du Fils de l'Homme! Et vous, saints hermites, qui, pour arriver à des retraites plus fortunées, vous étiez exilés sous les glaces du pôle; vous jouissez maintenant du fruit de vos sacrifices; et s'il est parmi les anges comme parmi les hommes, des campagnes habitées et des lieux déserts, de même que vous ensevelîtes vos vertus dans les solitudes de la terre, vous aurez sans doute choisi les solitudes célestes, pour y cacher votre bonheur!

(1) Job. cap. XXXVIII, v. 8.

CHAPITRE VI.

HARMONIES MORALES.

Dévotions populaires.

Nous quittons les harmonies physiques des monumens religieux et des scènes de la nature, pour entrer dans les harmonies morales du christianisme. Il faut placer au premier rang *ces dévotions populaires*, qui consistent en de certaines croyances et de certains rites pratiqués par la foule, sans être ni avoués, ni absolument proscrits par l'Eglise. Ce ne sont, en effet, que des harmonies de la religion et de la nature. Quand le peuple croit entendre la voix des morts dans les vents; quand il parle des fantômes de la nuit; quand il va en pélerinage pour le soulagement de ses maux, il est évident que ces opinions ne sont que des relations touchantes entre quelques scènes naturelles, quelques dogmes sacrés, et la misère de nos cœurs. Il suit delà que plus un culte a de ces *dévotions populaires*, plus il est nécessairement poétique, puisque la poésie se fonde sur les mouvemens de l'ame et les accidens de la nature, rendus tout mystérieux par l'intervention des idées religieuses.

Il faudroit plaindre ceux qui, voulant tout soumettre aux règles de la raison,

condamneroient avec rigueur ces croyances qui aident au peuple à supporter les chagrins de la vie, et qui lui enseignent une moralité que les meilleures loix ne lui donneront jamais. Il est bon, il est beau, quoi qu'on en dise, que toutes nos actions soient pleines de Dieu, et que nous soyons sans cesse environnés de ses miracles.

Le peuple est bien plus sage que les philosophes. Chaque fontaine, chaque croix dans un chemin, chaque soupir du vent de la nuit, porte avec lui un prodige. Pour l'homme de foi, la nature est une constante merveille. Souffre-t-il ? il prie sa petite image et il est soulagé. A-t-il besoin de revoir un parent, un ami ? il fait un vœu, prend le bâton et le bourdon du pélerin ; il franchit les Alpes ou les Pyrénées, visite Notre-Dame de Lorette ou Saint-Jacques en Galice ; il se prosterne, il prie le saint de lui rendre un fils (pauvre matelot, peut-être errant sur les mers), de prolonger les jours d'un père, de sauver une sage épouse. Son cœur se trouve allégé. Il part pour retourner à sa chaumière : tout chargé de coquillages, il fait retentir les hameaux du son de sa conque, et chante, dans une complainte naïve, la bonté de Marie, mère de Dieu. Chacun veut avoir quelque chose qui ait appartenu au pélerin. Que de maux guéris par un seul ruban consacré ! Le pélerin arrive aux environs de sa demeure : la première personne qui vient au-devant de lui, c'est sa femme relevée de

couches, c'est son fils retrouvé, c'est son vieux père rajeuni.

Heureux, trois et quatre fois heureux, ceux qui croient ! Tous leurs jours sont d'aimables prodiges ; ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours ; ils ne peuvent pleurer, sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. Non, leurs pleurs ne sont point perdus ; la religion les reçoit dans son urne, et les présente à l'Éternel.

Les pas du vrai croyant ne sont jamais solitaires ; un bon ange veille à ses côtés, il le défend contre le mauvais ange, il lui donne des conseils dans ses songes. Ce céleste ami lui est si entièrement dévoué, qu'il consent pour lui à s'exiler sur la terre. La religion console et soutient les hommes : elle est cet unique bien, cette espérance restée au fond de la boîte de Pandore.

Trouvoit-on chez les anciens rien de plus admirable qu'une foule de petites pratiques usitées jadis dans notre religion ? Si l'on rencontroit au coin d'une forêt le corps d'un homme assassiné, on plantoit une croix dans ce lieu, en signe de miséricorde. Cette croix demandoit au Samaritain une larme pour un infortuné, et à l'habitant de la cité fidèle, une prière pour son frère. Et puis ce voyageur étoit peut-être un pauvre étranger, tombé loin de son pays, comme cet illustre inconnu sacrifié par la main des hommes, loin de sa patrie céleste ! Quel commerce entre

nous et Dieu ! quelle élévation prodigieuse cela ne donnoit-il pas à la nature humaine ! qu'il étoit étonnant d'oser trouver des conformités entre nos jours mortels et les éternels destins du maître du Monde !

Nous ne parlerons point de ces Jubilés substitués aux jeux séculaires, qui à de certaines époques plongent tous les chrétiens dans la piscine du repentir, rajeunissent les consciences, et appellent les pécheurs à la grande amnistie de la religion. Nous ne dirons point non plus comment dans les calamités publiques, les grands et les petits s'en alloient pieds nuds d'église en église, pour tâcher de désarmer la colère de Dieu. Le pasteur marchoit à leur tête, la corde au cou ; humble victime dévouée pour le salut du troupeau.

Mais le peuple ne nourrissoit point la crainte de ces fléaux terribles, quand il avoit le Christ d'ébène, le laurier bénî, l'image du saint, protecteur de la famille. Que de fois on s'est prosterné devant ces reliques, pour demander des secours qu'on n'avoit point obtenus des hommes !

Qui ne connoît *Notre-Dame des Bois*, cette habitante du creux de la vieille épine ou du trou moussu de la fontaine ? Elle est célèbre dans tout le hameau par ses miracles. Maintes matrones vous diront que leurs douleurs dans l'enfantement ont été moins grandes depuis qu'elles ont invoqué la *bonne Marie des Bois*. Les filles qui ont perdu leurs fiancés, ont souvent, au clair

de la lune, apperçu les ames de ces jeunes hommes dans ce lieu solitaire ; elles ont reconnu leurs voix dans les soupirs de la fontaine. Les colombes qui boivent de ses eaux, ont toujours des œufs dans leur nid, et les fleurs qui croissent sur ses bords, toujours des boutons sur leur tige. Il étoit convenable que cette sainte des forêts fît des miracles doux comme les mousses qu'elle habite, charmans comme les eaux qui la voilent.

C'est dans les grands événemens de la vie, que les coutumes religieuses offrent au malheureux leurs consolations. Nous avons été une fois spectateur d'un naufrage. En arrivant sur la grève, les matelots dépouillèrent leurs vêtemens, et ne conservèrent que leurs pantalons et leurs chemises mouillées. Ils avoient fait un vœu à la vierge pendant la tempête. Ils se rendirent en procession à une petite chapelle, dédiée à saint Thomas. Le capitaine marchoit à leur tête, et le peuple suivoit, en chantant avec eux l'*Ave, maris stella*. Le prêtre célébra la messe des naufragés, et les matelots suspendirent leurs habits trempés d'eau de mer, en *ex voto*, aux murs de la chapelle. La philosophie peut remplir ses pages de paroles magnifiques ; mais nous doutons que les infortunés viennent jamais suspendre leurs vêtemens à son temple.

La mort, si poétique, parce qu'elle touche aux choses immortelles, si mystérieuse, à cause de son silence, devoit avoir mille

manières de s'annoncer pour le peuple. Tantôt un trépas se faisoit prévoir par les tintemens d'une cloche lointaine; tantôt l'homme qui devoit mourir entendoit frapper trois coups sur le plancher de sa chambre. Une religieuse de Saint-Benoît, prête à quitter la terre, trouvoit une couronne d'épine blanche, sur le seuil de sa cellule. Une mère perdoit-elle un fils voyageur, elle en étoit instruite à l'instant par ses songes. Ceux qui nient les pressentimens, ne connoîtront jamais les routes secrètes par où deux cœurs qui s'aiment communiquent d'un bout du monde à l'autre. Souvent le mort chéri, sortant du tombeau, se présentoit à son ami, et lui recommandoit de dire des prières pour le racheter des flammés, et le plonger au sein des intarissables félicités. Ainsi la religion avoit fait partager à l'amitié le beau privilège que Dieu a de donner une éternité de bonheur.

Des opinions d'une espèce différente, mais toujours d'un caractère religieux, inspiroient l'humanité : elles sont si naïves, qu'elles embarrassent l'écrivain. Toucher au nid d'une hirondelle, tuer un rouge-gorge, un roitelet, un grillon, hôte du foyer champêtre, un chien devenu caduc au service de la famille, c'étoit une sorte d'impiété qui ne manquoit point, disoit-on, d'attirer après soi quelque malheur. Par un admirable respect pour la vieillesse, on croyoit que les personnes âgées étoient d'un heureux augure dans une maison, et

qu'un ancien domestique portoit bonheur à son maître. On retrouve ici quelques traces du culte touchant des *lares*, et l'on se rappelle la fille de Laban, emportant ses Dieux paternels.

Le peuple étoit persuadé, que nul ne commet une méchante action, sans se condamner à avoir, le reste de sa vie, d'effroyables apparitions à ses côtés. L'antiquité, plus sage que nous, se seroit donné de garde de détruire ces utiles harmonies de la religion, de la conscience et de la morale. Elle n'auroit point rejeté cette autre opinion, par laquelle il étoit tenu pour certain, que tout homme qui jouit d'une prospérité mal acquise a fait un pacte avec l'Esprit de Ténèbres, et légué son ame aux enfers.

Enfin, les vents, les pluies, les soleils, les saisons, les cultures, les arts, la naissance, l'enfance, l'hymen, la vieillesse, la mort; tout avoit ses saints et ses images, et jamais peuple ne fut plus environné de divinités amies, que ne l'étoit le peuple chrétien.

Il ne s'agit pas d'examiner rigoureusement ces croyances. Loin de rien ordonner à leur sujet, la religion servoit au contraire à en prévenir l'abus, et à en corriger les excès; il s'agit seulement de savoir si leur but est moral, si elles tendent mieux que les loix elles-mêmes à conduire la foule à la vertu. Et quel est l'homme sensé qui puisse en douter? A force de déclamer

contre la superstition, on finira par ouvrir la voie à tous les crimes. Ce qu'il y aura d'étonnant pour les sophistes, c'est qu'au milieu des maux qu'ils auront causés, ils n'auront pas même la satisfaction de voir le peuple plus incrédule. S'il cesse de soumettre son esprit à la religion, il se fera des opinions monstrueuses. Il sera saisi d'une terreur d'autant plus étrange, qu'il n'en connoîtra pas l'objet; il tremblera dans un cimetière, où il aura gravé que *la mort est un sommeil éternel*, et en affectant de mépriser la puissance divine, il ira interroger la Bohémienne, et chercher, en tremblant, ses destinées dans les bigarrures d'une carte.

Il faut du merveilleux, un avenir, des espérances à l'homme, parce qu'il se sent fait pour vivre au-delà de notre univers. Les *conjurations*, la *nécromancie*, ne sont chez le peuple, que l'instinct de la religion, et une des preuves les plus frappantes de la nécessité d'un culte. On est bien près de tout croire, quand on ne croit rien; on a des devins, quand on n'a plus de prophètes, des sortiléges quand on renonce aux cérémonies religieuses, et l'on ouvre les antres des sorciers, quand on ferme les temples du Seigneur.

CHAPITRE VII.

Réunion des Harmonies physiques et morales.

Nous allons maintenant confondre les harmonies précédentes, et achever de représenter les effets du culte et de la morale évangélique avec nos passions tumultueuses et les scènes paisibles de la nature. Mais au lieu de donner des préceptes, nous offrirons des exemples; l'auteur se taira pour laisser parler d'autres personnages. Nous dirons d'Atala aux lecteurs, ce que le Dante disoit de ses chants : *Si mon langage vous étonne, que la nouveauté m'excuse.*

TROISIEME PARTIE.

BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

LIVRE SIXIÈME.

SUITE DES HARMONIES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE AVEC LES SCÈNES DE LA NATURE ET LES PASSIONS DU COEUR HUMAIN.

ATALA,

OU

LES AMOURS DE DEUX SAUVAGES DANS LE DÉSERT.

PROLOGUE.

LA France possédoit autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire, qui s'étendoit depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisoient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'Est dans le golfe de son nom ; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues ; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson ; et le Meschacebé (1), qui, tombe du nord au midi, dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des Etats-Unis appellent le nouvel Eden, et à laquelle les François ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver ; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le Temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés. Il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Chariés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure, pour y former une nouvelle branche. Par intervalle, il élève sa grande voix, en passant sous les

(1) Vrai nom du Missisipi ou Meschassipi.

monts, et répand ses eaux débordées autour des colonades des forêts, et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature; et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nunéphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verds, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes, et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change tout-à-coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile. Surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on apperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des troupes de carriboux se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des

feuillages ; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verds à tête jaune, des pivers empourprés, des cardinaux de feu, grimpent, en circulant, au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpens-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmures : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux, qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits ; des bruissemens d'ondes, de foibles gémissemens, de sourds meuglemens, de doux roucoulemens, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottans, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de verd, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures ; alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacebé par le père Hennepin et par l'infortuné La Salle, les premiers François qui s'établirent au Biloxi, et à la Nouvelle-Orléans, firent

alliance avec les Natchez, nation Indienne, dont la puissance étoit redoutable dans ces contrées. Des injustices particulières, la vengeance, l'amour et toutes les passions, ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avoit parmi ces Sauvages un vieillard nommé Chactas (1), qui, par son âge, sa sagesse, et sa science dans les choses de la vie, étoit l'amour et le patriarche des déserts. Il avoit, comme tous les hommes, acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts furent remplies de ses malheurs mais il les porta jusques sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille, par une cruelle injustice, rendu à la liberté, et présenté à la cour de Louis XIV, il avoit conversé avec tous les grands hommes de ce siècle; il avoit assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet : en un mot, c'étoit-là que le Sauvage avoit contemplé la société à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas jouissoit du repos. Toutefois le ciel lui vendoit encore cher cette faveur; le vieillard étoit devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnoit dans la solitude, comme Antigone guidoit les pas d'OEdipe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisoit Ossian à la tombe de ses pères.

(1) *La voix harmonieuse.*

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avoit éprouvées de la part des François, il les aimoit. Il se souvenoit toujours de Fénélon, dont il avoit été l'hôte, et desiroit pouvoir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en présenta une occasion favorable. En 1725, un François, nommé René, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacébé jusqu'aux Natchez, et demanda à être reçu *guerrier* de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans sa résolution, l'adopta pour fils, et lui donna pour épouse une Indienne, appelée Céluta. Peu de temps après ce mariage, les Sauvages se préparèrent à la grande chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des *Sachems* (1) pour commander ce parti, à cause du respect que les peuples du désert portoient à son nom. Les prières et les jeûnes commencent : les Jongleurs interprêtent les songes ; on consulte les Manitous ; on fait des sacrifices de petun ; on brûle des filets de langue d'orignal ; on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies ; on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe : à l'aide des contre-courans, les pirogues remontent le Meschacebé, et entrent dans

(1) Vieillards ou conseillers.

le lit de l'Ohio. C'est en automne; les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux étonnés du jeune François. Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Sauvages dorment au fond de leurs pirogues, et que la flotte indienne fuit devant une légère brise, René, demeuré seul avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le satisfaire, et assis avec lui sur la poupe de la pirogue, il parle ainsi au bruit de l'onde, et au milieu de toute la solitude.

RÉCIT.

LES CHASSEURS.

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit dans le désert. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage; tu vois en moi l'homme sauvage, que le grand Esprit, sans doute par ses desseins, a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie, par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne: ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement différente. Qui de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position? C'est ce que savent les Génies, dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble. »

M..

« A la prochaine lune des fleurs (1), il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus (2), que ma mère me mit au monde, sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étoient depuis peu établis dans la baie de Pensacola, mais aucun blanc n'habitoit encore la Louisiane. Je comptois à peine dix-sept chûtes de feuilles, lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui (3) et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent; mon père perdit la vie dans la mêlée, et je fus blessé deux fois en le défendant. Oh! que ne descendis-je alors dans le pays des ames (4)! j'aurois évité les malheurs qui m'attendoient sur la terre! Les Esprits en ordonnèrent autrement : je fus entraîné, par les fuyards à Saint-Augustin. »

« Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courois les risques d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan, nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asyle, et me présenta à une sœur avec laquelle il vivoit sans épouse. »

« Ce digne couple prit pour moi les

(1) Mois de mai.
(2) Neige pour année, 73 ans.
(3) Dieu de la guerre.
(4) Les enfers.

sentimens les plus tendres. On m'éleva avec toutes sortes de soins; on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi du dégoût de la vie sociale. Je dépérissois à vue d'œil : tantôt je demeurois immobile des heures entières, à contempler la cime des lointaines forêts; tantôt on me trouvoit assis au bord d'une onde, que je regardois tristement couler. Je me peignois les bois à travers lesquels cette onde avoit passé, et mon ame étoit toute entière à la solitude. »

« Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtemens européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai, en versant des torrens de larmes. Je me donnai à moi-même des noms odieux, je m'accusai d'ingratitude : « Mais enfin, lui dis-je, ô » mon père, tu le vois toi-même ; je » meurs, si je ne reprends la vie errante de » l'Indien. »

« Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allois courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais voyant que j'étois résolu à tout entreprendre, fondant lui-même en pleurs, et me serrant dans ses bras : « Va, s'écria-t-il, magnanime enfant

» de la nature ! reprends cette précieuse » indépendance de l'homme, que Lopez » ne te veut point ravir. Si j'étois plus » jeune moi-même, je t'accompagnerois » au désert (où j'ai aussi de doux souve» nirs !) et je te remettrois dans les bras » de ta mère. Quand tu seras dans tes » forêts, songe quelquefois à ce vieil » Espagnol, qui te donna l'hospitalité, et » rappelle-toi, pour te porter à l'amour » de tes semblables, que la première expé» rience que tu as faite du cœur humain, » a été toute en sa faveur. » Lopez finit par une prière au Dieu des chrétiens, dont j'avois refusé d'embrasser le culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots. »

« Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avoit prédit. On me reconnut pour Natché, à mon vêtement et aux plumes de ma tête. On m'enchaîna, mais légèrement, à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom, je répondis : « Je m'appelle Chactas, fils » d'Outalissi, fils de Miscou, qui ont enlevé » plus de cent chevelures aux héros Mus» cogulges. » — Simaghan me dit : « Chac» tas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, » réjouis-toi ; tu seras brûlé au grand vil» lage. » — Je repartis : « Voilà qui va » bien, et j'entonnai ma chanson de mort. »

« Tout prisonnier que j'étois, je ne pou-

vois, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Moscogulgc, ou plutôt son allié, le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité, et son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux anciens cette simplicité joyeuse; comme les vieux oiseaux du désert, ils mêlent encore leurs chansons antiques, aux airs nouveaux de leur jeune postérité. »

« Les femmes qui accompagnoient la troupe, témoignoient pour ma jeunesse une pitié tendre, et une curiosité aimable. Elles me questionnoient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie; elles vouloient savoir si l'on suspendoit mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançoient, auprès du nid des petits oiseaux. C'étoit ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur: elles me demandoient si j'avois vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète, m'avoient conseillé d'aimer. Je répondois avec naïveté aux mères, aux filles, et aux épouses des hommes. Je leur disois: « Vous êtes les » grâces du jour, et la nuit vous aime » comme la rosée. L'homme sort de votre » sein pour se suspendre à votre mamelle, » et à votre bouche; vous savez des paroles » magiques, qui endorment toutes les dou- » leurs. Voilà ce que m'a dit celle qui m'a



» mis au monde, et qui ne me reverra plus !
» Elle m'a dit encore que les vierges étoient
» des fleurs mystérieuses qu'on trouve dans
» les lieux solitaires. »

« Ces louanges faisoient beaucoup de plaisir aux femmes : elles me combloient de toute sorte de dons; elles m'apportoient de la crême de noix, du sucre d'érable, de la sagamité (1), des jambons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantoient, elles rioient avec moi, et puis elles se prenoient à verser des larmes, en songeant que je serois brûlé. »

« Une nuit, j'étois assis auprès du bûcher de la forêt, avec le guerrier commis à ma garde. Tout-à-coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi-voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs rouloient sous sa paupière, et un petit crucifix d'or brilloit à la lueur du feu, sur son sein. Elle étoit régulièrement belle, et l'on remarquoit sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait étoit irrésistible. Elle joignoit à cela des grâces plus tendres : une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respiroit dans ses regards; son sourire étoit céleste. »

« Je crus que c'étoit la *vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre, pour enchanter

(1) Sorte de pâte de maïs.

sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui pourtant ne venoit pas de la crainte du bûcher : « Vierge ! vous êtes digne des premières » amours, et vous n'êtes pas faite pour les » dernières. Les battemens d'un cœur qui » va bientôt s'arrêter, répondroient mal aux » battemens du vôtre. Comment mêler la » mort et la vie ? Vous me feriez trop re- » gretter le jour. Qu'un autre soit plus heu- » reux que moi, et que de longs embras- » semens unissent la liane et le chêne ! »

« La jeune fille me dit alors : « Je ne » suis point la vierge des dernières amours. » Es-tu chrétien ? » — Je répondis que je n'avois point quitté les Génies de ma cabane. A ces mots, la vierge fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains de » n'être qu'un méchant idolâtre ! Ma mère » m'a fait chrétienne ; je me nomme Atala, » fille de Simaghan aux bracelets d'or, et » chef des guerriers de cette troupe. Nous » nous rendons à Apalachucla où tu seras » brûlé. » — En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne.

ICI Chactas fut contraint d'interrompre son récit ; les souvenirs se pressèrent en foule dans son ame, et deux sources de larmes coulèrent de ses yeux fermés, le long de ses joues flétries ; telles deux fontaines cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

« O mon fils, reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse. Hélas! mon cher enfant, les hommes ne peuvent déja plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer! Plusieurs jours s'écoulèrent, et la fille du Sachem revenoit chaque soir me parler auprès du bûcher. Le sommeil avoit fui de mes yeux, et Atala étoit dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères. »

« Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de côteaux, qui, fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusqu'aux nues, des forêts étagées de copalmes, de citroniers, de magnolias et de chênes verds. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *Puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étois attaché au pied d'un arbre, et un guerrier veilloit impatiemment auprès de moi. J'avois à peine passé quelques instans dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. « Chasseur, dit-elle au héros Mus- » cogulge, si tu veux poursuivre le chevreuil, je garderai le prisonnier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef, et s'élançant du sommet de la colline, il alongea ses pas dans la plaine. »

« Etrange contradiction du cœur de l'homme! Moi qui avois tant desiré de dire

les choses du mystère à celle que j'aimois déja comme le soleil ; maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine ; à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert étoit aussi troublée que son prisonnier : nous gardions un profond silence ; les Génies de l'amour avoient dérobé nos paroles. Enfin, Atala, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous êtes retenu bien » foiblement ; vous pouvez aisément vous » échapper. » A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue, je répondis : « Foi-» blement retenu, ô femme »...! Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques momens, puis elle dit : « Sauvez-vous. » — Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde ; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. « Repre-» nez-la ! reprenez-là ! m'écriai-je. » — Vous » êtes un insensé, dit Atala d'une voix » émue ; malheureux ! ne sais-tu pas que tu » seras brûlé ? Que prétends-tu ? Songes-tu » bien que je suis la fille d'un redoutable » Sachem ? » — « Il fut un temps, répli-» quai-je avec des larmes, que j'étois aussi » porté dans une peau de castor, aux » épaules d'une mère. Mon père avoit aussi » une belle hutte, et ses chevreuils buvoient » les eaux de mille torrens ; mais j'erre » maintenant sans patrie. Quand je ne serai » plus, aucun ami ne mettra un peu d'herbe » sur mon corps, pour le garantir des mou-

» ches ; le corps d'un étranger malheureux
» n'intéresse personne »

« Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes tombèrent dans la fontaine. — « Ah !
» repris-je avec vivacité, si votre cœur
» parloit comme le mien ! Le désert n'est-il
» pas libre ? les forêts n'ont-elles point
» dans leur robe verdoyante, des replis où
» nous cacher ? Faut-il donc, pour être
» heureux, tant de choses aux enfans des
» cabanes ? O fille plus belle que le premier
» songe de l'époux ! ô ma bien-aimée ! ose
» suivre mes pas dans la solitude. » Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre : « Mon jeune ami, vous
» avez appris le langage des blancs, il est
» aisé de tromper une Indienne. » — « Quoi !
» m'écriai-je, vous m'appelez votre jeune
» ami ! Ah ! si un pauvre esclave... »
— « Eh bien ! dit-elle, en se penchant sur
» moi, un pauvre esclave »... — Je repris avec ardeur : « Qu'un seul baiser l'assure
» de ta foi » ! — Atala écouta ma prière : comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpement de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée. »

» Hélas ! mon cher fils, le bonheur touche de près à l'infortune. Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnoit le premier gage de son amour, seroit celui-là même qu'elle choisiroit, pour m'enfoncer le poignard dans le sein ? Cheveux blancs

du vieux Chactas, quel fut votre étonnement, lorsque la fille du désert prononça ces paroles! « Beau prisonnier, j'ai follement cédé à ton desir; mais où nous » conduira cette passion naissante? ma » religion me sépare de toi pour toujours.... » O ma mère! qu'as-tu fait »?..... Atala se tut tout-à-coup, et retint je ne sais quel fatal secret près d'échapper à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans un désespoir d'autant plus profond, que mon espérance avoit été plus vive. « Eh bien! m'écriai-je, je serai aussi cruel que vous; » je ne fuirai point. Vous me verrez dans » le cadre de feu; vous entendrez les gémissemens de ma chair, et vous serez pleine » de joie. » — Atala saisit mes mains entre les deux siennes. « Pauvre jeune idolâtre, » s'écria-t-elle, tu me fais réellement pitié! » tu veux donc que je pleure tout mon » cœur? Quel dommage que je ne puisse » m'enfuir avec toi! Malheureux a été le » ventre de ta mère, ô Atala! Que ne te » jettes-tu au crocodile de la fontaine! »

« Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commençoient à faire entendre leurs rugissemens. Atala me dit: « Quittons cette grotte noire. » J'entraînai la fille de Simaghan aux pieds des côteaux, qui formoient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout étoit calme, superbe, solitaire et mélancolique au désert. La cigogne crioit sur son nid, les bois retentis-

soient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons, et du hennissement des cavales siminoles.

« Notre promenade fut presque muette : je marchois à côté d'Atala ; elle tenoit le bout de la corde, que je l'avois forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs ; quelquefois nous cherchions un sourire ; un regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre ; une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour-à-tour palpitant, tour-à-tour tranquille ; les noms de Chactas et d'Atala, doucement répétés par intervalles... Oh ! première promenade de l'amour, faite avec Atala dans le désert ! il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisqu'après tant d'années d'infortune, vous remuez encore le cœur du vieux Chactas ! »

« Qu'ils sont incompréhensibles les mortels agités par les passions ! Je venois d'abandonner le généreux Lopez, et de m'exposer à tous les dangers pour être libre ; dans un instant le regard d'une femme avoit changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées. Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'attendoit, j'étois devenu indifférent à tout ce qui n'étoit pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étois retombé tout-à-coup dans une espèce d'enfance ; et loin de pouvoir rien faire pour moi-même, j'aurois eu

presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture.

« Ce fut donc vainement qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerois seul au camp, si elle refusoit de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre fois. »

« Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, notre troupe s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens unis aux Muscogulges, forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans toute la forêt. La nuit étoit délicieuse. Le génie des airs secouoit sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respiroit la foible odeur d'ambre, qu'exhaloient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brilloit au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle, flottoit sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisoit entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine, qui régnoit dans la profondeur des bois : on eût dit que l'ame de la solitude soupiroit dans toute l'étendue du désert. »

« Nous apperçûmes à travers les arbres un jeune homme, qui, tenant à la main un flambeau, ressembloit au génie du printemps, parcourant les forêts, pour ranimer la nature. C'étoit un amant qui alloit s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse. Si la vierge éteignoit le flambeau, elle acceptoit un époux; si elle se voiloit sans l'éteindre, elle rejetoit les vœux offerts. Le guerrier, en se glissant dans les ombres, chantoit à demi-voix ces paroles :

« Je devancerai les pas du jour sur le » sommet des montagnes, pour surprendre » ma colombe solitaire sur le rameau de la » forêt. »

« J'ai attaché à son cou un collier de por» celaines (1); on y voit trois grains rouges » pour mon amour, trois violets pour mes » craintes, trois bleus pour mes espérances. »

« Mila a les yeux d'une hermine et la » chevelure légère d'un champ de riz : sa » bouche est un coquillage rose, garni de » perles; ses deux seins sont comme deux » petits chevreaux sans tache, nés au même » jour d'une seule mère. »

« Puisse Mila éteindre ce flambeau ! Puisse » sa bouche verser sur lui une ombre vo» luptueuse ! Je fertiliserai son sein. L'espoir

(1) Sorte de coquillage.

» de la patrie pendra à sa mamelle féconde', » et je fumerai mon calumet de paix sur » le berceau de mon fils ! »

« Ah ! laissez-moi devancer les pas du » jour sur le sommet des montagnes, pour » surprendre ma colombe solitaire sur le » rameau de la forêt ! »

« Ainsi chantoit ce jeune homme, dont les accens portèrent le trouble jusqu'au fond de mon ame, et firent changer de visage à Atala : nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fûmes distraits de cette scène, par une scène non moins dangereuse pour nous. Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servoit de limite à deux nations, dans la solitude. On l'avoit placé au bord du chemin public, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'ame de l'innocente créature, et la rendre à la patrie. On y voyoit dans ce moment des épouses nouvelles, qui désirant les douceurs de la maternité, cherchoient, en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'ame du petit enfant, qu'elles croyoient voir errer sur les fleurs. Elles firent place à la véritable mère, qui déposa une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur la tombe. Elle arrosa la terre de son lait; ensuite s'asseyant sur le gazon humide, elle parla à son enfant d'une voix attendrie; elle disoit :

« Pourquoi te pleurois-je dans ton berceau de terre, ô mon nouveau-né ! Quand » le petit oiseau devient grand, il faut qu'il » cherche sa nourriture, et il trouve dans » le désert bien des graines amères. Du » moins tu as ignoré les pleurs; du moins » ton cœur n'a point été exposé au souffle » dévorant des hommes. Le bouton qui » sèche dans son enveloppe, passe avec » tous ses parfums, comme toi, ô mon fils ! » avec toute ton innocence. Heureux ceux » qui meurent au berceau, ils n'ont connu » que les baisers et les souris d'une mère ! »

« Déja subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, qui, la nuit dans ces solitudes enchantées, sembloient nous poursuivre, pour nous confondre. J'emportai Atala dans mes bras au fond de toutes les forêts, et je lui dis des choses, que je chercherois en vain à présent sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des vallées de glaces; les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard, sont comme les feux de l'astre du jour, réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché, et que le silence et la mélancolie planent sur les huttes des Sauvages. »

« Qui pouvoit sauver Atala, qui pouvoit l'empêcher de succomber à la nature ? Rien qu'un miracle, sans doute, et ce miracle fut fait. La fille de Simaghan eut recours au Dieu des chrétiens : elle se précipita sur

la terre, et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère, et à la reine des vierges. C'est de ce moment, ô René! que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion, qui dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons deux infortunés; de cette religion, qui opposant sa seule puissance au torrent débordé des passions, suffit pour vaincre le penchant le plus fougueux, lorsque tout le favorise, et le secret des bois, et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres. Ah! qu'elle me parut divine, la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui, à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offroit à son Dieu, à travers la cime des bois, ses vœux pour un amant idolâtre! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étoient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle alloit prendre son vol vers les cieux; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune, et entendre dans les branches des arbres, ces génies que le Dieu des chrétiens envoie aux hermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui: j'en fus affligé, car je prévis qu'Atala avoit peu de temps à passer sur la terre.»

«Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allois peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Quatre hommes armés se précipitent sur moi:

nous avions été découverts ; le chef de guerre avoit donné l'ordre de nous poursuivre. »

« Atala, qui ressembloit à une reine pour l'orgueil de la démarche et de la pensée, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de Simaghan. »

« Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous appercevons Apalachucla, située au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs, on me peint le visage d'azur et de vermillon, on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main une chichikoué (1). »

« Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en étoit fait de ma vie, quand tout-à-coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler. »

« Tu connois, mon fils, les tourmens que les Sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, aux périls de leurs jours, et avec une charité infatigable, étoient parvenus, dans plusieurs nations, à faire substituer un esclavage assez doux, aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avoient point encore adopté cette coutume ; mais un

(1) Instrument de musique des Sauvages.

parti nombreux s'étoit déclaré en sa faveur. C'étoit pour prononcer sur cette importante affaire, que le Mico convoquoit les Sachems ; on me conduit au lieu des délibérations. »

« Non loin d'Apalachucla, s'élevoit sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formoient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étoient de cyprès poli et sculpté : elles augmentoient en hauteur et en épaisseur, et diminuoient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochoient du centre, marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partoient des bandes d'écorce, qui passant sur le sommet des autres colonnes, couvroient le pavillon, en forme d'évantail à jour. »

« Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en superbe manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins, faisant face à la porte du pavillon : le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi-coloré pour la guerre. A la droite des vieillards, se placent cinquante femmes, couvertes d'une robe ondoyante de plumes de cygnes. Les chefs de guerre, le tomahawk à la main, le pennache sur la tête, les mains et la poitrine teintes de sang, prennent la gauche des pères de la patrie. »

« Au pied de la colonne centrale, brûle le feu du conseil. Le premier jongleur environné de huit gardiens du temple, vêtu

de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme, et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers; ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice; tout sert à donner à ce conseil sauvage un appareil extraordinaire et pompeux. »

« J'étois debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire. »

« Alors un Sachem de la tribu de l'aigle, se lève, et parle ainsi :

» Mon père le Mico, Sachems, matrones, » guerriers des quatre tribus de l'aigle, du » castor, du serpent et de la tortue, ne » changeons rien aux mœurs de nos aïeux; » brûlons le prisonnier, et n'amollissons » point nos courages. C'est une coutume » des blancs qu'on vous propose, elle ne » peut être que pernicieuse. Donnez un » collier rouge, qui contienne mes paroles. »

« J'ai dit. »

« Et il jette un collier rouge dans l'as» semblée. »

« Une matrone se lève, et dit : »

« Mon père l'aigle, vous avez l'esprit » d'un renard, et la prudente lenteur d'une » tortue. Je veux entre vous et moi la » chaîne d'amitié, et nous planterons en» semble l'arbre de paix. Mais changeons

» les coutumes de nos aïeux, en ce qu'elles » ont de funeste. Ayons des esclaves qui » cultivent nos champs, et n'entendons » plus les cris du prisonnier, qui troublent » le sein des mères. »

« J'ai dit. »

« Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage, comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon, comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite, comme un grand troupeau de cerfs, brame au fond d'une forêt ; ainsi s'agitoit et murmuroit le conseil. Des Sachems, des guerriers, des matrones parlent tour-à-tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions se divisent, le conseil va se dissoudre ; mais enfin l'usage antique l'emporte, et l'on décide que je serai brûlé avec les tourmens accoutumés. »

« Une circonstance vint retarder mon supplice ; la *fête des morts*, ou *le festin des ames* approchoit. Il est d'usage qu'on ne fasse mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette grande cérémonie. On me confia à une garde sévère, et sans doute les Sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus. »

« Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde, arrivoient en foule pour célébrer le festin des ames. On avoit bâti une longue hutte sur un site écarté, dans le désert. Au jour marqué, chaque

cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit tous ces squelettes, par ordre et par famille, aux parois des murs de la *salle commune des aïeux*. Les vents (on avoit choisi le moment d'une tempête), les vents, les forêts, les cataractes mugissoient au-dehors, tandis que les vieillards des diverses nations, concluoient entr'eux des traités de commerce, de paix et d'alliance sur les os de leurs pères. »

« On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher, leurs bouches se rencontrent, leurs mains voltigent sur la baguette, qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nuds s'entrelacent, leurs douces haleines se confondent; elles se penchent, et mêlent leur chevelure; elles regardent leurs mères, rougissent, on applaudit (1). Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Matchimanitou, dieu du mal. Il dit le premier homme, et la belle Atahensic la première de toutes les femmes, précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence; la terre rougie du sang fraternel; Jouskeka, l'impie, immolant le juste Tahouistsaron; le déluge descendant à la voix du grand

(1) La rougeur est sensible chez les jeunes Sauvages.

Esprit, Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre. Il dit encore la belle Endaé, retirée de la contrée des ames par les douces chansons de son époux. »

« Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture. »

« Sur les bords de la rivière Chata-Uche se voyoit un figuier sauvage, que le culte des peuples avoit consacré. Les vierges avoient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu, et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique : c'étoit-là qu'on avoit creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre, en chantant l'hymne à la mort. Chaque famille porte quelque débris sacré. Cette procession solemnelle arrive à la tombe. On y descend les reliques; on les y étend par couche, en les séparant avec des peaux d'ours et de castors. Le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'arbre des pleurs et du sommeil. »

« Plaignons les hommes, mon cher fils ! Ces mêmes Indiens, dont les coutumes sont si touchantes; ces mêmes femmes, qui m'avoient témoigné un intérêt si tendre, demandoient maintenant mon supplice à grands cris, et des nations entières retardoient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un malheureux jeune homme souffrir des tourmens épouvantables. »

» Dans une vallée au nord, à quelque

distance du grand village, s'élevoit un bois sombre de cyprès et de sapins, appelé le *bois du sang*. On y arrivoit par les ruines d'un de ces anciens monumens, dont on ignore l'origine, et qui sont l'ouvrage d'un peuple maintenant inconnu. Au centre de ce bois, s'étendoit une vaste arêne, où l'on sacrifioit les prisonniers de guerre. On m'y conduit en triomphe : tout se prépare pour ma mort. On plante le poteau d'Areskoui ; les pins, les ormes, les cyprès antiques tombent sous la cognée ; le bûcher s'élève ; les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice ; l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes : je commence ma chanson de mort. »

« Je ne crains point les tourmens, je suis » brave, ô Muscogulges, je vous défie ! je » vous méprise plus que des femmes. Mon » père Outalissi, fils de Miscou, a bu dans » le crâne de vos plus fameux guerriers, » vous n'arracherez pas un soupir de mon » cœur. »

« Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche, je dis : « frère, je te remercie. »

« Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le jongleur, qui défendit de troubler les génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais

dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plutôt prêt au lever de l'aurore, on ne quitta point le *bois du sang*, on alluma de grands feux, et l'on commença des festins et des danses. »

« Cependant on m'avoit étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, alloient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étoient couchés sur ces cordes, et je ne pouvois faire un mouvement, sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'alonge; les chants et les danses cessent par degré; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages errans; tout s'endort : à mesure que le bruit des hommes s'affoiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix, succèdent les plaintes du vent dans la forêt. »

« C'étoit l'heure où une jeune Indienne, qui ne vient que d'être mère, se réveille en sursaut au milieu de la nuit; car elle a crû entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune erroit dans les nuages, je réfléchissois sur ma destinée : Atala me sembloit un monstre d'ingratitude. Moi qui m'étois dévoué aux flammes plutôt que de la quitter ! . . . . . m'abandonner au moment du supplice ! . . . Et pourtant je sentois que je l'aimois toujours, et que je mourrois avec joie pour elle. »

« Il est dans les extrêmes plaisirs, un aiguillon, qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide ; dans les grandes douleurs, au contraire, il y a je ne sais quoi de pesant, qui nous endort ; des yeux fatigués par les larmes, cherchent naturellement à se fermer : la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer, jusques dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvois qu'on m'ôtoit mes chaînes, et je croyois sentir ce soulagement qu'on éprouve, lorsqu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers. »

« Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la pâle clarté de la lune, dont un rayon s'échappoit alors entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allois pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restoit, mais il paroissoit impossible de la rompre sans toucher un guerrier, qui la couvroit toute entière de son corps. Atala y porte la main ; le guerrier s'éveille à demi, et se dresse sur son séant. Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit que c'est l'Esprit des ruines ; il se recouche, en fermant les yeux, et en invoquant son Manitou : le lien est brisé. Je me lève, je suis ma libératrice. Mais que de dangers nous environ-

nent ! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis dans l'ombre ; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfans poussent des cris, des dogues aboient sur notre passage. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlemens ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument, on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux : nous précipitons notre course. »

« Quand l'aurore sortit de l'Orient, nous étions deja loin dans le désert. Grand Esprit ! vous le savez, quelle fut ma félicité, lorsque je me retrouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnoit à moi pour toujours ! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan : « Les hommes sont » bien peu de chose ; mais quand les » génies les visitent, alors ils ne sont rien » du tout. Vous êtes un génie, vous m'avez » visité, et je ne puis parler devant vous. » — Atala me tendit la main avec un sourire mélancolique : « Il faut bien, dit-elle, que » je vous suive, puisque vous ne voulez » pas fuir sans moi. Cette nuit, j'ai séduit » le jongleur par des présens, j'ai enivré » vos bourreaux avec de l'essence de feu (1), » et j'ai dû hasarder ma vie pour vous, » puisque vous aviez donné la vôtre pour

(1) De l'eau-de-vie.

» moi. Oui, jeune idolâtre, ajouta-t-elle, » avec un accent qui m'effraya, le sacrifice » sera réciproque. »

« Atala me remit des armes qu'elle avoit eu soin d'apporter, ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouilloit de ses larmes. « C'est un baume, lui dis-je, que tu répands » sur ma plaie. » — « Je crains plutôt que » ce ne soit un poison, répondit-elle. » Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle rattacha avec une boucle de ses cheveux. »

« L'ivresse qui dure long-temps chez les Sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées; et s'ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut du côté de l'Occident, dans la persuasion que nous aurions essayé d'atteindre le Meschacebé : mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile (1), en nous dirigeant sur la mousse du tronc des arbres. »

« Nous ne tardâmes pas à nous appercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance. Le désert dérouloit maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin, et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir dans ces bois sauvages? Souvent en regardant Atala,

(1) Le Nord.

je me rappelois cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avoit fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien long-temps, alors que les hommes vivoient trois âges de chênes. »

« Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étois presque nud. Elle me broda des moçassines (1) de peau de rat musqué, avec du poil de porcs-épics. Je prenois soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettois sur la tête une couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières indiens abandonnés; tantôt je lui faisois des colliers avec des graines rouges d'azalea; et puis je me prenois à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté. »

« Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyoit une de ses mains sur mon épaule, et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires. »

« Souvent dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert, sont couverts d'une mousse blanche, qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous appercevez sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée, revêtue de cette

(1) Chaussure indienne.

draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour, car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, viennent s'accrocher à ces mousses, et présentent avec elles l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier Européen auroit brodé des insectes et des oiseaux éclatans. »

« C'étoit dans ces merveilleuses hôtelleries, préparées au milieu des solitudes, par le grand Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendoient du ciel pour balancer ce grand cèdre; que le château aérien, bâti sur ses branches, alloit flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis dans ses abris; que mille soupirs sortoient des corridors et des voûtes du mobile édifice, jamais les merveilles de l'ancien monde, n'ont approché de ce monument de désert. »

« Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avois tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrâsé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées *tripes de roches*, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la fram-

boise unies. Le noyer noir, le sumach, l'érable, fournissoient le vin à notre table solitaire. Quelquefois j'allois chercher, parmi les roseaux, une plante dont la fleur alongée en cornet, contenoit un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence, qui, sur la foible tige d'une fleur, avoit placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie. »

« Hélas ! je découvris bientôt que je m'étois trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions dans le désert, elle devenoit triste. Souvent elle tressailloit sans cause, et tournoit précipitamment la tête. Je la surprenois attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportoit vers le ciel avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayoit sur-tout, étoit je ne sais quel secret, je ne sais quelle pensée, cachée au fond de son ame, que j'entrevoyois dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyois avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvois au même point. Que de fois elle m'a dit : « ô mon jeune amant ! je t'aime comme » l'ombre des bois au milieu du jour ! tu es » beau comme le désert avec toutes ses » fleurs et toutes ses brises. Si je me penche » sur toi, je frémis ; si ma main tombe sur » la tienne, il me semble que je vais mourir.

» L'autre jour le vent jeta tes cheveux sur » mon visage, tandis que tu te délassois » sur mon sein ; je crus sentir le léger tou- » cher des esprits invisibles. Oui, j'ai vu » les chevrettes de la montagne d'Occone ; » j'ai entendu les propos des hommes ras- » sasiés de jour ; mais la douceur des petits » chevreaux, et la sagesse des vieillards, » sont moins plaisantes et moins fortes que » tes paroles. Eh ! bien, pauvre Chactas ; » je ne serai jamais ton épouse ! »

« Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son ame dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites ; tout en faisoit pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvoit pas prendre sur un homme un foible empire : pleine de passions, elle étoit pleine de puissance ; il falloit ou l'adorer, ou la haïr ? »

« Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Allégany, et nous atteignîmes une des branches du Tenase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve. »

« Le village indien de Stico, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruines,

se montroit à notre gauche, au détour d'un promontoire : nous laissions à droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous entraînoit, couloit entre de hautes falaises, au bout desquelles on appercevoit le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étoient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur Indien, qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressembloit à une statue, élevée dans la montagne au génie de ces déserts. »

« Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène du monde primitif, quand tout-à-coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie : elle chantoit la patrie absente. »

« Heureux ceux qui n'ont point vu la » fumée des fêtes de l'étranger, et qui » ne se sont assis qu'aux festins de leurs » pères ! »

« Si le geai bleu du Meschacebé disoit à » la Nompareille des Florides : pourquoi » vous plaignez-vous si tristement ? n'avez- » vous pas ici de belles eaux et de beaux » ombrages, et toutes sortes de pâtures » comme dans vos forêts ? Oui, répondroit » la Nompareille fugitive ; mais mon nid

Partie III. Beaux-Arts et Littérature. — Livre VI. Suite des Harmonies de la Religion chrétienne, etc. *Atala.*

» est dans le jasmin : qui me l'apportera ?
» et le soleil de ma savane ; l'avez-vous ? »

« Heureux ceux qui n'ont point vu la » fumée des fêtes de l'étranger, et qui » ne se sont assis qu'aux festins de leurs » pères ! »

» Après les heures d'une marche pénible, » le voyageur s'assied tristement. Il contem- » ple autour de lui les toits des hommes ; » le voyageur n'a pas un lieu où reposer » sa tête. Le voyageur frappe à la cabane, » il met son arc derrière la porte, il » demande l'hospitalité ; le maître fait un » geste de la main : le voyageur reprend » son arc, et retourne au désert ! »

« Heureux ceux qui n'ont point vu la » fumée des fêtes de l'étranger, et qui » ne se sont assis qu'aux festins de leurs » pères ! »

« Merveilleuses histoires racontées au- » tour du foyer, tendres épanchemens du » cœur, longues habitudes d'aimer si né- » cessaires à la vie, vous avez rempli les » journées de ceux qui n'ont point quitté » leur pays natal ! Leurs tombeaux sont » dans leur patrie, avec le soleil couchant, » les pleurs de leurs amis, et les charmes » de la religion ! »

« Heureux ceux qui n'ont point vu la

» fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se » sont assis qu'aux festins de leurs pères! »

« Ainsi chantoit Atala : rien n'interrompoit ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement, elles furent recueillies par un foible écho, qui les redit à un second plus foible, et celui-ci à un troisième, plus foible encore : on eût cru que les ames de deux amans, jadis infortunés comme nous, attirées par cette mélodie touchante, se plaisoient à en soupirer les derniers sons dans la montagne. »

« Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs même, redoubloient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençoient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, alloient triompher de ses vertus chrétiennes. Elle prioit continuellement sa mère, dont elle avoit l'air de vouloir appaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandoit si je n'entendois pas une voix plaintive, et si je ne voyois pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, brûlant de desir, et songeant que j'étois peut-être perdu sans retour dans ces forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras; cent fois je lui proposai de bâtir une hutte dans ces déserts, et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours : « Songe, me disoit-» elle, mon jeune ami, qu'un guerrier se

» doit à sa patrie ; qu'est-ce qu'une foible » femme auprès des devoirs que tu as à » remplir ? Prends courage, fils d'Outalissi, » ne murmure point contre ta destinée : le » cœur de l'homme est comme l'éponge » du fleuve, qui tantôt boit une onde pure » dans les temps de sérénité, tantôt s'enfle » d'une eau bourbeuse, quand le ciel a » troublé les eaux. L'éponge a-t-elle le droit » de dire : « Je croyois qu'il n'y eût jamais » eu d'orages, et que le soleil n'eût » jamais été brûlant ? »

« O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi des retraites sauvages : les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, ce n'est que les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpens, dévorés des bêtes, trouvant difficilement une chétive nourriture, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas, nos maux sembloient ne pouvoir plus s'accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble. »

« C'étoit le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu* (1) avoit commencé son cours, et tout annonçoit un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès,

(1) Mois de juillet.

pour goûter la fraîcheur au milieu du jour, le ciel commença à se couvrir. Toutes les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts muettes demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulemens d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi antiques que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés dans le fleuve, nous nous hâtâmes de gagner le bord, et de nous retirer dans une forêt. »

« Ce lieu étoit un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax, et parmi des ceps de vigne, des indigo, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravoient nos pieds comme des filets. Le sol humide murmuroit autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveugloient; les serpens à sonnette bruissoient de toutes parts; et les loups, les ours, les bisons, les carcajous, les petits tigres, qui se venoient cacher dans ces retraites, les remplissoient de leurs rugissemens. »

« Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. Tout-à-coup la nue se déchire, et l'éclair trace un rapide lozange de feu. Un vent impétueux sorti du couchant, mêle en un vaste chaos les nuages avec les nuages. Le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses, on apperçoit de

nouveaux cieux et des campagnes ardentes. La masse entière des forêts plie. Quel affreux et magnifique spectacle ! La foudre met le feu dans les bois ; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes ; des colonnes d'étincelles et de fumées assiègent les nues, qui dégorgent leurs foudres dans le vaste embrâsement. Les détonations de l'orage et de l'incendie, le fracas des vents, les gémissemens des arbres, les cris des fantômes, les hurlemens des bêtes, les clameurs des fleuves, les sifflemens des tonnerres qui s'éteignent en tombant dans les ondes ; tous ces bruits multipliés par les échos du ciel et des montagnes, assourdissent le désert. »

« Le grand Esprit le sait ! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un vaste bouleau, je parvins à la garantir des torrens de pluie. Assis moi-même sous l'arbre hospitalier, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchauffant ses beaux pieds nuds entre mes mains amoureuses, j'étois plus heureux qu'une nouvelle épouse, qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein. »

« Cependant nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête ; tout-à-coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein découvert : « Orage du cœur, m'écriai-je, est-» ce une goutte de votre pluie ? » Puis embrassant étroitement mon amante. — « Atala, » lui dis-je, vous me cachez quelque chose.

» Ouvre-moi ton cœur, ô ma beauté ! cela » fait tant de bien, quand un ami regarde » dans notre ame ! Raconte-moi cet autre » secret de la douleur, que tu t'obstines à » taire. Ah ! je le vois, tu pleures ta patrie. » — Elle repartit aussitôt : « Enfant des » hommes, comment pleurerois-je ma » patrie, puisque mon père n'étoit pas de » la terre des palmiers ? » — « Quoi ! répliquai-je, avec un profond étonnement, » vos pères n'étoient point du pays des » palmiers ! Quel est donc celui qui vous » a mise sur cette terre de larmes ? Répondez. » Atala dit ces paroles :

— « Avant que ma mère eût apporté en » mariage au guerrier Simaghan, trente » cavalles, vingt buffles, cent mesures » d'huile de glands, cinquante peaux de » castors, et beaucoup d'autres richesses, » elle avoit connu un homme de la chair » blanche. Or, la mère de ma mère lui jeta » de l'eau au visage, et la contraignit » d'épouser le magnanime Simaghan, tout » semblable à un roi, et honoré des peuples » comme un génie. Mais ma mère dit à son » nouvel époux : « Mon ventre a conçu, » tuez-moi. » Simaghan lui répondit : « Le » grand Esprit me garde d'une si mauvaise » action ! je ne vous mutilerai point, je ne » vous couperai point le nez ni les oreilles, parce que vous avez été sincère, et » que vous n'avez point trompé ma couche. » Le fruit de vos entrailles sera mon fruit, » et je ne vous visiterai qu'après le départ

» de l'oiseau de rizière, lorsque la treizième » lune aura brillé. » En ce temps-là, je » brisai le sein de ma mère, et je com- » mençai à croître, fière comme une Espa- » gnole et comme une Sauvage. Ma mère » me fit chretienne, comme elle-même et » comme mon père. Ensuite le chagrin » d'amour vint la chercher, et elle descendit » dans la petite cave garnie de peaux, d'où » l'on ne sort jamais. »

» Telle fut l'histoire d'Atala. « Et quel » étoit donc ton père, pauvre orpheline du » désert ? lui dis-je. Comment les hommes » l'appeloient-ils sur la terre, et quel nom » portoit-il parmi les génies ? — « Je n'ai » jamais lavé les pieds de mon père, dit » Atala ; je sais seulement qu'il vivoit avec » sa sœur à Saint-Augustin, et qu'il a » toujours été fidèle à ma mère : Philippe » étoit son nom parmi les anges, et les » hommes le nommoient Lopez. »

« A ces mots, je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude ; le bruit de mes transports se mêla au fracas des tonnerres. Serrant Atala sur mon cœur, comme si je l'eusse voulu étouffer, je m'écriai avec des sanglots interrompus. « O ma sœur ! ô » fille de Lopez ! fille de mon bienfai- » teur ! « Atala effrayée, me demanda d'où venoit mon trouble ; mais quand elle sut que Lopez étoit cet hôte généreux, qui m'avoit adopté à Saint-Augustin, et que j'avois quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie.

« C'en étoit trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle,, qui venoit nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Tous les combats d'Atala alloient devenir inutiles : en vain je la sentis porter une main à son sein, et faire un mouvement extraordinaire ; déja je l'avois saisie, déja je m'étois enivré de son souffle, déja j'avois bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des foudres, je tenois mon épouse dans mes bras, au milieu de tous les déserts, en présence de l'Eternel : pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours sauvages ! superbes forêts, qui agitiez toutes vos lianes et tous vos dômes, comme les rideaux et le ciel de notre couche ! pins embrasés, qui formiez les flambeaux de notre hymen ! fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuses et sublime nature ! n'étiez-vous donc qu'un vain appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs, la félicité d'un homme ! »

« Atala n'offroit plus qu'une foible résistance, je touchois au moment du bonheur; quand tout-à-coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons pleins d'épouvante. O surprise !.,.. dans le silence qui succède à ce grand déchirement, nous entendons

le son d'une cloche ! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain ; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il hurle de joie à nos pieds : un vieux solitaire, portant une petite lanterne, le suit à travers les ténèbres de la forêt. « La Providence soit bénie ! » s'écria-t-il, aussitôt qu'il nous apperçut. Il » y a bien long-temps que je vous cherche ! » Nous sonnons ordinairement la cloche » de la mission pendant la nuit, et pendant » les tempêtes, pour appeler les voya» geurs ; et à l'exemple de nos frères des » Alpes et du Liban, nous avons appris à » notre chien à découvrir les étrangers » égarés dans ces solitudes. Il vous a sentis » dès le commencement de l'orage, et il » m'a conduit ici. Bon Dieu ! comme ils » sont jeunes ! Pauvres enfans ! comme ils » ont dû souffrir dans ce désert ! Allons ; » j'ai apporté une peau d'ours, ce sera pour » cette jeune femme ; voici un peu de vin » dans notre calebasse. Que Dieu soit loué » dans toutes ses œuvres ! sa miséricorde » est bien grande, et sa bonté est infinie. »

Atala étoit aux pieds du religieux : « Chef » de la prière, lui disoit-elle, je suis chré» tienne, c'est le ciel qui t'envoie ici pour » me sauver. » — Pour moi, je comprenois à peine l'hermite ; cette charité me sembloit si fort au-dessus de l'homme, que je croyois faire un songe. A la lueur de la petite lanterne, que tenoit le religieux, j'entrevoyois

sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau; ses pieds, ses mains et son visage étoient ensanglantés par les ronces. « Vieillard, » m'écriai-je enfin, quel cœur as-tu donc, » toi qui n'as pas craint d'être frappé de la » foudre? — « Craindre! repartit le père, » avec une sorte de chaleur; craindre, lors- » qu'il y a des hommes en péril, et que je » leur puis être utile! je serois donc un bien » indigne serviteur de Jésus-Christ! — » Mais sais-tu, lui dis-je, que je ne suis » pas chretien! — Jeune homme, répondit » l'hermite, vous ai-je demandé votre reli- » gion? Jésus-Christ a-t-il dit: Mon sang » lavera celui-ci et non pas celui-là? Il est » mort pour le juif et le gentil, et il n'a » vu dans tous les hommes que des frères » et des infortunés. Ce que je fais ici pour » vous, est fort peu de chose, et vous trou- » veriez ailleurs bien d'autres secours; mais » la gloire n'en doit point retomber sur les » prêtres. Que sommes-nous, foibles soli- » taires, sinon de grossiers instrumens d'une » œuvre céleste! et cependant quel seroit » le soldat assez lâche pour reculer, lors- » que son chef, la croix à la main, et le » front couronné d'épines, marche devant » lui au secours des hommes? »

Ces paroles saisirent tout mon cœur; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. « Mes chers néo- » phytes, dit le missionnaire, je gou- » verne dans ces forêts un petit troupeau » de vos frères sauvages. Ma grotte est

» assez près d'ici dans la montagne ; venez
» vous réchauffer chez moi, vous n'y trou-
» verez pas les commodités de la vie, mais
» vous y aurez un abri ; et il faut encore
» en remercier la Bonté divine, car il y a
» bien des hommes qui en manquent. »

LES LABOUREURS.

« Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leur pensée. A mesure que le solitaire parloit, je sentois les passions s'appaiser dans mon sein, et l'orage même dans le ciel, sembloit s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés, pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt, et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchoit devant nous, en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenois la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournoit souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs, et notre jeunesse. Un livre étoit suspendu à son cou ; il s'appuyoit sur un bâton blanc. Sa taille étoit élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avoit pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions ; on voyoit que ses jours avoient été mauvais, et les rides de son front montroient les belles cica-

trices des passions étouffées par les vertus, et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parloit debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avoit quelque chose de calme et de sublime : quiconque a vu comme moi, le père Aubry, cheminant seul avec son bâton et son breviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre. »

« Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonds humides, que la pluie avoit abattus des rochers. Il n'y avoit dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier, et sur une pierre, qui servoit de table, un crucifix et le livre des chrétiens. »

« L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant, avec de la crême de noix dans un vase d'érable. »

« Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir sur un quartier de rocher, à l'entrée de la grotte. Nous le

suivîmes dans ce lieu, qui commandoit une vue immense sur le désert. Les restes de l'orage étoient jetés en désordre vers l'orient; les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la foudre, brilloient encore dans le lointain; au pied de la montagne un bois de pins tout entier, étoit renversé dans la vase, et les fleuves rouloient pêle-mêle, les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux, et les poissons morts, dont on voyoit le ventre argenté flotter à la surface des ondes. »

« Ce fut au milieu de cette scène imposante, qu'Atala raconta notre histoire au vieux génie de la montagne. Son cœur chrétien parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe : « Mon enfant, dit-il à » Atala, il faut offrir vos souffrances à Dieu, » pour la gloire de qui vous avez deja fait » tant de choses : il vous rendra le repos. » Voyez fumer ces forêts, sécher ces tor» rens, se dissiper ces nuages; croyez-vous » que celui qui peut calmer une telle tem» pête, ne pourra pas appaiser les troubles » du cœur de l'homme ? Si vous n'avez pas » de meilleure retraite, ma chère fille, je » vous offre une cabane parmi le troupeau » que j'ai eu le bonheur d'appeler à Jésus» Christ. J'instruirai Chactas, et je vous le » donnerai pour époux, quand il sera digne » de l'être. »

A ces mots je tombai aux genoux du solitaire, en versant des pleurs de joie, mais Atala devint pâle comme la mort. Le

vieillard me releva avec bénignité; et je m'apperçus alors qu'il avoit les deux mains mutilées; Atala comprit sur-le-champ ses malheurs. « Les barbares! s'écria-t-elle. » —

« Ma fille, reprit le père avec un doux » sourire, qu'est-ce que cela auprès de ce » qu'a enduré mon divin Maître? Si les » Indiens idolâtres m'ont affligé, ce sont de » pauvres aveugles que Dieu éclairera un » jour. Je les chéris même davantage, en » proportion des maux qu'ils m'ont faits. » Je n'ai pu rester dans ma patrie, où » j'étois retourné, et où une illustre reine » m'a fait l'honneur de vouloir contempler » ces foibles marques de mon apostolat. Et » quelle récompense plus glorieuse pou- » vois-je recevoir de mes travaux, que » d'avoir obtenu du chef de notre religion, » la permission de célébrer le divin sacri- » fice, avec ces mains mutilées? Il ne me » restoit plus, après un tel honneur, qu'à » tâcher de m'en rendre digne; je suis » revenu dans ces déserts, consumer le reste » de ma vie au service de mon Dieu. Il y » a bientôt trente ans que j'habite cette » solitude, et il y en aura demain vingt- » deux, que je suis établi dans ce rocher. » Quand j'arrivai dans ces lieux, je n'y » trouvai que des familles vagabondes, dont » les mœurs étoient féroces et la vie fort » misérable. Je leur ai fait entendre la » parole de paix, et leurs mœurs se sont » graduellement adoucies. Ils vivent main-

» tenant rassemblés dans une petite société » chrétienne au bas de cette montagne: J'ai » tâché, en les instruisant dans la voie du » salut, de leur enseigner les premiers arts » de la vie; mais sans les porter trop loin, » et en retenant ces honnêtes gens dans » cette simplicité qui fait le bonheur. Pour » moi, craignant de les gêner par ma pré- » sence, je me suis retiré dans cette grotte, » où ils viennent me consulter. C'est ici » que loin des hommes, j'admire Dieu dans » la grandeur de ces solitudes, et que je » me prépare à la mort, que m'annoncent » mes vieux jours. »

« En achevant ces mots, le Solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondoit. De muets éclairs ouvroient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant, trois soleils brilloient ensemble. Quelques renards, dispersés par l'orage, alongeoient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendoit le frémissement des plantes, qui séchant à la brise du soir, relevoient de toutes parts leurs tiges abattues. »

« Nous rentrâmes dans la grotte, où l'hermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignoit dans les yeux et dans les mouvemens de cette vierge; elle regardoit le père Aubry, comme si elle eût voulu lui communiquer un secret; mais quelque chose sembloit la retenir, soit ma présence, soit une certaine

honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit: elle cherchoit le solitaire; mais comme il lui avoit donné sa couche, il étoit allé contempler la beauté de la nuit, et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'étoit assez sa coutume, même pendant l'hiver; aimant à voir les forêts balancer leurs cimes dépouillées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrens gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas! comblé d'espérance, je ne vis dans la foiblesse d'Atala, que des marques passagères de lassitude! »

« Le lendemain je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnoient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai toute humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérois, selon la religion de mon pays, que l'ame de quelque enfant, mort à la mamelle, seroit descendue sur cette fleur, dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porteroit au sein de ma future épouse. Je cherchai ensuite mon hôte, je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, le chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin, tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la mission, tandis qu'Atala reposoit encore : j'acceptai son

offre, et nous nous mîmes en route à l'instant. »

« En descendant la montagne, j'apperçus des chênes où les génies sembloient avoir dessiné des caractères étrangers. L'hermite me dit qu'il les avoit tracés lui-même; que c'étoient des vers d'un ancien poëte appelé Homère, et quelques sentences d'un autre poëte plus vieux encore, nommé Salomon. Il y avoit, je ne sais quelle antique et mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce Solitaire qui les avoit gravés, et ces vieux chênes qui, au fond d'un désert, lui servoient de livres. »

« Son nom, son âge, la date de sa mission, étoient aussi marqués sur un roseau de savanne, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument : « Il durera encore plus que moi, me » répondit le père, et aura toujours plus » de valeur que le peu de bien que j'ai » fait. »

« Delà, nous arrivâmes à une gorge de vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'étoit un pont naturel, comme celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, sur-tout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, mais leurs copies sont toujours petites; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle se plaît à imiter les ouvrages des hommes. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre

montagne, suspend les chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers. »

» Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes au milieu d'une autre merveille ; car nous marchions d'enchantement en enchantement : c'étoit le cimetière des Indiens de la mission, ou *les bocages de la mort*. L'hermite leur avoit permis d'ensevelir leurs morts à leur manière ; il avoit seulement sanctifié ce lieu par une croix (1). Le sol en étoit divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avoit de familles. Chaque lot faisoit à lui seul un petit bois, qui varioit selon le goût et le cœur de ceux qui l'avoient planté. Un ruisseau serpentoit sans bruit au milieu de ces bocages ; on l'appeloit *le ruisseau de la paix*. Ce riant asyle des ames, étoit fermé à l'orient par le pont, sous lequel nous avions passé ; deux collines le bornoient au septentrion et au midi ; il ne s'ouvroit qu'à l'occident, où s'élevoit un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges et marbrés de vert, ressembloient à de hautes colonnes, et formoient un magnifique péristile à ce beau temple de la mort. Dans ce bois régnoit un bruit solemnel,

(1) Apparemment le père Aubry avoit fait comme les Jésuites à la Chine, qui permettoient aux Chinois d'enterrer leurs parens dans leurs jardins, selon leur ancienne coutume.

comme le sourd mugissement de l'orgue, sous les voûtes d'une église chrétienne; mais lorsqu'on pénétroit au fond du sanctuaire, on n'entendoit plus que les hymnes des oiseaux, qui célébroient à la mémoire des morts une fête éternelle.

« En sortant de ce bois, nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivoit par une avenue de magnolias et de chênes verds, qui bordoient une de ces anciennes routes, que l'on trouve dans la solitude. Aussitôt que les Indiens apperçurent leur vieux pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux et accoururent au-devant de lui. Les uns baisoient respectueusement sa robe; les autres aidoient ses pas chancelans; les mères élevoient leurs petits enfans dans leurs bras, pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ, qui répandoit des larmes paternelles. Il s'informoit, en marchant, de ce qui se passoit au village : il donnoit un conseil à celui-ci, réprimandoit doucement celui-là; il parloit des moissons à recueillir, des enfans à instruire, des peines à consoler, et il mêloit Dieu à tous ses discours. »

« Ainsi escortés, nous arrivâmes jusqu'au pied d'une grande croix, qui se trouvoit sur le chemin. C'étoit là que le serviteur de Dieu avoit accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : « Mes chers » néophytes, dit-il, en se tournant vers la

» foule, il vous est arrivé un frère et une » sœur; et pour surcroît de bonheur, je » vois que la divine Providence a épargné » hier vos moissons : voilà deux grandes » raisons de le remercier. Offrons-lui donc » le divin sacrifice, et que chacun y apporte » un recueillement profond, une foi vive, » une reconnoissance infinie, et un cœur » humilié. »

» Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûriers, qu'il avoit apportée avec lui; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes : le mystère commence au milieu du désert. »

« L'aurore paroissant derrière les montagnes, enflammoit le vaste orient. Tout étoit d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur, sortit enfin d'un abyme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevoit dans les airs. O charme de la religion! ô magnificence du culte chrétien! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocens Sauvages! Non, je ne doute point qu'au moment où nous tombâmes la face contre terre, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne

descendît sur toutes les forêts, car je le sentis descendre dans mon cœur. »

« Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village, où j'admirai de nouveau les miracles de ta religion. Là, régnoit le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvroit une culture naissante ; les épis rouloient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçoit l'arbre de trois siècles. Par-tout on voyoit les forêts livrées aux flammes, pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs, avec de longues chaînes, alloient mesurant le désert, et des arbitres établissoient les premières propriétés. L'oiseau cédoit son nid ; le repaire de la bête féroce se changeoit en une cabane. On entendoit gronder des forges, et les coups de la cognée faisoient, pour la dernière fois, mugir des échos, qui alloient eux-mêmes expirer avec les arbres qui leur servoient d'asyle. »

« J'errois avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par le souvenir d'Atala, et par les rêves de félicité, dont je berçois tout mon cœur. J'admirois le triomphe du christianisme sur la vie sauvage, je voyois l'homme se civilisant à la voix de la religion ; j'assistois aux noces primitives de l'Homme et de la Terre ;

l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre, l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant, en retour, à porter fidèlement les moissons, les enfans et les cendres de l'homme. »

« Cependant on apporta un enfant au missionnaire qui le baptisa parmi des jasmins en fleurs, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendoit aux bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin de la solitude. Le pasteur marchoit devant nous, bénissant çà et là, et le rocher et l'arbre, et la fontaine; comme autrefois, selon le livre des chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la donnant en héritage à Adam. Cette petite procession, qui pêle-mêle avec ses troupeaux suivoit de rocher en rocher son chef vénérable, représentoit à mon cœur attendri ces antiques migrations des premières familles des hommes, alors que Sem, avec ses enfans, s'avançoit à travers le monde désert, en suivant le soleil, qui marchoit devant lui. »

« Je voulus savoir du saint hermite, comment il gouvernoit ses enfans; il me répondit avec une grande complaisance: « Je ne leur ai donné aucune loi; je leur » ai seulement enseigné à s'aimer, à prier » Dieu, et à espérer une meilleure vie: » toutes les loix du monde sont là-de- » dans. Vous voyez au milieu du village

» une cabane plus grande que les autres : » elle sert de chapelle dans la saison des » pluies. On s'y assemble soir et matin pour » louer le Seigneur, et quand je suis absent, » c'est un ancien qui fait la prière ; car la » vieillesse est, comme la maternité, une » espèce de sacerdoce de la nature. Ensuite » on va travailler dans les champs, et » quoique les propriétés soient divisées, » afin d'apprendre l'économie sociale, les » moissons sont déposées dans des greniers » communs[1], pour maintenir la charité fra- » ternelle. Quatre vieillards distribuent » avec égalité le produit du labeur. Ajoutez » à cela des cérémonies religieuses et beau- » coup de cantiques, la croix où j'ai célé- » bré les mystères, l'ormeau sous lequel je » prêche dans les bons jours, nos tom- » beaux tout près de nos champs de bled, » nos fleuves où je plonge les petits enfans, » et les saint Jean du désert ; vous aurez » une idée complète de ce royaume de » Jésus-Christ. »

« Les paroles du Solitaire me ravirent, et je sentis la supériorité de cette vie stable, morale et occupée, sur la vie errante, inutile et oisive du Sauvage. »

« Ah ! René, je ne murmure point contre la Providence, mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette société évangélique, sans éprouver toute l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala sur ces bords, auroit rendu ma vie heureuse ! Là finissoient toutes mes courses ; là, avec une épouse

adorée, inconnu des hommes, et cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurois passé comme ces fleuves, qui n'ont pas même un nom dans le désert ! Au lieu de cette paix que j'osois alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours ! Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les rivages, long-temps exilé de mon pays, et n'y trouvant à mon retour qu'une cabane en ruine, et des amis oubliés dans la tombe : telle devoit être la destinée de Chactas. »

LE DRAME.

« SI mon songe de bonheur fut vif, il fut aussi de courte durée, et le réveil m'attendoit à la grotte du Solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit; je sentis mon cœur se dissoudre, et il me sembla que les lauriers murmuroient tristement sur la montagne. En approchant de la grotte, je n'osois appeler la fille de Lopez. Mon imagination étoit également épouvantée, ou de la voix ou du silence, qui succéderoit à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnoit à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : « O vous, » que le ciel accompagne et fortifie ! pé- » nétrez dans ces ombres, et rendez-moi » Atala ! »

« Qu'il est foible celui que les passions dominent ! qu'il est fort celui qui se repose

en Dieu ! Il y avoit plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, qu'il n'y en avoit dans toute la jeunesse de mon sein. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au-dehors plein de terreur. Bientôt un foible murmure, semblable à des plaintes, sortit du fond du rocher, et vint frapper mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant toutes mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne..... Esprits de mes pères ! vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux ! »

« Le solitaire avoit allumé un flambeau de pin; il le tenoit d'une main tremblante, au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montroit pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brilloient sur son front; ses regards à demi-éteints cherchoient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayoit de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixés, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le Solitaire le rompit le premier : « Ceci, dit-il, ne sera » qu'une fièvre occasionnée par la fatigue, » et si nous nous résignons à la volonté de » Dieu, il aura pitié de nous. »

« A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance.

Mais Atala ne m'y laissa pas long-temps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche. »

« Mon pere, dit-elle d'une voix affoiblie, » en s'adressant au religieux, je touche au » moment de la mort. O Chactas ! écoute » sans trop de désespoir le funeste secret » que je t'ai caché, pour ne pas te rendre » trop misérable, et pour obéir à ma mère. » Tâche de ne pas m'interrompre par des » marques d'une douleur qui précipite- » roient le peu d'instans que j'ai à vivre. » J'ai beaucoup de choses à raconter, et » pourtant, aux battemens de ce cœur, qui » se ralentissent.... à je ne sais quel fardeau » glacé que mon sein soulève à peine.... je » sens que je ne me saurois trop hâter. »

« Après quelques momens de silence, Atala poursuivit ainsi :

« Ma triste destinée a commencé presque » avant que j'eusse vu la lumière. Ma mère » m'avoit conçue dans le malheur; je fati- » guois son sein, et elle me mit au monde » avec de grands déchiremens d'entrailles : » on désespéra de ma vie. Pour sauver mes » jours, ma mère fit un vœu : elle promit » à la Reine des Anges que je lui consa- » crerois ma virginité, si j'échappois à la » mort. . . . Vœu fatal, qui me précipite » au tombeau ! »

« J'entrois dans ma seizième année, lors » que je perdis ma mère. Quelques heures » avant de mourir, elle m'appela au bord » de sa couche. Ma fille, me dit-elle en

» présence d'un missionnaire, qui consoloit » ses derniers instans; ma fille, tu sais le » vœu que j'ai fait pour toi. Voudrois-tu » démentir ta mère ? O mon Atala ! je te » laisse dans un monde qui n'est pas digne » de posséder une chrétienne, au milieu » d'idolâtres, qui persécutent le Dieu de » ton père et le mien ; le Dieu qui, après » t'avoir donné le jour, te l'a conservé par » un miracle. Eh ! ma chère enfant, en » acceptant le voile des vierges, tu ne fais » que renoncer aux soucis de la cabane, et » aux funestes passions qui ont troublé le » sein de ta mère ! Viens donc, ma bien- » aimée; viens; jure sur cette image de la » mère du Sauveur, entre les mains de ce » saint prêtre et de ta mère expirante, que » tu ne me trahiras point à la face du ciel. » Songe que je me suis engagée pour toi, » afin de te sauver la vie; et que si tu ne » tiens ma promesse, ce sera moins toi- » même qui seras punie, que ta mère, » dont tu plongeras l'ame dans des tourmens » éternels. »

« O ma mère ! pourquoi parlâtes-vous » ainsi ! O religion qui fais à-la-fois mes » maux et ma félicité ! qui me perds et qui » me consoles ! Et toi, cher et triste objet » d'une passion qui me consume jusques » dans les bras de la mort, tu vois main- » tenant, ô Chactas ! ce qui a fait la rigueur » de notre destinée ! .... Fondant en pleurs » et me précipitant dans le sein maternel, » je promis tout ce qu'on me voulut faire

» promettre. Le missionnaire prononça sur » moi les paroles redoutables, et me donna » le scapulaire qui me lie pour jamais. Ma » mère me menaça de sa malédiction, si » jamais je rompois mes vœux, et après » m'avoir recommandé un secret inviolable » envers les payens, persécuteurs de ma » religion, elle expira, en me tenant em- » brassée. »

« Je ne connus pas d'abord le danger de » mes sermens. Pleine d'ardeur, et véritable » chrétienne, fière du sang espagnol qui » coule dans mon cœur, je n'apperçus » autour de moi que des hommes indignes » de recevoir ma main; je m'applaudis de » n'avoir d'autre époux que le Dieu de ma » mère.... Je te vis, jeune et beau prison- » nier; je m'attendris sur ton sort; je t'osai » parler au bûcher de la forêt.... alors je » sentis tout le poids de mes vœux. »

« Comme Atala achevoit de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai : « La voilà donc cette religion » que vous m'avez tant vantée ! Périsse le » serment qui m'enlève Atala ! périsse le » Dieu qui contrarie la nature ! Homme ! » prêtre ! qu'es-tu venu faire dans ces » forêts....! »

« Te sauver, dit le vieillard d'une voix » terrible; dompter tes passions, et t'em- » pêcher, blasphémateur, d'attirer sur toi » la colère céleste ! Il te sied bien, jeune » homme, à peine entré dans la vie, de te

» plaindre de tes douleurs ! Où sont les » marques de tes souffrances ? où sont les » injustices que tu as supportées ? où sont tes » vertus, qui seules pourroient te donner » quelques droits à la plainte ? quel service » as-tu rendu ? quel bien as-tu fait : Eh ! » malheureux ! tu ne m'offres que des pas- » sions, et tu oses accuser le ciel ! Quand » tu auras, comme le père Aubry, passé » trente années exilé sur les montagnes, tu » seras moins prompt à juger des desseins » de la Providence ; tu comprendras alors » que tu ne sais rien, que tu n'es rien, et » qu'il n'y a point de châtiment si rigou- » reux, point de maux si terribles, que la » chair corrompue ne mérite de souffrir. »

« Les éclairs qui sortoient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappoit sa poitrine, ses paroles foudroyantes le rendoient semblable à un Dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportemens. « Mon fils, » me répondit-il avec un accent si doux » que le remords entra dans mon ame ; mon » fils, ce n'est pas pour moi-même que je » vous ai réprimandé. Hélas ! vous avez » raison, mon cher enfant ; je suis venu » faire bien peu de choses dans ces forêts, » et Dieu n'a pas de serviteur plus indigne » que moi. Mais, mon fils, le ciel ! le ciel ! » voilà ce qu'il ne faut jamais accuser. Par- » donnez-moi si je vous ai offensé ; mais » écoutons votre sœur. Il y a peut-être du » remède ; ne nous lassons point d'espérer.

» Chactas, c'est une religion bien divine » que celle-là, qui a fait une vertu de l'es- » pérance. »

« Mon jeune ami, reprit Atala, tu as » été témoin de mes combats, et cependant » tu n'en as vu que la moindre partie; je » te cachois le reste. Non, l'esclave noir » qui arrose de ses sueurs les sables ardens » de la Floride, est moins misérable que » n'a été Atala! Te sollicitant à la fuite, » et pourtant certaine de mourir si tu t'é- » loignois de moi; craignant de fuir avec » toi dans les déserts, et cependant hale- » tant après l'ombrage des bois, et appe- » lant à grands cris la solitude... Ah! s'il » n'avoit fallu que quitter parens, amis, » patrie; si même (chose affreuse) il n'y » eût eu que la perte de mon ame!... » Mais ton ombre, ô ma mère! ton ombre » étoit toujours là, me reprochant ses » tourmens. J'entendois tes plaintes, je » voyois les flammes de l'enfer te con- » sumer!.... Mes nuits étoient arides et » pleines de fantômes; mes jours étoient » désolés: la rosée du soir séchoit en tom- » bant sur ma peau brûlante; j'entrouvrois » mes lèvres aux brises, et les brises, loin » de m'apporter la fraîcheur, s'embrâsoient » du feu de mon souffle! Quel tourment » de te voir sans cesse auprès de moi, loin » de tous les hommes, dans de profondes » solitudes, et de sentir entre toi et moi » une barrière invincible! Passer ma vie à » tes pieds, te servir comme ton esclave,

» apprêter ton repas et ta couche, dans » quelque coin ignoré de l'univers, eût été » pour moi le bonheur suprême : ce bonheur, j'y touchois, et je ne pouvois en » jouir ! Quel dessein n'ai-je point rêvé ? » quel songe n'est point sorti de ce cœur, » si triste ? Quelquefois en attachant mes » yeux sur toi, au milieu du désert, j'allois jusqu'à former des desirs aussi insensés que coupables. Tantôt j'aurois voulu » être avec toi la seule créature vivante » sur la terre ; tantôt sentant une divinité » qui m'arrêtoit dans mes horribles transports, je desirois que cette divinité se fût » anéantie, pourvu que serrée dans tes » bras, j'eusse roulé d'abyme en abyme » avec les débris de Dieu et du monde ! » A présent même... le dirai-je ? à présent » que l'éternité va m'engloutir, que je vais » paroître devant le Juge inexorable ; au » moment où, pour obéir à ma mère, je vois » avec joie ma virginité dévorer ma vie ; » eh bien ! par une affreuse contradiction, » j'emporte le regret de n'avoir pas été à » toi !.... »

« Ma fille, interrompit le missionnaire, » votre douleur vous égare. Cet excès de » passion auquel vous vous livrez est rarement juste : il n'est pas même dans la » nature, et en cela il est moins coupable » aux yeux de Dieu, parce que c'est plutôt » quelque chose de faux dans l'esprit, que » de vicieux dans le cœur. Il faut donc » éloigner de vous ces emportemens, qui

» ne sont pas dignes de votre innocence. » Mais aussi, ma chère enfant, votre imagination impétueuse vous a trop alarmée » sur vos vœux. La religion n'exige point » de sacrifice plus qu'humain. Ses sentimens vrais, ses vertus tempérées sont » bien au-dessus des sentimens exaltés et des » vertus forcées d'un prétendu héroïsme. Si » vous aviez succombé, eh bien! pauvre » brebis égarée! le bon Pasteur vous auroit » cherchée, pour vous ramener au troupeau. Les trésors du repentir vous étoient » ouverts : il faut des torrens de sang pour » effacer nos fautes aux yeux des hommes; » une seule larme suffit à Dieu. Rassurez-vous donc, ma chère fille, votre situation » exige du calme, adressons-nous à Dieu, » qui guérit toutes les plaies de ses serviteurs. Si c'est sa volonté, comme je l'espère, que vous échappiez à cette maladie, » j'écrirai à l'évêque de Québec, qui a les » pouvoirs nécessaires pour vous relever » de vos vœux, qui ne sont que des vœux » simples, et vous acheverez vos jours près » de moi, avec Chactas vote époux. »

« A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'un longue convulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques d'une douleur effrayante. « Quoi! dit-elle en » joignant les deux mains avec passion, il » y avoit du remède! Je pouvois être relevée de mes vœux! » — « Oui, ma fille, » répondit le père; et vous le pouvez » encore. » — « Il est trop tard, il est trop

» tard, s'écria-t-elle ! Faut-il mourir, au » moment où j'apprends que j'aurois pu » être heureuse ! Que n'ai-je connu plutôt » ce saint vieillard ! aujourd'hui de quel » bonheur je jouirois ! avec toi, avec Chac- » tas chrétien... consolée, rassurée par ce » prêtre auguste... dans ce désert pour » toujours !.. Oh ! c'eût été trop de félicité ! » — « Calme-toi, lui dis-je en saisissant une » des mains de l'infortunée ; calme-toi, ce » bonheur, nous allons le goûter. » — « Jamais ! jamais ! dit Atala. « Comment ! » repartis-je. Tu ne sais pas tout ! s'écria la » vierge, c'est hier... pendant l'orage... » vous me pressiez.... J'allois violer mes » vœux ;... j'allois plonger ma mère dans » les flammes de l'abyme ;... déja sa malé- » diction étoit sur moi ; ... déja je mentois » au Dieu qui m'a sauvé la vie.... Quand » tu baisois mes lèvres tremblantes, tu ne » savois pas ! tu ne savois pas que tu n'em- » brassois que la mort ! » — « O ciel ! s'écria » le missionnaire ! chère enfant, qu'avez- » vous fait ? » — « Un crime ! mon père, » dit Atala, les yeux égarés ; mais je ne » perdois que moi, et je sauvois ma mère. » — « Achève donc, m'écriai-je, plein d'é- » pouvante ; achève. » — « Eh bien ! dit-elle, » j'avois prévu ma foiblesse ; en quittant les » cabanes, j'ai emporté avec moi.... » — » Quoi ! repris-je avec horreur. » — « Un » poison.... dit le père. » — « Il est dans » mon sein ! s'écria Atala. »

« Le flambeau échappe à la main du

Solitaire ; je tombe mourant près de la fille infortunée, le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras paternels, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre.

« Réveillons-nous ! réveillons-nous, dit bientôt le courageux hermite en allumant une lampe. » Nous perdons des momens » précieux ; intrépides chrétiens, bravons » les assauts de l'adversité ; la corde au cou, » la cendre sur la tête, jetons-nous aux » pieds du Très-Haut, pour implorer sa » clémence, ou pour nous soumettre à ses » décrets. Peut-être est-il temps encore.... » Ma fille, vous eussiez dû m'avertir hier » au soir. » .

« Hélas ! mon père, dit Atala, je vous » ai cherché la nuit dernière ; mais le ciel, » en punition de mes fautes, vous a éloigné » de moi. Tout secours eût d'ailleurs été » inutile ; car les Indiens mêmes, si habiles » dans tout ce qui regarde les poisons, ne » connoissent point de remède à celui que » j'ai pris. O Chactas ! juge de mon étonne- » ment quand j'ai vu que le coup n'étoit pas » aussi subit que je m'y attendois. Mon » amour a redoublé mes forces ; mon ame » n'a pu si vîte se séparer de toi. »

« Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala ; ce fut par ces emportemens, qui ne sont connus que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre en me tordant les bras, et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une ten-

dresse merveilleuse, couroit du frère à la sœur, et nous prodiguoit mille secours. Dans tout le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savoit se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion sublime lui fournissoit des accens plus tendres et plus brûlans que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui depuis quarante années s'immoloit chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, me représentoit ces grands holocaustes d'Israël, fumant perpétuellement sur les hauts lieux devant le Seigneur. »

« Hélas ! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissoient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayans se manifestèrent; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir : « Touche mes doigts, me » disoit-elle, ne les trouves-tu pas bien » glacés ? » Je ne savois que répondre, et mes cheveux se hérissoient d'horreur; ensuite elle ajoutoit : « Hier encore, mon bien- » aimé, ton seul toucher me faisoit tres- » saillir, et voilà que je ne sens plus ta » main... je n'entends presque plus ta voix; » les objets de la grotte disparoissent tour-à- » tour... Ne sont-ce pas les oiseaux qui chan- » tent? le soleil doit être près de se coucher » maintenant... Chactas ! ses rayons seront » bien beaux au désert, sur ma tombe ! »

« Atala s'appercevant que ces paroles nous faisoient fondre en pleurs, nous dit : « Pardonnez-moi, mes bons amis, je suis » bien foible ; mais peut-être que je vais » devenir plus forte !... Cependant mourir » si jeune ! tout-à-la-fois ! quand mon cœur » étoit si plein de vie !... Chef de la prière, » aie pitié de moi ; soutiens-moi. Crois-tu » que ma mère soit contente, et que Dieu » me pardonne ce que j'ai fait ? »

« Ma fille, répondit le bon religieux, en versant des larmes, et les essuyant avec ses doigts tremblans et mutilés ; « ma fille, tous » vos malheurs viennent de votre ignorance ; » c'est votre éducation sauvage et le man- » que d'instruction nécessaire qui vous ont » perdue ; vous ne saviez pas qu'une chré- » tienne ne peut disposer de sa vie. Con- » solez-vous donc, ma chère brebis ; Dieu » vous pardonnera, à cause de la simplicité » de votre cœur. Votre mère et l'imprudent » missionnaire qui la dirigeoit, ont été » plus coupables que vous ; ils ont passé » leurs pouvoirs, en vous arrachant un vœu » indiscret ; mais que la paix du Seigneur » soit avec eux. Vous offrez tous trois un » terrible exemple des dangers de l'enthou- » siasme, et du défaut de lumières, en » matière de religion. Rassurez-vous, mon » enfant ; celui qui sonde les reins et les » cœurs, vous jugera sur vos intentions, » qui étoient pures, et non sur votre action » qui est condamnable. »

« Quant à la vie, si le moment est arrivé

» de vous endormir dans le Seigneur; ah !
» ma chère enfant, que vous perdez peu de
» choses, en perdant ce monde ! Malgré la
» solitude où vous avez vécu, vous avez
» connu les chagrins; que penseriez-vous
» donc si vous eussiez été témoin des maux
» de la société; si en abordant sur les
» rivages de l'Europe, votre oreille eût été
» frappée de ce long cri de douleur, qui
» s'élève de cette vieille terre ? L'habitant de
» la cabane, et celui des palais, tout souffre,
» tout gémit ici-bas : les reines ont été vues
» pleurant, comme de simples femmes, et
» l'on s'est étonné de la quantité de larmes
» que contiennent les yeux des rois ! »

« Est-ce votre amour que vous regrettez ?
» Ma fille, il faudroit autant pleurer un
» songe. Connoissez-vous le cœur de l'hom-
» me, et pourriez-vous compter les incons-
» tances de son desir ? Vous calculeriez
» plutôt le nombre des vagues que la mer
» roule dans une tempête. Atala ! les
» sacrifices, les bienfaits ne sont pas des
» liens éternels : un jour, peut-être, le
» dégoût fût venu avec la satiété; le passé
» eût été compté pour rien, et l'on n'eût
» plus apperçu que les inconvéniens d'une
» union, pauvre et méprisée. Sans doute,
» ma fille, les plus belles amours furent
» celles de cet homme et de cette femme,
» sortis de la main du Créateur. Un paradis
» avoit été formé pour eux; ils étoient
» innocens et immortels. Parfaits de l'ame
» et du corps, ils se convenoient en tout;

» Eve avoit été créée pour Adam, et Adam » pour Eve. S'ils n'ont pu toutefois se » maintenir dans cet état de bonheur, quels » couples le pourront après eux? Je ne » vous parlerai point des mariages des pre- » miers nés des hommes; de ces unions » ineffables, alors que la sœur étoit l'épouse » du frère, que l'amour et l'amitié frater- » nelle se confondoient dans le même cœur, » et que la pureté de l'une augmentoit les » délices de l'autre. Toutes ces unions ont » été troublées; la jalousie s'est glissée à » l'autel de gazon où l'on immoloit le » chevreau; elle a régné sous la tente » d'Abraham, et dans ces couches même, » où les patriarches goûtoient tant de joie, » qu'ils oublioient la mort de leurs mères. »

« Vous seriez-vous donc flattée, mon » enfant, d'être plus innocente et plus heu- » reuse dans vos liens, que ces saintes » familles dont Jésus-Christ a voulu des- » cendre? Je vous épargne les détails des » soucis du ménage, les disputes, les » reproches mutuels, les inquiétudes et » toutes ces peines secrètes, qui veillent sur » l'oreiller du lit conjugal. La femme renou- » velle ses douleurs chaque fois qu'elle est » mère, et elle se marie en pleurant. Que » de maux dans la seule perte d'un nouveau- » né, à qui l'on donnoit le lait, et qui » meurt sur votre sein! La montagne a été » pleine de gémissemens; rien ne pouvoit » consoler Rachel, parce que ses fils n'étoient » plus. Ces amertumes attachées aux ten-

» dresses humaines sont si fortes, qu'on
» vient de voir de grandes dames, aimées
» par des rois, quitter la cour pour s'ense-
» velir dans des cloîtres, et mutiler cette
» chair révoltée, dont les plaisirs ne sont
» que des douleurs. »

« Mais peut-être direz-vous que ces der-
» niers exemples ne vous regardent pas ;
» que toute votre ambition se réduisoit à
» vivre dans une obscure cabane avec
» l'homme de votre choix ; que vous cher-
» chiez moins les douceurs de l'hymen, que
» les charmes de cette folie que la jeunesse
» appelle amour ? illusion, chimère, vanité,
» rêve d'une imagination blessée ! Et moi
» aussi, ma fille, j'ai connu les troubles du
» cœur ; cette tête n'a pas toujours été
» chauve, ni ce sein aussi tranquille qu'il
» vous le paroît aujourd'hui. Croyez-en
» mon expérience : si l'homme, constant
» dans ses affections, pouvoit sans cesse
» fournir à un sentiment renouvelé sans
» cesse ; sans doute, la solitude et l'amour
» l'égaleroient à Dieu même, car ce sont là
» les deux éternels plaisirs du grand Être.
» Mais l'ame de l'homme se fatigue, et
» jamais elle n'aime long-temps le même
» objet avec plénitude. Il y a toujours quel-
» ques points par où deux cœurs ne se
» touchent pas, et ces points suffisent à la
» longue, pour rendre la vie insuppor-
» table. »

« Enfin, ma chère fille, le grand tort des
» hommes, dans leur songe de bonheur,

» est d'oublier cette infirmité de la mort » attachée à leur nature; il faut finir, il » faut se dissoudre. Tôt ou tard, quelle » qu'eût été votre félicité, ce beau visage » se fût changé en cette figure uniforme, » que le sépulcre donne à la famille d'Adam; » l'œil même de Chactas, n'auroit pu vous » reconnoître entre vos sœurs de la tombe. » L'amour n'étend point son empire sur » les vers du cercueil. Que dis-je? (ô » vanité des vanités!) que parlé-je de la » puissance des amitiés de la terre! Voulez-» vous, ma chère fille, en connoître l'éten-» due? Si un homme revenoit à la lumière, » quelques années après sa mort, je doute » qu'il fût revu avec joie, par ceux-là » même qui ont versé le plus de larmes à » sa mémoire; tant on forme vîte d'autres » liaisons! tant on prend facilement d'autres » habitudes! tant l'inconstance est naturelle » à l'homme! tant notre vie est peu de » chose, même dans le cœur de nos amis! »

« Remerciez donc la bonté divine, ma » chère fille, qui vous retire si vîte de cette » vallée de misère. Déja le vêtement blanc » et la couronne éclatante des vierges, se » préparent pour vous sur les nuées; déja » j'entends la Reine des Anges qui vous » crie: « Venez, ma digne servante, venez, » ma colombe, venez vous asseoir sur un » trône de candeur, parmi toutes ces filles » qui ont sacrifié leur beauté et leur jeu-» nesse au service de l'humanité, à l'éduca-» tion des enfans, et aux chefs-d'œuvre de

» la pénitence. Venez, rose mystique, vous » reposer sur le sein de Jésus-Christ. Ce » cercueil, lit nuptial que vous vous êtes » choisi, ne sera point trompé par votre » céleste époux, et ses embrassemens ne » finiront jamais ! »

« Comme le dernier rayon du jour abat les vents, et répand le calme dans le ciel embelli ; ainsi la parole tranquille du vieillard appaisa les passions soulevées dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur, et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disoit qu'elle mourroit heureuse, si je lui promettois de sécher mes pleurs ; tantôt elle me parloit de ma mère, de ma patrie ; elle cherchoit à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortoit à la patience, à la vertu. « Tu ne seras pas toujours malheu- » reux, disoit-elle : si le ciel t'éprouve au- » jourd'hui, c'est seulement pour te rendre » plus compatissant aux maux des autres. » Le cœur, ô Chactas ! est comme ces sortes » d'arbres, qui ne donnent leur baume » pour les blessures des hommes, que lors- » que le fer les a blessés eux-mêmes. »

« Lorsqu'elle avoit ainsi parlé, elle se tournoit vers le missionnaire, et cherchoit auprès de lui le soulagement qu'elle m'avoit fait éprouver ; et tour-à-tour consolante et consolée, elle donnoit et recevoit la parole de vie sur la couche de la mort. »

« Cependant l'hermite redoubloit de zèle.

Tous ses vieux os s'étoient ranimés par l'ardeur de la charité; et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisoit d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il sembloit précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. Toute l'humble grotte étoit remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étoient, sans doute, attentifs à cette scène, où la religion luttoit seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.»

« Elle triomphoit cette religion divine, et l'on s'appercevoit de sa victoire, à une sainte mélancolie qui succédoit dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçoit au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main, et avec une voix qu'on entendoit à peine, elle me dit : « Fils d'Outalissi, te » rappelles-tu cette première nuit où tu me » pris pour la vierge des dernières amours? » O singulier présage de notre destinée! » — Elle s'arrêta, puis elle reprit : « Quand » je songe que je te quitte pour toujours, » mon cœur fait un tel effort pour revivre, » que je me sens presque le pouvoir de me » rendre immortelle à force d'aimer. Mais, » ô mon Dieu, que votre volonté soit » faite ! » Atala se tut pendant quelques instans. Ensuite elle ajouta : « il ne me reste

» plus qu'à vous demander pardon des
» maux que je vous ai causés. Je vous ai
» beaucoup tourmenté par mon orgueil et
» mes caprices. Chactas, un peu de terre
» jeté sur mon corps va mettre tout un
» monde entre vous et moi, et vous dé-
» livrer pour toujours du poids de mes
» infortunes. »

« Vous pardonner, répondis-je, noyé
» de larmes, n'est-ce pas moi qui ai causé
» tous vos malheurs? » — « Mon ami, dit-
» elle en m'interrompant, vous m'avez
» rendue très-heureuse; et si j'étois à
» recommencer la vie, je préférerois encore
» le bonheur de vous avoir aimé quelques
» instans dans un exil infortuné, à toute
» une vie de repos dans ma patrie. »

« Ici la voix d'Atala s'éteignit; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche; ses doigts errans cherchoient à toucher quelque chose, elle conversoit tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou, le petit crucifix : elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Quand je te parlai pour la première
» fois, auprès du bûcher, tu vis cette croix
» briller à la lueur du feu sur mon sein;
» c'est le seul bien que possède Atala.
» Lopez, ton père et le mien, l'envoya à
» ma mère, à ma naissance. Reçois donc
» de moi cet héritage, ô mon frère! con-
» serve-le en mémoire de mes malheurs.

» Tu auras recours à ce Dieu des infortunés » dans les chagrins de ta vie, et tu don- » neras peut-être une larme à ton amante. » Chactas, j'ai une dernière prière à te » faire : Ami ! notre union ne pouvoit être » que courte sur la terre; mais il est après » cette vie, une plus longue vie. Qu'il » seroit affreux d'être séparée de toi pour » jamais ! Je ne fais que te devancer » aujourd'hui, et je te vais attendre dans » l'empire céleste. Si tu m'as aimée, jeune » idolâtre, fais-toi instruire dans la religion » chrétienne, qui prépara notre éternelle » réunion. Elle fait sous tes yeux un grand » miracle cette religion divine, puisqu'elle » me rend capable de te quitter, sans » mourir dans les angoisses du désespoir. » Cependant, Chactas, je ne veux de toi » qu'une simple promesse; je sais trop ce » qu'il en coûte, pour te demander un » serment. Peut-être ce vœu te sépareroit- » il de quelque femme plus heureuse que » moi.... t'aimera-t-on comme Atala?.... O » ma mère, pardonne à ta fille égarée ! ô » Vierge, retenez votre courroux ! je retom- » be dans mes foiblesses, et je te dérobe, » ô mon Dieu ! des pensées qui ne devroient » être que pour toi ! »

Navré de douleur, et poussant des sanglots comme si ma poitrine s'alloit briser, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le Solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte : « Il est

» temps, s'écria-t-il, il est temps d'appeler » Dieu ici ! »

» A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret, où étoit renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie : il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissemens des harpes célestes, et lorsque le Solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne. »

« Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala, en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avoit les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres s'entr'ouvrirent et vinrent, avec respect, chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée ; il en frotte les tempes d'Atala ; il regarde un moment la fille mourante, et tout-à-coup ces fortes paroles lui échappent : « Partez, ame chrétienne, et allez rejoindre » votre Créateur ! » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai, en regardant le vase où étoit l'huile sainte : « Mon père ! ce » remède rendra-t-il la vie à Atala ? —

« Oui, mon fils, dit le vieillard, en tombant » dans mes bras, « la vie éternelle ! » — Atala venoit d'expirer. »

Dans cet endroit, pour la seconde fois, depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondoient, et sa voix ne laissoit échapper que des mots entrecoupés. Le Sachem aveugle ouvrit son sein, il en tira le crucifix d'Atala : » Le voilà, s'écria-t-il, » ce gage de l'adversité ! O René ! ô mon » fils ! tu le vois ; et moi, je ne le vois » plus ! Dis-moi, après tant d'années, l'or » n'en est-il point altéré ? N'y vois-tu point » la trace de mes larmes ? Pourrois-tu » reconnoître l'endroit qu'une sainte a tou- » ché de ses lèvres ? Comment Chactas » n'est-il point encore chrétien ? Quelles » frivoles raisons de politique et de patrie, » l'ont jusqu'à présent retenu dans les » erreurs de ses pères ? Non ! je ne veux » pas tarder plus long-temps. La terre me » crie : — Quand donc descendras-tu dans » la tombe, et qu'attends-tu pour embras- » ser une religion divine ? — O terre ! vous » ne m'attendrez pas long-temps ! aussitôt » qu'un prêtre aura rajeuni dans l'onde » cette tête blanchie par les chagrins, j'es- » père me réunir à Atala ! Mais achevons » ce qui me reste à conter de mon his- » toire. »

Les Funérailles.

« Je n'essayerai point, ô René ! de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon ame, lorsqu'Atala eut rendu le dernier soupir. Il faudroit avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste ; il faudroit que mes yeux fermés se pussent r'ouvrir au soleil, pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune, qui brille à présent sur nos têtes, se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky ; oui, le fleuve qui porte maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses ondes, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala ! Pendant deux jours entiers, je fus insensible aux discours de l'hermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servoit point des vaines raisons de la terre, il se contentoit de me dire, « mon fils, c'est la » volonté de Dieu, » et il me pressoit dans ses bras. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'avois éprouvé moi-même. »

La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur du Très-Haut, vainquirent enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisois répandre. « Mon père, lui dis-je, » c'en est trop ; que les passions d'un jeune » homme ne troublent plus la paix de tes

» jours. Laisse-moi emporter les restes de » mon amante ; je les ensevelirai dans quel- » que coin du désert, et si je suis encore » condamné à la vie, je tâcherai de me » rendre digne de ces noces éternelles, qui » m'ont été promises par Atala. »

« A ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie ; il s'écria : « O » sang de Jésus-Christ ! sang de mon divin » maître, je reconnois là tes mérites ! Tu » sauveras sans doute ce jeune homme. » Mon Dieu ! achève ton ouvrage. Rends » la paix à cette ame troublée, et ne lui » laisse de ses malheurs, que d'utiles et » humbles souvenirs. »

« Le juste refusa de m'abandonner le corps de mon amante; mais il me proposa de faire venir la mission, et d'enterrer la fille de Lopez, avec toute la pompe chrétienne; je m'y refusai à mon tour. « Les » malheurs et les vertus d'Atala, lui dis- » je, ont été inconnus des hommes; que » sa tombe, creusée furtivement par ta » main et par la mienne, partage cette » obscurité. » Nous convînmes que nous partirions le lendemain au lever de l'aurore pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prières auprès du corps de cette sainte. »

« Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte, qui donnoit vers le nord. L'hermite

R..

les avoit roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère; c'étoit le seul bien qui lui restât de son ancienne patrie, et depuis long-temps il le destinoit à son propre tombeau. Atala étoit couchée sur un gazon de sensitives de montagnes; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étoient découverts. On voyoit dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée;.... celle-là même que j'avois déposée sur le lit de la vierge, pour la rendre féconde! Ses lèvres, comme un bouton de rose, cueilli depuis deux aurores, sembloient languir et sourire. Dans ses joues, d'une blancheur éclatante, on distinguoit quelques veines bleues. Ses beaux yeux étoient fermés, ses pieds modestes étoient joints, et ses mains d'albâtre pressoient sur son cœur un crucifix d'ébène : le scapulaire de ses vœux étoit passé à son cou. Elle paroissoit enchantée par l'Ange de la mélancolie, et par le double Sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste : quiconque eût ignoré que cette vestale avoit joui de la lumière, auroit pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie. »

« Le religieux ne cessa de prier toute la nuit; j'étois assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avois supporté sur mes genoux cette tête charmante! que de fois je m'étois penché sur elle, pour entendre et pour respirer son souffle! Mais à

présent aucun bruit ne sortoit de ce sein immobile, et c'étoit en vain que j'attendois le réveil de la beauté ! »

« La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale, qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois, ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes, et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeoit un rameau fleuri dans une onde consacrée ; puis secouant la branche humide, il parfumoit la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétoit sur un air antique quelques vers d'un vieux poëte nommé Job ; il disoit :

« J'ai passé comme une fleur ; j'ai séché » comme l'herbe des champs. »

« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée » à un misérable, et la vie à ceux qui sont » dans l'amertume du cœur ? »

« Ainsi chantoit l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée, alloit roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortoit de tous les échos, de tous les torrens, de toutes les forêts. Les roucoulemens de la colombe de la Virginie, la chûte d'un torrent dans la montagne, les tintemens de la cloche qui appeloit les voyageurs, se mêloient à ces

Partie III. Beaux-Arts et Litterature.

Livre VI. Suite des Harmonies de la Religion chrétienne, etc.

Atala.

chants funèbres, et l'on croyoit entendre, dans les bocages de la mort, le chœur lointain des décédés, qui répondoit à la voix du solitaire. »

« Cependant une barre d'or se forma dans l'Orient. Les éperviers crioient sur les rochers, et les martres rentroient dans le creux des ormes: c'étoit le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules; l'hermite marchoit devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers; la vieillesse et la mort ralentissoient également nos pas. A la vue du chien qui nous avoit trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçoit une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendoit son voile d'or sur mes yeux; souvent pliant sous le fardeau, j'étois obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils!... il eût fallu voir un jeune Sauvage et un vieil hermite chrétien, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille, dont le corps étoit étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent! »

« Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile.

Hélas ! j'avois espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai, pour la dernière fois, mes yeux égarés sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre antique sur un front de dix-huit printemps. Je vis graduellement disparoître les traits de mon amante, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité. Son sein surmonta quelque temps la terre noircie, comme un lis blanc sort du milieu d'une sombre argile. « Lopez ! m'écriai-je alors, vois ton » fils inhumer sa sœur ! » Et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil. »

« Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avois formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connoissoit merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée, et la ruse de ma douleur. Il me dit : « Chactas, fils » d'Outalissi, tandis qu'Atala a vécu, je » vous ai sollicité de demeurer dans ces » déserts ; mais à présent votre sort est » changé ; vous vous devez à votre patrie. » Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne » sont point éternelles : il faut tôt ou tard » qu'elles finissent, parce que le cœur de » l'homme est fini ; et c'est une de nos » grandes misères, que nous ne sommes » pas même capables d'être long-temps » malheureux. Retournez au Meschacebé ; » allez consoler votre mère, qui vous pleure » tous les jours, et qui a besoin de votre

» appui. Faites-vous instruire dans la religion de votre chère Atala, lorsque vous » en trouverez l'occasion, et souvenez-vous » que vous lui avez promis d'être vertueux, » et chrétien. Moi, je veillerai ici sur le » tombeau de votre sœur.... Partez, mon » fils : Dieu, l'ame de votre amante, et la » pensée de votre vieil ami de la montagne, » vous suivront au désert. »

« Telles furent les paroles de l'homme du rocher; son autorité étoit trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon vénérable hôte, qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes. Je passai au tombeau d'Atala; je fus surpris d'y trouver une petite croix, qui se montroit au-dessus de la mort, comme on apperçoit encore le mât d'un vaisseau, qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire étoit venu prier au tombeau, pendant la nuit; cette marque d'amitié et de religion de la part du vieillard, fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de r'ouvrir la fosse, et de voir encore une fois mon amante; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre; fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René! c'est là que je fis, pour la première fois, des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours, et la plus grande vanité de nos projets. Eh! mon

enfant, qui ne les a point faites ces réflexions ! Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers ; mes ans le disputent à ceux de la corneille : eh bien ! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été déçu dans ses rêves de félicité ; point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein, en apparence, ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface vous en paroît calme et pure ; mais quand vous regardez au fond du bassin tranquille, vous appercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses ondes. »

« Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain au premier cri du pélican, je me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne dont je voulois m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'ame d'Atala ; trois fois le génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'hérmite qui se rendoit à la cabane de quelqu'infortuné. Tombant à genoux et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai : « dors en paix dans cette terre » étrangère, fille trop malheureuse ! pour » prix de ton amour, de ton exil, et de ta » mort, tu vas être abandonnée, même » de Chactas ! » Alors versant des flots de

larmes, je me séparai de la fille de Lopez; alors je m'arrachai de ces lieux solitaires, laissant au pied du pompeux monument de la nature, un monument encore plus auguste : l'humble tombeau de la vertu. »

ÉPILOGUE.

Chactas, fils d'Outalissi, le Natchez, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfans; et moi, voyageur aux terres lointaines, je t'ai fidèlement rapporté, lecteur, ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit bien des choses : le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur; la religion, première législatrice du Sauvage, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la tolérance, et au véritable esprit de l'évangile; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible : l'amour et la mort.

« Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grâce de la cabane, et une simplicité à conter la douleur, que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restoit à savoir. Je demandois ce qu'étoit devenu le père Aubry, et personne ne me le pouvoit dire. Je l'aurois

toujours ignoré, si la Providence qui conduit tout, ne m'avoit découvert ce que je cherchois. Voici comme la chose se passa :

« J'avois parcouru les rivages du Meschacebé, qui formoient au midi les magnifiques barrières de la Nouvelle-France, et j'étois curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étois arrivé tout près de cette chûte, dans l'ancien pays des Agonnonsioni (1), lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'apperçus une femme assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Attendri par ce spectacle, je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disoit :

« Si tu étois resté parmi nous, cher
» enfant, comme ta main eût bandé l'arc
» avec grâce ! D'un bras nerveux tu aurois
» dompté l'ours en fureur, et sur le sommet
» de la montagne, tes pas auroient défié
» l'élan le plus léger à la course. Blanche
» hermine du rocher ! si jeune être allé
» dans le pays des ames ! Comment feras-
» tu pour y vivre ? Ton père n'y est point,
» pour t'y nourrir de sa chasse ; tu auras
» froid, et aucun esprit ne te donnera des
» peaux pour te couvrir. Oh ! il faut que
» je me hâte de t'aller rejoindre, pour te
» chanter des chansons, et te présenter
» mon sein. »

« Et la jeune mère, après cette oraison

(1) Les Iroquois.

funèbre de la façon des déserts, chantoit d'une voix tremblante, balançoit l'enfant sur ses genoux, humectoit ses lèvres du lait maternel, et prodiguoit à la mort, tous les soins qu'on donne à la vie. »

« Cette femme vouloit faire sécher le corps de son enfant sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle commença aussitôt la tendre et religieuse cérémonie : elle dépouilla son fils, et respirant quelques instans sur sa bouche, elle dit : « Âme de mon fils, » charmante ame ! ton père t'a créée jadis » sur mes lèvres par un baiser : hélas ! les » miens n'ont pas le pouvoir de te donner » une seconde naissance ! » — Ensuite elle découvrit son sein, et y pressa pour la dernière fois ces restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'étoit réservé le souffle qui donne la vie. »

« Elle se leva, et chercha des yeux dans le désert embelli par l'aurore, quelqu'arbre sur les branches duquel elle pût exposer son fils. Elle choisit un érable à fleurs rouges, tout festonné de guirlandes d'apios, et qui exhaloit les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs; de l'autre, elle y plaça le corps de son enfant. Laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, en emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh ! que

cette coutume indienne est touchante ! Dans leurs tombeaux aériens, ces corps pénétrés de la substance éthérée, enfoncés dans des touffes de verdure et de fleurs, rafraîchis par la rosée, embaumés par les brises, balancés par elle sur la même branche où le rossignol a bâti son nid et fait entendre sa plaintive mélodie ; ces corps ainsi exposés ont perdu toute la laideur du sépulcre. Mais si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort ; si ce sont les restes d'un enfant chéri qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux ; le charme redouble encore. Arbre américain, qui portant des corps dans tes rameaux, les éloignes du séjour des hommes, en les rapprochant de celui de Dieu, je me suis arrêté en extase sous ton ombre ! Dans ta sublime allégorie, tu me montrois l'arbre de la vertu : ses racines croissent dans la poussière de ce monde ; sa cime se perd dans les étoiles du firmament ; et ses rameaux sont les seuls échelons par où l'homme, voyageur sur ce globe, puisse monter de la terre au ciel.

Or, la mère ayant mis son enfant sur l'arbre, arracha une boucle de ses cheveux, et la suspendit au feuillage, tandis que le souffle de l'aurore balançoit dans son dernier sommeil, celui qu'une main maternelle avoit tant de fois endormi à la même heure, dans un berceau de mousse. Dans ce moment, je marchai droit à la femme ; je lui

imposai les deux mains sur la tête, en poussant les trois cris de douleur. Ensuite, sans nous parler, nous prîmes chacun un rameau, et nous nous mîmes à écarter les insectes qui bourdonnoient autour du corps de l'enfant. Mais nous nous donnâmes de garde d'effrayer une colombe, dont le nid étoit voisin, et qui vouloit dérober un cheveu à l'enfant, pour coucher plus mollement ses petits. L'Indienne lui disoit : « Colombe, si tu n'es pas l'ame de mon fils » qui s'est envolée, tu es, sans doute, une » mère qui cherche quelque chose pour » faire un berceau. Prends de ces cheveux, » que je ne laverai plus dans l'eau d'es» quine; prends-en pour coucher tes petits : » puisse le grand Esprit te les conserver ! »

Cependant la mère pleuroit de joie en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha, et dit : « Fille de Céluta, retire » notre enfant, nous ne séjournerons pas » plus long-temps ici, et nous partirons au » premier soleil. » — Je dis alors, « Frère, » je te souhaite un ciel bleu, beaucoup de » chevreuils, un manteau de castor, et » l'espérance ; tu n'es donc pas de ce dé» sert ? — Non, répondit le jeune homme, » nous sommes des exilés, et nous allons » chercher une patrie. » En disant cela, le guerrier baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc, il abattoit la tête des fleurs. Je vis qu'il y avoit des larmes au fond de cette histoire, et je me tus. La

femme retira son fils des branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Le jeune couple regardoit l'enfant et sourioit; c'étoit comme des pleurs. Alors je dis: « Voulez-vous me permettre d'allumer » votre feu cette nuit? » — « Nous n'avons » point de cabanes, reprit le guerrier; si » vous voulez nous suivre, nous campons » au bord de la chûte ». — « Je le veux » bien, répondis-je, » et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçoit par d'affreux mugissemens. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au Saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide, et au moment de la chûte, c'est moins un fleuve qu'une mer dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chûtes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on diroit une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croi-

sent sur l'abyme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élève au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrâsement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abyme, les cadavres brisés des élans et des ours.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplois ce spectacle, l'Indienne et son époux me quittèrent. Je les cherchai en remontant le long du fleuve au-dessus de la chûte, et bientôt je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil. Ils étoient couchés sur l'herbe avec des vieillards, auprès de quelques ossemens humains, enveloppés dans des peaux de bêtes. Etonné de tout ce que je voyois depuis quelques heures, je m'assis auprès de la jeune mère, et je lui dis : « Qu'est-ce que tout ceci, ma » sœur ? » Elle me répondit : « Mon frère, » c'est la terre de la patrie ; ce sont les » cendres de nos aïeux, qui nous suivent » dans notre exil. » — « Et comment, » m'écriai-je, avez-vous été réduits à un » tel malheur ? » — La fille de Celuta répartit : « Nous sommes les restes des Natchez. » Après le grand massacre que les François » firent de notre nation pour venger leurs » frères, ceux de nos frères qui échappè-

» rent aux vainqueurs, trouvèrent un asyle » chez les Chikassas nos voisins. Nous y » sommes demeurés assez long-temps tran- » quilles; mais il y a sept lunes, que les » blancs de la Virginie se sont emparés de » nos terres, en disant qu'elles leur ont » été données par un roi d'Europe. Nous » avons levé les yeux au ciel, et chargés » des reliques de nos aïeux, nous avons » pris notre route à travers le désert. Je » suis accouchée dans la marche, et comme » mon lait étoit mauvais, à cause de la » douleur, il a empoisonné mon enfant. » En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure; je pleurois aussi.

Or, je dis bientôt: « Ma sœur, adorons » le grand Esprit, tout arrive par son ordre. » Nous sommes tous voyageurs; nos pères » l'ont été comme nous; mais il y a un lieu » où nous nous reposerons. Si je ne crai- » gnois d'avoir la langue aussi légère que » celle d'un blanc, je vous demanderois si » vous avez entendu parler de Chactas, le » Natché? » — A ces mots l'Indienne me » regarda, et me dit: Qu'est-ce qui vous a » parlé de Chactas, le Natché? » Je répondis: « C'est la sagesse. » L'Indienne reprit: « Je vous dirai ce que je sais, parce que » vous avez éloigné les mouches du corps » de mon fils, et que vous venez de dire » de belles paroles sur le grand Esprit. » Je suis la fille de la fille de René l'Euro- » péen, que Chactas avoit adopté. Chactas, » qui avoit reçu le baptême, et René mon

» aïeul si malheureux, ont péri dans le » massacre. » — « L'homme va toujours » de douleur en douleur, répondis-je en » m'inclinant. Vous pourriez donc aussi » m'apprendre des nouvelles du père Aubry ? » — « Il n'a pas été plus heureux » que Chactas, dit l'Indienne. Les Chéroquois, ennemis des François, pénétrèrent » à sa mission ; ils y furent conduits par » le son de la cloche qu'on sonnoit pour » secourir les voyageurs. Le père Aubry se » pouvoit sauver ; mais il ne voulut pas » abandonner ses enfans, et il demeura » pour les encourager à mourir, par son » exemple. Il fut brûlé avec de grandes » tortures ; jamais on ne put tirer de lui » un cri, qui tournât au déshonneur de » son Dieu, ou de sa patrie. Il ne cessa, » durant tout le supplice, de prier pour » ses bourreaux, et de compatir au sort » des victimes, qu'il voyoit autour de lui. » Desirant d'arracher une marque de foiblesse à ce guerrier des armées célestes, » les Chéroquois amenèrent devant lui un » Sauvage chrétien, qu'ils avoient horriblement mutilé. Mais ils furent bien surpris, quand ils virent le jeune homme se » jeter à genoux, et baiser les plaies du » vieil hermite qui lui crioit, avec un front » serein : mon enfant ! nous avons été mis » en spectacle, aux anges, et aux hommes. » » Les Indens furieux lui plongèrent un » fer rouge dans la gorge, pour l'empêcher de parler. Alors ne pouvant

» plus consoler les hommes, il expira. »

« On dit que les Chéroquois, tout accou-» tumés qu'ils étoient à voir des Sauvages » souffrir avec constance, ne purent s'em-» pêcher d'avouer qu'il y avoit dans l'hum-» ble courage du père Aubry, quelque » chose qui leur étoit inconnu, et qui sur-» passoit tous les courages de la terre. Plu-» sieurs d'entr'eux, frappés de cette mort, » se sont faits chrétiens. »

« Quelques années après, Chactas, à » son retour de la terre des blancs, ayant » appris les malheurs du chef de la prière, » partit pour aller recueillir ses cendres et » celles d'Atala. Il traversa le désert, et » arriva à l'endroit où étoit située la mis-» sion, mais il put à peine le reconnoître. » Le lac s'étoit débordé, et la savane étoit » changée en un marais impraticable : le » pont naturel, en s'écroulant, avoit ense-» veli sous ses débris le tombeau d'Atala et » les bocages de la mort. Chactas erra long-» temps dans ce lieu : il visita la grotte du » solitaire qu'il trouva remplie de ronces » et de framboisiers, et dans laquelle une » biche allaitoit son faon. Il s'assit sur le » rocher de la veillée de la mort, où il ne » vit que quelques plumes tombées de l'aile » de l'oiseau de passage. Tandis qu'il y » pleuroit en silence, le serpent familier » du missionnaire sortit des broussailles » voisines, et vint s'entortiller à ses pieds. » Chactas caressa et réchauffa dans son » sein ce vieil ami, resté seul au milieu de ces

» ruines. Le fils d'Outalissi a raconté que » plusieurs fois, à l'entrée de la nuit, il » apperçut l'ombre d'Atala et celle du père » Aubry dans ces solitudes. Ces visions le » remplirent d'une religieuse frayeur, et » d'une joie triste.

« Après avoir cherché inutilement le tom- » beau de l'hermite, et vainement essayé » de découvrir celui d'Atala, il étoit près » d'abandonner ces lieux, lorsque la biche » de la grotte se mit à bondir devant lui. » Elle s'arrêta au pied de la grande croix » de la mission. Cette croix étoit alors à moi- » tié entourée d'eau; son bois étoit rongé de » mousse, et l'oiseau du désert aimoit à se » percher sur ses branches antiques. Chactas » jugea que la biche reconnoissante l'avoit » conduit au tombeau de son hôte. Il creusa » sous la roche, qui jadis servoit d'autel dans » le temps des sacrifices, et il y trouva les » restes d'un homme et d'une femme. Il ne » douta point que ce ne fussent ceux du » prêtre et de la vierge, que les anges avoient » ensevelis dans ce lieu; il les enveloppa » dans des peaux d'ours, et reprit le che- » min du désert, en emportant les précieux » débris, qui resonnoient, sur ses épaules, » comme le carquois de la mort. La nuit, » il les mettoit sous sa tête, et il avoit des » songes d'amour et de vertu. O étranger! » tu peux contempler ici cette poussière » avec celle de Chactas lui-même. »

« Comme l'Indienne achevoit de pronon- çer ces mots, je me levai; je m'approchai

des cendres sacrées, et me prosternai devant elles en silence. Puis m'éloignant à grands pas, je m'écriai : « Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible ! Homme ! tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux ! tu n'existes que par le malheur; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton ame, et l'éternelle mélancolie de ta pensée ! »

Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit au bord de la cataracte. Le lendemain au point du jour, mes hôtes me quittèrent, pour continuer leur route dans la solitude. Les jeunes guerriers ouvroient la marche, et les épouses la fermoient; les premiers étoient chargés des saintes reliques; les secondes portoient leurs nouveaux-nés : les vieillards cheminoient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre ceux qui n'étoient plus et ceux qui n'étoient pas encore, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh ! que de larmes troublent la solitude, lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, et que du haut de la colline de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri, et le fleuve de la cabane, qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie !

INDIENS infortunés que j'ai vu errer dans les déserts du Nouveau-Monde, avec les

cendres de vos aïeux ! vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère ! je ne pourrois vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes, et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

QUATRIÈME PARTIE.

CULTE.

LIVRE PREMIER.

ÉGLISES, ORNEMENS, CHANTS, PRIÈRES, SOLEMNITÉS, etc.

CHAPITRE PREMIER.

Des Cloches.

L'HISTOIRE d'Atala nous ramène naturellement au culte chrétien, dont nous venons de voir quelques cérémonies dans le désert. Ce sujet est pour le moins aussi riche que celui des trois premières parties, avec lesquelles il forme un tout complet.

Puisque nous allons entrer dans le temple, parlons d'abord de la cloche qui nous y appelle.

Cela nous semble une chose fort merveilleuse d'avoir trouvé le moyen, par un

seul coup de marteau, de faire naître à la même minute, un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes. Le silence est-il plus poétique que cet air animé du son de l'airain, et devenu tout sensible dans le vague de ses espaces ? Considérée seulement comme harmonie, la cloche a indubitablement une beauté de la première sorte; celle que les artistes appellent *le grand*. Le bruit de la foudre est sublime, et ce n'est que par sa grandeur; il en est ainsi des vents, des mers, des volcans, des chûtes de fleuves, de la voix de tout un peuple.

Avec quel transport Pythagore, qui prêtoit l'oreille au marteau du forgeron, n'eût-il point écouté le bruit de nos cloches, la veille d'une solemnité de l'église ! L'ame peut être attendrie par les accords d'une lyre ; mais elle ne sera pas saisie d'enthousiasme, comme lorsque la foudre des combats la réveille, ou qu'une pesante sonnerie proclame dans la région des nuées, les triomphes du Dieu des batailles.

Et pourtant ce n'étoit pas là le caractère le plus remarquable du son des cloches; ce son avoit mille relations secrètes avec nous. Combien de fois, dans le calme des nuits, les funèbres tintemens d'une agonie, semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant, n'ont-ils point surpris l'oreille d'une épouse adultère ? Combien de fois ne sont-ils point parvenus jusqu'à l'athée, qui,

dans sa veille impie, osoit peut-être écrire qu'il n'y a point de Dieu? La plume échappe à sa main; il compte avec effroi les coups de la mort, qui semblent lui dire : *Est-ce qu'il n'y a point de Dieu?* Oh! que de pareils bruits n'effrayèrent-ils le sommeil de Roberspierre! Etrange religion, qui, au seul coup d'un airain magique, peut changer en tourmens les plaisirs, ébranler l'athée, et faire tomber le poignard des mains de l'assassin!

Mais des sentimens plus doux s'attachoient aussi au bruit des cloches. Lorsqu'avec le chant de l'alouette, vers le temps de la coupe des bleds, on entendoit, au lever de l'aurore, les petites sonneries de nos hameaux; on eût dit que l'ange des moissons, pour réveiller les laboureurs, soupiroit sur une cornemuse d'airain, l'histoire de Séphora ou de Noémi. Et cette cloche *agitée par les fantômes,* dans la vieille chapelle de la forêt, et celle qu'une religieuse frayeur balançoit dans nos campagnes, pour écarter le tonnerre; et celle qu'on sonnoit la nuit, dans certains ports de mer, pour diriger le pilote à travers les écueils; tous ces murmures enfin, n'avoient-ils pas leurs enchantemens, leurs féries, leurs merveilles? Les carillons et les voix bruyantes des cloches, au milieu de nos fêtes, sembloient augmenter l'allégresse publique; c'étoit la joie exprimée sur une échelle de sons immenses : dans les grandes calamités, au contraire, leurs bruits devenoient terribles.

Les cheveux dressent encore sur la tête, au souvenir de ces jours de meurtre et de feu, tout vibrans des lugubres clameurs des tocsins. Qui de nous a perdu la mémoire de ces hurlemens, de ces cris aigus entrecoupés de silence, durant lesquels on distinguoit de rares coups de fusils, quelques voix lamentables et solitaires, et sur-tout le sourd bourdonnement de la cloche d'alarme, ou l'horloge qui frappoit tranquillement l'heure écoulée?

Mais dans une société bien ordonnée, le bruit du tocsin, rappelant une idée de secours, frappoit l'ame de pitié et de terreur, et faisoit couler ainsi les deux sources des grandes sensations tragiques.

Tels sont à-peu-près les sentimens que faisoient naître les sonneries de nos temples; sentimens d'autant plus beaux, qu'il s'y mêloit toujours un souvenir confus du ciel. Si les cloches eussent été attachées à tout autre monument qu'à des églises, elles auroient perdu leur sympathie morale avec nos cœurs. C'étoit Dieu même qui commandoit à l'ange des victoires de lancer les *volées* qui publioient nos triomphes, ou à l'ange de la mort de sonner le départ de l'ame, qui venoit de remonter à lui. Ainsi, par une foule de voies secrètes, une société chrétienne correspondoit avec la divinité, et ses institutions alloient se perdre mystérieusement à la source de tout mystère.

Laissons donc les cloches rassembler les

fidèles, car la voix de l'homme n'est pas assez pure, pour convoquer aux pieds des autels, le repentir, l'innocence et le malheur. Chez les Sauvages de l'Amérique, lorsque des supplians se présentent à la porte d'une cabanne, c'est l'enfant du lieu, qui introduit ces infortunés au foyer de son père : si les cloches nous étoient interdites, il faudroit choisir un enfant, pour nous appeler à la maison du Seigneur.

CHAPITRE II.

Du Vêtement des Prêtres et des Ornemens de l'Eglise.

On ne cesse de se récrier sur les institutions de l'antiquité, et l'on ne veut pas s'appercevoir que le culte des chrétiens est le seul débris de cette antiquité, qui soit parvenu jusqu'à nous. Tout, dans l'église, retrace ces temps éloignés, dont les hommes ont depuis long-temps quitté les rivages, et où ils aiment encore à égarer leurs pensées. Si l'on fixe les yeux sur le prêtre chrétien, à l'instant on est transporté dans la patrie des Numa, des Lycurgue, ou des Zoroastre. La *thiare* nous montre le Mède errant sur les débris de Suze et d'Ecbatanne; l'*aube*, dont le nom latin rappelle et le lever du jour et la blancheur virginale, offre de douces consonnances avec les idées religieuses; toujours un majestueux souvenir ou une agréa-

ble harmonie, s'attache aux tissus de nos autels.

Pourquoi l'autel chrétien, modelé comme un tombeau antique, pourquoi l'image orientale du soleil vivant renfermée dans nos tabernacles, blesseroient-ils si fort le goût ? Nos calices avoient cherché leurs noms parmi les plantes, et le lis leur avoit prêté sa forme ; gracieuse concordance entre l'Agneau et les fleurs.

Comme la marque la plus directe de la foi, la croix est aussi l'objet le plus ridicule à de certains yeux. Les Romains s'en étoient moqués, ainsi que les nouveaux ennemis du christianisme, et Tertullien leur avoit montré qu'ils employoient eux-mêmes ce signe dans leurs faisceaux d'armes. L'attitude que la croix fait prendre au Fils de l'Homme, est sublime : l'affaissement du corps et la tête penchée, font un contraste divin avec les bras étendus vers le ciel. Au reste, la nature n'a pas été aussi délicate que les incrédules ; elle n'a pas craint de mouler la croix dans une multitude de ses ouvrages : il y a une famille entière de fleurs qui appartient à cette forme, et cette famille se distingue par une inclination à la solitude ; la main du Tout-Puissant a aussi placé l'étendart de notre salut parmi les soleils.

L'urne qui renfermoit les parfums, imitoit la forme d'une navette ; des feux et d'odorantes vapeurs flottoient dans un vase à l'extrémité d'une longue chaîne ; là se

voyoient les candélabres de bronze doré, ouvrage d'un Cafiéri ou d'un Vassé, et images des chandeliers mystiques du Roi-poëte; ici les Vertus cardinales assises soutenoient le lutrin triangulaire; des lyres accompagnoient ses faces, un globe terrestre le couronnoit, et un aigle d'airain, surmontant ces belles allégories, sembloit, sur ses ailes déployées, emporter nos prières vers les cieux. Par-tout se présentoient et des chaires légèrement suspendues, et des vases surmontés de flammes, et des balcons, et de hautes torchères, et des balustres en marbre, et des stalles sculptés par les Charpentier et les Dugoulon, et des lampadaires arrondis par les Ballin, et des Saints-Sacremens de vermeil, dessinés par les Bertrand et les Cotte. Quelquefois les débris des temples des dieux du mensonge servoient à décorer le temple du vrai Dieu; les bénitiers de Saint-Sulpice étoient deux urnes sépulcrales apportées d'Alexandrie: les bassins, les patennes, les eaux lustrales rappeloient à tous momens les sacrifices antiques; et toujours venoient se mêler, sans se confondre, les souvenirs de ce que la Grèce eut de plus beau, aux sublimes réminiscences d'Israël.

Enfin, les lampes et les fleurs qui décoroient nos églises, servoient à perpétuer la mémoire de ces temps de persécutions, où les fidèles se rassembloient pour prier dans les tombeaux. On croyoit voir ces premiers chrétiens, allumant furtivement

PARTIE IV.
Culte.

LIVRE I.
Eglises, ornemens, chants, prières, solemnités, etc.

leur flambeau sous des arches funèbres, et les jeunes filles apportant des fleurs, pour parer l'autel des catacombes : un pasteur tout éclatant d'indigence et de bonnes œuvres, consacroit ces dons chétifs au Seigneur. C'étoit alors le véritable règne de Jésus-Christ, le Dieu des petits et des misérables; son autel étoit pauvre comme ses serviteurs. Mais si les *calices étoient de bois,* les *prêtres étoient d'or,* comme parle Saint Boniface, et jamais on n'a vu tant de vertus parmi les chrétiens, que dans ces âges où, pour bénir le Dieu de la lumière et de la vie, il falloit se cacher dans la nuit et dans la mort.

CHAPITRE III.

Des Chants et des Prières.

On reproche au culte catholique d'employer dans ses chants et ses prières une langue étrangère au peuple : comme si l'on prêchoit en latin, et que l'office ne fût pas traduit dans tous les livres d'église. D'ailleurs, si la religion, aussi mobile que les hommes, eût changé d'idiôme avec eux, comment aurions-nous connu les ouvrages de l'antiquité ? Telle est l'inconséquence de notre humeur, que nous allons blâmant ces mêmes coutumes, auxquelles nous sommes redevables d'une partie de nos sciences et de nos plaisirs.

Mais, à ne considérer l'usage de l'église Romaine, que sous ses rapports immédiats, nous ne voyons pas ce que la langue de Virgile conservée dans notre culte (et même en certains temps et en certains lieux la langue d'Homère) peut avoir de si déplaisant ? Nous croyions qu'une langue antique et mystérieuse, une langue qui ne varie plus avec les siècles, convenoit assez bien au culte de l'Etre éternel, incompréhensible, immuable. Et puisque le sentiment de nos maux nous force d'élever, vers le Roi des Rois, une voix suppliante, n'étoit-il pas tout simple qu'on lui parlât dans le plus bel idiôme de la terre, et dans celui-là même où les nations prosternées adressoient leurs humbles prières aux Césars ?

De plus, (et c'est une chose assez remarquable) les oraisons en langue latine semblent redoubler le sentiment religieux de la foule. Ne seroit-ce point un effet naturel de notre penchant au secret ? Dans le tumulte de ses pensées et des misères qui assiègent sa vie, l'homme, en prononçant des mots peu familiers ou même inconnus, croit demander toutes les choses qui lui manquent et qu'il ignore ; le vague de sa prière en fait le charme, et son ame inquiète, qui sait peu ce qu'elle desire, aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins.

Il reste donc à examiner ce qu'on appelle la *niaiserie* et la *barbarie* des cantiques saints.

On convient assez généralement que dans

le genre lyrique, les Hébreux sont fort supérieurs aux autres peuples de l'antiquité : ainsi l'église qui chante tous les jours les pseaumes et les leçons des prophètes, a donc premièrement un très-beau fond de cantiques. On ne devine pas trop, par exemple, ce que ceux-ci peuvent avoir de *niais* ou de *barbare*.

« N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde, etc. »(1)

« Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille, etc. »

« J'ai vu mes tristes journées
» Décliner vers leur penchant, » etc. (2)

L'église trouve une autre source de chants dans les évangiles et dans les épîtres des apôtres. Racine, en imitant ces *proses* (3), a pensé, comme Malherbe et Rousseau, qu'elles étoient dignes de tous les efforts de sa muse. S. Chrysostôme, S. Ambroise, Coffin et Santeuil ont réveillé à leur tour la lyre grecque et latine dans les tombeaux d'Alcée et d'Horace. Vigilante à louer le Seigneur, la religion mêle au matin ses concerts à ceux de l'aurore.

Splendor paternæ gloriæ, etc.

Source ineffable de lumière,
Verbe, en qui l'Eternel contemple sa beauté,
Astre, dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté,
Lève-toi, soleil adorable, etc.

(1) Malh.
(2) Rouss.
(3) *Voyez* le cantique tiré de S. Paul.

Avec le soleil couchant l'église chante encore (*) :

Cœli Deus sanctissime.

Grand Dieu, qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée,
Peins le cintre des cieux.

Cette musique d'Israël, sur la lyre de Racine, ne laisse pas d'avoir quelque charme : on croit moins entendre un son réel, que cette *voix morale et mélodieuse*, qui, selon Platon, réveille au matin les hommes épris de la vertu, *en chantant de toute sa force dans leurs cœurs*.

Mais, sans avoir recours à ces hymnes, les prières les plus communes de l'église sont admirables ; il n'y a que l'habitude de les répéter dès notre enfance, qui nous puisse empêcher d'en sentir la beauté. Tout retentiroit d'acclamations, si l'on trouvoit dans Platon ou dans Sénèque, une profession de foi aussi simple, aussi pure, aussi claire que celle-ci.

« Je crois en un seul Dieu, père tout-
» puissant, créateur du ciel et de la terre,
» et de toutes choses visibles et invisibles. »

L'oraison dominicale est l'ouvrage même d'un Dieu qui connoissoit tous nos besoins ; qu'on en pèse bien les paroles :

« *Notre Père qui es aux cieux ;* »
Reconnoissance d'un Dieu unique.

(*) Voyez la note O à la fin du volume.

PARTIE IV.
Culte.
LIVRE I.
Eglises, ornemens, chants, prières, solemnités, etc.

« *Que ton nom soit sanctifié ;* »

Culte qu'on doit à la Divinité : vanité des choses du monde ; Dieu seul mérite d'être sanctifié.

« *Que ton règne nous arrive ;* »

Immortalité de l'ame.

« *Que ta volonté soit faite sur la terre* » *comme au ciel :* »

Mot sublime, qui comprend tous les attributs de la divinité ; sainte résignation qui embrasse tout l'ordre physique et moral de l'univers.

« *Donne-nous aujourd'hui notre pain* » *quotidien ;* »

Comme cela est touchant et philosophique ! Quel est le seul besoin réel de l'homme? Un peu de pain ; encore il ne le lui faut qu'*aujourd'hui* (*hodiè*) ; car demain existera-t-il ?

« *Et pardonne-nous nos offenses, comme* » *nous les pardonnons à ceux qui nous ont* » *offensés ;* »

C'est la morale et la charité en deux mots.

« *Ne nous laisse point succomber à la* » *tentation ; mais délivre-nous du mal.* »

Voilà le cœur humain tout entier ; voilà l'homme et toute sa foiblesse ! Qu'il ne demande point des forces pour vaincre ; qu'il ne prie que pour n'être point attaqué, que pour ne point souffrir. Celui qui a fait la nature humaine, pouvoit seul la connoître aussi bien.

Nous ne parlerons point de la salutation angélique, véritablement pleine de grâce,

ni de cette confession que le chrétien fait chaque jour aux pieds de l'Eternel. Jamais les loix ne remplaceront la moralité d'une telle coutume. Songe-t-on quel frein c'est pour l'homme que cet aveu pénible, qu'il renouvelle matin et soir : *J'ai péché par mes pensées, par mes paroles, par mes œuvres*. Pythagore avoit recommandé une pareille confession à ses disciples : il étoit réservé au christianisme de réaliser tous ces beaux songes de vertu, que rêvoient les sages de Rome et d'Athènes.

En effet, le christianisme est à-la-fois une sorte de secte philosophique, et une antique législation. Delà lui viennent les abstinences, les jeûnes, les veilles, dont on retrouve des traces dans les anciennes républiques, et que pratiquoient les écoles savantes de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce : plus on examine le fond de la question, plus on est convaincu que la plupart des insultes prodiguées au culte chrétien, retombent sur l'antiquité. Mais revenons aux prières.

Les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition disposoient encore le cœur à la vertu : les oraisons des diverses cérémonies chrétiennes, relatives à des objets civils ou religieux, ou même à de simples accidens de la vie, présentoient des convenances parfaites, des sentimens elevés, de grands souvenirs, et un style à-la-fois simple et magnifique. A la messe des noces, le prêtre lisoit l'épître de saint Paul : *Mes frères, que les femmes soient soumises à*

PARTIE IV. Culte. — LIVRE I. Eglises, ornemens, chants, prières, solemnités, etc.

leurs maris comme au Seigneur; et à l'évangile : « *En ce temps-là, les Pharisiens » s'approchèrent de Jésus pour le tenter, » et lui dirent, est-il permis à un homme » de quitter sa femme?... Il leur répondit: » Il est écrit que l'homme quittera son » père et sa mère, et s'attachera à sa » femme.* »

A la bénédiction nuptiale, le célébrant, après avoir répété les paroles que Dieu même prononça sur Adam et sur Eve : *crescite et multiplicamini*, ajoutoit : . . . .
. . . .
« O Dieu ! unissez, s'il vous plaît, les es- » prits de ces époux, et versez dans leurs » cœurs une sincère amitié. Regardez d'un » œil favorable votre servante... Faites que » son joug soit un joug d'amour et de paix; » faites que, chaste et fidèle, elle suive » toujours l'exemple des femmes fortes; » qu'elle se rende aimable à son mari » comme Rachel; qu'elle soit sage comme » Rebecca; qu'elle jouisse d'une longue vie, » et qu'elle soit fidèle comme Sara... qu'elle » obtienne une heureuse fécondité; qu'elle » mène une vie pure et irréprochable, afin » d'arriver au repos des saints et au royaume » du ciel : faites, Seigneur, qu'ils voient » tous deux les enfans de leurs enfans jus- » qu'à la troisième et quatrième générations, » et qu'ils parviennent à une heureuse » vieillesse. »

A la cérémonie *des relevailles*, on chantoit le pseaume *Nisi Dominus* : « Si l'Eter-

» nel ne bâtit la maison, c'est en vain que » travaillent ceux qui la bâtissent. »

A la cérémonie de la *commination*, ou de la dénonciation de la colère céleste au commencement du carême, on prononçoit ces malédictions du Deutéronome :

« Maudit celui qui a méprisé son père et » sa mère.

« Maudit celui qui égare l'aveugle en » chemin, etc. »

Dans la visite aux malades, le prêtre disoit en entrant :

Paix à cette maison et à ceux qui l'habitent. Puis au chevet du lit de l'infirme :

« Père de miséricorde, conserve et retiens » ce malade dans le corps de ton église, » comme un de ses membres. Aies égard à » sa contrition, reçois ses larmes, soulage » ses douleurs, selon que tu connoîtras lui » être salutaire. »

Ensuite il lisoit le pseaume *In te, Domine :* « Seigneur, je me suis retiré vers toi, déli- » vre-moi par ta justice. »

Quand on se rappelle que c'étoient presque toujours des misérables que le prêtre alloit ainsi visiter sur la paille, combien ces oraisons chrétiennes paroissent encore plus divines !

Tout le monde connoît les belles prières des *Agonisans*. On y lit d'abord l'oraison PROFICISCERE : *Sortez de ce monde, ame chrétienne.* Ensuite cet endroit de la Passion : *En ce temps-là, Jésus étant sorti, s'en alla à la montagne des Oliviers*, etc.

puis le pseaume *Miserere meî ;* puis cette lecture de l'Apocalypse : *En ces jours-là j'ai vu des morts, grands et petits, qui comparurent devant le trône,* etc. enfin, la fameuse vision d'Ezéchiel : *la main au Seigneur fut sur moi, et m'ayant mené dehors par l'esprit du Seigneur, elle me laissa au milieu d'une campagne qui étoit toute couverte d'ossemens. Alors le Seigneur me dit : prophétise à l'esprit ; fils de l'homme, dites à l'esprit : Venez des Quatre-Vents, et soufflez sur ces morts, afin qu'ils revivent,* etc.

Pour les incendies, pour les pestes, pour les guerres, pour toutes sortes de calamités, il y avoit des prières marquées. Nous nous souviendrons toute notre vie d'avoir entendu lire, pendant un naufrage où nous nous trouvions nous-mêmes engagés, le pseaume *Confitemini Domino :* « Confessez » le Seigneur, parce qu'il est bon. ». . . .

« Il commande, et le souffle de la tem» pête s'est élevé, et les vagues se sont » amoncelées... Alors les mariniers crient » vers le Seigneur, dans leur détresse, et » il les tire de danger.

» Il arrête la tourmente, et la change en » calme, et les flots de la mer s'appaisent. »

Vers le temps de Pâque, Jérémie, avec toutes ses plaintes, sortoit de la poudre de Sion pour pleurer le Fils de l'homme. L'église empruntoit ce qu'il y a de plus beau et de plus mélancolique dans les Pères, et dans l'Ancien et le Nouveau Testament,

afin d'en composer les chants de cette Semaine consacrée au plus grand des mystères, qui est aussi la plus grande des douleurs. Il n'y avoit pas jusqu'aux litanies qui n'eussent des cris ou des élans admirables, témoin ces versets *des litanies de la Providence*.

« Providence de Dieu, consolation de l'ame pélerine.
» Providence de Dieu, espérance du pécheur délaissé.
» Providence de Dieu, calme dans les tempêtes.
» Providence de Dieu, repos du cœur, etc.
» Ayez pitié de nous. »

Enfin, nos vieux cantiques gaulois, les noëls même de nos bons aïeux, avoient aussi leur mérite; on y sentoit la naïveté, et comme la fraîcheur de la Foi. Pourquoi dans nos missions de campagne, étoit-on tout attendri, lorsque des laboureurs venoient à chanter au *salut* :

Adorons tous, ô mystère ineffable!
Un Dieu caché, etc.

C'est qu'il y avoit dans ces voix champêtres un accent irrésistible de vérité et de conviction. Les noëls qui peignoient les scènes rustiques, avoient un tour plein de grâce dans la bouche de la paysanne. Quand le bruit du fuseau accompagnoit ses chants, que ses enfans, appuyés sur ses genoux, écoutoient avec une grande attention, l'histoire de l'Enfant-Jésus et de sa crèche; on auroit en vain cherché des airs plus doux, et une religion plus convenable à une mère.

Partie IV. Culte. — Livre I. Eglises, ornemens, chants, prières, solemnités, etc.

CHAPITRE IV.

Des Solemnités de l'Eglise.

Du Dimanche.

Nous avons déja fait remarquer (1) la beauté de ce septième jour, qui correspond à celui du repos du Créateur; cette division du temps fut connue de la plus haute antiquité. Il importe peu de savoir à présent si c'étoit une obscure tradition de la création, transmise au genre humain par les enfans de Noé, ou si les pasteurs retrouvèrent cette division par l'observation des planètes ; mais il est du moins certain qu'elle est la plus parfaite qu'aucun législateur ait employée. Indépendamment de ses justes relations avec la force des hommes et des animaux, elle a ces grandes harmonies géométriques que les anciens cherchoient toujours à établir entre les loix particulières et les loix générales de l'univers : elle donne le six pour le travail, et le six, par deux simples multiplications, engendre les trois cent soixante jours de l'année antique, et les trois cent soixante degrés de la circonférence. On pouvoit donc trouver magnificence et philosophie dans cette loi religieuse, qui divisoit le cercle de nos labeurs, ainsi que le cercle décrit par les astres dans leur révolution; comme si l'homme n'avoit

(1) Première Partie, liv. II, chap. I.

d'autre terme de ses fatigues que la consommation des siècles, ni de moindres espaces à remplir de ses douleurs, que tous les temps.

. Le calcul décimal peut convenir à un peuple mercantile ; mais il n'est ni beau, ni commode dans les autres rapports de la vie, et dans les grandes équations célestes. La nature l'emploie rarement, il gêne l'année et le cours du soleil, et la loi de la pesanteur, ou de la gravitation, (peut-être l'unique loi de l'univers), s'accomplit par le *quarré*, et non par le *quintuple* des distances. Il ne s'accorde pas davantage avec la naissance, la croissance et le développement des espèces : presque toutes les femelles portent par le trois, le neuf, le douze, qui appartiennent au calcul seximal (1).

On sait maintenant, par expérience, que le cinq est un jour trop près, et le dix un jour trop loin pour le repos. La terreur qui a pu tout en France, n'a jamais pu forcer le paysan à remplir la décade, parce qu'il y a impuissance absolue dans les forces humaines, et même, comme on l'a remarqué, dans les forces des animaux. Le bœuf ne peut labourer neuf jours de suite ; au bout du sixième, ses mugissemens semblent demander les heures marquées par le Créateur, pour le repos général de la nature (2).

(1) *Vid.* Buffon.

(2) Les paysans disoient : « Nos bœufs connoissent le dimanche, et ne veulent pas travailler ce jour-là. »

PARTIE IV.
Culte.
LIVRE I.
Eglises, ornemens, chants, prières, solemnités, etc.

Le dimanche réunissoit tous les avantages, car il étoit à-la-fois un jour de plaisir et de religion. Il faut, sans doute, que l'homme se délasse de ses travaux; mais comme il ne peut être atteint dans ses loisirs par la loi civile, le soustraire en ce moment à la loi religieuse, c'est le délivrer de tout frein, c'est le replonger dans l'état de nature, et lâcher tout-à-coup une espèce de sauvage au milieu de la société. C'étoit pour prévenir ce danger, que les anciens mêmes avoient fait aussi du jour de *repos* un jour *religieux*; et le christianisme avoit consacré cet exemple.

Cependant cette grande journée de la bénédiction de la terre, cette mystérieuse journée du repos de Jéhovah, choqua les esprits de cette convention, *qui avoit fait alliance avec la mort, parce qu'elle étoit digne d'une telle société* (1). Après six mille ans d'un consentement universel, après soixante siècles d'Hozannah, la sagesse des Danton, levant la tête, osa juger mauvais l'ouvrage que l'Eternel avoit trouvé bon. Elle crut qu'en nous replongeant dans le chaos, elle pourroit substituer la tradition de ses ruines et de ses ténèbres, à celle de la naissance de la lumière et de l'ordre des mondes; elle voulut séparer le peuple François des autres peuples, et en faire, comme les Juifs, une caste ennemie du genre humain;

(1) Sap. cap. 1, v. 16.

un dixième jour, auquel s'attache pour tout honneur la mémoire de Roberspierre, vint remplacer cet antique sabbath, lié au souvenir du berceau des temps; ce jour sanctifié par la religion de nos pères, chômé par cent millions de chrétiens sur la surface du globe, fêté par les saints et les milices célestes, et, pour ainsi dire, gardé par Dieu même, dans les siècles de l'Eternité.

CHAPITRE V.

Explication de la Messe.

Il y a un argument si simple et si naturel, en faveur des cérémonies de la messe, que l'on ne conçoit pas comment il est échappé aux catholiques dans leurs disputes avec les protestans. Qu'est-ce qui constitue le culte dans une religion quelconque? C'est *le sacrifice*. Toute religion qui n'a pas de sacrifice, n'a pas de culte proprement dit. Cette vérité est incontestable, puisque chez toutes les nations de la terre les cérémonies religieuses sont nées du sacrifice, et que ce n'est pas le sacrifice qui est sorti des cérémonies religieuses. D'où il faut conclure que le seul peuple chrétien, qui ait un culte réel, est celui qui conserve une immolation.

Le principe étant reconnu, on s'attachera peut-être à combattre la forme. Si toute l'objection se réduit à ces termes, il n'est

PARTIE IV. Culte. LIVRE I. Eglises, ornemens, chants, prières, solemnités, etc.

pas difficile de prouver que la messe est le plus beau, le plus mystérieux et le plus divin des sacrifices.

Une tradition, répandue sur toute la terre, nous apprend que la créature s'est jadis rendue coupable envers le Créateur. Delà toutes les nations ont cherché à appaiser le ciel; toutes ont cru qu'il falloit une victime; toutes en ont été si persuadées, qu'elles ont commencé par immoler l'homme lui-même: c'est le sauvage qui eut d'abord recours à ce terrible sacrifice, comme étant plus près, par sa nature, de la sentence originelle, qui demandoit la mort de l'homme.

Aux victimes humaines, on substitua dans la suite le sang des animaux; mais dans les grandes calamités on revenoit encore à la première coutume; des oracles revendiquoient les enfans mêmes des rois: Jhephté, Isaac, Iphigénie furent réclamés par un ciel courroucé: Curtius et Codrus se dévouèrent pour Rome et Athènes. Dans plusieurs religions, et même dans le christianisme primitif, un prêtre se condamnoit à une réclusion volontaire où il passoit toute sa vie à prier pour le peuple, et à s'offrir pour lui en holocauste. Quand on soutiendroit que les nations n'ont eu recours aux sacrifices que par le sentiment de leur misère, qui leur montroit un génie malfaisant dans les désordres de la nature (génie qu'ils espéroient d'appaiser) loin d'expliquer ainsi la doctrine des expiations, elle n'en devient que plus mystérieuse; car pourquoi

ce génie malfaisant? A quiconque n'admet pas une chûte originelle, l'existence du mal moral est inexplicable.

L'homme reste toujours le même, mais la société vieillit; avec une raison plus mûre, il faut des institutions plus sages. Le sacrifice humain dut s'abolir le premier, parce qu'il appartenoit à l'état de nature, où l'homme est presque tout *physique;* on continua long-temps à verser le sang des animaux : mais quand l'homme, enfin, vint à réfléchir sur lui-même, et sur l'ordre des choses divines, il s'apperçut de l'insuffisance du sacrifice matériel; il comprit que le sang des boucs et des génisses ne pouvoit racheter un être intelligent et capable de vertu. Il chercha donc une Hostie plus digne de la nature humaine. Déja les philosophes enseignoient que les dieux ne se laissent point toucher par des hécatombes, et qu'ils n'acceptent que l'offrande d'un cœur humilié : Jésus-Christ confirma ces notions vagues de la raison. L'Agneau mystique, dévoué pour le salut universel, remplaça le premier né des brebis, et à l'immolation de l'homme *physique,* fut à jamais substituée l'immolation des passions, ou le sacrifice de l'homme *moral.*

Plus on approfondit le christianisme, plus on remarque, qu'il n'est que le développement des lumières naturelles, et le résultat nécessaire de la vieillesse de la société. Qui pourroit aujourd'hui souffrir le sang infect des animaux autour d'un autel, et croire

que la dépouille d'un bœuf rend le ciel favorable à nos prières? Mais l'on conçoit fort bien qu'une victime spirituelle, offerte chaque jour pour les péchés des hommes, peut être agréable au Seigneur.

Cependant, pour la conservation du culte extérieur, il falloit un signe, symbole de la victime morale. Jésus-Christ, avant de quitter la terre, pourvut à la grossièreté de nos sens, qui ne peuvent se passer de l'objet matériel; il institua l'Eucharistie, où, sous les espèces visibles du pain et du vin, il cacha l'offrande invisible de son sang et de nos cœurs. Telle est l'explication du sacrifice chrétien; explication qui ne blesse ni le bon sens, ni la philosophie; et si le lecteur veut la méditer un moment, peut-être lui ouvrira-t-elle quelques nouvelles vues sur les saints abymes de nos mystères.

CHAPITRE VI.

Cérémonies et Prières de la Messe.

Il ne reste donc plus qu'à justifier les rites du sacrifice (*). Or, supposons que la messe est une cérémonie antique, dont on trouve les prières et la description dans les jeux séculaires d'Horace, ou dans quelques tragédies grecques; comme nous ferions admirer ce dialogue qui ouvre le sacrifice chrétien?

(*) Voyez la note P à la fin du volume.

℣. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu.*

℟. *Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

℣. *Faites luire votre lumière et votre vérité; elles m'ont conduit dans vos tabernacles et sur votre montagne sainte.*

℟. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

℣. *Je chanterai vos louanges sur la harpe, ô Seigneur! mais, mon ame, d'où vient ta tristesse, et pourquoi me troubles-tu?*

℟. *Espérez en Dieu*, etc.

Ce dialogue est un véritable poëme lyrique entre le prêtre et le cathécumène; le premier, plein de jours et d'expérience, gémissant sur la misère de l'homme, pour lequel il va offrir le sacrifice; le second, rempli d'espoir et de jeunesse, chantant la victime par qui il sera racheté.

Suit le *Confiteor*, prière admirable par sa moralité. Le prêtre implore la miséricorde du Tout-puissant pour le peuple et pour lui-même.

Le dialogue recommence.

℣. *Seigneur, écoutez ma prière!*

℟. *Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.*

Alors le sacrificateur monte à l'autel, s'incline, et baise avec respect la pierre sacrée, qui dans les anciens jours cachoit les os des martyrs.

• Souvenir des catacombes.

En ce moment le prêtre est saisi d'un feu divin : comme les prophètes d'Israël, il

entonne le cantique chanté par les anges sur le berceau du Sauveur, et dont Ezéchiel entendit une partie dans la nue.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel, » et paix aux hommes de bonne volonté sur » la terre ! Nous vous louons, nous vous » bénissons, nous vous adorons, roi du » ciel, dans votre gloire immense ! etc. »

L'épître succède au cantique. L'ami du Rédempteur du monde, Jean, fait entendre des paroles pleines de douceur, ou le sublime Paul, insultant à la mort, découvre les mystères de l'Etre suprême. Prêt à lire une leçon de l'évangile, le prêtre s'arrête, et supplie l'Eternel de purifier ses lèvres avec le charbon de feu dont il toucha les lèvres d'Isaïe. Alors les paroles de J. C. retentissent dans l'assemblée ; c'est le jugement sur la femme adultère ; c'est le Samaritain versant le baume dans les plaies du voyageur ; ce sont les petits enfans bénis dans leur innocence.

Que peuvent faire le prêtre et l'assemblée, après avoir entendu de telles paroles ? Déclarer sans doute qu'ils croient fermement à l'existence d'un Dieu, qui laissa de tels exemples à la terre. Le symbole de la foi est donc chanté en triomphe : la philosophie qui se pique d'applaudir aux grandes choses, auroit dû remarquer que c'est la première fois que tout un peuple a professé publiquement le dogme de l'unité d'un Dieu : *Credo in unum Deum.*

Cependant le sacrificateur prépare l'hos-

tie sans tache, *pour lui, pour les vivans, pour les morts*. Il présente le calice : « *Sei-*
» *gneur, nous vous offrons la coupe de*
» *notre salut.* » Il bénit le pain et le vin.
» *Venez, Dieu éternel, bénissez ce sacri-*
» *fice.* » Il lave ses mains.

« *Je laverai mes mains entre les inno-*
» *cens... Oh! ne me faites point finir mes*
» *jours parmi ceux qui aiment le sang.* »

Souvenir des persécution.

Tout étant préparé, le célébrant se tourne vers le peuple, et dit :

« *Priez, mes frères.* »

Le peuple répond :

« *Que le Seigneur reçoive de vos mains*
» *ce sacrifice.* »

Le prêtre reste un moment en silence; puis tout-à-coup, annonçant l'éternité, *Per omnia saecula saeculorum*, il s'écrie :

« *Elevez vos cœurs!* »

Et mille voix répondent :

« *Habemus ad Dominum : Nous les éle-*
» *vons vers le Seigneur.* »

La préface est chantée sur l'antique récitatif de la tragédie grecque, et les Dominations, les Puissances, les Vertus, les Anges et les Séraphins sont invités à descendre avec la grande victime, et à répéter avec le chœur des fidèles, le triple *Sanctus* et l'*hozannah* éternel.

Enfin l'on touche au moment terrible. Le *canon*, où la loi éternelle est gravée, vient de s'ouvrir; la consécration s'achève par les paroles mêmes de J. C. *Seigneur*,

Partie IV. Culte. Livre I. Eglises, ornemens, chants, prières, solemnités, etc.

dit le prêtre, en s'inclinant profondé-» ment, *que l'hostie sainte vous soit agréa-» ble comme les dons d'Abel le juste,* » *comme le sacrifice d'Abraham notre* » *patriarche, comme celui de votre grand-» prêtre Melchisédech; nous vous sup-» plions d'ordonner que ces dons soient* » *portés à votre autel sublime, par les* » *mains de votre ange, en présence de* » *votre divine majesté!* »

A ces mots le mystère ineffable s'accomplit, l'agneau descend pour être immolé :

« O moment solemnel! ce peuple prosterné,
» Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
» Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques,
» Cette lampe d'airain, qui dans l'antiquité,
» Symbole du soleil et de l'éternité,
» Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue;
» La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
» Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel,
» Et de jeunes beautés, qui sous l'œil maternel
» Adoucissent encor par leur voix innocente
» De la religion la pompe attendrissante;
» Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
» L'invisible union de la terre et des cieux,
» Tout enflammé, agrandit, émeut l'homme sensible :
» Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
» Où sur des harpes d'or l'immortel Séraphin,
» Au pied de Jéhovah, chante l'hymne sans fin.
» Alors de toutes parts un Dieu se fait entendre;
» Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre :
» Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir. » (1)

(1) *Fête de la Mort*, par M. de Fontanes. M. de

CHAPITRE VII.

La Fête-Dieu.

Il n'en est pas des fêtes chrétiennes comme des cérémonies débordées du paganisme; on n'y traîne pas en triomphe un bœuf-dieu, un bouc sacré; on n'est pas obligé, sous peine d'être mis en pièces, d'adorer un chat ou un crocodile, ou de se rouler ivre dans les rues, en poussant des hurlemens, en commettant toutes sortes d'abominations, pour Vénus, Flore ou Bacchus : dans nos solemnités, tout est essentiellement moral. Si l'église en a seulement banni les danses (1), c'est qu'elle sait combien de passions se cachent sous ce plaisir, en apparence innocent : le Dieu des chrétiens ne demande que les élans du cœur, et les mouvemens égaux d'une ame que règle le paisible concert des vertus. Et quelle est, par exemple, la solemnité payenne qu'on peut opposer à la fête où l'église célèbre le nom du Seigneur (*)?

la Harpe a dit que ce sont-là vingt des plus beaux vers de la langue françoise; nous ajouterons seulement qu'ils peignent avec la dernière exactitude le sacrifice chrétien.

(1) Elles sont cependant en usage dans quelques pays, comme dans l'Amérique méridionale, parce que parmi les Sauvages chrétiens il règne encore une grande innocence.

(*) Voyez la note Q à la fin du volume.

PARTIE IV. Culte. — LIVRE I. Eglises, ornemens, chants, prières, solemnités, etc.

Aussitôt que la nouvelle aurore a annoncé la fête du Roi du monde, les maisons se couvrent de tentures, les rues se jonchent de fleurs, et les joyeuses clameurs des cloches appellent au temple la troupe innombrable des fidèles. Le signal est donné, tout s'ébranle, et la pompe religieuse commence à défiler dans un ordre solemnel.

On voit paroître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées des images des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être adorés des rois pour leurs vertus : sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre.

Après ces groupes populaires, on voit s'élever le saint étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents, s'avance sur deux files une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfans du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires; quelquefois des prélats revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore la chaîne religiense. Enfin, le pontife de la fête apparoît seul dans le lointain. Ses mains soutiennent en tremblant la radieuse Eucharistie, qui se montre sous un dais, à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller

sous un nuage d'or, au bout d'une avenue toute illuminée de ses feux.

Cependant des groupes d'adolescens marchent entre les rangs de la procession; les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres les vases des parfums. Au signal répété par le maître des pompes, ces ames pures se retournent vers l'image du soleil éternel, et font voler des roses effeuillées sur son passage. Des lévites, en tuniques blanches, balancent devant le Très-Haut, les urnes flottantes des feux. Alors des chants pieux s'élèvent le long des lignes saintes : le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent aux nations de la terre, que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalles, les voix et les instrumens se taisent, et un silence aussi majestueux que celui des grandes mers, dans un jour de calme, règne parmi cette multitude recueillie; on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissans.

Mais où va-t-il ce Dieu redoutable, dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté? Il va se reposer sous des tentes de lin blanc, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocens et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfans le précèdent; les juges, les guerriers, les potentats le suivent. Il marche ainsi entre la simplicité et la grandeur, comme en ce beau mois qu'il a choisi pour

sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et la saison des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitans, dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie : le nouveau-né tend ses bras au Jésus de la montagne, et le vieillard penché vers la tombe, se sent tout-à-coup délivré de ses craintes ; il ne sait quelle assurance de vie le remplit d'une joie immense à la vue du Dieu vivant.

Toutes ces solemnités du christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux grandes scènes de la nature. La fête du Créateur arrive, au moment où la terre et le ciel déclarent toute sa puissance, où les bois et les champs fourmillent des générations nouvelles : tout est uni par les plus doux liens ; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes.

La chûte des feuilles, au contraire, amène la fête des Morts pour l'homme, qui tombe comme la feuille des bois.

Si la Nativité du Sauveur est placée au milieu de l'hiver et de la nuit, c'est que la création de l'univers moral devoit ressembler à la création de l'univers physique, et sortir du sein du chaos et des ombres.

Au printemps, l'église déploie dans nos hameaux une pompe charmante. La Fête-Dieu convient davantage aux splendeurs des cours, et les Rogations aux naïvetés du village. L'homme rustique sent avec joie son ame s'ouvrir aux bénignes influences

de la religion, et sa glèbe aux rosées du ciel : heureux celui qui portera des moissons utiles, et dont le cœur humble s'inclinera sous ses propres vertus, comme le chaume sous le grain dont il est chargé !

CHAPITRE VIII.

Des Rogations.

Les cloches du hameau s'étant fait entendre, les villageois quittent à l'instant leurs travaux. Le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt : les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfans, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines pour se rendre à la pompe rustique.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt s'avance du lieu voisin tout le clergé destiné à la cérémonie; c'est quelque vieux pasteur qui n'est connu que par le nom de *curé*, et ce nom vénérable dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple, que le père laborieux du troupeau. Il sort de son presbytère, bâti tout auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans sa demeure comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent, et ceux qui sortent

de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent tout l'héritage de ce Roi des sacrifices.

Cependant l'apôtre de l'évangile, couvert d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : *Mes enfans, mes chers enfans;* et c'est-là tout le secret de l'éloquence du Chrysostôme champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à défiler en chantant : « *Vous sortirez avec plaisir, et vous serez reçu* » *avec joie; les collines bondiront, et* » *vous entendront avec joie.* » L'étendart des saints, l'antique bannière des temps chevaleresques ouvre la carrière au troupeau, qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés, et coupés profondément par la roue des chars rustiques; on franchit de hautes barrières, formées d'un seul tronc d'arbre; on voyage le long d'une haie d'aubépine, où bourdonne l'abeille, où sifflent les bouvreuils et les merles. Tous les arbres, au défaut de leurs feuilles, étalent l'espérance de leurs fruits; la nature entière est un bouquet de fleurs. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour-à-tour les hymnes des laboureurs, qui suivent les replis de l'écharpe diaprée, que la main du Créateur a jetée sur les campagnes. Eton-

nés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des bleds nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance, pour voir passer la pompe villageoise.

Dans cette fête, on n'invoque point les saints; mais les anges, parce que ces bienfaisans génies sont apparemment chargés de présider aux moissons, aux fontaines, aux rosées, aux fleurs et aux fruits de la terre (1).

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage : la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre, fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré celui qui dirige les soleils, et qui garde dans ses *trésors, les vents* du midi et les tièdes ondées! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les vieillards de la paroisse viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête que l'église a calculée avec le retour du mois le plus doux, et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les bleds germer dans la terre, et les plantes croître et se développer : des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur des anges champêtres dont on a imploré le secours; et les soupirs du rossignol par-

(1) C'est l'opinion de la plupart des Pères de l'Eglise.

viennent jusqu'à l'oreille des vieillards, assis non loin des tombeaux.

CHAPITRE IX.

De quelques Fêtes Chrétiennes.

Les Rois, Noël, etc.

Ceux qui n'ont jamais reporté leurs cœurs vers ces temps de foi, où un acte de religion étoit une fête de famille, et qui méprisent des plaisirs qui n'ont pour eux que leur innocence; ceux-là, sans mentir, sont bien à plaindre. Du moins, en nous privant de ces simples amusemens, nous donneront-ils quelque chose ? Hélas ! ils l'ont essayé. La convention eut ses jours sacrés; alors la famine étoit appelée *sainte*, et l'*hozannah* étoit changé dans le cri de *vive la mort!* Chose étrange! des hommes puissans, parlant au nom de l'égalité, et de toutes les passions, n'ont jamais pu fonder une fête; et le saint le plus obscur, qui n'avoit jamais prêché que pauvreté, obéissance, renoncement aux biens de la terre, avoit sa solemnité, au moment même où son culte exposoit la vie. Apprenons par là, que toute fête qui se rallie à la religion, aux caractères des mœurs et à la mémoire des bienfaits, est la seule qui soit durable. Il ne suffit pas de dire aux hommes, *réjouissez-vous*, pour qu'ils se réjouissent. On ne crée pas des jours de plaisir, comme des jours de deuil, et l'on ne commande pas

les ris aussi facilement qu'on peut faire couler les larmes.

Tandis que la statue de Marat remplaçoit celle de S. Vincent-de-Paule, tandis qu'on célébroit toutes ces pompes, dont les anniversaires sont marqués dans nos fastes comme des jours d'éternelle douleur, quelque pieuse famille chômoit en secret une bonne fête chrétienne, et la religion mêloit encore un peu de joie à tant de tristesse. Les cœurs simples ne se rappellent point sans attendrissement ces heures d'épanchement, où toutes les familles se rassembloient autour des gâteaux, qui retraçoient les présens des Mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année, au fond de son appartement, reparoissoit dans ce grand jour, comme la divinité du foyer paternel. Ses petits enfans, qui depuis long-temps ne rêvoient que la fête attendue, entouroient ses genoux, et le rajeunissoient de leur jeunesse. Tous les fronts respiroient la gaîté; tous les cœurs étoient épanouis: la salle du festin étoit merveilleusement décorée, et chacun prenoit un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux bruyans éclats de la joie, on tiroit au sort ses royautés, qui ne coûtoient ni soupirs, ni larmes; on se passoit ces sceptres, qui ne pesoient point dans la main de celui qui les portoit. Souvent une fraude, qui redoubloit l'allégresse des sujets et n'excitoit que les plaintes de la souveraine, faisoit tomber la fortune à la fille du lieu, et au fils du

voisin, dernièrement arrivé de l'armée. Les jeunes gens rougissoient, embarrassés qu'ils étoient de leur couronne, les mères sourioient, les pères se faisoient des signes, et l'aïeul vuidoit sa coupe à la nouvelle reine.

Or, le curé présent à la fête, recevoit, pour la distribuer avec d'autres secours, cette première part appelée la part des pauvres. Des jeux de l'ancien temps, un bal, dont quelque vieux serviteur étoit le premier musicien, prolongeoient les plaisirs dans les ombres, et la maison entière, nourrices, enfans, fermiers, domestiques et maîtres dansoient tous ensemble la ronde antique.

Ces scènes se répétoient dans toute la chrétienté, depuis le palais jusqu'à la chaumière; il n'y avoit point de laboureur qui ne trouvât moyen d'accomplir ce jour-là le souhait du Béarnois. Et quelle succession de jours heureux ! Noël, le premier jour de l'an, la fête des mages, les plaisirs qui précèdent la pénitence ! En ce temps-là les fermiers renouvelloient leur bail, les ouvriers recevoient leur paiement; c'étoit le moment des mariages, des présens, des charités, des visites; le client voyoit le juge, le juge, le client; les corps de métiers, les confrairies, les prévôtés, les cours de justice, les universités, les mairies, s'assembloient selon des usages Gaulois et de vieilles cérémonies : l'infirme et le pauvre étoient soulagés. L'obligation où

l'on étoit de recevoir son voisin à cette époque, faisoit qu'on vivoit bien avec lui le reste de l'année, et par ce moyen la paix et l'union régnoient dans la société.

On ne peut douter que ces institutions religieuses ne servissent puissamment au maintien des mœurs, en entretenant la cordialité et l'amour entre les parens. Nous sommes déja bien loin de ces temps, où une femme, à la mort de son mari, venoit trouver son fils aîné, lui remettoit les clefs, et lui rendoit les comptes de la maison, comme au chef de la famille. Nous n'avons plus cette haute idée de la dignité de l'homme, que nous inspiroit le christianisme. Les mères et les enfans aiment mieux tout devoir aux articles d'un contrat, que de se fier aux sentimens de la nature, et la loi est mise par-tout à la place des mœurs.

Ces fêtes chrétiennes avoient d'autant plus de charmes, qu'elles existoient de toute antiquité, et l'on trouvoit, avec plaisir, en remontant dans le passé, que nos aïeux s'étoient réjouis à la même époque que nous. Ces fêtes étant très-multipliées, il en résultoit que, malgré les chagrins de la vie, la religion avoit trouvé moyen de donner, de race en race, à des millions d'infortunés, quelques momens de bonheur.

Dans la nuit de la naissance du Messie, les troupes d'enfans qui adoroient la crêche, les églises illuminées et parées de fleurs, le peuple qui se pressoit autour du berceau de son Dieu, les chrétiens qui, dans une

chapelle retirée, faisoient leur paix avec le ciel, les alléluia joyeux, le bruit de l'orgue et des cloches, offroient une pompe pleine d'innocence et de majesté. Immédiatement après le dernier jour de nos excès, venoit la cérémonie redoutable des cendres, comme la mort le lendemain des plaisirs. « *O homme !* disoit le prêtre, *souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.* » L'officier qui se tenoit auprès des rois de Perse pour leur rappeler qu'ils étoient mortels, ou le soldat Romain qui abaissoit l'orgueil du triomphateur, ne donnoit pas de plus puissantes leçons.

Mais un volume ne suffiroit pas pour peindre en détail les seules cérémonies de la Semaine sainte ; on sait de quelle magnificence elles étoient dans la capitale du monde chrétien ; aussi nous n'entreprendrons point de les décrire. Qui pourroit représenter ce clergé en deuil, ces autels, ces temples voilés, ces cloches muettes, cette musique sublime, ces voix célestes chantant les douleurs de Jérémie, cette passion mêlée des plus incompréhensibles mystères, ce saint sépulcre environné d'un peuple abattu, ce pontife lavant les pieds des pauvres, ces épaisses ténèbres, ces silences entrecoupés de bruits formidables, enfin ce cri de victoire échappé tout-à-coup du tombeau, ce Dieu triomphant, qui ouvre la route du ciel aux ames délivrées, et qui laisse au chrétien vertueux sur la

terre, avec une religion divine, d'intarissables espérances.

CHAPITRE V.

FUNÉRAILLES.

Pompes Funèbres des Grands.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit dans la première partie de cet ouvrage, sur le dernier sacrement des chrétiens, on conviendra qu'il y a dans cette seule cérémonie, plus de véritables beautés que dans tout ce que nous connoissons du culte des morts, chez les anciens. Le religion chrétienne, n'envisageant dans l'homme, que ses fins divines, a rassemblé toutes ses sollicitudes autour du lit funèbre; elle a varié ses pompes selon le rang et les destinées de la victime, et par ce moyen elle a rendu plus douce à chacun cette dure, mais salutaire pensée de la mort, dont elle s'est plu à nourrir notre ame; ainsi une tendre colombe amollit d'abord dans son bec, le froment qu'elle présente à ses petits.

A-t-elle à s'occuper des funérailles de quelque puissance de la terre? ne craignez pas qu'elle manque de grandeur. Plus l'objet pleuré aura été malheureux, plus elle étalera de pompe autour de son cercueil, plus ses leçons seront éloquentes; elle seule pourra mesurer la hauteur et la chûte, et

dire ces sommets et ces abymes, d'où tombent et où disparoissent les rois.

Quand donc l'urne des douleurs a été ouverte, et qu'elle s'est remplie des larmes des monarques et des reines; quand de grandes cendres et de vastes malheurs ont englouti leurs doubles vanités dans un étroit cercueil; la religion assemble les fidèles dans quelque temple. Les voûtes de l'église, les autels, les colonnes, les saints se retirent sous des voiles funèbres. Au milieu de la nef s'élève un cercueil, environné de flambeaux qui brûlent en nombre mystique. La messe des funérailles s'est célébrée au pied de celui qui n'est point né, et qui ne mourra point. Les paroles de Job ont attristé les murs du temple, et des instrumens lugubres, des cloches drapées ont murmuré par intervalle, comme la voix de la mort sous ces dômes : maintenant tout est muet. Debout, dans la chaire de la parole de vie, un prêtre, seul vêtu de lin blanc au milieu du deuil général, le front chauve, la figure pâle, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine, est recueilli dans les profondeurs de Dieu; tout-à-coup ses yeux s'ouvrent, ses mains se déploient, et ces mots tombent de ses lèvres :

« Celui qui règne dans les cieux, et de » qui relèvent tous les empires, à qui seul » appartient la gloire, la majesté et l'indé» pendance, est aussi le seul qui se glorifie » de faire la loi aux rois, et de leur don» ner, quand il lui plaît, de grandes et de

» véritables leçons : soit qu'il élève les » trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il » communique sa puissance aux princes, » soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur » laisse que leur propre foiblesse; il leur » apprend leurs devoirs d'une manière sou- » veraine et digne de lui. . . . .

« Chrétiens, que la mémoire d'une grande » reine, fille, femme, mère de rois si puis- » sans, et souveraine de trois royaumes, » appelle à cette triste cérémonie; ce dis- » cours vous fera paroître un de ces exemples » redoutables qui étale aux yeux du monde » sa vanité toute entière. Vous verrez dans » une seule vie, toutes les extrémités des » choses humaines, la félicité sans bornes » aussi bien que les misères; une longue et » pénible jouissance d'une des plus belles » couronnes de l'univers. Tout ce que peut » donner de plus glorieux la naissance et la » grandeur accumulés sur une tête, qui » ensuite est exposée à tous les outrages de » la fortune; la rebellion, long-temps rete- » nue, à la fin toute maîtresse; nul frein à la » licence; les loix abolies; la majesté violée » par des attentats jusqu'alors inconnus; » un trône indignement renversé...... voilà » les enseignemens que Dieu donne aux » rois. »

Pompeux et touchans souvenirs d'un grand siècle, d'une princesse infortunée, et d'une révolution mémorable, quelle sublimité la religion n'ajoute-t-elle pas à votre magnificence !

Partie IV. Chûte.

Livre I.

Eglises, ornemens, chants, prières, solemnités, etc.

CHAPITRE XI.

Funérailles du Guerrier, Convoi des Riches, Coutumes, etc.

Et quel bon goût dans cette noble simplicité que la religion savoit mettre aux funérailles d'un capitaine? Lorsqu'on croyoit encore à quelque chose, on aimoit à voir un aumônier dans une tente ouverte, à la tête d'un camp, célébrer une messe des morts sur un autel formé de tambours. C'étoit un assez beau spectacle de voir le Dieu des armées dans toute sa puissance, descendre à la voix d'un prêtre, sur les tentes d'un camp françois, tandis que de vieux guerriers, qui avoient tant de fois bravé la mort, tomboient à genoux devant un cercueil, un petit autel et un solitaire. Aux roulemens des tambours drapés, aux salves interrompues du canon, des grenadiers pleurant sur le corps de leur vaillant capitaine, le portoient à la tombe qu'ils avoient creusée pour lui avec leurs baïonnettes. Au sortir de ces funérailles, on n'alloit point courir pour des trépieds, pour de doubles coupes, pour des peaux de lion aux ongles d'or; mais on s'empressoit de chercher, au milieu des combats, des jeux funèbres et une arène plus glorieuse, et si l'on n'immoloit point une genisse noire aux mânes du héros, du moins on répandoit

en son honneur, un sang moins stérile, celui des ennemis de la patrie.

Parlerons-nous de ces enterremens faits à la lueur des flambeaux, dans nos villes, de ces chapelles ardentes, de cette file prolongée de chars tendus de noir, de ces chevaux parés de plumes et de draperies funèbres, de ce profond silence, interrompu par les versets de l'hymne de la colère, *Dies irae ?* On étoit profondément attendri, en voyant tous ces pauvres orphelins sous la livrée pareille de l'infortune, que la religion conduisoit au convoi des grands. Par-là elle faisoit sentir à des enfans qui n'avoient point de père, quelque chose de la piété filiale, elle enseignoit aux riches qu'il n'y a point de plus puissante médiation auprès de Dieu, que celle de l'innocence et de l'adversité, elle montroit enfin à l'extrême misère, ce que c'est que toutes ces grandeurs qui viennent se perdre au cercueil.

Un usage particulier avoit lieu au décès des prêtres; on les enterroit le visage découvert : le peuple croyoit lire sur les traits de son pasteur l'arrêt du souverain juge, et reconnoître les joies du prédestiné, à travers l'ombre légère de la mort, comme dans les voiles d'une nuit pure, on découvre les magnificences du ciel.

La même coutume s'observoit dans les couvens. Nous avons vu une jeune religieuse ainsi couchée dans sa bière. Son front se confondoit par sa pâleur, avec le bandeau de lin dont il étoit à demi-cou-

X..

vert ; une couronne de roses blanches étoit sur sa tête, et un flambeau mystérieux brûloit entre ses mains : après quelques heures d'exposition, on recouvrit le cercueil, et il fut déposé dans le caveau funèbre ; ainsi les grâces et la paix du cœur ne sauvent point de la mort, et l'on voit se faner les lis malgré la candeur de leur sein, et la tranquillité des vallées qu'ils habitent.

Au reste, on réservoit la simplicité des funérailles au nourricier, comme au défenseur de la patrie. Quatre moisonneurs, précédés du curé, transportoient, sur leurs robustes épaules, l'homme des champs, au tombeau de ses pères. Si quelques laboureurs rencontroient le convoi dans les campagnes, ils suspendoient leurs travaux, découvroient leurs têtes, et honoroient d'un signe de croix leur compagnon décédé, qui porta là sienne sans se plaindre. Ce mort rustique voyageoit ainsi, au milieu des gerbes jaunissantes, qu'il avoit peut-être semées lui-même dans l'héritage de ses aïeux. On voyoit de loin cette fleur de la tombe, s'élever et se balancer comme un pavot noir, au-dessus des fromens d'or, et des fleurs de pourpre et d'azur. Des enfans, une veuve éplorée, formoient tout le pieux cortège. En passant devant *la croix du chemin*, ou *le saint du rocher*, on se délassoit un moment ; on posoit le cercueil sur une pierre ; on invoquoit la Divinité champêtre, au pied de laquelle le laboureur décédé avoit tant de fois prié pour une

bonne mort, ou une récolte abondante. C'étoit-là qu'il avoit souvent mis ses bœufs à l'ombre, au milieu du jour, et qu'environné de sa famille, il avoit pris son repas de lait et de pain bis, au chant des cigales et des alouettes. Ah ! que bien différent d'aujourd'hui, il s'y reposoit alors ! Mais du moins ces sillons contenoient ses dernières sueurs ; du moins son sein paternel avoit perdu ses sollicitudes ; et par ce même chemin, où les jours de fêtes il se rendoit à l'église, il marchoit maintenant au tombeau, entre les touchans monumens de sa vie, des enfans vertueux et d'innocentes moissons.

CHAPITRE XII.

Des Prières pour les Morts.

Chez les anciens, le cadavre du pauvre ou de l'esclave étoit abandonné presque sans honneurs ; parmi nous le ministre des autels est obligé de veiller au lit funèbre du villageois, comme au catafalque du monarque. L'indigent de l'évangile, en exhalant son dernier soupir, devient soudain (chose sublime) un être auguste et sacré. A peine le mendiant couvert de haillons, qui languissoit à nos portes, objet de nos dégoûts et de nos mépris, a-t-il quitté cette triste vie, que la religion nous force à nous incliner devant son cercueil. Elle nous rappelle à une égalité formida-

Partie IV. Culte. — Livre I. Eglises, ornemens, chants, prières, solemnités, etc.

ble, ou plutôt elle nous commande de respecter un juste racheté du sang de Jésus-Christ, et qui d'une condition obscure et misérable, vient de passer à une couronne céleste : c'est ainsi que le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort, et l'orgueil du plus puissant potentat ne peut arracher à la religion d'autre prière, que celle-là même qu'elle offre pour le dernier manant de la cité.

Mais quelles sont admirables ces prières ! Tantôt ce sont des cris de douleurs, tantôt des cris d'espérances : la mort se plaint, se réjouit, tremble, se rassure, gémit et supplie.

Exibit spiritus ejus, etc.

« Le jour qu'ils ont rendu l'esprit, ils » retournent à leur terre originelle, et » toutes leurs vaines pensées périssent (1). »

Delicta juventutis meae, etc.

« O mon Dieu, ne vous souvenez, ni » des fautes de ma jeunesse, ni de mes » ignorances (2) ! »

Les plaintes du Roi-prophète sont entrecoupées par les soupirs du saint Arabe.

« O Dieu, cessez de m'affliger, puisque » mes jours ne sont que néant ! Qu'est-ce que » l'homme pour mériter tant d'égards, et » pour que vous y attachiez votre cœur ?... »

« Lorsque vous me chercherez le matin, » vous ne me trouverez plus (3). »

(1) Office des Morts, ps. 154.
(2) *Ibid.* ps. 24.
(3) *Ibid.* I.re leç.

« La vie m'est ennuyeuse, je m'abandonne aux plaintes et aux regrets.... Seigneur, vos jours sont-ils comme les jours des mortels, et vos années éternelles, comme les années passagères de l'homme ? (1) »

« Pourquoi, Seigneur, détournez-vous votre visage, et me traitez-vous comme votre ennemi? Devez-vous déployer toute votre puissance contre une feuille que le vent emporte, et poursuivre une feuille séchée ? (2) »

« L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misère ; il fuit comme une ombre qui ne demeure jamais dans un même état. »

« Mes années coulent avec rapidité, et je marche par une voie par laquelle je ne reviendrai jamais (3). »

« Mes jours sont passés, toutes mes pensées sont évanouies, toutes les espérances de mon cœur dissipées.... Je dis au sépulcre, vous serez mon père, et aux vers, vous serez ma mère et mes sœurs. »

De temps en temps le dialogue du Prêtre et du Chœur interrompt la suite des cantiques.

Le Prêtre. « Mes jours se sont évanouis comme la fumée; mes os sont tombés en poudre. »

(1) Office des Morts, IIe leç.
(2) *Ibid.* IV leç.
(3) *Ibid.* VII leç.

Le Chœur. « Mes jours ont décliné comme » l'ombre. »

Le Prêtre. « Qu'est-ce que la vie? Une » petite vapeur. »

Le Chœur. « Mes jours ont décliné comme » l'ombre. »

Le Prêtre. « Les morts sont endormis » dans la poudre. »

Le Chœur. « Ils se réveilleront, les uns » dans l'éternelle gloire, les autres dans » l'opprobre pour y demeurer à jamais. »

Le Prêtre. « Ils ressusciteront tous; mais » non pas tous comme ils étoient. »

Le Chœur. « Ils se réveilleront. »

A la communion de la Messe, le Prêtre dit :

« Heureux ceux qui meurent dans le » Seigneur; ils se reposent dès-à-présent de » leurs travaux, car leurs bonnes œuvres » les suivent. »

Au lever du cercueil, on entonne le pseaume des douleurs et des espérances. « Seigneur, je crie vers vous du fond de » l'abyme; que mes cris parviennent jus- » qu'à vous. »

En portant le corps, on recommence le dialogue : *qui dormiunt*; « Ils dorment » dans la poudre, — ils se réveilleront. »

Si c'est pour un Prêtre, on ajoute : « une » victime a été immolée avec joie dans le » tabernacle du Seigneur. »

En descendant le cercueil dans la fosse : » nous rendons la terre à la terre, la cendre » à la cendre, la poudre à la poudre. »

Enfin, au moment où l'on jette la terre sur la bière, le Prêtre s'écrie, dans les paroles de l'Apocalypse : *une voix d'en-haut fut entendue, qui disoit : bienheureux sont les morts !*

Cependant ces superbes prières n'étoient pas les seules que l'église offrît pour les Trépassés : de même qu'elle avoit des couronnes de fleurs pour le cercueil de l'enfant, et des voiles sans tache comme son innocence ; de même elle avoit des oraisons analogues à l'âge et au sexe de la victime. Si quatre vierges, vêtues de lin, parées de feuillages, apportoient la dépouille d'une de leur compagne, dans une nef tendue de rideaux blancs, le Prêtre récitoit à haute voix, sur cette jeune cendre, une hymne à la virginité. Tantôt c'étoit l'*Ave, maris stella*, cantique où il règne une grande fraîcheur, et où l'heure de la mort est représentée comme l'accomplissement de l'espérance ; tantôt c'étoient des images tendres et poétiques empruntées de l'Ecriture : *Elle a passé comme l'herbe des champs ; ce matin, elle fleurissoit dans toute sa grâce, le soir nous l'avons vue séchée.* N'est-ce pas là la fleur *qui languit touchée par le tranchant de la charrue ; le pavot qui penche sa tête abattue par une pluie d'orage ?* PLUVIA CUM FORTE GRAVANTUR.

Mais quelle oraison funèbre le pasteur prononçoit-il sur l'enfant décédé, dont une mère en pleurs lui présentoit le petit cercueil ? Il entonnoit l'hymne que les trois

enfans Hébreux chantoient dans la fournaise, et que l'église répète le dimanche au lever du jour: *Que tout bénisse les œuvres du Seigneur!* La religion bénit Dieu d'avoir couronné l'enfant par la mort, d'avoir délivré ce jeune ange des chagrins de la vie. Elle invite toute la nature à se réjouir autour du tombeau de l'innocence : ce ne sont point des cris de douleur, ce sont des cris d'allégresse qu'elle fait entendre. C'est dans le même esprit qu'elle chante encore le *Laudate, pueri, Dominum,* qui finit par cette strophe : *Qui facit habitare sterilem in domo : matrem filiorum laetantem.* « Le Seigneur qui rend féconde une » maison stérile, et qui fait que la mère se » réjouit dans ses fils. » Quel cantique pour des parens affligés! L'église leur montre l'enfant qu'ils viennent de perdre, vivant au bienheurenx séjour, et leur promet d'autres enfans sur la terre !

Enfin, non satisfaite d'avoir donné cette attention si morale à chaque cercueil, la religion a couronné toutes les choses de l'autre vie par une cérémonie générale, où elle réunit la mémoire des innombrables habitans du sépulcre (*); vaste communauté de morts, où le grand est couché auprès du petit; république de parfaite égalité, où l'on n'entre point sans ôter son casque ou sa couronne, pour passer par la porte abaissée du tombeau. Quelle conception

(*) Voyez la note R à la fin du volume.

religieuse que celle-là où l'on a imaginé de célébrer les funérailles de la famille entière d'Adam, et de recevoir dans une urne universelle toutes les larmes qui ont coulé pour les trépassés, depuis le commencement du monde! C'est avec de merveilleuses angoisses que l'ame mêle ses tribulations pour les anciens morts, aux peines qu'elle ressent pour ses amis nouvellement perdus. Le chagrin prend, par cette union, quelque chose de souverainement beau, comme une moderne douleur acquiert le grand caractère antique, quand celui qui l'exprime a nourri son génie des vieilles tragédies d'Homère. La religion seule étoit capable d'élargir assez le cœur de l'homme, pour qu'il pût contenir des soupirs et des amours, égaux en nombre à la multitude des morts, qu'il avoit à honorer.

QUATRIÈME PARTIE.

CULTE.

LIVRE SECOND.

TOMBEAUX.

CHAPITRE PREMIER.

Tombeaux antiques.

L'Egypte, les Grecs et les Romains.

Les derniers devoirs qu'on rend aux hommes seroient bien tristes, s'ils étoient dépouillés des signes de la religion. La religion a pris naissance aux tombeaux, et les tombeaux ne peuvent se passer d'elle : il est beau que le cri de l'espérance s'élève du fond du cercueil, et que le prêtre du Dieu vivant escorte au monument la cendre de l'homme; c'est en quelque sorte l'immortalité qui marche à la tête de la mort.

Des funérailles nous passons aux tombeaux, qui tiennent une si grande place dans notre histoire. Afin de mieux apprécier le culte dont on les honore chez les chrétiens, voyons dans quel état ils ont subsisté chez les peuples idolâtres.

Il existe un pays sur la terre, qui doit une partie de sa célébrité à ses tombeaux, et de toutes les nations de l'Europe, la nation Françoise semble y prendre le plus d'intérêt. Ce peuple de S. Louis est travaillé intérieurement d'une certaine grandeur, qui le force à se mêler, dans tous les coins du globe, aux choses grandes comme lui-même. Cependant est-il certain que des momies soient des objets fort dignes de notre curiosité ? On diroit que l'ancienne Egypte ait craint que la postérité ignorât un jour ce que c'étoit que la mort, et qu'elle ait voulu, à travers les temps, lui faire parvenir des échantillons de cadavres.

Vous ne pouvez faire un pas dans cette terre sans rencontrer un monument. Voyez-vous un obélisque ? c'est un tombeau; les débris d'une colonne ? c'est un tombeau; une cave souterraine ? c'est encore un tombeau. Et lorsque la lune, se levant derrière la grande pyramide, vient à apparoître sur le sommet de ce sépulcre immense, vous croyez appercevoir le phare même de la mort, et errer véritablement sur le rivage où jadis le nautonnier des enfers passoit toutes les ombres.

Chez les Grecs et les Romains, les morts

ordinaires reposoient à l'entrée des villes : les tombeaux sont bien placés sur les routes publiques ; ce sont les vrais monumens du voyageur.

Outre ces communs lieux de sépulture, on exposoit les monumens des hommes fameux, aux bords de la mer. Le navigateur découvroit de loin sur le rivage, ou le petit tombeau de sable de Pompée près de la ville d'Alexandre, ou la statue de Caton sur un écueil à quelque distance des ruines de Carthage. Platon et Pythagore, en voguant à la terre d'Egypte, où ils alloient s'instruire touchant les dieux, passoient devant l'île d'Io, à la vue du tombeau d'Homère : ce leur fut une heureuse idée à ceux qui placèrent le monument du chantre d'Achille sous la protection de Thétis : la brillante antiquité pouvoit croire, que l'ombre du poëte racontoit encore les malheurs d'Ilion aux Néréides assemblées, ou que dans les douces nuits de l'Ionie, elle disputoit aux syrènes le prix des concerts.

CHAPITRE II.

TOMBEAUX MODERNES.

La Chine et la Turquie.

Les Chinois ont une coutume touchante ; ils enterrent leurs proches dans leurs jardins. Il est doux d'entendre, dans tous les

bois, la voix des ombres de ses pères et d'avoir toujours quelques souvenirs au désert.

A l'autre extrémité de l'Asie, les Turcs ont à-peu-près le même usage. Le détroit des Dardanelles présente un spectacle bien philosophique. D'un côté, s'élèvent les promontoires de l'Europe avec toutes ses ruines; de l'autre, serpentent les côtes de l'Asie, bordées de cimetières Islamistes. Que de mœurs diverses ont animé ces rivages! Que de peuples y sont ensevelis, depuis les jours où la lyre d'Orphée y rassembla des sauvages, jusqu'aux jours qui ont rendu ces fameuses contrées à la barbarie! Pélages, Héllènes, Grecs, Méoniens, peuples d'Ilus, de Sarpédon, d'Enée, habitans de l'Ida, du Tmolus, du Méandre et du Pactole, sujets de Mithridate, esclaves des Césars, Romains, Vandales, hordes de Goths, de Huns, de Francs, d'Arabes; vous avez tous sur ces bords étalé le culte des tombeaux, et en cela seul vos mœurs ont été pareilles. La mort, se jouant à son gré des choses et des destinées humaines, a prêté le catafalque d'un empereur Romain à la chétive dépouille d'un Tartare, et dans le tombeau d'un Platon, logé les cendres d'un molah.

CHAPITRE III.

La Calédonie, ou l'*ancienne Écosse*.

ELLES attireront long-temps les ames rêveuses, ces quatre pierres qui, sur les bruyères de la Calédonie, marquent la tombe des héros. Oscar et Malvina ont passé; mais rien n'est changé dans leur solitaire patrie. Le montagnard Ecossois se plaît encore à redire les chants de ses ancêtres, il est encore brave, sensible et généreux; ses mœurs modernes sont comme l'agréable souvenir de ses mœurs antiques. Ce n'est plus (qu'on nous pardonne l'image), ce n'est plus la main du Barde même qu'on entend sur la harpe; mais c'est le léger frémissement des cordes, produit par le toucher d'une ombre, lorsque la nuit, dans une salle déserte, elle annonçoit la mort d'un héros.

Carril accompanied his voice. The music was like the memory of joys that are past, pleasant, and mournful to the soul. The ghosts of departed Bard heard it from Slimora's side, soft sounds spread along the wood and the silent valley of night rejoice. So when he sits in the silence of noon, in the valley of his breeze, the humming of the monutain bee comes to Ossian's ear: the gale drowns it often in its course; but the pleasant sound returns again. « Carril accompagnoit sa voix. Leur

» musique, pleine de douceur et de tris-» tesse, ressembloit au souvenir des joies » qui ne sont plus. Les ombres des Bardes » décédés l'entendirent sur les flancs de » Slimora. De foibles sons se prolongèrent » le long des bois, et les vallées silencieuses » de la nuit se réjouirent. Ainsi quand, » dans le silence du midi, Ossian est assis » dans la vallée de ses brises, le murmure » de l'abeille de la montagne parvient jus-» qu'à son oreille : souvent le zéphyr, dans » son passage, emporte (1) le son léger, » mais bientôt il revient encore. »

CHAPITRE IV.

Otaïti.

L'HOMME ici-bas ressemble à l'aveugle Ossian, assis sur les tombeaux des rois de Morven : quelque part qu'il étende sa main dans l'ombre autour de lui, il touche les cendres de ses pères.

Lorsque de hardis navigateurs voguèrent pour la première fois sur l'Océan Pacifique, ils virent rouler au loin des flots éternellement caressés par des brises embaumées. Bientôt, du sein de l'immensité, s'élevèrent des îles inconnues. Des bosquets de palmiers mêlés à de grands arbres, qu'on eût pris pour de hautes fougères, couvroient les côtes et descendoient jusqu'au bord de la mer en amphithéâtre ; les

(1) *Drawns*, Noye.

cimes bleues des montagnes posoient leur majestueux couronnement sur ces forêts. Ces îles environnées d'un cercle de coraux, sembloient se balancer comme de beaux vaisseaux à l'ancre dans un port, au milieu des eaux les plus tranquilles : l'ingénieuse antiquité auroit cru que Vénus avoit noué sa ceinture autour de ces nouvelles cythères, pour les défendre des orages.

Sous ces ombrages ignorés, la nature avoit placé un peuple beau comme le ciel qui l'avoit vu naître, voluptueux comme les sources qui murmuroient dans ses solitudes. Pour tout vêtement, il portoit une draperie d'écorce de figuier : il habitoit sous des toits de feuilles de mûriers, soutenus par des piliers de bois odorans, et il faisoit voler sur les ondes de doubles canots aux voiles de jonc, et aux banderoles de fleurs et de plumes ; il y avoit des danses et des sociétés consacrées aux plaisirs; les chansons et les drames de l'amour n'étoient point inconnus sur ces bords. Tout s'y ressentoit de la mollesse de la vie, et un jour plein de calme, et une nuit pleine de silence. La douce obscurité des bois y ressembloit à celle de l'ame d'une vierge, où les passions portent pour la première fois une tendre lumière. Se coucher près des ruisseaux, disputer de paresse avec leurs ondes, marcher avec des chapeaux et des manteaux de feuillages, et pour ainsi dire vêtus de brises et de parfums; c'étoit toute la vie des tranquilles Sauvages d'Otaïti. Les soins, qui

chez les autres hommes occupent leurs pénibles journées, étoient ignorés de ces insulaires; en errant à travers les bois, ils trouvoient, comme les oiseaux près de leurs nids, le lait et le pain suspendus aux branches des arbres.

Telle apparut Otaïti aux Cook et aux Bougainville. Mais en approchant de ses rivages, ils distinguèrent quelques monumens des arts, qui se marioient à ceux de la nature : c'étoient les poteaux des Moraï. O vanité des plaisirs des hommes! Le premier pavillon qu'on découvre sur ces rives enchantées, est celui de la mort, qui flotte au-dessus de toutes les félicités humaines.

Donc ne pensons pas que ces lieux où l'on ne trouve, au premier coup-d'œil, qu'une vie insensée, soient étrangers à ces sentimens graves, nécessaires à tous les hommes. Les Otaïtiens, comme les autres peuples, ont des rites religieux et des cérémonies funèbres; ils ont sur-tout attaché une grande pensée de mystère à la mort. Lorsqu'on porte un cadavre au Moraï, tout le monde fuit sur son passage; le maître de la pompe murmure alors, quelques mots à l'oreille du décédé. Arrivé au lieu du repos, on ne descend point le corps dans la terre, mais on le suspend dans un berceau qu'on recouvre d'un canot renversé, symbole du naufrage de la vie. Quelquefois une femme vient gémir auprès du Moraï; elle s'assied les pieds dans la mer, la tête baissée, et les cheveux tombant sur

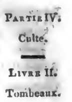
le visage : les vagues accompagnent le chant de sa douleur, et sa voix monte vers le Tout-Puissant, avec la voix du tombeau et celle de l'Océan pacifique.

CHAPITRE V.

Tombeaux Chrétiens.

En parlant du sépulcre dans notre religion, le ton s'élève et la voix se fortifie : on sent que c'est là le vrai tombeau de l'homme. Le monument de l'idolâtre ne vous entretient que du passé ; celui du chrétien ne vous parle que de l'avenir. Le christianisme a toujours fait en tout le mieux possible ; jamais il n'a eu de ces demi-conceptions si fréquentes dans les autres cultes. Ainsi, par rapport aux sépultures, négligeant les idées intermédiaires de charmes et de rêveries, qui tiennent aux accidens et aux lieux, il s'est distingué des autres religions par une coutume sublime ; il a placé la cendre des fidèles à l'ombre des temples du Seigneur, et déposé les morts dans le sein du Dieu vivant.

Lycurgue n'avoit pas craint d'établir les tombeaux au milieu de Lacédémone ; il avoit pensé, comme notre sainte religion, que la cendre des pères, loin d'abréger les jours des fils, prolonge en effet leur existence, en leur enseignant la modération et la vertu, qui conduisent les hommes à une



heureuse vieillesse. Les raisons humaines qu'on a opposées à ces raisons divines, sont bien loin d'être convaincantes. Meurt-on moins en France, qu'en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Espagne où les cimetières sont encore dans les villes ?

Lorsqu'autrefois parmi nous on sépara les tombeaux des églises, le peuple, qui n'est pas si prudent que les beaux-esprits, qui n'a pas les mêmes raisons de craindre le bout de la vie, le peuple s'opposa partout à l'abandon des antiques sépultures. Et qu'avoient en effet les modernes cimetières, qui pussent le disputer aux anciens? Où étoient leurs lierres, leurs ifs caducs, leurs gazons nourris depuis tant de siècles des biens de la tombe ? Pouvoient-ils montrer les os sacrés des aïeux, le temple, la maison du médecin spirituel, et tout cet appareil de religion, qui promettoit, qui assuroit même une renaissance très-prochaine ? Au lieu de ces cimetières fréquentés, on nous assigna dans quelque faubourg un enclos solitaire abandonné des vivans et des souvenirs, et où la mort privée de tout signe d'espérance, sembloit devoir être éternelle.

Qu'on nous en croie ; c'est lorsqu'on vient à toucher à ces bases fondamentales de l'édifice, que les royaumes trop remués s'écroulent (1). Encore si l'on s'étoit con-

(1) Les anciens auroient cru un état renversé, si

tenté de changer simplement le lieu des sépultures ! mais non satisfait de cette première atteinte portée aux mœurs, on fouilla les cendres de nos pères, on enleva leurs restes, comme le manant enlève dans son tombereau les boues et les ordures de nos cités.

Il fut réservé à notre siècle de voir ce qu'on regardoit comme le plus grand malheur chez les anciens, ce qui étoit le dernier supplice dont on punissoit les scélérats, (nous entendons la dispersion des cendres) de voir, disons-nous, cette dispersion applaudie comme le chef-d'œuvre de la philosophie. Et où étoit donc le crime de nos aïeux, pour traiter ainsi leurs restes, sinon d'avoir mis au jour des fils tels que nous ! Mais écoutez la fin de tout ceci, et voyez l'énormité de la sagesse humaine. Dans quelques villes de la France, on bâtit des cachots sur l'emplacement des cimetières ; on éleva les prisons des hommes sur le champ où Dieu avoit décrété la fin de tout esclavage ; on édifia des lieux de douleurs, pour remplacer les demeures où toutes les peines viennent finir ; enfin, il ne resta qu'une ressemblance, à la vérité effroyable, entre ces prisons et ces cime-

l'on eût violé l'asyle des morts. On connoît les belles loix de l'Egypte sur les sépultures. Les loix de Solon séparoient le violateur des tombeaux de la communion du temple, et l'abandonnoient aux furies. Les *Institutes* de Justinien règlent jusqu'aux legs, l'héritage, la vente et le rachat d'un sépulcre, etc.

tières ; c'est que là s'exercèrent les jugemens iniques des hommes, où Dieu avoit prononcé les arrêts de son inviolable justice (1).

CHAPITRE VI.

Cimetières de Campagne.

Les anciens n'ont peut-être point eu de lieux de sépulture plus agréables que nos cimetières de campagne. Des prairies, des champs, des eaux, des bois, toute une

(1) Nous passons sous silence les abominations commises pendant les jours révolutionnaires. Il n'y a point d'animal domestique, qui chez une nation étrangère un peu civilisée, ne fût inhumé avec plus de décence, que le corps d'un citoyen François. On sait comment les enterremens s'exécutoient, et comment, pour quelques deniers, on faisoit jeter un père, une mère ou une épouse à la voierie. Encore ces morts sacrés n'y étoient-ils pas en sûreté, car il y avoit des hommes qui faisoient métier de dérober le linceul, le cercueil, ou les cheveux du cadavre. Il ne faut rapporter toutes ces choses qu'à un conseil de Dieu ; c'étoit une suite de la première violation sous la monarchie. Le Gouvernement actuel qui répare, autant qu'il le peut, les maux innombrables de la France, a ordonné des funérailles décentes ; mais il est à desirer qu'on rende au cercueil les signes de religion dont on l'a privé, et surtout qu'on ne fasse plus garder les cimetières par des chiens. Tel est l'excès de la misère où l'homme tombe, quand il perd la vue de Dieu, que n'osant plus se confier à l'homme, dont rien ne lui garantit la foi, il se voit réduit à placer ses cendres sous la protection des animaux.

riante perspective marioit ses simples images avec les tombeaux des laboureurs. On aimoit à y voir le gros if qui ne végétoit plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ormeau des morts, et les buis, et les petites croix de condamnation et de grâce. Au milieu des paisibles monumens, le temple villageois élevoit sa tour surmontée de l'emblême rustique de la vigilance. On n'entendoit dans ces lieux que le chant du rouge-gorge, et le bruit des brebis qui broutoient l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les divers sentiers qui traversoient l'enclos béni, aboutissoient à l'église ou à la maison du curé; ils étoient tous tracés par le pauvre et le pélerin, qui alloient prier le Dieu des miracles, ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'évangile: l'indifférent, ou le riche, ne passoit point sur ces tombeaux.

On y lisoit pour toute épitaphe: *Guillaume* ou *Paul, né en telle année, mort en telle autre*. Sur quelques-uns il n'y avoit pas même de nom. Le laboureur chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles, au milieu desquels il a vécu; la nature ne grave pas le nom des chênes sur leurs troncs abattus dans les forêts.

Cependant, en errant un jour dans un cimetière de campagne, nous apperçûmes une épitaphe latine sur une petite pierre,

qui annonçoit le tombeau d'un enfant. Surpris de cette magnificence, nous nous en approchâmes, pour connoître l'érudition du curé du village; nous lûmes ces mots de l'évangile :

« *Sinite parvulos venire ad me.* »
Laissez les petits enfans venir à moi.

Les cimetières de la Suisse sont quelquefois placés sur des rochers (*), d'où ils commandent les lacs, les précipices et les vallées. Le chamois et l'aigle y fixent leur demeure, et la mort croît sur ces sites escarpés, comme ces plantes alpines, dont la racine est plongée dans des glaces éternelles. Après son trépas, le paysan de Glaris ou de Saint-Gall, est transporté sur ces hauts lieux par son pasteur. Le convoi a pour pompe funèbre la pompe de la nature, et pour musique, sur les croupes des Alpes, ces airs bucoliques qui rappellent au Suisse exilé, son père, sa mère, ses sœurs, et les bêlemens des troupeaux de sa montagne.

L'Italie présente ses catacombes ou l'humble monument d'un martyr dans les jardins de Mécènes et de Lucullus; l'Angleterre a ses morts vêtus de laine, et ses tombeaux semés de réseda. Dans ces cimetières d'Albion, nos yeux attendris ont quelquefois rencontré un nom François, au milieu des épitaphes étrangères; revenons aux tombeaux de la patrie.

(*) Voyez la note S à la fin du volume.

CHAPITRE VII.

Tombeaux dans les Eglises.

RAPPELEZ-vous un moment les vieux monastères ou les cathédrales gothiques, telles qu'elles existoient autrefois; parcourez ces ailes du chœur, ces chapelles, ces nefs obscures, ces cloîtres pavés par la mort, ces doubles sanctuaires remplis de sépulcres. Dans ce labyrinthe de tombeaux, quels sont ceux qui vous frappent davantage? Sont-ce ces monumens modernes, chargés de figures allégoriques, qui écrasent de leurs marbres glacés des cendres moins glacées qu'elles? Vains simulacres qui semblent partager la double léthargie du cercueil où ils sont assis, et des cœurs mondains qui les ont fait élever! A peine y jetez-vous un coup-d'œil. Mais vous vous arrêtez devant ce tombeau poudreux, sur lequel est couchée la figure gothique de quelque évêque, revêtu de ses habits pontificaux, les mains jointes, les yeux fermés; vous vous arrêtez devant ce monument, où un abbé soulevé sur le coude, et la tête appuyée sur la main, semble rêver à la mort: le sommeil du prélat et l'attitude du prêtre ont quelque chose de mystérieux; le premier paroît profondément occupé de ce qu'il voit dans ses rêves de la tombe; le second, comme un homme en voyage,

n'a pas même voulu se coucher entièrement; tant le moment où il se doit relever est proche !

Et quelle est cette grande dame qui repose ici près de son époux ? L'un et l'autre sont habillés dans toute la pompe gothique; un coussin supporte leurs têtes, et leurs têtes semblent si appesanties par les pavots de la mort, qu'elles ont fait fléchir cet oreiller de pierre; heureux si ces deux époux n'ont point eu de confidences pénibles à se faire sur le lit de leur hymen funèbre ! Au fond de cette chapelle retirée, voici quatre écuyers de marbre, bardés de fer, armés de toutes pièces, les mains jointes, et à genoux aux quatre coins de l'entablement d'un tombeau. Est-ce toi, Bayard, qui rendois la rançon aux vierges pour les marier à leurs amans ? Est-ce toi, Beaumanoir, qui buvois ton sang dans le combat des Trente ? Est-ce quelqu'autre chevalier qui sommeille ici ? Ces écuyers semblent prier avec ferveur, car ces vaillans hommes, antique honneur du nom françois, tout guerriers qu'ils étoient, n'en craignoient pas moins Dieu, du fond du cœur; et c'étoit en criant : *Montjoie et Saint Denys*, qu'ils arrachoient la France aux Anglois, et faisoient des miracles de vaillance pour l'église, leur dame et leur roi. N'y a-t-il donc rien de merveilleux dans ces temps des Roland, des Godefroy, des sires de Coucy et de Joinville; dans ces temps des Maures, des Sarrazins, des royaumes de

Jérusalem et de Cypre ; dans ces temps où l'Orient et l'Asie échangeoient d'armes et de mœurs avec l'Europe et l'Occident ; dans ces temps où Thibaud chantoit, où les troubadours se mêloient aux armes, les danses à la religion, et les carrousels et les tournois aux sièges et aux batailles (1) ?

Sans doute ils étoient merveilleux ces temps, mais ils sont passés. La religion avoit averti les chevaliers de cette vanité des

(1) On a sans doute de grandes obligations à l'artiste courageux qui, au péril de sa vie, a rassemblé les débris de nos anciens sépulcres ; mais quant aux effets de ces monumens, on sent trop qu'ils sont détruits. Resserrés dans un petit espace, divisés par siècles, privés de leurs harmonies avec l'antiquité des temples et du culte chrétien, ne servant plus qu'à l'histoire de l'art, et non à celle des mœurs et de la religion ; n'ayant pas même gardé leur poussière, ils ne disent plus rien ni à l'imagination ni au cœur. Quand des hommes abominables eurent l'idée de violer l'asyle des morts, et de disperser leurs cendres pour effacer le souvenir du passé, la chose toute horrible qu'elle est, pouvoit avoir aux yeux de la folie humaine, une certaine mauvaise grandeur ; mais c'étoit prendre l'engagement de bouleverser le monde, de ne pas laisser en France pierre sur pierre, et de parvenir, au travers des ruines, à des institutions inconnues. Se plonger dans ces excès pour rester dans des routes communes, et pour ne montrer qu'ineptie et absurdité, c'est avoir toutes les fureurs du crime, sans en avoir la puissance. Qu'est-il arrivé à ces spoliateurs des tombeaux ? qu'ils sont tombés dans les gouffres qu'ils avoient ouverts, et que leurs cadavres sont restés comme en gage à la mort, pour ceux qu'ils lui avoient dérobés.

choses humaines, lorsqu'à la suite d'une longue énumération de titres pompeux : *Haut et puissant Seigneur, messire Anne de Montmorency, connétable de France,* etc. etc., elle avoit ajouté, *priez pour son ame, pauvres pécheurs.* C'est tout le néant (1).

Quant aux sépultures souterraines, elles étoient généralement réservées aux rois et aux religieux. Lorsqu'on vouloit se nourrir de sérieuses et d'utiles pensées, il falloit descendre dans les caveaux des couvens, et contempler ces solitaires endormis, qui n'étoient pas plus calmes dans leurs demeures funèbres, qu'ils ne l'avoient été sur la terre. Que votre sommeil soit profond sous ces voûtes, hommes de paix, qui aviez partagé votre héritage mortel à vos frères, et qui, comme ce héros de la Grèce, partant pour la conquête d'un autre univers, ne vous étiez reservé que l'espérance !

CHAPITRE VIII.

Saint-Denys.

On voyoit autrefois, près de Paris, des sépultures, fameuses entre toutes les sépultures des hommes. Les étrangers venoient en foule visiter les merveilles de Saint-Denys. Ils y puisoient une profonde véné-

(1) Johnson, dans son *Traité des Epitaphes*, cite ce simple mot de la religion comme sublime.

ration pour la France, et s'en retournoient en disant en dedans d'eux-mêmes, comme S. Grégoire : *Ce royaume est réellement le plus grand entre les nations.* Mais il s'est élevé un vent de la colère, autour de l'édifice de la Mort; les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore : *Comment le temple* d'Ammon *a disparu sous les sables des déserts ?*

L'abbaye gothique où se rassembloient ces grands vassaux de la mort, ne manquoit point de gloire : les trésors de la France étoient à ses portes ; la Seine passoit à l'extrémité de sa plaine ; cent endroits célèbres remplissoient, à quelque distance, tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs ; la ville d'Henri IV et de Louis-le-Grand étoit assise dans le voisinage ; et l'antre royal de Saint-Denys se trouvoit au centre de notre puissance et de notre luxe, comme un vaste reliquaire où l'on jetoit les restes du temps, et la surabondance des grandeurs de l'empire François.

C'est-là que venoient tour-à-tour s'engloutir les rois de la France. Un d'entr'eux (et toujours le dernier descendu dans ces abymes) restoit sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils : l'un s'est précipité au fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil ; l'autre,

ainsi qu'Œdipe, a disparu dans une tempête. Chose digne d'une éternelle méditation ! le premier monarque, que les envoyés de la justice divine rencontrèrent, fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portoient ! Il étoit encore tout entier dans son cercueil. En vain, pour défendre son trône, il sembla se lever avec la majesté de son siècle, et une arrière-garde de huit siècles de rois; en vain, son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts, lorsque précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis; tout fut détruit. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avoit juré par lui-même de châtier la France : ne cherchons point sur la terre les causes de pareils événemens; elles sont plus haut.

Dès le temps de Bossuet, dans le souterrain *de ces princes anéantis*, on pouvoit à peine déposer Madame Henriette : « *tant les rangs y sont pressés*, s'écrie le plus éloquent des orateurs; *tant la mort est prompte à remplir ces places !* » En présence des âges, dont les flots écoulés grondent encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'ame entière frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeur. Lorsqu'on cherche une expression assez magnifique, pour peindre ce qu'il y a de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas, pour exprimer ce qu'il y a de plus vil. Tout annonce qu'on

est descendu à l'empire des ruines, et à je ne sais quelle odeur de poussière, répandue sous ces arches funèbres, on croiroit respirer les temps passés. Ici les ombres des vieilles voûtes s'abaissent, pour se confondre avec les ombres des vieux tombeaux; là des grilles de fer entourent inutilement ces bières, et ne peuvent défendre la mort des empressemens des hommes. Ecoutez le sourd travail du ver du sépulcre, qui semble filer, dans tous ces cercueils, les indestructibles réseaux de la mort !

Lecteurs chrétiens, pardonnez aux larmes qui coulent de nos yeux, en errant au milieu de cette famille de S. Louis et de Clovis. Si tout-à-coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques alloient se dresser dans leurs cercueils, et fixer sur nous leurs regards étincelans, à la lueur de cette lampe sépulcrale!... Oui, nous les voyons tous se lever à demi, ces spectres des rois; nous distinguons leur race, nous les reconnoissons, nous osons interroger ces majestés du tombeau. Eh bien ! peuple royal de fantômes, dites-le nous : voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne ? . . . Mais d'où vient ce profond silence? d'où vient que vous êtes tous muets sous ces voûtes? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de poussière; vos yeux se referment, et vous vous recouchez lentement dans vos cercueils !

Ah ! si nous avions interrogé ces morts

champêtres, dont naguères nous visitions les cendres, ils auroient percé doucement le gazon de leurs tombeaux, et sortant du sein de la terre, comme des vapeurs brillantes, ils nous auroient répondu : « Si » Dieu l'ordonne ainsi, pourquoi refuse- » rions-nous de revivre ? Pourquoi ne » passerions-nous pas encore des jours » résignés dans nos chaumières ? Notre » hoyau n'étoit pas si pesant que vous le » pensez ; nos sueurs mêmes avoient leurs » charmes, lorsqu'elles étoient essuyées » par une tendre épouse, ou bénies par la » religion. »

Mais où nous ont entraînés de futiles descriptions de ces tombeaux déja effacés de la terre ? Elles ne sont plus ces fameuses sépultures. Les petits enfans se sont joués avec les os des puissans monarques : Saint-Denys est désert ! l'oiseau l'a pris pour son passage, l'herbe croit sur ses autels brisés, et au lieu de l'éternel cantique de la mort, qui retentissoit sous ses dômes, on n'entend plus que les gouttes de pluie, qui tombent par son toit découvert, la chûte de quelque pierre qui se détache de ses murs en ruines, ou le son de son horloge, qui va roulant dans les tombeaux vuides et les souterrains dévastés (*).

(*) *Voyez* la note T à la fin du volume.

QUATRIEME PARTIE.

CULTE.

LIVRE TROISIÈME.

VUE GÉNÉRALE DU CLERGÉ.

CHAPITRE PREMIER.

De Jésus-Christ et de sa Vie.

Vers le temps de l'apparition du Rédempteur sur la terre, les nations étoient dans l'attente de quelque personnage fameux. « Une ancienne et constante opinion, » dit Suétone, étoit répandue dans l'Orient, » qu'un homme s'éleveroit de la Judée, » et obtiendroit l'empire universel (1). » » Tacite raconte le même fait, presque dans les mêmes mots. Selon ce grand his-

(1) *Percrebuerat Oriente toto, vetus et constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judaea profecti rerum potirentur.* Suet. in Vespas.

torien, « la plupart des Juifs étoient convaincus, d'après un oracle conservé dans » les anciens livres de leurs prêtres, que » dans ce temps-là (le temps de Vespasien) l'Orient prévaudroit, et que quelqu'un, sorti de Judée, régneroit sur le » monde (1). »

Enfin Josephe, parlant de la ruine de Jérusalem, rapporte que les Juifs furent principalement poussés à la révolte contre les Romains, par une obscure (2) prophétie, qui leur annonçoit que vers cette époque, *un homme s'éleveroit parmi eux*, et *soumettroit l'univers* (3). Le Nouveau-Testament offre aussi des traces de cette espérance répandue dans Israël : la foule qui courtau désert, demande à S. Jean-Baptiste, s'il est le *grand Messie*, le *Christ de Dieu*, si long-temps attendu ; et les disciples d'Emaüs sont saisis de tristesse, lorsqu'ils reconnoissent que Jean *n'est pas l'homme qui doit racheter Israël*. Les soixante-dix semaines de Daniel, ou les quatre cent quatre-vingt-dix ans, depuis la reconstruction du temple, étoient accomplis ; enfin, Origène, après avoir rapporté toutes ces

(1) *Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris continens, eo ipso tempore fore, ut valesceret Oriens, profectique Judaea rerum potirentur.* Tacit. Hist. lib. V.

(2) Αμφιβολος, *applicable à plusieurs personnes* et voilà pourquoi les historiens Latins l'attribuèrent à Vespasien.

(3) Joseph. *de Bell. Judaic.* page 1283.

traditions des Juifs, ajoute « qu'un grand » nombre d'entr'eux avouèrent Jésus-» Christ, pour le libérateur promis par les » prophètes (1). »

Cependant le ciel prépare les voies du Fils de l'Homme. Les nations long-temps désunies de mœurs et de gouvernement, entretenoient des inimitiés héréditaires ; tout-à-coup le bruit des armes cesse, et les peuples réconciliés, ou vaincus, viennent se perdre dans le peuple Romain.

D'un côté, la religion et les mœurs sont parvenues à ce degré de corruption, qui produit de force les changemens ; de l'autre, les dogmes de l'unité d'un Dieu et de l'immortalité de l'ame, commencent à se répandre. Ainsi les chemins s'ouvrent de toutes parts à la nouvelle doctrine, qu'une langue universelle va servir à propager. Ce vaste empire Romain se compose de nations, les unes sauvages, les autres policées, toutes infiniment malheureuses : la simplicité du Christ, pour les premières ; ses vertus morales, pour les secondes ; pour toutes sa miséricorde et sa charité sont des moyens de salut que le ciel ménage. Et ces moyens sont si efficaces que, deux siècles après Jésus-Christ, Tertullien disoit déja aux juges de Rome : « Nous ne sommes que » d'hier, et nous remplissons tout, vos cités, » vos îles, vos forteresses, vos camps, vos

(1) Καὶ πεπιστευκέναι αὐτὸν εἶναι τὸν προφητευόμενον.

Orig. *cont. Cels.* p. 127.

» colonies, vos tribus, vos décuries, vos » conseils, le palais, le sénat, le forum; » nous ne vous laissons que vos temples. » *Sola relinquimus templa* (1).

A la grandeur des préparations naturelles, s'unit l'éclat des prodiges; les vrais oracles, depuis long-temps muets dans Jérusalem, recouvrent la voix, et les fausses sybilles se taisent. Une nouvelle étoile se montre dans l'Orient; Gabriel descend vers Marie, et un chœur d'esprits bienheureux, chante au haut du ciel, pendant la nuit: *Gloire à Dieu; paix aux hommes!* Tout-à-coup le bruit se répand que le Sauveur a vu le jour dans la Judée: il n'est point né dans la pourpre, mais dans l'humble asyle de l'indigence; il n'a point été annoncé aux grands et aux superbes; mais les anges l'ont révélé aux petits et aux simples; il n'a point réuni autour de son berceau, les heureux du monde, mais les infortunés; et par ce premier acte de sa vie, il s'est déclaré de préférence le Dieu des misérables.

Arrêtons-nous ici, pour faire une réflexion. Nous voyons depuis le commencement des siècles, les rois, les héros, les hommes éclatans devenir les dieux des nations. Mais voici que le fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misère; il est flétri publiquement par un supplice; il choisit ses

(1) Tertul. Apologet. cap. 37.

disciples entre la plus vile populace ; il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir ; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain ; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde, fait ses délices : la puissance, la fortune et le bonheur sont au contraire éternellement menacés par lui. Il renverse toutes les notions communes de la morale ; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique : il élève ainsi sa divinité, triomphe de la religion des César, s'assied sur leur trône, et parvient à subjuguer la terre : non, quand la voix du monde entier s'éleveroit contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniroient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base, soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une *croix ;* celui qui a offert pour objet de culte aux hommes, *l'humanité souffrante, la vertu persécutée ;* celui-là, nous le jurons, ne sauroit être qu'un Dieu.

Jésus-Christ apparoît au milieu des hommes, plein de grâce et de vérité ; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. Il vient pour être le plus malheureux des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables. *Ses miracles*, dit Bossuet,

tiennent plus de la bonté que de la puissance. Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes, qu'il donne ses divines leçons. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les foibles plantes, et nourrit les petits oiseaux ; en appercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres ; on lui apporte un petit enfant, et il recommande l'innocence ; se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de *pasteur des ames*, et se représente, rapportant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnans, de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : *Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif*, etc. Ceux qui observent ses préceptes, et ceux qui les méprisent, sont comparés à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur un roc, l'autre sur un sable mouvant : selon quelques interprètes, il montroit, en parlant ainsi, un hameau florissant sur une colline, et au bas de cette colline, des cabanes détruites par une inondation (1).

(1) Fortin. *on the truth of the christ. relig.* pag. 218.

Quand il demande de l'eau à la femme de Samarie, il lui peint sa doctrine sous la belle image d'une source d'eau vive.

Les plus violens ennemis de Jésus-Christ n'ont jamais osé attaquer sa divine personne. Celse, Julien, Volusien (1) avouent ses miracles, et Porphyre raconte que les oracles même des payens l'appeloient un homme illustre par sa piété (2). Tibère avoit voulu le mettre au rang des Dieux (3); selon Lampridius, Adrien lui avoit élevé des temples, et Alexandre-Sévère le révéroit avec les images des ames saintes, entre Orphée et Abraham (4). Pline a rendu un illustre témoignage à l'innocence de ces premiers chrétiens, qui suivoient de près les exemples du Rédempteur. Il n'y a point de philosophes de l'antiquité à qui l'on n'ait reproché quelques vices : les patriarches même ont eu des foiblesses; le Christ seul est sans tache; c'est la plus brillante copie de cette beauté souveraine qui réside sur le trône des cieux. Pur et sacré comme le tabernacle du Seigneur, ne respirant que l'amour de Dieu et des hommes, infiniment supérieur, par l'élévation de son ame, à la vaine gloire du monde, il poursuivoit, à travers les douleurs, la grande affaire de notre salut, forçant les hommes,

(1) Orig. *cont. Cels.* l. II. Jul. Ap. Cyril. lib. VI. Aug. ep. 3, 4, tom, II.
(2) Euseb. dem. III, ev. 3.
(3) Tert. Apologet.
(4) Lamp. in Alex. Sev. cap. 4 et 31.

par l'ascendant de ses vertus, à embrasser sa doctrine, et à imiter une vie qu'ils étoient contraints d'admirer.

Son caractère étoit aimable, ouvert et tendre; sa charité sans bornes. L'apôtre nous en donne une idée en deux mots : *Il alloit faisant le bien*. Sa résignation à la volonté de Dieu éclate dans tous les momens de sa vie : il aimoit, il connoissoit l'amitié : l'Homme qu'il tira du tombeau, Lazare, étoit son ami; ce fut pour le plus grand sentiment de la vie, qu'il fit son plus grand miracle. L'amour de la patrie trouva chez lui un modèle : « *Jérusalem, Jérusalem,* » s'écrioit-il, en pensant au jugement qui » menaçoit cette cité coupable, *j'ai voulu* » *rassembler tes enfans, comme la poule* » *rassemble ses poussins sous ses ailes ;* » *mais tu ne l'as pas voulu !* » Du haut d'une colline, jetant ses tristes yeux sur cette ville condamnée pour ses crimes, à une horrible destruction, il ne put retenir ses larmes : *Il vit la cité,* dit l'apôtre, *et il pleura !* Sa tolérance ne fut pas moins remarquable, quand ses disciples le prièrent de faire descendre le feu sur un village de Samaritains, qui lui avoit refusé l'hospitalité; il répondit avec indignation : *Vous ne savez pas ce que vous demandez !*

Si le Fils de l'Homme étoit sorti du ciel avec toute sa force, il eût eu sans doute peu de peine à pratiquer tant de vertus, à supporter tant de maux ; mais c'est ici la gloire du mystère : le Christ ressentoit des

Vue générale du Clergé.

douleurs ; son cœur se fondoit comme celui d'un homme ; il ne donna jamais aucun signe de colère que contre la dureté de l'ame et l'insensibilité. Il répétoit éternellement : *Aimez-vous les uns les autres. Mon père*, s'écrioit-il sous le fer des bourreaux : *Pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font*. Prêt à quitter ses disciples bien-aimés, il fondit tout-à-coup en larmes ; il ressentit toutes les terreurs du tombeau, toutes les angoisses de la croix : une sueur de sang coula le long de ses joues divines ; il se plaignit que son père l'avoit abandonné. Lorsque l'ange lui présenta le calice, il dit : « *O mon Père ! fais que ce calice* » *passe loin de moi ; cependant, si je dois* » *le boire, que ta volonté soit faite.* » Ce fut alors que ce mot, où respire toute la sublimité de la douleur, échappa à sa bouche : *Mon ame est triste jusqu'à la mort.* Ah ! si la morale la plus pure, et le cœur le plus tendre ; si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes, sont les attributs de la divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ ? Modèle de toutes vertus, l'amitié le voit endormi dans le sein de Jean, ou léguant sa mère à ce disciple ; la tolérance l'admire dans le jugement de la femme adultère ; par-tout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortuné ; dans son amour pour les enfans, son innocence et sa candeur se décèlent ; la force de son ame brille au milieu des tourmens de la croix, et son dernier soupir est un soupir de miséricorde.

PARTIE IV. Culte.

LIVRE III.

CHAPITRE II.

Clergé séculier.

Vue générale du Clergé.

Hiérarchie.

Le Christ, ayant laissé ses derniers enseignemens à ses disciples, monta sur le tabor et disparut. Dès ce moment, l'église subsiste dans les apôtres : elle s'établit à-la-fois chez les Juifs et chez les Gentils. S. Pierre, dans une seule prédication, convertit 5000 hommes à Jérusalem, et S. Paul reçoit sa mission pour les nations infidèles. Bientôt le prince des apôtres jette dans la capitale de l'empire Romain, les fondemens de la puissance ecclésiastique (*). Les premiers Césars régnoient encore, et déja circuloit au pied de leur trône, dans la foule, le prêtre inconnu qui devoit les remplacer au capitole. La hiérarchie commence : Lin succède à Pierre, Clément à Lin, et cette belle chaîne de pontifes, héritiers de l'autorité apostolique, ne s'interrompt plus pendant dix-huit siècles, et nous unit à Jésus-Christ.

Avec la dignité épiscopale, on voit s'établir, dès le principe, les deux autres grandes divisions de la hiérarchie, le *sacerdoce* et le *diaconat*. S. Ignace exhorte les Magnésiens

(*) *Voyez* la note V à la fin du volume.

PARTIE IV. Culte. LIVRE III. Vue générale du Clergé.

à agir en unité avec leur évêque, qui tient la place de Jésus-Christ; leurs prêtres qui représentent les apôtres, et leurs diacres qui sont chargés du soin des autels (1). Pie, Clément d'Alexandrie, Origène et Tertullien confirment ces degrés (2).

Quoiqu'il ne soit fait mention, pour la première fois, que des métropolitains ou des archevêques qu'au concile de Nicée; néanmoins ce concile parle de cette dignité comme d'un degré hiérarchique établi depuis long-temps (3). Athanase (4) et S. Augustin (5) citent des métropolitains existant avant la date de cette assemblée. Dès le second siècle, Lyon est qualifiée, dans les actes civils, de ville métropolitaine, et S. Irenée qui en étoit évêque, gouvernoit toute *l'église* (παροιχιαν) gallicane (6).

Quelques auteurs ont pensé que les archevêques même sont d'institution apostolique (7); en effet, Eusèbe et S. Chrysostôme disent que Tite, évêque, avoit la

(1) Ignat. ep. ad Magnes. p. 6.

(2) Pius, ep. II. Clem. Alex. Strom. lib. VI, p. 667. Orig. Hom. II, *in num.* Hom. in *cantic.* Tertul. de monogam. c. 11. *De Fuga*, 41. *De Baptismo.* c. 17.

(3) Conc. Nicen. can. 6.

(4) Athan. *de Sentent. Dionys.* t. I, p. 552.

(5) Aug. *brevis. Collat. tert. die.* cap. 16.

(6) Euseb. H. E. lib. V, cap. 23, de Παροιχιαν, nous avons fait *Paroisse.*

(7) Usher. *de Orig. Episc. et Metrop. Bevereg. cod. can. vind.* lib. II, c. 6, n. 12. Hamm. *Pref. to Titus i Dissert.* 4 cont. Blondel. cap. 5.

surintendance de tous les évêques de Crête (1).

Les opinions varient sur l'origine du patriarchat; Baronius, de Marca, et Richerius la font remonter jusqu'aux apôtres; mais il paroît néanmoins qu'il ne fut établi dans l'église que vers l'an 385, quatre ans après le concile général de Constantinople.

Le nom de cardinal se donnoit d'abord indistinctement aux premiers titulaires des églises (2). Comme ces chefs du clergé étoient ordinairement des hommes distingués par leurs sciences et leurs vertus, les papes les consultoient dans les affaires délicates; ils devinrent peu-à-peu le conseil permanent du saint siége, et le droit d'élire le souverain pontife passa dans leur sein, quand la communion des fidèles devint trop nombreuse pour être assemblée.

Les mêmes causes qui avoient donné naissance aux cardinaux près des papes, produisirent les chanoines près des évêques; c'étoit un certain nombre de prêtres qui composoient la cour épiscopale. Les affaires du diocèse augmentant, les membres du Synode furent obligés de se partager le travail. Les uns furent appelés vicaires, les autres grands-vicaires, etc. selon l'étendue de leur charge. Le conseil entier prit le nom de *chapitre*, et les conseillers celui de

(1) Euseb. H. E. lib. III. c. 4. Chrys. Hom. I. *in Tit.*
(2) Héricourt, *Loix eccl. de Franç.* p. 205.

chanoines, qui ne veut dire qu'administrateur canonique.

De simples prêtres, et même des laïques, nommés par les évêques à la direction d'une communauté religieuse, furent la source de l'ordre antique des abbés. Nous verrons combien les abbayes furent utiles aux lettres, à l'agriculture, et en général à la civilisation de l'Europe barbare.

Les paroisses se formèrent à l'époque où les ordres principaux du clergé se subdivisèrent. Les évêchés étant devenus trop vastes, pour que les prêtres de la métropole pussent porter les secours spirituels et temporels aux extrémités du diocèse, on éleva des églises dans les campagnes. Les ministres attachés à ces temples champêtres, prirent le nom de curé; du latin *cura*, qui signifie *soins*, *fatigue*. Le nom du moins n'est pas orgueilleux, et on auroit dû le leur pardonner, puisqu'ils en remplissoient si bien les conditions (1).

Outre ces églises paroissiales, on bâtit encore des chapelles sur le tombeau des martyrs et des solitaires. Ces temples particuliers s'appeloient *martyrium* ou *memoria*; et, par une idée encore plus douce et plus philosophique, on les nommoit

(1) Athanase, dans sa seconde apologie, dit que de son temps il y avoit déja dix églises paroissiales établies dans le Maréotis, qui relevoit du diocèse d'Alexandrie.

aussi *cimetières*, d'un mot grec, qui signifie *sommeil* (1).

Enfin, les bénéfices séculiers durent leur origine aux *agapes*, ou repas des premiers chrétiens. Chaque fidèle apportoit quelques aumônes pour l'entretien de l'évêque, du prêtre et du diacre, et pour le soulagement des malades et des étrangers (2). Des hommes riches, des princes, des villes entières, donnèrent dans la suite des terres à l'église, pour remplacer ces aumônes incertaines. Ces biens partagés en divers lots, par le conseil des supérieurs ecclésiastiques, prirent le nom de prébende, de canonicat, de commende, de bénéfices-cures, de bénéfices-manuels, simples, clostraux, selon les degrés hiérarchiques de l'administrateur aux soins duquel ils furent confiés (3).

Quant aux fidèles en général, tout le corps des chrétiens primitifs se distinguoit en Πιστοὶ, *croyans* ou *fidèles*, et Κατηχούμενοι, *cathécumènes* (4). Le privilège des *croyans* étoit d'être reçus à la sainte table, d'assister à toutes les prières de l'église, et de prononcer l'oraison dominicale (5), que saint Augustin appelle par cette raison *oratio fidelium*, et S. Chrysostôme Ευχὴ πιστῶν. Les cathécumènes ne pouvoient assister à toutes

(1) Fleury, *Hist. eccl.*
(2) S. Just. Apol.
(3) Héric. *loix eccl.* p. 204-13.
(4) Eus. *Demonst. Evang.* lib. VII, cap. 2.
(5) Constit. apost. lib. VIII, cap. 8 et 12.

Vue générale du Clergé.

les cérémonies, et l'on ne traitoit des mystères devant eux qu'en paraboles obscures (1).

Le nom de laïque fut inventé pour distinguer l'homme qui n'étoit pas engagé dans les ordres du corps général du clergé. Le titre de *clerc* se forma en même temps: *laici* et Κληρκοι se lisent à chaque page des anciens auteurs. On se servoit de la dénomination d'*ecclésiastique*, tantôt en parlant des chrétiens en opposition aux Gentils (2), tantôt en désignant le clergé, par rapport au reste des fidèles; enfin, le glorieux titre de *catholique*, ou d'universelle, fut attribué à l'église dès sa naissance. Eusèbe, Clément d'Alexandrie et S. Ignace en portent témoignage (3). Poleimon, le juge, ayant demandé à Pionos, martyr, de quelle église il étoit, le confesseur répondit: *De l'église catholique; car Jésus-Christ n'en connoît point d'autre* (4).

N'oublions pas dans le développement de cette hiérarchie, que S. Jérôme compare à celle des anges, n'oublions pas les voies par où la chrétienté signaloit sa sagesse et sa force, nous voulons dire les conciles et les persécutions. « Rappelez en votre mé-

(1) Théodor. Epit. div. dogm. cap. 24. Aug. *Serm. ad Neophytos in append.* t. X, p. 845.

(2) Eus. lib. IV, cap. 7; lib. V, cap. 27. Cyril. catech. 15, n. 4.

(3) Eus. lib. IV, cap. 15. Clem. Alex. Strom. lib. VII. Ignat. cap. ad Smyrn. n. 8.

(4) Act. Pion. ap. Bar. an. 254, n. 9.

» moire, dit la Bruyère, rappelez ce grand » et premier concile, où les pères qui le » composoient, étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou » par les cicatrices qui leur étoient restées » des fureurs de la persécution : ils sem» bloient tenir de leurs plaies le droit de » s'asseoir dans cette assemblée générale » de toute l'église. »

Déplorable esprit de parti ! M. de Voltaire, qui montre par-tout l'horreur du sang et l'amour de l'humanité, cherche à persuader qu'il y eut peu de martyrs dans l'église primitive (1) (*); et comme s'il n'eût jamais lu les historiens Romains, il va presque jusqu'à nier cette première persécution dont Tacite nous a fait une si affreuse peinture. L'auteur de Zaïre, qui connoissoit la puissance du malheur, a craint qu'on ne se laissât toucher par le tableau des souffrances des chrétiens; il a voulu leur arracher cette couronne de martyre qui les rendoit intéressans aux cœurs tendres, et leur ravir jusqu'au charme de leurs pleurs.

Ainsi nous avons tracé le tableau de la hiérarchie apostolique; joignez-y le clergé régulier, dont nous allons bientôt nous entretenir, et vous aurez l'église entière de Jésus-Christ. Nous osons l'avancer, aucune autre religion sur la terre n'a offert un

(1) Dans son *Essai sur les Mœurs*.
(*) *Voyez* la note X à la fin du volume.

pareil système de bienfaits, de prudence et de prévoyance, de force et de douceur, de loix morales et de loix religieuses. Rien n'est plus sagement ordonné que ces cercles, qui partant du dernier chantre de village, vont toujours s'élevant jusqu'au trône pontifical, qu'ils supportent et qui les couronne. L'église ainsi, par ses différens degrés, touchoit à tous nos besoins et à toutes nos misères : art, lettres, sciences, législation, politique, hommes illustres dans tous les genres, institutions littéraires, civiles et religieuses, fondations pour l'humanité, tous ces magnifiques bienfaits nous arrivoient par les rangs supérieurs de la hiérarchie ; tandis que les détails de la charité et de la morale étoient répandus par les degrés inférieurs, chez les dernières classes du peuple. Si jadis l'église fut pauvre, depuis le dernier échelon jusqu'au premier, c'est que toute la chrétienté étoit indigente comme elle. Mais on ne sauroit exiger que le clergé fût demeuré pauvre, quand l'opulence croissoit autour de lui. Il auroit alors perdu toute considération ; certaines classes de la société avec lesquelles il n'auroit pu vivre, se fussent soustraites à son autorité morale. Le chef de l'église étoit prince, pour pouvoir parler aux princes ; les évêques, marchant de pair avec les grands, osoient les instruire de leurs devoirs ; les prêtres séculiers et réguliers au-dessus des nécessités de la vie, se mêloient aux riches dont ils épuroient les

mœurs; et le simple curé se rapprochoit du pauvre qu'il étoit destiné à soulager par ses bienfaits, et à consoler par son exemple.

Ce n'est pas que le plus indigent des prêtres ne pût aussi instruire les grands du monde, et les rappeler à la vertu ; mais il ne pouvoit ni les suivre dans les habitudes de leur vie, comme le haut clergé, ni leur tenir un langage qu'ils eussent parfaitement entendu. La considération même dont il jouissoit, venoit en partie des ordres supérieurs de l'église. Il convient d'ailleurs à de grands peuples, d'avoir un culte honorable et des autels où l'infortuné puisse trouver des secours (1).

Au reste, il n'y a rien d'aussi beau dans l'histoire des institutions civiles et religieuses, que ce qui concerne l'autorité, les devoirs et l'investiture du prélat, parmi les chrétiens. On y voit la parfaite image du pasteur des peuples et du ministre des autels. Aucune classe d'hommes n'a plus honoré l'humanité que celle des évêques, et l'on ne pourroit trouver ailleurs plus de vertus, de grandeur et de génie.

Le chef apostolique devoit être sans défaut de corps, et pareil au prêtre sans tache,

(1) Lorsqu'un philosophe moderne a dit au pauvre qui lui demandoit la charité, au nom de Dieu: « *Eh ! mon ami, tu me glaces la main ; que ne* » *me demandes-tu au nom de l'humanité ?* » Ce philosophe a dit un mot horrible.

Vue générale du Clergé.

que Platon dépeint dans ses *loix*. Choisi dans l'assemblée du peuple, il étoit peut-être le seul magistrat légal qui existât dans les temps barbares. Comme cette place auguste entraînoit une responsabilité immense, tant dans cette vie que dans l'autre, elle étoit loin d'être briguée. Les Bazile et les Ambroise fuyoient au désert, dans la crainte d'être élevés à une dignité dont les devoirs effrayoient même leurs vertus.

Non-seulement l'évêque étoit obligé de remplir ses fonctions religieuses, comme d'enseigner la morale, d'administrer les sacremens, d'ordonner les prêtres; mais encore tout le poids des loix civiles et des débats politiques retomboit sur lui. C'étoit un prince à appaiser, une guerre à détourner, une ville à défendre. L'évêque de Paris, au neuvième siècle, en sauvant par son courage la capitale de la France, empêcha peut-être la France entière de passer sous le joug des Normands.

« On étoit si convaincu, dit d'Héricourt, » que l'obligation de recevoir les étrangers » étoit un devoir dans l'épiscopat, que » S. Grégoire voulut, avant de consacrer » Florentinus, évêque d'Ancône, qu'on » exprimât si c'étoit par impuissance ou » par avarice qu'il n'avoit point exercé jus- » qu'alors l'hospitalité envers les étran- » gers (1). »

On vouloit que l'évêque haït le péché, et

(1) *Loix eccl. de Fr.* p. 751.

non le pécheur (1); qu'il supportât le foible, qu'il eût un cœur de père pour les pauvres (2). Il devoit néanmoins garder quelque mesure dans ses dons, et ne point entretenir de profession dangereuse ou inutile, comme les baladins et les chasseurs (3); véritable loi politique, qui frappoit d'un côté sur le vice dominant des Romains, et de l'autre sur celui des Barbares.

Si l'évêque avoit des parens dans le besoin, il lui étoit permis de les préférer à des étrangers, mais non pas de les enrichir: « Car, dit le canon, c'est leur état d'indi» gence, et non les liens du sang qu'il doit » regarder en pareil cas (4). »

Faut-il s'étonner qu'avec tant de vertus, les évêques obtinssent la vénération de tous les peuples? On courboit la tête sous leur bénédiction, on chantoit *Hosannah* devant eux; on les appeloit *très-saints, très-chers à Dieu*, et ces titres étoient d'autant plus magnifiques, qu'ils étoient justement acquis.

Quand les nations se civilisèrent, les évêques, plus circonscrits dans leurs devoirs religieux, jouirent du bien qu'ils avoient fait aux hommes, et cherchèrent à leur en faire encore, en s'appliquant plus particulièrement au maintien de la morale, aux œuvres de charité et au progrès des lettres.

(1) *Id. ib.* can. *Odio.*
(2) *Id. loc. cit.*
(3) *Id. ib.* can. *Don. qui venatoribus.*
(4) *Id. ib.* p. 742, can. *Est probanda.*

Leurs palais devinrent le centre de la politesse et des arts. Appelés par leurs souverains au ministère public, et revêtus des premières dignités de l'église, ils y déployèrent des talens qui firent l'admiration de l'Europe. Jusques dans ces derniers temps, les évêques de France ont été des exemples parfaits de modération et de lumière. On pourroit sans doute citer quelques exceptions; mais tant que les hommes seront encore sensibles aux grands traits de vertu, on se souviendra que plus de soixante évêques catholiques, ont erré fugitifs chez des peuples protestans, et qu'en dépit de tous les préjugés religieux, et de toutes les préventions qui s'attachent à l'infortune, ils se sont attiré le respect et la vénération de ces peuples; que le disciple de Luther et de Calvin est venu entendre le prélat romain exilé, prêcher dans quelque retraite obscure, l'amour de l'humanité et le pardon des offenses; enfin, on se souviendra que tant de nouveaux Cyprien, persécutés pour leur religion, que tant de courageux Chrysostôme se sont dépouillés du titre qui faisoit leurs combats et leur gloire sur un simple mot du chef de l'église; heureux de sacrifier, avec leur prospérité première, l'éclat de douze ans de malheur à la paix de leur troupeau.

Quant au clergé inférieur, c'étoit à lui qu'on étoit redevable de ce reste de bonnes mœurs, que l'on trouvoit encore chez la foule, dans les villes et dans les campagnes.

Le paysan sans religion est une bête féroce; il n'a aucun frein d'éducation ni de respect humain : une vie pénible a aigri son caractère ; la propriété lui a enlevé l'innocence du Sauvage ; il est timide, grossier, défiant, avare, ingrat sur-tout. Mais, par un miracle bien frappant, cet homme naturellement pervers, devient excellent dans les mains de la religion. Autant il étoit lâche, autant il est brave ; son penchant à trahir se change en une fidélité à toute épreuve, son ingratitude en un dévouement sans borne, sa défiance en une confiance absolue. Comparez ces paysans impies, profanant les églises, dévastant les propriétés, brûlant à petit feu les femmes, les enfans et les prêtres, comparez-les aux Vendéens, défendant le culte de leur père, et seuls libres, quand toute la France étoit abattue sous le joug de la terreur; comparez-les, et voyez la différence que la religion peut mettre entre les hommes. Celui qui a accordé la paix à ces laboureurs chrétiens, s'est ménagé une solide gloire dans la postérité ; il a jugé que de pareils hommes seroient fidèles, et il ne s'est pas trompé ; les Vendéens ont noblement gardé la paix comme ils avoient fait la guerre. L'étranger a paru ; il a trouvé des champs désolés, mais quelques cœurs françois palpitant encore dans ces déserts, quelques hommes qui avoient sacrifié tout ressentiment à la patrie, quelques mains fières et rustiques, mutilées par le fer et le feu, mais prêtes à

défendre contre l'ennemi du dehors, les ruines de ces cabanes qu'elles avoient arrachées à l'ennemi du dedans.

On a pu reprocher aux curés des préjugés d'état ou d'ignorance; mais, après tout, la simplicité du cœur, la sainteté de la vie, la pauvreté évangélique, la charité de Jésus-Christ, en faisoient un des ordres le plus respectable de la nation. On en a vu plusieurs qui sembloient moins des hommes, que des esprits bienfaisans, descendus sur la terre pour soulager les misérables. Souvent ils se refusèrent le pain pour nourrir le nécessiteux, souvent ils se dépouillèrent de leurs habits pour en couvrir l'indigent. Qui oseroit reprocher à de tels hommes quelque sévérité d'opinion? Qui de nous, superbes philanthropes, voudroit, durant les rigueurs de l'hiver, être réveillé, au milieu de la nuit, pour aller administrer au loin, dans les campagnes, le moribond expirant sur la paille? Qui de nous voudroit avoir sans cesse le cœur brisé du spectacle d'une misère qu'on ne peut secourir, se voir environné d'une famille dont les joues hâves et les yeux creux annoncent l'ardeur de la faim et de tous les besoins? Consentirions-nous à suivre les curés de Paris, ces anges d'humanité, dans le séjour du crime et de la douleur, pour consoler le vice sous les formes les plus dégoûtantes, pour verser l'espérance dans un cœur désespéré? Qui de nous, enfin, voudroit se séquestrer du monde des heureux, pour vivre éter-

nellement parmi les souffrances, et ne recevoir, en mourant, pour tant de bienfaits, que l'ingratitude du pauvre et la calomnie du riche ?

CHAPITRE III.

Clergé régulier.

Origines de la Vie Monastique.

S'il est vrai, comme il seroit possible de le croire, qu'une chose soit poétiquement belle, en raison de l'antiquité de son origine; il faut convenir que la vie monastique a quelques droits à notre admiration. Elle remonte jusqu'aux premiers âges du monde. Le prophète Elie, fuyant la corruption d'Israël, se retira le long du Jourdain, où il vécut d'herbes et de racines, avec quelques disciples. Sans avoir besoin de fouiller plus avant dans l'histoire, cette source des ordres religieux nous semble assez merveilleuse. Que n'eussent point dit les poëtes de la Grèce, s'ils avoient trouvé pour fondateur des sacrés colléges, un homme ravi au ciel dans un char de feu, et qui doit reparoître sur la terre, au jour de la consommation des siècles ?

De là, la vie monastique, par un héritage admirable, descend à travers Elysée, les prophètes et Saint Jean-Baptiste, jusqu'à Jésus-Christ, qui se déroboit souvent au

Vue générale du Clergé.

monde pour aller prier sur les montagnes. Bientôt les Thérapeutes (1) embrassant les perfections de la retraite, offrirent près du lac Mœris, en Egypte, les premiers modèles des monastères chrétiens. Enfin, sous S. Antoine et S. Pacôme, paroissent ces fameux solitaires de la Thébaïde, qui remplirent le Carmel et le Liban de tous les chefs-d'œuvre de la pénitence. Une voix de gloire et de merveille s'éleva des plus affreuses solitudes; des musiques divines se mêloient au bruit des cascades et des sources; les séraphins visitoient l'anachorète du rocher, ou enlevoient son ame brillante sur les nues; les lions servoient de messagers; les corbeaux, devenus intelligens, apportoient au saint hermite la manne céleste; les villes jalouses sentirent tomber leur réputation antique : ce fut le temps de la renommée du désert.

Marchant ainsi d'enchantement en enchantement, dans l'établissement de la vie religieuse, nous trouvons une seconde sorte d'origines, que nous appellerons *locales*; c'est-à-dire certaines fondations particulières d'ordres et de couvens : ces origines ne sont ni moins curieuses, ni moins

(1) M. de Voltaire se moque d'Eusèbe *qui prend*, dit-il, *les Thérapeutes pour des moines chrétiens*. Eusèbe étoit plus près de ces moines que M. de Voltaire, et certainement plus versé que lui dans les antiquités chrétiennes. Montfaucon, Fleury, Héricourt, Heyliot, et une foule d'autres savans, se sont rangés à l'opinion de l'évêque de Césarée.

poétiques que les premières. Voici aux portes de Jérusalem un monastère bâti sur l'emplacement de la maison de Pilate ; au mont Sinaï, le couvent de la *Transfiguration,* marque le lieu redoutable où Jéhovah dicta ses loix aux Hébreux ; plus loin s'éleve un autre couvent sur la montagne où Jésus-Christ disparut de la terre : le toit de son église est ouvert à l'endroit même, où le Fils de l'Homme laissa la trace de son ascension glorieuse.

Et que de choses admirables l'Occident ne nous montre-t-il pas à son tour dans les fondations des communautés ! Monumens de nos antiquités gauloises, lieux consacrés par d'intéressantes aventures, ou par des actes d'humanité ; l'histoire, les passions du cœur, la bienfaisance se disputent également l'origine de nos monastères. Dans cette gorge des Pyrénées, voilà l'hôpital de Ronceveaux, que Charlemagne bâtit à l'endroit même où la fleur des chevaliers, Roland de France, termina ses hauts faits : un asyle de paix et de secours marque dignement le tombeau du preux, qui défendit l'orphelin et mourut pour sa patrie. Aux plaines de Bovines, devant ce petit temple du Seigneur, j'apprends à mépriser les arcs de triomphe des Marius et des Césars ; je contemple avec orgueil ce couvent qui vit un roi François proposer la couronne au plus digne. Mais si vous aimez les souvenirs d'une autre sorte, une femme d'Albion, surprise par un sommeil mys-

térieux, croit voir en songe la lune se pencher vers elle; bientôt il lui naît une fille, chaste et mélancolique comme le flambeau des nuits, et qui, fondant un monastère, devient l'astre charmant de la solitude.

On nous accuseroit de chercher à surprendre l'oreille par de doux sons, si nous rappelions tous ces couvens d'*Aqua-Bella*, de *Belle-Monte*, de *Vallombreuse*, ou de la *Colombe* ainsi nommé à cause de son fondateur, Colombe céleste qui vivoit au fond des bois. Qu'on nous dise si la Trappe n'étoit pas remplie de Comminges, et le Paraclet d'Héloïses? Demandez au paysan de l'antique Neustrie, quel est ce monastère qu'on apperçoit au sommet de la colline? Il vous répondra : « C'est le prieuré *des* » *deux Amans* : un jeune gentilhomme » étant devenu amoureux d'une jeune da- » moiselle, fille du châtelain de Malmain, » ce seigneur consentit à accorder sa fille » à ce pauvre gentilhomme, s'il la pouvoit » porter jusqu'au haut du mont. Il accepta » le marché, et chargé de sa dame, il » monta tout au sommet de la colline; mais » il mourut de fatigue en y arrivant; sa » prétendue trépassa bientôt par grand » déplaisir : les parens les enterrèrent en- » semble dans ce lieu, et ils y firent le » prieuré que vous voyez. »

Enfin, les cœurs tendres auront dans les origines de nos couvens, de quoi se satisfaire, comme l'antiquaire et le poëte. Voyez

ces retraites de la *Charité*, des *Pélerins*, du *Bien-Mourir*, des *Enterreurs de Morts*, des *Insensés*, des *Orphelins*, des *Enfans-Trouvés*; tâchez, si vous le pouvez, de remarquer dans le long catalogue des misères humaines, une seule infirmité de l'ame ou du corps, pour qui la religion n'ait pas fondé son lieu de soulagement ou son hospice!

Au reste, les persécutions des Romains contribuèrent d'abord à peupler les solitudes; ensuite les Barbares s'étant précipités sur l'empire, et ayant brisé tous les liens de la société, il ne resta aux hommes que Dieu pour espérance, et les déserts pour refuges. De saintes congrégations d'infortunés se formèrent de toutes parts dans les forêts et dans les lieux les plus inaccessibles. Les plaines fertiles étoient en proie à des Sauvages, tandis que sur les crêtes arides des monts, habitoit un autre monde, qui, dans ces roches escarpées, avoit sauvé, comme d'un second déluge, les restes des arts et de la civilisation. Mais de même que les fontaines découlent des lieux élevés, pour fertiliser les vallées, ainsi les premiers anachorètes descendirent peu-à-peu de leurs hauteurs, pour porter aux Barbares la parole de Dieu, et les douceurs de la vie.

Mais on dira peut-être que les causes qui donnèrent naissance à la vie monastique, n'existant plus parmi nous, les couvens étoient devenus des retraites inutiles. Et quand donc ces causes ont-elles cessé?

N'y a-t-il plus d'orphelins, d'infirmes, de voyageurs, de pauvres, d'infortunés? Ah! lorsque les maux des siècles barbares se sont évanouis, la société, si habile à tourmenter les ames, et si ingénieuse en douleur, a bien su faire naître mille autres raisons d'adversité, qui nous jettent dans la solitude! Que de passions trompées, que de sentimens trahis, que de dégoûts amers nous entraînent chaque jour hors du monde! C'étoit une chose fort belle que ces maisons religieuses où l'on trouvoit une retraite assurée contre les coups de la fortune, et les orages de son propre cœur. Une orpheline abandonnée de la société, à cet âge où de cruelles séductions sourient à la beauté et à l'innocence, savoit du moins qu'il y avoit un asyle où l'on ne se feroit pas un jeu de la tromper. Comme il étoit doux pour cette pauvre étrangère sans parens, d'entendre retentir le nom de sœur à ses oreilles! Quelle nombreuse et paisible famille la religion ne venoit-elle pas de lui rendre! un père céleste lui ouvroit sa maison, et la recevoit dans ses bras.

C'est une philosophie bien barbare et une politique bien cruelle, que celles-là qui veulent obliger l'infortuné à vivre au milieu du monde. Des hommes ont été assez peu délicats, pour mettre en commun leurs voluptés; mais l'adversité a un plus noble égoïsme: elle se cache toujours pour jouir de ses plaisirs, qui sont ses larmes. S'il est des lieux pour la santé du corps, ah!

permettez à la religion d'en avoir aussi pour la santé de l'ame ; elle qui est bien plus sujette aux maladies, et dont les infirmités sont bien plus douloureuses, bien plus longues, et bien plus difficiles à guérir.

Des gens se sont avisés de vouloir qu'on élevât des retraites nationales pour ceux *qui pleurent*. Certes, ces philosophes sont profonds dans la connoissance de la nature, et les choses du cœur humain leur ont été révélées ! C'est-à-dire qu'ils veulent confier le malheur à la pitié des hommes, et mettre les chagrins sous la protection de ceux qui les causent. Il faut une charité plus magnifique que la nôtre pour soulager l'indigence d'une ame infortunée ; Dieu seul est assez riche pour lui faire l'aumône.

On a prétendu rendre un grand service aux religieux et aux religieuses, en les forçant de quitter leurs retraites : qu'en est-il advenu ? Les femmes qui ont pu trouver un asyle dans des monastères étrangers, s'y sont réfugiées avec joie ; d'autres se sont réunies pour former entr'elles des monastères au milieu du monde ; plusieurs, enfin, sont mortes de chagrin, et ces Trappistes si à plaindre, au lieu de profiter des charmes de la liberté et de la vie, ont été continuer leurs marcérations dans les bruyères de l'Angleterre, et dans les déserts de la Russie. Il ne faut pas croire que nous soyions tous également nés pour manier le hoyau ou le mousquet, et qu'il n'y ait point

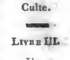
d'homme d'une délicatesse particulière, qui soit formé pour le labeur de la pensée, comme un autre pour le travail des mains. N'en doutons point, nous avons au fond du cœur mille raisons de solitude : quelques-uns y sont entraînés par une pensée tournée à la contemplation ; d'autres, par une certaine pudeur craintive, qui fait qu'ils aiment à habiter en eux-mêmes ; enfin, il est des ames trop excellentes, qui cherchent en vain dans la nature les autres ames auxquelles elles sont faites pour s'unir, et qui semblent condamnées à une sorte de virginité morale ou de veuvage éternel. C'étoit sur-tout pour ces ames solitaires que la religion avoit élevé ses retraites, et présenté à leur amour immense, un Dieu immense comme leur amour.

CHAPITRE IV.

Des Constitutions Monastiques.

On doit sentir que ce n'est pas l'histoire particulière et abstraite des ordres religieux que nous écrivons, mais seulement leur histoire morale.

Ainsi, sans parler de S. Antoine, père des Cénobites, de S. Paul, premier des anachorètes, de sainte Synclétique, fondatrice des monastères de filles; sans nous arrêter à l'ordre de S. Augustin, qui comprend



tous les chapitres connus sous le nom de *réguliers*, à celui de S. Basile, qui renferme tous les religieux et toutes les religieuses d'Orient, à la règle de S. Benoît, qui réunit la plus grande partie des monastères occidentaux, à celle de S. François pratiquée par les ordres mendians; nous confondrons tous les religieux dans un tableau général, où nous tâcherons de peindre leurs costumes, leurs usages, leurs mœurs, leur vie active ou contemplative, et les services sans nombre qu'ils ont rendus à la société.

Cependant nous ne pouvons nous empêcher de faire une remarque; il y a des personnes qui méprisent, soit par ignorance, soit par préjugés, ces constitutions sous lesquelles un grand nombre de cénobites ont vécu depuis plusieurs siècles. Ce mépris n'est rien moins que philosophique, et sur-tout dans un temps où l'on se pique de connoître et d'étudier les hommes. Tout religieux qui, au moyen d'une haire et d'un sac, est parvenu à rassembler sous ses loix plusieurs milliers de disciples, n'est point un homme ordinaire, et les ressorts qu'il a mis en usage, l'esprit qui domine dans ses institutions, valent bien la peine d'être examinés.

Il est digne de remarque sans doute, que de toutes ces règles monastiques, les plus rigides ont toujours été les mieux observées: les Chartreux ont donné au monde l'unique exemple d'une congrégation qui a

existé sept cents ans, sans avoir besoin de réforme. Ce qui prouve que plus le législateur combat les penchans naturels, plus il assure la durée de son ouvrage; ceux au contraire, qui prétendent élever des sociétés, en employant les passions comme matériaux de l'édifice, ressemblent à ces architectes qui bâtissent des palais avec cette sorte de pierre qui se fond à l'impression de l'air.

Les ordres religieux n'ont été, sous beaucoup de rapports, que des sectes philosophiques, assez semblables à celles des Grecs. Les moines étoient appelés *philosophes* dans les premiers temps; ils en portoient la robe et en imitoient les mœurs. Quelques-uns même avoient choisi pour seule règle le manuel d'Epictète. S. Basile établit le premier les vœux *de pauvreté, de chasteté et d'obéissance*. Cette loi est profonde, et si l'on y réfléchit, on verra que tout le génie de Lycurgue est renfermé dans ces trois préceptes.

Dans la règle de S. Benoît, tout est prescrit, jusqu'aux plus petits détails de la vie; lit, nourriture, promenade, conservation, prière. On donnoit aux foibles des travaux plus délicats, aux robustes, de plus pénibles: en un mot, la plupart de ces loix religieuses décèlent une connoissance incroyable dans l'art de gouverner les hommes. Platon n'a fait que rêver des républiques, sans pouvoir rien exécuter: les Augustin, les Basile, les Benoît ont été de véritables

législateurs, et les patriarches de plusieurs grands peuples.

On a beaucoup déclamé dans ces derniers temps, contre la perpétuité des vœux; mais il n'est peut-être pas impossible de trouver en sa faveur, de hautes raisons puisées dans la nature des choses, et dans les besoins mêmes de notre ame.

L'homme est sur-tout malheureux par son inconstance, et par l'usage de ce libre arbitre, qui fait à-la-fois sa gloire et ses maux, et qui fera sa condamnation. Il flotte de sentiment en sentiment, de pensée en pensée; ses amours ont la mobilité de ses opinions, et ses opinions lui échappent comme ses amours. Cette inquiétude le plonge dans une misère dont il ne peut sortir, que quand une force supérieure l'attache à un seul objet. On le voit alors porter avec joie sa chaîne; car l'homme infidèle hait pourtant l'infidélité. Ainsi, par exemple, l'artisan est plus heureux que le riche désoccupé, parce qu'il est soumis à un travail impérieux, qui ferme autour de lui toutes les voies du desir ou de l'inconstance. La même soumission à la puissance fait le bien-être des enfans, et la loi qui défend le divorce, a moins d'inconvéniens pour la paix des familles, que la loi qui le permet.

Les anciens législateurs avoient reconnu cette nécessité d'imposer un joug à l'homme. Les républiques de Lycurgue et de Minos n'étoient en effet que des espèces de communautés où l'on étoit engagé, en naissant,

par des vœux perpétuels. Le citoyen y étoit condamné à une existence uniforme et monotone. Il étoit assujetti à des règles fatigantes, qui s'étendoient jusques sur ses repas et ses loisirs; il ne pouvoit disposer ni des heures de sa journée, ni des âges de sa vie : on lui demandoit un sacrifice rigoureux de ses goûts; il falloit qu'il aimât, qu'il pensât, qu'il agît d'après la loi; en un mot, on lui avoit retiré sa volonté, pour le rendre heureux.

Le vœu perpétuel, c'est-à-dire la soumission à une règle inviolable, loin de nous plonger dans l'infortune, est donc au contraire uue disposition favorable au bonheur; sur-tout quand ce vœu n'a d'autre but que de nous défendre contre les illusions du monde, comme dans les ordres monastiques. Les passions ne se soulèvent guères dans notre sein, avant notre quatrième lustre; à quarante ans elles sont déja éteintes ou détrompées : ainsi le serment indissoluble nous prive tout au plus de quelques années de desirs, pour faire ensuite la paix de toute notre vie, pour nous arracher aux regrets ou au remords, le reste de nos jours. Or, si vous mettez en balance les maux qui naissent des passions, avec le peu de momens de joie qu'elles vous donnent, vous verrez que le vœu perpétuel est encore un grand bien, même dans les plus beaux instans de la jeunesse.

Supposons d'ailleurs qu'une religieuse pût sortir de son cloître à volonté; nous

demandons si cette femme seroit heureuse? Quelques années de retraite auroient renouvellé pour elle la face de la société. Au spectacle du monde, si nous détournons un moment la tête, les décorations changent, les palais s'évanouissent, et lorsque nous reportons les yeux sur la scène, nous n'appercevons plus que des déserts et des acteurs inconnus.

On verroit incessamment la folie du siècle entrer par caprice dans les couvens, et en sortir par caprice. Les cœurs agités ne seroient plus assez long-temps auprès des cœurs paisibles, pour prendre quelque chose de leur repos, et les ames sereines auroient bientôt perdu leur calme, dans le commerce des ames troublées. Au lieu de promener en silence leurs chagrins passés dans les abris du cloître, les malheureux iroient se racontant leurs naufrages, et s'excitant peut-être à braver encore les écueils. Femme du monde, femme de la solitude, l'infidèle épouse de Jésus-Christ ne seroit propre ni à la solitude, ni au monde : ce flux et reflux des passions, ces vœux tour-à-tour rompus et formés, banniroient des monastères toute paix, toute subordination, toute décence; et ces retraites sacrées, loin d'offrir un port assuré à nos inquiétudes, ne seroient plus que des lieux où nous viendrions pleurer un moment l'inconstance des autres, et méditer nous-mêmes des inconstances nouvelles.

Mais ce qui rend le vœu perpétuel de la

religion bien supérieur à l'espèce de vœu politique du Spartiate et du Crétois, c'est qu'il vient de nous-mêmes, qu'il ne nous est imposé par personne, et qu'il présente au cœur une compensation immense pour ces amours terrestres que l'on sacrifie. Il n'y a rien que de grand dans cette alliance d'une ame immortelle avec le principe éternel; ce sont deux natures qui se conviennent et qui s'unissent. Il est sublime de voir l'homme né libre, chercher en vain son bonheur dans sa volonté, puis fatigué de ne rien trouver ici-bas qui soit digne de lui, se jurer d'aimer à jamais l'Etre suprême, et se créer, comme Dieu, dans son propre serment, une *Nécessité*.

CHAPITRE V.

Tableau des Moeurs et de la Vie religieuse.

Moines Cophtes, Maronites, etc.

Venons maintenant au tableau de la vie religieuse, et posons d'abord un principe. Par-tout où se trouve beaucoup de mystère, de solitude, de contemplation, de silence; beaucoup de pensées de Dieu, beaucoup de choses vénérables dans les costumes, les usages et les mœurs; là se doit trouver une abondance de toutes les sortes de beautés. Si cette observation est juste, on va voir qu'elle s'applique merveilleusement au sujet que nous traitons.

Remontons encore aux solitaires de la Thébaïde. Ils habitoient de petites cellules appelées *laures*, et portoient, comme leur fondateur Paul, des robes de feuilles de palmiers; d'autres étoient vêtus de cilices tissus de poil de gazelle; quelques-uns, comme le solitaire Zénon, jetoient seulement sur leurs épaules la dépouille des bêtes sauvages, et l'anachorète Séraphion marchoit enveloppé du linceul, qui devoit le couvrir dans la tombe. Les religieux Maronites, dans les solitudes du Liban; les hermites Nestoriens, répandus le long du Tigre; ceux d'Abyssinie, aux cataractes du Nil et sur les rivages de la mer Rouge; tous enfin mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils l'ont cachée. Le moine Cophte, en entrant dans son monastère, renonce à tous les plaisirs, consume son temps en travail, en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité. Il couche sur la dure, dort à peine quelques instans, se relève, et sous le beau firmament d'Egypte, fait entendre sa voix nocturne, sur les débris de Thèbes et de Memphis. Tantôt l'écho des pyramides redit à l'ombre des Pharaons, les cantiques de ce fils de la mystique famille de Joseph; tantôt ce pieux solitaire chante au matin les louanges du vrai soleil, au même lieu où des statues harmonieuses soupiroient le réveil de l'aurore. C'est là qu'il cherche l'Européen égaré à la poursuite de ces ruines fameuses; c'est là que le sauvant de la horde arabe,

il l'enlève dans sa haute tour, et prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il se refuse à lui-même. Les savans vont bien visiter les débris de l'Egypte ; mais d'où vient que, comme ces moines chrétiens, objets de leurs mépris, ils ne vont pas s'établir dans ces mers de sables, au milieu de toutes les privations, pour donner un verre d'eau au voyageur, et l'arracher au cimeterre du Bédouin ?

Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu point faites ! Par-tout où l'on tourne les yeux, on ne voit que les monumens de tes bienfaits. Dans les quatre parties du monde, la religion a distribué ses milices et placé ses vedettes pour l'humanité. Le moine Maronite appelle par le claquement de deux planches suspendues à la cime d'un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban ; ce pauvre et ignorant artiste n'a pas de plus riche moyen de se faire entendre ; le moine Abyssinien vous attend dans ce bois, au milieu des tigres ; le missionnaire Américain veille à votre conservation dans ses immenses forêts. Jeté par un naufrage sur des côtes inconnues, tout-à-coup vous appercevez une croix sur un rocher. Malheur à vous si ce signe de salut ne fait pas couler vos larmes ! Vous êtes en pays d'amis ; ici sont des chrétiens. Vous êtes François, il est vrai, et ils sont Espagnols, Allemands, Anglois peut-être ? Et qu'importe ! n'êtes-vous pas de la grande famille de Jésus-Christ ? Ces étrangers vous reconnoîtront pour frères ;

c'est vous qu'ils invitent par cette croix : ils ne vous ont jamais vu, et cependant ils pleurent de joie, car vous êtes sauvé du désert.

Mais le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course. La nuit approche, les neiges tombent; seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas, et se perd sans retour. C'en est fait, la nuit est venue : arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer, ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux; ses dernières pensées sont pour ses enfans et son épouse! Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le *glas* de la mort, que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents? Non; ce sont des sons réels, mais inutiles! car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter.... Un autre bruit se fait entendre; un chien jappe sur les neiges, il approche, il arrive, il hurle de joie : un solitaire le suit.

Ce n'étoit donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, de s'être établi pour jamais au fond des plus affreuses solitudes; il falloit encore que les animaux mêmes apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrâsassent, pour ainsi dire, de l'ardente charité de leurs saints maîtres, et que leurs cris sur le sommet des Alpes, proclamassent aux échos les miracles de notre religion.

Qu'on ne dise pas que l'humanité seule puisse conduire à de tels actes; car d'où vient qu'on ne trouve rien de pareil dans cette belle antiquité, pourtant si sensible? On parle de la philanthropie! c'est la religion chrétienne qui est seule philanthrope par excellence. Immense et sublime idée qui fait du chrétien de la Chine un ami du chrétien de la France, du sauvage Néophyte, un frère du moine Egyptien! Nous ne sommes plus étrangers sur la terre, nous ne pouvons plus nous y égarer. Jésus-Christ nous a rendu l'héritage que le péché d'Adam nous avoit ravi. Chrétien! il n'est plus d'océan ou de déserts inconnus pour toi; tu trouveras par-tout la langue de tes aïeux et la cabane de ton père!

CHAPITRE VI.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Trappistes, Chartreux, Sœurs de Sainte-Claire, Pères de la Rédemption, Missionnaires, Dames de la Charité, etc. etc.

TELLES sont les mœurs et les coutumes de quelques-uns des ordres religieux de la vie contemplative; mais ces choses néanmoins ne sont si belles, que parce qu'elles sont unies aux méditations et aux prières: ôtez le nom et la présence de Dieu de tout cela, et le charme est presque détruit.

Voulez-vous maintenant vous transporter à la Trappe, et contempler ces moines vêtus d'un sac, qui bêchent leurs tombes? Voulez-vous les voir errer comme des ombres dans cette grande forêt de Mortagne, et au bord de cet étang solitaire ? Le silence marche à leurs côtés, ou s'ils se parlent quand ils se rencontrent, c'est pour se dire seulement : *Frères, il faut mourir.* Ces ordres rigoureux du christianisme, étoient des écoles de morale en action, instituées au milieu des plaisirs du siècle ; ils offroient sans cesse des modèles de pénitence, et de grands exemples de la misère humaine, aux yeux du vice et de la prospérité.

Et quel spectacle que celui du Trappiste mourant ! quelle sorte de haute philosophie ! quel avertissement pour les hommes ! Étendu sur un peu de paille et de cendre, dans le sanctuaire de l'église, ses frères rangés en silence autour de lui, il les appelle à la vertu, tandis que la cloche funèbre sonne ses dernières agonies. Ce sont ordinairement les vivans qui engagent l'infirme à quitter courageusement la vie ; mais ici c'est une chose plus sublime, c'est le mourant qui parle de la mort. Aux portes de l'éternité, il la doit mieux connoître qu'un autre, et d'une voix qui résonne déja entre des ossemens, il appelle avec autorité ses compagnons, ses supérieurs même à la pénitence. Qui ne frémiroit, en voyant ce religieux qui vécut d'une manière si sainte, douter encore de son salut à

PARTIE IV. Culte. LIVRE III. Vue générale du Clergé.

l'approche du passage terrible? Le christianisme a tiré du fond du sépulcre toutes les moralités qu'il renferme. C'est par la mort que la morale est entrée dans la vie; si l'homme, tel qu'il est aujourd'hui après sa chûte, fut demeuré immortel, peut-être n'eût-il jamais connu la vertu (*).

Ainsi s'offrent de toutes parts dans la religion les scènes les plus instructives ou les plus attachantes : là, de saints muets, comme un peuple enchanté par un filtre, accomplissent, sans paroles, les joyeux travaux des moissons et des vendanges; ici les filles de Claire foulent de leurs pieds blancs et nuds les tombes glacées de leur cloître. Ne croyez pas toutefois qu'elles soient malheureuses au milieu de leurs austérités; leurs cœurs sont purs, et leurs yeux tournés vers le ciel, en signe de desir et d'espérance. Une robe de laine grise est préférable à des habits somptueux, achetés au prix des vertus; le pain de la charité est plus sain que celui de la prostitution. Eh! de combien de chagrins ce simple voile baissé entre ces filles et le monde, ne les sépare-t-il pas!

En vérité, nous sentons qu'il nous faudroit un tout autre talent que le nôtre, pour nous tirer dignement des objets qui se présentent à nos yeux. Le plus bel éloge que nous pourrions faire de la vie monastique, seroit de présenter le catalogue des

(*) *Voyez* la note Y à la fin du volume.

travaux auxquels elle s'est consacrée. La religion, laissant à notre cœur le soin de nos joies, comme une tendre mère ne s'est occupée que du soulagement de nos douleurs; mais dans cette œuvre immense et difficile, elle a appelé tous ses fils et toutes ses filles à son secours. Aux uns, elle a confié le soin de nos maladies, comme à cette multitude de religieux et de religieuses, dévoués au service des hôpitaux; aux autres, elle a délégué les pauvres, comme aux saintes dames de la Charité. Le père de la Rédemption s'embarque à Marseille; où va-t-il seul ainsi avec son breviaire et son bâton? Ce conquérant marche à la délivrance de l'humanité, et les armées qui l'accompagnent sont invisibles. La bourse de la charité à la main, il court affronter la peste, le martyre et l'esclavage. Il aborde le dey d'Alger, il lui parle, au nom de ce Roi céleste dont il est l'ambassadeur. Le Barbare s'étonne à la vue de cet étrange Européen, qui ose seul à travers les mers et les orages, venir lui redemander des captifs; dompté par une force inconnue, il accepte l'or qu'on lui présente, et l'héroïque libérateur, satisfait d'avoir rendu des malheureux à leur patrie, obscur et ignoré, reprend humblement à pied le chemin de son monastère.

Par-tout c'est le même spectacle : le missionnaire qui part pour la Chine, rencontre au port le missionnaire qui revient glorieux et mutilé, du Canada; la sœur-grise

court administrer l'indigent dans sa chaumière, le père capucin vole à l'incendie, le frère hospitalier lave les pieds du voyageur, le frère du *bien mourir* console l'agonisant sur sa couche, le frère *enterreur* porte le corps du pauvre décédé, la dame de la charité monte au septième étage pour prodiguer l'or, le vêtement, et l'espérance; ces filles si justement appelées *Filles-Dieu*, portent et reportent çà et là les bouillons, la charpie, les remèdes; la fille du Bon-Pasteur tend les bras à la fille prostituée, et lui crie : *Je ne suis point venue pour appeler les justes, mais les pécheurs !* L'orphelin trouve un père, l'insensé un médecin, l'ignorant un instructeur. Tous ces ouvriers en œuvres célestes, se précipitent, s'animent les uns les autres. Cependant la religion attentive, et tenant une couronne immortelle, leur crie : « Courage, mes enfans ! courage ! hâtez-vous, soyez plus » prompts que les maux dans la carrière de » la vie ! méritez cette couronne que je vous » prépare; elle vous mettra vous-mêmes à » l'abri de tous maux et de tous besoins. »

Au milieu de tant de tableaux, qui mériteroient chacun des volumes de détails et de louanges; sur quelle scène particulière arrêterons-nous nos regards ? Nous avons déja parlé de ces hôtelleries, que la religion a placées dans les solitudes des quatre parties du monde; fixons donc à présent les yeux sur des objets d'une autre sorte.

Il y a des gens pour qui le seul nom de

capucin est un objet de risée. Quoi qu'il en soit, un religieux de l'ordre de S. François étoit souvent un personnage noble et simple. Qui de nous n'a vu un couple de ces hommes vénérables, voyageant dans les campagnes, ordinairement vers la fête des Morts, à l'approche de l'hiver, au temps de la *quête des vignes?* Ils s'en alloient, demandant l'hospitalité dans les vieux châteaux sur leur route. A l'entrée de la nuit, les deux pélerins arrivoient chez le châtelain solitaire, ils montoient un antique perron, mettoient leurs longs bâtons et leurs besaces derrière la porte, frappoient au portique sonore, et demandoient l'hospitalité. Si le maître refusoit ces hôtes du Seigneur, ils faisoient un profond salut, se retiroient en silence, reprenoient leurs besaces et leurs bâtons, et secouant la poussière de leurs sandales, s'en alloient, à travers la nuit, chercher la cabane du laboureur. Si, au contraire, ils étoient reçus, après qu'on leur avoit donné à laver à la façon des temps de Jacob et d'Homère, ils venoient s'asseoir au foyer hospitalier. Comme aux siècles antiques, afin de se rendre les maîtres favorables, (et parce que, comme Jésus-Christ, ils aimoient aussi les enfans) ils commençoient par caresser ceux de la maison; ils leur présentoient des reliques et des images. Les enfans qui s'étoient d'abord enfuis tout effrayés, bientôt attirés par ces merveilles, se familiarisoient jusqu'à se jouer entre les genoux des bons religieux.

Le père et la mère, avec un sourire d'attendrissement, contemploient ces scènes naïves, et l'intéressant contraste entre la gracieuse jeunesse de leurs enfans, et la vieillesse chenue de leurs hôtes.

Or, la pluie et le *coup de vent des morts* battoient au-dehors les bois dépouillés, les cheminées, les crénaux du château gothique; la chouette crioit sur ses faîtes. Auprès d'un large brasier, la famille se mettoit à table : le repas étoit cordial, et les manières affectueuses. La jeune demoiselle du lieu interrogeoit timidement ses hôtes, qui louoient gravement sa beauté et sa modestie. Les bons pères entretenoient toute la famille par leurs agréables propos : ils racontoient quelque histoire bien touchante; car ils avoient toujours appris des choses remarquables dans leurs missions lointaines, chez les sauvages de l'Amérique, ou les peuples de la Tartarie. A la longue barbe de ces pères, à leur robe de l'antique Orient, à la manière dont ils étoient venus demander l'hospitalité, on se rappeloit ces temps où les Thalès et les Anacharsis voyageoient ainsi dans l'Asie et dans la Grèce.

Après le souper du château, la dame appeloit ses serviteurs, et l'on invitoit un des pères à faire en commun la prière accoutumée; ensuite les deux religieux se retiroient à leur couche, en souhaitant toutes sortes de prospérités à leurs hôtes. Le lendemain on cherchoit les vieux voyageurs; mais ils s'étoient évanouis, comme

ces saintes apparitions, qui visitent quelquefois l'homme de bien dans sa demeure.

Etoit-il quelque chose qui pût briser l'ame, quelque commission dont les hommes, ennemis des larmes, n'osassent se charger, de peur de compromettre leurs plaisirs? C'étoit aux enfans du cloître qu'elle étoit aussitôt dévolue, et sur-tout aux pères de l'ordre de S. François. On supposoit que des hommes qui s'étoient voués à la misère, devoient être naturellement les hérauts du malheur. L'un, étoit obligé d'aller porter à cette famille la désastreuse nouvelle de la perte de sa fortune; l'autre, de lui apprendre le trépas d'un fils unique. Le grand Bourdaloue remplit lui-même ce triste devoir : il se présentoit en silence à la porte du père, croisoit les mains sur sa poitrine, s'inclinoit profondément, et se retiroit muet, comme la mort dont il étoit l'interprète.

Croit-on qu'il y eut beaucoup de plaisirs, (nous entendons de ces plaisirs à la façon du monde) croit-on qu'il fût fort doux pour un Cordelier, un Carme, un Franciscain, d'aller, au milieu des prisons, annoncer la sentence au criminel, l'écouter, le consoler, et avoir, pendant des journées entières, l'ame transpercée des scènes les plus déchirantes? On a vu, dans ces actes de dévouement, la sueur tomber à grosses gouttes du front de ces compatissans religieux, et mouiller ce froc qu'elle a pour toujours rendu sacré, en dépit des

PARTIE IV. Culte. — LIVRE III. Vue générale du Clergé.

sarcasmes de la philosophie. Et pourtant quel honneur, quel profit revenoit-il à ces moines de tant de sacrifices, sinon la dérision du monde, et les injures même des prisonniers qu'ils consoloient ! Mais du moins les hommes, tout ingrats qn'ils sont, avoient confessé leur nullité dans ces grandes rencontres de la vie, puisqu'ils les avoient abandonnées à la religion, seul véritable secours au dernier degré du malheur. O apôtre de Jésus-Christ, de quelles catastrophes n'étiez-vous point témoin, vous qui, près du bourreau, ne craigniez point de vous couvrir du sang des misérables, et qui étiez leur dernier ami ! Voici un des plus hauts spectacles de la terre ; aux deux coins de cet échafaud, les deux Justices sont en présence ; la Justice humaine et la Justice divine : l'une, implacable et appuyée sur un glaive, est accompagnée du désespoir ; l'autre, tenant un voile trempé de pleurs, se montre entre la pitié et l'espérance ; l'une a pour ministre, un homme de sang ; l'autre, un homme de paix ; l'une condamne ; l'autre absout ; innocente ou coupable, la première dit à la victime : « Meurs ! » la seconde lui crie : » Fils de l'innocence ou du repentir, » *montez au ciel !* »

QUATRIÈME PARTIE.

CULTE.

LIVRE QUATRIÈME.

MISSIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale des Missions.

Voici encore une de ces grandes et nouvelles idées qui n'appartiennent qu'à la religion chrétienne. Les cultes idolâtres ont ignoré l'enthousiasme divin, qui anime l'apôtre de l'évangile. Les anciens philosophes eux-mêmes n'ont jamais quitté les belles avenues d'Academus et les délices d'Athènes, pour aller, au gré d'une impulsion sublime, humaniser le Sauvage, instruire l'ignorant, guérir le malade, vêtir le pauvre et semer la concorde et la paix parmi des nations ennemies : c'est ce que

PARTIE IV. Culte. — LIVRE IV. Missions.

les religieux chrétiens ont fait, et font encore tous les jours. Les mers, les orages, les glaces du pôle, les feux du Tropique, rien ne les arrête ; ils vivent avec l'Esquimaux dans son outre de peau de vache-marine ; ils se nourrissent d'huile de baleine avec le Groënlandois ; avec le Tartare ou l'Iroquois, ils mesurent la solitude ; ils montent sur le dromadaire de l'Arabe, ou suivent le Caffre errant dans ses déserts embrâsés ; le Chinois, le Japonois, l'Indien sont devenus leurs néophytes : il n'est point d'île ou d'écueil dans l'Océan, qui ait pu échapper à leur zèle ; et comme autrefois les royaumes manquoient à l'ambition d'Alexandre, la terre manque à leur charité.

Lorsque l'Europe régénérée n'offrit plus aux prédicateurs de la foi qu'une grande famille de frères, ils tournèrent les yeux vers ces régions lointaines, où tant d'ames languissoient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils furent touchés de compassion, en voyant cette dégradation de l'homme ; ils se sentirent un desir immense de verser leur sang pour le salut de ces pauvres étrangers. Il falloit percer des forêts profondes, franchir des marais impraticables, traverser des fleuves dangereux, gravir des rochers inaccessibles ; il falloit affronter des nations cruelles, superstitieuses et jalouses ; il falloit surmonter dans les unes toutes les ignorances de la barbarie, dans les autres tous les préjugés

de la civilisation; tant d'obstacles ne purent les arrêter. Ceux qui ne croient plus à la religion de leurs pères, conviendront du moins que si le missionnaire est fermement persuadé qu'il n'y a de salut que dans la religion chrétienne; l'acte par lequel il se condamne à des maux inouis, pour sauver un idolâtre, est au-dessus des plus grands dévouemens.

Qu'un homme à la vue de tout un peuple, sous les yeux de ses parens et de ses amis, s'expose à la mort pour sa patrie; il échange quelques jours de vie, pour des siècles de gloire; il illustre sa famille, il l'élève aux richesses et aux honneurs. Mais le missionnaire dont la vie se consume au fond des bois, qui meurt d'une mort affreuse, sans spectateurs, sans applaudissemens, sans avantages pour les siens; obscur, méprisé, traité de fou, d'absurde, de fanatique, et tout cela pour donner un bonheur éternel à un Sauvage inconnu : de quel nom faut-il appeler cette mort, ce sacrifice?

Diverses congrégations religieuses se consacroient aux missions : les Dominicains, tout l'ordre de Saint François, les Jésuites et les prêtres des Missions étrangères.

Il y avoit quatre sortes de missions.

Les missions du Levant, qui comprenoient l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, la Crimée, l'Ethiopie, la Perse et l'Egypte.

Les missions de l'Amérique, commençant à la baye d'Hudson, et remontant par

PARTIE IV. Culte. — LIVRE IV. Missions.

le Canada, le Louisiane, la Californie, les Antilles et la Guyanne, jusqu'aux fameuses *réductions*, ou peuplades du Paraguay.

Les missions de l'Inde, qui renfermoient l'Indostan, la presqu'île en deçà et au-delà du Cange, et qui s'étendoient jusqu'à Manille et aux Nouvelles-Philippines.

Enfin, *les missions de la Chine*, auxquelles se joignoient celle du Tong-King, de la Cochinchine et du Japon.

On comptoit de plus quelques églises en Island et chez les Nègres de l'Afrique; mais elles n'étoient pas régulièrement suivies. Des ministres presbytériens ont tenté dernièrement de prêcher l'évangile à Otaïti.

Lorsque les Jésuites firent paroître cette précieuse correspondance, connue sous le nom de *Lettres édifiantes*, elle fut citée et recherchée par tous les auteurs. On s'appuyoit de son autorité, et les faits qu'elle contenoit passoient pour indubitables. Mais bientôt la mode vint de décrier ce qu'on avoit admiré. Ces lettres étoient écrites par des prêtres chrétiens; pouvoient-elles valoir quelque chose? On ne rougit pas de préférer, ou plutôt de feindre de préférer, aux voyages des Dutertre et des Charlevoix, ceux d'un baron de la Hontan ignorant et menteur. Des savans, qui avoient été à la tête des premiers tribunaux de la Chine, qui avoient passé trente et quarante années à la cour même des empereurs, qui parloient et écrivoient la

langue du pays, qui fréquentoient les petits, qui vivoient familièrement avec les grands, qui avoient parcouru, vu et étudié en détail les provinces, les mœurs, la religion et les loix de ce vaste empire; ces savans, dont les travaux nombreux ont enrichi les mémoires de l'Académie des Sciences, se virent traiter d'imposteurs par un homme qui n'étoit pas sorti du quartier des Européens à Canton, qui ne savoit pas un mot de Chinois, et dont tout le mérite consistoit à contredire grossièrement les récits des missionnaires. On sait tout cela aujourd'hui, et l'on rend une tardive justice aux Jésuites. De pompeuses ambassades, faites à grands frais par des nations puissantes, nous ont-elles appris quelque chose que les Duhald et les le Comte nous eussent laissé ignorer, ou bien nous ont-elles révélé quelques mensonges de ces pères?

En effet, un missionnaire doit être un excellent voyageur. Obligé de parler la langue des peuples où il prêche l'évangile, de se conformer à leurs usages, de vivre long-temps avec toutes les classes de la société, de chercher à pénétrer dans les palais et dans les chaumières; n'eût-il reçu de la nature aucun génie, il parviendroit encore à recueillir une multitude de faits précieux. Au contraire, l'homme qui passe rapidement avec un interprète, qui n'a ni le temps, ni la volonté de s'exposer à mille périls, pour apprendre le secret des mœurs; cet homme eût-il tout ce qu'il faut pour

bien voir et pour bien observer, ne peut cependant acquérir que des connoissances très-vagues, sur des peuples qui ne font que rouler, et disparoître à ses yeux.

Le Jésuite avoit encore sur le voyageur ordinaire l'avantage d'une éducation savante. Les supérieurs exigeoient plusieurs qualités des élèves qui se destinoient aux missions. Pour le Levant, il falloit savoir le grec, le cophte, l'arabe et le turc, et posséder quelques connoissances en médecine; pour l'Inde et la Chine, on vouloit des astronomes, des mathématiciens, des géographes, des mécaniciens; l'Amérique étoit réservée aux naturalistes (1). Et à combien de saints déguisemens, de pieuses ruses, de changemens de vie et de mœurs n'étoit-on pas obligé d'avoir recours, pour annoncer la vérité aux hommes! A Maduré, le missionnaire prenoit l'habit du pénitent Indien, s'assujettissoit à tous ses usages, se soumettoit à toutes ses austérités si rebutantes, ou si puériles qu'elles fussent; à la Chine, il devenoit mandarin et lettré; chez l'Iroquois, il se faisoit chasseur et sauvage.

Presque toutes les missions Françoises furent établies par Colbert et Louvois, qui comprirent de quelle ressource elles seroient pour les arts, les sciences et le commerce.

(1) Voyez les *Lettres édifiantes*, et l'ouvrage de l'abbé Fleury sur les qualités nécessaires à un missionnaire.

Les pères Fontenay, Tachard, Gerbillon, le Comte, Bouvet et Visdelou furent envoyés aux Indes par Louis XIV : ils étoient tous mathématiciens, et le roi les fit recevoir de l'Académie des Sciences, avant leur départ.

Le père Brédevent, connu par sa dissertation physico-mathématique, mourut malheureusement en parcourant l'Ethiopie ; mais on a joui d'une partie de ses travaux : le père Sicard visita l'Egypte, avec des dessinateurs que lui avoit fournis M. de Maurepas. Il acheva un grand ouvrage, sous le titre de *Description de l'Egypte ancienne et moderne*. Par une fatalité singulière, ce manuscrit précieux, déposé à la maison professe des Jésuites, fut dérobé, sans qu'on en ait jamais pu découvrir aucune trace. Personne sans doute ne pouvoit mieux nous faire connoître la Perse et le fameux Thamas Koulikan, que le moine Bazin, qui fut le premier médecin de ce conquérant, et le suivit dans toutes ses expéditions. Le père Cœur-doux nous donna des renseignemens sur les toiles et les teintures indiennes. La Chine nous fut connue comme la France : nous eûmes les manuscrits originaux et les traductions de son histoire ; nous eûmes des herbiers chinois, des géographies, des mathématiques chinoises ; et pour qu'il ne manquât rien à la singularité de cette belle mission, le père Ricci écrivit des livres de morale dans la langue de Confucius, et passe encore pour un auteur élégant à Pékin.

Si la Chine nous est aujourd'hui fermée; si nous ne disputons pas aux Anglois l'empire des Indes; ce n'est pas la faute des Jésuites, qui ont été sur le point de nous ouvrir ces vastes régions : « Ils avoient » réussi en Amérique, dit M. de Voltaire, » en enseignant à des Sauvages les arts né- » cessaires; ils réussirent à la Chine, en » enseignant les arts les plus relevés à une » nation spirituelle (1). »

L'utilité dont ils étoient à leur patrie, dans les échelles du Levant, n'est pas moins avérée. En veut-on une preuve authentique? Voici un certificat dont les signatures sont assez belles :

Brevet du Roi.

« Aujourd'hui, septième de juin mil six » cent soixante-dix-neuf, le roi étant à » Saint-Germain-en-Laye, voulant gratifier » et favorablement traiter les Pères Jésuites » François, missionnaires au Levant, en » considération de leur zèle pour la religion, » *et des avantages que ses sujets, qui ré-* » *sident et qui trafiquent dans toutes les* » *échelles, reçoivent de leurs instructions,* » sa majesté les a retenus et retient pour » ses chapelains dans l'église et chapelle » consulaire de la ville d'Alep en Syrie, etc. »

Signé, LOUIS.
Et plus bas, Colbert (2).

(1) *Essai sur les Missions chrétiennes*, p. 195.
(2) *Lett. Edif.* t. I, p. 129, édit. 1780.

C'est à ces mêmes missionnaires que nous devons l'amour que les Sauvages portent encore au nom françois dans les forêts de l'Amérique. Un simple mouchoir blanc suffit pour passer en sûreté à travers les hordes ennemies, et pour recevoir par-tout le couvert et l'hospitalité. C'étoient les Jésuites du Canada et de la Louisiane, qui avoient dirigé l'industrie des colons vers la culture, et découvert de nouveaux objets de commerce pour les teintures et les remèdes. En naturalisant sur notre sol, des insectes, des oiseaux et des plantes étrangères (*), ils ont ajouté des richesses à nos manufactures, des délicatesses à nos tables, et des ombrages à nos bois.

Ce sont eux qui ont écrit les annales élégantes ou naïves de nos colonies. Quelle excellente histoire que celle des Antilles, par le père Dutertre, ou celle de la Nouvelle-France, par Charlevoix ! Les ouvrages de ces hommes pieux sont pleins de toutes sortes de sciences : dissertations savantes, peintures de mœurs, plans d'amélioration pour nos établissemens, objets utiles, réflexions morales, aventures intéressantes, tout s'y trouve. On y voit l'histoire d'un acacia ou d'un saule de la Chine, auprès de l'histoire d'un grand empereur réduit à se poignarder, et le récit de la conversion d'un pauvre Pariah, mêlé à un traité sur les mathématiques des Brames. Le style de

(*) *Voyez* la note Z à la fin du volume.

ces relations, quelquefois sublime, est presque toujours admirable par sa simplicité. Enfin l'astronomie et la géographie reçurent aussi de nouvelles lumières. Un Jésuite en Tartarie rencontre une femme Huronne qu'il avoit connue au Canada; il devise par cette étrange aventure, l'existence de ce détroit, qui, long-temps après, a fait la gloire des Beringh et des Cook. Une grande partie du Canada, toute la Louisiane avoient été découvertes par nos missionnaires. En appelant au christianisme les Sauvages de l'Acadie, ils nous avoient livré ces côtes où s'enrichissoit notre commerce, et se formoient nos marins : telle est une foible partie des services que ces hommes, aujourd'hui si méprisés, savoient rendre à leur pays.

CHAPITRE II.

Missions du Levant.

CHAQUE mission avoit un caractère qui lui étoit propre, et un genre de souffrances particulier. Celles du Levant présentent un spectacle bien philosophique. Quelle voix puissante que cette voix chrétienne sortie des tombeaux d'Argos ! quel spectacle que celui de l'apôtre de l'évangile, prêchant sur les ruines de Sparte et d'Athènes ! Dans ces îles de Naxos et de Salamines, d'où partoient ces brillantes théories qui tournoient

la tête à la Grèce; un pauvre prêtre chrétien, déguisé en turc, se jette dans un esquif, aborde à quelque méchant réduit pratiqué sous des tronçons de colonnes, console sur la paille le descendant des vainqueurs de Xerxès, distribue des aumônes au nom de Jésus-Christ, et faisant le bien, comme on fait le mal, en se cachant dans l'ombre, retourne secrètement à son désert.

On a souvant cité, comme une belle chose, le savant mesurant les restes de l'antiquité, dans les solitudes de l'Europe et de l'Asie; mais nous en voyons une encore plus belle : c'est quelque Bossuet inconnu, expliquant la parole des prophètes, sur les débris de Tyr et de Babylone.

Dieu permettoit que les moissons fussent abondantes dans un sol si riche; une pareille poussière ne pouvoit être stérile. « Nous sortîmes de Serpho, dit le père » Xavier, plus consolés que je ne puis vous » l'exprimer ici; le peuple nous comblant » de bénédiction, et remerciant Dieu mille » fois, de nous avoir inspiré le dessein de » venir les chercher au milieu de leurs » rochers (1). »

Les montagnes du Liban, comme les sables de la Thébaïde, étoient témoins du dévouement de ces missionnaires. Ils ont une grâce infinie à rehausser les plus petites circonstances. S'ils décrivent par exemple les cèdres du Liban, ils vous parlent de

(1) *Lett. éd.* tom. I, pag. 15.

quatre autels de pierre, qui se voient au pied de ces arbres, et où les moines Maronites célèbrent une messe solemnelle le jour de la Transfiguration. On croit entendre les accens religieux, qui se mêlent au murmure de ces bois chantés par Salomon et Jérémie, et au fracas des torrens qui tombent de toutes les montagnes.

Parlent-ils de la vallée où coule le fleuve *saint?* ils disent: « Ces rochers renferment » de profondes grottes, qui étoient autrefois autant de cellules d'un grand nombre » de solitaires, qui avoient choisi ces » retraites pour être les seuls témoins sur » terre de la rigueur de leur pénitence. Ce » sont les larmes de ces saints pénitens, » qui ont donné au fleuve, dont nous » venons de parler, le nom de fleuve saint: » sa source est dans les montagnes du Liban. » La vue de ces grottes et de ce fleuve » dans cet affreux désert, inspirent de la » componction, de l'amour pour la pénitence, et de la compassion pour ces » ames sensuelles et mondaines, qui préfèrent quelques jours de joie et de plaisir » à une éternité bienheureuse (1). »

Cela nous semble parfait et comme style et comme sentiment.

Ces missionnaires avoient un instinct merveilleux, pour suivre l'infortune à la trace, et la forcer, pour ainsi dire, jusques dans son dernier gîte. Les bagnes et les

(1) *Lett. éd.* tom. I, p. 288.

galères pestiférées n'avoient pu échapper à leur ingénieuse charité ; écoutons parler le père Tarillon dans sa lettre à M. de Pontchartrain :

« Les services que nous rendons à ces » pauvres gens, (les esclaves chrétiens au » bagne de Constantinople), consistent à » les entretenir dans la crainte de Dieu et » dans la foi, à leur procurer des soulagemens de la charité des fidèles, à les assister dans leurs maladies, et enfin à leur » aider à bien mourir : si tout cela demande » beaucoup de sujétion et de peine, je puis » assurer que Dieu y attache en récompense » de grandes consolations . . . .

» Dans les temps de peste, comme il faut » être à portée de secourir ceux qui sont » frappés, et que nous n'avons ici que » quatre ou cinq missionnaires, notre usage » est qu'il n'y ait qu'un seul père qui entre » au bagne, et qui y demeure tout le » temps que la maladie dure : celui qui en » obtient la permission du supérieur, s'y dispose pendant quelques jours de retraite, » et prend congé de ses frères, comme » s'il devoit bientôt mourir. Quelquefois il » y consomme son sacrifice, et quelquefois » il échappe au danger (1). »

Le père Jacques Cachold écrit au père Tarillon :

« Maintenant je me suis mis au-dessus » de toutes craintes que donnent les mala-

(1) *Lett. éd.* tom. I.

» dies contagieuses; et s'il plaît à Dieu, je » ne mourrai pas de ce mal, après les » hasards que je viens de courir. Je sors » du bagne où j'ai donné les derniers sacre- » mens à quatre-vingt-deux personnes.... » Durant le jour, je n'étois, ce me semble, » étonné de rien; il n'y avoit que la nuit, » pendant le peu de sommeil qu'on me » laissoit prendre, que je me sentois l'esprit » tout rempli d'idées effrayantes. Le plus » grand péril que j'ai couru, et que je ne » courrai peut-être de ma vie, a été à fond- » de-cale d'une sultane de quatre-vingt- » deux canons. Les esclaves, de concert » avec les gardiens, m'y avoient fait entrer » sur le soir pour les confesser toute la » nuit, et leur dire la messe de grand » matin. Nous fûmes enfermés à doubles » cadenats, comme c'est la coutume. De » cinquante-deux esclaves que je confessai, » douze étoient malades, et trois mouru- » rent avant que je fusse sorti; jugez quel » air je pouvois respirer dans ce lieu ren- » fermé, et sans la moindre ouverture. » Dieu qui, par sa bonté, m'a sauvé de ce » pas-là, me sauvera de bien d'autres(1). »

Un homme qui s'enferme volontairement dans un bagne en temps de peste; qui avoue ingénument ses terreurs, et qui pourtant les surmonte par charité; qui s'introduit ensuite à prix d'argent, comme pour goûter des plaisirs illicites à fond-de-

(1) *Lett. éd.* tom. I, p. 24.

sale d'un vaisseau de guerre, afin d'assister des esclaves pestiférés; avouons-le, un tel homme ne suit pas une impulsion naturelle; il y a quelque chose ici de plus que l'*humanité*. Les missionnaires en conviennent, et ils ne prennent pas sur eux ces œuvres sublimes : « C'est Dieu qui nous » donne cette force, répètent-ils souvent, » nous n'y avons aucun mérite. »

Un jeune missionnaire, non encore aguerri contre les dangers, comme ces vieux chefs tout chargés de fatigues et de palmes évangéliques, est étonné d'avoir échappé au premier péril; il craint qu'il n'y ait de sa faute, il en paroît humilié. Après avoir fait à son supérieur le récit d'une peste, où souvent il avoit été obligé de *coller son oreille sur la bouche des malades, pour entendre leurs paroles mourantes*, il ajoute : « Je n'ai pas mérité, mon révérend » père, que Dieu ait bien voulu recevoir » le sacrifice de ma vie, que je lui avois » offert. Je vous demande donc vos prières, » pour obtenir de Dieu qu'il oublie mes » péchés, et qu'il me fasse la grâce de » mourir pour lui. »

C'est ainsi que le père Bouchet écrit des Indes : « Notre mission est plus florissante » que jamais, nous avons eu *quatre grandes persécutions* cette année. »

C'est ce même père Bouchet, qui a envoyé en Europe les tables des brames, dont M. Bailly s'est servi dans son histoire de l'astronomie. La société Angloise de

Calcuta n'a jusqu'à présent fait paroître aucun monument des sciences Indiennes, que nos missionnaires n'eussent découvert ou indiqué; et cependant les savans Anglois, souverains de plusieurs grands royaumes, favorisés par tous les secours de l'art et de la puissance, devroient avoir bien d'autres moyens de succès, qu'un pauvre Jésuite, seul, errrant et persécuté. « Pour peu que » nous parussions librement en public, écrit » le père Royer, il seroit aisé de nous » reconnoître à l'air et à la couleur du visage. » Ainsi, pour ne point susciter de persé- » cution plus grande à la religion, il faut » se résoudre à demeurer caché le plus » qu'on peut. Je passe les jours entiers, » ou enfermé dans un bateau, d'où je ne » sors que la nuit, pour visiter les villages » qui sont proche des rivières, ou retiré » dans quelque maison éloignée (1). »

Le bateau de ce bon religieux étoit tout son observatoire; mais on est bien riche et bien habile quand on a la charité.

CHAPITRE III.

Missions de la Chine.

Deux religieux de l'ordre de S. François, l'un Polonois, et l'autre François de nation, furent les premiers Européens qui pénétrè-

(1) *Lett. édif.* t. I, p. 8.

rent à la Chine, vers le milieu du douzième siècle. Marc Paole, Vénitien, et Nicolas et Matthieu Paole, de la même famille, y firent ensuite deux voyages. Les Portugais ayant découvert la route des Indes, s'établirent à Macao ; et le père Ricci de la congrégation de Jésus, résolut de pénétrer dans ce vaste empire du *Cathai*, dont on racontoit tant de merveilles. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la langue chinoise, l'une des plus difficiles du monde. Son ardeur emporta tous les obstacles, et après bien des dangers et plusieurs refus ; il obtint des magistrats Chinois, en 1682, la permission de s'établir à Chouachen.

Le père Ricci, élève de Cluvius, et lui-même très-habile en mathématique, se fit, à l'aide de cette science, des protecteurs parmi les mandarins. Il quitta l'habit des bonzes, et prit celui des lettrés. Il donnoit des leçons de géométrie où il mêloit avec art les leçons plus précieuses de la morale chrétienne. Il passa successivement à Choachen, Nemcham, Pékin, Nankin ; tantôt maltraité, tantôt reçu avec joie ; opposant à tous les revers une patience invincible, et ne perdant jamais l'espérance de faire fructifier la parole de Jésus-Christ. Enfin, l'empereur lui-même, charmé des vertus et des connoissaces du missionnaire, lui permit de résider dans la capitale, et lui accorda, ainsi qu'aux compagnons de ses travaux, plusieurs priviléges. Les Jésuites mirent une grande discrétion dans leur

conduite, et montrèrent une connoissance profonde du cœur humain. Ils respectèrent les usages des Chinois, et s'y conformèrent, en tout ce qui ne blessoit pas absolument les loix évangéliques. Ils furent traversés de tous côtés : « bientôt la jalousie, dit M. de Voltaire, corrompit les fruits » de leurs sagesse, et cet esprit d'inquié» tude et de contention attaché en Europe » aux connoissances et aux talens, ren» versa les plus grands desseins (1). »

Ricci suffisoit à tout. Il répondoit aux accusations de ses ennemis en Europe ; il veilloit aux églises naissantes de la Chine ; il donnoit des leçons de mathématiques ; il écrivoit en chinois des livres de controverse, contre les Lettrés qui l'attaquoient ; il cultivoit l'amitié de l'empereur, et se ménageoit à la cour, où sa politesse le faisoit aimer des grands. Tant de fatigues abrégèrent ses jours. Il termina à Pékin une vie de cinquante-sept années, dont la moitié avoit été consumée dans les travaux de l'apostolat.

Après la mort du père Ricci, sa mission fut interrompue par les révolutions qui arrivèrent à la Chine. Mais lorsque l'empereur Tartare Cun-chi monta sur le trône, il nomma le père Adam Schall, président du tribunal des mathématiques. Cun-chi mourut, et pendant la minorité de son fils

(1) *Essai sur les Mœurs*, tom. IV, chap. 195, p. 283.

Cang-hi, la religion chrétienne fut exposée à de nouvelles persécutions.

A la majorité de l'empereur, le calendrier se trouvant dans une grande confusion, il fallut rapeler les missionnaires. Le jeune prince s'attacha au père Verbiest, successeur du père Schall. Il fit examiner le christianisme par le tribunal des états de l'empire, et minuta de sa propre main le mémoire des Jésuites. Les juges, après un mûr examen, déclarèrent que la religion chrétienne étoit bonne, qu'elle ne contenoit rien de contraire à la pureté des mœurs, et à la prospérité des empires.

Il étoit digne des disciples de Confucius de prononcer une pareille sentence en faveur de la loi de Jésus-Christ. Peu de temps après ce décret, le père Verbiest appela de Paris ces savans Jésuites, qui ont porté l'honneur du nom François, jusqu'au centre de l'Asie.

Le Jésuite qui partoit pour la Chine s'armoit du télescope et du compas. Il paroissoit à la cour de Pékin, avec toute l'urbanité de la cour de Louis XIV, et environné du cortège des sciences et des arts. Il apprenoit aux mandarins étonnés, et le véritable cours des astres, et le véritable nom de celui qui les dirige dans leurs orbites. Tournant des globes, déroulant des cartes, traçant des sphères, il cachoit sous cet appareil matériel de l'univers, le grand monde spirituel qui le soutient. Il ne dissipoit les erreurs de la physique que

pour attaquer celle de la morale; il replaçoit dans le cœur, comme dans son véritable siège, la simplicité qu'il bannissoit de l'esprit; inspirant à-la-fois, par ses mœurs et son savoir, une profonde vénération pour son Dieu, et une haute estime pour sa patrie.

Il étoit beau pour la France, de voir ses simples religieux régler à la Chine les fastes d'un grand empire. On se proposoit des questions, de Pékin à Paris : la chronolologie, l'astronomie, l'histoire naturelle, étoient autant de sujets de discussions curieuses et savantes. Les livres Chinois étoient traduits en françois, les françois en chinois. Le père Parennin, dans sa lettre adressée à Fontenelle, écrivoit à l'Académie des Sciences :

Messieurs,

« Vous serez peut-être surpris que je vous » envoie de si loin un traité d'anatomie, un » cours de médecine, et des questions de » physique écrites en une langue qui sans » doute vous est inconnue; mais votre sur» prise cessera, quand vous verrez que ce » sont vos propres ouvrages que je vous » envoie habillés à la Tartare (1). »

Il faut lire d'un bout à l'autre cette lettre où respire ce ton de politesse et ce style des *honnêtes-gens*, presque entièrement oublié.

(1) *Lett. éd.* tom. XIX, p. 257.

de nos jours. « Le Jésuite nommé Parennin, » dit M. de Voltaire, homme célèbre par » ses connoissances, et par la sagesse de » son caractère, qui parloit très-bien le » chinois et le tartare..... C'est lui qui est » principalement connu parmi nous, par » les réponses sages et instructives sur les » sciences de la Chine, aux difficultés savan- » tes d'un de nos meilleurs philosophes (1). »

En 1711, l'empereur de la Chine donna aux Jésuites trois inscriptions qu'il avoit composées lui-même, pour une église qu'ils faisoient élever à Pékin. Celle du frontispice portoit :

« Au vrai principe de toute chose. »

Pour l'une des deux colonnes du péristile, on lisoit :

« Il est infiniment bon et infiniment juste; » il éclaire, il soutient, il règle tout avec » une suprême autorité et avec une souve- » raine justice. »

La dernière colonne étoit couverte de ces mots :

« Il n'a point eu de commencement, il » n'aura point de fin : il a produit toutes » choses dès le commencement; c'est lui » qui les gouverne, et qui en est le véritable » Seigneur. »

Quiconque s'intéresse un peu à la gloire de son pays, ne peut s'empêcher d'être vivement ému, en voyant de pauvres mission-

(1) *Siècle de Louis XIV*, chap. 39, tome II, p. 343.

PARTIE IV. Culte. — LIVRE IV. Missions.

naires François, donner de pareilles idées du Grand Etre, au chef de plusieurs millions d'hommes; quel noble usage de la religion !

Le peuple, les mandarins, les lettrés, embrassoient en foule la nouvelle doctrine, les cérémonies du culte avoient sur-tout un succès prodigieux. « Avant la communion, » dit le père Fouquet, je prononçai tout » haut les actes qu'on fait faire en appro- » chant de ce divin sacrement. Quoique la » langue chinoise ne soit pas féconde en » affection du cœur, cela eut beaucoup de » succès.... Je remarquai, sur le visage de » ces bons chrétiens, une dévotion que je » n'avois pas encore vue (1). »

« Toukang, ajoute le même mission- » naire, m'avoit donné du goût pour les » missions de la campagne. Je sortis de la » bourgade, et je trouvai tous ces pauvres » gens qui travailloient de côté et d'autre ; » j'en abordai un d'entre eux, qui me parut » avoir la physionomie heureuse, et je lui » parlai de Dieu. Il me parut content de ce » que je disois, et m'invita, par honneur, » à aller dans la salle des ancêtres. C'est la » plus belle maison de la bourgade; elle » est commune à tous les habitans, parce » que s'étant faits depuis long-temps une » coutume de ne point s'allier hors de leur » pays, ils sont tous parens aujourd'hui, » et ont les mêmes aïeux. Ce fut donc là

(1) *Lett. éd.*

» que plusieurs, quittant leur travail, ac-
» coururent pour entendre la sainte doc-
» trine (1). »

N'est-ce pas là une scène de l'Odyssée, ou plutôt de la Bible ?

Un empire dont les mœurs inaltérables usoient depuis deux mille ans le temps, les révolutions et les conquêtes ; cet empire change soudain à la voix d'un moine chrétien, parti seul du fond de l'Europe. Les préjugés les plus enracinés, les usages les plus antiques, une croyance religieuse consacrée par les siècles, tout cela tombe, tout cela s'évanouit au seul nom du Dieu de l'évangile. Au moment même où nous écrivons, au moment où le christianisme est persécuté en Enrope, il se propage à la Chine. Ce feu qu'on avoit cru éteint s'est ranimé, comme il arrive toujours après les persécutions. Lorsqu'on massacroit le clergé en France, et qu'on le dépouilloit de ses biens et de ses honneurs, les ordinations secrètes étoient sans nombre : les évêques proscrits furent souvent obligés de refuser la prêtrise à des jeunes gens qui vouloient voler au martyre. Cela prouve, pour la millième fois, combien ceux qui ont cru anéantir le christianisme, en allumant les bûchers, ont méconnu son esprit. Au contraire, de toutes les choses humaines, dont la nature est de périr dans les tourmens, la véritable religion s'accroît dans l'adversité : Dieu l'a marquée du même sceau que la vertu.

(1) *Lett. éd.* tom. XVII, p. 152 *et suiv.*

CHAPITRE IV.

Missions du Paraguay.

Conversion des Sauvages (1).

Tandis que le christianisme brilloit au milieu des adorateurs de Fo-hi, que d'autres missionnaires l'annonçoient aux nobles Japonois, ou le portoient à la cour des sultans, on le vit se glisser, pour ainsi dire, jusques dans les nids des forêts du Paraguay, pour apprivoiser ces nations Indiennes, qui vivoient, comme des oiseaux, sur les branches des arbres. C'est pourtant un culte bien étrange que celui-là, qui réunit, quand il lui plaît, toutes les forces politiques à toutes les forces morales, et qui crée, par surabondance de moyens, des gouvernemens aussi sages que ceux des Minos et des Lycurgue. L'Europe ne possédoit encore que des constitutions barbares, formées par le temps et le hasard, et la religion chrétienne faisoit revivre au Nouveau-Monde tous les miracles des législations antiques. Les hordes errantes

(1) Voyez pour les deux chapitres suivans, les huitième et neuvième volumes des *Lettres édifiantes ; l'histoire du Paraguay*, par Charlevoix, *in*-8°. édit. 1744. Lozano. *Historia de la compagnia de Jesus, en la provincia del Paraguay*, fol. 2 vol. Mad. 1753 ; Muratori, *Il Christianisimo felice* ; et Montesquieu, *Esp. des Loix*.

des Sauvages du Paraguay se fixoient, et une république évangélique sortoit, à la parole de Dieu, du plus profond des déserts.

Et quels étoient les grands génies qui reproduisoient ces merveilles? De simples Jésuites, souvent traversés dans leurs desseins, par l'avarice de leurs compatriotes.

C'étoit une coutume généralement adoptée dans l'Amérique Espagnole, de réduire les Indiens en *commende*, et de les sacrifier aux travaux des mines. En vain le clergé séculier et régulier avoit mille fois réclamé contre cet usage, aussi impolitique que barbare. Les tribunaux du Mexique et du Pérou, la cour de Madrid retentissoient des plaintes continuelles des missionnaires (1). « Nous ne prétendons pas, » disoient-ils aux colons, nous opposer » au profit que vous pouvez faire avec les » Indiens par des voies légitimes; mais » vous savez que l'intention du roi n'a » jamais été que vous les regardiez comme » des esclaves, et que la loi de Dieu vous le » défend.... Nous ne croyons pas qu'il soit » permis d'attenter à leur liberté, à laquelle » ils ont un droit naturel, que rien n'autorise à leur contester (2). »

Il restoit encore, aux pieds des Cordilières, vers le côté qui regarde l'Atlan-

(1) Robertson, *Hist. de l'Amérique.*

(2) Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, tom. II, p. 26 et 27.

tique, entre l'*Orénoque* et *Rio de la Plata*, un pays immense, rempli de Sauvages, où les Espagnols n'avoient point porté la dévastation. Ce fut dans ces épaisses forêts que les missionnaires entreprirent de former une république chrétienne, et de donner du moins à un petit nombre d'Indiens, le bonheur qu'ils n'avoient pu procurer à tous.

Ils commencèrent par obtenir de la cour d'Espagne la liberté de tous les Sauvages qu'ils parviendroient à réunir. A cette nouvelle, les colons se soulevèrent : ce ne fut qu'à force d'esprit et d'adresse que les Jésuites surprirent, pour ainsi dire, la permission de verser leur sang dans les forêts du Nouveau-Monde. Enfin, ayant triomphé de la cupidité et de la malice humaine; méditant un des plus nobles desseins qu'ait jamais conçus un cœur d'homme, ils s'embarquèrent pour *Rio de la Plata*.

C'est dans ce grand fleuve que vient se perdre cet autre fleuve, qui a donné son nom au pays et aux missions, dont nous retraçons l'histoire. *Paraguay*, dans la langue des Sauvages, signifie le *Fleuve couronné*, parce qu'il prend sa source dans le lac *Xarayès*, qui lui sert comme de couronne. Avant d'aller grossir Rio de la Plata, il reçoit les eaux du *Parama* et de l'*Uraguay*. Des forêts qui renferment dans leur sein d'autres forêts tombées de vieillesse, des marais et des plaines entièrement inondées dans la saison des pluies, des

montagnes qui élèvent des déserts sur des déserts, forment une partie des vastes régions que le *Paraguay* arrose. Le gibier de toute espèce y abonde, ainsi que les tigres et les ours. Les bois sont remplis d'abeilles, qui font une cire fort blanche et un miel très-parfumé. On y voit des oiseaux d'un plumage éclatant, et qui ressemblent à de grandes fleurs rouges et bleues, sur la verdure des arbres. Un missionnaire François qui s'étoit égaré dans ces solitudes, en fait la peinture suivante.

« Je continuai ma route, sans savoir à » quel terme elle devoit aboutir, et sans » qu'il y eût personne qui pût me l'enseigner. Je trouvois quelquefois au milieu » de ces bois des endroits enchantés. Tout » ce que l'étude et l'industrie des hommes » ont pu imaginer pour rendre un lieu » agréable, n'approche point de ce que » la simple nature y avoit rassemblé de » beautés. »

« Ces lieux charmans me rappellèrent » les idées que j'avois eues autrefois, en » lisant les vies des anciens solitaires de la » Thébaïde; il me vint en pensée de passer » le reste de mes jours dans ces forêts, où » la Providence m'avoit conduit, pour y » vaquer uniquement à l'affaire de mon » salut, loin de tout commerce avec les » hommes; mais comme je n'étois pas le » maître de ma destinée, et que les ordres » du Seigneur m'étoient certainement mar- » qués par ceux de mes supérieurs, je rejetai

» cette pensée comme une illusion (1). »

Les Indiens que l'on rencontroit dans ces retraites, ne leur ressembloient que par le côté affreux. Race indolente, stupide et féroce, elle montroit dans toute sa laideur l'homme primitif dégradé par sa chûte. Rien ne prouve davantage la dégénération de la nature humaine, que la petitesse du Sauvage dans la grandeur du désert.

Arrivés à *Buenos-Ayrès*, les missionnaires remontèrent *Rio de la Plata*, et entrant dans les eaux du *Paraguay*, se dispersèrent dans ses bois sauvages. Les anciennes relations nous les représentent, un breviaire sous le bras gauche, une grande croix à la main droite, et sans autre provision que leur confiance en Dieu. Ils nous les peignent, se faisant jour à travers les forêts, marchant dans des terres marécageuses où ils avoient de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des roches escarpées, et furetant dans les antres et les précipices, au risque d'y trouver des serpens et des bêtes féroces, au lieu des hommes qu'ils y cherchoient.

Plusieurs d'entre eux y moururent de faim et de fatigues; d'autres furent massacrés et dévorés par les Sauvages. Le père *Lizardi* fut trouvé percé de flèches sur un rocher; son corps étoit à demi-déchiré par les oiseaux de proie, et son breviaire étoit ouvert auprès de lui à l'office des

(1) *Lett. édif.* tom. VIII, p. 381.

Morts. Quand un missionnaire rencontroit ainsi les restes d'un de ses compagnons, il s'empressoit de leur rendre les honneurs funèbres ; et plein d'une grande joie, il chantoit un *Te Deum* solitaire, sur le tombeau du martyr.

De pareilles scènes, renouvelées à chaque instant, étonnoient les hordes barbares. Quelquefois elles s'arrêtoient autour du prêtre inconnu qui leur parloit de Dieu, et elles regardoient le ciel que l'apôtre leur montroit ; quelquefois elles le fuyoient comme un enchanteur, et se sentoient saisies d'une frayeur étrange : le Religieux les suivoit en leur tendant les mains au nom de Jésus-Christ. S'il ne pouvoit les arrêter, il plantoit sa grande croix dans un lieu découvert, et s'alloit cacher dans les bois. Les Sauvages s'approchoient peu-à-peu pour examiner l'étendard de paix, élevé dans la solitude ; un aimant secret sembloit les attirer à ce signe de leur salut. Alors le missionnaire sortant tout-à-coup de son embuscade, et profitant de la surprise des barbares, les invitoit à quitter une vie misérable, pour jouir des douceurs de la société.

Quand les Jésuites se furent attachés quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner des ames. Ils avoient remarqué que les Sauvages de ces bords, étoient fort sensibles à la musique ; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les mission-

naires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes; ils remontèrent les fleuves, en chantant de saints cantiques. Les néophytes répétoient les airs, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent point de se venir prendre au doux piège. Ils descendoient de leurs montagnes, et accouroient au bord des fleuves, pour mieux écouter ces accens. Plusieurs d'entre eux se jetoient dans les ondes, et suivoient à la nage la nacelle enchantée. La lune, en répandant sa lumière mystérieuse sur ces scènes extraordinaires, achevoit d'attendrir les cœurs. L'arc et la flèche échappoient à la main du Sauvage; l'avant-goût des vertus sociales, et les premières douceurs de l'humanité, entroient dans son ame confuse. Il voyoit sa femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue; bientôt subjugué par un attrait irrésistible, il tomboit au pied de la croix, et mêloit des torrens de larmes aux eaux régénératrices, qui couloient sur sa tête.

Ainsi la religion chrétienne réalisoit dans les forêts de l'Amérique, ce que la fable raconte des Amphion et des Orphée; réflexion si naturelle, qu'elle s'est présentée même aux missionnaires (1); tant il est certain qu'on ne dit ici que la vérité, en ayant l'air de raconter une fiction.

(1) Charlevoix.

CHAPITRE V.

SUITE DES MISSIONS DU PARAGUAY.

République chrétienne. Bonheur des Indiens.

Les premiers Sauvages qui se rassemblèrent à la voix des Jésuites, furent les *Guaranis*, peuples répandus sur les bords du *Paranepané*, du *Pirapé* et de l'*Uraguay*. Ils composèrent une grosse bourgade, sous la direction des pères *Maceta* et *Cataldino*, dont il est juste de conserver les noms parmi ceux des bienfaiteurs des hommes. Cette bourgade fut appelée *Lorette*, et dans la suite, à mesure que les églises Indiennes s'élevèrent, elles furent toutes comprises sous le nom général de *Réductions*. On en compta jusqu'à trente en peu d'années, et elles formèrent entre elles cette célèbre *république chrétienne*, qui sembloit un reste de l'antiquité, découvert au Nouveau-Monde. Elles ont confirmé sous nos yeux cette grande vérité connue de Rome et de la Grèce; que c'est avec la religion, et non avec des principes abstraits de philosophie, qu'on civilise les hommes, et qu'on fonde les empires.

Chaque bourgade étoit gouvernée par deux missionnaires, qui dirigeoient toutes les affaires spirituelles et temporelles des

petites républiques. Aucun étranger ne pouvoit y demeurer plus de trois jours, et pour éviter toute intimité qui eût pu corrompre les mœurs des nouveaux chrétiens, il étoit défendu d'apprendre à parler la langue espagnole; mais tous les néophytes savoient la lire et l'écrire correctement.

Dans chaque réduction, il y avoit deux écoles; l'une pour les premiers élémens des lettres, l'autre pour la danse et la musique. Ce dernier art, qui servoit aussi de fondement aux loix des anciennes républiques, étoit particulièrement cultivé par les *Guaranis :* ils savoient faire eux-mêmes des orgues, des harpes, des flûtes, des guitarres, et tous nos instrumens guerriers.

Dès qu'un enfant avoit atteint l'âge de sept ans, les deux Religieux étudioient son caractère. S'il paroissoit propre aux emplois mécaniques, on le fixoit dans un des ateliers de la *Réduction ;* et dans celui-là même où son inclination le portoit. Il devenoit orfèvre, doreur, horloger, serrurier, charpentier, menuisier, tisserand, fondeur. Ces ateliers avoient eu pour premiers instituteurs les Jésuites eux-mêmes; ces pères avoient appris exprès tous les arts utiles, pour les enseigner à leurs Indiens, sans être obligés de recourir à des étrangers.

Les jeunes gens qui préféroient l'agriculture, étoient enrôlés dans la tribu des laboureurs, et ceux qui retenoient quelque humeur vagabonde de leur première vie, erroient avec les troupeaux.

Les femmes travailloient séparées des hommes, dans l'intérieur de leurs ménages. Au commencement de chaque semaine, on leur distribuoit une certaine quantité de laine et de coton, qu'elles devoient rendre le samedi au soir, toute prête à être mise en œuvre; elles s'employoient aussi à des soins champêtres, qui occupoient leurs loisirs, sans surpasser leurs forces.

Il n'y avoit point de marchés publics dans les bourgades : à certains jours fixes, on donnoit à chaque famille les choses nécessaires à la vie. Un des deux missionnaires veilloit à ce que les parts fussent proportionnées au nombe d'individus qui se trouvoient dans chaque cabane.

Les travaux commençoient et cessoient au son de la cloche. Elle se faisoit entendre au premier rayon de l'aurore. Aussitôt les enfans s'assembloient à l'église, où leur concert matinal duroit, comme celui des petits oiseaux, jusqu'au lever du soleil. Les hommes et les femmes assistoient ensuite à la messe, d'où ils se rendoient à leurs travaux. Au baisser du jour, la cloche rappeloit les nouveaux citoyens à l'autel, et l'on chantoit la prière du soir, à deux parties, et en grande musique.

La terre étoit divisée en plusieurs lots, et chaque famille cultivoit un de ces lots pour ses besoins. Il y avoit en outre un champ public appelé *la Possession de Dieu* (1).

(1) M. de Montesquieu s'est trompé quand il a

Les fruits de ces terres communales étoient destinés à suppléer aux mauvaises récoltes, et à entretenir les veuves, les orphelins et les infirmes : ils servoient encore de fonds pour la guerre. S'il restoit quelque chose du trésor public, au bout de l'année, on appliquoit ce surperflu aux dépenses du culte, et à la décharge du tribut de l'écu d'or, que chaque famille payoit au roi d'Espagne (1).

Un *cacique* ou chef de guerre, un *corregidor* pour l'administration de la justice, des *regidors* et des *alcades* pour la police et la direction des travaux publics, formoient le corps militaire, civil et politique des réductions. Ces magistrats étoient nommés par l'assemblée générale des citoyens ; mais il paroît qu'on ne pouvoit choisir qu'entre les sujets proposés par les missionnaires ; c'étoit une loi empruntée du sénat et du peuple Romain. Il y avoit en outre un chef nommé *fiscal*, espèce de censeur public, élu par les vieillards. Il tenoit un registre des hommes en âge de porter les armes. Un *Tenicute* veilloit sur les enfans ; il les conduisoit à l'église, les accompagnoit aux écoles, en tenant une longue baguette à la main : il rendoit compte aux missionnaires des observations qu'il avoit faites sur

cru qu'il y avoit communauté de biens au Paraguay ; on voit ici ce qui l'a jeté dans l'erreur.

(1) Charlevoix, *Hist. du Parag.* M. de Montesquieu a évalué ce tribut à un cinquième des biens.

les mœurs, les caractères, les qualités et les défauts de ses élèves.

Enfin, la bourgade étoit divisée en plusieurs quartiers, et chaque quartier avoit un surveillant. Comme les Indiens sont naturellement indolens et sans prévoyance, un chef d'agriculture étoit chargé de visiter les charrues, et d'obliger les chefs de famille à ensemencer leurs terres.

En cas d'infraction aux loix, la première faute étoit punie par une réprimande secrète des missionnaires ; la seconde, par une pénitence publique à la porte de l'église, comme chez les premiers fidèles ; la troisième, par la peine du fouet. Mais, pendant un siècle et demi qu'a duré cette république, on trouve à peine un exemple d'un Indien, qui ait mérité ce dernier châtiment. « Toutes leurs fautes sont des fautes » d'enfans, dit le père de Charlevoix ; ils » le sont toute leur vie en bien des choses, » et ils en ont d'ailleurs toutes les bonnes » qualités. »

Les paresseux étoient condamnés à cultiver une plus grande portion du champ commun; ainsi une sage économie avoit fait tourner les défauts même de ces hommes innocens, au profit de la prospérité publique.

On avoit soin de marier les jeunes gens de bonne heure, pour éviter le libertinage. Les femmes, qui n'avoient point d'enfans, se retiroient, pendant l'absence de leurs maris, à une maison particulière, appelée *Maison du Refuge*. Les deux sexes étoient

à-peu-près séparés comme dans les républiques grecques ; ils avoient des bancs distincts à l'église, et des portes différentes, par où ils sortoient, sans se confondre.

Tout étoit réglé, jusqu'à l'habillement qui convenoit à la modestie, sans nuire aux grâces. Les femmes portoient une simple tunique blanche, rattachée par une ceinture ; leurs bras et leurs jambes étoient nuds ; elles laissoient flotter leur chevelure, qui leur servoit de voile.

Les hommes étoient vêtus comme les anciens Castillans. Lorsqu'ils alloient au travail, ils couvroient ce noble habit d'un sarrau de toile blanche. Ceux qui s'étoient distingués par des traits de courage ou de vertu, portoient un sarreau de couleur de pourpre.

Les Espagnols, et sur-tout les Portugais du Bresil, faisoient des courses sur les terres de la *république chrétiennne*, et enlevoient tous les jours quelques malheureux qu'ils réduisoient en servitude. Résolus de mettre fin à ce brigandage, les Jésuites, à force d'habileté, obtinrent de la cour de Madrid, la permission d'armer leurs néophytes. Ils se procurèrent des matières premières, établirent des fonderies de canon, des manufactures de poudre, et dressèrent à la guerre ceux qu'on ne vouloit pas laisser en paix. Une milice régulière s'assembla tous les lundis, pour manœuvrer et passer la revue devant un cacique : il y avoit des

prix pour les archers, les porte-lances, les frondeurs, les artilleurs, les mousquetaires. Quand les Portugais revinrent, au lieu de quelques laboureurs timides et dispersés, ils trouvèrent des bataillons qui les taillèrent en pièces, et les chassèrent jusqu'au pied de leurs forts. On remarqua que la nouvelle troupe ne reculoit jamais, et qu'elle se rallioit, sans confusion, sous le feu de l'ennemi. Elle avoit même une telle ardeur, qu'elle s'emportoit dans ses exercices militaires, et l'on étoit souvent obligé de les interrompre, de peur de quelque malheur.

On voyoit ainsi au *Paraguay*, un état qui n'avoit ni les dangers d'une constitution toute guerrière, comme celle des Lacédémoniens, ni les inconvéniens d'une société toute pacifique, comme la fraternité des Quakers. Le grand problême politique étoit résolu : l'agriculture qui fonde, et les armes qui conservent, se trouvoient réunis. Les *Guarinis* étoient cultivateurs sans avoir d'esclaves, et guerriers sans être féroces ; immenses et sublimes avantages qu'ils devoient à la religion chrétienne, et dont n'avoient pu jouir, sous le polythéisme, ni les Grecs, ni les Romains.

Ce sage milieu étoit par-tout observé : la *république chrétienne* n'étoit point absolument agricole ni tout-à-fait tournée à la guerre, ni privée entièrement des lettres et du commerce : elle avoit un peu de tout, mais sur-tout des fêtes en abondance. Elle

n'étoit ni morose comme Sparte, ni frivole comme Athènes; le citoyen n'étoit ni accablé par le travail, ni enchanté par le plaisir. Enfin les missionnaires, en bornant la foule aux premières nécessités de la vie, avoient su distinguer dans le troupeau, les enfans que la nature avoit marqués pour de plus hautes destinées. Ils avoient, comme le conseil de Platon, mis à part ceux qui annonçoient du génie, afin de les initier dans les sciences et les lettres. Ces enfans choisis s'appeloient la *Congrégation*; ils étoient élevés dans une espèce de séminaire, et soumis à toute la rigidité du silence, de la retraite et des études des disciples de Pythagore. Il régnoit entre eux une si grande émulation, que la seule menace d'être renvoyé aux écoles communes, jetoit un élève dans le désespoir. C'étoit de cette troupe excellente que devoient sortir un jour les prêtres, les magistrats et les héros de la patrie.

Les bourgades des *réductions* occupoient un assez grand terrein, généralement au bord d'un fleuve et sur un beau site. Toutes les maisons étoient uniformes, à un seul étage et bâties en pierres; les rues étoient larges et tirées au cordeau. Au centre de la bourgade se trouvoit la place publique, formée par l'église, la maison des Pères, l'arsenal, le grenier commun, la maison de refuge, et l'hospice pour les étrangers. Les églises étoient fort belles et fort ornées; des tableaux, séparés par des festons de

fleurs et de verdure naturelles, en couvroient les murs. Les jours de fêtes on répandoit des eaux de senteur dans la nef, et le sanctuaire étoit jonché de fleurs de lianes effeuillées.

Le cimetière, placé derrière le temple, formoit un grand quarré long, environné de murs à hauteur d'appui. Une allée de palmiers et de cyprès, régnoit tout autour, et il étoit coupé dans sa longueur par d'autres allées de citroniers et d'orangers : celle du milieu conduisoit à une chapelle, où l'on célébroit, tous les lundis, une messe pour les morts.

Des avenues des plus beaux et des plus grands arbres, partoient de l'extrémité des rues du hameau, et alloient aboutir à d'autres chapelles, bâties dans la campagne, et que l'on voyoit en perspective : ces monumens religieux servoient de termes aux processions, les jours de grandes solemnités.

Le dimanche, après la messe, on faisoit les fiançailles et les mariages ; et le soir on baptisoit les catéchumènes et les enfans.

Ces baptêmes se faisoient comme dans la primitive église, par les trois immersions, les chants et le vêtement de lin.

Les principales fêtes de la religion s'annonçoient par une pompe extraordinaire. La veille on allumoit des feux de joie, les rues étoient illuminées, et les enfans dansoient sur la place publique. Le lendemain, à la pointe du jour, la milice paroissoit

revêtue de toutes ses armes. Le cacique de guerre qui la précédoit, étoit monté sur un cheval superbe, et marchoit sous un dais, que deux cavaliers portoient à ses côtés. A midi, après l'office divin, on faisoit un festin aux étrangers, s'il s'en trouvoit quelques-uns dans la république, et l'on avoit permission de boire un peu de vin. Le soir, il y avoit des courses de bagues, où les deux pères assistoient, pour distribuer les prix aux vainqueurs; à l'entrée de la nuit, ils donnoient le signal de la retraite, et toutes les familles, heureuses et paisibles, alloient goûter les douceurs du sommeil.

Au centre de ces forêts sauvages, au milieu de ce petit peuple antique, la fête du Saint-Sacrement présentoit sur-tout un spectacle extraordinaire. Les Jésuites y avoient introduit les danses, à la manière des Grecs, parce qu'il n'y avoit rien à craindre pour les mœurs, chez des chrétiens d'une si grande innocence. Nous ne changerons rien à la description que le père Charlevoix en a faite.

« J'ai dit qu'on ne voyoit rien de précieux à cette fête; toutes les beautés de » la simple nature sont ménagées avec une » variété qui la représente dans son lustre: » elle y est même, si j'ose ainsi parler, » toute vivante; car sur les fleurs et les » branches des arbres, qui composent les » arcs de triomphe, sous lesquels le Saint-» Sacrement passe, on voit voltiger des

» oiseaux de toutes les couleurs, qui sont » attachés par les pattes, à des fils si longs, » qu'ils paroissent avoir toute leur liberté, » et être venus d'eux-mêmes, pour mêler » leur gazouillement au chant des musi- » ciens et de tout le peuple, et bénir, à » leur manière, celui dont la providence » ne leur manque jamais. . . . .
. . . .

« D'espace en espace on voit des tigres » et des lions bien enchaînés, afin qu'ils ne » troublent point la fête, et de très-beaux » poissons qui se jouent dans de grands » bassins remplis d'eau; en un mot, toutes » les espèces de créatures vivantes y assis- » tent, comme par députation, pour y » rendre hommage à l'Homme-Dieu, dans » son auguste sacrement. . . . .
. . . .

« On fait entrer aussi dans cette décora- » tion toutes les choses dont on se régale » dans les grandes réjouissances, les pré- » mices de toutes les récoltes pour les » offrir au Seigneur, et le grain qu'on doit » semer, afin qu'il donne sa bénédiction. » Le chant des oiseaux, le rugissement des » lions, le frémissement des tigres, tout s'y » fait entendre sans confusion, et forme » un concert unique. . . . .
. . . .

« Dès que le Saint-Sacrement est rentré » dans l'Église, on présente aux mission- » naires toutes les choses comestibles qui » ont été exposées sur son passage. Ils en

» font porter aux malades tout ce qu'il y » a de meilleur, le reste est partagé à tous » les habitans de la bourgade. Le soir, on » tire un feu d'artifice, ce qui se pratique » dans toutes les grandes solemnités, et au » jour des réjouissances publiques. »

Avec un gouvernement si paternel, et si analogue au génie simple et pompeux du Sauvage, il ne faut pas s'étonner que les nouveaux chrétiens fussent les plus purs et les plus heureux des hommes. Le changement de leurs mœurs étoit un miracle opéré à la vue de tout le Nouveau-Monde. Cet esprit de cruauté et de vengeance, cet abandon aux vices les plus grossiers, qui caractérisent les hordes indiennes, s'étoient transformés en un esprit de douceur, de patience et de chasteté. On jugera de leurs vertus par l'expression naïve de l'évêque de *Buenos-Ayrès* : « Sire, écrivoit-il à » Philippe V, dans ces peuplades nom» breuses, composées d'Indiens, naturel» lement portés à toutes sortes de vices, » il règne une si grande innocence, que je » ne crois pas qu'il s'y commette un seul » péché mortel. »

Chez ces sauvages chrétiens, on ne voyoit, ni procès, ni querelles; le *tien* et le *mien* n'y étoient pas même connus; car, ainsi que l'observe Charlevoix, c'est n'avoir rien à soi que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a avec ceux qui sont dans le besoin. Abondamment pourvus des choses nécessaires à la vie; gouvernés par les

mêmes hommes qui les avoient tirés de la barbarie, et qu'ils regardoient, à juste titre, comme des espèces de divinités; jouissant dans leurs familles et dans leur patrie, des plus doux sentimens de la nature; connoissant les avantages de la vie civile, sans avoir quitté le désert; et les charmes de la société, sans avoir perdu ceux de la solitude; ces Indiens se pouvoient vanter de jouir d'un bonheur qui n'avoit point eu d'exemple sur la terre. L'hospitalité, l'amitié, la justice, et les tendres vertus, découloient tout naturellement de leurs cœurs, à la parole de la religion, comme des oliviers laissent tomber leurs fruits mûrs au souffle des brises. Muratori a peint d'un seul mot cette république chrétienne, en intitulant la description qu'il en a faite: *Il christianesimo felice*.

Il nous semble qu'on n'a qu'un sentiment en lisant cette histoire; c'est le desir de passer les mers, et d'aller, loin des troubles et des révolutions, chercher une vie obscure, dans les cabanes de ces Sauvages, et un paisible tombeau, sous les palmiers de leurs cimetières. Mais ni les déserts ne sont assez profonds, ni les mers assez vastes, pour dérober l'homme aux douleurs qui le poursuivent. Toutes les fois qu'on fait le tableau de la félicité d'un peuple, il faut toujours en venir à la catastrophe; au milieu des peintures les plus riantes, le cœur de l'écrivain est serré, par cette triste réflexion qui se présente sans cesse: *Tout cela*

n'existe plus. Les missions du *Paraguay* sont détruites ; les Sauvages rassemblés avec tant de fatigues, sont errans de nouveau dans les bois, ou plongés vivans dans les entrailles de la terre. On a applaudi à la destruction d'un des plus beaux ouvrages, qui fût sorti de la main des hommes. C'étoit une création du christianisme, une moisson engraissée du sang des apôtres, elle ne méritoit que haine et mépris ! Cependant, alors même que nous triomphions, en voyant des Indiens retomber au Nouveau-Monde dans une horrible servitude, tout retentissoit en Europe du bruit de notre philanthropie et de notre amour de liberté. Ces honteuses variations de la nature humaine, selon qu'elle est agitée de passions contraires, flétrissent l'ame et rendroient méchant, si l'on y arrêtoit trop long-temps les yeux. Disons donc plutôt que nous sommes foibles, que les voies de Dieu sont profondes, et qu'il se plaît à exercer ses serviteurs. Tandis que nous gémissons ici, les simples chrétiens du Paraguay, maintenant ensevelis dans les mines du Potose, adorent sans doute la main qui les a frappés ; et par des souffrances patiemment supportées, ils acquièrent une place dans cette république des saints, qui est à l'abri des persécutions des hommes.

CHAPITRE VI.

Missions de la Guyane.

Si ces missions étonnent par leurs grandeurs, il en est d'autres, qui pour être plus ignorées, n'en sont pas moins touchantes. C'est souvent dans la cabane obscure, et sur la tombe du pauvre, que le roi des rois aime à déployer les richesses de sa grâce et de ses miracles. En remontant vers le Nord, depuis le Paraguay jusqu'au fond du Canada, on rencontroit une foule de petites missions, où le néophyte ne s'étoit pas civilisé, pour s'attacher à l'apôtre, mais où l'apôtre s'étoit fait Sauvage pour suivre le néophyte. Les religieux François étoient à la tête de ces églises errantes, dont les périls et la mobilité, sembloient être faits pour notre courage et notre génie.

Le père Creuïlli, Jésuite, fonda les missions de Cayenne. Ce qu'il fit pour le soulagement des Nègres et des Sauvages, paroît au-dessus de l'humanité. Les pères Lombard et Ramette, marchant sur les traces de ce saint homme, s'enfoncèrent dans les marais de la Guyane. Ils se rendirent aimables aux Indiens *Galibis,* à force de se dévouer à leurs douleurs, et parvinrent à obtenir d'eux quelques enfans, qu'ils élevèrent dans la religion chrétienne. De retour dans leurs forêts, ces jeunes enfans

civilisés prêchèrent l'évangile à leurs vieux parens sauvages, qui se laissèrent aisément toucher par l'éloquence de ces nouveaux missionnaires. Les catéchumènes se rassemblèrent dans un lieu appelé *Kourou*, où le père Lombard avoit bâti une case avec deux Nègres. La bourgade augmentant tous les jours, on résolut d'avoir une église. Mais comment payer l'architecte, charpentier de Cayenne, qui demandoit quinze cents francs, pour les frais de l'entreprise? Le missionnaire et ses néophytes, riches en vertus, étoient d'ailleurs les plus pauvres des hommes. La foi et la charité sont ingénieuses : les Galibis s'engagèrent à creuser sept pirogues que le charpentier accepta sur le pied de deux cents livres chacune. Pour compléter le reste de la somme, les femmes filèrent autant de coton qu'il en falloit pour faire huit hamacs. Vingt autres Sauvages se firent esclaves volontaires d'un colon, tout le temps que ses deux Nègres, qu'il consentit à prêter, furent occupés à scier les planches du toit de l'édifice. Ainsi tout fut arrangé, et Dieu eut un temple au désert.

Celui qui de toute éternité a préparé les voies des choses, vient de découvrir sur ces bords, un de ces desseins, qui échappent dans leur principe à la sagacité des hommes, et dont on ne pénètre la profondeur qu'à l'instant même où ils s'accomplissent. Quand le père Lombard jetoit, il y a plus d'un siècle, les fondemens de sa

mission chez les Galibis; il ne savoit pas qu'il ne faisoit que disposer des Sauvages à recevoir un jour des martyrs de la foi, et qu'il préparoit les déserts d'une nouvelle Thébaïde à la religion persécutée. Quel vaste sujet de réflexions ! Billaud de Varenne et Pichegru, le Tyran et la Victime dans la même case, à Synnamary; l'extrémité de la misère n'ayant pas même uni les cœurs; des haines immortelles, la fureur des factions vivant parmi les compagnons des mêmes fers, dans les marais du Nouveau-Monde, et les cris de quelques infortunés prêts à se déchirer, se mêlant aux rugissemens des tigres, dans la profondeur des solitudes !

Au milieu de ce trouble des passions, le calme et la sérénité évangéliques : des confesseurs de Jésus-Christ, jetés chez les néophytes de la Guyane, et trouvant parmi des Barbares chrétiens la pitié que leur refusoient des François; de pauvres religieuses hospitalières, qui sembloient ne s'être exilées dans un climat destructeur, que pour attendre un Collot-d'Herbois sur son lit de mort, et lui prodiguer tous les soins de la charité chrétienne; ces saintes femmes, confondant l'innocent et le coupable, dans leur amour de l'humanité; versant des pleurs sur tous, priant Dieu de secourir, et les persécuteurs de son nom, et les martyrs de son culte : quelle leçon, quel tableau ! que les hommes sont malheureux ! et que la religion est belle !

CHAPITRE VII.

Missions des Antilles.

L'ÉTABLISSEMENT de nos colonies aux Antilles ou Ant-Isles, ainsi nommées, parce qu'on les rencontre les premières, à l'entrée du golfe Mexicain, ne remonte qu'à l'an 1627, époque à laquelle M. d'Enambuc bâtit un fort, et laissa quelques familles sur l'isle Saint-Christophe.

C'étoit alors l'usage de donner des missionnaires, pour curés, aux établissemens lointains, afin que la religion partageât, en quelque sorte, cet esprit d'intrépidité et d'aventure qui distinguoit les premiers chercheurs de fortune au Nouveau-Monde. Les *frères Prêcheurs*, de la congrégation de Saint-Louis, les *pères Carmes*, les *Capucins* et les *Jésuites* se consacrèrent à l'instruction des Caraïbes et des Nègres, et à tous les travaux qu'exigeoient nos colonies naissantes de Saint-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et de Saint-Domingue.

On ne connoît encore aujourd'hui rien de plus satisfaisant et de plus complet sur les Antilles, que l'histoire du père Dutertre, missionnaire de la congrégation de Saint-Louis. Son style est d'une naïveté pleine de charmes :

« Les Caraïbes, dit-il, sont grands » rêveurs ; ils portent sur leur visage une

» physionomie triste et mélancolique ; ils » passent des demi-journées entières assis » sur la pointe d'un roc, ou sur la rive, les » yeux fixés en terre, ou sur la mer, sans » dire un seul mot. . . . .

. . . .

» Ils sont d'un naturel benin, doux, affable » et compatissant, bien souvent même jus- » qu'aux larmes, aux maux de nos François, » n'étant cruels qu'à leurs ennemis jurés. »

« Les mères aiment tendrement leurs » enfans, et sont toujours en alarme pour » détourner tout ce qui peut leur arriver » de funeste : elles les tiennent presque tou- » jours pendus à leurs mamelles, même la » nuit, et c'est une merveille, que couchant » dans des lits suspendus, qui sont fort » incommodes, elles n'en étouffent jamais » aucun.... Dans tous les voyages qu'elles » font, soit sur mer, soit sur terre, elles » les portent avec elles sous leurs bras, » dans un petit lit de coton, qu'elles ont » en écharpe, lié par-dessus l'épaule, afin » d'avoir toujours devant leurs yeux l'objet » de leurs soucis (1). »

On croit lire un morceau de Plutarque traduit par Amyot.

Avec ce penchant à voir les objets sous un rapport simple et tendre, le père Dutertre ne peut manquer d'être fort touchant, quand il parle des Nègres. Cependant il ne les représente point, à la manière des

(1) *Hist. des Ant.* tom. II, p. 375.

PARTIE IV. Culte. — LIVRE IV. Missions.

philanthropes, comme les plus vertueux des hommes; mais il y a une sensibilité, une bonhommie, une raison admirable dans la peinture qu'il fait de leurs sentimens.

« L'on a vu, dit-il, à la Guadeloupe une » jeune Négresse, si persuadée de la misère » de sa condition, que son maître ne put » jamais la faire consentir à se marier au » Nègre qu'il lui présentoit . . . .

. . . .

» Elle attendit que le père (*à l'autel*) » lui demandât si elle vouloit un tel pour » son mari; car pour lors elle répondit » avec une fermeté qui nous étonna : non, » mon père, je ne veux ni de celui-là, ni » même d'aucun autre; je me contente » d'être misérable en ma personne, sans » mettre des enfans au monde qui seroient » peut-être plus malheureux que moi, et » dont les peines me seroient beaucoup » plus sensibles que les miennes propres : » elle est aussi toujours constamment » demeurée dans son état de fille, et on » l'appeloit ordinairement *la Pucelle des* » *Isles*. »

Le bon père continue à peindre les mœurs des Nègres, à décrire leurs petits ménages, à faire aimer leur tendresse pour leurs enfans. Il entre-mêle son récit de sentences de Sénèque qui parle de la simplicité des cabanes, où vivoient les peuples de l'âge d'or; puis il cite Platon ou plutôt Homère, qui dit que les Dieux ôtent à

l'esclave une moitié de sa vertu : *Dimidium mentis Jupiter illis aufert.* Il compare le Caraïbe sauvage dans la liberté, au Nègre sauvage dans la servitude, et il montre combien le christianisme aide au dernier à supporter ses maux.

La mode du siècle a été d'accuser les prêtres d'aimer l'esclavage, et de favoriser l'oppression parmi les hommes; il est pourtant certain que personne n'a élevé la voix avec autant de courage et de force en faveur des esclaves, des petits, et des pauvres, que les écrivains ecclésiastiques. Ils ont constamment soutenu que la liberté est un droit imprescriptible du chrétien. Les colons protestans, convaincus de cette vérité, pour arranger tout à-la-fois leur cupidité et leur conscience, ne baptisoient leurs Nègres qu'à l'article de la mort; et souvent même, dans la crainte qu'ils ne revinssent de leur maladie, et qu'ils ne réclamassent ensuite, comme *chrétiens*, leur liberté, ils les laissoient mourir dans l'idolâtrie (1) : la religion se montre ici aussi belle que l'avarice paroît hideuse.

Le ton sensible et religieux, dont les missionnaires parloient des Nègres de nos colonies, étoit le seul qui s'accordât avec la raison et l'humanité. Il rendoit les maîtres plus pitoyables, et les esclaves plus vertueux; il servoit la cause du genre humain, sans nuire à la patrie, et sans boule-

(1) *Hist. des Ant.* tom. II, p. 503.

verser l'ordre et les propriétés. Avec de grands mots on a tout perdu ; on a éteint jusqu'à la pitié ; car, qui oseroit encore plaider la cause des noirs, après les crimes qu'ils ont commis ? Tant nous avons fait de mal ! tant nous avons perdu les plus belles causes, et les plus belles choses (1) !

Quant à l'histoire naturelle, le père Dutertre vous montre quelquefois tout un animal d'un seul trait ; il appelle l'oiseau-mouche *une fleur céleste*, c'est le vers du père Commire sur le papillon :

Florem putares nare per liquidum Æthera.

« Les plumes du flambant ou du flammant, dit-il ailleurs, sont de couleur incarnat ; et quand il vole à l'opposite du » soleil, il paroît tout flamboyant comme » un brandon de feu (2). »

M. de Buffon n'a pas mieux peint le vol d'un oiseau, que l'historien des Antilles : « Cet oiseau (*la frégate*) a beaucoup de » peine à se lever de dessus les branches ; » mais quand il a une fois pris son vol, on » lui voit fendre l'air d'un vol paisible, te- » nant ses ailes étendues, sans presque les

(1) Cette vérité est bien sensible aux représentations des tragédies de Corneille. Le spectateur demeure presque froid aujourd'hui aux scènes sublimes des *Horaces* et de *Cinna* : derrière tous ces mots admirables, *Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays*, etc. on ne voit plus que du sang, des crimes et le langage de la tribune de la convention.

(2) *Hist. des Ant.* tom. II, p. 268.

» remuer, ni se fatiguer aucunement. Si » quelquefois la pesanteur de la pluie, ou » l'impétuosité des vents l'importune, pour » lors il brave les nues, se guinde dans la » moyenne région de l'air, et se dérobe à » la vue des hommes (1). »

Il représente la femelle du colibri, faisant son nid :

« . . . . . . Elle carde, s'il faut ainsi dire, » tout le coton que lui apporte le mâle, et » le remue quasi poil-à-poil avec son bec et » ses petits pieds ; puis elle forme son nid, » qui n'est pas plus grand que la moitié de » la coque d'un œuf de pigeon. A mesure » qu'elle élève le petit édifice, elle fait mille » petits tours, polissant avec sa gorge la » bordure du nid, et le dedans avec sa » queue.

» . . . .

» . . . . . . Je n'ai jamais pu remarquer » en quoi consiste la béchée que la mère » leur apporte, sinon qu'elle leur donne la » langue à succer ; que je crois être toute » emmiellée du suc qu'elle tire des fleurs. »

Si la perfection dans l'art de peindre, consiste à donner une idée précise des objets, en les offrant toutefois sous un jour agréable, le missionnaire des Antilles a atteint cette perfection.

(1) *Hist. des Ant.* tom. II, p. 269.

CHAPITRE VIII.

Missions de la Nouvelle-France.

Nous ne nous arrêterons point aux missions de la Californie, parce qu'elles n'offrent aucun caractère particulier, ni à celles de la Louisiane, qui se confondent avec ces terribles missions du Canada, où l'intrépidité des apôtres de Jésus-Christ, a paru dans toute sa gloire.

Lorsque les François, sous la conduite de Champelain, remontèrent le fleuve Saint-Laurent, ils trouvèrent les forêts du Canada habitées par des Sauvages, bien différens de ceux qu'on avoit découverts jusqu'alors au Nouveau-Monde. C'étoient des hommes robustes, courageux, fiers de leur indépendance, capables de raisonnement et de calcul; n'étant étonnés ni des mœurs des Européens, ni de leurs armes (1); et, loin de nous admirer, comme les innocens Caraïbes, n'ayant pour nos usages que du dégoût et du mépris.

Trois nations se partageoient l'empire du désert : l'Algonquine, la plus ancienne et la première de toutes, mais qui s'étant attiré la haine, par sa puissance, étoit prête

(1) Dans le premier combat de Champelain contre les Iroquois, ceux-ci soutinrent le feu des François, sans donner d'abord le moindre signe de frayeur ou d'étonnement.

à succomber, et succomba en effet sous les armes des deux autres; la Huronne, qui fut notre alliée, et l'Iroquoise notre ennemie.

Ces peuples n'étoient point vagabonds; ils avoient des établissemens fixes, des gouvernemens réguliers. Nous avons eu occasion d'observer, chez les Indiens du Nouveau-Monde, toutes les formes de constitutions des peuples civilisés : ainsi, les Natchez, à la Louisiane, offroient le despotisme dans l'état de nature; les Creecks de la Floride, la monarchie; et les Iroquois au Canada, le gouvernement républicain.

Ces derniers et les Hurons représentoient encore les Spartiates et les Athéniens, dans la condition sauvage. Les Hurons, spirituels, gais, légers, dissimulés toutefois, braves, éloquens, abusant de la fortune, et soutenant mal les revers, gouvernés par des femmes, ayant plus d'honneur que d'amour de la patrie : les Iroquois, séparés en cantons, que dirigeoient des vieillards, ayant des assemblées régulières; politiques, ambitieux, taciturnes, sévères, dévorés du desir de dominer, capables des plus grands vices et des plus grandes vertus, sacrifiant sans balancer femmes et enfans à la patrie, les plus féroces et les plus intrépides des hommes.

Aussitôt que les François et les Anglois parurent sur ces rivages, par un instinct naturel, les Hurons s'attachèrent aux premiers, et les Iroquois se donnèrent aux seconds, mais sans les aimer toutefois, et

ne s'en servant que pour se procurer des armes. Ils abandonnoient leurs nouveaux alliés, quand ils devenoient trop puissans, et s'unissoient à eux de nouveau, quand les François obtenoient la victoire. On vit ainsi un petit troupeau de Sauvages, se ménager entre deux grandes nations civilisées, chercher à détruire l'une par l'autre, touchant souvent au moment d'accomplir ce dessein profond, et de devenir à-la-fois le maître et le libérateur de cette vaste partie du Nouveau-Monde.

Tels furent les peuples que nos missionnaires entreprirent de nous concilier par la religion. Si la France vit son empire s'étendre au Nouveau-Monde, par-delà les rives du Meschacebé; si elle conserva si longtemps le Canada contre les Iroquois et les Anglois unis, elle dut une partie de ces succès aux Jésuites. Ce furent eux qui sauvèrent la colonie au berceau, en plaçant pour boulevard, devant elle, un village de Hurons et d'Iroquois chrétiens, en prévenant des coalitions générales d'Indiens, en négociant des traités de paix, en allant seuls s'exposer à la fureur des Iroquois, pour traverser les desseins des Anglois. Les dépêches des gouverneurs de la Nouvelle-Angleterre, ne cessent de peindre nos missionnaires, comme leurs plus dangereux ennemis; ils les représentent, déconcertant tous les desseins de la puissance Britannique, découvrant ses secrets, et lui enlevant le cœur et les armes des Sauvages.

La mauvaise administration du Canada, les fausses démarches des commandans, une politique étroite ou oppressive, mettoient souvent plus d'entraves aux bonnes intentions des Jésuites, que l'opposition de l'ennemi. Présentoient-ils les plans les plus sages et les mieux concertés pour la prospérité de la colonie ? on les louoit de leur zèle, et l'on suivoit d'autres avis ; mais aussitôt que les affaires devenoient difficiles, on avoit recours à eux. On ne balançoit point à les employer dans les négociations les plus dangereuses, sans être arrêté par le péril auquel on les exposoit : l'histoire de la Nouvelle-France en offre un exemple bien remarquable.

La guerre étoit allumée entre les François et les Iroquois : ceux-ci avoient l'avantage; ils s'étoient avancés jusques sous les murs de Québec, et avoient massacré et dévoré les habitans des campagnes; tout paroissoit perdu. Le père de Lamberville étoit en ce moment même missionnaire chez les Iroquois. Quoique sans cessé exposé à être brûlé vif par les vainqueurs, il n'avoit pas voulu se retirer, dans l'espérance de les ramener à des mesures pacifiques, et de sauver les restes de la colonie. Les vieillards l'aimoient, et l'avoient protégé contre les guerriers.

Sur ces entrefaites il reçoit une lettre du gouverneur du Canada, qui le supplie d'engager les Sauvages à envoyer des ambassadeurs au fort Catarocouy, pour traiter

de la paix. Le missionnaire court chez les anciens, et fait tant par ses remontrances et ses prières, qu'il les décide à accepter la trêve, et à députer leurs principaux chefs. Ces chefs, en arrivant au rendez-vous, sont arrêtés, mis aux fers et envoyés en France, aux galères.

Le père Lamberville avoit ignoré le dessein secret du commandant. Il avoit agi de si bonne-foi, qu'il étoit demeuré au milieu des Sauvages. Quand il apprit ce qui étoit arrivé, il se crut perdu. Il n'attendoit plus qu'une mort affreuse, lorsque les anciens le firent appeler. Il les trouva assemblés au conseil, le visage sévère et l'air menaçant. Un d'entre eux lui raconta avec indignation la trahison du gouverneur; puis il ajouta :

« On ne sauroit disconvenir que toutes » sortes de raisons ne nous autorisent à te » traiter en ennemi; mais nous ne pouvons » nous y résoudre. Nous te connoissons » trop pour n'être pas persuadés que ton » cœur n'a point de part à la trahison que » tu nous a faite, et nous ne sommes pas » assez injustes pour te punir d'un crime » dont nous te croyons innocent, et que » tu détestes, sans doute, autant que » nous;.... il n'est pourtant pas à propos » que tu restes ici; tout le monde ne t'y » rendroit peut-être pas la même justice; » et quand une fois notre jeunesse aura » chanté la guerre, elle ne verra plus en » toi qu'un perfide qui a livré nos chefs à

» un dur et rude esclavage, et elle n'écou-
» tera plus que sa fureur, à laquelle nous
» ne serions plus les maîtres de te sous-
» traire (1). »

Après ce discours, on contraignit le missionnaire de partir, et on lui donna des guides qui le conduisirent par des routes détournées au-delà de la frontière. Louis XIV fit relâcher les Indiens, aussitôt qu'il eut appris la manière dont on les avoit arrêtés. Le chef qui avoit harangué le père Lamberville se convertit peu de temps après, et se retira à Québec. Sa conduite, en cette occasion, fut le premier fruit des vertus du christianisme, qui commençoient à germer dans son cœur.

Mais aussi quels hommes que les Brébœuf, les Lallament, les Jogues qui réchauffèrent de leur sang les sillons glacés de la Nouvelle-France ! Nous avons une fois rencontré un de ces apôtres, au milieu des solitudes américaines. Un matin que nous cheminions lentement dans les forêts, nous apperçûmes, venant à nous, un grand vieillard à barbe blanche, vêtu d'une longue robe, lisant attentivement dans un livre, et marchant appuyé sur un bâton; il étoit tout illuminé par un rayon de l'aurore, qui tomboit sur lui à travers le feuillage des arbres. Nous crûmes voir Thermosiris, sortant du bois sacré des muses, dans les

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* tom. II, liv. II, p. 346.

déserts de la Haute-Egypte. C'étoit un missionnaire de la Louisiane; il revenoit de la Nouvelle-Orléans, et retournoit aux Illinois, où il dirigeoit un petit troupeau de François et de Sauvages chrétiens. Il nous accompagna pendant plusieurs jours : quelque diligens que nous fussions au matin, nous trouvions toujours le vieux voyageur levé avant nous, et disant son breviaire, en se promenant dans la forêt. Ce saint homme avoit beaucoup souffert; il racontoit bien les peines de sa vie; il en parloit sans aigreur, et sur-tout sans plaisir, mais avec sérénité : nous n'avons point vu un sourire plus paisible que le sien. Il citoit agréablement et souvent des vers de Virgile et d'Homère, qu'il appliquoit aux belles scènes, qui se succédoient sous nos yeux, ou aux pensées qui nous occupoient. Il nous parut avoir de vastes connoissances en tous genres, qu'il laissoit à peine appercevoir sous sa simplicité évangélique; comme ses prédécesseurs les apôtres, sachant tout, il avoit l'air de tout ignorer. Nous eûmes un jour une longue conversation sur la révolution Françoise, et nous trouvâmes quelques charmes à causer des troubles des hommes, dans les lieux les plus tranquilles. Nous étions assis dans une vallée, au bord d'un fleuve, dont nous ne savions point le nom, et qui, depuis nombre de siècles, rafraîchissoit de ses eaux cette rive inconnue. Nous en fîmes tout haut la réflexion, et nous vîmes le vieillard

s'attendrir; les larmes lui vinrent aux yeux, à cette image d'une vie ignorée et consumée dans les déserts, à d'obscurs bienfaits.

La vie que les missionnaires menoient au milieu des Sauvages sanguinaires de la Nouvelle-France, les fatigues qu'ils éprouvoient, la couronne du martyre que plusieurs d'entre eux ont reçue, tout cela est si beau dans les fastes du christianisme, qu'il n'y a point de cœurs qui n'en soient touchés.

Le père Charlevoix nous décrit ainsi un des missionnaires du Canada :

« Le père Daniel étoit trop près de Qué-
» bec, pour n'y pas faire un tour avant de
» reprendre le chemin de sa mission. . . . .
» . . . .
» Il arriva au port dans un canot, l'aviron
» à la main, accompagné de trois ou quatre
» Sauvages, les pieds nuds, épuisé de force,
» une chemise pourrie et une soutane toute
» déchirée sur son corps décharné; mais
» avec un visage content et charmé de la
» vie qu'il menoit, et inspirant par son air
» et par ses discours, l'envie d'aller parta-
» ger avec lui des croix auxquelles le Sei-
» gneur attachoit tant d'onction. »

Voilà de ces joies et de ces larmes, telles que Jésus-Christ les a véritablement promises à ses élus.

Ecoutons encore l'historien de la Nouvelle-France :

« Rien n'étoit plus apostolique que la vie
» qu'ils menoient (les missionnaires chez

» les Hurons). Tous leurs momens étoient » comptés par quelque action héroïque, » par des conservations ou par des souffrances qu'ils regardoient comme de vrais » dédommagemens, lorsque leurs travaux » n'avoient pas produit tout le fruit dont » ils s'étoient flattés. Depuis quatre heures » du matin qu'ils se levoient, lorsqu'ils » n'étoient pas en course, jusqu'à huit, ils » demeuroient ordinairement renfermés; » c'étoit le temps de la prière, et le seul » qu'ils eussent de libre pour leur exercice » de piété. A huit heures, chacun alloit où » son devoir l'appeloit; les uns visitoient » les malades, les autres suivoient, dans » les campagnes, ceux qui travailloient à » cultiver la terre; d'autres se transpor» toient dans les bourgades voisines, qui » étoient destituées de pasteurs. Ces cour» ses produisoient plusieurs bons effets; » car, en premier lieu, il ne mouroit point, » ou il mouroit bien peu d'enfans sans bap» tême; des adultes mêmes qui avoient » refusé de se faire instruire tandis qu'ils » étoient en santé, se rendoient dès qu'ils » étoient malades; ils ne pouvoient tenir » contre l'industrieuse et constante charité » de leurs médecins. »

Si l'on trouvoit de pareilles descriptions dans le Télémaque, combien ne se récrieroit-on pas sur le goût simple et touchant de ces choses ! On loueroit avec transport la fiction du poëte, et l'on est insensible à la vérité présentée avec les mêmes attraits.

Mais ce n'étoient là que les moindres travaux de ces hommes évangéliques : tantôt ils suivoient les Sauvages dans des chasses lointaines qui duroient plusieurs années, et où ils se trouvoient obligés de manger jusqu'à leur vêtement; tantôt ils étoient exposés aux caprices inconcevables de ces Indiens, qui, comme des enfans, ne savent jamais résister à un mouvement de leur imagination ou de leurs desirs. Mais ils s'estimoient récompensés de leurs peines, s'ils avoient, durant leurs longues souffrances, acquis une ame à Dieu, ouvert le ciel à un enfant, soulagé un malade, essuyé les pleurs d'un infortuné. Nous avons déja vu que la patrie n'avoit point de citoyens plus fidèles: l'honneur d'être François, leur valut souvent la persécution et la mort. Les Sauvages les reconnoissoient pour être *de la chair blanche de Québec*, à l'intrépidité avec laquelle ils supportoient les plus affreux supplices.

Le ciel, touché de leurs vertus, accorda à plusieurs d'entre eux, cette palme qu'ils avoient tant desirée, et qui les a fait monter au rang des premiers apôtres. La bourgade Huronne, où le père Daniel (1) étoit missionnaire, fut surprise par les Iroquois, au matin du 4 de juillet 1648; les jeunes guerriers étoient absens. Le Jésuite, dans ce moment même, disoit la messe à ses

(1) Le même dont Charlevoix nous a fait le portrait.

néophytes. Il n'eut que le temps d'achever la consécration, et de courir à l'endroit d'où partoient les cris. Une scène lamentable s'offrit à ses yeux; femmes, enfans, vieillards gissoient pêle-mêle expirant. Tout ce qui vivoit encore tombe à ses pieds, et lui demande le baptême. Le père trempe un voile dans l'eau, et le secouant sur la foule à genoux, procure la vie des cieux, à ceux qu'il ne pouvoit arracher à la mort temporelle. Il se ressouvint alors d'avoir laissé dans les cabanes quelques malades qui n'avoient point encore reçu le sceau du christianisme; il y vole, les met au nombre des rachetés, retourne à la chapelle, cache les vases sacrés, donne une absolution générale aux Hurons qui s'étoient réfugiés à l'autel, les pressent de fuir, et pour leur en laisser le temps, marche à la rencontre des ennemis. A la vue de ce prêtre qui s'avançoit seul contre une armée, les Barbares étonnés s'arrêtent et reculent quelques pas; n'osant approcher du saint, ils se contentent de le percer de loin de leurs flèches: « Il en étoit tout hérissé, dit Charlevoix, qu'il parloit encore avec une action » surprenante, tantôt à Dieu à qui il offroit son sang pour le troupeau, tantôt » à ses meurtriers qu'il menaçoit de la » colère du ciel, en les assurant néanmoins » qu'ils trouveroient toujours le Seigneur » disposé à les recevoir en grâce, s'ils » avoient recours à sa clémence (1). » Il

(1) *Hist. de la Nouv. Fr.* tom. II, p. 5, liv. VII.

meurt et sauve une partie de ses néophytes, en arrêtant ainsi les Iroquois autour de lui.

Le P. Garnier montra le même héroïsme dans une autre bourgade : il étoit tout jeune encore, et s'étoit arraché nouvellement aux pleurs de sa famille, pour sauver des ames dans les forêts du Canada. Atteint de deux balles sur le champ de carnage, il est renversé sans connoissance ; un Iroquois, le croyant mort, le dépouille. Quelque temps après le père revient de son évanouissement ; il soulève la tête, et voit à quelque distance un Huron, qui rendoit le dernier soupir. L'Apôtre fait un effort, pour aller absoudre le cathécumène ; il se traîne, il retombe : un Barbare l'apperçoit, accourt, et lui fend les entrailles de deux coups de hache : « Il expire, dit encore Charlèvoix, » dans l'exercice, et pour ainsi dire dans » le sein même de la charité (1). »

Enfin le père de Brébœuf, oncle du poëte du même nom, fut brûlé avec ces tourmens horribles, que les Iroquois faisoient subir à leurs prisonniers.

« Ce père, que vingt années de travaux, » les plus capables de faire mourir tous les » sentimens naturels, un caractère d'esprit » d'une fermeté à l'épreuve de tout, une » vertu nourrie dans la vue toujours pro» chaine d'une mort cruelle, et portée » jusqu'à en faire l'objet de ses vœux les plus » ardens, prévenu, d'ailleurs, par plus

(1) Liv. VII, p. 24.

» d'un avertissement céleste, que ses vœux » seroient exaucés, se rioit également des » menaces et des tortures; mais la vue de » ses chers néophytes, cruellement traités » à ses yeux, répandoit une grande amer- » tume sur la joie qu'il ressentoit de voir » ses espérances accomplies. . . . .

. . . .

. . . .

« Les Iroquois connurent bien d'abord » qu'ils auroient affaire à un homme à qui ils » n'auroient pas le plaisir de voir échapper » la moindre foiblesse; et comme s'ils eussent » appréhendé qu'il ne communiquât aux » autres son intrépidité, ils le séparèrent, » après quelque temps, de la troupe des » prisonniers, le firent monter seul sur un » échafaud, et s'acharnèrent de telle sorte » sur lui, qu'ils paroissoient hors d'eux- » mêmes, de rage et de désespoir.

« Tout cela n'empêchoit point le servi- » teur de Dieu de parler d'une voix forte, » tantôt aux Hurons qui ne le voyoient » plus, mais qui pouvoient encore l'en- » tendre, tantôt à ses bourreaux qu'il » exhortoit à craindre la colère du ciel, » s'ils continuoient à persécuter les adora- » teurs du vrai Dieu. Cette liberté étonna » les Barbares; ils voulurent lui imposer » silence, et n'en pouvant venir à bout, ils » lui coupèrent la lèvre inférieure et l'ex- » trémité du nez, lui appliquèrent par tout » le corps des torches allumées, lui brûlè- » rent les gencives, etc. »

On tourmentoit auprès du père de Brébœuf un autre missionnaire nommé le père Lallament, et qui ne faisoit que d'entrer dans la carrière évangélique. La douleur lui arrachoit quelquefois des cris involontaires; il demandoit de la force au vieil apôtre qui, ne pouvant plus parler, lui faisoit de douces inclinations de tête, et sourioit avec ses lèvres mutilées, pour encourager le jeune martyr. Les fumées des deux bûchers montoient ensemble vers le ciel, et affligeoient et réjouissoient les anges. On fit un collier de haches ardentes au père de Brébœuf; on lui coupa des lambeaux de chair que l'on dévora à ses yeux, en lui disant que la chair des François étoit excellente (1); puis, continuant ces railleries : « tu nous assurois tout-à-l'heure, » crioient les Barbares, que plus on souffre » sur la terre, plus on est heureux dans le » ciel ; c'est par amitié pour toi, que nous » nous étudions à augmenter tes souffrances (2). »

Lorsqu'on portoit dans Paris, des cœurs de prêtres au bout des piques, on chantoit : *Ah ! il n'est point de fête, quand le cœur n'en est pas.*

Enfin, après avoir souffert plusieurs autres tourmens, que nous n'oserions transcrire, le père de Brébœuf rendit l'esprit, et son ame s'envola au séjour de celui

(1) *Hist. de la Nouv. Fr.* p. 17.
(2) *Id. ib.* p. 18.

qui guérit toute les plaies de ses serviteurs.

C'étoit en 1649 que ces choses se passoient en Canada, c'est-à-dire au moment de la plus grande prospérité de la France, et pendant les fêtes de Louis XIV : tout triomphoit alors, le missionnaire et le soldat.

Ceux pour qui un prêtre est un objet de haine et de risée, se réjouiront de ces tourmens des confesseurs de la foi. Les sages, avec un esprit de prudence et de modération, diront, qu'après tout, les missionnaires étoient victimes de leur fanatisme; ils demanderont, avec une pitié superbe, *ce que ces moines alloient faire dans les déserts de l'Amérique ?* A la vérité, nous convenons qu'ils n'alloient pas sur un plan de savans, tenter de grandes déconvertes philosophiques; ils obéissoient seulement à ce maître, qui leur avoit dit : « Allez et enseignez. » *Docete omnes gentes ;* et sur la foi de ce commandement, avec une simplicité extrême, ils quittoient les délices de la patrie, pour aller, au prix de leur sang, révéler à un Barbare qu'ils n'avoient jamais vu. — Quoi ? — Rien, selon le monde, presque rien : L'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame : *Docete omnes gentes !*

CHAPITRE IX.

Fin des Missions.

AINSI nous avons indiqué les voies que suivoient les différentes missions; voies de simplicité, voies de science, voies de législation, voies d'héroïsme. Il nous semble que c'étoit un juste sujet d'orgueil pour l'Europe (et sur-tout pour la France, qui fournissoit le plus grand nombre de missionnaires) de voir tous les ans sortir de son sein, des hommes qui alloient faire éclater les miracles des arts, des loix, de l'humanité et du courage, dans les quatre parties de la terre. Delà provenoit la haute idée que les étrangers se formoient de notre nation, et du Dieu qu'on y adoroit. Les peuples les plus éloignés vouloient entrer en liaison avec nous; l'ambassadeur du Sauvage de l'Occident, rencontroit à notre cour l'ambassadeur des nations de l'Aurore. Nous ne nous piquons pas du don de prophétie; mais on se peut tenir assuré, (et l'expérience le prouvera) que jamais des savans, dépêchés aux pays lointains, avec tous les instrumens et tous les plans d'une académie, ne feront ce qu'un pauvre moine, parti à pied de son couvent, exécutoit seul avec son chapelet et son breviaire.

QUATRIEME PARTIE.

CULTE.

LIVRE CINQUIEME.

ORDRE MILITAIRE OU CHEVALERIE.

CHAPITRE PREMIER.

Chevaliers de Malthe.

Il n'y a pas un beau souvenir, pas une belle institution dans les siècles modernes, que le christianisme ne réclame. Les seuls temps poétiques de notre histoire, les temps chevaleresques lui appartiennent encore : la vraie religion a le singulier mérite d'avoir créé parmi nous l'âge de la féerie et des enchantemens.

M. de Sainte-Palaye semble vouloir séparer la chevalerie militaire de la chevalerie religieuse, et tout invite, au contraire, à les confondre. Il ne croit pas qu'on puisse

faire remonter l'institution de la première au-delà du onzième siècle (1), et c'est précisément l'époque des Croisades qui donnèrent naissance aux Hospitaliers, aux Templiers et à l'ordre Teutonique (2). La loi formelle par laquelle la chevalerie ordinaire s'engageoit à défendre la foi ; la ressemblance de ces cérémonies avec celles des sacremens de l'église, ses jeûnes, ses ablutions, ses confessions, ses prières, ses engagemens monastiques (3), montrent suffisamment que tous les chevaliers avoient la même origine religieuse. Enfin, le vœu de célibat qui paroît établir une grande différence entre des héros chastes et des guerriers qui ne parlent que d'amour, n'est pas une chose qui doive arrêter : ce vœu n'étoit pas général dans les ordres militaires chrétiens. Les chevaliers de S. Jacques-de-l'Epée, en Espagne, pouvoient se marier (4); et dans l'ordre de Malthe, on n'est obligé de renoncer au lien conjugal, qu'en passant aux dignités de l'ordre, ou en entrant en jouissance de ses bénéfices.

D'après l'abbé Giustiniani, ou sur le témoignage plus certain, mais moins agréa-

(1) *Mém. sur l'anc. Chev.* t. I, II.me part. p. 66.

(2) Hén. *Hist. de Fr.* tom. I, p. 167; Fleury, *Hist. ecclés.* tom. XIV, p. 387; tom. XV, p. 604; Helyot, *Hist. des Ordres relig.* tom. III, p. 74, 143.

(3) Sainte-Palaye, *loc. cit.* et la note 11.

(4) Fleury, *Hist. ecclés.* tom XV, liv. LXXII, pag. 406, édit. 1719, *in*-4.o

ble du frère Helyot, on trouve trente ordres religieux militaires; neuf sous la règle de S. Basile; quatorze sous celle de S. Augustin; et sept attachés à l'institut de S. Benoît. Nous ne parlerons que des principaux, à savoir : les hospitaliers, ou chevaliers de Malthe en Orient, les Teutoniques en Occident, et les chevaliers de Calatrave (en y comprenant ceux d'Alcantara et de S. Jacques-de-l'Epée) au midi de l'Europe.

Si les auteurs sont exacts, on peut compter encore plus de 28 autres ordres militaires, qui, n'étant point soumis à des règles particulières, ne sont considérés que comme d'illustres confrairies religieuses. Tels sont tous ces chevaliers du Lion, du Croissant, du Dragon, de l'Aigle-Blanche, du Lys, du Fer-d'Or, et ces chevalières de la Hache, dont les noms rappellent les Roland, les Roger, les Renaud, les Clorinde, les Bradamante, et tous les prodiges de la table ronde.

Quelques marchands d'Almafi, dans le royaume de Naples, obtiennent de Romensor, calife d'Egypte, la permission de bâtir une église latine à Jérusalem; ils y ajoutent un hôpital pour y recevoir les étrangers et les pélerins : Gérard de Provence le gouverne. Les croisades commencent. Godefroy de Bouillon arrive, il donne quelques terres aux nouveaux *Hospitaliers*. Boyant-Roger succède à Gérard, Raymond-Dupuy à Roger. Dupuy prend le titre de

grand-maître, divise les hospitaliers en *chevaliers*, pour assurer les chemins aux pélerins et pour combattre les infidèles, en *chapelains*, consacrés au service des autels, et en *frères servans*, qui devoient aussi prendre les armes.

L'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Grèce, qui, tour-à-tour ou toutes ensemble, viennent aborder aux rivages de la Syrie, sont soutenues par les braves hospitaliers. Mais la fortune change sans changer la valeur : Saladin reprend Jérusalem. Acre, ou Ptolémaïde est bientôt le seul port qui reste aux croisés en Palestine. On y voit réuni le roi de Jérusalem et de Chypre, le roi de Naples et de Sicile, le roi d'Arménie, le prince d'Antioche, le comte de Jaffa, le patriarche de Jérusalem, les chevaliers du Saint-Sépulcre, le légat du pape, le comte de Tripoli, le prince de Galilée, les Templiers, les Hospitaliers, les chevaliers Teutoniques, ceux de Saint-Lazare, les Vénitiens, les Génois, les Pisans, les Florentins, le prince de Tarente et le duc d'Athènes. Tous ces princes, tous ces peuples, tous ces ordres ont leur quartier séparé, où ils vivent indépendans les uns des autres : « en sorte, » dit l'abbé Fleury, qu'il y avoit cinquante-» huit tribunaux qui jugeoient à mort (1). »

Le trouble ne tarda pas à se mettre parmi tant d'hommes de mœurs et d'intérêts divers.

(1) *Hist. ecclés.*

On en vient aux mains dans la ville. Charles d'Anjou et Hugues III, roi de Chypre, en prétendant tous deux au royaume de Jérusalem, augmentent encore la confusion. Le soudan Mélec-Messor, profitant de ces querelles intestines, s'avance avec une puissante armée, dans le dessein d'arracher aux croisés leur dernier refuge. Il est empoisonné par un de ses émirs en sortant d'Egypte; mais avant d'expirer, il fait jurer à son fils de ne point donner de sépulture aux cendres paternelles, qu'il n'ait fait tomber Ptolémaïde.

Mélec-Séraph exécute religieusement la dernière volonté de son père : Acre est assiégée et emportée d'assaut le 18 de mai 1291. Des religieuses donnèrent alors un exemple effrayant de la chasteté chrétienne: elles se mutilèrent le visage, et furent trouvées dans cet état par les infidèles qui en eurent horreur, et qui les massacrèrent.

Après la réduction de Ptolémaïde, les Hospitaliers se retirèrent dans l'île de Chypre où ils demeurèrent dix-huit ans. Rhodes s'étant révoltée contre Andronique, empereur d'Orient, appela les Sarrazins dans ses murs. Villaret, grand-maître des hospitaliers, obtient d'Andronique l'investiture de l'île, en cas qu'il puisse la soustraire au joug des Mahométans. Ses chevaliers se couvrent de peau de brebis, et se traînant sur les mains au milieu d'un troupeau, ils se glissent dans la ville pendant un épais

brouillard, se saisissent d'une des portes, égorgent la garde, et introduisent dans les murs le reste de l'armée chrétienne.

Quatre fois les Turcs essaient de reprendre l'île de Rhodes sur les chevaliers, et quatre fois ils sont repoussés. Au troisième effort, le siège de la ville dura cinq ans, et au quatrième, Mahomet battit les murs avec seize canons, d'un calibre tel qu'on n'en avoit point encore vu en Europe.

Ces mêmes chevaliers, à peine échappés à la puissance Ottomane, en devinrent tout-à-coup les protecteurs. Un prince Zizime, fils de ce Mahomet II, qui naguères foudroyoit les remparts de Rhodes, implore le secours des chevaliers, contre Bajazet, son frère, qui l'avoit dépouillé de son héritage. Bajazet, qui craignoit une guerre civile, se hâte de faire la paix avec l'Ordre, et consent à lui payer une certaine somme tous les ans, pour la pension de Zizime. On vit alors, par un de ces jeux si communs de la fortune, un puissant empereur des Turcs, tributaire de quelques hospitaliers chrétiens.

Enfin, sous le grand-maître Villiers-de-l'Ile-Adam, Soliman s'empare de Rhodes, après avoir perdu cent mille hommes devant ses murs. Les chevaliers se retirent à Malthe, que leur abandonne Charles-Quint. Ils y sont attaqués de nouveau par les Turcs; mais leur courage les délivre, et ils restent paisibles possesseurs de l'île, sous le nom

de laquelle ils sont encore connus aujourd'hui (1).

CHAPITRE II.

Ordre Teutonique.

A l'autre extrémité de l'Europe, la chevalerie religieuse jetoit les fondemens de ces états, qui sont devenus de puissans royaumes.

L'ordre Teutonique avoit pris naissance pendant le premier siège d'Acre par les chrétiens, vers l'an 1190. Dans la suite, le duc de Massovie et de Pologne l'appela à la défense de ses états, contre les incursions des Prussiens. Ceux-ci étoient des peuples barbares, qui sortoient de temps en temps de leurs forêts, pour ravager les contrées voisines. Ils avoient réduit la province de Culm en une affreuse solitude, et n'avoient laissé debout, sur la Vistule, que le seul château de Plotzko. Les chevaliers Teutoniques, pénétrant peu-à-peu dans les bois de la Prusse, y bâtirent des forteresses. Les Warmiens, les Barthes, les Natangues subirent tour-à-tour le joug, et la navigation des mers du Nord fut assurée.

Les chevaliers de Porte-glaive, qui de

(1) Vert. *Hist. des Chev. de Malthe ;* Fleury, *Hist. eccl.* Giustianian. *Hist. degli Ordin. milit.* Helyot, *Hist. des Ordres relig.* tom. III.

leur côté avoient travaillé à la conquête des pays septentrionaux, en se réunissant aux chevaliers Teutoniques, leur donnèrent une puissance vraiment royale. Les progrès de l'Ordre furent malheureusement retardés par la division qui régna longtemps entre les chevaliers et les évêques de Livonie; mais, enfin, tout le nord de l'Europe s'étant soumis, Albert, marquis de Brandebourg, embrassa la doctrine de Luther, chassa les chevaliers de leurs gouvernemens, et se rendit seul maître de la Prusse, qui prit alors le nom de Prusse ducale. Ce nouveau duché fut érigé en royaume, en 1701, sous l'aïeul du grand Frédéric.

Les restes de l'ordre Teutonique subsistent encore en Allemagne, et c'est le prince Charles qui en est grand-maître aujourd'hui (1).

CHAPITRE III.

Chevaliers de Calatrave, et de Saint-Jacques de l'Épée, en Espagne.

La chevalerie faisoit au centre de l'Europe, les mêmes progrès qu'aux extrémités.

Vers l'an 1147, Alphonse-le-Batailleur,

(1) Shoonbeck, *Ord. milit.* Giustinian. *Hist. chronol. degli Ord. milit.* Helyot, *Hist. des Ord. relig.* tom. III; Fleury, *Hist. eccl.*

roi de Castille, enleve aux Maures la place de Calatrave en Andalousie. Huit ans après, les Maures se préparèrent à la reprendre, sur dom Sanche, successeur d'Alphonse. Dom Sanche, effrayé de ce dessein, fait publier qu'il donne la place à quiconque voudra la défendre. Personne n'ose se présenter, hors un bénédictin de l'ordre de Cîteau, dom Didace Vilasquès, et Raymond, son abbé. Ils se jettent dans Calatrave, avec les paysans et les familles qui dépendoient de leur monastère de Fitero; ils font prendre les armes aux frères convers, et fortifient la ville menacée. Les Maures étant informés de ces préparatifs, renoncent à leur entreprise : la place demeure à l'abbé Raymond, et les frères convers se changent en chevaliers du nom de *Calatrava*.

Ces nouveaux chevaliers firent dans la suite plusieurs conquêtes sur les Maures de Valence et de Jaën : Favera, Maella, Macalon, Valdetormo, la Fresueda, Valderobbes, Calenda, Aqua-viva, Ozpipa, tombèrent tour-à-tour entre leurs mains. Mais l'Ordre reçut un échec irréparable à la bataille d'Alarcos, que les Maures d'Afrique gagnèrent en 1195, sur le roi de Castille. Les chevaliers de Calatrave y périrent presque tous, avec ceux d'Alcantara et de Saint-Jacques-de-l'Epée.

Nous n'entrerons dans aucun détail touchant ces derniers, qui eurent aussi pour but de combattre les Maures, et de pro-

téger les voyageurs contre les incursions des infidèles (1).

Il suffit de jeter les yeux sur l'histoire, à l'époque de l'institution de la chevalerie religieuse, pour reconnoître les importans services qu'elle a rendus à la société. L'ordre de Malthe, en Orient, a protégé le commerce et la navigation renaissante, et a été, pendant plus d'un siècle, le seul boulevard qui empêchât les Turcs de se précipiter sur l'Italie. Dans le Nord, l'ordre Teutonique, en subjuguant les peuples errans sur les bords de la Baltique, a éteint le foyer de ces terribles éruptions qui ont tant de fois désolé l'Europe; il a donné le temps à la civilisation de faire des progrès, et de perfectionner ces nouvelles armes qui nous mettent pour jamais à l'abri des Alaric et des Attila futurs.

Ceci ne paroîtra point une vaine conjecture, si l'on observe que les courses des Normands n'ont cessé que vers le dixième siècle, et que les chevaliers Teutoniques, à leur arrivée dans le Nord, trouvèrent une population réparée, et d'innombrables barbares, qui s'étoient déja débordés autour d'eux. Les Turcs descendant de l'Orient, et les Livoniens, les Prussiens, les Poméraniens, arrivant de l'Occident et du Septentrion, auroient renouvelé dans l'Europe, à peine reposée, les scènes des Huns et des Goths.

(1) Shoonbeck, Giust. Hel. Fleury et Mariana.

Les chevaliers Teutoniques rendirent même un double service à l'humanité ; car en domptant des sauvages, ils les contraignirent à s'attacher à la culture et à embrasser la vie sociale. Chrisbourg, Bartenstein, Wissembourg, Wesel, Brumberg, Thorn, la plupart des villes de la Prusse, de la Courlande et de la Sémigalie furent fondées par cet Ordre militaire religieux ; et tandis qu'il peut se vanter d'avoir assuré l'existence des peuples de la France et de l'Angleterre, il peut aussi se glorifier d'avoir civilisé tout le nord de la Germanie.

Un autre ennemi étoit encore peut-être plus dangereux que les Turcs et les Prussiens, parce qu'il se trouvoit au centre même de l'Europe : les Maures ont été plusieurs fois sur le point d'asservir la chrétienté. Et quoique ce peuple paroisse avoir eu dans ses mœurs plus d'élégance que les autres barbares, il avoit toutefois dans sa religion, qui admettoit la polygamie et l'esclavage, dans son tempérament despotique et jaloux ; il avoit, disons-nous, un obstacle invincible aux lumières et au bonheur de l'humanité.

Les ordres militaires de l'Espagne en combattant ces infidèles, ont donc, ainsi que l'ordre Teutonique et celui de Saint-Jean de Jérusalem, prévenu de très-grands malheurs. Les chevaliers chrétiens remplacèrent en Europe les troupes soldées, et furent une epèce de milice régulière, qui se transportoit là où le danger étoit le plus

pressant. Les rois et les barons, obligés de licencier leurs vassaux au bout de quelques mois de service, avoient été souvent surpris par les Barbares. Ce que l'expérience et le génie des temps n'avoient pu faire, la religion l'exécuta ; elle associa des hommes qui jurèrent, au nom de Dieu, de verser leur sang pour la patrie. Les chemins devinrent libres ; les provinces furent purgées des brigands qui les infestoient, et les ennemis du dehors trouvèrent une digue à leurs ravages.

On a blâmé les chevaliers d'avoir été chercher les infidèles jusques dans leurs foyers. Mais on n'observe pas que ce n'étoit, après tout, que de justes représailles contre des peuples qui avoient attaqué les premiers les peuples chrétiens : les Maures, que Charles Martel extermina, justifient les croisades. Les disciples du Coran sont-ils demeurés tranquilles dans les déserts de l'Arabie, et n'ont-ils pas porté leur loi et leurs ravages jusqu'aux murailles de Delhi, et jusqu'aux remparts de Vienne ? Il falloit peut-être attendre que le repaire de ces bêtes féroces se fût rempli de nouveau ; et parce qu'on a marché contre elles sous la bannière de la religion, l'entreprise n'étoit ni juste, ni nécessaire ! Tout étoit bon, Theutatès, Odin, Allah, pourvu qu'on n'eût pas Jésus-Christ !

CHAPITRE IV.

Vie et Mœurs des Chevaliers.

LES sujets qui parlent le plus à l'imagination, ne sont pas les plus faciles à peindre, soit qu'ils aient dans leur ensemble un certain vague plus charmant que toutes les descriptions qu'on en peut faire, soit que le lecteur aille toujours au-delà de vos tableaux. Le seul mot de *chevalerie,* le seul nom d'un illustre *chevalier,* est proprement une merveille, que tous les détails ne peuvent surpasser; tout est là-dedans, depuis les fables d'Arioste, jusqu'aux exploits des véritables paladins; depuis les palais d'Alcine et d'Armide, jusqu'aux tourelles de Cœuvre et d'Anet.

Il n'est guères possible de parler, même historiquement, de la chevalerie, sans avoir recours aux Troubadours qui l'ont chantée, comme on s'appuie de l'autorité d'Homère, en tout ce qui concerne les anciens héros: c'est ce que les critiques les plus sévères ont reconnu. Mais alors on a l'air de ne s'occuper que des fictions. Nous sommes accoutumés à une vérité si stérile, que tout ce qui n'a pas la même sécheresse, nous paroît mensonge : comme ces peuples nés dans les glaces du pôle, nous préférons nos tristes déserts à ces champs où

> La terra molle, e lieta, e dilettosa
> Simili a se gli abitator, produce (1).

(1) Tas. cant. I, oct. 62.

L'éducation du chevalier commençoit à l'âge de sept ans (1). Duguesclin, encore enfant, s'amusoit dans les vieilles avenues du château de son père, à représenter des siéges et des combats avec de petits paysans de son âge. On le voyoit courir dans les bois, lutter contre les vents, sauter de larges fossés, escalader les ormes et les chênes ; et déja montrer dans les landes de la Bretagne, le héros qui devoit sauver la France (2).

Bientôt on passoit à l'office de page ou de *damoiseau*, dans le château de quelque baron. C'étoit là qu'on prenoit les premières leçons sur la foi gardée à Dieu et aux dames (3) Souvent le jeune page y commençoit pour la fille du Seigneur, une de ces durables tendresses que des miracles de vaillance devoient immortaliser. De vastes architectures gothiques, de vieilles forêts, de grands étangs solitaires, nourrissoient, par leur aspect romanesque, ces passions que rien ne pouvoit détruire, et qui devenoient des espèces d'enchantement ou de sort.

Excité par l'amour au courage, le page poursuivoit les mâles exercices qui lui ouvroient la route de l'honneur. Sur un coursier indompté, il lançoit, dans l'épaisseur des bois, les bêtes sauvages, ou rap-

(1) Sainte-Palaye, tom. I, prem. part.
(2) *Vie de Duguesclin.*
(3) Sainte-Palaye, tom. 1, pag. 7.

pelant le faucon du haut des cieux, il forçoit le tyran des airs à venir, timide et soumis, se poser sur sa main assurée. Tantôt, comme Achille enfant, il faisoit voler des chevaux sur la plaine, en s'élançant de l'un à l'autre, d'un saut franchissant leur croupe ou s'asseyant sur leur dos; tantôt il montoit tout armé jusqu'au haut d'une tremblante échelle, et se croyoit déja sur la brèche, criant : *Montjoye et Saint Denys* (1) ! Dans la cour de son baron, il recevoit toutes les instructions et tous les exemples propres à former sa vie. Là se rendoient sans cesse des chevaliers connus ou inconnus, qui s'étoient voués à des aventures périlleuses, qui revenoient seuls des royaumes du Cathay, des confins de l'Asie, et tous ces lieux incroyables où ils redressoient les torts, et combattoient les infidèles.

« On veoit, dit Froissard, parlant de la » maison du duc de Foy, on veoit en la » salle, en la chambre, en la cour, che- » valiers et écuyers d'honneur aller et mar- » cher, et les oyoit-on parler d'armes et » d'amour; tout honneur étoit là-dedans » trouvé; toute nouvelle, de quelque pays » ne de quelque royaume que ce fust, là » dedans on y aprenoit; car de tous pays, » pour la vaillance du seigneur, elles y » venoient. »

Au sortir de page, on devenoit écuyer

(1) Sainte-Palaye, tom. II, part. II.

et la religion présidoit toujours à ces changemens. De puissans parrains ou de belles marraines promettoient à l'autel pour le héros futur, religion, fidélité et amour. Le service de l'écuyer consistoit, en paix, à trancher à table, à servir lui-même les viandes, comme les guerriers d'Homère, à donner à laver aux convives. Les plus grands seigneurs ne rougissoient point de remplir ces offices. « A une table devant le roi, » dit le sire de Joinville, mangeoit le roi » de Navarre, qui moult étoit paré et » aourné de drap d'or en cotte et mantel; » la ceinture, le sermail et chapelle d'or » fin, devant lequel je tranchois. »

L'écuyer suivoit le chevalier à la guerre, portoit sa lance, et son heaume élevé sur le pommeau de la selle, et conduisoit ses chevaux, en les tenant par la droite. « Quand il entra dans la forest, il rencontra quatre écuyers, qui menoient quatre » blancs destriers en dextre. » Son devoir dans les duels et les batailles, étoit de fournir des armes à son chevalier, de le relever quand il étoit abattu, de lui donner un cheval frais, de parer les coups qu'on lui portoit, mais sans pouvoir combattre lui-même.

Enfin, lorsqu'il ne manquoit plus rien aux qualités du *poursuivant d'armes*, il étoit admis aux honneurs de la chevalerie. Les lices d'un tournois, un champ de bataille, le fossé d'un château, la brèche d'une tour, étoient souvent le théâtre hono-

ou d'un *voile vert*, ou d'une *guimple plus fine que fleurs-de-lys*. Les dames et les damoiselles s'empressoient de le désarmer, de lui donner de riches habits, de lui servir des vins précieux dans des vases de crystal. Quelquefois il trouvoit son hôte dans la joie : « Le seigneur Amanieu des Escas, au » sortir de table, étant l'hiver auprès d'un » bon feu, dans la salle bien jonchée ou » tapissée de nattes, ayant autour de lui » ses escuyers, s'entretenoit avec eux d'ar- » mes et d'amour, car tout dans sa maison, » jusqu'aux derniers *varlets*, se mêloit » d'aimer (1). »

Ces fêtes des châteaux avoient toujours quelque chose d'énigmatique; c'étoit le festin de *la licorne*, le *vœu du paon*, ou *du faisan*. On y voyoit des convives non moins mystérieux; des chevaliers du Cygne, de l'Ecu-Blanc, de la Lance-d'Or, du Silence; guerriers qui n'étoient connus que par les devises de leurs boucliers, et par les pénitences auxquelles ils s'étoient soumis (2).

Des Troubadours, ornés de plumes du paon, entroient dans la salle vers la fin de la fête, et chantoient des *lays* d'amour :

Armes, amours, détruit, joie et plaisance,
Espoir, desir, souvenir, hardement,
Jeunesse, aussi manière et contenance,
Humble regard, trait amoureusement,

(1) Sainte-Palaye.
(2) *Hist. du maréchal de Boucicault.*

Gents corps, jolis, parez très-richement;
Avisez bien cette saison nouvelle,
Le jour de may, cette grande feste et belle,
Qui par le Roy se fait à Saint-Denys;
A bien jouter, gardez votre querelle,
Et vous serez honorez et chéris.

Le principe du métier des armes chevaleresques, étoit

« Grand bruit au champ, et grande joie au logis. »

Bruits ès chans, et joie à l'Ostel.

Mais le chevalier arrivé au château, n'y trouvoit pas toujours des fêtes; c'étoit quelquefois l'habitation d'une piteuse dame qui gémissoit dans les fers d'un jaloux : *Le biau sire, noble, courtois et preux*, à qui l'on avoit refusé l'entrée du manoir, passoit la nuit au pied d'une tour d'où il entendoit les soupirs de quelque Gabrielle, qui appeloient en vain le valeureux Couci. Le chevalier, aussi tendre que brave, juroit par sa *durandal* et son *aquilain*, sa fidèle épée et son coursier rapide, de défier en combat singulier le Félon, qui tourmentoit la beauté contre toute loi d'honneur et de chevalerie.

S'il étoit reçu dans ces sombres forteresses, c'étoit alors qu'il avoit besoin de tout son grand cœur. Des varlets silencieux, aux regards farouches, l'introduisoient, par de longues galeries à peine éclairées, dans la chambre solitaire qu'on lui destinoit. C'étoit quelque donjon qui gardoit le souvenir d'une fameuse histoire; on l'appeloit la chambre du *roi Richard*, ou de

la *dame des sept tours*. Le plafond étoit marqueté de vieilles armoiries peintes, et les murs couverts de tapisseries à grands personnages, qui sembloient suivre des yeux le chevalier, et qui servoient à cacher des portes secrètes. Vers minuit, on entendoit un bruit léger, les tapisseries s'agitoient, la lampe du Paladin s'éteignoit, un cercueil s'élevoit auprès de sa couche.

La lance et la masse d'arme étant inutiles contre les morts, le chevalier avoit recours à des vœux de pélerinage. Délivré par la faveur divine, il ne manquoit point d'aller consulter l'hermite du rocher, qui lui disoit: « Si tu avois autant de possession comme » en avoit le roi Alexandre, et de sens » comme le sage Salomon, et de chevale- » rie comme le preux Hecteur de Troye; » seul orgueil s'il régnoit en toi, détruiroit » tout (1). »

Le bon chevalier comprenoit par ces paroles, que les visions qu'il avoit eues n'étoient que la punition de ses fautes, et il travailloit à se rendre *sans peur et sans reproches*.

Ainsi chevauchant, il mettoit à fin, par cent coups de lance fameux, toutes ces aventures chantées par nos poëtes, et recordées dans nos vieilles chroniques. Il délivroit des princesses retenues dans des grottes, punissoit des mécréans, secouroit les orphelins et les veuves, et se défendoit à-

(1) Sainte-Palaye.

PARTIE IV. Culte. — LIVRE V. Ordre militaire ou Chevalerie.

la-fois de la perfidie des nains, et de la force des géans. Conservateur des mœurs comme protecteur des foibles, quand il passoit devant le château d'une dame de mauvaise renommée, sans y daigner entrer, il faisoit aux portes une note d'infamie (1). Si, au contraire, la dame de céans avoit bonne grâce et vertu, il lui crioit : « Ma bonne » amie, ou ma bonne dame, ou damoi-» selle, je prie à Dieu que en ce bien et en » cet honneur, il vous veuille maintenir au » nombre des bonnes, car bien devez être » louée et honorée. »

L'honneur de ces chevaliers alloit quelquefois jusqu'à cet excès de vertu qu'on admire et qu'on déteste dans les premiers Romains. Quand la reine Marguerite, femme de S. Louis, apprit à Damiette, où elle étoit près d'accoucher, la défaite de l'armée chrétienne, et la prise du roi son époux; elle se jeta aux genoux d'un vieux chevalier, âgé de quatre-vingts ans, qui se trouvoit auprès d'elle; elle lui dit :

« Je vous demande, par la foy que vous » m'avez donnée, que si les Sarrazins s'em-» parent de cette ville, vous me coupiez la » tête avant qu'ils me prennent. »

Le chevalier répondit.

» Soyez sûre que je le ferai volontiers; » car c'étoit déja bien mon intention de » vous tuer avant qu'il vous prissent (2). »

(1) Du Cange, *gloss.*
(2) Joinville.

Ces entreprises solitaires servoient au chevalier comme d'échelon pour arriver au plus haut degré de gloire. Averti par les menestriers, des tournois qui se préparoient au gentil pays de France, il se rendoit aussitôt au rendez-vous des braves. Déja les lices sont préparées ; déja les dames placées sur des échafauds élevés en forme de tours, cherchent des yeux les guerriers parés de leurs couleurs. Des Troubadours vont chantant :

Servans d'amour, regardez doulcement
Aux eschafaux anges de paradis,
Lors jousterez fort et joyeusement,
Et vous serez honorez et cheris.

Tout-à-coup un cri s'élève : « *Honneur aux fils des Preux !* » Les fanfares sonnent, les barrières s'abaissent. Cent chevaliers s'élancent des deux extrémités de la lice, et se rencontrent au milieu. Les lances volent en éclats ; front contre front, les chevaux se heurtent, et tombent. Heureux le héros qui, ménageant ses coups, et ne frappant en loyal chevalier que de la ceinture à l'épaule, a renversé, sans le blesser, son adversaire ! Tous les cœurs sont à lui, toutes les dames veulent lui envoyer de nouvelles faveurs, pour en orner ses armes. Cependant des héraults, répandus de toutes parts, crient au chevalier : *Souviens-toi de qui tu es fils, et ne forligne pas !* Joutes, castilles, pas d'armes, combats à la foule, font tour-à-tour

briller la vaillance, la force et l'adresse des combattans. Mille cris, mêlés au fracas des armes, montent jusqu'au cieux. Chaque dame encourage son chevalier et lui jette un bracelet, une boucle de cheveux, une écharpe. Un Sargine, jusqu'alors éloigné du champ de la gloire, mais transformé en héros par l'amour; un brave inconnu, qui a combattu sans armes et sans vêtemens, et qu'on distingue à *sa camise sanglante* (1), sont proclamés vainqueurs de la joute; ils reçoivent un baiser de leur dame, et l'on crie: « L'amour des dames, la mort des » héraux (2), louenge et pris aux cheva- » liers. »

C'étoit dans ces superbes fêtes, qu'on voyoit briller la vaillance ou la courtoisie des la Tremouille, des Boucicault, des Bayard, de qui les hauts faits ont rendu problables les exploits des Perceforest, des Lancelot et des Gandifer. Il en coûtoit cher aux chevaliers étrangers, pour oser s'attaquer aux chevaliers de France. Pendant les malheureuses guerres du règne de Charles VI, Sampi et Boucicault soutinrent seuls les défis que les vainqueurs leur portoient de toutes parts, et joignant la générosité à la valeur, ils rendoient les chevaux et les armes aux téméraires qui les avoient appelés en champ-clos.

(1) Sainte-Palaye, *Hist. de trois Chevaliers et del Chanise.*
(2) Héros.

Le roi vouloit empêcher ses chevaliers de *relever le gant*, et de ressentir ces insultes particulières. Mais ils lui dirent : « Sire, l'honneur de la France est si naturellement cher à ses enfans, que si le » diable lui-même sortoit de l'enfer pour un » défi de valeur, il se trouveroit des gens » pour le combattre.

« Et en ce temps aussi, dit un historien, » étoient chevaliers d'Espagne et de Portugal, dont trois de Portugal bien renommés de chevalerie, prindrent, par je ne » sais quelle folle entreprise, champ de » bataille encontre trois chevaliers de » France ; mais en bonne vérité de Dieu, » ils ne mirent pas tant de temps à aller de » la porte Saint-Martin à la porte Saint-Antoine à cheval, que les Portugallois » ne fussent déconfits par les trois François (1). »

Les seuls champions qui pussent tenir devant les chevaliers de France, étoient les chevaliers d'Angleterre. De plus ils avoient pour eux la fortune, car nous nous déchirions de nos propres mains. La bataille de Poitiers, si funeste à la France, fut encore honorable à la chevalerie. Le prince Noir, qui ne voulut jamais, par respect, s'asseoir à la table du roi Jean, son prisonnier, lui dit : « Il m'est advis que avez » grand raison de vous éliesser, combien

(1) Journal de Paris, sous Charles VI et VII.

» que la journée ne soit tournée à votre » gré ; car vous avez aujourd'huy conquis » le haut nom de proüesse, et avez passé » aujourd'huy tous les mieux faisans de » votre côté : je ne le die mie, cher sire, » pour vous louer ; car tous ceux de nostre » partie qui ont veu les uns et les autres, » se sont par pleine conscience, à ce accor- » dez, et vous en donnent le prix et cha- » pelet. »

Le chevalier de Ribaumont, dans une action qui se passoit aux portes de Calais, abattit deux fois à ses genoux Edouard III, roi d'Angleterre ; mais le monarque se relevant toujours, força enfin Ribaumont à lui rendre son épée. Les Anglois étant demeurés vainqueurs, rentrèrent dans la ville avec leurs prisonniers. Edouard, accompagné du prince de Galles, donna un grand repas aux chevaliers françois, et s'approchant de Ribaumont, il lui dit : « Vous êtes le chevalier au monde que je » visse oncques plus vaillamment assaillir » ses ennemis. A donc print le roi son cha- » pelet qu'il portoit sur son chef (qui étoit » bon et riche) et le mit sur le chef de » monseigneur Eustache, et dit : monsei- » gneur Eustache, je vous donne ce cha- » pelet pour le mieux combattant de la » journée. Je sais que vous êtes gay et » amoureux, et que volontiers vous trou- » verez entre dames et demoiselles, si dites » par-tout où vous irez que je le vous ai » donné. Si vous quitte votre prison, et

» vous en pouvez partir demain s'il vous » plaist (1). »

Jeanne-d'Arc ranima l'esprit de la chevalerie en France ; on prétend que son bras étoit armé de la fameuse *joyeuse* de Charlemagne, qu'elle avoit retrouvée dans l'église de Sainte-Catherine-de-Fierbois, en Touraine.

Si donc nous fûmes quelquefois abandonnés de la fortune, le courage ne nous manqua jamais. Henri IV, à la bataille d'Ivry, crioit à ses gens qui plioient : « Tournez la tête, si ce n'est pour combattre, du moins pour me voir mourir. » Nos guerriers ont toujours pu dire dans leur défaite, ce mot qui fut inspiré par le génie de la nation, au dernier chevalier françois à Pavie : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

Tant de vertu et de vaillance méritoient bien d'être honorées. Si le héros recevoit la mort dans les champs de la patrie, la chevalerie en deuil lui faisoit d'illustres funérailles ; s'il succomboit au contraire dans des entreprises lointaines ; s'il ne lui restoit aucun frère d'armes, aucun écuyer, pour prendre soin de sa sépulture, le ciel lui envoyoit pour l'ensevelir quelqu'un de ces solitaires, qui habitoient alors dans tous les déserts, et qui

. . . Su'l Libano spesso, e s'ul Carmelo
In aera magion fo dimoranza.

C'est ce qui a fourni au Tasse son ad-

(1) Frois.

mirable épisode de Suenon : tous les jours un solitaire de la Thébaïde, ou un hermite du Liban, recueilloit les cendres de quelque chevalier massacré par les infidèles ; le chantre de Solyme a seulement prêté à la vérité le langage des muses.

« Soudain de ce beau globe, ou de ce » soleil de la nuit, je vis descendre un rayon » qui, s'alongeant comme un trait d'or, » vint toucher le corps du héros. . . . .
» . . . .

» Le guerrier n'étoit point prosterné dans » la poudre ; mais de même qu'autrefois » tous ses desirs tendoient aux régions » étoilées, son visage étoit tourné vers le » ciel, comme le lieu de son unique espé- » rance. Sa main droite étoit fermée, son » bras raccourci ; il serroit le fer, dans » l'attitude d'un homme qui va frapper : » son autre main, d'une manière humble » et pieuse, reposoit sur sa poitrine, et » sembloit demander pardon à Dieu. . . .
» . . . .
» . . . .
» . . . .

» Bientôt un nouveau miracle vient attirer » mes regards.

» Dans l'endroit où mon maître gisoit » étendu, s'élève tout-à-coup un grand » sépulcre, qui, en sortant du sein de la » terre, embrasse le corps du jeune prince, » et se referme sur lui. . . . . » Une courte inscription rappelle au voya- » geur le nom et les vertus du héros. Je ne

» pouvois arracher mes yeux de ce monu-
» ment, et je contemplois tour-à-tour, et
» les caractères, et le marbre funèbre.

» Ici, dit le vieillard, le corps de ton
» général reposera auprès de ses fidèles
» amis, tandis que leurs ames heureuses
» jouiront, en s'aimant dans les cieux, d'une
» gloire et d'un bonheur éternel (1). »

Mais le chevalier, qui avoit formé dans sa jeunesse ces liens héroïques, qui ne se brisoient pas même avec la vie, n'avoit point à craindre de mourir seul dans les déserts : au défaut des miracles du ciel, ceux de l'amitié le suivoient. Constamment accompagné de *son frère d'armes*, il trouvoit en lui des mains guerrières, pour creuser sa tombe, et un bras pour le venger. Ces unions sacrées étoient confirmées par les plus redoutables sermens : quelquefois les deux amis se faisoient tirer du sang, et le mêloient dans la même coupe; ils portoient, pour gage de leur foi mutuelle, ou un cœur d'or, ou une chaîne, ou un anneau. L'amour, pourtant si cher aux chevaliers, n'avoit, dans ces occasions, que le second droit sur leurs ames, et l'on secouroit son ami, de préférence à sa maîtresse.

Une chose néanmoins pouvoit dissoudre ces nœuds, c'étoit l'inimitié des patries. Deux frères d'armes, de diverses nations, cessoient d'être unis, aussitôt que leurs pays ne l'étoient plus. Hue de Carvalay,

(1) *Jér.* lib. cant. VIII.

chevalier Anglois, avoit été l'ami de Bertrand Duguesclin : lorsque le prince Noir eut déclaré la guerre au roi Henri de Castille, *Hue* fut obligé de se séparer de Bertrand ; il vint lui faire ses adieux, et lui dit :

« Gentil sire, il nous convient de partir.
» Nous avons été ensemble par bonne compagnie, et avons toujours eu du vôtre à nôtre (de l'argent en commun), si pense bien que j'ai plus reçu que vous, et pour ce vous prie que nous en comptions ensemble. . . . .
» Si, dit Bertrand, ce n'est qu'un sermon, je n'ai point pensé à ce compte.... il n'y a que du bien faire : raison donne que vous suiviez votre maître. Ainsi le doit faire tout preudhomme : bonne amour fist l'amour de nous, et aussi en sera la départie, dont me poise qu'il convient qu'elle soit. Lors le baisa Bertran et tous ses compagnons aussi : moult fut piteuse la départie (1). »

Ce désintéressement des chevaliers, cette élévation d'ame, qui mérita à quelques-uns le glorieux nom de *sans reproche*, couronnera le tableau de leurs vertus chrétiennes. Ce même Duguesclin, la fleur et l'honneur de la chevalerie, étant prisonnier du prince Noir, égala la magnanimité de Porus, entre les mains d'Alexandre. Le prince l'ayant rendu maître de sa rançon,

(1) *Vie de Bertrand.*

Bertrand la porta à une somme excessive. « Où prendrez-vous tout cet or, dit le héros » Anglois étonné ? Chez mes amis, repartit » le fier connétable : il n'y a pas de *filleresse* » en France, qui ne filât sa quenouille pour » me tirer de vos mains. »

La reine d'Angleterre, touchée des vertus de Duguesclin, fut la première à donner une grosse somme, pour hâter la liberté du plus redoutable ennemi de sa patrie. « Ah ! Madame, s'écria le chevalier Breton, en se jetant à ses pieds, j'avois cru » jusqu'ici estre le plus laid homme de » France; mais je commence à n'avoir pas » si mauvaise opinion de moi, puisque les » dames me font de tels présens. »

QUATRIÈME PARTIE.

CULTE.

LIVRE SIXIÈME.

SERVICES RENDUS A LA SOCIÉTÉ PAR LE CLERGÉ ET LA RELIGION CHRÉTIENNE, EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE PREMIER.

Immensité des Bienfaits du Christianisme (1).

Ce neseroit rien savoir que de ne connoître que vaguement les bienfaits du christianisme. C'est le détail de ces bienfaits ; c'est l'art

(1) Voyez pour toute cette partie, Helyot, *Hist. des Ordres relig. et milit.* 8 vol. *in*-4.°; Hermant, *Etab. des Ordres relig.* Bonnani, *Catal. omn. Ord. relig.* Giustiniani, Mennehius et Schoonbeck, dans leur *Hist. des Ord. militaires;* Saint-Foix, *Essai sur Paris; Vie de S. Vincent-de-Paule; Vies des Pères du désert;* S. Basyle, *Oper.* Lobineau, *Hist. de Bretagne.*

ingénieux avec lequel la religion a varié ses dons, répandu ses secours, distribué ses trésors, ses remèdes, ses lumières; c'est cet art qu'il faut pénétrer. Jusqu'aux délicatesses des sentimens, jusqu'aux amours-propres, jusqu'aux foiblesses, elle a tout ménagé, en soulageant tout. Pour nous, depuis quelques années que nous nous occupons de ces recherches, tant de traits de charité, tant de fondations admirables, tant d'inconcevables sacrifices sont passés sous nos yeux, que nous croyons fermement qu'il y a dans ce seul rapport de la religion chrétienne, (qui n'est qu'une grande expiation pour le genre humain); qu'il y a, disons-nous, de quoi effacer tous les crimes dont les hommes ont été coupables depuis le commencement du monde : culte céleste, qui nous force d'aimer cette triste humanité, qui le calomnie.

Ce que nous allons citer est bien peu de chose, et nous pourrions remplir plusieurs volumes de ce que nous rejetons. Nous ne sommes pas même sûrs d'avoir choisi ce qu'il y a de plus frappant. Dans l'impossibilité de tout décrire, et de juger qui l'emporte en vertu parmi un si grand nombre d'œuvres charitables, nous recueillons, presqu'au hasard, ce que nous donnons ici.

Pour se faire d'abord une juste idée de l'immensité des bienfaits, il faut se représenter la chrétienté, comme une vaste république, où tout ce que nous rapportons d'une partie, se passe en même temps dans

une autre : ainsi, quand nous parlerons des hôpitaux, des missions, des colléges de la France, il faut aussi se figurer les hôpitaux, les missions, les colléges de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie ; il faut voir deux deux cents millions d'hommes au moins, chez qui se pratiquent les mêmes vertus, et se font les mêmes sacrifices ; il faut se ressouvenir qu'il y a dix-huit cents ans que ces vertus existent, et que les mêmes actes de charité se répètent. Calculez maintenant, si votre esprit ne s'y perd, le nombre d'individus soulagés et éclairés par le christianisme, chez tant de nations, et pendant une aussi longue suite de siècles !

CHAPITRE II.

Hôpitaux.

La charité, vertu absolument chrétienne, et inconnue des anciens, a pris naissance dans Jésus-Christ ; c'est la vertu qui le distingua principalement du reste des mortels, et qui fut en lui le sceau de la rénovation de la nature humaine. A l'exemple de leur divin maître, ce fut par la charité que les apôtres gagnèrent si rapidement les cœurs, et séduisirent saintement les hommes.

Les premiers fidèles, instruits dans cette

grande vertu, mettoient en commun quelques deniers pour secourir les pauvres, les malades et les voyageurs : ainsi commencèrent les hôpitaux. Devenue plus opulente, l'église fonda, pour les infortunés, des établissemens dignes d'elle. Dès ce moment les œuvres de miséricorde n'eurent plus de retenues : il y eut comme un débordement de la charité sur les misérables, jusqu'alors abandonnés sans secours, par les heureux du monde. On demandera peut-être comment faisoient les anciens, qui n'avoient point d'hôpitaux ? Ils avoient deux moyens que les chrétiens n'ont pas, de se défaire des pauvres et des infortunés : l'infanticide et l'esclavage.

Les *maladries* ou *léproseries* de Saint-Lazare, semblent avoir été en Orient les premières maisons de refuges. On y recevoit ces lépreux qui, renoncés de leurs proches, languissoient auparavant dans les rues et les carrefours des cités, en horreur à tous les hommes. Ces hôpitaux étoient desservis par des religieux de l'ordre de Saint-Basile.

Nous avons dit un mot des *Trinitaires*, ou des pères de la *Rédemption des captifs*. S. Jean de Nolasque en Espagne, imita S. Jean de Matha en France. On ne peut lire sans attendrissement les règles austères de ces ordres. Par leur première constitution, les Trinitaires ne pouvoient manger que des légumes et du laitage. Et pourquoi cette vie rigoureuse ? Parce que plus ces

pères se privoient des nécessités de la vie, plus il restoit de trésors à prodiguer aux Barbares; parce que, s'il falloit des victimes à la colère céleste, on espéroit que le Tout-Puissant recevroit les expiations de ces religieux, en échange des maux dont ils délivroient les prisonniers.

L'ordre de la *Merci* donna plusieurs saints au monde. S. Pierre Pascal, évêque de Jaën, après avoir employé tous ses revenus au rachat des captifs, et au soulagement des pauvres, passa chez les Turcs, où il fut chargé de fers. Le clergé et le peuple de son église lui envoyèrent une somme d'argent pour sa rançon. « Le Saint, » dit Helyot, la reçut avec beaucoup de » reconnoissance; mais au lieu de l'em- » ployer à se procurer la liberté, il en » racheta quantité de femmes et d'enfans, » dont la foiblesse lui faisoit craindre qu'ils » n'abandonnassent la religion chrétienne; » et il demeura toujours entre les mains de » ces Barbares, qui lui procurèrent la cou- » ronne du martyr, en 1300. »

Il se forma aussi dans cet ordre une congrégation de femmes, qui se dévouoient au soulagement des pauvres étrangères. Une des fondatrices de ce tiers-ordre, étoit une grande dame de Barcelone, qui distribua tout son bien aux malheureux: son nom de famille s'est perdu; elle n'est plus connue aujourd'hui que par le nom de *Marie* DU SECOURS, que les pauvres lui avoient donné.

L'ordre des *Religieuses Pénitentes*, en Allemagne et en France, institué à différentes époques, retiroit du vice de malheureuses filles exposées à périr dans la misère, après avoir vécu dans le désordre. C'étoit une chose tout-à-fait divine de voir la religion surmonter ces dégoûts, par un excès de charité, exiger jusqu'aux preuves du vice, de peur qu'on ne trompât ses institutions, et que l'innocence, sous la forme du repentir, n'usurpât une retraite, qui n'étoit pas établie pour elle. « Vous » savez, dit Jehan Simon, évêque de Paris, » dans les constitutions de cet Ordre, » qu'aucunes sont venues à nous qui étoient » vierges...., à la suggestion de leurs mères » et parens qui ne demandoient qu'à s'en » défaire; ordonnons que, si aucune vou- » loit entrer en votre congrégation, elle » soit interrogée.... etc. »

Les noms les plus doux servoient à couvrir les erreurs passées de ces filles malheureuses. C'étoient les *filles du Bon-Pasteur*, ou les *filles de la Magdeleine*, symbole de leur repentir et de la miséricorde qui les attendoit; elles ne prononçoient que des vœux simples. On tâchoit même de les marier quand elles le desiroient, et on leur faisoit une petite dot. Afin qu'elles n'eussent que des idées de pureté autour d'elles, elles étoient vêtues de blanc, d'où on les appeloit aussi *Filles blanches*. Dans quelques villes on leur mettoit une couronne sur la tête, et l'on chantoit, *Veni, sponsa Christi.*

« Venez, épouse du Christ. » Ces contrastes étoient touchans, et cette délicatesse bien digne d'une religion qui sait secourir sans offenser, et ménager les foiblesses du cœur humain, tout en l'arrachant à ses vices. A l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, il est défendu de suivre les personnes, qui déposent les orphelins à la porte du Père-Universel.

Il y a dans la société des malheureux qu'on n'apperçoit pas, parce que, descendus de parens honnêtes, mais indigens, ils sont obligés de garder les dehors de l'aisance, dans les privations de la pauvreté; il n'y a guère de situation plus cruelle; le cœur est blessé de toutes parts, et pour peu qu'on ait l'ame un peu élevée, la vie n'est qu'une perpétuelle souffrance. Que deviendront les malheureuses demoiselles, nées dans de telles familles? Iront-elles chez des parens riches et hautains se soumettre à toutes sortes de mépris, ou embrasseront-elles des métiers que les préjugés sociaux et leur délicatesse naturelle leur défendent, en dépit de tous les sophismes? La religion a trouvé le remède. *Notre-Dame de Miséricorde* ouvre à ces femmes sensibles ses pieuses et respectables solitudes. Il y a quelques années que nous n'aurions osé parler de Saint-Cyr; car il étoit alors convenu que de pauvres filles nobles ne méritoient ni asyle, ni pitié.

Dieu a différentes voies pour appeler à lui ses serviteurs. Le capitaine Caraffa sol-

licitoit, à Naples, la récompense des services militaires qu'il avoit rendus à la couronne d'Espagne. Un jour, comme il se rendoit au palais, il entre par hasard dans l'église d'un monastère. Une jeune religieuse chantoit; il fut touché, jusqu'aux larmes, de la douceur de sa voix, et de la pureté de ses accens; il jugea que le service de Dieu doit être plein de délices, puisqu'il donne de tels charmes à ceux qui lui ont consacré leurs jours. Il retourne à l'instant chez lui, jette au feu tous ses certificats de service, se coupe les cheveux, embrasse la vie monastique, et fonde l'ordre *des Ouvriers Pieux*, qui s'occupe généralement du soulagement de toutes les douleurs des hommes. Cet Ordre fit d'abord peu de progrès, parce que, dans une peste qui survint à Naples, les religieux moururent tous en assistant les pestiférés, à l'exception de deux prêtres et de trois clercs.

Pierre de Bétancourt, frère de l'Ordre de saint François, étant à Guatamala, ville et province de l'Amérique espagnole, fut touché du sort des esclaves, qui n'avoient aucun lieu de refuge pendant leurs maladies. Ayant obtenu par aumône le don d'une chétive maison, où il tenoit auparavant une école pour les pauvres, il y bâtit lui-même une espèce d'infirmerie, qu'il recouvrit de paille, dans le dessein d'y retirer les esclaves qui manquoient d'abri. Il ne tarda pas à rencontrer une femme nègre estropiée, et abandonnée par son maître.

Aussitôt le saint religieux charge l'esclave sur ses épaules, et tout glorieux de son fardeau, il la porte à cette méchante cabane, qu'il appeloit son hôpital. Il alloit courant toute la ville, afin d'obtenir quelque secours pour sa négresse. Elle ne survécut pas long-temps à tant de charité; mais en répandant ses dernières larmes, elle promit à son gardien des récompenses célestes, qu'il a sans doute obtenues.

Plusieurs riches, attendris par ses vertus, donnèrent des fonds à Bétancourt, qui vit la chaumière de la femme nègre se changer en un hôpital magnifique. Ce religieux mourut jeune; l'amour de l'humanité avoit consumé son cœur. Aussitôt que le bruit de son trépas se fut répandu, les pauvres et les esclaves se précipitèrent à l'hôpital, pour voir encore une fois leur bienfaiteur. Ils baisoient ses pieds; ils coupoient des morceaux de ses habits; ils l'eussent déchiré pour en emporter quelques reliques, si l'on n'eût mis des gardes à son cercueil : on eût cru que c'étoit le corps d'un tyran qu'on défendoit contre la haine du peuple, et c'étoit un pauvre moine, qu'on déroboit à son amour.

L'ordre du frère Bétancourt se répandit après lui; l'Amérique entière se couvrit de ses hôpitaux, desservis par des religieux qui prirent le nom de *Bethléémites;* telle étoit la formule de leurs vœux : « Moi frère.....
» je fais vœux de pauvreté, de chasteté et
» d'hospitalité, et m'oblige de servir les

» pauvres convalescens, encore *bien qu'ils* » *soient infidèles et attaqués de maladies* » *contagieuses* (1). »

Si la religion nous a attendus sur le sommet des montagnes, elle est aussi descendue dans les entrailles de la terre, loin de la lumière du jour, afin d'y chercher les infortunés. Les frères Bethléémites ont des espèces d'hôpitaux, jusqu'au fond des mines du Pérou et du Mexique. Le christianisme s'est efforcé de réparer au Nouveau-Monde tous les maux que les hommes y ont faits, et dont on l'a si injustement accusé d'être l'auteur. Le docteur Robertson, Anglois, protestant, et même ministre presbytérien, a pleinement justifié sur ce point l'église Romaine : « C'est avec plus d'injustice encore, » dit-il, que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de la religion romaine la destruction des Américains, et ont accusé les ecclésiastiques » Espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocens, » comme des idolâtres et des ennemis de » Dieu. Les premiers missionnaires, quoique simples et sans lettres, étoient des » hommes pieux ; ils épousèrent de bonne » heure la cause des Indiens, et défendirent » ce peuple contre les calomnies dont s'efforcèrent de le noircir, les conquérans » qui le représentoient comme incapable » de se former jamais à la vie sociale, et de

(1) Helyot, tom. III, p. 366.

Partie IV. Culte. Livre VI. Services rendus à la société par le Clergé, etc.

» comprendre les principes de la religion, » et comme une espèce imparfaite d'hom- » mes que la nature avoit marquée du sceau » de la servitude. Ce que j'ai dit du zèle cons- » tant des missionnaires Espagnols, pour la » défense et la protection du troupeau com- » mis à leurs soins, les montre sous un » point de vue digne de leurs fonctions; ils » furent des ministres de paix pour les » Indiens, et s'efforcèrent toujours d'arra- » cher la verge de fer des mains de leurs » oppresseurs. C'est à leur puissante média- » tion que les Américains durent tous les » réglemens qui tendoient à adoucir la ri- » gueur de leur sort. Les Indiens regardent » encore les ecclésiastiques, tant séculiers » que réguliers, dans les établissemens » Espagnols, comme leurs défenseurs natu- » rels, et c'est à eux qu'ils ont recours, » pour repousser les exactions et les vio- » lences auxquelles ils sont encore expo- » sés (1). »

Le passage est formel, et d'autant plus remarquable, qu'avant d'en venir à cette conclusion, le ministre protestant fournit toutes les preuves qui ont déterminé son opinion. Il cite les plaidoyers des Dominicains, pour les Caraïbes; car ce n'étoit pas Las Cazas seul qui prenoit leur défense; c'étoit son Ordre tout entier, et le reste des ecclésiastiques Espagnols. Le docteur

(1) *Hist. de l'Amér.* tom. IV, liv. VIII, p. 142-3, trad. franç. édit. *in*-8.° 1780.

Anglois joint à cela les bulles des papes, les ordonnances des rois, accordées à la sollicitation du clergé, pour adoucir le sort des Américains, et mettre un frein à la cruauté des colons.

Au reste, le profond silence que la philosophie a gardé sur ce passage décisif de Robertson, est bien remarquable. On cite tout de cet auteur, hors le fait important qui présente sous un jour nouveau la conquête du Nouveau-Monde, et qui détruit une des plus atroces calomnies, dont l'histoire se soit jamais rendue coupable. Les sophistes ont voulu rejeter sur la religion, un crime que non-seulement la religion n'a pas commis, mais dont elle a eu horreur : c'est ainsi que les tyrans ont souvent accusé leur victime (1) (*).

(1) On trouvera le morceau de Robertson tout entier à la fin de ce volume (ainsi qu'un mot sur le massacre d'Irlande et sur la Saint-Barthélemi, il étoit trop long pour être inséré ici. Il ne laisse rien à desirer, et fait tomber les bras d'étonnement à ceux qui ont été accoutumés à toutes les déclamations sur les massacres du Nouveau-Monde. Il ne s'agit pas de savoir si des monstres ont fait brûler des hommes en l'honneur des douze apôtres; mais si c'est la *religion* qui a *provoqué* ces horreurs, ou si c'est elle qui les a *dénoncées* à l'exécration de la postérité. Un seul prêtre osa justifier les Espagnols; il faut voir, dans Robertson, comme il fut traité par le clergé, et quels cris d'indignation il excita.

(*) *Voyez* la note AA à la fin du volume.

CHAPITRE III.

Hôtel-Dieu. Sœurs-Grises.

Nous venons à ce monument, où la religion a voulu, comme d'un seul coup, et sous un seul point de vue, montrer qu'il n'y a point de souffrances humaines qu'elle n'ose envisager, ni de misère au-dessus de son amour.

La fondation de l'Hôtel-Dieu remonte jusqu'à S. Landry, huitième évêque de Paris. Les bâtimens en furent successivement augmentés par le chapitre de Notre-Dame, propriétaire de l'hôpital, par saint Louis, par le chancelier Duprat, et par Henri IV; en sorte qu'on peut dire que cette retraite de tous les maux s'élargissoit à mesure que les maux se multiplioient, et que la charité croissoit à l'égal des douleurs.

L'hôpital étoit desservi dans le principe par des religieux et des religieuses, sous la règle de S. Augustin, mais depuis longtemps les religieuses seules y sont restées. « Le cardinal de Vitry, dit Helyot, a voulu » sans doute parler des religieuses de » l'Hôtel-Dieu, lorsqu'il dit qu'il y en avoit » qui se faisant violence, souffroient avec » joie et sans répugnance l'aspect hideux » de toutes les misères humaines, et qu'il » lui sembloit qu'aucun genre de pénitence » ne pouvoit être comparé à cette espèce » de martyre.

» Il n'y a personne, continue l'auteur » que nous citons, qui, en voyant les » religieuses de l'Hôtel-Dieu, non-seulement panser, nettoyer les malades, faire » leurs lits, mais encore, au plus fort de » l'hiver, casser la glace de la rivière, qui » passe au milieu de cet hôpital, et y entrer » jusqu'à la moitié du corps pour laver leurs » linges, pleins d'ordures et de vilenies, » ne les regarde comme autant de saintes » victimes qui, par un excès d'amour et de » charité pour secourir leur prochain, courent volontiers à la mort qu'elles affrontent, » pour ainsi dire, au milieu de tant de » puanteur et d'infection causées par le » grand nombre des malades. »

Nous ne doutons point des vertus que donne la philosophie ; mais elles seront encore bien plus frappantes pour le vulgaire, quand elle nous aura montré de pareils dévouemens. Et cependant la naïveté de la peinture d'Helyot est loin de donner une idée complète des sacrifices journaliers de ces femmes chrétiennes. Cet historien ne parle ni de l'abandon des plaisirs de la vie, ni de la perte de la jeunesse et de la beauté, ni du renoncement à une famille, à un époux, à l'espoir d'une postérité; il ne parle point de tous les sacrifices de l'ame, de tous les doux sentimens du cœur étouffés, hors la pitié, qui, au milieu de tant de douleurs, devient un tourment de plus.

Eh bien! nous avons vu les malades, les

mourans prêts à passer, se soulever sur leurs couches, et faisant un dernier effort, accabler d'injures les anges qui les servoient. Et pourquoi ? parce qu'elles étoient chrétiennes ! Eh ! malheureux ! qui vous serviroit, si ce n'étoit des chrétiennes ? D'autres filles semblables à celles-ci, et qui méritoient des autels, ont été publiquement *fouettées*, nous ne déguiserons point le mot. Après un pareil retour pour tant de bienfaits, qui eût voulu encore retourner auprès des misérables ? Qui ? elles ! ces femmes ! elles-mêmes ! elles ont volé au premier signal, ou plutôt elles n'ont jamais quitté leur poste. Voyez ici réunies la nature humaine religieuse, et la nature humaine impie, et jugez des deux.

La sœur-grise ne renfermoit pas toujours ses vertus, ainsi que les filles de l'Hôtel-Dieu, dans l'intérieur d'un lieu pestiféré; elle les répandoit au dehors, comme un parfum dans les campagnes; elle alloit chercher le cultivateur infirme dans sa chaumière. Qu'il étoit touchant le spectacle d'une femme, jeune, belle et compatissante, exerçant, au nom de Dieu, près de l'homme rustique, la profession du médecin ! On nous montroit dernièrement, près d'un moulin, sous des saules, dans une prairie, une petite maison qu'avoient occupée trois sœurs-grises. C'étoit de cet asyle champêtre qu'elles partoient, à toutes les heures de la nuit et du jour, pour secourir les bergers. On remarquoit en elles, comme dans toutes

leurs sœurs, un air de propreté et de contentement, qui annonçoit que le corps et l'ame étoient également exempts de souillures ; elles étoient pleines de douceur, mais toutefois sans manquer de fermeté, pour soutenir la vue des maux, et pour se faire obéir des malades. Elles excelloient à rétablir les membres brisés par des chûtes, ou démis par ces accidens si communs chez les paysans. Mais ce qui étoit d'un prix inestimable, c'est que la sœur-grise ne manquoit pas de dire un mot de Dieu à l'oreille du nourricier de la patrie, et que jamais la morale ne trouva de formes plus divines, pour se glisser dans le cœur humain.

Tandis que ces filles hospitalières étonnoient, par leur charité, ceux mêmes qui étoient accoutumés à ces actes sublimes, il se passoit dans Paris d'autres merveilles : de grandes dames s'exiloient de la ville et de la cour, et partoient pour le Canada. Elles alloient sans doute acquérir des habitations, réparer une fortune délabrée, et jeter les fondemens d'une vaste propriété ? Ce n'étoit pas là leur but : elles alloient, au milieu des forêts et des guerres sanglantes, fonder des hôpitaux pour des Sauvages ennemis.

En Europe, nous tirons le canon pour annoncer la destruction de plusieurs milliers d'hommes ; mais dans les établissemens nouveaux et lointains, où l'on est tout près du malheur et de la nature, on se se-

réjouit que de ce qui mérite en effet des bénédictions et des actions de grâces, c'est-à-dire, des actes de bienfaisance et d'humanité. Trois pauvres hospitalières, conduites par madame de la Peleterie, descendent sur les rives Canadiennes, et voilà toute la colonie troublée de joie ! « Le jour de » l'arrivée de personnes si ardemment dé- » sirées, dit Charlevoix, fut pour toute la » ville un jour de fête ; tous les travaux ces- » sèrent, et les boutiques furent fermées ; » le gouverneur reçut les héroïnes sur le » rivage à la tête de ses troupes, qui étoient » sous les armes, et au bruit du canon ; » après les premiers complimens, il les » mena, au milieu des acclamations du » peuple, à l'église où le *Te Deum* fut » chanté.

» Ces saintes filles, de leur côté, et leur » généreuse conductrice, voulurent, dans » le premier transport de leur joie, baiser » une terre, après laquelle elles avoient si » long-temps soupiré, qu'elles se promet- » toient bien d'arroser de leurs sueurs, et » qu'elles ne désespéroient pas même de » teindre de leur sang. Les François, mêlés » avec les Sauvages, les Infidèles même » confondus avec les Chrétiens, ne se las- » soient point, et continuèrent plusieurs » jours à faire tout retentir de leurs cris » d'allégresse, et donnèrent mille bénédic- » tions à celui qui seul peut inspirer tant » de forces et de courage aux personnes les » plus foibles. A la vue des cabanes sauvages,

» où l'on mena les religieuses le lendemain » de leur arrivée, elles se trouvèrent saisies » d'un nouveau transport de joie : la pau- » vreté et la mal-propreté qui y régnoient, » ne les rebutèrent point, et des objets si » capables de ralentir leur zèle, ne le ren- » dirent que plus vif : elles temoignèrent une » grande impatience d'entrer dans l'exercice » de leurs fonctions.

Madame de la Peleterie, qui n'avoit » jamais desiré d'être riche, et qui s'étoit » fait pauvre de si bon cœur pour Jésus- » Christ, ne s'épargnoit en rien pour le » salut des ames ; son zèle la porta même » à cultiver la terre de ses propres mains, » pour avoir de quoi soulager les pauvres » néophytes ; elle se dépouilla en peu de » jours de ce qu'elle avoit réservé pour son » usage, jusqu'à se réduire à manquer du » nécessaire, pour vêtir les enfans qu'on » lui présentoit presque nuds ; et toute sa » vie, qui fut assez longue, ne fut qu'un » tissu d'actions les plus héroïques de la » charité (1). »

Trouve-t-on dans l'histoire aucienne, rien qui soit aussi touchant, rien qui fasse couler des larmes d'attendrissement aussi douces, aussi pures ?

(1) *Hist. de la Nouv. Fr.* liv. V, p. 322-3.

PARTIE IV.
Culte.

LIVRE VI.

Services rendus à la société par le Clergé, etc.

CHAPITRE IV.

Enfans-Trouvés, Dames de la Charité, Traits de Bienfaisance.

Il faut maintenant écouter un moment saint Justin le philosophe. Dans sa première apologie, adressée à l'empereur, il parle ainsi : « On expose les enfans sous votre empire. » Des personnes élèvent ensuite ces enfans » pour les prostituer. On ne rencontre par » toutes les nations que des enfans destinés » aux plus exécrables usages, et qu'on » nourrit comme des troupeaux de bêtes ; » vous levez un tribut sur ces enfans.... » et toutefois ceux qui abusent de ces petits » innocens, outre le crime qu'ils commettent » envers Dieu, peuvent par hasard abuser » de leurs propres enfans.... Pour nous » autres Chrétiens, détestant ces horreurs, » nous ne nous marions que pour élever » notre famille, ou nous renonçons au » mariage pour vivre dans la chasteté (1). »

Voilà donc les hôpitaux que le polythéisme élevoit aux orphelins. O vénérable Vincent-de-Paule, où étois-tu ? où étois-tu, pour dire aux dames de Rome, comme à ces pieuses Françoises, qui t'assistoient dans tes œuvres : « Or sus, mesdames : voyez si » vous voulez délaisser à votre tour ces » petits innocens, dont vous êtes devenues » les mères, selon la grâce, après qu'ils » ont été abandonnés par leur mère, selon

(1) S. Just. Apol. édit. Marc. *fol.* 17-42.

» la nature. » Mais c'est en vain que nous demandons *l'homme de miséricorde* à des cultes idolâtres.

Grâce à M. le Cardinal Maury, le siècle a pardonné le christianisme à S. Vincent-de-Paule. On a vu la philosophie pleurer à son histoire. On sait que, gardien de troupeaux, puis esclave à Tunis, il devint un prêtre illustre par sa science et par ses œuvres; on sait qu'il est le fondateur de l'hopital des Enfans-Trouvés, de celui des Pauvres-Vieillards, de l'hôpital des Galériens de Marseille, du collége des Prêtres de la Mission, des Confrairies de Charité dans les paroisses, des Compagnies de Dames pour le service de l'Hôtel-Dieu, des Filles de la Charité, servantes des malades, et enfin des retraites pour ceux qui desirent choisir un état de vie, et qui ne sont pas encore déterminés. Où la charité va-t-elle prendre toutes ses institutions, toute sa prévoyance?

Saint Vincent-de-Paule fut puissamment secondé par M.lle Legras, qui, de concert avec lui, établit les sœurs de la charité. Elle eut aussi la direction de l'hôpital du nom de Jésus, qui, d'abord fondé pour quarante pauvres, a été l'origine de l'hôpital-général de Paris. Pour emblême, et pour récompense d'une vie consumée dans les travaux les plus pénibles, M.lle Legras demanda qu'on mît sur son tombeau une petite croix avec ces mots, *spes mea :* sa volonté fut faite.

Ainsi de pieuses familles se disputoient, au nom du Christ, le plaisir de faire du bien aux hommes. La femme du chancelier de France et M.me Fouquet, étoient de la congrégation des dames de la charité. Elles avoient chacune leur jour pour aller instruire et exhorter les malades, leur parler des choses nécessaires au salut d'une manière touchante et familière. D'autres dames recevoient les aumônes, d'autres avoient soin du linge, des meubles des pauvres, etc. Un auteur dit que plus de sept cents calvinistes rentrèrent dans le sein de l'église romaine, parce qu'ils reconnurent la vérité de sa doctrine dans *les productions d'une charité si ardente et si étendue*. Saintes dames de Miramion, de Chantal, de la Peleterie, de Lamoignon, vos œuvres ont été pacifiques ! Les pauvres ont accompagné vos cercueils ; ils les ont arrachés à ceux qui les portoient, pour les porter eux-mêmes, vos funérailles retentissoient de leurs gémissemens, et l'on eût cru que tous les cœurs bienfaisans étoient passés sur la terre, parce que vous veniez de mourir.

Terminons par une remarque essentielle, cet article des institutions du christianisme, en faveur de l'humanité souffrante (*). On dit que sur le mont Saint-Bernard, un air trop vif use les ressorts de la respiration, et qu'on y vit rarement plus de dix ans ; ainsi, le moine qui s'enferme dans l'hos-

(*) *Voyez* la note BB à la fin du volume.

pice, peut calculer à-peu-près le nombre des jours qu'il a à passer dans le monde ; tout ce qu'il gagne au service ingrat des hommes, c'est de connoître le moment de la mort, qui est caché au reste des humains : on assure que presque toutes les filles de l'Hôtel-Dieu, ont habituellement une petite fièvre qui les consume, et qui provient de l'atmosphère qu'elles respirent : les religieux qui habitent les mines du Nouveau-Monde, au fond desquelles ils ont établi des hospices dans une nuit éternelle, pour les infortunés Indiens, ces religieux abrègent aussi leur existence ; ils sont empoisonnés par la vapeur métallique : enfin les pères qui s'enferment dans les bagnes pestiférés de Constantinople, se dévouent au martyre le plus prompt.

Le lecteur nous le pardonnera si nous supprimons ici les réflexions ; nous avouons notre incapacité à trouver des louanges dignes de telles œuvres : des pleurs et de l'admiration sont tout ce qui nous reste. Qu'ils sont à plaindre ceux qui veulent détruire la religion, et qui ne goûtent pas la douceur céleste des fruits de l'évangile ! « Le stoïcisme ne nous a donné qu'un Épic-» tète, dit M. de Voltaire, et la philoso-» phie chrétienne forme des milliers d'Epic-» tète, qui ne savent pas qu'ils le sont, et » dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer » leur vertu même (1).

(1) *Corresp. gén.*, tom. III, p. 222.

CHAPITRE V.

ÉDUCATION.

Ecoles, Colléges, Universités, Bénédictins et Jésuites.

CONSACRER sa vie à secourir les maux des hommes, est le premier des bienfaits; le second, est de les éclairer. Ce sont encore ces prêtres *superstitieux*, qui se sont voués à la guérison de notre ignorance, et qui, depuis dix siècles, se sont ensevelis dans la poussière des écoles, pour nous tirer de la barbarie. Ils ne craignoient pas la lumière, puisqu'ils nous en ouvroient les sources; ils ne songeoient qu'à nous faire partager ces clartés, qu'ils avoient recueillies au péril de leurs jours, dans les débris de Rome et de la Grèce.

Le Bénédictin qui savoit tout, le Jésuite qui connoissoit la science et le monde; l'Oratorien, le Docteur de l'Université, méritent peut-être moins notre reconnoissance, que ces humbles frères qui s'étoient voués, dans toute la chrétienté, à l'enseignement gratuit des pauvres. « *Les clercs » réguliers des écoles pieuses*, s'obligeoient » à montrer, par charité, *à lire, à écrire » au petit peuple, en commençant par l'*a, » b, c, *à compter, à calculer, et même à » tenir les livres chez les marchands et*

» *dans les bureaux*. Ils enseignoient encore, non-seulement la rhétorique, et les » langues latine et grecque; mais dans les » villes, ils tiennent aussi des écoles de philosophie et de théologie scholastique et » morale, de mathématiques, de fortifications et de géométrie.... Lorsque les écoliers sortent de classe, ils vont par bandes » chez leurs parens, où ils sont conduits » par un religieux, de peur qu'ils ne s'amusent par les rues à jouer et à perdre leur » temps (1). »

La naïveté du style fait toujours grand plaisir; mais quand elle s'unit, pour ainsi dire, à la naïveté des bienfaits, elle devient attendrissante.

Après ces premières écoles fondées par la charité chrétienne, nous trouvons toutes les congrégations savantes vouées aux lettres et à l'éducation de la jeunesse, par des articles exprès de leur institut. Tels sont les religieux de S. Basile, en Espagne, qui n'ont pas moins de quatre colléges par province. Ils en possédoient un à Soissons, en France, et un autre à Paris : c'étoit le collége de Beauvais, fondé par le cardinal Jean de Dorman. Dès le neuvième siècle, Tours, Corbiel, Fontenelle, Fuldes, Saint-Gall, Saint-Denys, Saint-Germain-d'Auxerre, Ferrière, Aniane, et en Italie, le Mont-Cassin, étoient déja des écoles fameuses (2).

(1) Helyot, tom. IV, p. 307.

(2) Fleury, *Hist. eccl.* tom. X, liv. XLVI, p. 34.

Services rendus à la société par le Clergé, etc.

Les *clercs de la vie commune*, aux Pays-Bas, s'occupoient de la collation des originaux dans les bibliothèques, et du rétablissement du texte des manuscrits.

Toutes les universités de l'Europe ont été établies, ou par des princes religieux, ou par des évêques et des prêtres, et toutes ont été dirigées par différens Ordres chrétiens. Cette fameuse université de Paris, d'où la lumière s'est répandue sur toute l'Europe moderne, étoit composée de quatre facultés. Son origine remontoit jusqu'à Charlemagne, jusqu'à ces temps grossiers où, luttant seul contre la barbarie, le moine Alcuin vouloit faire de la France une *Athènes chrétienne* (1). C'est-là qu'avoient enseigné les Budé, les Casaubon, les Grenan, les Rollin, les Coffin, les Lebeau; c'est-là que s'étoient formés les Abeilard, les Amyot, les de Thou, les Boileau. En Angleterre, Cambridge a vu Newton sortir de son sein, et Oxford présente, avec les noms de Bacon et de Thomas Morus, sa bibliothèque Persane, ses manuscrits d'Homère, ses marbres d'Arundel, et ses excellentes éditions des classiques. Glascow et Edimbourg, en Ecosse; Leipsick, Jena, Thubingue, en Allemagne; aux Pays-Bas, Leyde, Utrecht et Louvain; en Espagne, Gandie, Alcala et Salamanque; tous ces foyers des lumières attestent les immenses travaux du christianisme.

(1) Fleury, *Hist. eccl.* tom. X, liv. XLV, p. 32.

Mais deux ordres ont particulièrement cultivé les lettres, les Bénédictins et les Jésuites.

L'an 540 de notre ère, S. Benoît jeta au Mont-Cassin, en Italie, les fondemens de l'ordre célèbre, qui devoit, par une triple gloire, à laquelle aucune société n'est jamais parvenue, convertir l'Europe au christianisme, défricher ses déserts, et rallumer dans son sein le flambeau des sciences (1).

Les Bénédictins, et sur-tout ceux de la congrégation de S. Maur, établie en France, vers l'an 543, nous ont donné tous ces hommes, dont le savoir est devenu proverbial, et qui ont retrouvé avec des peines infinies, les manuscrits antiques ensevelis dans la poudre des monastères. Leur entreprise littéraire, la plus effrayante, (car on peut parler ainsi) c'est l'édition complète des Pères de l'Eglise. S'il est si difficile de faire imprimer un seul volume correctement dans sa propre langue, qu'on juge ce que c'est qu'une révision entière des Pères Grecs et Latins, qui forment plus de cent cinquante volumes *in-folio*. L'imagination peut à peine embrasser ces travaux énormes. Rappeler les Ruinart, les Lobinau, les Calmet, les Tessier, les Lami, les Mabillon, les

(1) L'Angleterre, la Frise et l'Allemagne reconnoissent pour leurs apôtres, S. Augustin de Cantorbéry, S. Willibord et S. Boniface, tous trois sortis de l'institut de S. Benoît.

PARTIE VI.
Culte.

LIVRE VI.
Services rendus à la société par le Clergé, etc.

Montfaucon, c'est rappeler des prodiges de sciences.

On ne peut s'empêcher de regretter ces grands corps enseignans, entièrement occupés de recherches littéraires et de l'éducation de la jeunesse. Après une révolution qui a relâché les liens de la morale, et interrompu le cours des études ; des sociétés, à-la-fois religieuses et savantes, porteroient un remède assuré à la source de nos maux. Dans les autres formes d'institut, il ne peut y avoir ce travail régulier, cette laborieuse application au même sujet, qui règnent parmi des solitaires, et qui, continués sans interruption, pendant plusieurs siècles, finissent par enfanter des miracles.

Les Bénédictins étoient des savans, et les Jésuites, des gens de lettres : les uns et les autres furent à la société religieuse, ce qu'étoient au monde deux illustres académies.

L'ordre des Jésuites étoit divisé en trois degrés, *écoliers approuvés*, *coadjuteurs formés et profès*. Le postulant étoit d'abord éprouvé par dix ans de noviciat, pendant lesquels on exerçoit sa mémoire, sans lui permettre de s'attacher à aucune étude particulière ; c'étoit pour connoître où le portoit son génie. Au bout de ce temps, il servoit les malades pendant un mois, dans un hôpital, et faisoit un pélerinage à pied, en demandant l'aumône : par-là on prétendoit l'accoutumer au spectacle des douleurs humaines, et le préparer aux fatigues des missions.

Il achevoit alors de fortes ou de brillantes études. N'avoit-il que les grâces de la société, et cette vie élégante qui plaît au monde? on le mettoit en vue dans la capitale, on le poussoit à la cour et chez les grands. Possédoit-il le génie de la solitude? on le retenoit dans les bibliothèques et dans l'intérieur de la compagnie. S'il s'annonçoit comme orateur, la chair s'ouvroit à son éloquence; s'il avoit l'esprit clair, juste et patient, il devenoit professeur dans les colléges; s'il étoit ardent, intrépide, plein de zèle et de foi, il alloit mourir sous le fer du Mahométan ou du Sauvage; enfin, s'il montroit des talens propres à gouverner les hommes, le Paraguay l'appeloit dans ses forêts, ou l'ordre à la tête de ses maisons.

Le général de la compagnie résidoit à Rome. Les pères provinciaux en Europe étoient obligés de correspondre avec lui une fois par mois. Les chefs des Missions étrangères lui écrivoient toutes les fois que les vaisseaux ou les caravanes traversoient les solitudes du monde. Il y avoit en outre, pour les cas pressans, des missionnaires qui se rendoient de Pékin à Rome, de Rome en Perse, en Turquie, en Ethiopie, au Paraguay, ou dans quelque autre partie de la terre.

L'Europe savante a fait une perte irréparable dans les Jésuites. L'éducation ne s'est jamais bien relevée depuis leur chûte. Ils étoient singulièrement agréables à la

jeunesse; leurs manières polies ôtoient à leurs leçons ce ton pédantesque qui rebute l'enfance. Comme la plupart de leurs professeurs étoient des hommes de lettres recherchés dans le monde, les jeunes gens ne se croyoient avec eux que dans une illustre académie. Ils avoient su établir entre leurs écoliers de différentes fortunes, une sorte de patronage qui tournoit au profit des sciences. Ces liens formés dans l'âge où le cœur s'ouvre aux sentimens généreux, ne se brisoient plus dans la suite, et établissoient entre le prince et l'homme de lettres, ces antiques et nobles amitiés, qui vivoient entre les Scipion et les Lellius.

Ils ménageoient encore ces vénérables relations de disciples et de maître, si chères aux écoles de Platon et de Pythagore. Ils s'enorgueillissoient du grand homme dont ils avoient préparé le génie, et réclamoient une partie de sa gloire. Un Voltaire, dédiant sa Mérope à un père Porée, et l'appelant son *cher maître*, est une de ces choses aimables que l'éducation moderne ne présente plus. Naturalistes, chimistes, botanistes, mathématiciens, mécaniciens, astronomes, poëtes, historiens, traducteurs, antiquaires, journalistes, il n'y a pas une branche des sciences que les Jésuites n'aient cultivée avec éclat. Bourdaloue rappeloit l'éloquence romaine, Brumoy introduisoit la France au théâtre des Grecs, Gresset marchoit sur les traces de Molière: les Lecomte, les Parrennin, les Charlevoix,

les Ducerceau, les Sanadon, les Duhald, les Noël, les Bouhours, les Daniel, les Tournemine, les Meimbourg, les Larue, les Jouvency, les Rapin, les Vanière, les Commire, les Syrmond, les Bougeant, les Petau, ont laissé des noms qui ne sont pas sans honneur. Que peut-on reprocher aux Jésuites ? Un peu d'ambition si naturelle au génie. « Il sera toujours beau, dit M. de » Montesquieu, en parlant de ces pères, de » gouverner les hommes, en les rendant » heureux. » Pesez la masse du bien que les Jésuites ont fait; rappelez-vous les écrivains célèbres qu'ils ont donnés à la France, ou qui se sont formés dans leurs écoles, les royaumes entiers conquis à notre commerce par leur habileté, leurs sueurs et leur sang; les miracles de leurs missions au Canada, au Paraguay, à la Chine, et vous verrez que le peu de mal dont on les accuse, ne balance pas un moment les services qu'ils ont rendus à la société.

CHAPITRE VI.

Papes et Cour de Rome. Découvertes modernes, etc.

Avant de passer aux services que l'église a rendus à l'agriculture, rappelons ce que les papes ont fait pour les sciences et les beaux-arts. Tandis que les ordres religieux travailloient dans toute l'Europe à l'éduca-

tion de la jeunesse, à la découverte des manuscrits, à l'explication de l'antiquité, les pontifes romains, prodiguant aux savans les récompenses et jusqu'aux honneurs du sacerdoce, étoient le principe de ce mouvement général vers les lumières. Certes, c'est une grande gloire pour l'église qu'un pape ait donné son nom au siècle qui commence l'ère de l'Europe civilisée, et qui, s'élevant du milieu des ruines d'Athènes et de Rome, emprunta ses clartés du siècle d'Alexandre, pour les réfléchir sur le siècle de Louis.

Ceux qui représentent le christianisme comme arrêtant le progrès des lumières, contredisent manifestement tous les témoignages historiques. Par-tout la civilisation a marché sur les pas de l'évangile; au contraire des religions de Mahomet, de Brama et de Confucius, qui ont borné les progrès de la société, et forcé l'homme à vieillir dans son enfance.

Rome chrétienne étoit comme un grand port, qui recueilloit tous les débris des naufrages des arts. Constantinople tombe sous le joug des Turcs; aussitôt l'église ouvre mille retraites honorables aux illustres fugitifs de Byzance et d'Athènes. L'imprimerie, proscrite en France, trouve une retraite en Italie. Des cardinaux épuisent leurs fortunes à fouiller les ruines de la Grèce, et à acquérir des manuscrits. Le siècle de Léon X avoit paru si beau au savant abbé Barthélemi, qu'il l'avoit d'abord

préféré à celui de Périclès, pour sujet de son grand ouvrage : c'étoit dans l'Italie chrétienne qu'il prétendoit conduire un moderne Anacharsis.

« A Rome, dit-il, mon voyageur voit » Michel-Ange, élevant la coupole de Saint-» Pierre; Raphaël, peignant les galeries du » Vatican; Sadolet et Bembe, depuis car-» dinaux, remplissant alors, auprès de » Léon X, la place de secrétaires; le » Trissin, donnant la première représenta-» tion de Sophronisbe, première tragédie, » composée par un moderne; Beroald, » bibliothécaire du Vatican, s'occupant à » publier les annales de Tacite, qu'on » venoit de découvrir en Westphalie, et » que Léon X avoit acquises pour la somme » de cinq cents ducats d'or; le même pape, » proposant des places aux savans de toutes » les nations, qui viendroient résider dans » ses états, et des récompenses distinguées » à ceux qui lui apporteroient des manus-» crits inconnus....... Par-tout s'organi-» soient des universités, des colléges, des » imprimeries pour toutes sortes de langues » et de sciences, des bibliothèques sans » cesse enrichies des ouvrages qu'on y » publioit, et des manuscrits nouvellement » apportés des pays où l'ignorance avoit » conservé son empire. Les académies se » multiplioient tellement, qu'à Ferrare on » en comptoit dix à douze; à Bologne, » environ quatorze; à Sienne, seize. Elles » avoient pour objet les sciences, les belles-

» lettres, les langues, l'histoire, les arts.
» Dans deux de ces académies, dont l'une
» étoit simplement dévouée à Platon, et
» l'autre à son disciple Aristote, étoient
» discutées les opinions de l'ancienne phi-
» losophie, et pressenties celles de la phi-
» losophie moderne. A Bologne, ainsi qu'à
» Venise, une de ces sociétés veilloit sur
» l'imprimerie, sur la beauté du papier,
» la fonte des caractères, la correction des
» épreuves, et sur tout ce qui pouvoit con-
» tribuer à la perfection des éditions nou-
» velles. . . . .
» Dans chaque état, les capitales, et même
» des villes moins considérables, étoient
» extrêmement avides d'instruction et de
» gloire : elles offroient presque toutes aux
» astronomes des observations, aux ana-
» tomistes des amphithéâtres, aux natura-
» listes des jardins de plantes, à tous les
» gens de lettres des collections de livres,
» de médailles et de monumens antiques ;
» à tous les genres de connoissances, des
» marques éclatantes de considération, de
» reconnoissance et de respect. . . . . . .
» Les progrès des arts favorisoient le goût
» des spectacles et de la magnificence.
» L'étude de l'histoire et des monumens
» des Grecs et des Romains inspiroient des
» idées de décence, d'ensemble et de per-
» fection qu'on n'avoit point eues jus-
» qu'alors. Julien de Médicis, frère de
» Léon X, ayant été proclamé citoyen
» romain, cette proclamation fut accom-

» pagnée de jeux publics ; et sur un vaste » théâtre, construit exprès dans la place » du Capitole, on représenta, pendant deux » jours, une comédie de Plaute, dont la » musique et l'appareil extraordinaire ex- » citèrent une admiration générale. »

Les successeurs de Léon X ne laissèrent point s'éteindre cette noble ardeur pour les travaux du génie. Les évêques pacifiques de Rome rassembloient dans leur *villa* les précieux débris des âges. Dans les palais des Borghèse et des Farnèse, le voyageur admiroit les chefs-d'œuvre de Praxitèle et de Phidias ; c'étoient des papes qui achetoient, au poids de l'or, les statues de l'Hercule et de l'Apollon ; c'étoient des papes qui, pour conserver les ruines trop insultées de l'antiquité, les couvroient du manteau de la religion. Qui n'admirera la pieuse industrie de ce pontife, qui plaça des images chrétiennes sur les beaux débris du palais d'Adrien ? Le Panthéon n'existeroit plus s'il n'eût été consacré par le culte des douze Apôtres, et la colonne Trajane ne seroit pas debout, si la statue de Saint Pierre ne l'eût couronnée.

Cet esprit conservateur se faisoit remarquer dans tous les ordres de l'église. Tandis que les dépouilles, qui ornoient le Vatican, surpassoient les richesses des anciens temples, de pauvres religieux protégeoient, dans l'enceinte de leurs monastères, les ruines des maisons de Sabine et de Tusculum, et promenoient l'étranger dans les jar-

Services rendus à la société par le Clergé, etc.

dins de Cicéron et d'Horace. Un chartreux vous montroit le laurier qui croissoit sur la tombe de Virgile, et un pape couronnoit le Tasse au Capitole.

Ainsi, depuis quinze cents ans, l'église protégeoit les sciences et les arts; son zèle ne s'étoit ralenti à aucune époque. Si dans le huitième siècle, le moine Alcuin enseigne la grammaire à Charlemagne; dans le dix-huitième, *un autre moine industrieux et patient* (1), trouve un moyen de dérouler les manuscrits d'Herculanum; si en 740, Grégoire de Tours décrit les antiquités des Gaules; en 1754, le chanoine Mazzochi explique les tables législatives d'Héraclée. La plupart des découvertes qui ont changé le système du monde civilisé, ont été faites par des membres de l'église. L'invention de la poudre à canon, et peut-être celle du télescope, sont dues au moine Roger Bacon; le diacre Flavio de Givia, Florentin, a trouvé la boussole, le moine Despina les lunettes, et Pacificus, archi-diacre de Vérone ou le Pape Silvestre II, l'horloge à roues. Que de savans, dont nous avons déja nommé un grand nombre dans le cours de cet ouvrage, ont illustré les cloîtres, ou ajouté de la considération aux chaires éminentes de l'église! que d'écrivains célèbres! que d'hommes de lettres distingués! que d'illustres voyageurs! que de mathématiciens, de naturalistes, de chimistes, d'astronomes,

(1) Barthélem. *Voyage en Ital.*

d'antiquaires ! que d'orateurs fameux ! que d'hommes d'état renommés ! Parler de Suger, de Ximenès, d'Albéroni, de Richelieu, de Mazarin, de Fleury, n'est-ce pas rappeler à-la-fois les plus grands ministres et les plus grandes choses de l'Europe moderne ?

Au moment même où nous traçons ce rapide tableau des bienfaits de l'église, l'Italie en deuil rend un témoignage touchant d'amour et de reconnoissance à la dépouille mortelle de Pie VI. La capitale du monde chrétien attend le cercueil du pontife infortuné, qui, par des travaux dignes d'Auguste et de Marc-Aurèle, a desséché des marais infects, retrouvé le chemin des consuls Romains, et réparé les aqueducs des premiers monarques de Rome. Pour dernier trait de cet amour des arts, si naturel aux chefs de l'église, le successeur de Pie VI, en même temps qu'il rend la paix aux fidèles, trouve encore, dans sa noble indigence, des moyens de remplacer par de nouvelles statues les chefs-d'œuvre, que Rome tutrice des beaux-arts, a cédés à l'héritière d'Athènes.

Après tout, les progrès des lettres étoient inséparables des progrès de la religion, puisque c'étoit dans la langue d'Homère et de Virgile que les pères expliquoient les principes de la foi : le sang des martyrs qui fut la semence des chrétiens, fit croître aussi le laurier de l'orateur et du poëte.

Rome chrétienne a été pour le monde

moderne, ce que Rome payenne fut pour le monde antique, le lien universel. Cette capitale des nations remplit toutes les conditions de sa destinée, et semble véritablement la ville éternelle. Il viendra peut-être un temps où l'on trouvera que c'étoit pourtant une grande idée, une magnifique institution que celle de ce père spirituel, placé au milieu des peuples, pour unir ensemble les diverses parties de la chrétienté. Quel beau rôle que celui d'un pape vraiment animé de l'esprit apostolique ! Pasteur général du troupeau, il peut, ou le contenir dans le devoir, ou le défendre de l'oppression. Ses états, assez grands pour lui donner l'indépendance, trop petits pour qu'on ait rien à craindre de ses efforts, ne lui laissent que la puissance de l'opinion ; puissance admirable, quand elle n'embrasse, dans son empire, que des œuvres de paix, de bienfaisance et de charité.

Le mal passager que quelques mauvais papes ont fait, a disparu avec eux ; mais nous ressentons encore tous les jours l'influence des biens immenses et inestimables, que le monde entier doit à la cour de Rome. Cette cour s'est presque toujours montrée supérieure à son siècle. Elle avoit des idées de législation, de droit public, elle connoissoit les beaux-arts, les sciences, la politesse, lorsque tout étoit plongé dans les ténèbres des institutions gothiques : elle ne se réservoit pas exclusivement la lumière, elle la répandoit sur tous ; elle faisoit tomber les

barrières que les préjugés élèvent entre les nations, elle cherchoit à adoucir nos mœurs, à nous tirer de notre ignorance, à nous arracher à nos coutumes grossières ou féroces. Les papes, parmi nos ancêtres, furent des missionnaires des arts envoyés à des Barbares, des législateurs chez des Sauvages. « *Le règne seul de Charlemagne*, dit M. de » Voltaire, *eut une lueur de politesse, qui* » *fut probablement le fruit du voyage de* » *Rome*. »

C'est donc une chose assez généralement reconnue, que l'Europe doit au Saint-Siége sa civilisation, une partie de ses meilleures loix, et presque toutes ses sciences et tous ses arts. Les souverains pontifes vont maintenant chercher d'autres moyens d'être utiles aux hommes : une nouvelle carrière les attend, et nous avons des présages qu'ils la rempliront avec gloire. Rome est remontée à cette pauvreté évangélique qui faisoit tous ses trésors dans les anciens jours. Par une conformité remarquable, il y a des Gentils à convertir, des peuples à rappeler à l'unité, des haines à éteindre, des larmes à essuyer, des héros à adoucir, des plaies à fermer, et qui demandent tous les baumes de la religion. Si Rome comprend bien sa position, jamais elle n'a eu devant elle de plus grandes espérances et de plus brillantes destinées. Nous disons des espérances, car nous comptons les tribulations au nombre des desirs de l'église de Jésus-Christ. Le monde dégénéré appelle une seconde

prédication de l'évangile; le christianisme se renouvelle, et sort victorieux du plus terrible des assauts que l'enfer lui ait encore livré. Qui sait, si ce que nous avons pris pour la chûte de l'église, n'est pas sa réédification! Elle périssoit dans la richesse et dans le repos; elle ne se souvenoit plus de la croix: la croix a reparu, elle sera sauvée.

CHAPITRE VII.

Agriculture.

C'est au clergé séculier et régulier que nous devons encore l'agriculture, comme nous lui devons les colléges et les hôpitaux. Défrichemens des terres, ouvertures des chemins, agrandissemens des hameaux et des villes, établissement des messageries et des auberges, arts et métiers, manufactures, commerce intérieur et extérieur, loix civiles et politiques; tout enfin nous vient originairement de l'église. Nos pères étoient des barbares, à qui le christianisme étoit obligé d'enseigner jusqu'à l'art de se nourrir.

Presque toutes les concessions faites aux monastères, dans les premiers siècles de l'église, étoient des terres vagues que les moines cultivoient de leurs propres mains. Des forêts désertes, des marais impraticables, de vastes landes, furent la source de ces richesses que nous avons tant reprochées au clergé.

Tandis que les chanoines Prémontrés labouroient les solitudes de la Pologne, et une portion de la forêt de Coucy, en France, les Bénédictins fertilisoient nos bruyères. Molesme, Colan et Cîteaux, qui se couvrent aujourd'hui de vignes et de moissons, étoient des lieux semés de ronces et d'épines, où les premiers religieux habitoient sous des huttes de feuillages, comme les Américains, au milieu de leurs défrichemens.

S. Bernard et ses disciples fécondèrent les vallées stériles que leur abandonna Thibaud, comte de Champagne. Fontevraud fut une véritable colonie, établie par Robert d'Arbriscel, dans un pays désert, sur les confins de l'Anjou et de la Bretagne. Des familles entières cherchèrent un asyle sous la direction de ces Bénédictins : il s'y forma des monastères de veuves, de filles, de laïques, d'infirmes et de vieux soldats. Tous devinrent cultivateurs, à l'exemple des pères, qui abattoient eux-mêmes les arbres, guidoient la charrue, semoient les grains, et couronnoient cette partie de la France, de ces belles moissons qu'elle n'avoit point encore portées.

La colonie fut bientôt obligée de verser au-dehors une partie de ses habitans, et de céder à d'autres solitudes le superflu de ses mains laborieuses. Raoul de la Futaye, compagnon de Robert, s'établit dans la forêt du Nid-du-Merle, et Vital, autre Bénédictin, dans les bois de Savigny. La

forêt de l'Orges, dans le diocèse d'Angers, Chaufournois, aujourd'hui Chantenois, en Touraine, Bellay dans la même province, la Puie en Poitou, l'Encloitre, dans la forêt de Gironde, Gaisne, à quelques lieues de Loudun, Luçon, dans les bois du même nom, la Lande, dans les landes de Garnache, la Magdeleine, sur la Loire, Boubon, en Limousin, Cadouin, en Périgord, enfin Haute-Bruyère, près de Paris, furent autant de colonies de Fontrevraud, et qui, pour la plupart, d'incultes qu'elles étoient, se changèrent en opulentes campagnes.

Nous fatiguerions les lecteurs, si nous entreprenions de nommer tous les sillons que la charrue des Bénédictins a tracés dans les Gaules sauvages. Maurecourt, Longpré, Fontaine, le Charme, Colinance, Foici, Bellomer, Cousanie, Sauvement, les Epines, Eube, Vanassel, Pons, Charles, Vairville, et cent autres lieux dans la Bretagne, l'Anjou, le Berry, l'Auvergne, la Gascogne, le Languedoc, la Guyenne, attestent leurs immenses travaux. S. Colomban fit fleurir le désert de Vauge; des filles Bénédictines même, à l'exemple des pères de leur ordre, se consacrèrent à la culture; celles de Montreuil-les-Dames « s'occu- » poient, dit Herman, à coudre, à filer et à » défricher les épines de la forêt, à l'imita- » tion de Laon et de tous les religieux de » Clairvaux (1). »

(1) Lib. *de Miracul.* cap. 7.

En Espagne, les Bénédictins déployèrent la même activité. Ils achetèrent des terres en friche au bord du Tage, près de Tolède, et ils y fondèrent le couvent de Venghalia, après avoir planté en vignes et en orangers tout le pays d'alentour.

Le Mont-Cassin, en Italie, n'étoit qu'une profonde solitude : lorsque S. Benoît s'y retira, le pays changea de face en peu de temps, et l'abbaye nouvelle devint si opulente, par ses travaux, qu'elle fut en état de se défendre, en 1037, contre les Normands, qui lui firent la guerre.

S. Boniface, avec les religieux de son Ordre, commença toutes les cultures dans les quatre évêchés de Bavière. Les Bénédictins de Fuldes défrichèrent entre la Hesse, la Franconie et la Thuringe, un diamètre de terrain de huit mille pas géométriques, ce qui donnoit vingt-quatre mille pas, ou seize lieues de circonférence ; ils comptèrent bientôt jusqu'à dix-huit mille métairies, tant en Bavière qu'en Souabe ; les moines de Saint-Benoît-Polironne, près de Mantoue, employoient au labourage plus de trois mille paires de bœufs.

Remarquons en outre, que la règle presque générale, qui interdisoit l'usage de la viande aux ordres monastiques, vint sans doute, en premier lieu, d'un principe d'économie rurale. Les sociétés religieuses étant alors fort multipliées, tant d'hommes qui s'abstenoient volontairement de la chair des bestiaux, durent favoriser singulière-

PARTIE IV. Culte. — LIVRE VI. Services rendus à la société par le Clergé, etc.

ment la propagation des races. Ainsi nos campagnes, aujourd'hui si florissantes, sont en partie redevables de leurs moissons et de leurs troupeaux, au travail des moines et à leur frugalité.

De plus, l'exemple qui est souvent peu de chose en morale, parce que les passions en détruisent les bons effets, exerce une grande puissance sur le côté matériel de la vie. Le spectacle de plusieurs milliers de religieux cultivant la terre, mina peu-à-peu ces préjugés barbares, qui attachoient le mépris à l'art qui nourrit les hommes. Le paysan apprit, dans les monastères, à retourner la glèbe, et à fertiliser le sillon. Le baron commença à chercher dans son champ des trésors plus certains que ceux qu'il se procuroit par les armes. Les moines furent donc réellement les pères de l'agriculture, et comme laboureurs eux-mêmes, et comme les premiers maîtres de nos laboureurs.

Ils n'avoient point perdu de nos jours ce génie utile. Les plus belles cultures, les paysans les plus riches, les mieux nourris et les moins vexés, les équipages champêtres les plus parfaits, les troupeaux les plus gras, les fermes les mieux entretenues se trouvoient dans les abbayes. Ce n'étoit pas là, ce nous semble, un sujet de reproches à faire au clergé.

Services rendus à la société par le Clergé, etc.

CHAPITRE VIII.

Villes et Villages, ponts, grands chemins, etc.

MAIS si le clergé a défriché l'Europe sauvage, il a aussi multiplié nos hameaux, accru et embelli nos villes. Divers quartiers de Paris, tels, par exemple, que ceux de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain-l'Auxerrois, se sont élevés en partie aux frais des abbayes du même nom (1). En général, par-tout où il se trouvoit un monastère, là se formoit un village : la *Chaise-Dieu*, *Abbeville*, et plusieurs autres lieux portent encore dans leurs noms la marque de leur origine. La ville de Saint-Sauveur, au pied du Mont-Cassin, en Italie, et les bourgs environnans sont l'ouvrage des religieux de S. Benoît. A Fulde, à Mayence, dans tous les cercles ecclésiastiques de l'Allemagne; en Prusse, en Pologne, en Suisse, en Espagne, en Angleterre, une foule de cités ont eu, pour fondateurs, des ordres monastiques ou militaires. Les villes qui sont sorties le plutôt de la Barbarie, sont celles mêmes qui ont été soumises à des princes ecclésiastiques. L'Europe doit la moitié de ses monumens et de ses fondations utiles, à la munificence des cardinaux, des abbés et des évêques.

(1) *Hist. de la ville de Paris.*

PARTIE IV. Culte. LIVRE VI. Services rendus à la société par le Clergé, etc.

Mais on dira peut-être que ces travaux n'attestent que la richesse immense de l'église.

Nous savons qu'on cherche toujours à atténuer les services : l'homme hait la reconnoissance. Le clergé a trouvé des terres incultes ; il y a fait croître des moissons. Devenu opulent par son propre travail, il a appliqué ses revenus à des monumens publics. Quand vous lui reprochez des biens si nobles, et dans leur emploi et dans leur source, vous l'accusez à-la-fois du crime de deux bienfaits.

L'Europe entière n'avoit ni chemins ni auberges; ses bois étoient remplis de voleurs et d'assassins, ses loix étoient impuissantes, ou plutôt il n'y avoit point de loix : la religion seule, comme une grande colonne, au milieu des ruines gothiques, offroit des abris, et un point de communication aux hommes.

Sous la seconde race de nos rois, la France étant tombée dans l'anarchie la plus profonde, les voyageurs étoient arrêtés, dépouillés et massacrés aux passages des rivières. Des moines habiles et courageux entreprirent de remédier à ces maux. Ils formèrent entre eux une compagnie sous le nom d'*Hospitaliers pontifes* ou *faiseurs de ponts*. Ils s'obligeoient, par leur institut, à prêter main-forte aux voyageurs, et à réparer les chemins publics, à construire des ponts, et à loger les étrangers dans des hospices, qu'ils élevèrent au bord des

Services rendus à la société par le Clergé, etc.

rivières. Ils se fixèrent d'abord sur la Durance, dans un endroit dangereux, appelé *Maupas* ou *Mauvais-pas*, et qui, grâce à ces généreux moines, prit bientôt le nom de *Bon-pas*, qu'il porte encore aujourd'hui. C'est cet ordre qui a bâti le pont du Rhône, à Avignon. On sait que les messageries et les postes, perfectionnées par Louis XI, furent d'abord établies par l'université de Paris.

Sur une rude et haute montagne d'Auvergne, couverte de neige et de brouillards pendant huit mois de l'année, on apperçoit un monastère, bâti vers l'an 1120, par Alard, vicomte de Flandres. Ce seigneur, revenant d'un pélerinage, fut attaqué dans ce lieu par des voleurs; il fit vœu, s'il se sauvoit de leurs mains, de fonder, dans ce désert, un hôpital pour les voyageurs, et de chasser les brigands de la montagne. Etant échappé au péril, il fut fidèle à ses engagemens, et l'hôpital d'Albrac ou d'Aubrac s'éleva *in loco horroris et vastae solitudinis*, comme le porte l'acte de fondation. Alard y établit des prêtres pour le service de l'église, des chevaliers hospitaliers pour escorter les voyageurs, et des dames de qualité pour laver les pieds des pélerins, faire leurs lits, et prendre soin de leurs vêtemens.

Dans les siècles de barbarie, les pélerinages étoient fort utiles; ce principe religieux, qui attiroit tous les hommes hors de leurs foyers, servoit puissamment au progrès de

la civilisation et des lumières. Dans l'année du grand jubilé (1), on ne reçut pas moins de 444,500 étrangers à l'hôpital de Saint-Philippe-de-Néry, à Rome; chacun d'eux fut nourri, logé et défrayé entièrement pendant trois jours.

Il n'y avoit point de pélerin qui ne revînt dans son village avec quelque préjugé de moins et quelque idée de plus. Tout se balance dans les siècles; certaines classes riches de la société voyagent peut-être à présent plus qu'autrefois, mais d'une autre part, le paysan est plus sédentaire. La guerre l'appeloit sous la bannière de son seigneur, et la religion dans les pays lointains. Si nous pouvions revoir un de ces anciens vassaux que nous nous représentons comme une espèce d'esclave stupide, peut-être serions-nous surpris de lui trouver plus de bon sens et d'instruction, qu'au paysan libre d'aujourd'hui.

Avant de partir pour les royaumes étrangers, le voyageur s'adressoit à son évêque, qui lui donnoit une lettre apostolique, avec laquelle il passoit en sûreté dans toute la chrétienté. La forme de ces lettres varioit selon le rang et la profession du porteur, d'où on les appeloit *formatae*. Ainsi la religion n'étoit occupée qu'à renouer les fils sociaux, que la barbarie rompoit sans cesse.

En général, les monastères étoient des

(1) En 1600.

hôtelleries où les étrangers trouvoient en passant le vivre et le couvert. Cette hospitalité, qu'on admire chez les anciens, et dont on voit encore des restes en Orient, étoit en honneur chez tous nos religieux : plusieurs sous le nom d'*hospitaliers*, se consacrèrent particulièrement à cette vertu touchante. Elle se manifestoit, comme au jour d'Abraham, dans toute sa beauté antique, par le lavement des pieds, la flamme du foyer, et les douceurs du repas et de la couche. Si le voyageur étoit pauvre, on lui donnoit des habits, des vivres et quelque argent pour se rendre à un autre monastère où il recevoit les mêmes secours. Les dames, montées sur leur palefroi, les preux, cherchant aventures, les rois, égarés à la chasse, frappoient, au milieu de la nuit, à la porte des vieilles abbayes, et venoient partager l'hospitalité, qu'on donnoit à l'obscur pélerin. Quelquefois deux chevaliers ennemis s'y rencontroient ensemble, et se faisoient joyeuse réception jusqu'au lever du soleil, où, le fer à la main, ils maintenoient l'un contre l'autre la supériorité de leurs dames et de leurs patries. Boucicault, au retour de la croisade de Prusse, logeant dans un monastère avec plusieurs chevaliers anglois, soutint seul contre tous qu'un chevalier écossois, attaqué par eux dans les bois, avoit été traîtreusement mis à mort.

Dans ces hôtelleries de la religion, on croyoit faire beaucoup d'honneur à un

Services rendus à la société par le Clergé etc.

prince, quand on lui proposoit de rendre quelques soins aux pauvres qui s'y trouvoient par hasard avec lui. Le cardinal de Bourbon, revenant de conduire l'infortunée Elisabeth en Espagne, s'arrêta à l'hôpital de Roncevaux, dans les Pyrénées. Il servit à table trois cents pélerins, et donna à chacun d'eux, trois réaux, pour continuer leur voyage. Le Poussin est un des derniers voyageurs qui ait profité de cette coutume chrétienne. Il alloit à Rome de monastère en monastère, peignant des tableaux d'autel pour prix de l'hospitalité qu'il recevoit, et renouvellant ainsi chez les peintres l'aventure d'Homère.

CHAPITRE IX.

Arts et Métiers, Commerce.

RIEN n'est plus contraire à la vérité historique, que de se représenter les premiers moines comme des hommes oisifs, qui vivoient dans l'abondance aux dépens des superstitions humaines. D'abord cette abondance n'étoit rien moins que réelle. L'ordre, par ses travaux, pouvoit être devenu riche, mais il est certain que le religieux vivoit très-durement. Toutes ces délicatesses du cloître, si exagérées, se réduisoient, même de nos jours, à une étroite cellule, des pratiques désagréables, et une table fort simple, pour ne rien dire de plus.

Ensuite il est très-faux que les moines ne fussent que de pieux fainéans : quand leurs nombreux hospices, leurs colléges, leurs bibliothèques, leurs cultures, et tous les autres services dont nous avons parlé, n'auroient pas suffi pour occuper leurs loisirs, ils avoient encore trouvé bien d'autres manières d'être utiles. Ils se consacroient aux arts mécaniques, et étendoient le commerce au-dehors et au-dedans de l'Europe.

La congrégation du tiers-ordre de Saint-François, appelée des *Bons-Fieux*, faisoit des draps et des galons, en même temps qu'elle montroit à lire aux enfans des pauvres, et qu'elle prenoit soin des malades. La compagnie des *Pauvres Frères cordonniers et tailleurs* étoit instituée dans le même esprit. Le couvent des Hiéronymites, en Espagne, avoit dans son sein plusieurs manufactures. La plupart des premiers religieux étoient maçons, aussi bien que laboureurs. Les Bénédictins bâtissoient leurs maisons de leurs propres mains, comme on le voit par l'histoire des couvents du Mont-Cassin, de ceux de Fontevraud, et de plusieurs autres.

Quant au commerce intérieur, beaucoup de foires et de marchés appartenoient aux abbayes, et avoient été établies par elles. La célèbre foire du *Landyt*, à Saint-Denis, devoit sa naissance à l'Université de Paris. Les religieuses filoient une grande partie des toiles de l'Europe, les bierres de Flan-

Services rendus à la société par le Clergé, etc.

dres et la plupart des vins fins de l'Archipel, de la Hongrie, de l'Italie et de l'Espagne, étoient faits par les congrégations religieuses. L'exportation et l'importation des grains, soit pour l'étranger, soit pour les armées, dépendoient encore en partie des grands propriétaires ecclésiastiques. Les églises faisoient valoir le parchemin, la cire, le lin, la soie, les marbres, l'orfévrerie, les manufactures en laines, les tapisseries et les matières premières d'or et d'argent. Elles seules, dans les temps barbares, procuroient quelque travail aux artistes, qu'elles faisoient venir exprès de l'Italie et jusques du fond de la Grèce. Les religieux eux-mêmes cultivoient les beaux-arts, et étoient les peintres, les sculpteurs et les architectes de l'âge gothique. Si leurs ouvrages nous paroissent grossiers aujourd'hui, n'oublions pas qu'ils forment l'anneau où les siècles antiques viennent se rattacher aux siècles modernes ; que sans eux la chaîne de la tradition des lettres et des arts, eût été totalement interrompue : il ne faut pas que la délicatesse de notre goût nous mène à l'ingratitude.

A l'exception de cette petite partie du Nord, comprise dans la ligne des villes anséatiques, le commerce extérieur se faisoit tout autrefois par la Méditerranée. Les Grecs et les Arabes nous apportoient les marchandises de l'Orient, qu'ils chargeoient à Alexandrie. Mais les croisades firent passer entre les mains des Francs cette source

de richesse. « Les conquêtes des croisés, » dit l'abbé Fleury, leur assurent la liberté » du commerce pour les marchandises de » la Grèce, de Syrie et d'Egypte, et par » conséquent pour celles des Indes, qui » ne venoient point encore en Europe par » d'autres routes (1). »

Le docteur Robertson, dans son excellent ouvrage sur le commerce des anciens et des modernes aux Indes orientales, confirme, par les détails les plus curieux, ce qu'avance ici l'abbé Fleury. Gênes, Venise, Pise, Florence et Marseille durent leurs richesses et leurs puissances à ces entreprises d'un zèle exagéré, que le véritable esprit du christianisme a condamnés depuis long-temps (1). Mais enfin on ne peut se dissimuler que la marine et le commerce modernes ne soient nés de ces fameuses expéditions. Ce qu'il y eut de bon en elles, appartient à la religion, le reste aux passions humaines. D'ailleurs, si les croisés ont eu tort de vouloir arracher l'Egypte et la Syrie aux Sarrazins, ne gémissons donc plus quand nous voyons ces belles contrées en proie à ces Turcs, qui semblent arrêter la peste et la barbarie sur la patrie de Phidias et d'Euripide. Quel mal y auroit-il si l'Egypte étoit une colonie de la France, et si les descendans des chevaliers françois régnoient à Constantinople, à Athènes, à Damas, à

(1) *Hist. eccl.* tom. XVIII, sixième disc. p. 20.
(2) *Vid.* Fleury, *loc. cit.*

PARTIE IV. Culte. — LIVRE VI. Services rendus à la société par le Clergé, etc.

Tripoli, à Carthage, à Tyr, à Jérusalem ?

Au reste, quand le christianisme a marché *seul* aux expéditions lointaines, on a pu juger que les désordres des croisades n'étoient pas venus de lui, mais de l'emportement des hommes. Nos missionnaires nous ont ouvert des sources de commerce, pour lesquelles ils n'ont versé de sang que le leur, dont à la vérité ils ont été prodigues. Nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit sur ce sujet au livre des Missions.

CHAPITRE X.

Des Loix Civiles et Criminelles.

Ce seroit le fonds d'un fort bel ouvrage, que de rechercher l'influence du génie du christianisme sur les loix et sur les gouvernemens, ainsi que nous l'avons fait pour la morale et la poésie. Nous indiquerons seulement la route, et nous offrirons quelques résultats, afin d'additionner la somme des bienfaits de la religion.

Il suffit d'ouvrir au hasard les conciles, le droit canonique, les bulles et les rescrits de la cour de Rome, pour se convaincre que nos anciennes loix, (recueillies dans les capitulaires de Charlemagne, dans la formule de Malcuffe, dans les ordonnances des rois de France), ont emprunté une foule de réglemens à l'église, ou plutôt qu'elles ont été rédigées en partie par de

Services rendus à la société par le Clergé, etc.

savans prêtres ou des assemblées d'Ecclésiastiques.

De temps immémorial, les évêques et les métropolitains ont eu des droits assez considérables en matière civile. Ils étoient chargés de la promulgation des ordonnances impériales, relatives à la tranquillité publique; on les prenoit pour arbitres dans les procès : c'étoient des espèces de juges de paix naturels que la religion avoit donnés aux hommes. Les empereurs chrétiens, trouvant cette coutume établie, la jugèrent si salutaire (1), qu'ils la confirmèrent par des articles de leurs codes. Chaque gradué, depuis le sous-diacre jusqu'au souverain pontife, exerçoit une petite juridiction; de sorte que l'esprit religieux agissoit par mille points et de mille manières sur les loix. Mais cette influence étoit-elle favorable ou dangereuse aux citoyens? Nous croyons qu'elle étoit favorable.

D'abord, dans tout ce qui s'appelle *administration*, la sagesse du clergé a constamment été reconnue, même des écrivains les plus opposés au christianisme (2). Lorsqu'un état est tranquille, les hommes ne font pas le mal pour le seul plaisir de le faire. Quel intérêt un concile pouvoit-il avoir à porter une loi inique, touchant l'ordre des successions, ou les conditions

(1) Eus. *de vit. Const.* lib. IV, cap. 27; Sozom. lib. I, cap. 9; *Cod. Justin.* lib. I, tit. IV, leg. 7.

(2) Voyez Voltaire dans l'*Essai sur les Mœurs.*

d'un mariage; ou pourquoi un official, ou un simple prêtre, admis à prononcer sur un point de droit, auroit-il prévariqué? S'il est vrai que l'éducation et les principes qui nous sont inculqués dans la jeunesse, influent sur notre caractère, des ministres de l'évangile devoient être, en général, guidés par un conseil de douceur et d'impartialité; mettons, si l'on veut, une restriction, et disons, dans tout ce qui ne regardoit pas, ou leur ordre, ou leurs personnes. D'ailleurs, l'esprit de corps qui peut être mauvais dans l'ensemble, est toujours bon dans la partie. Il est à présumer qu'un membre d'une grande société religieuse se distinguera plutôt par sa droiture, dans une place civile, que par ses prévarications, ne fût-ce que pour la gloire de son ordre, et le joug que cet ordre lui impose.

De plus, les conciles étoient composés de prélats de tous les pays, et partant ils avoient l'immense avantage d'être comme étrangers aux peuples, pour lesquels ils faisoient des loix. Ces haines, ces amours, ces préjugés feudataires qui accompagnent ordinairement le législateur, étoient inconnus aux pères des conciles. Un évêque François avoit assez de lumières touchant sa patrie, pour combattre un canon qui en blessoit les mœurs; mais il n'avoit pas assez de pouvoir sur des prélats Italiens, Espagnols, Anglois, pour leur faire adopter un réglement injuste : libre dans le bien, sa position le bornoit dans le mal. C'est Ma-

chiavel, ce nous semble, qui propose de faire rédiger la constitution d'un état par un étranger; mais cet étranger pourroit être, ou gagné par intérêt, ou ignorant du génie de la nation, dont il fixeroit le gouvernement; deux grands inconvéniens que le concile n'avoit pas, puisqu'il étoit à-la-fois au-dessus de la corruption par ses richesses, et instruit des inclinations particulières des royaumes, par les divers membres qui le composoient.

L'église prenant toujours la morale pour base, de préférence à la politique, (comme on le voit par les questions de rapt, de divorce, d'adultère), ses ordonnances devoient avoir un fond naturel de rectitude et d'universalité. En effet, la plupart des canons ne sont point relatifs à telle ou telle contrée; ils comprennent toute la chrétienté. La charité, le pardon des offenses formant tout le christianisme, et étant spécialement recommandée dans le sacerdoce, l'action de ce caractère sacré sur les mœurs doit participer de ces vertus. L'histoire nous offre, sans cesse, le prêtre priant pour le malheureux, demandant grâce pour le coupable, ou intercédant pour l'innocent. Le droit d'asyle dans les églises, tout abusif qu'il pouvoit être, est néanmoins une grande preuve de la tolérance, que l'esprit religieux avoit introduite dans la justice criminelle. Les Dominicains furent animés par cette pitié évangélique, lorsqu'ils dénoncèrent avec tant de force les cruautés des

Espagnols au Nouveau-Monde. Enfin, comme notre code a été formé dans des temps de barbarie, le prêtre étant le seul homme qui eût alors quelques lettres, il ne pouvoit porter dans les loix qu'une influence heureuse, et des lumières qui manquoient au reste des citoyens.

On trouve un bel exemple de l'esprit de justice que le christianisme tendoit à introduire dans nos tribunaux. Saint Ambroise observe, que si les évêques sont obligés, par leur caractère, d'implorer la clémence du magistrat en matière criminelle, ils ne doivent jamais intervenir dans les causes civiles, qui ne sont pas portées à leur propre juridiction : « Car, dit-il, vous ne pou» vez solliciter pour une des parties sans » nuire à l'autre, et vous rendre peut-être » coupable d'une grande injustice (1). » Admirable esprit de la religion !

La modération de S. Chrysostôme n'est pas moins remarquable : « Dieu, dit ce » grand saint, a permis à un homme de » renvoyer sa femme pour cause d'adultère, » mais non pas pour cause d'*idolâtrie* (2). » Selon le droit romain, les infâmes ne pouvoient être juges, S. Ambroise et S. Grégoire poussent encore plus loin cette belle loi, *car ils ne veulent pas que ceux qui ont commis* de grandes fautes *demeurent juges, de peur qu'ils ne se condamnent*

(1) Ambros. *de Offic.* lib. III, cap. 3.
(2) *In cap.* Isaï. 3.

eux-mêmes en condamnant les autres (1).

En matière criminelle, le prélat se récusoit, parce que la religion a horreur du sang. S. Augustin obtint, par ses prières, la vie des Circumcellions, convaincus d'avoir assassiné des prêtres catholiques. Le concile de Sardique fait même une loi aux évêques d'interposer leur médiation dans les sentences d'exil et de bannissemens (2). Ainsi, le malheureux devoit non-seulement la vie à cette charité chrétienne; mais ce qui est bien plus précieux encore, la douceur de respirer son air natal.

Ces autres dispositions de notre jurisprudence criminelle, sont tirées du droit canonique : « 1.º On ne doit point condamner un absent, qui peut avoir des » moyens légitimes de défenses. 2.º L'accusateur et le juge ne peuvent servir de » témoins. 3.º Les grands criminels ne peuvent être accusateurs (3). 4.º En quelques » dignités qu'une personne soit constituée, » sa seule déposition ne peut suffire pour » condamner un accusé (4). »

On peut voir dans Héricourt la suite de ces loix, qui confirment ce que nous avons avancé : savoir, que nous devons les meilleures dispositions de notre code civil et

(1) Héricourt, *Loix eccl.* p. 760. Quest. VII.

(2) Conc. Sard. can. 17.

(3) Cet admirable canon n'étoit pas suivi dans nos loix.

(4) Hér. *loc. cit. et. seq.*

criminel au droit canonique. Ce droit est en général beaucoup plus doux que nos loix, et nous avons repoussé sur plusieurs points son indulgence chrétienne. Par exemple, le septième concile de Carthage décide que quand il y a plusieurs chefs d'accusation, si l'accusateur ne peut prouver le premier chef, il ne doit point être admis à la preuve des autres; nos coutumes en ont ordonné autrement.

Cette grande obligation que notre système civil doit aux règlemens du christianisme, est une chose très-grave, très-peu observée, et pourtant très-digne de l'être (1).

Enfin, les juridictions seigneuriales, sous la féodalité, furent de nécessité moins vexatoires dans la dépendance des abbayes et des prélatures, que sous le ressort d'un comte ou d'un baron. Le seigneur ecclésiastique étoit tenu à de certaines vertus, que le guerrier ne se croyoit pas obligé de pratiquer. Les abbés cessèrent promptement de marcher à l'armée, et leurs vassaux devinrent de paisibles laboureurs. S. Benoît d'Aniane, réformateur des Bénédictins, en France, recevoit les terres qu'on lui offroit; mais il ne vouloit point accepter les *serfs*; il leur rendoit sur-le-champ la liberté (2) : cet exemple de magnanimité, au milieu du dixième siècle, est bien frappant, et c'est un *moine* qui l'a donné.

(1) M. de Montesquieu et le docteur Roberston en ont dit quelques mots.

(2) Helyot.

CHAPITRE XI.

Politique et Gouvernement.

LA coutume qui accordoit le premier rang au clergé dans les assemblées des nations modernes, tenoit au grand principe religieux, que l'antiquite entière regardoit comme le fondement de l'existence politique. « Je ne sais, dit Cicéron, si anéantir » la piété vers les dieux, ce ne seroit point » aussi anéantir la bonne-foi, la société du » genre humain, et la plus excellente des » vertus, la justice (1) » *Pietate adversùs deos sublatâ, fides etiam, et societas humani generis. . . . tollatur.*

Puisqu'on avoit cru jusqu'à nos jours, que la religion est la base de la société civile, ne faisons pas un crime à nos pères d'avoir pensé comme Platon, Aristote, Cicéron, Plutarque, et d'avoir mis l'autel et ses ministres au degré le plus éminent de l'ordre social.

Mais si personne ne nous conteste sur ce point l'influence de l'église dans le corps politique, on soutiendra peut-être que cette influence a été funeste au bonheur public et à la liberté. Nous ne ferons qu'une réflexion sur ce vaste et profond sujet : remontons un instant aux principes généraux, d'où il faut toujours partir, quand on veut atteindre à quelque verité.

(1) *De Nat. Deor.* I, 2.

La nature, au moral et au physique, semble n'employer qu'un seul moyen de création; c'est de mêler, pour produire, la force à la douceur. Son énergie paroît résider dans la loi générale des contrastes. Si elle joint la violence à la violence, ou la foiblesse à la foiblesse, loin de former quelque chose, elle détruit par excès ou par défaut. Toutes les législations de l'antiquité offrent ce système d'opposition, qui enfante le corps politique.

Cette vérité une fois reconnue, il faut chercher les points d'opposition : il nous semble que les deux principaux résident, l'un dans les mœurs du peuple, l'autre dans les institutions à donner à ce peuple. S'il est d'un caractère timide et foible, que sa constitution soit hardie et robuste; s'il est fier, impétueux, inconstant, que son gouvernement soit doux, modéré, invariable. Ainsi la théocratie ne fut pas bonne aux Egyptiens : elle les asservit sans leur donner les vertus qui leur manquoient; c'étoit une nation pacifique; il lui falloit des institutions militaires.

L'influence sacerdotale, au contraire, produisit à Rome des effets admirables : cette reine du monde dut sa grandeur à Numa, qui sut placer la religion au premier rang chez un peuple de guerriers : qui ne craint pas les hommes doit craindre les dieux.

Ce que nous venons de dire du Romain s'applique au François. Il n'a pas besoin

d'être excité, mais d'être retenu. On parle du danger de la théocratie; mais chez quelle nation belliqueuse un prêtre a-t-il conduit l'homme à la servitude?

C'est donc de ce grand principe général qu'il faut partir pour considérer l'influence du clergé dans notre ancienne constitution, et non pas de quelques détails particuliers, locaux et accidentels. Tous ces cris contre la richesse de l'église, contre son ambition, sont de petites vues d'un sujet immense; c'est considérer à peine la surface des objets, et ne pas jeter un coup-d'œil ferme dans leurs profondeurs. Le christianisme étoit dans notre corps politique, comme ces instrumens religieux dont les Spartiates se servoient dans les batailles, moins pour animer le soldat, que pour modérer son ardeur.

Si l'on consulte l'histoire de nos états-généraux, on verra que le clergé a toujours rempli ce beau rôle de modérateur. Il calmoit, il adoucissoit les esprits; il prévenoit les résolutions extrêmes. L'église avoit seule de l'instruction et de l'expérience, quand des barons hautains et d'ignorantes communes ne connoissoient que les factions et une obéissance absolue; elle seule, par l'habitude des synodes et des conciles, savoit parler et délibérer; elle seule avoit de la dignité, lorsque tout en manquoit autour d'elle. Nous la voyons tour-à-tour s'opposer aux excès du peuple, présenter de libres remontrances aux rois, et braver la colère

des nobles. La supériorité de ses lumières, son génie conciliant, sa mission de paix, la nature de ses intérêts même, devoient lui donner en politique des idées généreuses, qui manquoient aux deux autres ordres. Placée entre ceux-ci, elle avoit tout à craindre des grands, et rien des communes, dont elle devenoit, par cette seule raison, le défenseur naturel. Aussi la voit-on, dans les momens de troubles, voter de préférence avec les dernières. La seule chose vénérable qu'offroient peut-être nos anciens états-généraux, c'étoit ce banc de vieux évêques, qui, la mître en tête et la crosse à la main, plaidoient tour-à-tour la cause du peuple contre les grands, et celle du souverain contre des seigneurs factieux.

Ces prélats furent souvent la victime de leur dévouement. La haine des nobles contre le clergé fut si grande au commencement du treizième siècle, que saint Dominique se vit contraint de prêcher une espèce de croisade, pour arracher les biens de l'église aux barons, qui les avoient envahis. Plusieurs évêques furent massacrés par les nobles ou emprisonnés par la cour. Ils subissoient tour-à-tour les vengeances monarchiques, aristocratiques et populaires.

Si vous voulez considérer plus en grand l'influence du christianisme sur l'existence politique des peuples de l'Europe, vous verrez qu'il prévenoit les famines, et sauvoit nos ancêtres de leurs propres fureurs,

en proclamant toutes ces paix, appelées *paix de Dieu*, pendant lesquelles on recueilloit les moissons et les vendanges. Dans les commotions publiques, souvent les papes se montrèrent comme de très-grands princes. Ce sont eux qui, en réveillant les rois, sonnant l'alarme et faisant des ligues, ont empêché l'Occident de devenir la proie des Turcs. Qu'on songe à ce qu'eût été l'Europe sous de pareils maîtres, pour quel nombre incalculable de siècles elle eût été replongée dans la barbarie, et qu'on dise si ce seul service, rendu au monde par l'église, ne mériteroit pas des autels?

Des hommes indignes du nom de chrétiens, égorgeoient les peuples du Nouveau-Monde, et la cour de Rome fulminoit des bulles pour prévenir ces atrocités (1). L'esclavage étoit reconnu légitime, et l'église ne reconnoissoit point d'esclaves (2) parmi ses enfans. Les excès même de la cour de Rome ont servi à répandre les principes généraux du droit des peuples. Lorsque les papes mettoient les royaumes en interdit, lorsqu'ils forçoient les empereurs à venir rendre compte de leur conduite au saint-siège, ils s'arrogoient un pouvoir qu'ils n'avoient pas; mais en blessant la majesté du trône, ils faisoient peut-être du bien à l'humanité. Les rois devenoient plus

(1) La fameuse bulle de Paul III.

(2) Le décret de Constantin, qui déclare libre tout esclave qui embrasse le christianisme.

circonspects ; ils sentoient qu'ils avoient un frein et le peuple une égide. Les rescrits des pontifes, ne manquoient jamais de mêler la voix des nations et l'intérêt général des hommes, aux plaintes particulières. « *Il* » *nous est venu des rapports que Phi-* » *lippe, Ferdinand, Henri opprimoit son* » *peuple, etc.* » Tel étoit à-peu-près le début de tous ces arrêts de la cour de Rome.

S'il existoit au milieu de l'Europe un tribunal qui jugeât, au nom de Dieu, les nations et les monarques, et qui prévînt les guerres et révolutions ; ce tribunal seroit sans doute le chef-d'œuvre de la politique, et le dernier degré de la perfection sociale. Les papes ont été au moment d'atteindre à ce but.

M. de Montesquieu a fort bien prouvé que le christianisme est opposé d'esprit et de conseil au pouvoir arbitraire, *et que ses principes font plus que l'honneur dans les monarchies, la vertu dans les républiques, et la crainte dans les états despotiques*. N'existe-t-il pas d'ailleurs des républiques chrétiennes, qui paroissent même plus attachées à leur religion que les monarchies ? N'est-ce pas encore sous la loi évangélique que s'est formé ce gouvernement que Tacite regardoit comme un songe, tant il lui paroissoit excellent ? « Dans » toutes les nations, dit ce grand historien, » c'est le peuple, ou les nobles, ou un seul » qui gouverne ; car une forme de gouver-

» nement, qui se composeroit à-la-fois » des trois autres, n'est qu'une brillante » chimère, etc. (1). »

Tacite ne pouvoit pas deviner que cette brillante chimère se réaliseroit un jour chez des Sauvages dont il nous a laissé l'histoire (2). Les passions, sous le polythéisme, auroient bientôt renversé un gouvernement, qui ne se conserve que par la justesse des contre-poids. Le miracle de son existence étoit réservé à une religion, qui, en maintenant l'équilibre moral le plus parfait, permet d'établir la plus parfaite balance politique.

M. de Montesquieu a vu le principe du gouvernement anglois dans les forêts de la Germanie ; il étoit peut-être plus simple de le découvrir dans la division des trois ordres ;division connue de toutes les grandes monarchies de l'Europe moderne. L'Angleterre a commencé, comme la France et l'Espagne, par ses états-généraux : l'Espagne passa à une monarchie absolue, la France à une monarchie tempérée, et l'Angleterre à une monarchie mixte. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les *cortès* de la première jouissoient de plusieurs priviléges, que n'avoient pas les *états-généraux* de la seconde et les *parlemens* de la troisième, et que le peuple le plus libre est tombé sous le gouvernement le plus absolu. D'une autre

(1) Tac. An. lib. IV.
(2) *In vit. Agricol.*

part, les Anglois, qui étoient presque réduits en servitude, se rapprochèrent de l'indépendance, et les François, qui n'étoient ni très-libres, ni très-asservis, demeurèrent à-peu-près au même point.

Enfin, ce fut une grande et féconde idée politique que cette division des trois ordres. Totalement ignorée des anciens, elle a produit chez les modernes le système représentatif, qu'on peut mettre au nombre de ces trois ou quatre découvertes, qui ont créé un autre univers. Et qu'il soit encore dit à la gloire de notre religion, que le système représentatif découle en partie des institutions ecclésiastiques. L'église en offrit la première image dans ses conciles, composés du *souverain pontife*, des *prélats* et des *députés du bas-clergé*. Ensuite les prêtres chrétiens, ne s'étant pas séparés de l'état, ont donné naissance à ce nouvel ordre de citoyens, qui, s'unissant aux deux autres, a entraîné la représentation du corps politique.

Nous ne devons pas négliger une remarque qui vient à l'appui des faits précédens, et qui prouve que le génie évangélique est éminemment favorable à la liberté. La religion chrétienne établit en dogme l'égalité morale, la seule qu'on puisse prêcher sans bouleverser le monde. Le polythéisme cherchoit-il à Rome à persuader au praticien qu'il n'étoit pas d'une poussière plus noble que le plébéien? Quel pontife eût osé faire retentir de telles paroles aux oreilles de

Néron et de Tibère? On eût bientôt vu le corps du lévite imprudent exposé aux gémonies. C'est cependant de telles leçons que les potentats chrétiens reçoivent tous les jours dans cette chaire, si justement appelée la chaire de vérité.

En général le christianisme est sur-tout admirable, pour avoir converti *l'homme physique* en *l'homme moral*. Tous les grands principes de Rome et de la Grèce, l'égalité, la liberté, se trouvent dans notre religion, mais appliqués à l'ame et au génie, et considérés sous des rapports sublimes.

Les conseils de l'évangile forment le véritable philosophe, et ses préceptes le véritable citoyen. Il n'y a pas un petit peuple chrétien chez lequel il ne soit plus doux de vivre que chez le peuple antique le plus fameux, excepté Athènes, qui fut charmante, mais horriblement injuste. Il y a une paix intérieure dans les nations modernes, un exercice continuel des plus tranquilles vertus, qu'on ne vit point régner au bord de l'Ilissus et du Tibre. Si la république de Brutus, ou la monarchie d'Auguste, sortoit tout-à-coup de la poudre, nous aurions horreur de la vie romaine. Il ne faut que se représenter les jeux de la déesse Flore, et cette boucherie continuelle des gladiateurs, pour sentir l'énorme différence que l'évangile a mise entre nous et les payens; le dernier des chrétiens, honnête homme, est plus *moral* que le premier des philosophes de l'antiquité.

« Enfin, dit M. de Montesquieu, nous » devons au christianisme et dans le gou- » vernement un certain droit politique, et » dans la guerre un certain droit des gens » que la nature humaine ne sauroit assez » reconnoître.

» C'est ce droit qui fait que, parmi nous, » la victoire laisse aux peuples vaincus, ces » grandes choses, la vie, la liberté, les » loix, les biens, et toujours la religion, » quand on ne s'aveugle pas soi-même (1). »

Ajoutons, pour couronner tant de bienfaits, un bienfait qui devroit être écrit en lettres d'or, dans les annales de la philosophie,

L'Abolition de l'esclavage.

CHAPITRE XII.

Récapitulation générale.

Ce n'est pas sans éprouver une sorte de crainte, que nous touchons à la fin de notre ouvrage. Les graves idées qui nous l'ont fait entreprendre, la dangereuse ambition que nous avons eue de déterminer, autant qu'il dépendoit de nous, la question sur le christianisme; toutes ces considérations nous alarment. Il est difficile de découvrir jusqu'à quel point Dieu approuve que des hommes prennent dans leurs débiles mains

(1) *Esprit des Loix*, liv. XXIV, chap. 3.

la cause de son éternité, se fassent l'avocat du Créateur au tribunal de la créature, et cherchent à justifier, par des raisons humaines, ces conseils qui ont donné naissance à l'univers. Ce n'est donc qu'avec une défiance extrême, trop motivée par l'insuffisance de nos talens, que nous offrons ici la récapitulation générale de cet ouvrage.

Toute religion a des mystères; toute la nature est un secret.

Les mystères chrétiens sont les plus beaux possibles : ils sont l'archétype du système de l'homme et du monde.

Les sacremens sont une législation morale, et des tableaux pleins de poésie.

La foi est une force, la charité une amour, l'espérance toute une félicité, ou, comme parle la religion, toute une vertu.

Les loix de Dieu sont le code le plus parfait de la justice naturelle.

La chûte de notre premier père est une tradition universelle.

On peut en trouver une preuve nouvelle dans la constitution de l'homme moral, qui contredit la constitution générale des êtres.

La défense de toucher au fruit de science est un commandement sublime, et le seul qui fût digne de Dieu.

Toutes les prétendues preuves de l'antiquité de la terre peuvent être combattues.

Dogme de l'existence de Dieu démontré par les merveilles de l'univers; dessein visible de la Providence dans les instincts des animaux; enchantemens de la nature.

PARTIE IV. Culte. — LIVRE VI. Services rendus à la société par le Clergé, etc.

La seule morale prouve l'immortalité de l'ame. L'homme desire le bonheur, et il est le seul être qui ne puisse l'obtenir : il y a donc une félicité au-delà de la vie ; car on ne desire point ce qui n'est pas.

Le système de l'athéisme n'est fondé que sur des exceptions : ce n'est point le corps qui agit sur l'ame, c'est l'ame qui agit sur le corps. L'homme ne suit point les règles générales de la matière ; il diminue où l'animal augmente.

L'athéisme n'est bon à personne, ni à l'infortuné auquel il ravit l'espérance, ni à l'heureux dont il dessèche le bonheur, ni au soldat qu'il rend timide, ni à la femme dont il flétrit la beauté et la tendresse, ni à la mère qui peut perdre son fils, ni aux chefs des hommes qui n'ont pas de plus sûr garant de la fidélité des peuples, que la religion.

Les châtimens et les récompenses que le christianisme dénonce ou promet dans une autre vie, s'accordent avec la raison, et la nature de l'ame.

En poésie, les caractères sont plus beaux et les passions plus énergiques sous la religion chrétienne, qu'ils ne l'étoient sous le polythéisme. Celui-ci ne présentoit point de partie dramatique, point de combats des penchans naturels et des vertus.

La mythologie rapetissoit la nature, et les anciens, par cette raison, n'avoient point de poésie descriptive. Le christianisme rend au désert, et ses tableaux, et ses solitudes.

Le *merveilleux* chrétien peut soutenir le parallèle avec le *merveilleux* de la fable. Les anciens fondoient leur poésie sur Homère, et les chrétiens sur la Bible : et les beautés de la Bible surpassent les beautés d'Homère.

C'est au christianisme que les beaux-arts doivent leur renaissance et leur perfection.

En philosophie, il ne s'oppose à aucune vérité naturelle. S'il a quelquefois combattu les sciences, il a suivi l'esprit de son siècle et l'opinion des plus grands législateurs de l'antiquité.

En histoire, nous fussions demeurés inférieurs aux anciens, sans le caractère nouveau d'images, de réflexions, et de pensées, qu'a fait naître la religion chrétiennne. L'éloquence moderne fournit la même observation.

Restes des beaux-arts, solitudes des monastères, charmes des ruines, gracieuses dévotions du peuple, harmonie du cœur, de la religion et des déserts; c'est ce qui conduit à l'examen du culte.

Par-tout, dans le culte chrétien, la pompe et la majesté sont unies aux intentions morales, aux prières touchantes ou sublimes. Le sépulcre vit et s'anime dans notre religion. Depuis le laboureur qui repose au cimetière champêtre, jusqu'au roi couché à Saint-Denys, tout dort dans une poussière poétique; Job et David, appuyés sur le tombeau du chrétien, chantent tour-à-tour la mort aux portes de l'éternité.

Nous venons de voir ce que les hommes

PARTIE IV. Culte. LIVRE VI. Services rendus à la société par le Clergé, etc.

doivent au clergé séculier et régulier, aux institutions, au génie du christianisme.

Si Shoonbeck, Bonnani, Giustiniani et Helyot avoient mis plus d'ordre dans leurs laborieuses recherches, nous pourrions donner ici le catalogue complet des services rendus par la religion à l'humanité. Nous commencerions par faire la liste de toutes les calamités qui accablent l'ame ou le corps de l'homme, et nous placerions, sous chaque douleur, l'ordre chrétien qui se dévoue au soulagement de cette douleur. Ce n'est point une exagération; un homme peut penser telle misère qu'il voudra, et il y a mille contre un que la religion a deviné sa pensée et préparé le remède. Voici ce que nous avons trouvé après un calcul aussi exact que nous l'avons pu faire.

On compte à-peu-près sur la surface de l'Europe chrétienne, 4,300 villes et villages.

Sur ces 4,300 villes et villages, 3,294 sont de la première, de la seconde, de la troisième et de la quatrième grandeur.

En accordant un hôpital à chacune de ces 3,294 villes, (calcul au-dessous de la vérité), vous aurez donc 3,294 hôpitaux, presque tous institués par le génie du christianisme, dotés sur les biens de l'église, et desservis par des ordres religieux.

Prenant une moyenne proportionnelle, et donnant seulement 100 lits à chacun de ces hôpitaux, ou si l'on veut 50 lits pour deux malades, vous verrez que la religion, indépendamment de la foule immense de

pauvres qu'elle nourrit, soulage et entretient par jour, depuis plus de mille ans, environ 329,400 hommes.

Sur un relevé des collèges et des universités, on trouve à-peu-près les mêmes calculs; et l'on peut admettre hardiment qu'elle enseigne au moins 300,000 jeunes gens dans les divers états de la chrétienté (1) (*).

Nous ne faisons point entrer ici en ligne de compte, les hôpitaux et les collèges chrétiens dans les trois autres parties du monde, ni l'éducation des filles par les religieuses.

Maintenant il faut ajouter à ces résultats le dictionnaire des hommes célèbres, sortis du sein de l'église, et qui forment à-peu-près les deux tiers des grands hommes des siècles modernes; il faut dire, comme nous l'avons montré, que le renouvellement des sciences, des arts et des lettres est dû à l'église; que la plupart des grandes découvertes modernes, telles que la poudre à canon, l'horloge, les lunettes, la boussole et le système représentatif lui appartiennent; que l'agriculture, le commerce, les loix et le gouvernement lui ont des obligations immenses; que ses missions ont porté les sciences et arts chez des peuples civilisés, et les loix chez des peuples sauvages; que

(1) On a mis sous les yeux du lecteur les bases de tous ces calculs, que l'on a laissés exprès infiniment au-dessous de la vérité.

(*) *Voyez* la note CC à la fin du volume.

sa chevalerie a puissamment contribué à sauver l'Europe d'une invasion de nouveaux Barbares; que le genre humain lui doit :

Le culte d'un seul Dieu;

Le dogme plus fixe de l'existence de cet Etre suprême;

La doctrine moins vague et plus certaine de l'immortalité de l'ame, ainsi que celle des peines et des récompenses dans une autre vie;

Une plus grande humanité chez les hommes;

Une vertu toute entière, et qui vaut seule toutes les autres, la charité;

Un droit politique et un droit des gens, inconnus des peuples antiques, et, par-dessus tout cela, l'abolition de l'esclavage.

Qui ne seroit convaincu de la beauté et de la grandeur du christianisme? Qui n'est écrasé par cette effrayante masse de bienfaits?

CHAPITRE XIII ET DERNIER.

Quel seroit aujourd'hui l'état de la Société, si le christianisme n'eût point paru sur la terre? — Conjectures. — Conclusion.

Nous terminerons cet ouvrage par l'examen de l'importante question qui fait le titre de ce dernier chapitre. En tâchant de découvrir ce que nous serions probablement aujourd'hui, si le christianisme n'eût pas

existé, nous apprendrons à mieux apprécier ce que nous lui devons.

Auguste parvint à l'empire par des crimes, et régna sous la forme des vertus. Il paroissoit après un conquérant, et pour se distinguer, il fut tranquille. Ne pouvant être un grand homme, il voulut être un prince heureux. Il donna beaucoup de repos à ses sujets. Un immense foyer de corruption s'assoupit. Ce calme fut appelé prospérité. Auguste eut le génie des circonstances; c'est celui qui recueille les fruits que le véritable génie a préparé : il le suit, et ne l'accompagne pas toujours.

Tibère méprisa trop les hommes, et surtout leur fit trop voir ce mépris. Le seul sentiment dans lequel il mit de la franchise, étoit le seul où il eût dû dissimuler; mais c'étoit un cri de joie qu'il ne pouvoit s'empêcher de pousser, en trouvant le peuple et le sénat Romain, au-dessous même de la bassesse de son propre cœur.

Lorsqu'on vit ce peuple-roi se prosterner devant Claude, et adorer le fils d'Enobarbus, on put juger qu'on l'avoit honoré, en gardant avec lui quelque mesure. Rome aima Néron. Long-temps après la mort de ce tyran, ses fantômes faisoient tressaillir l'empire de joie et d'espérance. C'est ici qu'il faut s'arrêter pour contempler les mœurs romaines. Ni Titus, ni les Antonin, ni Marc-Aurèle ne purent en changer le fond : un Dieu seul le pouvoit.

Le peuple Romain fut toujours un peuple

horrible : on ne tombe point dans les vices qu'il fit éclater sous ses maîtres, sans une certaine perversité naturelle, et quelque défaut de naissance dans le cœur. Athènes corrompue ne fut jamais exécrable : dans les fers elle ne songea qu'à jouir. Elle trouva que ses vainqueurs ne lui avoient pas tout ôté, puisqu'ils lui avoient laissé le temple des muses.

Quand Rome eut des vertus, ce furent des vertus contre nature. Le premier Brutus égorge ses fils, et le second assassine son père. Il y a des vertus de position, qu'on prend trop facilement pour des vertus générales, et qui ne sont que des résultats locaux. Rome libre fut d'abord frugale, parce qu'elle étoit pauvre ; courageuse, parce que ses institutions lui mettoient le fer à la main, et qu'elle sortoit d'une caverne de brigands. Elle étoit d'ailleurs féroce, injuste, avare, luxurieuse : elle n'eut de beau que son génie ; son caractère fut odieux.

Les décemvirs la foulent aux pieds. Marius verse à volonté le sang des nobles, et Sylla, celui du peuple : pour dernière insulte, il abjure publiquement la dictature. Les conjurés de Catilina s'engagent à massacrer leurs propres pères (1), et se font un jeu de renverser cette majesté Romaine,

(1) *Sed filiifamiliarum, quorum ex nobilitate maxuma pars erat, parentes interficerent.* Sallust. *in Catil.* XLIII.

que Jugurtha se propose d'acheter (1). Viennent les triumvirs et leurs proscriptions : Auguste ordonne au père et au fils de s'entre-tuer (2), et le père et le fils s'entre-tuent. Le sénat se montre trop vil, même pour Tibère (3). Le dieu-Néron a des temples. Sans parler de ces délateurs sortis des premières familles patriciennes ; sans montrer les chefs d'une même conjuration, se dénonçant et s'égorgeant l'un l'autre (4) ; sans représenter des philosophes discourant de vertus, au milieu des débauches de Néron ; Sénèque excusant un parricide ; Burrhus (5) le louant et le pleurant à-la-fois ; sans rechercher sous Galba, Vitellius, Domitien, Commode, ces actes de lâcheté qu'on a lus cent fois, et qui étonnent toujours ; un seul trait nous peindra l'infamie Romaine : Plautien, ministre de Sévère, en mariant sa fille au fils aîné de l'empereur, fit mutiler cent Romains libres, dont quelques-uns étoient mariés et p res de famille : « Afin, dit l'historien, que sa

(1) Ib. *in Bell. Jugurt.*

(2) Suet. *in Aug.* et Amm. Alex.

(3) Tacit. *An.*

(4) *Ib. ibid.* l. XV.

(5) *Id. ib.* lib. XIV. Papinien, jurisconsulte et préfet du prétoire, qui ne se piquoit pas de philosophie, répondit à Caracalla qui lui ordonnoit de justifier le meurtre de son frère Géta : « Il est plus » aisé de commettre un parricide que de le justi- » fier. » *Hist. Aug.*

PARTIE IV. Culte. — LIVRE VI. Services rendus à la société par le Clergé, etc.

» fille eût à sa suite des eunuques dignes » d'une reine d'Orient (1). »

A cette lâcheté de caractère, joignez une épouvantable corruption de mœurs. Le grave Caton vient pour assister aux prostitutions des jeux de Flore. Sa femme Marcia étant enceinte, il la cède à Hortensius; quelque temps après Hortensius meurt, et ayant laissé Marcia héritière de tous ses biens, Caton la reprend au préjudice du fils d'Hortensius. Cicéron se sépare de Terentia, pour épouser *Publia* sa pupille. Sénèque nous apprend qu'il y avoit des femmes qui ne comptoient plus leurs années par consuls, mais par le nombre de leurs maris (2); Tibère invente les *scellarii* et les *spintriae;* Néron épouse publiquement l'affranchi Pythagore (3), et Héliogabale célèbre ses noces avec Hiéroclès (4).

Ce fut ce même Néron, déja tant de fois cité, qui institua les fêtes juvénales. Les chevaliers, les sénateurs et les femmes du premier rang étoient obligés de monter sur le théâtre, à l'exemple de l'empereur, et de chanter des chansons dissolues, en copiant les gestes des histrions (5). Pour le repas de Tigellinus, sur l'étang d'Agrippa, on avoit bâti des maisons au bord du lac, où

(1) Dion. lib. LXXVI, p. 1271.
(2) *De Benefic.* III, 16.
(3) Tac. *An.* 15.
(4) Dion. lib. LXXIX, p. 1363. *Hist. Aug.* p. 103.
(5) Tacit. *An.* 14.

les plus illustres Romaines étoient placées vis-à-vis des courtisannes toutes nues. A l'entrée de la nuit tout fut illuminé (1), afin que les débauches eussent un sens de plus et un voile de moins.

La mort faisoit une partie essentielle de ces divertissemens antiques. Elle étoit là pour contraste, et pour rehaussement des plaisirs de la vie. Afin d'égayer les repas, on faisoit venir des gladiateurs, avec des courtisannes et des joueurs de flûte. En sortant des bras d'un infâme, on alloit voir une bête féroce boire du sang humain; de la vue d'une prostitution, on passoit au spectacle des convulsions d'un homme expirant. Quel peuple que celui-là, qui avoit placé l'opprobre à la naissance et à la mort, et élevé sur un théâtre les deux grands mystères de la nature, pour déshonorer, d'un seul coup, tout l'ouvrage de Dieu!

Les esclaves qui travailloient à la terre, avoient constamment les fers aux pieds: pour toute nourriture, on leur donnoit un peu de pain, d'eau et de sel; la nuit on les renfermoit dans des souterrains qui ne recevoient d'air que par une lucarne pratiquée à la voûte de ces cachots. Il y avoit une loi qui défendoit de tuer les lions d'Afrique, réservés pour les spectacles de Rome. Un paysan qui eût disputé sa vie contre un de ces animaux, eût été sévèrement puni (2). Quand un malheureux péris-

(1) Id. *loc. cit.*
(2) *Cod. Theod.* tom. VI, p. 92.

soit dans l'arêne, déchiré par une panthère, ou percé par les bois d'un cerf, certains malades couroient se baigner dans son sang, et le recevoir sur leurs lèvres avides (1). Caligula souhaitoit que le peuple Romain n'eût qu'une seule tête, pour l'abattre d'un seul coup (2). Ce même empereur, en attendant les jeux du cirque, nourrissoit les lions de chair humaine, et Néron fut sur le point de faire manger des hommes tout vivans à un Egyptien, connu par sa voracité (3). Titus, pour célébrer la fête de son père Vespasien, donna trois mille juifs à dévorer aux bêtes (4). On conseilloit à Tibère de faire mourir un de ses anciens amis, qui languissoit en prison : « Je ne me » suis pas reconcilié avec lui, » répondit le tyran, par un mot qui respire tout le génie de Rome. C'étoit une chose assez ordinaire qu'on égorgeât cinq mille, six mille, dix mille, vingt mille personnes de tout rang, de tout sexe et de tout âge, sur un soupçon de l'empereur (5); et les parens des victimes ornoient leurs maisons de feuillages, baisoient les mains du *Dieu*, et assistoient à ses fêtes. La fille de Séjan, âgée de neuf ans, qui disoit qu'*elle ne le feroit plus*, et qui demandoit *qu'on lui*

(1) Tert. *Apologet.*
(2) Suet. *in Vit.*
(3) Suet. *in Caligul. et Nero.*
(4) Josephe, *de Bel. Judaï* lib. 7.
(5) Tacit. *An.* lib. XV; Dion. lib. LXXVII, p. 1290; Hérodien. lib. IV, p. 150.

donnât le fouet(1), lorsqu'on la conduisoit en prison, fut violée par le bourreau, avant d'être étranglée par lui; tant ces vertueux Romains avoient de respect pour les *loix !* On vit sous Claude, (et Tacite le rapporte comme un beau spectacle) (2), dix-neuf mille hommes s'égorger sur le lac Fucin, pour l'amusement de la populace Romaine: avant d'en venir aux mains, les combattans saluèrent l'empereur : *Ave, imperator, morituri te salutant.* « César, ceux qui » vont mourir te saluent ! » Mot aussi lâche qu'il est touchant.

C'est l'extinction absolue du sens moral, qui donnoit aux Romains cette facilité de mourir, qu'on a si follement admirée. Les suicides sont toujours communs chez les peuples corrompus. L'homme réduit à l'instinct de la brute, meurt indifféremment comme elle. Nous ne parlerons point des autres vices des Romains; de l'infanticide autorisé par une loi de Romulus, et confirmé par celle des XII tables; de l'avarice sordide de ce peuple fameux. Scaptius avoit prêté quelques fonds au sénat de Salamine. Le sénat n'ayant pu le rembourser au terme fixé, Scaptius le tint si longtemps assiégé par des cavaliers, que plusieurs sénateurs moururent de faim. Le stoïque Brutus, ayant quelqu'affaire commune avec ce concussionnaire, s'intéresse

(1) Tacit.
(2) *Ibid. An.* lib. XII.

pour lui auprès de Cicéron, qui ne peut s'empêcher d'en être indigné (1).

Si donc les Romains tombèrent dans la servitude, ils ne durent s'en prendre qu'à leurs mœurs. C'est la bassesse qui produit d'abord la tyrannie, et, par une juste réaction, la tyrannie prolonge ensuite la bassesse. Ne nous plaignons plus de l'état actuel de la société; le peuple moderne le plus corrompu est un peuple de sages, auprès des nations payennes.

Quand on supposeroit un instant, que l'ordre politique des anciens fût plus beau que le nôtre; leur ordre moral n'approcha jamais de celui que le christianisme a fait naître parmi nous. Et comme, enfin, la morale est en dernier lieu la base de toute institution sociale, jamais nous n'arriverons à la dépravation de l'antiquité, tandis que nous serons chrétiens.

Lorsque les liens politiques furent brisés à Rome et dans la Grèce, quel frein resta-t-il aux hommes? Le culte de tant de divinités infames pouvoit-il maintenir des mœurs que les loix ne soutenoient plus? Loin de remédier à la corruption, il en devint un des agens le plus puissant. Par un excès de misère, qui fait frémir, l'idée de l'existence des dieux, qui nourrit la vertu chez les hommes, entretenoit les vices parmi les

(1) L'intérêt de la somme étoit de quatre pour cent par mois. *Vid.* Cicer. *Epist. ad Attic.* lib. VI, epist. 2.

payens, et sembloit éterniser le crime, en lui donnant un principe d'éternelle durée.

Des traditions nous sont restées de la méchanceté des hommes, et des catastrophes terribles qui n'ont jamais manqué de suivre la corruption des mœurs. Ne seroit-il pas possible que Dieu eût combiné l'ordre physique et moral de l'univers, de manière qu'un bouleversement dans le dernier, entraînât des changemens nécessaires dans l'autre, et que les grands crimes amenassent naturellement les grandes révolutions? La pensée agit sur le corps d'une manière inexplicable; l'homme est peut-être la pensée du grand corps de l'univers. Cela simplifieroit beaucoup la nature, et agrandiroit prodigieusement la sphère de l'homme; ce seroit aussi une clef pour l'explication des miracles, qui rentreroient dans le cours ordinaire des choses. Que les déluges, les embrâsemens, le renversement des états, eussent leurs causes secrètes dans les vices et les vertus de l'homme; que le crime et le châtiment fussent les deux poids moteurs, placés dans les deux bassins de la balance morale et physique des mondes; la correspondance seroit belle, et ne feroit qu'un tout d'une création, qui semble double au premier coup-d'œil.

Il se peut donc faire que la corruption de l'empire Romain ait attiré du fond de leurs déserts les Barbares, qui, sans connoître la mission secrète qu'ils avoient de détruire, s'étoient appelés, par instinct, *le fléau de*

PARTIE IV. Culte. LIVRE VI. Services rendus à la société par le Clergé, etc.

Dieu. Que fût devenu le monde, si la grande arche du christianisme n'eût sauvé les restes du genre humain de ce nouveau déluge? Quelle chance restoit-il à la postérité? Où les lumières se fussent-elles conservées?

Les prêtres du polythéisme ne formoient point un corps d'hommes lettrés, hors en Perse et en Egypte; mais les mages et les prêtres Egyptiens, qui d'ailleurs ne communiquoient point leurs sciences au vulgaire, n'existoient déja plus en corps, lors de l'invasion des Barbares. Quant aux sectes philosophiques d'Athènes et d'Alexandrie, elles se renfermoient presqu'entièrement dans ces deux villes, et consistoient tout au plus en quelques centaines de rhéteurs, qui eussent été égorgés avec le reste des citoyens.

Point d'esprit de prosélytisme chez les anciens; aucune ardeur pour enseigner; point de retraite au désert pour y vivre avec Dieu et pour y sauver les sciences. Quel pontife de Jupiter eût marché au-devant d'Attila pour l'arrêter? Quel lévite eût persuadé à un Alaric de retirer ses troupes de Rome? Les Barbares qui entroient dans l'empire, étoient déja à demi-chrétiens; mais voyons-les marcher sous la bannière sanglante du dieu de la Scandinavie ou des Tartares, ne rencontrant sur leur route, ni une force d'opinion religieuse qui les oblige à respecter quelque chose, ni un fond de mœurs qui commence à se renouveler

chez les Romains par le christianisme; n'en doutons point, ils eussent tout détruit. Ce fut même le projet d'Alaric : « Je sens en » moi, disoit ce roi barbare, quelque chose » qui me porte à brûler Rome. » C'est un homme monté sur des ruines, et qui paroît gigantesque.

Des différens peuples qui envahirent l'empire, les Goths semblent avoir eu le genie le moins dévastateur. Théodoric, vainqueur d'Odoacre, fut un grand prince : mais il étoit chrétien; mais Boëce, son premier ministre, étoit un homme de lettres chrétien; cela trompe toutes les conjectures. Qu'eussent fait les Goths *idolâtres*? Ils auroient, sans doute, tout renversé comme les autres Barbares. D'ailleurs, ils se corrompirent très-vîte; et si au lieu de Jésus-Christ, ils avaient adoré Flore, Vénus et Bacchus, quel effroyable mélange ne fût-il point résulté de la religion sanglante d'Odin, et des fables dissolues de la Grèce?

Le polythéisme étoit si peu propre à conserver quelque chose, que tombant lui-même en ruines de toutes parts, Maximin voulut lui faire prendre les formes chrétiennes pour le soutenir. Il établit, dans chaque province, un lévite qui correspondoit à l'évêque, un grand-prêtre, qui représentoit le métropolitain (1). Julien fonda des couvens de payens, et fit prêcher les ministres de Baal dans leurs temples. Cet

(1) Euseb. lib. VIII, cap. 14, lib. IX, cap. 2-8.

Services rendus à la société par le Clergé, etc.

échafaudage, imité du christianisme, se brisa bientôt, parce qu'il n'étoit pas soutenu par le même esprit, et ne s'appuyoit pas sur les mœurs.

La seule classe des vaincus, respectée par les Barbares, fut celle des prêtres et des religieux. Les monastères devinrent autant de foyers où le feu sacré des arts se conserva avec la langue grecque et latine. Les premiers citoyens de Rome et d'Athènes, s'étant refugiés dans le sacerdoce chrétien, évitèrent ainsi la mort ou l'esclavage, auquel ils eussent été condamnés avec le reste du peuple.

On peut juger de l'abyme où nous serions plongés aujourd'hui, si les Barbares avoient surpris le monde sous le polythéisme, par l'état actuel des nations où le christianisme s'est éteint. Nous serions tous des esclaves Turcs, ou quelque chose de pis encore; car le mahométisme a du moins un fonds de morale qu'il tient de la religion chrétienne, dont il n'est, après tout, qu'une secte très-éloignée. Mais de même que le premier Ismaël fut ennemi de l'antique Jacob, le second l'est de la Nouvelle.

Il est donc très-probable que, sans le christianisme, le naufrage de la société et des lumières eût été total. On ne peut calculer combien de siècles eussent été nécessaires au genre humain pour sortir de l'ignorance et de la barbarie corrompue, dans lesquelles il se fût trouvé enseveli. Il ne falloit rien moins qu'un corps immense de

solitaires répandus dans les trois parties du globe, et travaillant de concert à la même fin, pour conserver ces étincelles qui ont rallumé, chez les modernes, le flambeau des sciences. Encore une fois, aucun ordre politique, philosophique ou religieux du paganisme, n'eût pu rendre ce service inappréciable au défaut de la religion chrétienne. Les écrits des anciens, en se trouvant dispersés dans les monastères, échappèrent en partie aux ravages des Goths. Enfin, le polythéisme n'étoit point, comme le christianisme, une espèce de religion *lettrée*, si nous osons nous exprimer ainsi; parce qu'il ne joignoit point, comme lui, la métaphysique et la morale aux dogmes religieux. La nécessité où les prêtres chrétiens se trouvèrent de publier eux-mêmes des livres, soit pour propager la foi, soit pour combattre l'hérésie, a puissamment servi à la conservation et à la renaissance des lumières.

Dans toutes les hypothèses imaginables, on trouve toujours que l'évangile a prévenu la destruction de la société; car, en supposant qu'il n'eût point paru sur la terre, et que d'un autre côté, les Barbares fussent demeurés dans leurs forêts, le monde romain, pourrissant dans ses mœurs, étoit menacé d'une dissolution épouvantable.

Les esclaves se fussent-ils soulevés? Mais ils étoient aussi pervers que leurs maîtres; ils partageoient les mêmes plaisirs et la même honte; ils avoient la même religion;

PARTIE IV. Culte.

LIVRE VI. Services rendus à la société par le Clergé, etc.

et cette religon passionnée détruisoit toute espérance de changement dans les principes moraux. Les lumières n'avançoient plus, elles reculoient; les arts tomboient en décadence. La philosophie ne servoit qu'à répandre une sorte d'impiété, qui, sans conduire à la destruction des idoles, produisoit les crimes et les malheurs de l'athéisme dans les grands, en laissant aux petits ceux de la superstition. Le genre humain avoit-il fait des progrès, parce que Neron ne croyoit plus aux dieux du Capitole, et qu'il souilloit par mépris les statues des dieux (1)?

Tacite prétend qu'il y avoit encore des mœurs au fond des provinces (2); mais ces provinces commençoient à devenir chrétiennes (3), et nous raisonnons dans la supposition que le christianisme n'eût pas été connu, et que les Barbares ne fussent pas sortis de leurs déserts. Quant aux armées romaines, qui vraisemblablement auroient démembré l'empire, les soldats en étoient aussi corrompus que le reste des citoyens,

(1) Tacit. *An.* lib. XIV; Suet. *in Nero. Religionum usquequoque contemptor praeter unius deae Syriae. Hanc mox ita sprevit, ut urina contaminaret.*

(2) Tacit. *An.* lib. XVI.

(3) Dionys. et Ignat. *Epist. ap. Eus.* IV, 23; Chrys. Op. tom. VII, p. 658 et 810. Edit. Savil. Plin. Epist. X; Lucien. *in Alexandro*, c. 25. Pline, dans sa fameuse lettre ici citée, se plaint que les temples sont déserts, qu'on ne trouve plus d'acheteurs pour les victimes sacrées, etc. etc.

et l'eussent été bien davantage, s'ils n'avoient été recrutés par les Goths et les Germains. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est qu'après de longues guerres civiles, et un soulèvement général qui eût duré plusieurs siècles, la race humaine se fût trouvée réduite à quelques hommes errans sur des ruines. Mais que d'années n'eût-il point fallu à ce nouvel arbre des peuples, pour étendre ses rameaux sur tant de débris! Combien de temps les sciences oubliées ou perdues n'eussent-elles point mis à renaître, et dans quel état d'enfance la société ne seroit-elle point encore aujourd'hui?

De même que le christianisme a sauvé la société d'une destruction totale, en convertissant les Barbares, et recueillant les débris de la civilisation et des arts; de même il eût sauvé le monde romain de sa propre corruption, si ce monde n'eût point succombé sous des armes étrangères. Une religion seule peut renouveler un peuple dans ses sources; déja celle du Christ rétablissoit toutes les bases morales. Les anciens admettoient l'infanticide et la dissolution du lien du mariage, qui n'est, en effet, que le premier lien social; leur probité et leur justice étoient relatives à la patrie, elles ne passoient pas les limites de leurs pays; les peuples en corps avoient d'autres principes que le citoyen en particulier; la pudeur et l'humanité n'étoient pas mises au rang des vertus; la classe la plus nombreuse

des hommes étoit esclave ; les sociétés flottoient éternellement entre l'anarchie populaire et le despotisme : voilà les maux auxquels le christianisme apportoit un remède certain, comme il l'a prouvé, en délivrant de ces maux les sociétés modernes. L'excès même de ses premières austérités étoit nécessaire : il falloit qu'il y eût des martyrs de la chasteté, quand il y avoit des prostitutions publiques ; des pénitens couverts de cendre et de cilice, quand la loi autorisoit les plus grands crimes contre les mœurs ; des héros de la charité, quand il y avoit des monstres de Barbarie ; enfin, pour arracher tout un peuple corrompu aux vils combats du cirque et de l'arêne, il falloit que la religion eût, pour ainsi dire, ses athlètes et ses spectacles dans les déserts de la Thébaïde.

Jésus-Christ peut donc, en toute vérité, être appelé, dans le sens matériel, le *Sauveur du monde,* comme il l'est dans le sens spirituel. Son apparition sur la terre est humainement parlant, le plus grand événement qui soit jamais arrivé chez les hommes, puisque c'est à partir de l'évangile, que le monde entier a changé de face. Le moment de la venue du Fils de l'homme est bien remarquable. Un peu plutôt, sa morale n'étoit pas absolument nécessaire, les peuples se soutenoient encore par leurs anciennes loix ; un peu plus tard, la société faisoit naufrage. Nous nous piquons de philosophie dans ce siècle, mais certes, la légèreté

avec laquelle nous traitons les institutions chrétiennes, n'est rien moins que philosophique. L'évangile, sous tous les rapports, a changé les hommes; il leur a fait faire un pas immense vers la perfection. Considérez-le comme une grande pensée religieuse, qui a renouvelé la race humaine; alors, toutes les petites objections, toutes les chicanes de l'impiété disparoissent. Il est certain que les nations payennes étoient dans une espèce d'enfance morale, par rapport à ce que nous sommes aujourd'hui. De beaux traits de justice, échappés à quelques peuples anciens, ne détruisent pas cette vérité, et n'altèrent pas le fonds des choses. Un homme, une nation même, peut avoir un élan de vertu; mais cet élan ne se répétera point, ou sera rarement renouvelé, si le plan moral, sur lequel reposent toutes les vertus, a quelque vide. Pour juger du génie d'un peuple, le vrai philosophe ne s'attache pas à découvrir çà et là quelques grands hommes; il regarde si le cours des idées générales a pris une autre direction, et si la nature humaine est parvenue en masse, à des notions plus saines de justice et d'humanité.

Or, le christianisme nous a indubitablement apporté ces nouvelles lumières: c'est la religion qui convient à un peuple mûri par le temps; c'est, si nous osons parler ainsi, le culte naturel à l'âge présent du monde, comme le règne des figures convenoit au berceau d'Israël. Au ciel, il n'a placé qu'un Dieu; sur la terre, il a aboli

Partie IV. Culte. Livre VI. Services rendus à la société par le Clergé, etc.

l'esclavage. D'une autre part, si vous regardez ses mystères (ainsi que nous l'avons fait), comme l'archétype des loix de la nature, il n'y aura en cela rien d'affligeant pour un grand esprit. Les vérités du christianisme, loin de demander la soumission de la raison, en réclament, au contraire, l'exercice le plus sublime.

Cette remarque est si juste; la religion chrétienne qu'on a voulu faire passer pour la religion des barbares, est si bien le culte des philosophes, qu'on peut dire que Platon l'avoit presque devinée. Non-seulement la morale, mais encore la doctrine du disciple de Socrate, a des rapports frappans avec celle de l'évangile. Dacier la résume ainsi :

» Platon prouve que le Verbe a arrangé » et rendu visible cet univers; que la con- » noissance de ce Verbe fait mener ici-bas » une vie heureuse, et procure la félicité » après la mort.

» Que l'ame est immortelle; que les morts » ressusciteront; qu'il y aura un dernier » jugement des bons et des méchans, où » l'on ne paroîtra qu'avec ses vertus ou ses » vices, qui seront la cause du bonheur ou » du malheur éternel.

» Enfin, ajoute le savant traducteur, » Platon avoit une idée si grande et si » vraie de la souveraine justice, et il con- » noissoit si parfaitement la corruption des » hommes, qu'il a fait voir que si un homme » souverainement juste venoit sur la terre, » il trouveroit tant d'opposition dans le

» monde, qu'il seroit mis en prison, baffoué, fouetté, et enfin CRUCIFIÉ par ceux » qui étant pleins d'injustice, passeroient » cependant pour justes (1). »

Les détracteurs du christianisme sont dans une position dont il leur est difficile de ne pas reconnoître la fausseté. S'ils prétendent que la religion du Christ est un culte formé par des Goths et des Vandales, on leur prouve aisément que les écoles de la Grèce ont eu des notions assez distinctes des dogmes chrétiens. S'ils soutiennent au contraire que la doctrine évangélique n'est que la doctrine *philosophique* des anciens, pourquoi donc ces *philosophes* la rejettent-ils ? Ceux même qui ne voient dans le christianisme que d'antiques allégories du ciel, des planètes, des signes, etc. ne détruisent pas la grandeur de cette religion. Il en résulteroit toujours qu'elle seroit profonde et magnifique dans ses mystères, antique et sacrée dans ses traditions qui, par cette nouvelle route, iroient encore se perdre au berceau du monde. Chose étrange sans doute, que toutes les interprétations de l'incrédulité ne puissent parvenir à donner quelque chose de petit ou de médiocre au christianisme !

Quant à la morale évangélique, tout le monde convient de sa beauté : plus elle sera connue et pratiquée, plus les hommes seront éclairés sur leur bonheur et leurs

(1) Dacier, *Discours sur Platon*, pag. 22.

véritables intérêts. La science politique est extrêmement bornée : le dernier degré de perfection où elle puisse atteindre, est le système représentatif, né, comme nous l'avons montré, du christianisme. Mais une *religion* qui est à-la-fois un *code moral*, est une institution qui présente, sans cesse, de nouvelles ressources, qui peut suppléer à tout, et qui, entre les mains des saints et des sages, est un instrument universel de félicité. Il viendra peut-être un temps où toutes les formes de gouvernement, hors le despotisme, paroîtront indifférentes, et l'on s'en tiendra aux simples loix morales et religieuses, qui sont le fond permanent et le véritable gouvernement des hommes.

Ceux qui raisonnent sur l'antiquité, et qui voudroient nous ramener à ses institutions, oublient toujours que l'ordre social n'est plus, ni ne peut être le même. Au défaut d'une grande puissance morale, une grande force coërcitive est du moins nécessaire parmi les hommes. Or, cette force qui devient nulle contre la foule, ne peut jamais être déployée que pour un certain nombre d'individus. Dans les républiques ou dans les empires de l'antiquité, l'état, proprement dit, étoit circonscrit à ce petit nombre de citoyens ou de sujets, que la loi peut atteindre immédiatement. Le reste du genre humain étoit esclave; l'homme qui laboure la terre appartenoit à un autre homme; il y avoit des *peuples*, il n'y avoit point de *nations*.

Le polythéisme, (religion imparfaite de toutes les manières) pouvoit donc convenir à cet état imparfait de la société, parce que chaque maître étoit une espèce de magistrat absolu, dont le despotisme terrible contenoit l'esclave dans le devoir, et suppléoit, par des fers, à ce qui manquoit à la force morale religieuse : le paganisme n'ayant pas assez d'excellence pour rendre le pauvre vertueux, étoit obligé de le laisser traiter comme un malfaiteur.

Mais dans l'ordre présent des choses, qui réprimera une masse énorme de paysans libres et éloignés de l'œil du magistrat; qui pourra dans les faubourgs obscurs d'une grande capitale, prévenir les crimes d'une populace indigente et sans maître, si ce n'est une religion qui prêche la morale et la paix, et qui parle de devoirs et de vertus à toutes les conditions de la vie ? Détruisez le culte évangélique, et il vous faudra dans chaque village une police, des prisons et des bourreaux. Si jamais, par un retour inouï, les autels des dieux passionnés du paganisme, se relevoient chez les peuples modernes; si dans un ordre de société où la servitude est abolie, on alloit adorer *Mercure le voleur* et *Vénus la prostituée*, c'en seroit fait du genre humain.

Nous ne voulons qu'une seule preuve de ce que nous avançons ici; qu'on jette les yeux sur le règne de la terreur. Il ressemble assez au règne des Césars à Rome, et aux révolutions républicaines de cette fameuse

cité : on fêtoit alors parmi nous les divinités du paganisme, le sang étoit devenu un spectacle, les prostitutions antiques recommençoient.

Et c'est ici la grande erreur de ceux qui louent le polythéisme d'avoir séparé les forces morales des forces religieuses, et qui blâment en même temps le christianisme d'avoir suivi un système opposé. Ils ne s'apperçoivent pas que le paganisme, qui s'adressoit à un immense troupeau d'esclaves, devoit craindre d'éclairer la race humaine, et chercher à l'abrutir, en la retenant dans un culte qui ne parloit qu'aux sens, sans donner aucune élévation à l'ame. Le christianisme, au contraire, qui vouloit détruire la servitude, dut éclairer l'homme sur la dignité de sa nature, et lui prêcher les dogmes de la raison et de la vertu. On peut dire que le culte évangélique est le culte d'un peuple libre, par cela seul qu'il unit la morale à la religion.

Il est temps enfin de s'effrayer sur l'état où nous avons vécu depuis quelques années, et de ne plus apporter par nos sophismes, d'entraves aux intentions paternelles du gouvernement. Qu'on songe à la race qui s'élève dans nos villes et dans nos campagnes ; à tous ces enfans qui, nés pendant la révolution, n'ont jamais entendu parler de Dieu, ni de l'immortalité de leurs ames ; ni des peines ou des récompenses qui les attendent dans une autre vie ; à tous ces enfans accoutumés à dédaigner l'autorité

paternelle, qui s'affoiblit par-tout où la religion s'éteint; qu'on songe à ce que peut devenir un jour une pareille génération, si l'on ne se hâte d'appliquer le remède sur la plaie. Déja se manifestent les symptômes les plus alarmans, et l'âge de l'innocence a été souillé de plusieurs crimes (1). Que la philosophie, qui ne peut après tout pénétrer chez le pauvre, se contente d'habiter les sallons du riche, et qu'elle laisse au moins les chaumières à la religion; ou plutôt que mieux dirigée et plus digne de son nom, elle fasse tomber elle-même les barrières qu'elle avoit voulu élever entre l'homme et son créateur.

Appuyons nos dernières conclusions sur des autorités qui ne seront pas suspectes à la philosophie.

« Un peu de philosophie, dit Bacon, » éloigne de la religion, et beaucoup de » philosophie y ramène; personne ne nie » qu'il y ait un Dieu, si ce n'est celui à qui » il importe qu'il n'y en ait point. »

Selon M. de Montesquieu, « dire que la » religion n'est pas un motif réprimant, » parce qu'elle ne réprime pas toujours, » c'est dire que les loix civiles ne sont pas » un motif réprimant non plus... La ques- » tion n'est pas de savoir s'il vaudroit mieux

(1) Les papiers publics retentissent de crimes commis par de petits malheureux de onze ou douze ans. Il faut que le danger soit bien grave, puisque les paysans eux-mêmes se plaignent des vices de leurs enfans.

PARTIE IV. Culte. LIVRE VI. Services rendus à la société par le Clergé, etc.

» qu'un certain homme, ou qu'un certain » peuple n'eût point de religion, que d'abu- » ser de celle qu'il a, mais de savoir qu'elle » est le moindre mal, que l'on abuse quel- » quefois de la religion, ou qu'il n'y en ait » point du tout parmi les hommes (1). »

» L'histoire de Sabbacon, dit l'homme » célèbre que nous continuons de citer, est » admirable. Le dieu de Thèbes lui apparut » en songe, et lui ordonna de faire mourir » tous les prêtres de l'Egypte ; il jugea que » les dieux n'avoient plus pour agréable » qu'il regnât, puisqu'ils lui ordonnoient » des choses si contraires à leur volonté » ordinaire, et il se retira en Ethiopie (2). »

Ecoutons M. de Voltaire plaider à son tour la grande cause de la religion.

« La religion, dites-vous, a produit des » milliasses de forfaits ; dites la *superstition* » qui règne sur notre triste globe ; elle est » la plus cruelle ennemie de l'adoration » pure qu'on doit à l'Etre-suprême. Détes- » tons ce monstre qui a toujours déchiré le » sein de sa mère ; ceux qui le combattent » sont les bienfaiteurs du genre humain ; » c'est un serpent qui entoure la RELIGION » de ses replis ; il faut lui écraser la tête, » sans blesser CELLE qu'il infecte et qu'il » dévore.

» Vous craignez qu'*en adorant* DIEU *on* » *ne revienne bientôt superstitieux et*

(1) Montesq. *Esprit des Loix*, lib. XXIV, c. 2.
(2) *Id. ib.* lib. XXIV, chap. 4.

» *fanatique*. Mais n'est-il pas à craindre » qu'en le niant, on ne s'abandonne aux » passions les plus atroces, et aux crimes » les plus affreux?

» Vous affirmez qu'il n'y a qu'un pas de » l'adoration à la superstition. Il y a l'infini » pour les esprits bien faits; et ils sont au- » jourd'hui en grand nombre : ils sont à la » tête des nations, ils influent sur les mœurs » publiques.

» Je répondrai encore un mot à vos paro- » les. *Si l'on présume des rapports entre* » *l'homme et cet Etre incroyable, il faudra* » *lui élever des autels, lui faire des pré-* » *sens*, etc.; *si l'on ne conçoit rien à cet* » *Etre, il faudra s'en rapporter à des* » *prêtres qui*....etc. etc. etc. Le grand » mal de s'assembler aux temps des mois- » sons pour remercier Dieu du pain qu'il » nous a donné!...Où est le mal de charger » un citoyen qu'on appellera *vieillard* ou » *prêtre*, de rendre des actions de grace à » la Divinité au nom des autres citoyens? » L'état du sacerdoce est un frein qui force » à la bienséance.

» Un sot prêtre excite le mépris; un » mauvais prêtre inspire l'horreur : un bon » prêtre, doux, pieux, sans superstition, » charitable, tolérant, est un homme qu'on » doit chérir et respecter. Vous craignez » l'abus, et moi aussi. Unissons-nous pour » le prévenir; mais ne condamnons pas » l'usage quand il est utile à la société (1). »

(1) *Question encyclop.*

PARTIE IV. Culte.

LIVRE VI.

Services rendus à la société par le Clergé, etc.

Enfin, s'écrie J. J. Rousseau : « Fuyez » ceux qui, sous prétexte d'expliquer la » nature, sèment dans les cœurs des hommes » de désolantes doctrines, et dont le scep- » ticisme apparent est cent fois plus affir- » matif et plus dogmatique que le ton dé- » cidé de leurs adversaires. Sous le hautain » prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, » de bonne-foi, ils nous soumettent impé- » rieusement à leurs décisions tranchantes, » et prétendent nous donner, pour les vrais » principes des choses, les inintelligibles » systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagi- » nation. Du reste, renversant, détruisant, » foulant aux pieds tout ce que les hommes » respectent, ils ôtent aux affligés la der- » nière consolation de leur misère, aux » puissans et aux riches le seul frein de » leurs passions ; ils arrachent au fond des » cœurs le remords du crime, l'espoir de » la vertu, et se vantent encore d'être les » bienfaiteurs du genre humain. Jamais, » disent-ils, la vérité n'est nuisible aux » hommes : je le crois comme eux ; et c'est, » à mon avis, une grande preuve que ce » qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

» Un des sophismes des plus familiers au » parti philosophiste, est d'opposer un » peuple supposé de bons philosophes à un » peuple de mauvais chrétiens ; comme si » un peuple de vrais philosophes étoit plus » facile à faire qu'un peuple de vrais chré- » tiens. Je ne sais si, parmi les individus, » l'un est plus facile à trouver que l'autre ;

» mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuple, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans religion, comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie ; et cela me paroît changer beaucoup l'état de la question.

» D'ailleurs, il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres ; mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement ; et c'est ce qui n'a point paru jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie, à son aise et sur le trône, commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, et *si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.*

« PAR LES PRINCIPES, LA PHILOSOPHIE NE PEUT FAIRE AUCUN BIEN, QUE LA RELIGION NE LE FASSE ENCORE MIEUX ; ET LA RELIGION EN FAIT BEAUCOUP QUE LA PHILOSOPHIE NE SAUROIT FAIRE.

» Nos gouvernemens modernes doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité, et leurs révolutions moins fréquentes ; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires ; cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion, mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. *Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres* ; car, par-tout où elles ont brillé, l'huma-

» nité n'en a pas été plus respectée ; les » cruautés des Athéniens, des Egyptiens, » des empereurs de Rome, des Chinois, en » font foi. Que d'œuvres de miséricorde » sont l'ouvrage de l'évangile !

» Les mahométans disent, selon Chardin, » qu'après l'examen qui suivra la résurrec- » tion universelle, tous les corps iront » passer un pont appelé *Poul-Serrho*, qui » est jeté sur le feu éternel, pont qu'on » peut appeler, disent-ils, le troisième et » dernier examen et le vrai jugement final, » parce que c'est-là où se fera la séparation » des bons d'avec les méchans....etc.

» Philosophe, tes loix morales sont fort » belles : mais montre-m'en, de grace, la » sanction. Cesse un moment de battre » la campagne, et dis-moi nettement ce » que tu mets à la place du *Poul-Serrho* ? »

Pour nous, nous sommes convaincus que le christianisme sortira triomphant de l'épreuve terrible qui vient de le purifier ; ce qui nous le persuade, c'est qu'il soutient parfaitement l'examen de la raison, et que plus on le sonde, plus on y trouve de grandeur. Ses mystères expliquent l'homme et la nature ; ses œuvres appuient ses préceptes ; sa charité, sous mille formes, a remplacé la cruauté des anciens. Il n'a rien perdu des pompes antiques, et son culte satisfait davantage le cœur et la pensée. Nous lui devons tout, lettres, sciences, agriculture, beaux-arts : il joint la morale à la religion, et l'homme à Dieu ; J. C.,

sauveur de l'homme moral, l'est encore de l'homme physique. Il est arrivé comme un grand événement heureux pour contrebalancer le déluge des Barbares, et la corruption totale des mœurs. Quand on nieroit même au christianisme toutes ses preuves surnaturelles, il resteroit encore dans la sublimité de sa morale, dans l'immensité de ses bienfaits, dans la beauté de ses pompes, de quoi prouver suffisamment qu'il est le culte le plus divin et le plus pur, que jamais les hommes aient pratiqué.

« A ceux qui ont de la répugnance pour » la religion, dit Pascal, il faut commencer » par leur montrer qu'elle n'est point con» traire à la raison ; ensuite qu'elle est » vénérable et en donner respect ; après, » la rendre aimable, et faire souhaiter » qu'elle fût vraie ; et puis montrer, par » des preuves incontestables, qu'elle est » vraie ; faire voir son antiquité et sa sain» teté par sa grandeur et son élévation. »

Telle est la route que ce grand homme avoit tracée, et que nous avons essayé de suivre. Si les apologistes qui nous ont devancés ont pris un autre chemin que nous, nous arrivons cependant, quoique par des voies toutes humaines, à la même conclusion ; elle sera le résultat de cet ouvrage.

Le christianisme est parfait, les hommes sont imparfaits.

Or, une conséquence parfaite ne peut sortir d'un principe imparfait.

Le christianisme n'est donc pas venu des hommes.

S'il n'est pas venu des hommes, il ne peut être venu que de Dieu.

S'il est venu de Dieu, les hommes n'ont pu le connoître que par révélation.

Donc le christianisme est une religion révélée.

CRÉATEUR du monde et de la lumière, pardonne à nos premières erreurs ! Si nous fûmes assez infortunés pour te méconnoître dans le siècle qui finit, tu n'auras pas roulé en vain le nouveau siècle sur notre tête. Il a retenti pour nous comme l'éclat de ta foudre. Nous nous sommes réveillés de notre assoupissement, et ouvrant les yeux, nous avons vu cent années, avec leurs crimes et leurs générations, s'enfoncer dans l'abyme : elles emportoient dans leurs bras tous nos amis ! A ce spectacle, nous nous sommes émus; la rapidité de la vie nous a troublés; nous avons senti combien il est inutile de vouloir se défendre de toi. Seigneur, nous te louerons désormais avec le prophète ! *Memor fui Dei et delectatus sum !* Daigne recevoir ce premier hymne que nous t'adressons, sur l'aile de ce siècle, qui rentre dans ton éternité.

FIN.

NOTES

ET

ECLAIRCISSEMENS.

Note A.

Voici le catalogue de Pline :

Peintres des trois grandes Ecoles, Ionique, Sicyonienne *et* Attique.

Polygnote de Thasos peignit un guerrier avec son bouclier. Il peignit de plus le temple de Delphes, et le portique d'Athènes, en concurrence avec Mylou.

Apollodore d'Athènes. Un prêtre en adoration. Ajax tout enflammé des feux de la foudre.

Xeuxis. Une Alcmène. Un dieu Pau. Une Pénélope. Un Jupiter assis sur son trône, et entouré des dieux qui sont debout. Hercule enfant, étouffant deux serpens, en présence d'Amphitrion et d'Alcmène, qui pâlit d'effroi. Junon Sacinienne. Le Tableau des raisins. Une Hélène et un Marsias.

Parrhasius. Le rideau. Le peuple d'Athènes personnifié. Le Thésée. Méléagre. Hercule et Persée. Le Grand-Prêtre de Cybèle. Une nourrice Crétoise avec son enfant. Un Philoctète. Un dieu Bacchus. Deux enfans accompagnés de la Vertu. Un Pontife assisté d'un jeune garçon, qui tient une boëte d'encens, et qui a une couronne de fleurs sur la tête. Un coureur armé, courant dans la lice. Un autre coureur armé, déposant ses armes à la fin de la course. Un Enée. Un Achille. Un Agamemnon. Un Ulysse. Un Ajax, disputant à Ulysse l'armure d'Achille.

Timanthe. Sacrifice d'Iphigénie. Polyphème endormi, dont de petits satyres mesurent le pouce avec un thyrse.

Pamphyle. Un combat devant la ville de Phlius. Une victoire des Athéniens. Ulysse dans son vaisseau.

Echion. Un Bacchus. La Tragédie et la Comédie personnifiées. Une Sémiramis. Une vieille qui porte deux lampes devant une nouvelle mariée.

Apelles. Campaspe nue, sous les traits de Vénus Anadiomède. Le roi Antigone. Alexandre tenant un foudre. La pompe de Mégabyse, pontife de Diane. Clitus partant pour la guerre, et prenant son casque des mains de son écuyer. Un Habron, ou homme efféminé. Un Ménandre, roi de Carie. Un Ancée. Un Gorgosthein le tragédien. Les Dioscures. Alexandre et la Victoire. Bellone enchaînée au char d'Alexandre. Un héros nu. Un cheval. Un Néoptolème combattant à cheval contre les Perses. Archeloüs avec sa femme et sa fille. Antigonus armé. Diane dansant avec de jeunes filles. Les trois tableaux connus sous le nom de l'Eclair, du Tonnerre et de la Foudre.

Aristide de Thèbes. Une ville prise d'assaut, et pour sujet, une mère blessée et mourante. Bataille contre les Perses. Des Quadriges en course. Un suppliant. Des chasseurs avec leur gibier. Le portrait du peintre Leontion. Biblis. Bacchus et Ariane. Un tragédien, accompagné d'un jeune garçon. Un vieillard qui montre à un enfant à jouer de la lyre. Un malade.

Protogène. Le Lialyssus. Un satyre mourant d'amour. Un Cydippe. Un Tlépolème. Un Philisque méditant. Un athlète. Le roi Antigonus. La mere d'Aristote. Un Alexandre. Un Pan.

Asclépiodore. Les douze grands Dieux.

Nicomaque. L'enlèvement de Proserpine. Une Victoire s'élévant dans les airs sur un char. Un Ulysse. Un Apollon. Une Diane. Une Cybèle assise sur un lion. Des bacchantes et des satyres. La Scylla.

Philoxène d'Erétrie. La bataille d'Alexandre contre Darius. Trois Sylènes.

Genre grotesque et peinture à fresque.

Ici Pline parle de Pyreicus, qui peignit, dans une grande perfection, des boutiques de barbiers, de cordonniers, des ânes, etc. C'est l'Ecole Flamande. Il dit ensuite qu'Auguste fit représenter, sur les murs des palais et des temples, des paysages et des marines. Parmi les peintures à fresque de ce genre, la plus célèbre étoit connue sous le nom de *Marachers*. C'étoient des paysans à l'entrée d'un village, faisant prix avec des femmes pour les porter sur leurs épaules à travers une marre, etc. Ce sont les seuls paysages dont il soit fait mention dans l'antiquité, et encore n'étoit-ce que des peintures à fresque. Nous reviendrons dans une autre note sur ce sujet.

Peinture encaustique.

Pausanias de Sicyone. L'Héméresios, ou l'enfant. Glicère, assise et couronnée de fleurs. Une hécatombe.

Euphranor. Un combat équestre. Les douze Dieux. Thésée. Un Ulysse contrefaisant l'insensé. Un guerrier remettant son épée dans le fourreau.

Cydias. Les Argonautes.

Antidotas. Le champion armé du bouclier. Le lutteur et le joueur de flûte.

Nicias Athénien. Une forêt Némée personnifiée. Un Bacchus. L'hyacinthe. Une Diane. Le tombeau de Mégabyse. La nécromancie d'Homère. Calypso. Io et Andromède. Alexandre. Calypso assise.

Athénion. Un Phylarque. Un Syngénicon. Un Achille déguisé en fille. Un palefrenier avec un cheval.

Limonaque de Bizance. Ajax. Médée. Oreste. Iphigénie en Tauride. Un Leçythion, ou maître à voltiger. Une famille noble. Une Gorgonne.

Aristolaüs. Un Epaminondas. Un Périclès. Une

Médée. La Vertu. Thésée. Le peuple Athénien personnifié. Une hétacombe.

Socratès. Les filles d'Esculape, Hygie, Eglé, Panacée, Laso. Œnos, ou le Cordier fainéant.

Antiphile. L'enfant soufflant le feu. Les fileuses au fuseau. La chasse du roi Ptolémée, et le Satyre aux aguets.

Aristophon. Ancée blessé par le sanglier de Calydon. Un tableau allégorique de Priam et d'Ulysse.

Artemon. Danaé et les Corsaires. La reine Stratonice. Hercule et Déjanire. Hercule au Mont-Œta. Laomédon.

Pline continue à nommer environ une quarantaine de peintres inférieurs, dont il ne cite que quelques tableaux.

Pline, *liv*. 35.

Nous n'avons à opposer à ce catalogue que celui que tous les lecteurs peuvent se procurer au *Museum*. Nous observerons seulement que la plupart de ces tableaux antiques sont des portraits ou des tableaux d'histoire; et que pour être impartial, il ne faut mettre en parallèle, avec des sujets chrétiens, que des sujets mythologiques.

NOTE B.

Le catalogue que Pline nous a laissé des tableaux de l'antiquité, n'offre pas un seul tableau de paysage. Si l'on en excepte les peintures à fresque, il se peut faire que quelques-uns des tableaux des grands maîtres eussent un arbre, un rocher, un coin de vallon ou de forêt, un courant d'eau dans le second ou troisième plan; mais cela ne constitue pas le paysage proprement dit, et tel que nous l'ont donné les Lorrain et les Berghem.

Dans les antiquités d'Herculanum, on n'a rien trouvé qui pût porter à croire que l'ancienne école de peinture eût des paysagistes. On voit seulement dans le *Théléphe* une femme assise, couronnée de guirlandes, appuyée sur un panier rempli d'épis,

de fruits et de fleurs. Hercule est vu par le dos, debout devant elle, et une biche allaite un enfant à ses pieds. Un Faune joue de la flûte dans l'éloignement, et une femme ailée fait le fond de la figure d'Hercule. Cette composition est gracieuse; mais ce n'est pas là encore le véritable paysage, le paysage *nu*, et représentant seulement un accident de la nature.

Quoique Vitruve prétende qu'Anaxagore et Démocrite avoient parlé de la perspective en traitant de la scène grecque, on peut encore douter que les anciens connussent cette partie de l'art, sans laquelle toutefois il ne peut y avoir de paysage. Le dessin des sujets d'Herculanum est sec, et tient beaucoup de la sculpture et des bas-reliefs. Les ombres d'un rouge mêlé de noir sont également épaisses depuis le haut jusqu'au bas de la figure, et conséquemment ne font point fuir les objets. Les fruits même, les fleurs et les vases manquent de perspective, et le contour supérieur de ces derniers ne répond pas au même horizon que leur base. Enfin; tous ces sujets, tirés de la fable, que l'on trouve dans les ruines d'Herculanum, prouvent que la mythologie déroboit aux peintres le vrai paysage, comme elle cachoit aux poëtes la vraie nature.

Les voûtes des thermes de Titus, dont Raphaël étudia les peintures, ne représentoient que des personnages.

Quelques empereurs iconoclastes avoient permis de dessiner des *fleurs et des oiseaux* sur les murs des églises de Constantinople. Les Egyptiens qui avoient la mythologie grecque et latine, avec beaucoup d'autres divinités, n'ont point su rendre la nature. Quelques-unes de leurs peintures que l'on voit encore sur les murailles de leurs temples, ne s'élèvent guères pour la composition, au-delà du *faire* des Chinois.

Le père Sicard, parlant d'un petit temple situé au milieu des grottes de la Thébaïde, dit : « La voûte, les murailles, le dedans, le dehors, tout est peint, mais avec des couleurs si brillantes et si

douces, qu'il faut les avoir vues pour le croire.....

Au côté droit, on voit un homme debout, avec une canne de chaque main, appuyé sur un crocodile et une fille auprès de lui, ayant une canne à la main. »

« On voit à gauche de la porte, un homme pareillement debout et appuyé sur un crocodile, tenant une épée de la main droite, et de la gauche une torche allumée. Au dedans du temple, des fleurs de toutes couleurs, des instrumens de différens arts, et d'autres figures grotesques et emblématiques y sont dépeintes. On y voit aussi d'un autre côté une chasse, où tous les oiseaux qui aiment le Nil, sont pris d'un seul coup de rets; et de l'autre, on y voit une pêche, où les poissons de cette rivière sont enveloppés dans un seul filet, etc. » (*Lett. édif.*, tom. V, p. 144.

Pour trouver des *paysages* chez les anciens, il faudroit avoir recours aux mosaïques; encore ces paysages sont-ils tous historiés. La fameuse mosaïque du palais des princes Barberins à Palestrine, représente dans sa partie supérieure, un pays de montagnes, avec des chasseurs et des animaux : dans la partie inférieure, le Nil qui serpente autour de plusieurs petites îles. Des Egyptiens poursuivent des crocodiles; des Egyptiennes sont couchées sous des berceaux; une femme offre une palme à un guerrier, etc.

Il y a bien loin de tout cela aux paysages de Claude Lorrain.

Note C.

L'Abbé Barthelemy trouva le prélat Baïardi occupé à répondre à des moines de Calabre, qui l'avoient consulté sur le système de Copernic. « Le prélat répondoit longuement et savamment à leurs questions, exposoit les loix de la gravitation, s'élevoit contre l'imposture de nos sens, et finissoit par conseiller aux moines de ne pas troubler les cendres de Copernic. » (*Voy. en Ital.*)

NOTE D.

On se refuse presque à croire que quelques-unes de ces notes soient de M. de Voltaire, tant elles sont au-dessous de lui. Mais on ne peut s'empêcher d'être révolté à chaque instant de la mauvaise foi des éditeurs et des louanges qu'ils se donnent entre eux. Qui croiroit, à moins de l'avoir vu imprimé, que dans une *notule*, faite sur une *note*, on appelle le commentateur, *le Secrétaire de Marc-Aurèle*, et Pascal, *le Secrétaire de Port-Royal ?* Dans cent autres endroits, on force les idées de Pascal, pour le faire passer pour athée. Par exemple, lorsqu'il dit que *la raison de l'homme seule ne peut arriver à une démonstration parfaite de l'existence de Dieu*, on triomphe, on s'écrie qu'il est beau de voir M. de Voltaire prendre le parti de Dieu contre Pascal. En vérité, c'est bien se jouer du sens commun et compter sur la bonhommie du lecteur.

N'est-il pas évident que Pascal raisonne en *chrétien* qui veut presser l'argument de la *nécessité d'une révélation ?* Il y a d'ailleurs quelque chose de pis que tout cela dans cette édition commentée. Il ne nous est pas démontré que les *Pensées nouvelles* qu'on y a ajoutées, ne soient pas au moins dénaturées, pour ne rien dire de plus. Ce qui autorise à le croire, c'est qu'on s'est permis de retrancher plusieurs des anciennes, et qu'on a souvent divisé les autres (sous pretexte que le premier ordre étoit arbitraire), de manière à ce qu'elles ne donnent plus le même sens. On conçoit combien il est aisé d'altérer un passage en rompant la chaîne des idées et en séparant deux membres de phrase, pour en faire deux sens complets. Il y a une adresse, une ruse, une intention cachée dans cette édition, qui l'auroient rendue dangereuse, si les notes n'avoient heureusement détruit tout le fruit qu'on s'en étoit promis.

NOTE E.

Outre les projets de réforme et d'amélioration qui

sont venus à la connoissance du public, on prétend que l'on a trouvé depuis la révolution dans les anciens papiers du ministère, une foule de projets proposés dans le conseil de Louis XIV, entre autres celui de reculer les frontières de la France jusqu'au Rhin, et de s'emparer de l'Egypte. Quant aux monumens et aux travaux pour l'embellissement de Paris, ils paroissent avoir tous été discutés. On vouloit achever le Louvre, faire venir des eaux, découvrir les quais de la Cité, etc. etc.

Des raisons d'économie ou quelque autre motif arrêtèrent apparemment les entreprises. Ce siècle avoit tant fait, qu'il falloit bien qu'il laissât quelque chose à faire à l'avenir.

Note F.

Je répondrai par un seul fait à toutes les objections qu'on peut me faire contre l'ancienne censure. N'est-ce pas en France que tous les ouvrages contre la religion ont été composés, vendus et publiés, et souvent même imprimés ? et les grands eux-mêmes n'étoient-ils pas les premiers à les faire valoir et à les protéger ? Dans ce cas, la censure n'étoit donc qu'une mesure dérisoire, puisqu'elle n'a jamais pu empêcher un livre de paroître, ni un auteur d'écrire librement sa pensée sur toute espèce de sujet : après tout, le plus grand mal qui pouvoit arriver à un écrivain, étoit d'aller passer quelques mois à la Bastille, d'où il sortoit bientôt avec les honneurs d'une persécution, qui quelquefois étoit son seul titre à la célébrité.

Note G.

On jugera de l'éloquence de S. Chrysostôme par ces deux morceaux traduits ou extraits, par Rollin dans son traité des études, tom. II. chap. 2. p. 493.

EXTRAIT

Du discours de S. Chrysostôme, sur la disgrace d'Eutrope.

EUTROPE étoit un favori tout-puissant auprès de l'Empereur Arcade, et qui gouvernoit absolument l'esprit de son Maître. Ce prince, aussi foible à soutenir ses Ministres, qu'imprudent à les élever, se vit obligé malgré lui d'abandonner son favori. En un moment Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la misère. Il ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de S. Jean Chrysostôme qu'il avoit souvent maltraité, et dans l'asyle sacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir par diverses loix, et où il se réfugia dans son malheur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystères, le peuple accourut en foule à l'Eglise pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la foiblesse des hommes, et du néant des grandeurs humaines. Le saint Evêque parla sur ce sujet d'une manière si vive et si touchante, qu'il changea la haine et l'aversion qu'on avoit pour Eutrope en compassion, et fit fondre en larmes tout son auditoire. Il faut se souvenir que le caractère de S. Chrysostôme étoit de parler aux Grands et aux Puissans, même dans le temps de leur plus grande prospérité, avec une force et une liberté vraiment épiscopale.

« Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité des vanités,* » *et tout n'est que vanité*, certainement c'est dans » la conjoncture présente. Où est maintenant cet » éclat des plus hautes dignités? Où sont ces marques d'honneur et de distinction? Qu'est devenu » cet appareil des festins et des jours de réjouissance? » Où se sont terminées ces acclamations si fréquentes » et ces flatteries si outrées de tout un peuple assemblé dans le cirque pour assister au spectacle? Un » seul coup de vent a dépouillé cet arbre superbe » de toutes ses feuilles, et après l'avoir ébranlé jusques dans ses racines, l'a arraché en un moment » de la terre. Où sont ces faux amis, ces vils adula-

» lateurs, ces parasites si empressés à faire leur cour,
» et à témoigner par leurs actions et leurs paroles
» un servile dévouement ? Tout cela a disparu et
» s'est évanoui comme un songe, comme une fleur,
» comme une ombre. Nous ne pouvons donc trop
» répéter cette sentence du Saint-Esprit : *Vanité*
» *des vanités, et tout n'est que vanité.* Elle de-
» vroit être écrite en caractères éclatans dans toutes
» les places publiques, aux portes des maisons, dans
» toutes nos chambres : mais elle devroit encore bien
» plus être gravée dans nos cœurs, et faire le conti-
» nuel sujet de nos entretiens.

» N'avois-je pas raison, dit S. Chrysostôme en
» s'adressant à Eutrope, de vous représenter l'incons-
» tance et la fragilité de vos richesses ? Vous con-
» noissez maintenant par votre expérience que
» comme des esclaves fugitifs elles vous ont aban-
» donné, et qu'elles sont même en quelque sorte
» devenues perfides et homicides à votre égard, puis-
» qu'elles sont la principale cause de votre désastre.
» Je vous répétois souvent que vous deviez faire
» plus de cas de mes reproches, quelque amers qu'ils
» vous parussent, que de ces fades louanges dont
» vos flatteurs ne cessoient de vous accabler, parce
» que *les blessures que fait celui qui aime, valent*
» *mieux que les baisers trompeurs de celui qui hait.*
» Avois-je tort de vous parler ainsi ? Que sont de-
» venus tous ces courtisans ? Ils se sont retirés : ils
» ont renoncé à votre amitié : ils ne songent qu'à
» leur sûreté, à leurs intérêts, aux dépens même
» des vôtres. Il n'en est pas ainsi de nous. Nous avons
» souffert vos emportemens dans votre élévation :
» et dans votre chûte nous vous soutenons de tout
» notre pouvoir. L'Eglise à qui vous avez fait la
» guerre, ouvre son sein pour vous recevoir : et les
» théâtres, objet éternel de vos complaisances, qui
» nous ont si souvent attiré votre indignation, vous
» ont abandonné et trahi.

» Je ne parle pas ainsi pour insulter au malheur
» de celui qui est tombé, ni pour r'ouvrir et aigrir
» des plaies encore toutes sanglantes ; mais pour

» soutenir ceux qui sont debout, et leur faire évi-
» ter de pareils maux. Et le moyen de les éviter,
» c'est de se bien convaincre de la fragilité et de la
» vanité des grandeurs humaines. De les appeler
» une fleur, une herbe, une fumée, un songe, ce
» n'est pas encore en dire assez, puisqu'elles sont
» au-dessous même du néant. Nous en avons une
» preuve bien sensible devant les yeux. Qui jamais
» est parvenu à une plus haute élévation ? N'avoit-
» il pas des biens immenses ? Lui manquoit-il quel-
» que dignité ? N'étoit-il pas craint et redouté de
» tout l'empire ? Et maintenant plus abandonné et
» plus tremblant que les derniers des malheureux,
» que les plus vils esclaves, que les prisonniers en-
» fermés dans de noirs cachots, n'ayant devant les
» yeux que les épées préparées contre lui, que les
» tourmens et les bourreaux, privé de la lumière du
» jour au milieu du jour même, il attend à chaque
» moment la mort, et ne la perd point de vue.

» Vous fûtes témoins hier, quand on vint du
» palais pour le tirer d'ici par force, comment il
» courut aux vases sacrés, tremblant de tout le corps,
» le visage pâle et défait, faisant à peine entendre
» une foible voix entrecoupée de sanglots, et plus
» mort que vif. Je le répète encore, ce n'est point
» pour insulter à sa chûte que je dis tout ceci, mais
» pour vous attendrir sur ses maux, et pour vous
» inspirer des sentimens de clémence et de compas-
» sion à son égard.

» Mais, disent quelques personnes dures et impi-
» toyables, qui même nous savent mauvais gré de
» lui avoir ouvert l'asyle de l'Eglise; n'est-ce pas
» cet homme-là qui en a été le plus cruel ennemi, et
» qui a fermé cet asyle sacré par diverses loix ? Cela
» est vrai, répond S. Chrysostôme : et ce doit être
» pour nous un motif bien pressant de glorifier Dieu,
» de ce qu'il oblige un ennemi si formidable de
» venir rendre lui-même hommage, et à la puis-
» sance de l'Eglise, et à sa clémence. A sa puissance,
» puisque c'est la guerre qu'il lui a faite, qui lui
» a attiré sa disgrace ; à sa clémence, puisque mal-

» gré tous les maux qu'elle en a reçus, oubliant
» tout le passé, elle lui ouvre son sein, elle le cache
» sous ses ailes, elle le couvre de sa protection
» comme d'un bouclier, et le reçoit dans l'asyle
» sacré des autels, que lui-même avoit plusieurs fois
» entrepris d'abolir. Il n'y a point de victoires, point
» de trophées, qui pussent faire tant d'honneur à
» l'Eglise. Une telle générosité, dont elle seule est
» capable, couvre de honte et les Juifs et les infidèles.
» Accorder hautement sa protection à un ennemi
» déclaré, tombé dans la disgrace, abandonné de
» tous, devenu l'objet du mépris et de la haine pu-
» blique; montrer à son égard une tendresse plus que
» maternelle; s'opposer en même temps et à la colère
» du Prince, et à l'aveugle fureur du peuple : voilà
» ce qui fait la gloire de notre sainte religion.

» Vous dites avec indignation, qu'il a fermé cet
» asyle par diverses loix. O homme, qui que vous
» soyez, vous est-il donc permis de vous souvenir
» des injures qu'on vous a faites ? Ne sommes-nous
» pas les serviteurs d'un Dieu crucifié, qui dit en
» expirant : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils*
» *ne savent ce qu'ils font ?* Et cet homme, pros-
» terné aux pieds des autels, et exposé en spectacle
» à tout l'univers, ne vient-il pas lui-même abroger
» ses loix, et en reconnoître l'injustice ? Quel hon-
» neur pour cet autel, et combien est-il devenu ter-
» rible et respectable, depuis qu'à nos yeux il tient
» ce lion enchaîné ? C'est ainsi que ce qui rehausse
» l'éclat et l'image d'un Prince, n'est pas qu'il soit
» assis sur un trône, revêtu de pourpre, et ceint du
» diadême; mais qu'il foule aux pieds les barbares
» vaincus et captifs.

» Je vois dans notre temple une assemblée aussi
» nombreuse qu'à la grande fête de Pâque. Quelle
» leçon pour tous que le spectacle qui vous occupe
» maintenant, et combien le silence même de cet
» homme réduit en l'état où vous le voyez, est-il
» plus éloquent que tous nos discours? Le riche en
» entrant ici n'a qu'à ouvrir les yeux pour recon-
» noître la vérité de cette parole : *Toute chair n'est*

» *que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la* » *fleur des champs. L'herbe s'est séchée et la fleur* » *est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de* » *son souffle.* Et le pauvre apprend ici à juger de » son état tout autrement qu'il ne fait, et loin de » se plaindre, à savoir même bon gré à sa pauvreté, » qui lui tient lieu d'asyle, de port, de citadelle, » en le mettant en repos et en sûreté, et le délivrant » des craintes et des alarmes dont il voit que les » richesses sont la cause et l'origine. »

Le but qu'avoit S. Chrysostôme en tenant tout ce discours, n'étoit pas seulement d'instruire son peuple, mais de l'attendrir par le récit des maux dont il lui faisoit une peinture si vive. Aussi eut-il la consolation, comme je l'ai dit, de faire fondre en larmes tout son auditoire, quelque aversion qu'on eût pour Eutrope, qu'on regardoit avec raison comme l'auteur de tous les maux publics et particuliers. Quand il s'en apperçut, il continua ainsi : « Ai-je » calmé vos esprits ? Ai-je chassé la colère ? Ai-je » éteint l'inhumanité ? Ai-je excité la compassion ? » Oui sans doute : et l'état où je vous vois, et ces lar- » mes qui coulent de vos yeux en sont de bons ga- » rans. Puisque vos cœurs sont attendris, et qu'une » ardente charité en a fondu la glace, et amolli la » dureté, allons donc tous ensemble nous jeter aux » pieds de l'Empereur : ou plutôt prions le Dieu de » miséricorde de l'adoucir, en sorte qu'il nous ac- » corde la grace entière. »

Ce discours eut son effet, et S. Chrysostôme sauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après, ayant eu l'imprudence de sortir de l'Église pour se sauver, il fut pris, et banni en Cypre, d'où on le tira dans la suite pour lui faire son procès à Calcédoine, et il y fut décapité.

Extrait

Tiré du premier livre du Sacerdoce.

S. Chrysostôme avoit un ami intime, nommé Basyle, qui lui avoit persuadé de quitter la maison

de sa mère, pour mener avec lui une vie solitaire et retirée. Dès que cette mère désolée eut appris cette nouvelle, elle me prit par la main, dit S. Chrysostôme, me mena dans sa chambre, et m'ayant fait asseoir auprès d'elle sur le même lit où elle m'avoit mis au monde, elle commença à pleurer, et à me parler en des termes qui me donnèrent encore plus de pitié que ses larmes. « Mon fils, me dit-elle, » Dieu n'a pas voulu que je jouisse long-temps de la » vertu de votre père. Sa mort, qui suivit de près » les douleurs que j'avois endurées pour vous mettre » au monde, vous rendit orphelin, et me laissa veuve » plutôt qu'il n'eût été utile à l'un et à l'autre. J'ai » souffert toutes les peines et toutes les incommodités » du veuvage, lesquelles certes ne peuvent être com- » prises par les personnes qui ne les ont point éprou- » vées. Il n'y a point de discours qui puisse repré- » senter le trouble et l'orage où se voit une jeune » femme, qui ne vient que de sortir de la maison » de son père, qui ne sait point les affaires, et qui » étant plongée dans l'affliction, doit prendre de » nouveaux soins, dont la foiblesse de son âge, et » celle de son sexe, sont peu capables. Il faut qu'elle » supplée à la négligence de ses serviteurs, et se » garde de leur malice : qu'elle se défende des mau- » vais desseins de ses proches : qu'elle souffre constam- » ment les injures des partisans, et l'insolence et la » barbarie qu'ils exercent dans la levée des impôts.

» Quand un père en mourant laisse des enfans, » si c'est une fille, je sais que c'est beaucoup de peine » et de soin pour une veuve : ce soin néanmoins est » supportable, en ce qu'il n'est pas mêlé de crainte, » ni de dépense. Mais si c'est un fils, l'éducation en » est bien plus difficile, et c'est un sujet continuel » d'appréhensions et de soins, sans parler de ce qu'il » coûte pour le faire bien instruire. Tous ces maux » pourtant ne m'ont point portée à me remarier. Je » suis demeurée ferme parmi ces orages et ces tem- » pêtes, et me confiant sur-tout en la grace de Dieu, » je me suis résolue de souffrir tous ces troubles que » le veuvage apporte avec soi.

» Mais ma seule consolation dans ces misères, a » été de vous voir sans cesse, et de contempler dans » votre visage l'image vivante et le portrait fidèle de » mon mari mort. Consolation qui a commencé dès » votre enfance, lorsque vous ne saviez pas encore » parler, qui est le temps où les pères et les mères » reçoivent plus de plaisir de leurs enfans.

» Je ne vous ai point aussi donné sujet de me dire, » qu'à la vérité j'ai soutenu avec courage les maux » de ma condition présente, mais aussi que j'ai di- » minué le bien de votre père pour me tirer de ces » incommodités, qui est un malheur que je sais arri- » ver souvent aux pupilles. Car je vous ai conser- » vé tout ce qu'il vous a laissé, quoique je n'aie rien » épargné de tout ce qui vous a été nécessaire pour » votre éducation. J'ai pris ces dépenses sur mon » bien, et sur ce que j'ai eu de mon père en maria- » ge. Ce que je ne vous dis point, mon fils, dans la vue » de vous reprocher les obligations que vous m'avez. » Pour tout cela je ne vous demande qu'une grace; » ne me rendez pas veuve une seconde fois. Ne » r'ouvrez pas une plaie qui commençoit à se fer- » mer. Attendez au moins le jour de ma mort : peut- » être n'est-il pas éloigné. Ceux qui sont jeunes peu- » vent espérer de vieillir : mais à mon âge je n'ai » plus que la mort à attendre. Quand vous m'aurez » ensevelie dans le tombeau de votre père, et que » vous aurez réuni mes os à ses cendres, entreprenez » alors d'aussi longs voyages, et navigez sur telle » mer que vous voudrez, personne ne vous en empê- » chera. Mais pendant que je respire encore, sup- » portez ma présence, et ne vous ennuyez point de » vivre avec moi. N'attirez pas sur vous l'indigna- » tion de Dieu, en causant une douleur si sensible » à une mère qui ne l'a point méritée. Si je songe à » vous engager dans les soins du monde, et que je » veuille vous obliger de prendre la conduite de mes » affaires qui sont les vôtres, n'ayez plus d'égard, » j'y consens, ni aux loix de la nature, ni aux » peines que j'ai essuyées pour vous élever, ni au » respect que vous devez à une mère, ni à aucun

» autre motif pareil : fuyez-moi comme l'ennemi de
» votre repos, comme une personne qui vous tend des
» pièges dangereux. Mais si je fais tout ce qui dépend
» de moi, afin que vous puissiez vivre dans une par-
» faite tranquillité, que cette considération pour le
» moins vous retienne, si toutes les autres sont inutiles.
» Quelque grand nombre d'amis que vous avez, nul ne
» vous laissera vivre avec autant de liberté que je fais.
» Aussi n'y en a-t-il point qui ait la même passion que
» moi pour votre avancement et pour votre bien. »

S. Chrysostôme ne put résister à un discours si touchant, et quelque sollicitation que Basyle son ami continuât toujours à lui faire, il ne put se résoudre à quitter une mère si pleine de tendresse pour lui, et si digne d'être aimée.

L'antiquité payenne peut-elle nous fournir un discours plus beau, plus vif, plus tendre, plus éloquent que celui-ci, mais de cette éloquence simple et naturelle, qui passe infiniment tout ce que l'art le plus étudié pourroit avoir de plus brillant ? Y a-t-il dans tout ce discours aucune pensée recherchée, aucun tour extraordinaire ou affecté ? Ne voit-on pas que tout y coule de source, et que c'est la nature même qui l'a dicté ? Mais, ce que j'admire le plus, c'est la retenue inconcevable d'une mère affligée à l'excès, et pénétrée de douleur, à qui dans un état si violent il n'échappe pas un seul mot ni d'emportement, ni même de plainte contre l'auteur de ses peines et de ses alarmes, soit par respect pour la vertu de Basyle, soit par la crainte d'irriter son fils, qu'elle ne songeoit qu'à gagner et à attendrir.

NOTE H.

« C'EST au grand talent, dit M. de la Harpe, qu'il est donné de réveiller la froideur et de vaincre l'indifférence ; et lorsque l'exemple s'y joint, (heureusement encore tous nos prédicateurs illustres ont eu cet avantage) il est certain que le ministère de la parole n'a nulle part plus de puissance et de dignité que dans la chaire. Partout ailleurs, c'est un homme

qui parle à des hommes : ici, c'est un être d'une autre espèce : élevé entre le ciel et la terre, c'est un médiateur que Dieu place entre la créature et lui. Indépendant des considérations du siècle, il annonce les oracles de l'éternité. Le lieu même d'où il parle, celui où l'on l'écoute, confond et fait disparoître toutes les grandeurs pour ne laisser sentir que la sienne. Les rois s'humilient comme le peuple devant son tribunal, et n'y viennent que pour etre instruits. Tout ce qui l'environne ajoute un nouveau poids à sa parole : sa voix retentit dans l'étendue d'une enceinte sacrée, et dans le silence d'un recueillement universel. S'il atteste Dieu, Dieu est présent sur les autels; s'il annonce le néant de la vie, la mort est auprès de lui pour lui rendre témoignage, et montre à ceux qui l'écoutent qu'ils sont assis sur des tombeaux.

Ne doutons pas que les objets extérieurs, l'appareil des temples et des cérémonies, n'influent beaucoup sur les hommes, et n'agissent sur eux ayant l'orateur, pourvu qu'il n'en détruise pas l'effet. Représentons-nous Massillon dans la chaire, prêt à faire l'oraison funèbre de Louis XIV, jetant d'abord les yeux autour de lui, les fixant quelque temps sur cette pompe lugubre et imposante qui suit les rois jusques dans ces asyles de mort où il n'y a que des cercueils et des cendres, les baissant ensuite un moment avec l'air de la méditation, puis les relevant vers le ciel, et prononçant ces mots d'une voix ferme et grave : *Dieu seul est grand, mes frères !* Quel exorde renfermé dans une seule parole accompagnée de cette action ! comme elle devient sublime par le spectacle qui entoure l'orateur ! comme ce seul mot anéantit tout ce qui n'est pas Dieu !

NOTE I.

LICHTENSTEIN.

Les Encyclopédistes sont une secte de soi-disant Philosophes, formée de nos jours ; ils se croient su-

périeurs à tout ce que l'antiquité a produit en ce genre. A l'effronterie des cyniques, ils joignent la noble impudence de débiter tous les paradoxes qui leur tombent dans l'esprit; ils se targuent de géométrie, et soutiennent que ceux qui n'ont pas étudié cette science, ont l'esprit faux; que par conséquent ils ont seuls le don de bien raisonner; leurs discours les plus communs sont farcis de termes scientifiques. Ils diront, par exemple, que telles loix sont sagement établies en raison inverse du carré des distances; que telle puissance prête à former une alliance avec une autre, se sent attirer à elle par l'effet de l'attraction, et que bientôt les deux nations seront assimilées. Si on leur propose une promenade, c'est le probléme d'une courbe à résoudre. S'ils ont une colique néphrétique, ils s'en guérissent par les règles de l'hydrostatique. Si une puce les a mordus, ce sont des infiniment petits du premier ordre qui les incommodent. S'ils font une chûte, c'est pour avoir perdu le centre de gravité. Si quelque folliculaire a l'audace de les attaquer, ils le noient dans un déluge d'encre et d'injures; ce crime de lèse-philosophie est irrémissible.

EUGÈNE.

Mais quel rapport ont ces fous avec notre nom, avec le jugement qu'on porte de nous ?

LICHTENSTEIN.

Beaucoup plus que vous ne croyez, parce qu'ils dénigrent toutes les sciences, hors celle de leurs calculs. Les poésies sont des frivolités dont il faut exclure les fables : un poëte ne doit rimer avec énergie que les équations algébriques. Pour l'histoire, ils veulent qu'on l'étudie à rebours, à commencer de nos temps pour remonter avant le déluge. Les gouvernemens, ils les réforment tous : la France doit devenir un état républicain, dont un géomètre sera le législateur, et que des géomètres gouverneront en soumettant toutes les opérations de la nouvelle Ré-

publique au calcul infinitésimal. Cette République conservera une paix constante, et se soutiendra sans armée . . . . . Ils affectent tous une sainte horreur pour la guerre . . . . S'ils haïssent les armées et les généraux qui se rendent célèbres, cela ne les empêche pas de se battre à coups de plume, et de se dire souvent des grossièretés dignes des halles; et s'ils avoient des troupes, ils les feroient marcher les unes contre les autres . . . . En leur style, ces beaux propos s'appellent des libertés philosophiques; il faut penser tout haut, toute vérité est bonne à dire; et comme, selon leur sens, ils sont seuls les dépositaires des vérités, ils croient pouvoir débiter toutes les extravagances qui leur viennent dans l'esprit, sûrs d'êtrs applaudis.

MARLBOROUGH.

Apparemment qu'il n'y a plus en Europe de petites-maisons; s'il en restoit, mon avis seroit d'y loger ces messieurs, pour qu'ils fussent les législateurs des fous leurs semblables.

EUGÈNE.

Mon avis seroit de leur donner à gouverner une province qui méritât d'être châtiée; ils apprendroient par leur expérience, après qu'ils y auroient tout mis sens dessus dessous, qu'ils sont des ignorans, que la critique est aisée, mais l'art difficile; et sur-tout qu'on s'expose à dire force sottises, quand on se mêle de parler de ce qu'on n'entend pas.

LICHTENSTEIN.

Des présomptueux n'avouent jamais qu'ils ont tort. Selon leurs principes, le sage ne se trompe jamais; il est le seul éclairé; de lui doit émaner la lumière qui dissipe les sombres vapeurs dans lesquelles croupit le vulgaire imbécille et aveugle; aussi Dieu sait comment ils l'éclairent. Tantôt c'est en lui découvrant l'origine des préjugés, tantôt c'est un livre

sur l'esprit, tantôt le système de la nature; cela ne finit point. Un tas de polissons, soit par air ou par mode, se comptent parmi leurs disciples; ils affectent de les copier et s'érigent en sous-précepteurs du genre humain; et comme il est plus facile de dire des injures que d'alléguer des raisons, le ton de leurs élèves est de se déchaîner indécemment en toute occasion contre les militaires.

EUGÈNE.

Un fat trouve toujours un plus fat qui l'admire; mais les militaires souffrent-ils les injures tranquillement ?

LICHTENSTEIN.

Ils laissent aboyer ces roquets, et continuent leur chemin.

MARLBOROUGH.

Mais pourquoi cet acharnement contre la plus noble des professions, contre celle, sous l'abri de laquelle les autres peuvent s'exercer en paix ?

LICHTENSTEIN.

Comme ils sont tous très-ignorans dans l'art de la guerre, ils croient rendre cet art méprisable en le déprimant; mais comme je vous l'ai dit, ils décrient généralement toutes les sciences, et ils élèvent la seule géométrie sur ces débris, pour anéantir toute gloire étrangère et la concentrer uniquement sur leurs personnes.

MARLBOROUGH.

Mais nous n'avons méprisé ni la philosophie, ni la géométrie, ni les belles-lettres, et nous nous sommes contentés d'avoir du mérite dans notre genre.

EUGÈNE.

J'ai plus fait. A Vienne j'ai protégé tous les Savans, et les ai distingués lors même que personne n'en faisoit aucun cas.

LICHTENSTEIN.

Je le crois bien, c'est que vous étiez de grands hommes, et ces soi-disant philosophes ne sont que des polissons, dont la vanité voudroit jouer un rôle: cela n'empêche pas que les injures si souvent répétées ne fassent du tort à la mémoire des grands hommes. On croit que raisonner hardiment de travers, c'est être philosophe, et qu'avancer des paradoxes, c'est emporter la palme. Combien n'ai-je pas entendu par de ridicules propos condamner vos plus belles actions, et vous traiter d'hommes qui avoient usurpé une réputation dans un siècle d'ignorance qui manquoit de vrais appréciateurs du mérite!

MARLBOROUGH.

Notre siècle, un siècle d'ignorance! ah! je n'y tiens plus.

LICHTENSTEN.

Le siècle présent est celui des philosophes.

NOTE K.

Portraits de J. J. Rousseau et de Voltaire, par La Harpe.

DEUX sur-tout dont le nom, les talens, l'éloquence,
Faisant aimer l'erreur, ont fondé sa puissance,
Préparèrent de loin des maux inattendus,
Dont ils auroient frémi, s'ils les avaient prévus.
Oui, je le crois, témoins de leur affreux ouvrage,
Ils auroient des Français désavoué la rage.
Vaine et tardive excuse aux fautes de l'orgueil!
Qui prend le gouvernail doit connoître l'écueil.
La foiblesse réclame un pardon légitime,
Mais de tout grand pouvoir l'abus est un grand crime:
Par les dons de l'esprit placés aux premiers rangs,
Ils ont parlé d'en haut aux peuples ignorans;

Leur voix montoit au Ciel pour y porter la guerre;
Leur parole hardie a parcouru la terre.
Tous deux ont entrepris d'ôter au genre humain
Le joug sacré qu'un Dieu n'imposa pas en vain;
Et des coups que ce Dieu frappe pour les confondre,
Au monde, leur disciple, ils auront à répondre.
Leurs noms toujours chargés de reproches nouveaux,
Commenceront toujours le récit de nos maux.
Ils ont frayé la route à ce peuple rebelle;
De leurs tristes succès la honte est immortelle.

L'un qui dès sa jeunesse errant et rebuté,
Nourrit dans les affronts son orgueil révolté,
Sur l'horizon des arts sinistre météore,
Marqua par le scandale une tardive aurore,
Et pour premier essai d'un talent imposteur,
Calomnia les arts, ses seuls titres d'honneur,
D'un moderne cynique affecta l'arrogance,
Du paradoxe altier orna l'extravagance,
Ennoblit le sophisme et cria *vérité*.
Mais par quel art honteux s'est-il accrédité?
Courtisan de l'envie, il la sert, la caresse,
Va dans les derniers rangs en flatter la bassesse,
Jusqu'aux fondemens de la société,
Il a porté la faulx de son *égalité*;
Il sema, fit germer chez un peuple volage,
Cet esprit novateur, le monstre de notre âge,
Qui couvrira l'Europe, et de sang et de deuil,
Rousseau fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil:
Il vanta son enfance à Genève nourrie,
Et pour venger un livre il troubla sa patrie,
Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers,
Sur sa ville chétive, il régloit l'univers.
J'admire ses talens, j'en déteste l'usage;
Sa parole est un feu; mais un feu qui ravage,

Dont les sombres lueurs brillent sur des débris.
Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits,
Et du faux et du vrai ce mélange adultère
Est d'un sophiste adroit le premier caractère.
Tour-à-tour apostat de l'une et l'autre loi,
Admirant l'évangile et réprouvant la foi,
Chrétien, déiste, armé contre Genève et Rome,
Il épuise à lui seul l'inconstance de l'homme,
Demande une statue, implore une prison;
Et l'amour-propre enfin égarant sa raison,
Frappe ses derniers ans du plus triste délire:
Il fuit le monde entier qui contre lui conspire,
Il se confesse au monde, et toujours plein de soi,
Dit hautement à Dieu: *Nul n'est meilleur que moi.*

L'autre encor plus fameux, plus éclatant génie,
Fut pour nous soixante ans le dieu de l'harmonie.
Ceint de tous les lauriers, fait pour tous les succès,
Voltaire a de son nom fait un titre aux Français.
Il nous a vendu cher ce brillant héritage,
Quand libre en son exil, rassuré par son âge,
De son esprit fougueux l'essor indépendant
Prit sur l'esprit du siècle un si haut ascendant.
Quand son ambition toujours plus indocile
Prétendit détrôner le dieu de l'évangile,
Voltaire dans Ferney, son bruyant arsenal,
Secouoit sur l'Europe un magique fanal,
Que pour embraser tout, trente ans on a vu luire.
Par lui l'impiété, puissante pour détruire,
Ebranla, d'un effort aveugle et furieux,
Les trônes de la terre appuyés dans les cieux.
Ce flexible Protée étoit né pour séduire:
Fort de tous les talens, et de plaire et de nuire,
Il sut multiplier son fertile poison,
Armé du ridicule, éludant la raison,

Prodiguant le mensonge, et le sel, et l'injure,
De cent masques divers il revêt l'imposture,
Impose à l'ignorant, insulte à l'homme instruit;
Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit,
Faire du vice un jeu, du scandale une école.
Grâce à lui, le blasphême et piquant et frivole,
Circuloit embelli des traits de la gaité;
Au bon sens il ôta sa vieille autorité,
Repoussa l'examen, fit rougir du scrupule,
Et mit au premier rang le titre d'incrédule.

NOTE L.

Voici ce que M. de Montesquieu écrivoit en 1752 à l'abbé de Guasco: « Huart veut faire une nouvelle édition des Lettres Persannes; mais il y a » quelques *Juvenilia* que je voudrois auparavant » retoucher. »

Sous ce passage on trouve cette note de l'éditeur:

« Il a dit à quelques amis que s'il avoit eu à donner actuellement ces lettres, il en auroit omis quelques-unes dans lesquelles le feu de la jeunesse » l'avoit transporté: qu'obligé, par son père, de » passer toute la journée sur le code, il s'en trouvoit le soir si excédé, que pour s'amuser il se » mettoit à composer une Lettre Persanne, et que » cela couloit de sa plume sans étude. » (*Œuvres de Montesquieu*, tom. 7, p. 233.)

NOTE M.

M. de Voltaire que j'aime à citer aux incrédules, pensoit ainsi sur le siècle de Louis XIV, et sur le nôtre. Voici plusieurs passages de ses lettres (où l'on doit toujours chercher ses sentimens intimes) qui le prouvent assez.

« C'est Racine qui est véritablement grand et d'autant plus grand qu'il ne paroît jamais chercher à l'être. C'est l'auteur d'Athalie qui est l'homme parfait. » *Corresp. gén.* tom. VIII, p. 465.

« J'avois cru que Racine seroit ma consolation, mais il est mon désespoir. C'est le comble de l'insolence de faire une tragédie après ce grand homme. Aussi après lui je ne connois que de mauvaises pièces, et avant lui, que quelques bonnes scènes. » *Ibid.* tom. VIII, p. 467.

« Je ne peux me plaindre de la bonté avec laquelle vous parlez d'un Brutus et d'un Orphelin; j'avouerai même qu'il y a quelques beautés dans ces deux ouvrages; mais encore une fois vive Jean! (Racine) plus on le lit, et plus on lui découvre un talent unique, soutenu par toutes les finesses de l'art; en un mot, s'il y a quelque chose sur la terre qui approche de la perfection, c'est Jean. » *Ib.* t. VIII, page 501.

« La mode est aujourd'hui de mépriser Colbert et Louis XIV; cette mode passera, et ces deux hommes resteront à la postérité avec Racine et Boileau. » *Corresp. gén.* tom. XV, p. 108.

« Je prouverois bien que les choses passables de ce temps-ci sont toutes puisées dans les bons écrits du siècle de Louis XIV. Nos mauvais livres sont moins mauvais que les mauvais que l'on faisoit du temps de Boileau, de Racine et de Molière, parce que dans ces plats ouvrages d'aujourd'hui, il y a toujours quelques morceaux tirés visiblement des auteurs du règne du bon goût. Nous ressemblons à des voleurs qui changent et qui ornent ridiculement les habits qu'ils ont dérobés, de peur qu'on ne les reconnoisse. A cette friponnerie, s'est jointe la rage de la dissertation et celle du paradoxe; le tout compose une impertinence qui est d'un ennui mortel. » *Ib.* tom. XIII, p. 219.

« Accoutumez-vous à la disette des talens en tout genre, à l'esprit devenu commun, et au génie devenu rare, à une inondation de livres sur la guerre pour être battus, sur les finances pour n'avoir pas un sou, sur la population pour manquer de recrues et de cultivateurs, et sur tous les arts pour ne réussir dans aucun. » *Ib.* tom. VI, pag. 391.

Enfin M. de Voltaire a dit dans sa belle lettre à mylord Hervey tout ce qu'on a répété moins bien et

redit mille fois depuis sur le siècle de Louis XIV. Voici cette lettre à milord Hervey en 1740.

Année 1740.

.....Mais sur-tout, Milord, soyez moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le siècle de Louis XIV. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître, ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Adisson, d'un Dryden : mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, ce Pape avoit-il tout fait ? N'y avoit-il pas d'autres Princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain ? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh ! quel roi a donc, en cela, rendu plus de service à l'humanité que Louis XIV ! quel Roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissemens! Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvoit faire, sans doute, parce qu'il étoit homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il étoit un grand homme : ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, Milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets ? Soixante savans de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivoit M. de Colbert, *il veut être votre bienfaiteur; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime.* Un Bohémien, un Danois recevoient de ces lettres datées de Versailles. *Guillemini* bâtit à Florence une maison des bienfaits de Louis XIV; il mit le nom

de ce roi sur le frontispice, et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle !

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils, et de son petit-fils, les plus éloquens et les plus savans hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfans de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'église; il excita le mérite naissant de Racine, par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien; et quand ce génie se fut perfectionné, ces talens, qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut la faveur et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard étoit un bienfait. Il étoit en 1688 et 1689 de ces voyages de Marly, tant brigués par les courtisans; il couchoit dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisoit ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoroient ce beau règne.

Cette faveur accordée avec discernement est ce qui produit de l'émulation et qui échauffe les grands génies; c'est beaucoup de faire des fondations, c'est quelque chose de les soutenir; mais s'en tenir à ces établissemens, c'est souvent préparer les mêmes asyles pour l'homme inutile et pour le grand homme; c'est recevoir dans la même ruche l'abeille et le frélon.

Louis XIV songeoit à tout; il protégeoit les académies, et distinguoit ceux qui se signaloient; il ne prodiguoit point sa faveur à un genre de mérite, à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est beau, mais ce qui leur plaît; la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenoit contre l'Europe, car en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisoit élever l'Observatoire, et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisoit imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyoit des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amé-

rique, chercher de nouvelles connoissances. Songez, Milord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à la Cayenne, en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV, et pensez-vous que les Anglois même ne lui aient pas obligation ? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et tant de goût ? Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles ? n'est-ce pas d'eux que votre sage Adisson, l'homme de votre nation qui avoit le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques ? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions, tant la saine raison a par-tout d'empire; dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'empire ? Dans quelles cours d'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres françois ? Quel prince ne tâchoit pas d'imiter Louis XIV ! Quelle nation ne suivoit pas alors les modes de la France !

Vous m'apportez, Milord, l'exemple de *Pierre le Grand*, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle; vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le siècle du Czar *Pierre*; vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé, le siècle de Louis XIV. Il me semble que la différence est bien palpable. Le Czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples; il a porté leurs arts chez lui, mais Louis XIV a instruit les nations; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Les protestans, qui ont quitté ses états, ont porté chez vous-même une industrie qui faisoit la richesse de la France : comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et cristaux ? Ces dernières furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin, la langue françoise, Milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? étoit-elle aussi étendue du temps d'Henri IV? non sans doute; on ne connoissoit que l'Italien et l'Espagnol. Ce sont nos excellens écrivains qui ont fait ce changement : mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellens écrivains? c'étoit M. Colbert, me direz-vous; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous une autre prince? sous votre roi Guillaume qui n'aimoit rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains?

Croiriez-vous, Milord, que Louis XIV a réformé le goût de la cour en plus d'un genre; il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilège à Lambert, parce que Lambert étoit un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savoit distinguer l'esprit du génie; il donnoit à Quinault les sujets de ses opéra; il dirigeoit les peintures de le Brun; il soutenoit Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis; il encourageoit les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connoissance de cause; il prêtoit de l'argent à Van Robais pour ses manufactures; il avançoit des millions à la compagnie des Indes qu'il avait formée; il donnoit des pensions aux savans et aux braves officiers. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisoit. Souffrez donc, Milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

Je ne considère pas seulement Louis XIV parce qu'il a fait du bien aux François, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes; c'est comme homme, et non comme sujet que j'écris; je veux peindre le dernier siècle, et non pas simplement un Prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi, comme s'il existoit seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui; en un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire.

Pélisson eût écrit plus éloquemment que moi;

mais il étoit courtisan, et il étoit payé. Je ne suis ni l'un ni l'autre; c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité. *Corresp. gen.* tom. III, p. 53.

Note N.

M. l'abbé Fleury, dans ses *Mœurs des chrétiens*, pense que les anciens monastères sont bâtis sur le plan des maisons romaines, telles qu'elles sont décrites dans Vitruve et dans Palladio. « L'église, » dit-il, qu'on trouve la première, afin que l'entrée en soit libre aux séculiers, semble tenir lieu » de cette première salle que les Romains appeloient » *Atrium* : delà on passoit dans une cour environnée de galeries couvertes, à qui l'on donnoit le » nom de *péristile;* c'est justement le cloître où » l'on entre de l'église, et d'où l'on va ensuite dans » les autres pièces, comme le chapitre qui est » l'*exhèdre* des anciens; le réfectoire qui est le *triclinium*, et le jardin qui est derrière tout le reste » comme il étoit aux maisons antiques. »

Note O.

Les offices ont emprunté leurs noms de la division du jour chez les Romains.

La première partie du jour s'appeloit *prima*, la seconde *tertia*, la troisième *sexta*, la quatrième *nona*, parce qu'elles commencèrent à la première, la troisième, la sixième et la neuvième heure. La première veille s'appeloit Vespera, *soir*.

Note P.

« Autrefois je disois la messe avec la légèreté » qu'on met à la longue aux choses les plus graves, » quand on les fait trop souvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célèbre avec plus de vénération: je me pénètre de la majesté de l'Etre-suprême » de sa présence, de l'insuffisance de l'esprit humain, » qui conçoit si peu ce qui se rapporte à son auteur.

» En songeant que je lui porte les vœux du peuple » sous une forme prescrite, je suis avec soin tous les » rits ; je récite attentivement, je m'applique à » n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre » cérémonie. Quand j'approche du moment de la » consécration, je me recueille pour la faire avec » toutes les dispositions qu'exigent l'église, et la gran- » deur du sacrement; je tâche d'anéantir ma raison » devant la suprême intelligence. Je me dis : qui » es-tu pour mesurer la puissance infinie ? Je pro- » nonce avec respect les mots sacramentaux, et je » donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. » Quoi qu'il en soit de ce mystère inconcevable, » je ne crains pas qu'au jour du jugement, je sois » puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur. »

Rousseau, Emile, Tome III.

NOTE Q.

« Les absurdes rigoristes en religion ne connois- » sent pas l'effet des cérémonies extérieures sur le » peuple. Ils n'ont jamais vu notre adoration de la » croix le vendredi-saint, l'enthousiasme de la mul- » titude à la procession de la Fête-Dieu ; enthou- » siasme qui me gagne moi-même quelquefois. Je » n'ai vu jamais cette longue file de prêtres en habits » sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs » aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, » et jetant des fleurs devant le saint-sacrement ; cette » foule qui les précède et qui les suit dans un silence » religieux ; tant d'hommes, le front prosterné » contre la terre. Je n'ai jamais entendu ce chant » grave et pathétique, entonné par les prêtres, et » répondu affectueusement par une infinité de » voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et » d'enfans, sans que mes entrailles ne s'en soient » émues, n'en aient tressailli, et que les larmes ne » m'en soient venues aux yeux. Il y a là dedans je » ne sais quoi de sombre, de mélancolique. J'ai » connu un peintre protestant qui avoit fait un long » séjour à Rome, et qui convenoit qu'il n'avoit

» jamais vu le souverain pontife officier dans Saint-
» Pierre au milieu des cardinaux et de toute la
» prélature romaine, sans devenir catholique.
» . . . .
» . . . .
» Suppprimez tous les symboles sensibles, et le reste
» se réduira bientôt à un galimathias métaphysique,
» qui prendra autant de formes et de tournures bi-
» zarres qu'il y aura de têtes. »

Diderot, Essais sur la Peinture.

NOTE R.

Les *Feralia* des anciens Romains différoient de notre *jour des morts*, en ce qu'elles ne se célébroient qu'à la mémoire des citoyens morts dans l'année. Elles commençoient le 18 du mois de février, et duroient onze jours consécutifs. Pendant tout ce temps, les mariages étoient interdits, les sacrifices suspendus, les statues des dieux voilées, et les temples fermés. Nos services anniversaires, ceux du septième, du neuvième et du quarantième jour, nous viennent des Romains qui les tenoient eux-mêmes des Grecs. Ceux-ci avoient Εναγισματα, les obsèques et les offrandes qu'on faisoit pour les ames aux dieux infernaux: νεκυσια, les funérailles, Πραημαθα, les enterremens; Εννατα, la neuvaine; ensuite les Triacades et Triacondates, le trentième jour.

Les latins avoient *Justa*, *Exequiae*, *Inferiae*, *Parentationes*, *Novendalia*, *Denicalia*, *Februa*, *Feralia*.

Quand le mourant étoit près d'expirer, son ami, ou son plus proche parent, posoit sa bouche sur la sienne pour recueillir son dernier soupir; ensuite le corps étoit livré aux Pollincteurs, aux *Libitinaires*, aux *Vespilles*, aux *Désignateurs* chargés de le laver, de l'embaumer, de le porter au sépulcre ou au bûcher avec les cérémonies accoutumées. Les pontifes et les prêtres marchoient devant le convoi où l'on portoit les tableaux des ancêtres du mort, des couronnes et des trophées. Deux chœurs, l'un chan-

tant des airs vifs et gais, l'autre des airs lents et tristes, précédoient la pompe. Les anciens Philosophes se figuroient que l'ame (qu'ils disoient n'être qu'une harmonie) remontoit au bruit de ces concerts funèbres dans l'Olympe, pour y jouir de la mélodie des cieux, dont elle étoit une émanation. (Vid. *Macrobe sur le Songe de Scipion.*) Le corps étoit déposé au sépulcre, ou dans l'urne funéraire, et l'on prononçoit sur elle le dernier adieu. *Vale, vale, vale. Nos te ordine quo Natura permiserit sequemur !*

Note S.

« Au-dessus de Brig, la vallée se transforme en un étroit et inabordable précipice dont le Rhône occupe et ravage le fond. La route s'élève sur les montagnes septentrionales, et l'on s'enfonce dans la plus sauvage des solitudes; les Alpes n'offrent rien de plus lugubre. On marche deux heures sans rencontrer la moindre trace d'habitations, le long d'un sentier dangereux, ombragé par de sombres forêts, et suspendu sur un précipice dont la vue ne sauroit pénétrer l'obscure profondeur. Ce passage est célèbre par des meurtres, et plusieurs têtes exposées sur des piques, étoient, lorsque je le traversai, la digne décoration de son affreux paysage. On atteint enfin le village de *Lax*, situé dans le lieu le plus désert et le plus écarté de cette contrée. Le sol sur lequel il est bâti, penche rapidement vers le précipice du fond duquel s'élève le sourd mugissement du Rhône. Sur l'autre bord de cet abyme, on voit un hameau dans une situation pareille; les deux églises sont opposées l'une à l'autre; et du cimetière de l'une, j'entendois successivement les chants des deux paroisses qui sembloient se répondre. Que ceux qui connoissent la triste et grave harmonie des cantiques Allemands, les imaginent chantés dans ce lieu, accompagnés par le murmure éloigné du torrent et le frémissement des sapins. »

(Lettres sur la Suisse, de Williams Coxe, tome II. Note de M. Ramond.)

Note T.

Monumens détruits dans l'abbaye de Saint-Denys, les 6, 7 et 8 août 1793.

Nous donnerons ici au lecteur des notes bien précieuses sur les exhumations de Saint-Denys : elles ont été prises par un religieux de cette abbaye, témoin oculaire de ces exhumations.

Le tombeau du roi Dagobert I.er, mort en 638, et les deux statues de pierre de liais, l'une couchée, l'autre en pied, et celle de la reine Nantilde, sa femme, en pied.

On a été obligé de briser la statue couchée de Dagobert, parce qu'elle faisoit partie du massif du tombeau et du mur : on a conservé le reste du tombeau, qui représente la vision d'un hermite, au sujet de ce que l'on dit être arrivé à l'ame de Dagobert après sa mort, parce que ce morceau de sculpture peut servir à l'histoire de l'art, et à celui de l'esprit humain.

Dans la croisée du chœur, du côté de l'épître, le long des grilles, le tombeau de Clovis II, fils de Dagobert, mort en 662. Ce tombeau étoit de pierre de liais.

Celui de Charles Martel, père de Pepin, mort en 741. Il étoit en pierre. Celui de Pepin, son fils, premier roi de la deuxième race, mort en 768. A côté, celui de Berthe ou Bertrade, sa femme, morte en 783. En pierre, du côté de l'évangile, le long des grilles, celui de Carloman, fils de Pepin, et frère de Charlemagne, mort en 771.

Et celui d'Hermentrude, femme de Charles-le-chauve, à côté, laquelle mourut en 869. Ces deux tombeaux en pierre. — *Du côté de l'épître.*

Celui de Louis, fils de Louis-le-Bègue, mort en 882, et celui de Carloman, père de Louis, mort en 884; l'un et l'autre en pierre. Celui de Eudes le Grand, oncle de Hugues Capet, mort en 899, et celui de Hugues Capet, mort en 1033.

De Henri I.er, mort en 1060; de Louis VI, dit le Gros, mort en 1137; de Philippe, fils aîné de Louis le Gros, couronné du vivant de son père, mort en 1131.

Celui de Constance de Castille, seconde femme de Louis VII, dit le jeune, morte en 1159.

Tous ces monumens étoient en pierre, et avoient été construits sous le règne de Saint Louis, au treizième siècle. Ils contenoient chacun deux petits cercueils de pierre, d'environ trois pieds de long, recouverts d'une pierre en dos d'âne, où étoient renfermées les cendres de ces princes et princesses.

Tous les monumens qui suivoient étoient de marbre, à l'exception de deux qu'on aura soin de remarquer : ils avoient été construits dans le siècle où ont vécu les personnages dont ils contenoient les cendres.

Dans la croisée du chœur, du côté de l'épître, le tombeau de Philippe le Hardi, mort en 1285; et celui d'Isabelle d'Arragon, sa femme, morte en 1272. Ces deux tombeaux étoient creux, et contenoient chacun un coffre de plomb, d'environ trois pieds de long, sur huit pouces de haut. Ils renfermoient les cendres de ces deux époux.

Celui de Philipe IV, dit le Bel, mort en 1314.

Côté de l'évangile.

Louis X, dit le Hutin, mort en 1316, et celui de son fils posthume, mort la même année que son père, et quatre jours après sa naissance, pendant lequel temps il porta le titre de roi.

Aux pieds de Louis le Hutin, Jeanne, reine de Navarre, sa fille, morte en 1349.

Dans le sanctuaire, du côté de l'évangile.

Philippe V, dit le Long, mort en 1322, avec le cœur de sa femme, Jeanne de Bourgogne, morte en 1329. Charles IV, dit le Bel, mort en 1328, et Jeanne d'Evreux, sa femme, morte en 1370.

Chapelle de Notre-Dame la Blanche, du côté de l'épître.

Blanche, fille de Charles le Bel, duchesse d'Orléans, morte en 1392, et Marie, sa sœur, morte en 1341; plus bas, deux effigies de ces deux princesses, en pierre, adossées aux piliers de l'entrée de la chapelle.

Dans le sanctuaire de cette chapelle, côté de l'évangile.

Philippe de Valois, mort en 1351, et Jeanne de Bourgogne, sa première femme, morte en 1329.

Blanche de Navarre, sa deuxième femme, morte en 1398. Jeanne, fille de Philippe de Valois et de Blanche, morte en 1373; plus bas, deux effigies en pierre, de Blanche et de Jeanne, adossées aux piliers du bas de ladite chapelle.

Chapelle de Saint Jean-Baptiste, dite des Charles.

Charles V, surnommé le Sage, mort en 1380, et Jeanne de Bourbon, sa femme, morte en 1378.

Charles VI, mort en 1422, et Isabeau de Bavière, sa femme, morte en 1435.

Charles VII, mort en 1461, et Marie d'Anjou, sa femme, morte en 1463.

Revenus dans le sanctuaire, du côté du maître-autel, côté de l'évangile, le roi Jean, mort en Angleterre, prisonnier, en 1364.

Au bas du sanctuaire et des degrés, du côté de l'évangile, le massif du monument de Charles VIII, mort en 1498, dont l'effigie et les quatre anges, qui étoient aux quatre coins, avoient été retirés en 1792, a été demoli le 8 août 1793.

Dans la chapelle de Notre-Dame la Blanche, étoient les deux effigies, en marbre blanc, de Henri II, mort en 1559, et de Catherine de Médicis, sa femme, morte en 1589; l'un et l'autre revêtus de leurs habits royaux, couchés sur un lit or lame de

cuivre doré, aux chiffres de l'un et de l'autre, et ornés de fleurs-de-lys. Dans la chapelle des Charles, le tombeau de Bertrand-Duguesclin, mort en 1380.

Nota. Ce tombeau, qui n'avoit pas été compris dans le décret, avoit été détruit par les ouvriers, le 7 août; mais on a rapporté son effigie dans la chapelle de Turenne, en attendant qu'il fût transporté à sa destination.

Nota. Les cendres des rois et reines, renfermées dans les cercueils de pierre ou de plomb des tombeaux creux, mentionnés ci-dessus, ont été déposés, comme il a été dit ci-devant, dans l'endroit où avoit été érigée la tour des Valois, attenant à la croisée de l'église, du côté du septentrion, servant alors de cimetière. Ce magnifique monument avoit été détruit en 1719.

L'on n'a trouvé que très-peu de choses dans les cercueils des tombeaux creux; il y avoit un peu de fil d'or faux dans celui de Pepin. Chaque cercueil contenoit la simple inscription du nom, sur une lame de plomb, et la plupart de ces lames étoient fort endommagées par la rouille.

Ces inscriptions, ainsi que les coffres de plomb de Philippe le Hardi et d'Isabelle d'Arragon, ont été transportées à l'hôtel-de-ville, et ensuite à la fonte. Ce qu'on a trouvé de plus remarquable, est le sceau d'argent, de forme ogive, de Constance de Castille, deuxième femme de Louis VII, dit le jeune, morte en 1160 : il pèse trois onces et demie; on l'a déposé à la municipalité pour être remis au cabinet des antiques de la bibliothèque nationale.

Le nombre des monumens détruits du 6 au 8 août 1793, au soir, qu'on a fini la destruction, monte à 51 : ainsi, en trois jours, on a détruit l'ouvrage de 12 siècles.

P. S. Le tombeau du maréchal de Turenne, qui avoit été conservé intact, fut démoli en avril 1796, et transporté aux Petits-Augustins, au faubourg

Saint-Germain, à Paris, où l'on rassemble tous les monumens qui méritent d'être conservés pour les arts.

L'église qui étoit toute couverte en plomb, ne fut découverte, et le plomb porté à Paris, qu'en 1795; mais le 6 septembre 1796, on a apporté de la tuile et de l'ardoise de Paris, pour, dit-on, la recouvrir, afin de conserver ce magnifique monument.

Les superbes grilles de fer, faites en 1702, par un nommé Pierre Denys, très-habile serrurier, ont été déposées et transportées à la bibliothèque du collége Mazarin, à Paris, en juillet 1796.

Ce même serrurier avoit fait de pareilles grilles pour l'abbaye de Chelles, lorsque M.me d'Orléans en étoit abbesse.

Extraction des corps des rois, reines, princes et princesses, ainsi que des autres grands personnages qui étoient enterrés dans l'église de l'abbaye de Saint-Denys en France, faite en octobre 1793.

Le samedi, 12 octobre 1793, on a ouvert le caveau des Bourbons, du côté des chapelles souterraines, et on a commencé par en tirer le cercueil du roi Henri IV, mort le 14 mai 1610, âgé de 57 ans.

Remarques. Son corps s'est trouvé bien conservé, et les traits du visage parfaitement reconnoissables. Il est resté dans le passage des chapelles basses, enveloppé dans son suaire, également bien conservé. Chacun a eu la liberté de le voir, jusqu'au lundi matin 14, qu'on l'a porté dans le chœur, au bas des marches du sanctuaire, où il est resté jusqu'à deux heures après-midi, qu'on l'a deposé dans le cimetière dit des Valois, ainsi qu'il a été ci devant dit, dans une grande fosse, creusée dans le bas dudit cimetière, à droite, du côté du nord.

Lundi 14 *octobre* 1793.

Ce jour, après le dîner des ouvriers, vers les trois

heures après-midi, on continua l'extraction des autres cercueils des Bourbons.

Celui de Louis XIII, mort en 1643, âgé de 42 ans.

Celui de Louis XIV, mort en 1715, âgé de 77 ans.

De Marie de Médicis, deuxième femme de Henri IV, morte en 1642, âgée de 68 ans.

D'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, morte en 1666, âgée de 64 ans.

De Marie-Thérèse, Infante d'Espagne, épouse de Louis XIV, morte en 1688, âgée de 45 ans.

De Louis Dauphin, fils de Louis XIV, mort en 1711, âgé de près de 50 ans.

Remarques. Quelques-uns de ces corps étoient bien conservés, sur-tout celui de Louis XIII, reconnoissable à sa moustache; Louis XIV l'étoit aussi par ses grands traits; mais il étoit noir comme de l'encre. Les autres corps, et sur-tout celui du Grand-Dauphin, étoit en putréfaction liquide.

Le mardi 15 *octobre* 1793.

Vers les 7 heures du matin, on a repris et continué l'extraction des cercueils des Bourbons, par celui de Marie-Leczinska, princesse de Pologne, épouse de Louis XV, morte en 1768, âgée de 65 ans.

Celui de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, épouse de Louis, grand dauphin, mort en 1712, âgée de 30 ans.

De Louis, duc de Bourgogne, fils de Louis, grand dauphin, mort en 1712, âgé de 26 ans.

De Louis, duc de Bourgogne, premier fils de Louis, duc de Bretagne, mort en 1705, âgé de 9 mois et 19 jours.

De Louis, duc de Bretagne, second fils du duc de Bourgogne, mort en 1712, âgé de 6 ans.

De Marie-Thérèse d'Espagne, première femme de Louis, dauphin, fils de Louis XV, morte en 1746, âgée de 20 ans.

De Xavier de France, duc d'Aquitaine, second fils de Louis, dauphin, mort le 22 février 1754, âgé de 5 mois et demi.

De Marie-Zéphirine de France, fille de Louis, dauphin, morte le 27 avril 1748, âgée de 21 mois.

De N. duc d'Anjou, fils de Louis XV, mort le 7 avril 1733, âgé de 2 ans 7 mois 3 jours.

On a aussi retiré du caveau les cœurs de Louis, dauphin, fils de Louis XV, mort à Fontainebleau, le 20 décembre 1765, et de Marie-Josephe de Savoie son épouse, morte le 13 mars 1767.

Nota. Leurs corps avoient été enterrés dans l'église cathédrale de Sens, ainsi qu'ils l'avoient demandé.

Remarques. Le plomb en figure de cœur a été mis de côté, et ce qu'il contenoit a été porté au cimetière, et jeté dans la fosse commune, avec tous les cadavres des Bourbons. Les cœurs des Bourbons étoient recouverts d'autres de vermeil ou argent doré, et surmontés chacun d'une couronne aussi d'argent doré. Les cœurs d'argent et leurs couronnes ont été déposés à la municipalité, et le plomb remis aux commissaires aux plombs.

Ensuite on alla prendre les autres cercueils à mesure qu'ils se présentoient à droite et à gauche.

Le premier fut celui d'Anne-Henriette de France, fille de Louis XV, morte le 10 février 1752, âgée de 24 ans 5 mois et 27 jours.

De Louise-Marie de France, fille de Louis XV, morte le 27 février 1733, âgée de 4 ans et demi.

De Louise-Elisabeth de France, fille de Louis XV, mariée au duc de Parme, morte à Versailles, le 6 décembre 1759, âgée de 32 ans 3 mois et 22 jours.

De Louis-Joseph-Xavier de France, duc de Bourgogne, fils de Louis, dauphin, frère aîné de Louis XVI, mort le 22 mars 1761, âgé de 9 à 10 ans.

De N. d'Orléans, second fils de Henri IV, mort en 1611, âgé de 4 ans.

De Marie de Bourbon de Montpensier, première

femme de Gaston, fils de Henri IV, morte en 1627, âgée de 22 ans.

De Gaston, Jean-Baptiste, duc d'Orléans, fils de Henri IV, mort en 1660, âgé de 52 ans.

De Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, fille de Gaston et de Marie de Bourbon, morte en 1693, âgée de 66 ans.

De Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston, morte le 3 avril 1672, âgée de 59 ans.

De Jean Gaston d'Orléans, fils de Gaston Jean-Baptiste, et de Marguerite de Lorraine, mort le 10 août 1652, à l'âge de 2 ans.

De Marie-Anne d'Orléans, fille de Gaston et de Marguerite de Lorraine, morte le 17 août 1656, à l'âge de 4 ans.

Nota. Rien n'a été remarquable dans l'extraction des cercueils, faite dans la journée du mardi 15 octobre 1793: la plupart de ces corps étoient en putréfaction; il en sortoit une vapeur noire et épaisse d'une odeur infecte, qu'on chassoit à force de vinaigre et de poudre qu'on eut la précaution de brûler; ce qui n'empêcha pas les ouvriers de gagner des dévoiemens et des fièvres, qui n'ont pas eu de mauvaises suites.

Le mercredi 16 octobre 1793.

Vers les 7 heures du matin on a continué l'extraction des corps et cercueils du caveau des Bourbons. On a commencé par celui de Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, et épouse de l'infortuné Charles I.er, roi d'Angleterre, morte en 1669, âgée de 60 ans, et on a continué par celui de Henriette-Anne Stuart, fille dudit Charles I.er, et première femme de Monsieur, frère unique de Louis XIV, morte en 1670, âgée de 26 ans.

De Philippe d'Orléans, dit Monsieur, frère unique de Louis XIV, mort en 1701, âgé de 61 ans.

D'Elisabeth-Charlotte de Bavière, seconde femme de Monsieur, morte en 1722, âgée de 70 ans.

De Charles, duc de Berri, petit-fils de Louis XIV, mort en 1714, âgé de 28 ans.

De Marie-Louise-Elisabeth d'Orléans, fille du duc Régent du royaume, épouse de Charles, duc de Berri, morte en 1719, âgée de 24 ans.

De Philippe d'Orléans, petit-fils de France, régent du royaume, sous la minorité de Louis XV, mort le jeudi 2 décembre 1723, âgé de 49 ans.

D'Anne-Elisabeth de France, fille aînée de Louis XIV, morte le 30 décembre 1662, laquelle n'a vécu que 42 jours.

De Marie-Anne de France, seconde fille de Louis XIV, morte le 28 décembre 1664, âgée de 41 jours.

De Philippe, duc d'Anjou, fils de Louis XIV, mort le 10 juillet 1671, âgé de 3 ans.

De Louis, duc d'Anjou, frère du précédent, mort le 4 novembre 1672, lequel n'a vécu que 4 mois et 17 jours.

De Marie-Thérèse de France, troisième fille de Louis XIV, morte le premier mars 1672, à 5 ans.

De Philippe-Charles d'Orléans, fils de Monsieur, mort le 8 décembre 1666, âgé de 2 ans 6 mois.

De N., fille de Monsieur, morte en naissant, en 1665.

D'Alexandre-Louis d'Orléans, duc de Valois, fils de Monsieur, mort le 15 mars 1676, âgé de 3 ans.

De Charles de Berri, duc d'Alençon, fils du duc de Berri, mort le 16 avril 1718, âgé de 21 jours.

De N. de Berri, fille du duc de Berri, morte en naissant, le 21 juillet 1711.

De Marie-Louise-Elisabeth, fille du duc de Berri, morte en 1714, 12 heures après sa naissance.

De Sophie de France, sixième fille de Louis XV, et tante de Louis XVI, morte le 3 mars 1782, âgée de 47 ans 7 mois et 4 jours.

De N. de France, dite d'Angoulême, fille du comte d'Artois, frère de Louis XVI, morte le 23 juin 1783, âgée de 5 mois et 16 jours.

De Mademoiselle, fille du comte d'Artois, frère

de Louis XVI, morte le 23 juin 1783, âgée de 7 ans 3 moins 1 jour.

De Sophie-Hélène de France, fille de Louis XVI, morte le 19 juin 1787, âgée de 11 mois 10 jours.

De Louis-Joseph-Xavier, dauphin, fils de Louis XVI, mort à Meudon, le 4 juin 1789, âgé de 7 ans 7 mois et 13 jours.

Suite du mercredi 16 octobre 1793. A 11 heures du matin, dans le moment où la reine Marie-Antoinette d'Autriche, femme de Louis XVI, eut la tête tranchée, on enleva le cercueil de Louis XV, mort le 10 mai 1774, âgé de 64 ans.

Remarques. Il étoit à l'entrée du caveau, sur un banc ou massif de pierre, élevé à la hauteur d'environ deux pieds, au côté droit, en entrant, dans une espèce de niche, pratiquée dans l'épaisseur du mur; c'étoit là où étoit déposé le corps du dernier roi, en attendant que son successeur vienne pour le remplacer, et alors on le portoit à son rang dans le caveau.

On n'a ouvert le cercueil de Louis XV que dans le cimetière, sur le bord de la fosse. Le corps, retiré du cercueil de plomb, bien enveloppé de linges et de bandelettes, paroissoit tout entier et bien conservé; mais dégagé de tout ce qui l'enveloppoit, il n'offroit pas la figure d'un cadavre; tout le corps tomba en putréfaction, et il en sortit une odeur si infecte, qu'il ne fut pas possible de rester présent: on brûla de la poudre; on tira plusieurs coups de fusil pour purifier l'air. On le jeta bien vîte dans la fosse, sur un lit de chaux vive, et on le couvrit encore de terre et de chaux.

Autre remarque. Les entrailles des princes et princesses étoient aussi dans le caveau, dans des seaux de plomb, déposés sous les tréteaux de fer qui portoient leurs cercueils: on les porta au cimetière; on jeta les entrailles dans la fosse commune. Les seaux de plomb furent mis de côté, pour être portés, comme tous les autres, à la fonderie

qu'on venoit d'établir, dans le cimetière même, pour fondre le plomb à mesure qu'on en trouvoit.

Vers les trois heures après-midi, on a ouvert, dans la chapelle dite des Charles, le caveau de Charles V, mort en 1380, âgé de 42 ans, et celui de Jeanne de Bourbon, son épouse, morte en 1378, âgée de 40 ans.

Charles de France, mort enfant en 1386, âgé de 3 mois, étoit inhumé aux pieds du roi Charles V, son aïeul. Ses petits os, tout-à-fait desséchés, étoient dans un cercueil de plomb. Sa tombe en cuivre étoit sous le marche-pied de l'autel.

Isabelle de France, fille de Charles V, morte quelques jours après sa mère; Jeanne de Bourbon, morte en 1378, âgée de 5 ans, et Jeanne de France, sa sœur, morte en 1366, âgée de 6 mois et 14 jours, étoient inhumées dans la même chapelle, à côté de leur père et mère. On ne trouva que leurs os sans cercueils de plomb; mais quelques planches de bois pourri.

Remarques. On a trouvé dans le cercueil de Charles V une couronne de vermeil, bien conservée, une main de justice d'argent, et un sceptre de 5 pieds de long, surmonté de feuilles d'acanthe d'argent, bien doré, dont l'or avoit conservé tout son éclat.

Dans le cercueil de Jeanne de Bourbon, son épouse, on a trouvé un reste de couronne, un anneau d'or, les débris de bracelets ou chaînons, un fuseau ou quenouille de bois doré, à demi pourri, des souliers de forme fort pointue, en partie consommés, brodés en or et en argent.

Les corps de Charles V et de Jeanne de Bourbon sa femme, de Charles VI et de sa femme, de Charles VII et de sa femme, retirés de leurs cercueils, ont été portés dans la fosse des Bourbons; après quoi, cette fosse a été couverte de terre, et on en a fait

une autre à gauche de celle des Bourbons, dans le fond du cimetière où on a déposé les autres corps trouvés dans l'église.

Le jeudi 17 octobre 1793, du matin, on a fouillé dans le tombeau de Charles VI, mort en 1422, âgé de 54 ans, et dans celui d'Isabeau de Bavière, sa femme, morte en 1435 : on n'a trouvé dans leurs cercueils que des ossemens desséchés : leur caveau avoit été enfoncé lors de la démolition du mois d'août dernier. On mit en pièces et en morceaux leurs belles statues de marbre, et on pilla ce qui pouvoit être précieux dans leurs cercueils.

Le tombeau de Charles VII, mort en 1461, âgé de 59 ans, et celui de Marie d'Anjou sa femme, morte en 1463, avoient aussi été enfoncés et pillés. On n'a trouvé dans leurs cercueils qu'un reste de couronne et de sceptre d'argent doré.

Remarques. Une singularité de l'embaumement du corps de Charles VII, c'est qu'on y avoit parsemé du vif-argent, qui avoit conservé toute sa fluidité. On a observé la même singularité dans quelques autres embaumemens de corps du quatorze et du quinzième siècles.

Le même jour 17 octobre 1793, l'après-dîner, dans la chapelle Saint-Hippolyte, on a fait l'extraction de deux cercueils de plomb, de Blanche de Navarre, seconde femme de Philippe de Valois, morte en 1391, et de Jeanne de France, leur fille, morte en 1371, âgée de 20 ans. On n'a pas trouvé la tête de cette dernière; elle a été vraisemblablement dérobée il y a quelques années, lors d'une réparation faite à l'ouverture du caveau.

On a ensuite fait l'ouverture du caveau de Henri II, qui étoit fort petit ; on en tira d'abord deux gros cœurs, un gros, et l'autre moindre : on ne sait de qui ils viennent, étant sans inscriptions : ensuite 4 cercueils, 1.° celui de Marguerite de France, fille de Henri IV, morte le 27 mai 1615, âgée de 62 ans.

2.° Celui de François, duc d'Alençon, quatrième

fils de Henri II, mort en 1584, âgé de 30 ans. 3.° Celui de François II, qui n'a régné qu'un an et demi, et qui mourut le 5 décembre 1560, âgé de 17 ans. 4.° D'une fille de Charles IX, nommée Elisabeth de France, morte le 2 avril 1578, à 6 ans.

Avant la nuit, on a ouvert le caveau de Charles VIII, mort en 1498, âgé de 28 ans. Son cercueil de plomb étoit posé sur des tréteaux ou barres de fer : on n'a trouvé que des os presque desséchés.

Le vendredi 18 octobre 1793, vers les sept heures du matin, on a continué l'extraction des cercueils du caveau de Henri II, et on en a tiré 4 grands cercueils; celui de Henri II, mort le 10 juillet 1559, âgé de 40 ans et quelques mois; de Catherine de Médicis, sa femme, morte le 5 janvier 1589, âgée de 70 ans; de Charles IX, mort en 1574, âgé de 24 ans; de Henri III, mort le 2 août 1589, âgé de 38 ans.

Celui de Louis, duc d'Orléans, second fils de Henri II, mort au berceau.

De Jeanne de France, et de Victoire de France, toutes deux filles de Henri II, morte en bas âge.

Remarques. Ces cercueils étoient posés les uns sur les autres sur trois lignes : au premier rang, à main gauche en entrant, étoient les cercueils de Henri II, et de Catherine de Médicis, sa femme, et de Louis d'Orléans, leur second fils : le cercueil de Henri II étoit posé sur des barres de fer, et les deux autres sur celui de Henri II.

Au second rang, au milieu du caveau, étoient quatre autres cercueils, placés les uns sur les autres, et les deux cœurs, ci-dessus mentionnés, étoient posés dessus.

Au troisième rang, à main droite, du côté du chœur, se trouvoient 4 cercueils; celui de Charles IX, porté sur des barres de fer, en portoit un grand (celui de Henri III) et deux petits.

Dessous les tréteaux ou barres de fer, étoient posés les cercueils de plomb. Il y avoit beaucoup d'ossemens; ce sont probablement des ossemens trouvés dans cet endroit, lorsqu'en 1719 on a fouillé

pour faire le nouveau caveau des Valois, qui étoit avant construit dans l'endroit même où on a déposé les restes des princes et princesses, au fur et à mesure qu'on en a découvert.

Le même jour 18 octobre 1793, on est descendu dans le caveau de Louis XII, mort en 1515, âgé de 53 ans. Anne de Bretagne, son éponse, morte en 1514, âgée de 37 ans, étoit dans le même caveau : à côté de lui, on a trouvé sur leurs cercueils deux couronnes de cuivre doré.

Dans le chœur, sous la croisée septentrionale, on a ouvert le tombeau de Jeanne de France, reine de Navarre, fille de Louis X, dit le Hutin, morte en 1349, âgée de 38 ans. Elle étoit enterrée au pied de son père, sans caveau : une pierre creuse, tapissée de plomb intérieurement, et couverte d'une autre pierre toute plate, renfermoit ses ossemens; on n'a trouvé dans son cercueil qu'une couronne de cuivre doré.

Louis X, dit le Hutin, n'avoit pas non plus de cercueil de plomb, ni de caveau : une pierre creuse, en forme d'auge, tapissée en dedans de lames de plomb, renfermoit ses os desséchés, avec un reste de sceptre et de couronne de cuivre rongé par la rouille; il étoit mort en 1316, âgé de près de 27 ans.

Le petit roi Jean, son fils posthume, étoit à côté de son père, dans une petite tombe ou auge de pierre, revêtue de plomb, n'ayant vécu que 4 jours.

Près du tombeau de Louis X, étoit enterré, dans un simple cercueil de pierre, Hugues, dit le Grand, comte de Paris, mort en 956, père de Hugues Capet, chef de la race des Capétiens. On n'a trouvé que ses os presque en poussière.

On a été ensuite au milieu du chœur découvrir la fosse de Charles le Chauve, mort en 877, âgé de 54 ans. On n'a trouvé, bien avant dans la terre, qu'une espèce d'ange en pierre, dans laquelle étoit un petit coffre qui contenoit le reste de ces cendres. Il étoit mort de poison en deçà du Mont-Cenis, sur

les confins de la Savoie, dans une chaumière du village de Brios. A son retour de Rome, son corps fut mis en dépôt au prieuré de Mantui, du diocèse de Dijon, d'où il fut transporté 7 ans après à Saint-Denys.

Le samedi 19 octobre 1793, la sépulture de Philippe, comte de Boulogne, fils de Philippe-Auguste, mort en 1233, n'a rien donné de remarquable, sinon la place de la tête du prince, creusée dans son cercueil de pierre.

Nous remarquerons la même chose pour celui de Dagobert.

Le cercueil de pierre, en forme d'auge, d'Alphonse de Poitiers, frère de Saint Louis, mort en 1271, ne contenoit que des cendres: ses cheveux étoient bien conservés; mais ce qui peut être remarquable, c'est que le dessous de la pierre, qui couvroit son cercueil, étoit tacheté, coloré et veiné de jaune et de blanc, comme du marbre : les exhalaisons fortes du cadavre ont pu produire cet effet.

Le corps de Philippe-Auguste, mort en 1223, étoit entièrement consommé : la pierre, taillée en dos d'âne qui couvroit le cercueil de pierre, étoit arrondie du côté de la tête.

Le corps de Louis VIII, père de Saint Louis, mort le 8 novembre 1226, âgé de 40 ans, s'est trouvé aussi presque consommé. Sur la pierre qui couvroit son cercueil, étoit sculptée une croix en demi-relief : on n'y a trouvé qu'un reste de sceptre de bois pourri; son diadême, qui n'étoit qu'une bande d'étoffe tissue en or, avec une grande calotte, d'une étoffe satinée, assez bien conservée : le corps avoit été enveloppé dans un drap ou suaire tissu d'or; on en trouva encore des morceaux assez bien conservés.

Remarques. Son corps ainsi enseveli, avoit été recousu dans un cuir fort épais qui étoit bien conservé.

Il est le seul que nous ayons trouvé enveloppé dans un cuir. Il est vraisemblable qu'on ne l'a fait pour lui que pour que son cadavre n'exhalât pas au dehors de mauvaise odeur, dans le transport qu'on en fit

de Montpensier en Auvergne, où il mourut à son retour de la guerre contre les Albigeois.

On fouilla au milieu du chœur, au bas des marches du sanctuaire, sous une tombe de cuivre, pour trouver le corps de Marguerite de Provence, femme de Saint Louis, morte en 1295. On creusa bien avant en terre sans rien trouver : enfin on découvrit à gauche de la place où étoit sa tombe, une auge de pierre remplie de gravats, parmi lesquels étoient une rotule et deux petits os.

Dans la chapelle de Notre-Dame la Blanche, on a ouvert le caveau de Marie de France, fille de Charles IV, dit le Bel, morte en 1341, et de Blanche sa sœur, duchesse d'Orléans, morte en 1392. Le caveau étoit rempli de décombres, sans corps et sans cercueils.

En continuant la fouille dans le chœur, on a trouvé, à côté du tombeau de Louis VIII, celui où avoit été déposé Saint Louis, mort en 1270. Il étoit plus court et moins long que les autres : les ossemens en avoient été retirés, lors de sa canonisation en 1297.

Nota. La raison pour laquelle son cercueil étoit moins large et moins long que les autres, c'est que suivant les historiens, ses chairs furent portées en Sicile : ainsi on n'a apporté à Saint-Denys que les os pour lesquels il a fallu un cercueil moins grand que pour le corps entier.

On a ensuite décarrelé le haut du chœur pour découvrir les autres cercueils cachés sous terre. On a trouvé celui de Philippe le Bel, mort en 1014, âgé de 46 ans. Ce cercueil étoit de pierre et recouvert d'une large dale. Il n'y avoit pas d'autres cercueils que la pierre creusée en forme d'auge, et plus large à la tête qu'aux pieds, et tapissée en dedans d'une lame de plomb, et une forte et large lame aussi de plomb, scellée sur les barres de fer qui fermoient le tombeau. Le squelette étoit tout entier : on a trouvé un anneau d'or, un sceptre de cuivre doré, de cinq pieds de long, terminé par une touffe de feuillage, sur laquelle étoit représenté un oiseau aussi de cuivre doré.

Le soir, à la lumière, on a ouvert le tombeau de pierre du roi Dagobert, mort en 638. Il avait plus de six pieds de long : la pierre étoit creusée pour recevoir la tete qui étoit séparée du corps. On a trouvé un coffre de bois d'environ deux pieds de long, garni en dedans de plomb, qui renfermoit les os de ce prince, et ceux de Nanthilde, sa femme morte en 642. Les ossemens étoient enveloppés dans une étoffe de soie, séparés les uns des autres par une planche intermédiaire, qui partageoit le coffre en deux parties. Sur un des côtés de ce coffre, étoit une lame de plomb, avec cette inscription :

Hic jacet corpus Dagoberti.

Sur l'autre côté, une lame de plomb portoit :

Hic jacet corpus Nanthildis.

On n'a pas trouvé la tête de la reine Nanthilde. Il est probable qu'elle sera restée dans l'endroit de sa première sépulture, lorsque Saint Louis les fit retirer pour les placer dans le tombeau qu'il leur fit élever dans le lieu où il se voit aujourd'hui.

Dimanche 30 *octobre* 1793.

On a travaillé à détacher le plomb qui couvroit le dedans du tombeau de pierre de Philippe-le-Bel. On a refouillé auprès de la sépulture de Saint Louis, dans l'espérance d'y trouver le corps de Marguerite de Provence, sa femme : on n'a rien trouvé qu'une auge de pierre sans couverture, rempli de terre et de gravats.

Dans cet endroit devoit être aussi le corps de Jean Tristan, comte de Nevers, fils de Saint Louis, mort en 1270, quelques jours avant son père, près de Carthage en Afrique.

Dans la chapelle dite des Charles, on a retiré le cercueil de plomb de Bertrand Duguesclin, mort en 1380. Son squelette était tout entier, la tête bien conservée, les os bien propres et tout-à-fait desséchés. Auprès de lui étoit le tombeau de Bureau de

la Rivière, mort en 1400. Il n'avoit guères que trois pieds de long; on en a retiré le cercueil de plomb.

Après bien des recherches, on a trouvé l'entrée du caveau de François I.er, mort en 1547, âgé de 52 ans.

Ce caveau étoit grand et bien voûté; il contenoit six corps renfermés dans des cercueils de plomb, posés sur des barres de fer : celui de François I.er; celui de Louise de Savoie, sa mère, morte en 1531; de Claude de France, sa femme, morte en 1524, âgée de 25 ans; de François, dauphin, mort en 1536, âgé de 19 ans; de Charles son frère, duc d'Orléans, mort en 1544, âgé de 23 ans; et celui de Charlotte, sa sœur, morte en 1524, âgée de 8 ans.

Tous ces corps étaient en pourriture et en putréfaction liquide, et exhaloient une odeur insupportable; une eau noire couloit à travers leurs cercueils de plomb dans le transport qu'on en fit au cimetière.

On a repris la fouille dans la croisée méridionale du chœur; on a trouvé une auge ou tombe de pierre remplie de gravats. C'étoit le tombeau de Pierre Beaucaire, Chambellan de Saint Louis, mort en 1270.

Sur le soir, on a trouvé près la grille du côté du midi le tombeau de Matthieu de Vendôme, abbé de Saint-Denys, et régent du royaume sous Saint Louis et sous son fils Philippe le Hardi; il n'avoit point de cercueil ni de pierre, ni de plomb; il avoit été mis en terre dans un cercueil de bois, dont on trouve encore des morceaux de planches pourries. Le corps étoit entièrement consommé, on n'a trouvé que le haut de sa crosse de cuivre doré et quelques lambeaux de riche étoffe, ce qui marque qu'il avoit été enseveli avec ses plus riches ornemens d'abbé. Il étoit mort en 1286, le 5 septembre, au commencement du règne de Philippe le Bel.

Le lundi 21 octobre 1793.

Au milieu de la croisée du chœur, on a levé le marbre qui couvroit le petit caveau où on avoit déposé au mois d'août 1791, les ossemens et cendres de

six princes et une princesse de la famille de Saint Louis, transférés en cette église de l'abbaye de Royaumont, où ils étaient enterrés; les cendres et ossemens ont été retirés de leurs coffres ou cercueils de plomb, et portés au cimetière dans la seconde fosse commune, où Philippe-Auguste, Louis VIII, François I.er et toute la famille avoient été portés. Dans l'après-midi, on a commencé à fouiller dans le sanctuaire à côté du grand-autel à gauche pour trouver les cercueils de Philippe le Long, mort en 1322; de Charles IV dit le Bel, mort en 1328; de Jeanne d'Evreux, troisième femme de Charles IV, morte en 1370; de Philippe de Valois, mort en 1350, âgé de 57 ans; de Jeanne de Bourgogne femme de Philipe de Valois, morte en 1348; et celui du roi Jean, mort en 1364.

Le mardi 22 octobre 1793.

Dans la chapelle des Charles, le long du mur de l'escalier qui conduit au chevet, on a trouvé deux cercueils l'un sur l'autre; celui de dessus, de pierre carrée, renfermoit le corps d'Armand Guillem de Barbazan, mort en 1431, premier chambellan de Charles VII. Celui de dessous, couvert de lame de plomb, contenoit le corps de Louis Sancerre, connétable sous Charles VI, mort en 1402, âgé de 60 ans; sa tête étoit encore garnie de cheveux longs et partagés en deux cadenettes bien tressées.

On a levé ensuite la pierre perpendiculaire, qui couvroit les tombeaux en pierre de l'abbé Suger et de l'abbé Troon; le premier mort en 1151, et le second en 1221; on n'y a trouvé que des os presque en poussière.

On a continué la fouille dans le sanctuaire, du côté de l'évangile, et on a découvert bien avant en terre, une grande pierre plate qui couvroit les tombeaux de Philippe le Long, et des autres.

On s'en tint là, et pour finir la journée, on alla dans la chapelle dite du Lépreux, lever la tombe de Sédille de Sainte-Croix, morte en 1380, femme

de Jean Pastourelle, conseiller du roi Charles V; on n'a trouvé que des ossemens consommés.

Le mardi 23 octobre 1793.

On a repris, du matin, le travail qu'on avoit laissé la veille, pour la découverte des tombeaux du sanctuaire.

On trouva d'abord celui de Philippe de Valois, qui étoit de pierre, tapissé intérieurement de plomb, fermé par une forte lame de meme métal, soudée sur des barres de fer; le tout recouvert d'une longue et large pierre plate : on a trouvé une couronne et un sceptre surmonté d'un oiseau de cuivre doré.

Plus près de l'autel, on a trouvé le tombeau de Jeanne de Bourgogne, première femme de Philippe de Valois; on y a trouvé son anneau d'argent, un reste de quenouille ou fuseau, et des os desséchés.

Le jeudi 24 octobre 1793.

A gauche de Philippe de Valois, étoit Charles le Bel. Son tombeau étoit construit comme celui de Philippe de Valois; on y a trouvé une couronne d'argent doré, un sceptre de cuivre doré, haut de près de 7 pieds, un anneau d'argent, un reste de main de justice, un bâton de bois d'ébène, un oreiller de plomb, pour reposer la tête; le corps étoit desséché.

Le vendredi 25 octobre 1793.

Le tombeau de Jeanne d'Evreux avoit été remué, la tombe étoit brisée en trois morceaux, et la lame de plomb qui fermoit le cercueil étoit détachée; on ne trouva que des os desséchés sans la tête; on ne fit pas d'information, il y avoit néanmoins apparence qu'on étoit venu, dans la nuit précédente, dépouiller ce tombeau.

Au milieu, on trouva le tombeau en pierre de Philippe le Long, son squelette étoit bien conservé, avec

une couronne d'argent doré, enrichie de pierreries, une agraphe de son manteau en lozange, avec une autre plus petite, aussi d'argent, partie de sa ceinture d'étoffe satinée, avec une boucle d'argent doré, et un sceptre de cuivre doré. Aux pieds de son cercueil étoit un petit caveau, où étoit le cœur de Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de Valois, renfermé dans une cassette de bois presque pourri; l'inscription étoit sur une lame de cuivre.

On a aussi découvert le tombeau du roi Jean, mort en 1364, en Angleterre, âgé de 56 ans; on y a trouvé une couronne, un sceptre fort haut, mais brisé, une main de justice, le tout d'argent doré. Son squelette étoit entier. Quelques jours après les ouvriers avec le commissaire aux plombs, ont été au couvent des Carmélites faire l'extraction du cercueil de madame Louise de France, fille de Louis XV, morte le 23 décembre 1787, âgée de 50 ans et environ six mois. Ils l'ont apporté dans le cimetière, et le corps a été déposé dans la fosse commune; il étoit tout entier, mais en pleine putréfaction; ses habits de Carmélite étoient très-bien conservés.

Dans la nuit du 11 au 12 novembre 1793, par ordre du département, en présence du commissaire du district et de la municipalité de Saint-Denys, on a enlevé du trésor tout ce qui y étoit, Châsses, Reliques, etc. : tout a été mis dans de grandes caisses de bois, ainsi que tous les riches ornemens de l'église, et le tout est parti dans des chariots pour la convention, en grand appareil et grand cortège de la garde des habitans de la ville, le 13 vers les 10 heures du matin.

Supplément.

Le 18 janvier 1794, le tombeau de François I.er, étant démoli, il fut aisé d'ouvrir celui de Marguerite, comtesse de Flandres, fille de Philippe le Long, et femme de Louis, comte de Flandres, morte en 1382, âgée de 66 ans; elle étoit dans un caveau assez bien construit, son cercueil de plomb étoit

posé sur des barres de fer ; on n'y trouva que des os bien conservés, et quelques restes de planches de bois de châtaigner.

Mais on n'a pas trouvé la sépulture du Cardinal de Retz, dit le coadjuteur, mort en 1679, âgé de 66 ans.

Non plus que celle de plusieurs autres grands personnages.

NOTE V.

Le docteur Robertson a rendu justice à M. de Voltaire, en disant que cet homme universel n'a pas été un historien aussi infidèle qu'on le pense généralement. Nous croyons comme lui que M. de Voltaire n'a pas toujours cité faux, mais il est certain qu'il a beaucoup omis, car nous n'oserions dire beaucoup ignoré. Il a donné de plus aux passages originaux un tour particulier, pour leur faire dire toute autre chose qu'ils ne disent en effet. C'est le moyen d'être tout-à-la-fois exact et merveilleusement infidèle. Dans ses deux admirables histoires de Louis XIV et de Charles XII, M. de Voltaire n'a pas eu besoin d'avoir recours à ce moyen ; mais dans son histoire générale, qui n'est qu'une longue injure au christianisme, il s'est cru permis d'employer toutes sortes d'armes contre l'ennemi. Tantôt il nie formellement, tantôt il affirme du ton le plus positif; ensuite il mutile et défigure les faits. Il avance sans hésiter, *qu'il n'y eut aucune hiérarchie pendant près de cent ans parmi les chrétiens*. Il ne donne aucun garant de cette étrange assertion, il se contente de dire : *Il est reconnu, l'on rit aujourd'hui.* L'auteur de l'*Essai* pouvoit rire, c'est sa coutume ; mais quand on écrit avec le dessein formel de renverser la religion de son pays par ses bases historiques, il faudroit peut-être produire des titres, et épargner les noms d'*idiots*, d'*esclaves*, d'*ignorans* et de *fanatiques*, à ceux qui se contentent de rapporter exactement les faits à la page où ils les ont lus.

Selon cet auteur, on n'a sur la succession de Saint Pierre que la liste *frauduleuse d'un livre apocryphe*, *intitulé le Pontifical de Damase* (1). Or, il nous reste un traité de Saint Irénée sur les hérésies, où le père de l'église gallicane *donne en entier* la succession des papes, depuis les apôtres (2). Il en compte douze jusqu'à son temps. On place l'année de la naissance de Saint Irénée environ 120 ans après Jésus-Christ. Il avoit été disciple de Papias et de Saint Polycarpe, eux-mêmes disciples de Saint Jean l'évangéliste. Il étoit donc témoin presque oculaire des premiers papes. Il nomme Saint Lin après Saint Pierre, et nous apprend que c'est de ce même Lin que parle Saint Paul dans son épître à Timothée (3). Comment M. de Voltaire, ou ceux qui l'aidoient dans son travail, n'ont-ils pas craint (s'ils n'ont pas ignoré) cette foudroyante autorité? Si l'on en croit l'*Essai sur les mœurs*, on n'auroit jamais entendu parler de Lin, et voilà que ce premier successeur du chef de l'église est nommé par les apôtres eux-mêmes!

Au reste, que la suprématie de ce premier évêque de la chrétienté a toujours été reconnue, quoique non prononcée par les conciles, c'est encore ce qu'il est facile de prouver. Sous le pape Clément III, successeur des apôtres, il y eut une grande division dans l'église de Corinthe; le saint siége écrivit une *puissante lettre*, dit Saint Irénée, pour ramener la paix, et son autorité fut reconnue (4). Saint Cyprien déclare l'unité de l'église, et la primauté de Saint Pierre en paroles non équivoques: *Super unum Petrum aedificat ecclesiam suam, unam cathedram constituit, et unitatis ejusdem originem ab uno incipientem, suâ autoritate disposuit* (5). Dès le cinquième siècle, 400 ans avant que le titre de *Pape* fût exclusive-

(1) Essai sur les M. des N. Chap. VIII.
(2) Lib. 3, cap. 3.
(3) Lib. 2, cap. 4, v. 21.
(4) *Iren. de Heres. lib.* 3, *cap.* 3.
(5) *De unit. eccles. cathol.*

ment attribué au souverain pontife, on étoit d'opinion que les conciles généraux mêmes devoient être confirmés par l'évêque de Rome (1). Tous les évêques des Gaules reconnoissoient cette suprématie, et en alléguoient pour raison que l'esprit apostolique continuoit à émaner du saint siége (2). La sentence du pape sur Théodoret, vers le même temps, fut reçue de tous les fidèles, et l'on appeloit du jugement des conciles provinciaux à la cour de Rome (3).

C'est donc plutôt une dispute de mots que de faits, que tout ce qui concerne l'autorité de la chaire de Saint-Pierre. On sait fort bien que les évêques primitifs se sont appelés *Papes*, comme encore Patriarches, *Pater Patrum*, *Episcopus episcoporum*, *angelus Episcopus*. Qu'importe le nom, si la suprématie existoit? On peut faire quelque chicane, vu l'éloignement des temps; mais les nombreuses autorités que nous avons citées, sans compter celles qu'il nous seroit aisé d'y ajouter encore, contenteront tout homme qui n'aura pas pris parti contre les vérités historiques de l'église.

Note X.

Il va presque jusqu'à nier les persécutions sous Néron. Il avance qu'aucun des Césars n'inquiéta les chrétiens jusqu'à Domitien. « Il étoit aussi fort » injuste, dit-il, d'imputer cet accident (l'incendie » de Rome) au christianisme qu'à l'empereur » (Néron); ni lui, ni les chrétiens, ni les juifs, » n'avoient aucun intérêt à brûler Rome; mais il » falloit appaiser le peuple qui se soulevoit contre » des étrangers également haïs des Romains et des » juifs. On abandonna quelques infortunés à la » *vengeance* publique. (Quelle vengeance, s'ils » n'étoient pas coupables !) Il semble qu'on n'au-

(1) *S. Leo, ep.* 89, *ad Marcian. Aug. p.* 308, 309.
(2) *Id. Epist. ad Leo.* 288.
(3) *Id. Epist.* 95, *p.* 311. *Ep.* 10, *ad episcop. Galliæ*, *p.* 217. *Ep.* 40, *p.* 251.

» roit pas dû compter parmi les persécutions faites » à leur foi cette violence passagère. Elle n'avoit rien » de commun avec leur religion *qu'on ne connois-* » *soit pas* (nous allons entendre Tacite), et que les » Romains confondoient avec le judaïsme, protégé » par les loix autant que méprisé (1). » Voilà peut-être un des passages historiques les plus étranges qui soient jamais échappés à la plume d'un auteur.

M. de Voltaire n'avoit-il jamais lu ni Suétone, ni Tacite ? Il nie l'existence ou l'authenticité des inscriptions trouvées en Espagne, où Néron est remercié *d'avoir aboli dans la province une superstition nouvelle.* Quant à l'existence de ces inscriptions, on en voit une à Oxfort : *Neroni. Claud. Cais. Aug. Max. ob. Provinc. la tronib. et His. qui novam generi hum. Superstition. inculcab. purgat.* Et pour ce qui regarde l'inscription elle-même, on ne voit pas pourquoi M. de Voltaire doute que cette nouvelle superstition soit la religion chrétienne. Ce sont les propres paroles de Suétone : *Afflicti suppliciis christiani, genus hominum superstitionis novae ac maleficiae* (2).

Le passage de Tacite va nous apprendre maintenant quelle fut *cette violence* passagère, exercée très-sciemment, non sur les *juifs*, mais sur les *chrétiens.*

« Pour détruire les bruits, Néron chercha des » coupables, et fit souffrir les plus cruelles tortures » à des malheureux abhorrés par leur infamies, » qu'on appeloit vulgairement *chrétiens*. Le Christ, » qui leur donna son nom, avoit été condamné au » supplice, sous Tibère, par le procurateur Ponce-» Pilate, ce qui réprima pour un moment cette » exécrable superstition. Mais bientôt le torrent se » déborda de nouveau, non-seulement dans la Judée, » où il avoit pris sa source, mais jusque dans Rome » même, où viennent enfin se rendre et se grossir » tous les égoûts de l'univers. On commença d'abord

(1) Essai sur les Mœurs.
(2) *Suet. in Nero.*

» par se saisir de ceux qui s'avouèrent chrétiens ; et » ensuite, sur leurs dépositions, d'une *multitude* » *immense* qui fut moins convaincue d'avoir incen- » dié Rome que de haïr le genre humain ; et à leur » supplice, on ajoutoit la dérision : on les envelop- » poit de peaux de bêtes, pour les faire dévorer par » les chiens ; on les attachoit en croix, ou l'on endui- » soit leurs corps de résine, et l'on s'en servoit la » nuit pour s'éclairer. Néron avoit cédé ses propres » jardins pour ce spectacle, et en même temps il » donnoit des jeux au cirque, se mêlant parmi le » peuple en habit de cocher, ou conduisant les chars. » Aussi, quoique coupables et dignes des derniers » supplices, on se sentoit ému de compassion pour » ces victimes, qui sembloient immolées moins au » bien public qu'aux passe-temps d'un barbare (1). »

Les mouvemens de compassion dont Tacite semble saisi à la fin de ce tableau, contrastent bien tristement avec un auteur chrétien, qui cherche à affoiblir la pitié pour les victimes. On voit que Tacite désigne nettement les chrétiens, il ne les confond point avec les juifs, puisqu'il raconte leur origine, et que d'ailleurs, en parlant du siége de Jérusalem, il fait, dans un autre endroit, l'histoire des Hébreux et de la religion de Moïse. On devine pourtant ce qui a fait avancer à M. de Voltaire que les Romains croyoient persécuter les juifs en persécutant les fidèles. C'est sans doute cette phrase : *moins convaincus d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain*, que l'auteur de l'Essai a interprété des juifs, et non des chrétiens. Or il ne s'est pas apperçu qu'il faisoit l'éloge de ces derniers, tout en les voulant priver de la pitié du lecteur. Mais quoiqu'il ne puisse appliquer réellement les paroles de Tacite aux fidèles, dont la religion est au contraire une espèce de philanthropie, il auroit dû remarquer que le refus que les chrétiens faisoient de sacrifier aux idoles, et d'assister aux abominables jeux du cirque,

(1) *Tacit an. lib.* 16, trad. de M. Dureau de la Mal.

pour voir des hommes s'égorger, ou déchirés par des bêtes, les faisoit passer pour être les ennemis des dieux et des hommes. Quant aux crimes odieux qu'on reprochoit aux premiers fidèles, comme de manger des enfans et de boire leur sang, on voit facilement ce qui avoit pu donner lieu à de pareils bruits. Le sang mystique du fils de l'homme, qu'on buvoit dans le vin de l'Eucharistie; l'enfant qui s'immole, la chair de l'agneau, toutes ces figures dont les payens avoient entendu parler confusément, jointes aux assemblées mystérieuses des fidèles, firent aisément supposer des rites abominables. Pline, Marc-Aurèle, Sévère, et tant d'autres illustres payens, ont rendu justice aux mœurs des chrétiens primitifs, que les paroles de Tacite ne sont ici d'aucun poids. C'est une grande gloire pour les chrétiens, dit Bossuet, d'avoir eu pour premier persécuteur le persécuteur du genre humain. L'article de M. de Voltaire nous fait faire un triste retour sur cet esprit de parti qui divise tous les hommes, et étouffe chez eux les sentimens naturels. Que le ciel nous préserve de ces horribles haines d'opinion, puisqu'elles rendent si injuste !

Note Y.

M. de C..., obligé de fuir pendant la terreur avec un de ses frères, entra dans l'armée de Condé; après y avoir servi honorablement jusqu'à la paix, il se résolut de quitter le monde. Il passa en Espagne, se retira dans un couvent de Trappistes, y prit l'habit de l'ordre, et mourut peu de temps après avoir prononcé ses vœux : il avoit écrit plusieurs lettres à sa famille et à ses amis, pendant son voyage en Espagne et son noviciat chez les Trappistes. Ce sont ces lettres que l'on donne ici. On n'a rien voulu y changer; on y verra une peinture fidèle de la vie de ces religieux, dont les mœurs ne sont déja plus pour nous que des traditions historiques. Dans ces feuilles écrites sans art, il règne souvent une grande élévation de

sentimens, et toujours une naïveté d'autant plus précieuse, qu'elle appartient au génie François, et qu'elle se perd de plus en plus parmi nous. Le sujet de ces lettres se lie au souvenir de tous nos malheurs: elles représentent un jeune et brave François chassé de sa famille par la révolution, et s'immolant dans la solitude, victime volontaire offerte à l'Eternel, pour racheter les maux et les impiétés de la patrie: ainsi, S. Jérôme du fond de sa grotte, tâchoit, en versant des torrens de larmes, et en élevant ses mains vers le ciel, de retarder la chûte de l'empire Romain. Cette correspondance offre donc une petite histoire complette, qui a son commencement, son milieu et sa fin. Je ne doute point que si on la publioit comme un simple roman, elle n'eût le plus grand succès. Cependant elle ne renferme aucune aventure: c'est un homme qui s'entretient avec ses amis et qui leur rend compte de ses pensées. Où donc est le charme de ces lettres? Dans la religion. Nouvelle preuve qui vient à l'appui des principes que j'ai essayé d'établir dans mon ouvrage.

15 Mars 1799.

A MM. de B.... ses compagnons d'émigration, à Barcelone.

Mon dernier voyage, mes chers amis, (c'est celui de Madrid) a été très-agréable. J'ai passé à Aranjuez, où étoit la famille royale. J'ai resté cinq jours à Madrid, autant à Sarragosse, où j'ai eu l'avantage de visiter Notre-Dame du Pilar. J'ai eu plus de plaisir à parcourir l'Espagne, que je n'en avois eu à parcourir les autres pays. On a l'avantage d'y voyager à meilleur marché, que nulle part que je connoisse. Je n'ai rien perdu de mes effets, quoique je sois très-peu soigneux; on trouve ici beaucoup de braves gens qui savent exercer la charité. On épargne beaucoup en portant avec soi un sac qu'on remplit chaque soir de paille, pour se coucher; mais je n'ai plus de goût à parler de tout cela. J'ai dit adieu

aux montagnes et aux lieux champêtres. J'ai renoncé à tous mes plans de voyage sur la terre, pour commencer celui de l'éternité. Me voici depuis neuf jours à la Trappe de Sainte-Suzanne, où j'ai résolu, avec la grace de Dieu, de finir mes jours. J'ai moins de mérite qu'un autre à souffrir les peines du corps, vû l'habitude que je m'en étois faite, par *Epicuréisme*.

On ne mène pas ici une vie de fainéans; on se lève à une heure et demie du matin, on prie Dieu, ou on fait des lectures pieuses jusqu'à cinq; puis commence le travail qui ne cesse que vers les quatre heures et demie du soir, qu'on rompt le jeûne : je parle pour les frères convers dont je fais nombre; les pères qui travaillent aussi beaucoup, quittent les champs aux heures marquées, pour se rendre au chœur, où ils chantent l'office de la Sainte Vierge, l'office ordinaire, et celui des morts. Nous autres frères nous interrompons aussi notre travail, pour faire nos prières par intervalles, ce qui s'exécute sur le lieu. On ne passe guère une demi-heure sans que l'ancien frappe des mains, pour nous avertir d'élever nos pensées vers le ciel, ce qui adoucit beaucoup toutes les peines; on se ressouvient qu'on travaille pour un maître, qui ne nous fera pas attendre notre salaire au temps marqué.

J'ai vu mourir un de nos pères. Ah ! si vous saviez quelle consolation on a dans ce moment de la mort ! Quel jour de triomphe ! Notre révérend père abbé demanda à l'agonisant : « *Eh bien, êtes-vous fâché maintenant d'avoir un peu souffert ?* » Je vous avoue à ma honte que je me suis senti quelquefois envie de mourir, comme ces soldats lâches qui desirent leur congé avant le temps. Sainte-Marie égyptienne fit 40 ans pénitence; elle étoit moins coupable que moi, et il y a mille ans qu'elle se repose dans la gloire.

Priez pour moi, mes chers amis, afin que nous puissions nous retrouver au grand jour.

Faites savoir, je vous prie, au cher Hippolyte et à mes sœurs le parti que j'ai pris. Je leur écrirai

dans six semaines, et ils peuvent m'écrire à l'adresse que je vous donnerai.

Nous sommes ici 70, tant Espagnols que François, et cependant la maison est très-pauvre, voilà pourquoi je veux faire venir les 300 livres. D'ailleurs, quoiqu'avec la grace de Dieu, j'espère persister dans ma résolution, j'ai un an pour sortir.

Vous pouvez donc écrire au révérend père abbé de la Trappe de Sainte-Suzanne, par Alcaniz à Maëlla, pour le frère Charles CL.

(Vous aurez soin de mettre en tête de la lettre *Espanà :* et après Maëlla, en *Arragon.*)

Première Semaine de Pâques, 1799.

Lettre écrite à ses frères et sœurs en France.

Me voici à sainte Suzanne depuis le premier lundi de carême; c'est un couvent de Trappistes, où je compte finir mes jours; j'ai déja éprouvé tout ce qu'il y a de plus austère dans le cours de l'année. On ne se lève jamais plus tard qu'à une heure et demie du matin ; au premier coup de cloche on se rend à l'église ; les frères convers, dont je fais nombre sous le nom de Fr. J. Climaque, sortent à deux heures et demie pour aller étudier les pseaumes ou faire quelqu'autre lecture spirituelle ; à quatre heures, on rentre à l'église jusqu'à cinq heures, que commence le travail. On s'occupe dans un atelier jusqu'au jour ; alors on prend une pioche large et une étroite, puis on va en ordre travailler, ce qui dure quelquefois jusqu'à trois heures de l'après-midi. On se rapproche ensuite du couvent, où l'on reprend le travail dans l'atelier, en attendant quatre heures et un quart, heure à laquelle sonne le dîner. En se levant de table, on va processionnellement à l'église, en récitant le *Miserere*, l'on en sort en chantant le *De profundis*, et l'on retourne au travail dans l'atelier. Là on carde, on file, on fait du drap, et autres choses, chacun selon son talent. Tout ce dont nous nous servons

doit se faire dans la maison par les mains des frères, autant que cela est possible ; chacun doit gagner sa vie à la sueur de son front, faisant profession d'être pauvre et de n'être à charge à personne, donnant au contraire l'hospitalité à gens de tout état qui viennent nous voir ; cependant nous n'avons que deux attelages de mules et environ deux cents brebis, et quelques chèvres qui vont paître dans les montagnes arides qui nous environnent. Ce ne peut être que par les soins d'une providence particulière, que soixante-dix personnes vivent avec si peu de chose, sans compter une foule d'étrangers qui viennent de toutes parts, et auxquels on donne du pain blanc, et tout ce que nous pouvons leur donner en maigre, apprêté à l'huile ou au beurre, dont nous ne faisons pas usage. Notre pain, s'il est de froment, ne doit avoir passé qu'une fois par le crible, et la farine doit être employée comme elle sort du moulin. Comme je suis mal-adroit pour filer dans l'atelier, je trie les fèves ou lentilles de nos repas. Le riz ne se trie pas de même, et tout se mange sans autre accommodage que cuit à l'eau et au sel.

A cinq heures trois quarts, on va au cloître lire ou prier Dieu jusqu'à six heures. Il se fait une lecture que tout le monde écoute. La lecture finie, les pères entrent à l'église pour dire complies. Le père-maître, qui est un ancien moine de Sept-Fonds, distribue le travail aux frères, à mesure qu'ils entrent dans l'église ; après complies, on sonne une cloche qui réunit tout le monde, pour chanter *Salve Regina*, ce qui dure un quart-d'heure. Le chant en est très-beau, et cela seul délasse de tous les travaux de la journée ; vient ensuite un demi-quart-d'heure d'adoration. A sept heures un quart, on dit le *Sub tuum praesidium ;* cela fait, tous les individus de la maison vont se prosterner à la file dans le cloître, et là, couchés sur la terre, comme le roi David, ils disent le *Miserere* dans un grand silence : cette dernière cérémonie me paroît sublime ; l'homme ne me semble jamais mieux à sa place, que lorsqu'il s'humilie devant son auteur. Enfin, le révérend père

abbé se lève, et placé sur la porte de l'église, il donne l'eau bénite à tous sans exception, jusqu'au dernier des novices. Arrivés au dortoir, on se met à genoux aux pieds de son lit, jusqu'à ce qu'on entende une petite cloche, qui est le signal pour se coucher, ce qui se fait à sept heures et demie.

Il y a ensuite une infinité de petites contradictions, qui venant sans cesse à la rencontre des habitudes, inquiètent dans les premiers jours. On ne doit jamais, par exemple, s'appuyer si on est assis, ni s'asseoir, si on est fatigué, pour le seul fait de se reposer: c'est que l'homme est né pour travailler dans ce monde, et qu'il ne doit attendre de repos qu'arrivé au terme de son pélerinage. On perd ainsi toute propriété sur son corps: si l'on se blesse d'une manière un peu grave, il faut aller accuser à genoux, tout comme lorsqu'on brise un vase de terre, et cela sans parler; il suffit de montrer le sang qui coule, ou les fragmens de la chose brisée. Puis il y a le chapitre des fautes: on doit s'accuser à haute voix des fautes purement matérielles; en outre, il y a souvent quelque frère qui vous proclame, en dénonçant des fautes que vous avez commises par ignorance ou autrement. Je serois trop long, si je disois tout le reste.

A la vérité, le temps du carême est ce qu'il y a de plus austère; hors delà je crois qu'on ne dîne jamais plus tard que deux heures: j'ai commencé par ce temps de pénitence; j'ai fait comme les coureurs, qui s'exerçent d'abord avec des souliers de plomb. Il me semble maintenant que nous menons une vie de Sybarites, et en vérité, nous pouvons dire d'élus! Que nous faisons peu de chose en comparaison de ce qu'ont fait les saints! Quand je pense même aux entreprises des aventuriers Américains, à leur passage de la mer Atlantique à la mer du Sud, à travers l'isthme de Panama, à ce qu'ils ont dû souffrir pour se faire un chemin à travers les arbres et les ronces, qui n'avoient cessé de s'entrelacer depuis l'origine du monde, à ce qu'ils ont éprouvé dans ces vallées désertes sous les feux de l'équateur, passant delà

tout-à-coup sur des glaciers, et tout cela par le seul desir de s'emparer de l'or des Indiens; en considérant tous ces vains efforts pour des biens trompeurs, et sachant d'ailleurs que l'espérance de ceux qui travaillent pour Dieu ne sera pas frustrée, on doit s'écrier : hélas ! que nous faisons ici-bas peu de chose pour le ciel !

Nous sentons tous cette vérité, et il y a sûrement des frères qui embrasseroient toute espèce de pénitence; mais on ne peut pas faire la moindre austérité sans une permission expresse, et elle est rarement accordée, parce qu'étant pauvres, il faut conserver ses forces pour travailler. Si quelquefois appuyé debout contre un mur, je sommeille, il y a bientôt quelque frère charitable qui me tire de ce sommeil; je crois l'entendre me dire : « tu te reposeras à la maison paternelle, *in domum aeternitatis.* » Pendant ce travail, soit au champ, soit à la maison, de temps à autre, le plus ancien frappe des mains, et alors dans un grand silence pendant cinq ou six minutes, chacun peut porter ses regards vers le ciel; cela suffit pour adoucir le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été. Il faut en être témoin pour se faire une idée du contentement, de la jubilation de tout le monde ; rien ne prouve mieux le bonheur de cette vie, que ce qu'ont fait les Trappistes pour se réunir après leur expulsion de France, et la quantité de couvens de cet ordre qui se sont font formés jusques dans le Canada. Ici nous sommes environ soixante-dix, et on refuse tous les jours des gens qui demandent à être reçus. Certes, j'ai eu assez de peine pour y parvenir, mais heureusement je suis venu ici sans avoir écrit, comme on le fait ordinairement, ne connoissant personne, me confiant en la protection de la sainte Vierge, à qui je m'étois adressé avant de partir de Cordoue ; je ne me suis pas rebuté du premier refus, parce que je sais bien qu'après tout le révérend père abbé n'est pas le *vrai* maître; aussi après quelques jours, il entra dans ma chambre, et après m'avoir embrassé, il me dit : désormais regardez-moi comme votre frère ; je me ferois conscience de renvoyer quelqu'un qui se sauve du monde pour venir ici travailler à son salut.

En effet, par la grace de Dieu, c'est ce seul motif qui m'a pressé de prendre ce parti. J'y étois résolu environ trois mois avant de sortir de France; mais où, et comment parvenir à ce que je desirois? Je n'en savois rien. Il n'y a que quatre pas de Barcelone ici, mais les chemins les plus courts ne sont pas toujours ceux de la Providence; il entroit apparemment dans les desseins de Dieu que j'allasse d'abord à Cordoue, à travers un des plus beaux pays de la nature, les royaumes de Valence, de Murcie, de Grenade. je n'ai jamais rien vu de plus charmant que l'Andalousie. Plus j'avançois, plus je sentois augmenter le desir de voir d'autres contrées, d'autres pays. Ayant rencontré aux environs de Tarragone un officier Suisse, que j'avais connu dans le Valais, il me porta mon sac sur son cheval, et nous fîmes journée ensemble. Je ne sais comment étant venu à parler de la *Val-Sainte*, et comment ces pauvres pères avoient été obligés de passer en Russie, l'Officier me dit qu'ils avoient formé une colonie en Arragon; aussitôt je me résolus de tourner mes pas vers ce côté, et je commençai ce long chemin que j'ai fait seul de nuit et de jour à travers les montagnes, qui se pressent avant d'arriver à Tortone; on y fait souvent cinq ou six lieues sans rencontrer personne; et l'on voit çà et là une multitude de croix, qui annoncent la triste fin de quelque voyageur.

Les pays que je voyois, soit sauvages ou rians, me donnoient des idées agréables, ou me jetoient dans une de ces mélancolies, qui plaisent par les différens sentimens qui viennent s'y associer. Je ne crois pas avoir jamais fait de voyage avec plus de confiance, ni avec plus de plaisir; je n'ai trouvé que des gens honnêtes, bons et charitables. Il n'y a rien de plus gai qu'une auberge espagnole, par la foule de gens qui s'y rencontrent. Je suspendois mon sac à un clou, sans le moindre souci: le prix du pain et de la viande étant fixés, les pauvres voyageurs comme moi ne peuvent pas être trompés; d'ailleurs je n'ai jamais rencontré de peuple moins intéressé; les servantes refusoient opiniâtrément de recevoir

ma petite rétribution, et souvent des voituriers ont porté mon sac pendant plusieurs jours, sans vouloir rien accepter. Enfin j'estime extrêmement ce peuple, qui s'estime lui-même, qui ne va pas servir chez les autres nations, et qui a conservé un caractère vraiment original. On parle beaucoup du libertinage qui règne ici ; je crois qu'il y en a moins qu'en notre pays. Et puisque de braves gens ! Il n'y auroit pas moins de martyrs ici qu'en France, s'il étoit possible de détruire la religion. Je doute qu'on l'entreprenne encore ; il faut auparavant que le libertinage de l'esprit passe au cœur, et les Espagnols sont bien loin delà. Les grands suivent la religion comme les petits, et quoiqu'ils soient très-fiers, à l'eglise il y a une égalité parfaite ; la duchesse s'y assied par terre auprès de sa servante. L'église est ordinairement le plus bel édifice du lieu. Elle est tenue très-proprement, le pavé en est couvert de nattes, au moins dans l'Andalousie. Les lampes qui brûlent jour et nuit y sont par millier. Dans une petite chapelle de la sainte Vierge, il y a quelquefois jusqu'à dix à onze lampes allumées. Quoiqu'il y ait une quantité immense de ruches d'abeilles, qu'on abandonne au milieu des montagnes les plus désertes, on tire de la cire de France, de l'Afrique et de l'Amérique.

Voilà déja une forte digression. J'ai écrit le détail de mes voyages aux R. et aux Bo. Je ne sais si ces derniers ont reçu mes lettres ; je leur avois marqué de vous les faire passer, si c'étoit possible ; cela vous auroit peut-être amusé. J'arrivai un jour dans une campagne déserte, à une porte superbe, seul reste d'une grande ville, et qui ne peut être qu'un ouvrage des Romains : le grand chemin moderne passe dessous. Je m'arrêtai à considérer cette porte qui est sûrement là depuis deux mille ans. Il me vint dans la pensée que cette ville avoit été habitée par des gens qui, à la fleur de leur âge, voyoient la mort comme une chose très-éloignée, ou n'y pensoient pas du tout ; qu'il y avoit sûrement eu dans cette ville des partis, et des hommes acharnés les uns contre les autres ; et voilà que depuis des siècles leurs cen-

dres s'élèvent confondues dans un même tourbillon. J'ai vu aussi Morviéda, où étoit bâtie Sagonte, et réfléchissant sur la vanité du temps, je n'ai plus songé qu'à l'éternité. Qu'est-ce que cela me fera dans vingt ou trente ans qu'on m'ait dépouillé de ma fortune, à l'occasion d'une persécution contre les chrétiens ? Saint Paul, hermite, ayant été dénoncé par son beau-frère, se retira dans un désert, abandonnant à son dénonciateur de très-grandes richesses; mais, comme dit Saint Jerôme, qui n'aimeroit mieux aujourd'hui avoir porté la pauvre tunique de Paul, avec ses mérites, que la pourpre des rois avec leurs peines et leurs tourmens ? Toutes ces réflexions réunies me déterminèrent à venir sans délai me réfugier ici, renonçant à tout projet de course ultérieure, espérant, si j'ai le bonheur d'aller au ciel, après avoir fait pénitence, de voir delà toutes les régions de la terre.

Je n'ai pas encore souffert le plus petit mal d'estomac, ni éprouvé d'autres peines, qu'un peu de froid le matin, en allant au champ. Cependant l'avant-dernier vendredi du carême, je fus commandé pour aller nettoyer l'étable des brebis : après avoir fait depuis le point du jour, jusques vers les deux heures et demie, un travail très-rude, je pensois à me rapprocher du couvent, lorsqu'on m'envoya à la montagne chercher de l'herbe; je ne fus de retour qu'à quatre heures un quart, pour rompre le jeûne; j'eus une hémorragie assez forte le soir, et puis tous les matins à mon ordinaire. Perdant plus qu'une nourriture peu substantielle ne pouvoit réparer, j'allois tous les jours m'affoiblissant, lorsqu'enfin Pâque est venu : depuis ce temps on dîne à onze heures et demie, on fait une bonne collation à six, on travaille aussi beaucoup moins ; de sorte que je me suis remis sur le champ. Le jour de Pâque, nous eûmes pour dîner, une bouillie de farine de maïs, du riz au lait, et des noix pour dessert. L'Archevêque d'Auch, qui étoit venu donner les ordres à plusieurs de nos pères, dîna au réfectoire. Le soir nous eûmes du résinet et des raisins secs. Nous pouvons

Y v..

manger du laitage de nos brebis jusqu'à la Pentecôte. Quant à la quantité de nourriture, il ne m'est jamais arrivé de finir tout ce qu'on me donne. Je crois être celui de la Communauté, qui mange le plus doucement. Pour tout le reste, je suis très-content d'être ici; la règle est sévère, mais les supérieurs sont la charité même. On accuse notre R. Père d'être trop bon; je ne trouve pas que ce soit un défaut, ou c'est celui des Saints. Il n'a d'autre privilège que de se lever plutôt et de se coucher plus tard. C'est toujours le hasard qui place son écuelle devant lui: un lit comme les autres, deux planches réunies et un coussin de paille, pas plus de chambre que moi. Il n'a qu'un parloir où ceux qui ont quelque peine, soit de l'ame ou du corps, vont chercher une consolation. Une chose que m'avoit dite en arrivant le père qui reçoit les étrangers, je l'éprouve déja : sans jamais se parler, on est plein d'amitié les uns pour les autres; si quelqu'un se relâche, ou a du chagrin, on prie pour lui, on l'avertit avec la plus grande douceur, et si on est forcé de le renvoyer, ou qu'il veuille s'en aller lui-même, on lui rend tout ce qu'il a apporté, ne retenant pas une obole pour sa norriture ou ses habits, et on fait tout ce qu'on peut pour qu'il s'en aille content. Lorsque le père, la mère, ou quelque frère d'un religieux meurt; si la famille a soin d'écrire au révérend père, toute la communauté prie pour le défunt; mais personne ne sait qui cela regarde en propre: ainsi, cher frère, lorsque le bon Dieu vous appellera à lui, que cela vous soit une consolation dans ces derniers momens.

Ce qui me détermine à rester ici d'une manière décisive, c'est qu'il ne faut pas de vocation particulière pour y vivre; ce n'est pas comme dans les autres couvens; nous sommes, à proprement parler, des laboureurs qui vivent du travail de leurs mains, réunis, comme dans les premiers siècles de l'église, pour servir Dieu dans un esprit de charité, suivant le précepte de notre Sauveur, qui dit au jeune homme: *abandonnez tout pour me suivre*,

sans lui demander s'il avoit la vocation. Une autre chose qui suffiroit pour me déterminer, c'est que notre maison est sous la protection particulière de la Vierge. Dès que nous entrons à l'église, on récite l'*Ave, Maria*, prosterné contre terre, le front appuyé sur le revers de la main. La sainte Vierge est au maître-autel, peinte entre deux anges, et les yeux élevés vers le Ciel; je n'ai jamais rien vu représenté si noblement; cet autel avoit été couvert tout le carême: quel plaisir nous ressentîmes tous le samedi-saint au soir au *Salve Regina*, lorque le voile fut levé, et toute l'église illuminée. Je suis persuadé que l'archévêque d'Auch partagea notre joie; j'avois reçu sa bénédiction.

Certainement, après tout ce que je vous ai dit, je ne desire rien tant que de mourir ici, et cela bientôt, pour ne pas augmenter le nombre de mes fautes. Mais si on me renvoyoit par défaut de santé (mes hémorragies pouvant me faire traîner une vie foible et inutile, là où l'on aime les gens qui travaillent), je prendrai le parti que j'avois toujours eu en vue, depuis quatorze ou quinze ans: c'est d'acheter une petite maison et un champ, et de vivre là à la sueur de mon front, tous les hommes y étant condamnés; je me fixerai en Espagne, ne pouvant pas revenir en France, sans inquiéter mes amis. D'ailleurs, dans ce pays-ci, on donne du terrain à très-bon marché, et mille écus suffiroient, je pense, à mon établissement. Je tirerai toujours un grand profit d'être venu ici apprendre à faire pénitence, et à ne compter pour rien un corps destiné à devenir incessamment poussière, pour sauver mon ame, qui est éternelle.

Au reste, ni l'habit, ni la maison ne rend vertueux: les mauvais anges péchèrent dans le sein de Dieu même, et Adam dans le paradis terrestre. Je sens bien que je n'en vaux pas davantage, pour être dans cette sainte congrégation: en théorie, je desire souffrir, parce que notre Sauveur nous a montré le chemin des souffrances comme l'unique pour conduire à la gloire; mais en pratique, lorsque j'ai

froid, je cherche le soleil, et si j'ai trop chaud, je me réfugie à l'ombre. Envoyez-moi mon extrait de baptême, d'ici au 19 mars. Je compte vous écrire encore une autre fois, dans trois mois : on peut le faire toute l'année du noviciat. Adieu, mes chers frères ; adieu à tous mes amis, mais particulièrement à Z., à C. et à Bo. : ceux-là sont de la famille.

P. S. Il y a près de quatre-vingts jours que ma lettre est commencée, et je sens de plus en plus combien grande a été la miséricorde du Seigneur envers moi, en me tirant de la voie large pour me conduire ici. Quand, après avoir lu la vie de sainte Marie d'Égypte, je me déterminai à suivre le parti que j'ai pris, ma résolution étoit ferme ; mais je ne savois pas encore à quoi je m'engageois. Aujourd'hui je le sais, et je vois bien qu'une pareille grace n'a pu m'être acquise qu'au prix du sang de celui qui nous a rachetés tous, et qui ne cherche que le salut du pécheur... J'ai fait une aumône de trois cents livres à la maison de la Trappe, au nom de mes trois sœurs et de mes trois frères : ce me sera une grande consolation, si je persévère, comme je l'espère, d'entendre tant de braves gens prier pour ma famille ; si je m'en vais, ce qu'à Dieu ne plaise, il me reste encore trois cents livres. Votre, etc..... Adieu, chers frères, chères sœurs. Ne vous souvenez plus de moi que dans vos prières ; car je suis mort pour vous, et je desire ne plus vous revoir qu'au jour de la résurrection. Soyez charitables, faites du bien à ceux même qui ont cherché à vous nuire, car l'aumône est comme un second baptême qui efface les péchés, et un moyen presque infaillible de mériter le ciel. Ainsi, dépouillez-vous en faveur des pauvres : c'est en faveur de Jésus-Christ que vous vous dépouillerez, et il aura pitié de vous. Puissiez-vous être persuadés de ce que je vous dis. Adieu, 2 juin 1799.

Billet inséré dans la même lettre pour sa nièce, âgée de 7 ans, qui restoit auprès de sa grand-mère maternelle pendant l'émigration de son père.

Chère T... embrasse tout le monde à F.... de ma part, bien des deux bras, et porte tout ton cœur sur tes lèvres, afin que tu puisses remplir cette commission selon mes desirs. Je t'envoie une image de Notre-Dame de la Trappe : va la placer à la chapelle; ne manque pas d'aller dire tous les jours un *Ave, Maria* devant cette image. Quand tu sauras le *Salve, Regina*, tu le réciteras bien dévotement, et tu gagneras quatre-vingts jours d'indulgence pour chaque fois. Comme j'ai appris que ton oncle *aîné* étoit marié, dans le cas qu'il reste à L., je t'en envoie deux, pour que tu lui en donnes une, en le priant de la mettre aussi à la chapelle. Je suis persuadé qu'on suivra chez lui le bel exemple que sa mère donne chaque jour à F. Tu lui diras: C'est ainsi, cher oncle, que vous attirerez sur vous et vos enfans les bénédictions du ciel, et après avoir joui de toute prospérité dans ce monde, vous serez comblé d'un bonheur éternel dans l'autre. Après cela embrasse-le bien tendrement, et ta mission sera finie. Adieu, chère T.., permets-moi de t'embrasser; quoiqu'avec une barbe d'environ deux mois, elle ne t'atteindra pas. Adieu encore, chère T..., sois bien pieuse, et tu es assurée de ne point périr.

Fragment d'une lettre du mois d'avril 1800.

A son frère compagnon d'émigration.

Je ne suis plus au courant de ce qui se passe. Ce ne m'est pas une privation : la pièce est trop longue pour espérer d'en voir la fin ; la mort elle-même baissera bientôt la toile pour nous. Ah ! mon frère ! puissions-nous avoir le bonheur d'entrer au ciel,

Que de choses ne verrons-nous pas alors ! Espérons en celui qui a pris sur lui les péchés du monde, et qui par sa mort nous donna la vie.... S'il me reste quelque chose, je desire qu'on fasse bâtir une chapelle dédiée à Notre-Dame des sept Douleurs, dans l'arrondissement de la maison paternelle, selon le projet que nous en fîmes sur la route de Munich. Vous vous rappelez le plaisir que nous avions, après avoir traversé des pays protestans, de trouver enfin le signe du salut, le seul espoir du pécheur. Sitôt que la police ne s'y opposera plus, hâtez-vous de faire élever des croix, pour la consolation des voyageurs, avec des sièges pour les gens fatigués, et une inscription comme en Bavière : *Ihu müden vühen sie aus*, « vous qui êtes fatigués, reposez-vous. » Qu'il soit fondé douze messes par an, le premier samedi de chaque mois, pour le repos de l'ame de mon père, et puis pour toute la famille. J'étois dans l'usage de faire dire une messe tous les mois pour mon père : en attendant que la chapelle se fasse, je prie M.... (son frère, prêtre) de remplir mon engagement.

Billet à ses sœurs, joint à une autre lettre à son frère.

Ma lettre auroit dû être partie depuis quelque temps ; je crains qu'elle ne trouve plus mon frère en R. Nous sommes à cueillir des olives par un vent du nord très-froid ; ce qui fait un peu souffrir. Je suis devenu très-frilleux, ce que j'attribue à la laine que j'ai sur la peau. La veille de la Pentecôte, je ne pus réchauffer mes pieds de tout le jour, quoique nous portions tous des chaussons de molleton ; je sens aussi quelquefois froid à la tête, malgré mes deux capuchons. Du reste, mes hémorragies ont beaucoup diminué, et j'ai repris mes forces.... Plus on souffre pour Dieu, plus on est heureux par l'opinion de gagner le ciel, et on se réjouit en pensant que la vie de l'homme est comme la fleur des champs. Bientôt nous ne serons plus, chères sœurs, et nos neveux

sauront à peine que nous avons existé. Voilà un des grands avantages de la vie religieuse ; c'est que tout ce qui annonce la dissolution prochaine et le tombeau, cause autant de joie qu'on est attristé dans le monde par tout ce qui en rappelle le souvenir. Ne soyez pas gens du monde, et que la certitude de la mort vous console au milieu de toutes les peines qui pourroient vous survenir. C'est là le port de tous les vrais serviteurs de Dieu ; c'est là qu'ils entrerout dans la joie de leur Seigneur. Ecoutez donc cette voix qui crie du ciel : *Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur !* Chère Rosalie, et toi, cher filleul, puisque nous ne devons plus nous revoir dans ce monde, tâchons de nous retrouver dans l'autre....

6 décembre 1800.

Fragmens d'une lettre à ses frères, samedi de Pâques, 1801.

Après demain, mes chères sœurs, je ferai ma profession.... Je suis étonné de me trouver si fort un dernier jour de carême. C'est bien différent du premier où je fis un dur apprentissage. Les commencemens d'une chose nouvelle sont d'ordinaire pénibles, parce qu'on n'en sent pas tous les rapports ; ensuite peu-à-peu l'habitude semble changer la nature des choses, et on est étonné de faire avec facilité ce qui avoit coûté d'abord tant de peine : c'est ce qui m'arrive. Vous avez dû être étonnés que j'aie embrassé un état qui m'enchaîne, moi qui ai toujours aimé l'indépendance, cette liberté de courir et de m'agiter. Depuis quelques années, quoique j'eusse une existence aussi agréable que ma position me le pût permettre, je me sentois inquiet, j'avois quelquefois du dégoût pour la vie. Enfin, en lisant la vie de sainte Marie d'Egypte, je me sentis touché de la consolation qu'on trouve lorsqu'on se voue entièrement au service de Dieu, de manière que je pris dès-lors la ferme résolution d'embrasser l'état dans lequel je suis à la veille d'entrer sans retour.... Vous

me parlez de vos affaires. Convenez-vous que vous êtes frères, tous bons chrétiens? Vous n'appréciez pas assez ce titre, si vous avez besoin d'un tiers pour vous arranger sur vos intérêts respectifs. Ne refroidissez pas l'amitié par des comptes : entre frères tout doit se faire par un à-peu-près. Que les plus riches aident aux plus pauvres. Qu'il est doux de s'aimer entre frères, et de se réunir pour parler de la vie future et de Dieu, qui est lui-même la parfaite charité !.... Prions la sainte Vierge, prions-la, cette bonne mère, qu'elle nous réunisse tous au ciel, avec mon père, ma mère, mes sœurs qui y sont déja, et qui prient de leur côté. Nous ne sommes pas comme les païens, qui, à la mort de leurs proches, se désolent. Pour nous, réjouissons-nous dans le Seigneur, qui ne nous sépare que pour peu de temps. Adieu, mes frères, adieu ; priez pour moi.

(A cette lettre en étoit jointe une particulière pour ses sœurs, qu'il termine ainsi : « Demain, » après ma profession, je mettrai une croix au bas » de cette lettre, en signe de dernier adieu. » Et au bas de cette lettre est une croix en cette forme †.)

La famille avoit démandé un certificat de profession pour obtenir le bienfait de l'amnistie, accordé par le premier Consul. Elle espéroit que la mort civile du Trappiste seroit considérée comme ayant le même effet que la mort naturelle. La lettre qui suit, écrite par un religieux de la Trappe, dispensa de faire cette nouvelle demande à la bienfaisance du gouvernement.

Lettre du père... à la famille...

GLOIRE A DIEU.

Au Monastère de Sainte-Suzanne de N. D. de la Trappe, le 28 du mois d'août de 1802.

MONSIEUR,

Nous vous envoyons, comme vous le demandez, un certificat de la profession de monsieur votre frère,

dans ce monastère, légalisé par notre notaire royal: nous y en ajoutons un autre qui vous surprendra, et ne laissera pas de vous affliger, en vous apprenant que monsieur votre frère mourut 9 mois après sa profession, et que le bon Dieu le retira de ce misérable monde, pour le couronner dans le ciel. Les sentimens de religion, dont vous êtes pénétré, monsieur, me donnent tout lieu d'espérance que votre première tristesse sera bientôt convertie en une vraie joie, quand vous saurez quelque circonstance de la vie sainte de monsieur votre frère, et de la mort précieuse qu'il a faite. Non, monsieur, ne doutez pas un instant que Dieu ne lui ait fait miséricorde, et qu'il ne l'ait reçu dans le sein de sa gloire: ainsi, ne pleurez point sa mort, mais enviez plutôt son heureux sort, et priez-le d'être votre protecteur auprès du Seigneur, pour vous obtenir le même bonheur. Monsieur votre frère vint dans ce monastère après avoir parcouru une partie de l'Espagne; il se présenta à l'hôtellerie, et déclara son desir d'entrer parmi nous. La pauvreté de la maison, et le grand nombre de religieux qui la composoient, ne nous permettoient guères de recevoir de nouveaux sujets; on lui fit beaucoup de difficultes pour l'admettre, et on finit par lui dire qu'on ne pouvoit pas le recevoir. Mais la main de Dieu qui l'avoit conduit, le soutint dans toutes ces épreuves, et lui donna le courage de tout vaincre par sa patience et sa persévérance à demander son admission. Enfin, notre R. Père abbé, qui est plein de bonté et de tendresse, voyant sa constance, lui dit qu'il le recevoit pour frère convers. Monsieur votre frère, qui ne cherchoit que Dieu et le salut de son ame, accepta la condition, et de suite entra aux exercices de la communauté. Il a été l'exemple et l'édification de tous dans la maison. Son humilité étoit grande et profonde, son obéissance prompte, docile et aveugle, embrassant tous les commandemens avec joie et avec une soumission d'enfant. Sa patience étoit à toute épreuve, et sa charité à l'égard de ses frères, tendre, constante et ardente. Il a pratiqué les autres vertus dans

le même degré de perfection ; la pauvreté étoit son amie particulière : il vivoit dans un dépouillement entier de toute chose ; aussi le bon Dieu, qui voyoit la bonne disposition de son cœur, couronna bientôt ses vertus, et écouta les desirs ardens qu'il avoit de mourir, pour ne plus l'offenser, disoit-il, et jouir plutôt de sa divine présence. Il fut attaqué d'une hydropisie, qui lui fit souffrir, pendant environ 4 mois, tout ce que cette maladie a de plus douloureux et de plus cruel ; mais avec quelle patience et quelle résignation à la sainte volonté de Dieu, n'a-t-il pas souffert tous ses maux ! Il voyoit venir sa fin avec un grand contentement et une paix d'ame profonde. Il ne cessoit de témoigner sa reconnoissance au Seigneur de l'avoir conduit dans cette maison de pénitence, où il avoit trouvé tant de moyens de satisfaire à sa divine justice, pour tous ses péchés, et pour se préparer à recevoir ses miséricordes, dans lesquelles il avoit une pleine confiance. Je me rappelle, qu'étant couché sur la cendre et la paille, sur laquelle il consomma son sacrifice, il prenoit la main de notre R. père abbé, avec un amour qui attendrissoit toute la communauté, qui étoit présente. Que mon bonheur est grand, disoit-il ; vous êtes l'auteur de mon salut, vous m'avez ouvert les portes du monastère, et par cela même celles du ciel ; sans vous je me serois perdu misérablement dans le monde ; je prierai le bon Dieu de récompenser votre grande charité à mon égard. Il reçut tous les sacremens au milieu de l'église, selon l'usage de notre ordre : quelques jours avant sa mort, il demanda pardon aux frères de tout ce qui avoit pu les offenser dans sa conduite, et les pria de lui obtenir une sainte mort par le secours de leurs prières.

Il vous aimoit tous bien tendrement ; il parloit souvent de vous tous à son père-maître : celui-ci, le veillant la nuit qu'il mourut, le vit un instant avant d'entrer dans l'agonie, plus recueilli qu'à l'ordinaire, et lui demandant s'il alloit plus mal : Mes momens s'avancent, dit-il ; je viens de prier pour tous mes frères et sœurs, qui m'aiment beau-

coup, ajouta-t-il : et bientôt après, nous le remîmes sur la paille et la cendre, où après six heures d'une agonie paisible et tranquille, il remit son ame entre les mains de Jésus-Christ, le 4 de janvier de la présente année. Unissons-nous ensemble, monsieur, pour bénir Dieu, et le remercier des miséricordes dont il a usé à l'égard de monsieur votre frère; et prions-le sans cesse de nous accorder les mêmes graces, afin de nous unir à lui, dans le ciel, pour l'adorer éternellement avec ses anges. *Amen, amen, amen.*

Note Z.

Deux moines, sous le règne de Justinien, apportèrent du Serinde des vers à soie à Constantinople. Les dindes, et plusieurs arbres et arbustes étrangers, naturalisés en Europe, sont dûs à des missionnaires, etc.

Note AA.

Nous prions le lecteur de lire avec attention ce fameux passage du Docteur Anglois :

Premier fragment.

« Du moment qu'on envoya en Amérique des ecclésiastiques pour instruire et convertir les naturels, ils supposèrent que la rigueur avec laquelle on traitoit ce peuple, rendoit leur ministère presqu'inutile. Les missionnaires se conformant à l'esprit de douceur de la religion qu'ils venoient annoncer, s'élevèrent aussitôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, et condamnèrent les *repartimientos* ou ces distributions par lesquelles on les livroit en esclaves à leurs conquérans, comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle et aux préceptes du christianisme qu'à la saine politique. Les Dominicains, à qui l'instruction des Américains fut d'abord confiée, furent les plus ardens à atta-

quer ces distributions. En 1511, Montesino, un de leurs plus célèbres prédicateurs, déclama contre cet usage dans la grande église de Saint-Domingue, avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Don Diego Colomb, les principaux officiers de la colonie, et tous les laïques qui avoient entendu ce sermon, se plaignirent du moine à ses supérieurs; mais ceux-ci, loin de le condamner, approuvèrent sa doctrine comme aussi conforme aux principes de la religion, que contraire aux maximes de la politique.

Les Dominicains, sans égard pour ces considérations de politique et d'intérêt personnel, ne voulurent se relâcher en rien de la sévérité de leur doctrine, et refusèrent même d'absoudre et d'admettre à la communion ceux de leurs compatriotes qui tenoient des Indiens en servitude (1). Les deux partis s'adressèrent au roi pour avoir sa décision sur un objet de si grande importance. Ferdinand nomma une commission de son conseil-privé, à laquelle il joignit quelques-uns des plus habiles jurisconsultes et théologiens, pour entendre les députés d'Hispaniola, chargés de défendre leurs opinions respectives. Après une longue discussion, la partie spéculative de la controverse fut décidée en faveur des Dominicains, et les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme; mais malgré cette décision, les *repartimientos* continuèrent de se faire dans la même forme qu'auparavant (2). Comme le jugement de la commission reconnoissoit le principe sur lequel les Dominicains fondoient leur opinion, il étoit peu propre à les convaincre et à les réduire au silence. Enfin, pour rétablir la tranquillité dans la colonie alarmée par les remontrances et les censures de ces religieux, Ferdinand publia un décret de son conseil-privé, duquel il résultoit qu'après un mûr examen de la bulle apostolique et des autres titres qui assuroient

(1) Oviedo, *lib. II, cap 6, pag.* 97.
(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. VIII, cap.* 12, *lib. IX, cap.* 5.

les droits de la couronne de Castille sur ses possessions dans le Nouveau-Monde, la servitude des Indiens étoit autorisée par les loix divines et humaines; qu'à moins qu'ils ne fussent soumis à l'autorité des Espagnols et forcés de résider sous leur inspection, il seroit impossible de les arracher à l'idolâtrie, et de les instruire dans les principes de la foi chrétienne; qu'on ne devoit plus avoir aucun scrupule sur la légitimité des *repartimientos*, attendu que le roi et son conseil en prenoient le risque sur leur conscience; qu'en conséquence les Dominicains et les moines des autres ordres devoient s'interdire à l'avenir les invectives que l'excès d'un zèle charitable, mais peu éclairé, leur avoit fait proférer contre cet usage (1).

Ferdinand voulant faire connoître clairement l'intention où il étoit de faire exécuter ce décret, accorda de nouvelles concessions d'Indiens à plusieurs de ses courtisans (2). Mais afin de ne pas paroître oublier entièrement les droits de l'humanité, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent traités doucement sous le joug auquel il les assujettissoit; il régla la nature du travail qu'ils seroient obligés de faire; il prescrivit la manière dont ils devoient être vêtus et nourris, et fit des réglemens relatifs à leur instruction dans les principes du christianisme (3).

Mais les Dominicains, qui jugeoient de l'avenir par la connoissance qu'ils avoient du passé, sentirent bientôt l'insuffisance de ces précautions, et prétendirent que tant que les individus auroient intérêt de traiter les Indiens avec rigueur, aucun réglement public ne pourroit rendre leur servitude douce, ni même tolérable. Ils jugèrent qu'il seroit inutile de consumer leur temps et leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'évangile à des hommes dont l'âme étoit abattue et l'esprit affoibli par l'oppression. Quelques-uns de ces missionnaires

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 14.
(2) Voyez la note XXV.
(3) Herrera, *decad. lib. IX*, *cap.* 14.

découragés demandèrent à leurs supérieurs la permission de passer sur le continent, pour y remplir l'objet de leur mission parmi ceux des Indiens qui n'étoient pas encore corrompus par l'exemple des Espagnols, ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du christianisme. Ceux qui restèrent à Hispaniola continuèrent de faire des remontrances avec une fermeté décente contre la servitude des Indiens.

Les opérations violentes d'Albuquerque, qui venoit d'etre chargé du partage des Indiens, rallumèrent le zèle des Dominicains contre les *repartimientos*, et suscitèrent à ce peuple opprimé un avocat doué du courage, des talens et de l'activité nécessaires pour défendre une cause si désespérée. Cet homme zélé fut Barthelemy de Las Casas, natif de Séville, et l'un des ecclésiastiques qui accompagnèrent Colomb, au second voyage des Espagnols, lorsqu'on voulut commencer un établissement dans l'île d'Hispaniola. Il avoit adopté de bonne heure l'opinion dominante parmi ses confrères les Dominicains, qui regardoient comme une injustice de réduire les Indiens en servitude; et pour montrer sa sincérité et sa conviction, il avoit renoncé à la portion d'Indiens qui lui étoit échue lors du partage qu'on en avoit fait entre les conquérans, et avoit déclaré qu'il pleureroit toujours la faute dont il s'étoit rendu coupable en exerçant pendant un moment sur ses frères cette domination impie (1). Dès-lors il fut le patron déclaré des Indiens, et par son courage à les défendre, aussi bien que par le respect qu'inspiroient ses talens et son caractère, il s'éleva vivement contre les opérations d'Albuquerque, et s'appercevant bientôt que l'intérêt du gouverneur le rendoit sourd à toutes les sollicitations, il n'abandonna pas pour cela la malheureuse nation dont il avoit épousé la cause. Il partit pour l'Espagne avec la ferme espérance qu'il ouvriroit les

(1) Fr. Aug. Davilla Padilla, *hist. Fondation de la Provincia de S.ᵗJago de Mexico*, *pag.* 303, 304. Herrera, *decad. lib* 1, X, *cap.* 12.

yeux et toucheroit le cœur de Ferdinand en lui faisant le tableau de l'oppression que souffroient ses nouveaux sujets (1).

Il obtint facilement une audience du roi, dont la santé étoit fort affoiblie. Il mit sous ses yeux avec autant de liberté que d'éloquence les effets funestes des *repartimientos* dans le Nouveau-Monde, lui reprochant avec courage d'avoir autorisé ces mesures impies qui avoient porté la misère et la destruction sur une race nombreuse d'hommes innocens que la providence avoit confiés à ses soins. Ferdinand, dont l'esprit étoit affoibli par la maladie, fut vivement frappé de ce reproche d'impiété, qu'il auroit méprisé dans d'autres circonstances. Il écouta le discours de Las Casas avec les marques d'un grand repentir, et promit de s'occuper sérieusement des moyens de réparer les maux dont on se plaignoit. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette résolution. Charles d'Autriche, à qui la couronne d'Espagne passoit, faisoit alors sa résidence dans ses états des Pays-Bas. Las Casas, avec son ardeur accoutumée, se préparoit à partir pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune monarque, lorsque le cardinal Ximenès, devenu régent de Castille, lui ordonna de renoncer à ce voyage, et lui promit d'écouter lui-même ses plaintes.

Le cardinal pesa la matière avec l'attention que méritoit son importance; et comme son esprit ardent aimoit les projets les plus hardis et peu communs, celui qu'il adopta très-promptement étonna les ministres Espagnols, accoutumés aux lenteurs et aux formalités de l'administration. Sans égard ni aux droits que réclamoit Don Diégo Colomb, ni aux règles établies par le feu roi, il se détermina à envoyer en Amérique trois surintendans de toutes les colonies, avec l'autorité suffisante pour décider en dernier ressort la grande question de la liberté des Indiens, après qu'ils auroient examiné sur les lieux toutes les circonstances. Le choix de ces surintendans étoit

(1) Herrera, *decad* 1, *lib. X*, *cap.* 12; *decad.* 2, *lib. I*, *cap.* 2. Davilla Padilla, *hist. pag.* 304.

délicat. Tous les laïques, tant ceux qui étoient établis en Amérique que ceux qui avoient été consultés comme membres de l'administration de ce département, avoient déclaré leur opinion, et pensoient que les Espagnols ne pouvoient conserver leur établissement au Nouveau-Monde, à moins qu'on ne leur permît de retenir les Indiens dans la servitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvoit compter sur leur impartialité, et se détermina à donner sa confiance à des ecclésiastiques. Mais comme d'un autre côté les Dominicains et les Franciscains avoient adopté des sentimens contraires, il exclut ces deux ordres religieux. Il fit tomber son choix sur les moines appelés Hiéronymites, communauté peu nombreuse en Espagne, mais qui y jouissoit d'une grande considération. D'après le conseil de leur général, et de concert avec Las Casas, il choisit parmi eux trois sujets qu'il jugea dignes de cet important emploi. Il leur associa Zuazo, jurisconsulte, d'une probité distinguée, auquel il donna tout pouvoir de régler l'administration de la justice dans les colonies. Las Casas fut chargé de les accompagner, avec le titre de protecteur des Indiens (1).

Confier un pouvoir assez étendu pour changer en un moment tout le systême du gouvernement du Nouveau-Monde, à quatre personnes que leur état et leur condition n'appeloient pas à de si hauts emplois, parut à Zapata et aux autres ministres du dernier roi une démarche si extraordinaire et si dangereuse, qu'ils refusèrent d'expédier les ordres nécessaires pour l'exécution ; mais Ximenès n'étoit pas disposé à souffrir patiemment qu'on mît aucun obstacle à ses projets. Il envoya chercher les ministres, leur parla d'un ton si haut, et les effraya tellement, qu'ils obéirent sur le champ (2). Les surintendans, leur associé Zuazo et Las Casas mirent à la voile pour Saint-Domingue. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité, fut de mettre en liberté

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib. II*, *cap.* 3.
(2) *Ibid. decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 6.

tous les Indiens qui avoient été donnés aux courtisans espagnols et à toute personne non résidante en Amérique. Cet acte de vigueur, joint à ce qu'on avoit appris d'Espagne sur l'objet de leur commission, répandit une alarme générale. Les Colons conclurent qu'on alloit leur enlever en un moment tous les bras avec lesquels ils conduisoient leurs travaux, et que leur ruine étoit inévitable. Mais les Pères de Saint-Jérôme se conduisirent avec tant de précaution et de prudence, que les craintes furent bientôt dissipées.

Ils montrèrent dans toute leur administration une connoissance du monde et des affaires qu'on n'acquiert guère dans le cloître, et une modération et une douceur encore plus rares parmi des hommes accoutumés à l'austérité d'une vie monastique. Ils écoutèrent tout le monde; ils comparèrent les informations qu'ils avoient recueillies, et après une mûre délibération, ils demeurèrent persuadés que l'état de la colonie rendoit impraticable le plan de Las Casas, vers lequel penchoit le cardinal. Ils se convainquirent que les Espagnols établis en Amérique étoient en trop petit nombre pour pouvoir exploiter les mines déja ouvertes, et cultiver le pays; que pour ces deux genres de travaux, ils ne pouvoient se passer des Indiens; que si on leur ôtoit ce secours, il faudroit abandonner les conquêtes, ou au moins perdre tous les avantages qu'on en retireroit; qu'il n'y avoit aucun motif assez puissant pour faire surmonter aux Indiens rendus libres leur aversion naturelle pour toute espèce de travail, et qu'il falloit l'autorité d'un maître pour les y forcer; que si on ne les tenoit pas sous une discipline toujours vigilante, leur indolence et leur indifférence naturelles ne leur permettroient jamais de recevoir l'instruction chrétienne, ni d'observer les pratiques de la religion. D'après tous ces motifs, ils trouvèrent nécessaire de tolérer les *repartimientos* et l'esclavage des Américains. Ils s'efforcèrent en même temps de prévenir les superbes effets de cette tolérance, et d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on

pût concilier avec l'état de servitude. Pour cela ils renouvellèrent les premiers réglemens, y en ajoutèrent de nouveaux, ne négligèrent aucunes des précautions qui pouvoient diminuer la pesanteur du joug : enfin ils employèrent leur autorité, leur exemple et leurs exhortations à inspirer à leurs compatriotes des sentimens d'équité et de douceur pour ces Indiens, dont l'industrie leur étoit nécessaire. Zuazo, dans son département, seconda les efforts des surintendans. Il réforma les cours de justice, dans la vue de rendre leurs décisions plus équitables et plus promptes, et fit divers réglemens pour mettre sur un meilleur pied la police intérieure de la colonie. Tous les Espagnols du Nouveau-Monde témoignèrent leur satisfaction de la conduite de Zuazo et de ses associés, et admirèrent la hardiesse de Ximenès, qui s'étoit écarté si fort des routes ordinaires dans la formation de son plan, et sa sagacité dans le choix des personnes à qui il avoit donné sa confiance, et qui s'en étoient rendues dignes par leur sagesse, leur modération et leur désintéressement (1).

Las Casas seul étoit mécontent. Les considérations qui avoient déterminé les surintendans ne faisoient aucune impression sur lui. Le parti qu'ils prenoient de conformer leurs réglemens à l'état de la colonie, lui paroissoit l'ouvrage d'une politique mondaine et timide, qui consacroit une injustice parce qu'elle étoit avantageuse. Il prétendoit que les Indiens étoient libres par le droit de nature, et, comme leur protecteur, il sommoit les surintendans de ne pas les dépouiller du privilége commun de l'humanité. Les surintendans reçurent ses remontrances les plus âpres sans émotion, et sans s'écarter en rien de leur plan. Les colons Espagnols ne furent pas si modérés à son égard, et il fut souvent en danger d'être mis en pièces pour la fermeté avec laquelle il insistoit sur une demande qui leur étoit si odieuse. Las Casas, pour se mettre à l'abri de leur fureur, fut obligé de

(1) Herrera, *decad. 2, lib. II, cap. 15*; Remesal, *hist. gen. lib. II, cap. 14, 15, 16.*

chercher un asyle dans un couvent, et voyant que tous ses efforts en Amérique étoient sans effet, il partit pour l'Europe avec la ferme résolution de ne pas abandonner la défense d'un peuple qu'il regardoit comme victime d'une cruelle oppression (1).

S'il eût trouvé dans Ximenès la même vigueur d'esprit que ce ministre mettoit ordinairement aux affaires, il eût été vraisemblement fort mal reçu. Mais le cardinal étoit atteint d'une maladie mortelle et se préparoit à remettre l'autorité dans les mains du jeune roi, qu'on attendoit de jour en jour des Pays-Bas. Charles arriva, prit possession du gouvernement, et, par la mort de Ximenès, perdit un ministre qui auroit mérité sa confiance par sa droiture et ses talens. Beaucoup de seigneurs Flamands avoient accompagné leur souverain en Espagne. L'attachement naturel de Charles pour ses compatriotes l'engageoit à les consulter sur toutes les affaires de son nouveau royaume; et ces étrangers montrèrent un empressement indiscret à se mêler de tout et à s'emparer de presque toutes les parties d'administration (2). La direction des affaires d'Amérique étoit un objet trop séduisant pour leur échapper. Las Casas remarqua leur crédit naissant. Quoique les hommes à projets soient communément trop ardens pour se conduire avec beaucoup d'adresse, celui-ci étoit doué de cette activité infatigable qui réussit quelquefois mieux que l'esprit le plus délié. Il fit sa cour aux Flamands avec beaucoup d'assiduité. Il mit sous leurs yeux l'absurdité de toutes les maximes adoptées jusques-là dans le gouvernement de l'Amérique, et particulièrement les vices des dispositions faites par Ximenès. La mémoire de Ferdinand étoit odieuse aux Flamands. La vertu et les talens de Ximenès avoient été pour eux des motifs de jalousie. Ils desiroient vivement de trouver des prétextes plausibles pour condamner les mesures du ministre et du défunt monarque, et pour

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 16.
(2) *Histoire de Charles V.*

décrier la politique de l'un et de l'autre. Les amis de Don Diégo Colomb, aussi bien que les courtisans espagnols qui avoient eu à se plaindre de l'administration du cardinal, se joignirent à Las Casas pour désapprouver la commission des surintendans en Amérique. Cette union de tant de passions et d'intérêts divers devint si puissante, que les Hiéronymites et Zuazo furent rappelés. Rodrigue de Figueroa, jurisconsulte estimé, fut nommé premier juge de l'île, et reçut des instructions nouvelles d'après les instances de Las Casas, pour examiner encore avec la plus grande attention la question importante élevée entre cet ecclésiastique et les colons, relativement à la manière dont on devoit traiter les Indiens. Il étoit autorisé, en attendant, à faire tout ce qui seroit possible pour soulager leurs maux et prévenir leur entière destruction (1).

Ce fut tout ce que le zèle de Las Casas put obtenir alors en faveur des Indiens. L'impossibilité de faire faire aux colonies aucun progrès, à moins que les colons Espagnols ne pussent forcer les Américains au travail, étoit une objection insurmontable à l'exécution de son plan de la liberté. Pour écarter cet obstacle, Las Casas proposa d'acheter dans les établissemens des Portugais à la côte d'Afrique un nombre suffisant de noirs, et de les transporter en Amérique, où on les emploieroit comme esclaves au travail des mines et à la culture du sol. Les premiers avantages que les Portugais avoient retirés de leurs découvertes en Afrique, leur avoient été procurés par la vente des esclaves. Plusieurs circonstances concouroient à faire revivre cet odieux commerce, aboli depuis long-temps en Europe, et aussi contraire aux sentimens de l'humanité qu'aux principes de la religion. Dès l'an 1503, on avoit envoyé en Amérique un petit nombre d'esclaves nègres (2). En 1511, Ferdinand avoit permis qu'on y en portât en

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 16, 19, 21; *lib.* III, *cap.* 7, 8.
(2) Herrera, *decad.* 1, *lib.* 5, *cap.* 12.

plus grande quantité (1). On trouva que cette espèce d'hommes étoit plus robuste que les Américains, plus capable de résister à une grande fatigue, et plus patiente sous le joug de la servitude. On calculoit que le travail d'un noir équivaloit à celui de quatre Américains (2). Le cardinal Ximenès avoit été pressé de permettre et d'encourager ce commerce, proposition qu'il avoit rejetée avec fermeté, parce qu'il avoit senti combien il étoit injuste de réduire une race d'hommes en esclavage, en délibérant sur les moyens de rendre la liberté à une autre (3). Mais Las Cas, inconséquent comme le sont les esprits qui se portent avec une impétuosité opiniâtre vers une opinion favorite, étoit incapable de faire cette réflexion. Pendant qu'il combattoit avec tant de chaleur pour la liberté des habitans du Nouveau-Monde, il travailloit à rendre esclaves ceux d'une autre partie; et dans la chaleur de son zèle pour sauver les Américains du joug, il prononçoit sans scrupule qu'il étoit juste et utile d'en imposer un plus pesant encore sur les Africains. Malheureusement pour ces derniers, le plan de Las Casas fut adopté. Charles accorda à un de ses courtisans Flamands le privilége exclusif d'importer en Amérique quatre mille noirs. Celui-ci vendit son privilége pour vingt-cinq mille ducats à des marchands Génois, qui les premiers établirent avec une forme régulière entre l'Afrique et l'Amérique ce commerce d'hommes, qui a reçu depuis de si grands accroissemens (4).

Mais les marchands Génois, conduisant leurs opérations avec l'avidité ordinaire aux monopoleurs, demandèrent bientôt des prix si exorbitans des noirs qu'ils portoient à Hispaniola, qu'on y en vendit trop peu pour améliorer l'état de la colonie. Las Casas, dont le zèle étoit aussi inventif qu'infatiga-

(1) Herrera, *decad. lib. VIII, cap.* 9.
(2) *Ibid. decad.* 1, *lib. IX, cap.* 5.
(3) *Ibid. decad.* 2, *lib. II, cap.* 8.
(4) *Ibid. decad.* 1, *lib. II, cap.* 20.

ble, eut recours à un autre expédient pour soulager les Indiens. Il avoit observé que le plus grand nombre de ceux qui jusques-là s'étoient établis en Amérique, étoient des soldats ou des matelots employés à la découverte ou à la conquête de ces régions, des fils de familles nobles, attirés par l'espoir de s'enrichir promptement, ou des aventuriers sans ressource et forcés d'abandonner leur patrie par leurs crimes ou leur indigence. A la place de ces hommes avides, sans mœurs, incapables de l'industrie persévérante et de l'économie nécessaire dans l'établissement d'une colonie, il proposa d'envoyer à Hispaniola et dans les autres îles un nombre suffisant de cultivateurs et d'artisans, à qui on donneroit des encouragemens pour s'y transporter; persuadé que de tels hommes, accoutumés à la fatigue, seroient en état de soutenir des travaux dont les Américains étoient incapables par la foiblesse de leur constitution, et que bientôt ils deviendroient eux-mêmes par la culture de riches et d'utiles citoyens. Mais quoiqu'on eût grand besoin d'une nouvelle recrue d'habitans à Hispaniola, où la petite-vérole venoit de se répandre et d'emporter un nombre considérable d'Indiens, ce projet, quoique favorisé par les ministres Flamands, fut traversé par l'évêque de Burgos, que Las Casas trouvoit toujours en son chemin (1).

Las Casas commença alors à désespérer de faire aucun bien aux Indiens dans les établissemens déja formés. Le mal étoit trop invétéré pour céder aux remèdes. Mais on faisoit tous les jours des découvertes nouvelles dans le continent qui donnoient de hautes idées de sa population et de son étendue. Dans toutes ses régions, il n'y avoit encore qu'une seule colonie très-foible, et si l'on en exceptoit un petit espace sur l'isthme de Darien, les naturels étoient maîtres de tous le pays. C'étoit-là un champ nouveau et plus étendu pour le zèle et l'humanité de Las Casas, qui se flattoit de pouvoir empêcher qu'on n'y introduisît le pernicieux système d'administra-

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 21.

tion qu'il n'avoit pu détruire dans des lieux où il étoit déjà tout établi. Plein de ces espérances, il sollicita une concession de la partie qui s'étend le long de la côte, depuis le golfe de Paria jusqu'à la frontière occidentale de cette province, aujourd'hui connue sous le nom de Sainte-Marthe. Il proposa d'y établir une colonie formée de cultivateurs, d'artisans et d'ecclésiastiques. Il s'engagea à civiliser, dans l'espace de deux ans, dix mille Indiens, et à les instruire assez bien dans les arts utiles pour pouvoir tirer de leurs travaux et de leur industrie un revenu de quinze mille ducats au profit de la couronne. Il promettoit aussi qu'en dix ans sa colonie auroit fait assez de progrès pour rendre au gouvernement soixante mille ducats par an. Il stipula qu'aucun navigateur ou soldat ne pourroit s'y établir, et qu'aucun Espagnol n'y mettroit le pied sans sa permission. Il alla même jusqu'à vouloir que les gens qu'il emmeneroit eussent un habillement particulier, différent de celui des Espagnols, afin que les Indiens de ces districts ne les crussent pas de la même race d'hommes qui avoit apporté tant de calamités à l'Amérique (1). Par ce plan, dont je ne donne qu'une légère esquisse, il paroît clairement que les idées de Las Casas sur la manière de civiliser et de traiter les Indiens étoient fort semblables à celles que les Jésuites ont suivies depuis dans leurs grandes entreprises sur l'autre partie du même continent. Las Casas supposoit que les Européens employant l'ascendant que leur donnoient une intelligence supérieure et de plus grands progrès dans les sciences et les arts, pourroient conduire par degrés l'esprit des Américains à goûter ces moyens de bonheur dont ils étoient dépourvus, leur faire cultiver les arts de l'homme en société, et les rendre capables de jouir des avantages de la vie civile.

L'évêque de Burgos et le conseil des Indes regardèrent le plan de Las Casas non-seulement comme chimérique, mais comme extrêmement dangereux.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* *IV*, *cap.* 2.

Ils pensoient que l'esprit des Américains étoit naturellement si borné, et leur indolence si excessive, qu'on ne réussiroit jamais à les instruire, ni à leur faire faire aucun progrès. Ils prétendoient qu'il seroit fort imprudent de donner une autorité si grande sur un pays de mille milles de côtes à un enthousiaste visionaire et présomptueux, étranger aux affaires, et sans connoissance de l'art du gouvernement. Las Casas, qui s'attendoit bien à cette résistance, ne se découragea pas. Il eut recours encore aux Flamands, qui favorisèrent ses vues auprès de Charles V avec beaucoup de zèle, précisément parce que les ministres Espagnols les avoient rejetées. Ils déterminèrent le monarque, qui venoit d'être élevé à l'empire, à renvoyer l'examen de cette affaire à un certain nombre de membres de son conseil privé; et comme Las Casas récusoit tous les membres du conseil des Indes, comme prévenus et intéressés, tous furent exclus. La décision des juges choisis à la recommandation des Flamands, fut entièrement conforme aux sentimens de ces derniers. On approuva beaucoup le nouveau plan, et l'on donna des ordres pour le mettre à exécution, mais en restreignant le territoire accordé à Las Casas à trois cents milles le long de la côte de Cumana, d'où il lui seroit libre de s'étendre dans les parties intérieures du pays (1).

Cette décision trouva des censeurs. Presque tous ceux qui avoient été en Amérique la blâmoient, et soutenoient leur opinion avec tant de confiance, et par des raisons si plausibles, qu'on crut devoir s'arrêter et examiner de nouveau la question avec plus de soin. Charles lui-même, quoiqu'accoutumé dans sa jeunesse à suivre les sentimens de ses ministres avec une déférence et une soumission qui n'annonçoient pas la vigueur et la fermeté d'esprit qu'il montra dans un âge plus mûr, commença à soupçonner que la chaleur que les Flamands mettoient dans toutes les affaires relatives à l'Amérique, avoit

(1) Gomera, *hist. gen. cap.* 77. Herrera, *decad.* 2, *lib. IV*, *cap.* 3. Oviedo, *lib. XIX*, *cap.* 5.

pour principe quelque motif dont il devoit se défier ; il déclara qu'il étoit déterminé à approfondir lui-même la question agitée depuis si long-temps sur le caractère des Américains, et sur la manière la plus convenable de les traiter. Il se présenta bientôt une circonstance qui rendoit cette discussion plus facile. Quevedo, évêque du Darien, qui avoit accompagné Pedrarias sur le continent en 1513, venoit de prendre terre à Barcelonne, où la cour faisoit sa résidence. On sut bientôt que ses sentimens étoient différens de ceux de Las Casas, et Charles imagina assez naturellement qu'en écoutant et en comparant les raisons de deux personnages respectables, qui, par un long séjour en Amérique, avoient eu le temps nécessaire pour observer les mœurs du peuple qu'il s'agissoit de faire connoître, il seroit en état de découvrir lequel des deux avoit formé son opinion avec plus de justesse et de discernement.

On désigna pour cet examen un jour fixe et une audience solemnelle. L'empereur parut avec une pompe extraordinaire, et se plaça sur son trône dans la grande salle de son palais. Ses courtisans l'environnoient. Dom Diégo Colomb, amiral des Indes, fut appelé. L'évêque du Darien fut interpelé de dire le premier son avis. Son discours ne fut pas long. Il commença par déplorer les malheurs de l'Amérique et la destruction d'un si grand nombre de ses habitans, qu'il reconnut être en partie l'effet de l'excessive dureté et de l'imprudence des Espagnols; mais il déclara que tous les habitans du Nouveau-Monde qu'il avoit observés, soit dans le continent, soit dans les îles, lui avoient paru une espèce d'hommes destinés à la servitude par l'infériorité de leur intelligence et de leurs talens naturels, et qu'il seroit impossible de les instruire, ni de leur faire faire aucun progrès vers la civilisation, si on ne les tenoit pas sous l'autorité continuelle d'un maître. Las Casas s'étendit davantage, et défendit son sentiment avec plus de chaleur. Il s'éleva avec indignation contre l'idée qu'il y eût aucune race d'hommes nés pour la servitude, et attaqua cette opinion

comme irréligieuse et inhumaine. Il assura que les Américains ne manquoient pas d'intelligence; qu'ils n'avoient besoin que d'être cultivés, et qu'ils étoient capables d'apprendre les principes de la religion, et de se former à l'industrie et aux arts de la vie sociale; que leur douceur et leur timidité naturelles les rendant soumis et dociles, on pouvoit les conduire et les former, pourvu qu'on ne les traitât pas durement. Il protesta que dans le plan qu'il avoit proposé, ses vues étoient pures et désintéressées, et que quelques avantages qui dussent revenir de leur exécution à la couronne de Castille, il n'avoit jamais demandé et ne demanderoit jamais aucune récompense de ses travaux.

Charles, après avoir entendu les deux plaidoyers, et consulté ses ministres, ne se crut pas encore assez bien instruit pour prendre une résolution générale relativement à la condition des Américains; mais comme il avoit une entière confiance en la probité de Las Casas, et que l'évêque du Darien lui-même convenoit que l'affaire étoit assez importante pour qu'on pût essayer le plan proposé, il céda à Las Casas, par des lettres-patentes, la partie de la côte de Cumana dont nous avons fait mention plus haut, avec tout pouvoir d'y établir une colonie d'après le plan qu'il avoit proposé (1).

Las Casas pressa les préparatifs de son voyage avec son ardeur accoutumée; mais soit par son inexpérience dans ce genre d'affaires, soit par l'opposition secrette de la noblesse espagnole, qui craignoit que l'émigration de tant de personnes ne leur enlevât un grand nombre d'hommes industrieux et utiles, occupés de la culture de leurs terres, il ne put déterminer qu'environ deux cents cultivateurs ou artisans à l'accompagner à Cumana.

Rien cependant ne put amortir son zèle. Il mit à la voile avec cette petite troupe, à peine suffisante

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. IV*, *cap.* 3, 4, 5. Argensola, *Annales de Aragon*, 74, 97. Remesal, *hist. gen. lib. II*, *cap.* 19. 20.

pour prendre possession du vaste territoire qu'on lui accordoit, et avec laquelle il étoit impossible de réussir à en civiliser les habitans. Le premier endroit où il toucha fut l'île de Porto-Rico. Là il eut connoissance d'un nouvel obstacle à l'exécution de son plan, plus difficile à surmonter qu'aucun de ceux qu'il eût rencontrés jusqu'alors. Lorsqu'il avoit quitté l'Amérique en 1517, les Espagnols n'avoient presqu'aucun commerce avec le continent, si l'on excepte les pays voisins du golfe de Darien. Mais tous les genres de travaux s'affoiblissant de jour en jour à Hispaniola par la destruction rapide des naturels du pays, les Espagnols manquoient de bras pour continuer les entreprises déja formées, et ce besoin les avoit fait recourir à tous les expédiens qu'ils pouvoient imaginer pour y suppléer. On leur avoit porté beaucoup de nègres; mais le prix en étoit monté si haut, que la plupart des colons ne pouvoient y atteindre. Pour se procurer des esclaves à meilleur marché, quelques-uns d'entr'eux armèrent des vaisseaux, et se mirent à croiser le long des côtes du continent. Dans les lieux où ils étoient inférieurs en force, ils commerçoient avec les naturels, et leur donnoient des quincailleries d'Europe pour les plaques d'or qui servoient d'ornemens à ces peuples; mais par-tout où ils pouvoient surprendre les Indiens, ou l'emporter sur eux à force ouverte, ils les enlevoient et les vendoient à Hispaniola (1). Cette piraterie étoit accompagnée des plus grandes atrocités. Le nom espagnol devint en horreur sur tout le continent. Dès qu'un vaisseau paroissoit, les habitans fuyoient dans les bois, ou couroient au rivage en armes pour repousser ces cruels ennemis de leur tranquillité. Quelquefois ils forçoient les Espagnols à se retirer avec précipitation, ou ils leur coupoient la retraite. Dans la violence de leur ressentiment, ils massacrèrent deux missionnaires dominicains, que le zèle avoit portés à s'établir dans la province de Cumana (2). Le meurtre de ces per-

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 3.
(2) Oviedo, *hist. lib. XIX*, *cap.* 3.

sonnes révérées pour la sainteté de leur vie, excita la plus vive indignation parmi les colons d'Hispaniola, qui, au milieu de la licence de leurs mœurs et de la cruauté de leurs actions, étoient pleins d'un zèle ardent pour la religion, et d'un respect superstitieux pour ses ministres : ils résolurent de punir ce crime d'une manière qui pût servir d'exemple, non-seulement sur ceux qui l'avoient commis, mais sur toute la nation entière. Pour l'exécution de ce projet, ils donnèrent le commandement de cinq vaisseaux et de trois cents hommes à Diégo Ocampo, avec ordre de détruire par le fer et par le feu tout le pays de Cumana, et d'en faire les habitans esclaves pour être transportés à Hispaniola. Las Casas trouva à Porto-Rico cette escadre faisant voile vers le continent; et Ocampo ayant refusé de différer son voyage, il comprit qu'il lui seroit impossible de tenter l'exécution de son plan de paix, dans un pays qui alloit être le théâtre de la guerre et de la désolation (1).

Dans l'espérance d'apporter quelque remède aux suites funestes de ce malheureux incident, il s'embarqua pour Saint-Domingue, laissant ceux qui l'avoient suivi cantonnés parmi les colons de Porto-Rico. Plusieurs circonstances concoururent à le faire recevoir fort mal à Hispaniola. En travaillant à soulager les Indiens, il avoit censuré la conduite de ses compatriotes, les colons d'Hispaniola, avec tant de sévérité, qu'il leur étoit devenu universellement odieux. Ils regardoient le succès de sa tentative comme devant entraîner leur ruine. Ils attendoient de grandes recrues de Cumana, et ces espérances s'évanouissoient, si Las Casas parvenoit à y établir sa colonie. Figueroa, en conséquence d'un plan formé en Espagne pour déterminer le degré d'intelligence et de docilité des Indiens, avoit fait une expérience qui paroissoit décisive contre le système de Las Casas. Il en avoit rassemblé à Hispaniola un assez grand nombre, et les avoit établis dans deux villages, leur laissant une entière liberté,

(1) Herrera, *decad.* 2. *lib.* IX, *cap.* 8, 9.

et les abandonnant à leur propre conduite ; mais ces Indiens, accoutumés à un genre de vie extrêmement différent, hors d'état de prendre en si peu de temps de nouvelles habitudes, et d'ailleurs découragés par leur malheur particulier et par celui de leur patrie, se donnèrent si peu de peine pour cultiver le terrain qu'on leur avoit donné, parurent si incapables des soins et de la prévoyance nécessaires pour fournir à leurs propres besoins, et si éloignés de tout ordre et de tout travail régulier, que les Espagnols en conclurent qu'il étoit impossible de les former à mener une vie sociale ; et qu'il falloit les regarder comme des enfans qui avoient besoin d'être continuellement sous la tutelle des Européens, si supérieurs à eux en sagesse et en sagacité (1).

Malgré la réunion de toutes ces circonstances, qui armoient si fortement contre ses mesures ceux mêmes à qui il s'adressoit pour les mettre à exécution, Las Casas, par son activité et sa persévérance, par quelques condescendances et beaucoup de menaces, obtint à la fin un petit corps de troupes pour protéger sa colonie au premier moment de son établissement. Mais à son retour à Porto-Rico, il trouva que les maladies lui avoient déja enlevé beaucoup de ses gens ; et les autres ayant trouvé quelque occupation dans l'île, refusèrent de le suivre. Cependant, avec ce qui lui restoit de monde, il fit voile vers Cumana. Ocampo avoit exécuté sa commision dans cette province avec tant de barbarie, il avoit massacré ou envoyé en esclavage à Hispaniola un si grand nombre d'Indiens, que tout ce qui restoit de ces malheureux s'étoit enfui dans les bois, et que l'établissement formé à Tolède se trouvant dans un pays désert, touchoit à sa destruction. Ce fut cependant en ce même endroit que Las Casas fut obligé de placer le chef-lieu de sa colonie. Abandonné, et par les troupes qu'on lui avoit données pour le protéger, et par le détachement d'Ocampo, qui avoit prévu les calamités auxquelles il devoit s'attendre

(1) Herrera, *decad* 2, *lib.* X, *cap.* 5.

dans un poste si misérable, il prit les précautions qu'il jugea les meilleures pour la sûreté et la subsistance de ses colons ; mais comme elles étoient encore bien insuffisantes, il retourna à Hispaniola solliciter des secours plus puissans, afin de sauver des hommes que leur confiance en lui avoit engagés à courir de si grands dangers. Bientôt après son départ, les naturels du pays ayant reconnu la foiblesse des Espagnols, s'assemblèrent secrètement, les attaquèrent avec la furie naturelle à des hommes réduits au désespoir par les barbaries qu'on avoit exercées contre eux, en firent périr un grand nombre, et forcèrent le reste à se retirer à l'île de Cubagua. La petite colonie qui étoit établie pour la pêche des perles partagea la terreur panique dont les fugitifs étoient saisis, et abandonna l'île. Enfin, il ne resta pas un seul Espagnol dans aucune partie du continent, ou des îles adjacentes depuis le golfe de Pacia jusqu'aux confins du Darien. Accablé par cette succession de désastres, et voyant l'issue malheureuse de tous ses grands projets, Las Casas n'osa plus se montrer ; il s'enferma dans le couvent des Dominicains à Saint-Domingue, et prit bientôt après l'habit de cet ordre (1).

Quoique la destruction de la colonie de Cumana ne soit arrivée que l'an 1521, je n'ai pas voulu interrompre le récit des négociations de Las Casas depuis leur origine jusqu'à leur issue. Son système fut l'objet d'une longue et sérieuse discussion, et quoique ses tentatives en faveur des Américains opprimés n'aient pas été suivies du succès qu'il en promettoit (sans doute avec trop de confiance), soit par son imprudence, soit par la haine active de ses ennemis, elles donnèrent lieu à divers réglemens qui furent de quelque utilité à ces malheureuses nations.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. X*, *cap.* 5, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 3, 4, 5. Oviedo, *hist. lib. XIX*, *cap.* 5. Gomera, *cap.* 77. Davilla Padilla, *lib. I*, *cap.* 97. Remesal, *hist. gen. lib. II*, *cap.* 22, 23.

Second Fragment.

« Il alloit (Cortez) détruire leurs autels et renverser leurs idoles avec la même violence qu'à Zempoalla, si le père Barthélemy d'Olmedo, aumônier de l'armée, n'avoit arrêté l'impétuosité de son zèle. Le religieux lui représenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande ville remplie d'un peuple également superstitieux et guerrier, avec lequel les Espagnols venoient de s'allier. Il déclara que ce qui s'étoit fait à Zempoalla lui avoit toujours paru injuste, que la religion ne devoit pas être prêchée le fer à la main, ni les infidèles convertis par la violence; qu'il falloit employer d'autres armes pour cette conquête, l'instruction qui éclaire les esprits et les bons exemples qui captivent les cœurs; que ce n'étoit que par ces moyens qu'on pouvoit engager les hommes à renoncer à leurs erreurs, et embrasser la vérité. — Au seizième siècle, dans un temps où les droits de la conscience étoient si mal connus de tout le monde chrétien, où le nom de tolérance étoit même ignoré, on est étonné de trouver un moine espagnol au nombre des premiers défenseurs de la liberté religieuse, et des premiers improbateurs de la persécution. Les remontrances de cet ecclésiastique, aussi vertueux que sage, firent impression sur l'esprit de Cortez. Il laissa les Tascalans continuer l'exercice libre de leur religion, en exigeant seulement qu'ils renonçassent à sacrifier des victimes humaines. »

Histoire d'Amérique, tom. III, liv. V.

Robertson, après avoir prouvé que la dépopulation de l'Amérique ne peut etre attribuée à la politique du gouvernement espagnol, passe à ce morceau que nous avons cité dans le texte :

« *C'est avec plus d'injustice encore que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de*

la religion romaine, la destruction des Américains, etc. »

« Et enfin ailleurs, en parlant des Indiens, il dit : quoique Paul III, par sa fameuse bulle donnée en 1537, ait déclaré les Indiens créatures raisonnables, ayant droit à tous les priviléges du christianisme ; néanmoins, après deux siècles, durant lesquels ils ont été membres de l'église, ils ont fait si peu de progrès, qu'à peine en trouve-t-on quelques-uns qui aient une portion d'intelligence suffisante pour être regardés comme dignes de participer à l'eucharistie. D'après cette idée de leur incapacité et de leur ignorance en matière de religion, lorsque le zèle de Philippe lui fit établir l'inquisition en Amérique, en 1570, les Indiens furent déclarés exempts de la juridiction de ce sévère tribunal, et ils sont demeurés soumis à l'inspection de leurs évêques diocésains. » *Tom. V, p.* 205.

Si l'on pèse avec attention et impartialité tous les faits avancés par le docteur *presbytérien*, si l'on se rappelle en même temps les nombreux hôpitaux fondés par les Indiens du Nouveau-Monde, les admirables missions du Paraguay, etc., on sera convaincu qu'il n'y a jamais eu de plus atroce calomnie que celle qui attribue à la religion chrétienne la destruction des habitans du Nouveau-Monde.

Massacre d'Irlande.

Des inimitiés nationales, bien plus encore que des haines religieuses, produisirent en 1641 le fameux massacre d'Irlande. Depuis long-temps opprimés par les Anglois, dépouillés de leurs terres, tourmentés dans leurs mœurs, leurs habitudes et leur religion, réduits presque à la condition d'esclaves par des maîtres hautains et tyranniques, les Irlandois poussés au désespoir eurent enfin recours à la vengeance; ils ne furent pas même les agresseurs dans cette horrible tragédie, et on avoit commencé à les égorger avant qu'ils se déterminassent à répandre le sang.

M. Millon, dans ses *Recherches sur l'Irlande* (imprimées à la suite du voyage d'Artur Young), a recueilli des faits intéressans qu'il sera bon de mettre ici sous les yeux du lecteur.

Quelques Irlandois s'étant soulevés par une suite de ce système d'oppression qui pesoit sur leur malheureuse patrie, le conseil anglois d'Irlande envoie des troupes contre eux avec ordre de les exterminer.

« *Les officiers*, dit Castelhaven (dont M. Millon cite ici les propres paroles), *les officiers et les soldats, peu attentifs à distinguer les rebelles sujets, tuèrent indistinctement, dans bien des endroits, hommes, femmes et enfans; ce procédé irrita les rebelles, et les porta à commettre les mêmes cruautés sur les Anglois* (1). D'après le passage du comte Castelhaven, il paroît que les Anglois avoient commencé la scène par ordre de leurs chefs, et que le crime des Irlandois étoit d'avoir suivi un exemple barbare (2).

Je ne puis croire, ajoute Castelhaven, *qu'il y ait eu alors en Irlande, hors des villes murées, la dixième partie des sujets britanniques rapportés par le chevalier Temple et autres écrivains, comme massacrés par les Irlandois. Il est clair que cet auteur répète jusqu'à deux ou trois fois en divers endroits les mêmes personnes avec les mêmes circonstances, et qu'il fait mention de quelques centaines d'individus, comme massacrés alors, qui ont vécu encore plusieurs années après, et quelques-uns jusqu'à notre temps; il est donc juste que, malgré les clameurs mal fondées de certaines personnes, qui s'écrient contre les Irlandois, sans dire un mot de la rebellion fomentée chez eux; je rende justice à la nation irlandoise, et que je déclare que les chefs de cette nation n'eurent jamais intention d'autoriser les cruautés qu'on y avoit exercées.*

(1) Which procedure exasperated the rebels, and induced them to commit the like cruelties upon the English.

(2) *Ma-Geoghegan.*

« L'exemple des Ecossois qui s'étoient insurgés, fut en partie cause de la révolte des Irlandois déja mécontens; ils se voyoient à la veille d'être forcés, ou de renoncer à leur religion, ou d'abandonner leur patrie : une pétition des protestans d'Irlande, signée de plusieurs milliers d'entr'eux, et adressée au parlement d'Angleterre, justifioit leurs craintes; on se vantoit déja publiquement, qu'avant un an il n'y auroit pas un seul papiste en Irlande. Cette adresse produisit son effet en Angleterre : Charles I ayant réuni, par une condescendance forcée, les affaires d'Irlande entre les mains du parlement, cette assemblée fit une ordonnance qui tendoit à l'extirpation totale des Irlandois, et déclara qu'elle ne consentiroit jamais à aucune tolérance de la religion papiste en Irlande, ni dans aucun autre des états britanniques. Le même parlement ordonna ensuite qu'on assignât à des aventuriers anglois, moyennant une certaine somme d'argent, deux millions cinq cent mille acres de terres profitables en Irlande, non compris les marais, les bois et les montagnes stériles, et cela dans le temps où les propriétaires de terres engagées dans la révolte, étoient en très-petit nombre. Il falloit donc, pour satisfaire, à l'engagement pris avec ces aventuriers, déposséder une infinité d'honnêtes gens qui n'avoient jamais troublé la tranquillité publique.

» Les Irlandois, principalement ceux d'Ulster, n'avoient pas oublié l'injuste confiscation de six comtés faite sur eux, il n'y avoit pas encore 40 ans; ils regardoient les propriétaires actuels comme des usurpateurs; et leur douleur ayant dégénéré en vengeance, ils se saisirent des maisons, des troupeaux et des effets de ces nouveaux venus; et les beaux édifices et les habitations commodes que ces colons avoient fait construire sur les terres de ces propriétaires, furent ou rasés ou consumés par le feu (1). »

Telles furent les premières hostilités commises par les Irlandois sur les Anglois; il n'étoit pas encore

(1) Ma-Geoghegan.

question de massacre ; les Anglois, dit Ma-Geoghegan furent les premiers agresseurs ; leur exemple fut suivi trop exactement par les catholiques de l'Ulster, et la contagion se répandit bientôt par tout le royaume ; il ne s'agissoit pas d'une querelle particulière, c'étoit une antipathie et une haine nationale entre les deux peuples ; savoir, les Irlandois catholiques et les Anglois protestans . . . .
Voilà l'origine de cette malheureuse guerre qui coûta tant de sang ; voilà les causes du soulèvement des Irlandois en 1641, lequel fut suivi d'un horrible massacre. Ma-Geoghegan assure une chose certaine, qu'il y eut six fois plus de catholiques que de protestans massacrés dans cette occasion ; 1.° parce que les premiers étoient dispersés dans les campagnes, et par conséquent exposés à la furie d'un ennemi impitoyable, au lieu que les derniers demeuroient pour la plupart dans des villes murées et dans des châteaux qui les mirent à couvert de la fureur d'une populace effrénée ; et ceux d'entr'eux qui habitoient dans les campagnes, se retirèrent au premier bruit, dans les villes et places fortes, où ils restèrent pendant la guerre ; quelques-uns retournèrent en Angleterre ou en Écosse, de sorte qu'il n'en périt que fort peu, excepté ceux qui avoient été exposés à la première furie des révoltés ; les garnisons angloises, sur ces entrefaites, massacrèrent les gens de la campagne sans distinction d'âge ni de sexe ; 2.° le nombre des catholiques exécutés à mort par les Cromwelliens pour cause de massacre, fut si petit, qu'il étoit impossible qu'ils eussent pu tuer un si prodigieux nombre de protestans (1).

« L'Irlande ayant été réduite, il y fut établi une haute cour de justice pour la recherche des meurtres commis sur les protestans, dans le cours de la guerre. On ne put convaincre d'y avoir eu part que cent quarante catholiques, la plupart du bas peuple, quoique leurs ennemis fussent leurs juges, et qu'on eût suborné des témoins pour les trouver coupables ;

(1) Ireland's Case.

et des cent quarante, plusieurs protestèrent de leur innocence, étant prêts à périr. S'il eût été question de faire les mêmes recherches contre les protestans, et d'admettre les preuves juridiques des catholiques, il est incontestable que sur dix parlementaires d'Irlande, neuf auroient été trouvés coupables devant un tribunal équitable (1).

(*Recherches sur l'Irlande par le citoyen Millon, 2 vol. de la traduction du voyage d'Arthur Young en Irlande*).

Ainsi l'on voit que les passions des hommes, des haines et des intérêts souvent très-étrangers à la religion, ont produit les énormités sanglantes qu'on a rejetées sur un culte qui ne prêche que la paix et l'humanité. Que diroit la philosophie, si on l'accusoit aujourd'hui d'avoir élevé les échafauds de Robespierre? N'est-ce pas en empruntant son langage qu'on a égorgé tant de victimes innocentes, comme on a pu abuser du nom de la religion pour commettre des crimes? Combien ne peut-on pas reprocher d'actes de cruauté et d'intolérance à ces mêmes protestans qui se vantent de pratiquer seuls la philosophie du christianisme? Les loix contre les catholiques d'Irlande, appelées loix de découverte, (*Laws of discovery*) égalent en oppression, et surpassent en immoralité tout ce qu'on a jamais reproché à l'église romaine.

Par ces loix,

1.° Tout le corps des catholiques romains est entièrement désarmé.

2.° Ils sont déclarés incapables d'acquérir des terres.

3.° Les substitutions sont annullées, et elles sont partagées également entre les enfans.

4.° Si un enfant abjure la religion catholique, il hérite de tout le bien, quoiqu'il soit le plus jeune.

5.° Si le fils abjure sa religion, le père n'a aucun pouvoir sur son propre bien, mais il perçoit une pension sur ce bien qui passe à son fils.

(1) Ireland's Case.

6.° Aucun catholique ne peut faire un bail pour plus de 31 ans.

7.° Si la rente d'un catholique est moins des deux tiers de la valeur du bien, le dénonciateur aura le profit du bail.

8.° Les prêtres qui célébreront la messe, seront déportés ; et s'ils reviennent, pendus.

9.° Si un catholique possède un cheval valant plus de cinq livres sterlings, il sera confisqué au profit du dénonciateur.

10.° Par une disposition du lord Hardwick, les catholiques sont déclarés incapables de prêter de l'argent à hypothèque (1).

Il est bien remarquable que cette loi ne fut portée que cinq ou six ans après la mort du roi Guillaume, c'est-à-dire lorsque tous les troubles d'Irlande étoient appaisés, et lorsque l'Angleterre étoit à son plus haut point de lumière, de civilisation et de prospérité.

Il ne faut pas croire que même dans ces temps de fermentation, où les meilleurs esprits sont quelquefois entraînés dans des excès ; il ne faut pas croire que les vrais catholiques approuvassent les fureurs du parti qui se servoit de leur nom. La Saint-Barthélemi trouva des larmes, même à la cour de Médicis, même dans la couche de Charles IX.

« J'ai ouï raconter, dit Brantôme, qu'au massacre de la Saint-Barthélemi, la reine Isabelle n'en sachant rien, ni même senti le moindre vent du monde, s'en alla coucher à sa mode accoustumée, et ne s'estant esveillée qu'au matin, on lui dit à son réveil le beau mystère qui se jouoit : Hélas, dit-elle, le roy mon mari le sçait-il? Oui, Madame, répondit-on ; c'est lui-meme qui le fait faire. O mon Dieu ! s'écria-t-elle, qu'est-cecy, et quels conseillers sont ceux-là qui lui ont donné tels advis ? Mon Dieu, je te supplie et te requiers de luy vouloir pardonner ; car si tu n'en as pitié, j'ai grand peur que

(1) Voyage d'Art. Young.

cette offense ne lui soit pas pardonnée ; et soudain demanda ses heures, et se mit en oraison, et à prier Dieu la larme à l'œil. Que l'on considère, je vous prie, la bonté et la sagesse de cette reyne, de n'approuver point une telle feste, ni le jeu qui s'y célébra ; encore qu'elle eust grand sujet de desirer la totale extermination, et de M. l'admiral, et de tous ceux de sa religion ; d'autant qu'ils estoient contraires du tout à la sienne, qu'elle adoroit et honoroit plus que toute chose au monde ; et de l'autre côté qu'elle voyoit combien il troubloit l'estat du roy son seigneur et mari. »

Mémoires de Brantôme, tom. II, Edition de Leyde, MCXCIX.

Note BB.

« Le sommet du St-Gothard est une plate-forme de granit, nu, entouré de quelques rochers médiocrement élevés, de formes très-irrégulières, qui arrêtent la vue en tous sens, la bornent à la plus affreuse des solitudes. Trois petits lacs et le triste hospice des capucins interrompent seuls l'uniformité de ce désert, où l'on ne trouve pas la moindre trace de végétation ; c'est une chose nouvelle et surprenante pour un habitant de la plaine, que le silence absolu qui règne sur cette plate-forme : on n'entend pas le moindre murmure ; le vent qui traverse les cieux ne rencontre point ici un feuillage ; seulement lorsqu'il est impétueux, il gémit d'une manière lugubre contre les pointes de rochers qui le divisent. Ce seroit en vain qu'en gravissant les sommets abordables qui environnent ce désert, on espéreroit se transporter par la vue dans des contrées habitables : on ne voit au-dessous de soi qu'un chaos de rochers et de torrens : on ne distingue au loin que des pointes arides et couvertes de neiges éternelles, perçant le nuage qui flotte sur les vallées, et qui les couvre d'un voile souvent impénétrable ;

rien de ce qui existe au-delà ne parvient aux regards, excepté un ciel d'un bleu noir, qui, descendant bien au-dessous de l'horizon, termine de tous côtés le tableau, et semble être une mer immense qui environne cet amas de montagnes.

» Les malheureux capucins qui habitent l'hospice, sont pendant neuf mois de l'année ensevelis sous des neiges, qui, souvent dans l'espace d'une nuit, s'élèvent à la hauteur de leur toit, et bouchent toutes les entrées du couvent. Alors il faut se frayer un passage par les fenêtres supérieures qui servent de portes. On juge que le froid et la faim sont des fléaux auxquels ils sont fréquemment exposés ; et que s'il existe des cénobites qui aient droit aux aumônes, ce sont ceux-là. »

Note de la traduction des lettres de Coxe sur la Suisse, par le citoyen Ramond.

Les hôpitaux militaires viennent originairement des bénédictins. Chaque couvent de cet ordre nourrissoit un ancien soldat, et lui donnoit une retraite pour le reste de ses jours. Louis XIV, en réunissant ces diverses fondations en une seule, en forma l'Hôtel des Invalides. Ainsi, c'est encore la religion de paix qui a fondé l'asyle de nos vieux guerriers.

NOTE CC.

Il est très-difficile de donner un relevé exact des colléges et des hôpitaux, parce que les différentes statistiques sont très-incomplètes ; et les géographies omettent une foule de détails ; les uns donnent la population d'un état, sans donner le nombre des villes ; les autres comptent les paroisses et oublient les cités. Les cartes surchargées de noms de lieu, multiplient les bourgs, les châteaux, les villages. Le grand travail sur les provinces de la France, commencé sous Louis XIV, n'a point malheureusement été achevé. Les cartes de Cassini, qui seroient

d'un grand secours, sont aussi demeurées incomplètes.

Les histoires particulières des provinces négligent en général la statistique, pour parler des anciennes guerres des barons, des droits de telle ville, et de tel bourg. A peine trouvez-vous quelques fondations perdues dans un fatras de choses inutiles. Les historiens ecclésiastiques, à leur tour, se circonscrivent dans leur sujet, et passent rapidement sur les faits d'un intérêt général. Quoi qu'il en soit, au milieu de cette confusion, nous avons tâché de saisir quelques résultats dont nous allons mettre les tableaux sous les yeux des lecteurs.

Extrait de la partie ecclésiastique de la statistique de M. de Beaufort.

FRANCE.

18 Archevêchés.
117 Evêchés.
11 Evêques pour les missions, etc.
16 Chefs d'Ordres ou Congrégations.
366000 Ecclésiastiques.
34498 Paroisses.
4644 Annexes.
800 Chapitres et Collégiales.
36 Académies.
24 Universités.

ETATS HÉRÉDITAIRES D'AUTRICHE.

5 Archevêchés.
15 Evêchés.
6 Universités.
6 Colléges.

GRAND-DUCHÉ DE TOSCANE.

3 Archevêchés.
2 Evêchés.
2 Universités.

RUSSIE.

30 Archevêchés et Evêchés Grecs.
68000 Ecclésiastiques.
18319 Paroisses Cathédrales.
4 Universités.

ESPAGNE.

8 Archevêchés.
48 Evêchés.
117 Eglises.
19683 Paroisses.
27 Universités.

ANGLETERRE.

2 Archevêchés.
25 Evêchés.
9684 Paroisses.

IRLANDE.

4 Archevêchés.
19 Evêchés.
44 Doyennés.
2293 Paroisses.

ECOSSE.

13 Synodes.
98 Presbytères.
938 Paroisses.

PRUSSE.

4 Chapitres.
2 Couvens d'hommes dont 1 luthér.
1 Eveque catholique.
1 Cathédrale.
6 Universités.

PORTUGAL.

1 Patriarche.
5 Archevêques.
19 Evêques.
3343 Paroisses.
2 Universités.

LES DEUX-SICILES. NAPLES.

23 Archevêchés.
145 Evêchés.

SICILE.

3 Archevêchés.
4 Universités.
Les couvens sont tenus d'avoir des écoles gratuites.

SARDAIGNE.

3 Archevêchés.
26 Evêchés.
50 Abbayes.
3 Universités.

ETAT ECCLÉSIASTIQUE.

3 Archevêchés.
5 Evêchés.

SUÈDE.

1 Archevêché.
14 Evêchés.
2538 Paroisses.
1381 Pastorats.
3 Universités.
10 Colléges.

DANEMARCK.

12 Evêchés.
2 Universités.

POLOGNE.

2 Archevêchés.
6 Evêchés.
4 Universités.

VENISE.

1 Patriarchat.
4 Archevêques.
31 Evêques.
1 Université à Padoue.

HOLLANDE.

6 Universités et plusieurs sociétés littéraires, beaucoup de monastères catholiques des deux sexes.

SUISSE.

4 Evêques suffragans de l'archevêque de Besançon.
1 Université à Bâle.

PALATINAT DE BAVIÈRE.

Plusieurs Académies.
1 Archevêché.
4 Evêchés.
2 Universités.
1 Académie des Sciences.

SAXE.

1 Chapitre catholique.
3 Couvens de Filles.
3 Universités.
5 Colléges presbytériens.
1 Académie des Sciences.

HANOVRE.

750 Paroisses luthériennes.
14 Communautés.
1 Collégiale catholique.
1 Couvent et plusieurs autres églises.
L'Université de Gottingue.

WURTEMBERG.

Le Consistoire luthérien.
14 Prélatures ou Abbayes.
1 Université et plusieurs Colléges.

LANDGRAVIAT DE HESSE-CASSEL.

2 Universités.
1 Académie des Sciences.

On voit qu'il n'est pas question des hôpitaux et des fondations de charité dans ce tableau. Le mot de *Collége* y est employé vaguement et dans un sens collectif. On sent bien, par exemple, qu'il y a plus de six colléges dans les États héréditaires d'Autriche, et que l'auteur a voulu désigner seulement des espèces d'Universités inférieures à celles qui portent ordinairement ce nom.

En faisant le dépouillement de l'ouvrage du père Helyot, nous avons trouvé le résultat suivant pour les chefs-lieux d'Hôpitaux en Europe.

Religieux de Saint-Antoine de Viennois.

	Chefs-lieux d'Hôpitaux.
En France	5
En Italie	4
En Allemagne	4
Religieux non réformés de cet ordre	»
Hôpitaux inconnus	»
	13

	Chefs-lieux d'Hôpitaux.
Ci-contre.	13
Chanoines réguliers de l'Hôpital de Roncevaux.	
Roncevaux	1
Ortie.	1
Plusieurs Hôpitaux dépendans, inconnus. .	»
Ordre du S. Esprit de Montpellier.	
Rome.	2
Bergerac.	1
Troye.	1
Plusieurs inconnus.	»
Religieux Porte - Croix.	
Monastères-Hôpitaux.	
En Italie.	200
En France	7
En Allemagne	9
En Bohême.	15
Chanoines et Chanoinesses de Saint-Jacques de l'Epée.	
En Espagne.	20
Religieuses Hospitalières, ordre de Saint-Augustin.	
Hôtel-Dieu à Paris.	1
Saint-Louis.	1
Moulins	1
	273

	Chefs-lieux d'Hôpitaux.
De l'autre part.	273
Frères de la Charité de S. Jean de Dieu.	
Espagne et Italie	18
France	24
Religieuses Hospitalières de la Charité de Notre-Dame.	
France	12
Religieuses Hospitalières de Loches.	
France	18
Italie	12
Religieuses Hospitalières de l'ordre de S. Jean-de-Jérusalem en France.	
Beaulieu	1
Sieux	1
Dames de la Charité, fondées par Saint-Vincent de Paule.	
France, Pologne et Pays-Bas	280
Dirigent de plus à Paris l'hôpital du Nom de Jésus, devenu l'hôpital-général	1
Les deux maisons des Enfans-Trouvés	2
Le séminaire, vis-à-vis de Saint-Lazare	
L'Hôtel des Invalides	1
Les Incurables	1
Les Petites-Maisons	1
Filles Hospitalières de Sainte-Marthe en France.	
Beaune	1
Châlons	1
	647

	Chefs-lieux d'Hôpitaux.
Ci-contre	647
Dijon	1
Langres	1
Plusieurs autres en Bourgogne inconnus	»

Chanoinesses Hospitalières en France.

Sainte-Catherine, à Paris	1
Saint-Gervais, *ibid*	1

Filles-Dieu.

Paris, rue Saint-Denys	1
Orléans	1

Filles Hospitalières en France.

Beauvais	1
Noyon	1
Abbeville	1
Amiens	1
Pontoise	1
Cambrai	3
Menin	1

Tiers-Ordre de Saint-François les Bons-Sieux.

Armentières	1
Lille	1
Dunkerque	1
Bergue	1
Ypres	1

Sœurs-Grises.

Chefs-lieux d'hôpitaux	23
	690

	Chefs-lieux d'Hôpitaux.
De l'autre part. . .	690

Brugelettes et Frères - Infirmiers Minimes en Espagne.

Burgos.	1
Quadalaxara	1
Murcie , Nazara	1
Belmonte	1
Tolède.	1
Talavera.	1
Pampelune.	1
Sarragosse	1
Valladolid	1
Medina	1
Del Campo.	1
Lisbonne.	2
Evora	1
Malines , en Flandre	1

Filles Hospitalières de S. Thomas de Villeneuve, en France.

En Bretagne	13
A Paris	1

Filles de Saint-Joseph.

Velley	1
Lyon	1
Grenoble	1
Embrun	1
Gap.	1
Sisteron	1
Vivier.	1
Uzès	1

Filles de Miramion.

Paris.	3
Total des hôpitaux dans les chefs-lieux d'hôpitaux	730

Pour se convaincre qu'Hélyot ne parle ici que des chefs-lieux des hôpitaux desservis par les différens ordres monastiques, il suffit de remarquer qu'aucune capitale, excepté Paris, n'est nommée dans ce tableau; et qu'il y a telle métropole qui contient jusqu'à vingt et trente hospices. Ces maisons centrales des ordres hospitaliers ont étendu des branches autour d'elles, et ces branches ne sont indiquées dans la plupart des auteurs que par des etc.

Il est presque impossible de rien dire de certain sur le nombre des colléges en Europe : les auteurs en parlent à peine. On voit seulement que les religieux de Saint Basile en Espagne n'ont pas moins de quatre colléges par province; que toutes les congrégations bénédictines enseignoient, que les *provinces* des Jésuites embrassoient toute l'Europe, que les Universités avoient des multitudes d'écoles et de colléges dépendans, etc., et quand, d'après les statistiques des divers temps, nous avons avancé que le christianisme enseignoit 300,000 élèves, nous sommes certainement restés au-dessous de la vérité.

C'est d'après le calcul suivant, tiré des diverses géographies, et en particulier de celle de Guthrie, que nous avons donné 3294 villes en Europe, en accordant à chacune de ces villes un hôpital.

	Villes.
Norwège	20
Danemark propre	31
Suède	75
Russie d'Europe	83
Ecosse	103
Angleterre	552
Irlande	39
Espagne	208
Portugal	51
Piémont	37
République Italique	43
Etats Vénitiens et duché de Parme	23
	1265

	Villes.
De l'autre part. . . .	1265
République Ligurienne	15
République de	2
République de Saint-Marin	1
Toscane	22
Etats de l'Eglise	36
Royaume de Naples	60
Royaume de Sicile	17
Corse et autres îles	21
France, en y comprenant son nouv. territoire	960
Prusse	30
Pologne	40
Hongrie	67
Transylvanie	8
Gallicie	16
République helvétique	91
Allemagne	643
	3294

FIN DES NOTES.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

LIVRE PREMIER.

BEAUX-ARTS.

LIVRE SECOND.

PHILOSOPHIE.

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE.

LIVRE QUATRIÈME.

ÉLOQUENCE.

LIVRE CINQUIÈME.

HARMONIES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE AVEC DES SCÈNES DE LA NATURE ET LES PASSIONS DU CŒUR HUMAIN.

LIVRE SIXIÈME.

SUITE DES HARMONIES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE AVEC LES SCÈNES DE LA NATURE ET LES PASSIONS DU CŒUR HUMAIN.

QUATRIÈME PARTIE.

CULTE.

LIVRE PREMIER.

ÉGLISES, ORNEMENS, CHANTS, PRIÈRES, SOLEMNITÉS, etc.

LIVRE SECOND.

TOMBEAUX.

LIVRE TROISIÈME.

VUE GÉNÉRALE DU CLERGÉ.

LIVRE QUATRIÈME.

MISSIONS.

LIVRE CINQUIÈME.

ORDRE MILITAIRE OU CHEVALERIE.

LIVRE SIXIÈME.

SERVICES RENDUS A LA SOCIÉTÉ PAR LE CLERGÉ ET LA RELIGION CHRÉTIENNE, EN GÉNÉRAL.

Fin de la Table.